

2000


ES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN,
Traduittes, et Moralisées
Par I. BAVDOIN.
Briot fecit.
A PARIS
our Toussainct du Bray. Mathieu Guillemot.
Pierre Roccollet. et Anthoine de Sommauille.
Auec priuilege du Roy 1631.

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

Illustrées de Discours Moraux, Philosophiques, & Politiques.

NOVVELLE EDITION.

Augmentée de beaucoup en diuers endroits.

OV SONT ADIOVSTÉES LES FABLES DE PHILELPHE.

Auecque des Reflexions Morales,

Par I. BAVDOIN.

A PARIS,

Chez PIERRE ROCOLET, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, en la Gallerie des prisonniers, aux Armes du Roy, & de la Ville.

M. DC. XXXXIX.

Auec Priuilege du Roy.



A MONSEIGNEVR MOROSINI, AMBASSADEVR ORDINAIRE DE LA SERENISSIME REPVBLIQVE DE VENISE, PRES DE SA MAIESTE' TRES-CHRESTIENNE.



MONSEIGNEVR,

Ie deurois craindre ſans doute, de choquer la bien-ſeance ; & par la hardieſſe que ie prends d'aborder voſtre Perſonne, ſans auoir l'honneur

d'en estre connu; & pour le peu d'apparence qu'il y a, qu'au lieu de quelque Histoire serieuse, ie vienne vous presenter vn Liure de Fables. Mais, MONSEIGNEVR, il me semble que ma temerité se rend excusable par l'exemple de la pluspart des Vertueux, qui pour s'introduire aupres des grands Hommes, dont vous estes vn Original, ne trouuent point de meilleur moyen que de leur dedier leurs Ouurages. Ie n'ay donc pas mauuaise raison de les imiter, en vous offrant celuy-cy, qui pour estre d'vne inuention aussi belle que profitable, & où le bon sens & l'esprit esclattent partout, n'a pas esté mal nommé de quelques Sçauans, Vn ingenieux Amas de Fictions vtilement imaginées. *Bien qu'il soit vray, MONSEIGNEVR, qu'elles n'ont pour Autheur qu'vn pauure Captif, qui durant tout le cours de sa vie fut le Iouët de la Nature, & de la Fortune; si est-ce que sa condition seruile, ny sa mau-*

uaise mine n'ont pû luy oster le glorieux tiltre du plus libre & du plus bel Esprit de son siecle. Aussi peut on dire sans le flatter, que la beauté de son Ame a si bien reparé les defauts de son Corps, que par vn Genie extraordinaire, il a regné sur les affections des plus grands Princes, & mesme pacifié souuent leurs querelles, en qualité d'Ambassadeur. Vous l'estes, MONSEIGNEVR, de la plus florissante de toutes les Republiques; & cela suffit pour donner à connoistre ce que vous valez dans cette Charge eminente. Elle n'a rien de si necessaire, pour mettre en estime ceux qui l'exercent, que vous ne le possediez auec aduãtage. Vous auez vne accortise merueilleuse à gaigner les volontez des peuples, vn profond iugement à penetrer dans les secrets Politiques, & vn Courage inesbranlable à ne relascher iamais de ce qui est iuste. En cela, MONSEIGNEVR, Vous imitez entierement ce digne Cheuallier MOROSINI, vostre

Oncle, qui faiſant comme vous en cette Cour la charge D'AMBASSADEVR *ordinaire, au tẽps du feu Roy d'heureuſe memoire, fut honoré par ce Grãd* PRINCE *du haut Priuilege de pouuoir porter trois* FLEVRS *de* LIS *dans ſes Armes. Ce fut vne precieuſe marque d'Honneur deuë à ſa* VERTV *que vous ſuiuez; & ce n'eſt point auſſi le Hazard, mais le Merite, qui pour le ſeruice de voſtre Patrie, vous fait agir dans vne Dignité dont elle vous a iugé tres-capable, par vne preeminence qui n'eſt pas moins glorieuſe qu'extraordinaire: Car ayant accouſtumé d'enuoyer premieremẽt en Holiande, & aux autres Eſtats, ceux dont elle ſe veut ſeruir pour les Ambaſſades, Elle vous a d'abord enuoyé en France, pour y ſucceder à la ſage adminiſtration de M.* NANI *dont perſonne ne pouuoit remplir la place plus dignement que vous faites. La Verité le fait aduouër ainſi, quand elle publie, qu'auec ce que Vous eſtes d'vne*

Maiſon des plus Illuſtres de la Republique; à qui elle a donné des Eueſques, des Cheualliers, & des Senateurs; C'eſt encore vne choſe comme fatale à ceux qui en ſont ſortis, d'eſtre nés aux grandes Negotiations, où ils ont accouſtumé de reüſſir auec aduantage. Mais vous ſur tous les autres, MONSEIGNEVR, auez le don d'y exceller comme en vn Employ qui vous eſt particulier, & auquel auſſi vous auez eſté eſleu auecque des prerogatiues particulieres. Ce choix legitime, MONSEIGNEVR eſt vne preuue euidente de la prudence de cét Auguſte Senat, qu'on ne ſçauroit aſſez admirer. Il monſtre par là, qu'il excelle eſgallement en l'eſlection de ſes Miniſtres, & en la conduite de ſon Eſtat; par le moyen de laquelle il y a long-temps qu'il a fait perdre à l'ancienne ROME, *le nom* d'Eternelle, *pour le perpetuer à VENISE. Cette Merueille de la Terre, & pareillement cette Reine de la Mer, dequoy n'eſt elle point*

venuë à bout, depuis douze cens ans tous entiers? S'estant agrandie par ses sages Maximes, elle a maintenu la Paix au dedans, & porté la Guerre au dehors; D'où elle s'est acquise la gloire de ne s'estre pas moins fait cõsiderer à ses Alliez par son adresse au Conseil, que redouter à ses Ennemis par la force de ses Armes. En vn mot, elle a vaincu tout ce qu'humainement elle pouuoit vaincre, à la reserue de la Tempeste & des Elemens, contre lesquels, comme dit autrefois vn grand Roy, il ne se trouue point d'Armée inuincible, ny de Puissance assez forte. Mais, MONSEIGNEVR, vostre incomparable Republique à qui doit elle ces heureux succez & cette grandeur prodigieuse, qui la fait auiourd'huy l'objet de l'estonnement des Nations estrãgeres? Ce n'est sans doute qu'à ces Nestors, & à ces Cynees, qui veillent à sa conseruation; & qui sçauent parfaitement comme vous l'Art de gouuerner les Peuples; Ce qu'asseurement

qu'ils ont appris, ou de l'Experience, ou de la lecture des bons Liures, tels que celui-cy, qui en donne ingenieusement les preceptes. C'est pour la quatriesme fois que son Destin vient l'exposer à la lumiere du iour. Mais il n'y parût iamais si magnifique, ny si pompeux qu'en cette Edition derniere. Car sans y comprendre les corrections necessaires, ie me persuade d'auoir comme renouuellé tout l'Ouurage, par les diuers Raisonnemens de Morale & de Politique, qu'en chasque Discours i'ay entremeslés à des Conseils & à des Exemples tirez de l'Histoire. Ainsi, MONSEIGNEVR, *ie ne doy point creindre que tous ces ornemens ioints ensemble, ne vous rendent plus diuertissante l'explication que ie donne aux Allegories de cét Esclaue illustre, qu'elles affranchissent de la Tyrannie du Temps, en le faisant tous les iours reuiure. Par elles, ce Trompeur salutaire fait voir la Verité toute nue, à l'ombre du Mensonge dont il la*

couure; & par elles mesmes il met à la raison ceux qui n'en ont point, en se seruant de l'exemple des Creatures irraisonnables. Il represente pour cét effet les Ames rampantes par les Serpens attachez à la terre; La Ruze & la Cruauté par le Renard & le Loup; L'Aueuglement de l'esprit, & la malice noire, par le Chat-huant, & par le Corbeau; Comme au contraire, il nous depeint les plus hautes de toutes les Vertus par les plus nobles de tous les Animaux, le Lion, & l'Aigle. A vray dire, MONSEIGNEVR, ils sont l'vn & l'autre les parfaits Symboles des qualitez excellentes, qui vous mettent dans l'approbation des honnestes gens, & dans leur estime. Vous auez, comme le Lion vn Cœur genereux, porté de luy-mesme aux actions magnanimes; & comme l'Aigle vne Inclination aux choses releuées, conuenables par consequent à vostre Naissance. Les sentimens qu'elle vous inspire, n'ont point d'autre but que la vraye Gloire.

C'est l'vnique Soleil que vos yeux regardent, sans en estre esblouys: C'est la Guide asseurée qui vous conduit en vos Employs honnorables, ainsi qu'en vne Lyce, où vous gaignez tous les iours de nouuelles Palmes. Mais ie me trompe bien fort, MONSEIGNEUR, Cette mesme Gloire est le vray Prix où vous aspirez; Elle seule vous tient lieu d'vn tresor inestimable; Vous ne voulés point de Toison plus riche; Et de la façon que vous en opiniastrés la Conqueste, il paroist visiblement que toutes les faueurs de la Fortune sont au dessous de vostre Vertu. Certes, MONSEIGNEUR, comme elle n'aime rien tant qu'à faire du bien; Aussi oblige-t'elle ceux qui le reçoiuent à ne le mettre point en oubly. Ils l'apprennent ainsi d'vn habile Maistre, & c'est l'Inuenteur de ces Peintures parlantes, qui des choses mesmes dépourueües de tout sentiment, en forme des Creatures sensibles à la reconnoissance. La mienne, MON-

SEIGNEVR, ne ſçauroit eſtre que fort petite, à l'eſgal de la faueur que vous me faites, d'auoir agreable qu'vn Nom ſi celebre que le voſtre, ſerue de parure & d'enrichiſſement au frontiſpice de cét Ouurage; Ce qui me donne eſperence, que vous aurez aſſez de bonté, pour agreer de meſme qu'en vous preſentant des Fables, ie vous teſmoigne veritablement que ie ſuis

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-
obeïſſant ſeruiteur
I. BAVDOIN.

AV LECTEVR,

Sur le ſuiet des Fables.

I'Avois eu quelque deſſein, Lecteur, de vous donner vn diſcours plus ample que celuy-cy, touchant la connoiſſance vniuerſelle des Fables; Mais ie me ſuis aduiſé depuis de le reduire en Sommaire, afin d'éuiter le blâme d'amplifier inutilement vne choſe aſſez cogneuë par les longs Traittez que les Autheurs en ont faits. Ie commenceray donc par la définition de la Fable, que j'appelle proprement *vne Feinte, qui par quelque reſſemblance repreſente la Verité.* Elle eſt au reſte,

Raiſonnable , Morale , & Meſ-
lée , ou Propre , ou tres-propre.
La Raiſonnable eſt celle où l'on
feint l'homme eſtre Autheur de
quelque choſe que l'on ſe figure;
La Morale, qui tâche d'imiter la
façon de viure des Creatures rai-
ſonnables: La Meſlée, qui com-
prend enſemble ce qui eſt pour-
ueu de Raiſon , & qui ne l'eſt
pas : La propre , qui par l'exem-
ple des Beſtes, & des choſes ina-
nimées , démonſtre tacitement
ce que l'on veut enſeigner , com-
me fait Eſope en toutes ſes Fa-
bles; Et la tres-propre, qui con-
uient aux Hommes , & aux fa-
buleuſes Deïtez , en ce qui re-
garde les Actions. A quoy prin-
cipalement ont accoûtume d'a

uoir égard tous les Poëtes, qui traittent de matieres Comiques, ou qui tiennent du Tragique, ou mesme de l'Epique.

Or bien qu'il y ait plusieurs ressemblances, & conformitez, d'où l'on peut tirer le sujet des Fables; Il me semble neantmoins qu'il s'en trouue trois principales, dont la premiere consiste en des operations, qui ne sont pas naturelles; On le pourroit ainsi dire de la ressemblance de l'Homme à la Chimere, non pas touchant la figure exterieure, mais quant aux operations representées par ce Monstre imaginaire, dont le deuant tient du Lion, le milieu de la Chevre, & le derriere du Dragon; Par où

il nous eſt enſeigné, que la pluſpart du temps les Hommes ſe laiſſent conduire, ou par l'apetit Iraſcible, ou par le Concupiſcible, ou par leur propre fantaiſie, & leur imprudenee. Secondement, on tire les Fables de la reſſemblance de la Nature, & des operations enſemble; comme ce qu'on feint des Hommes & des Dieux; ſous l'vne & l'autre forme; Et troiſiémement, des operations qu'on attribuë aux feintes Diuinitez, & aux Creatures humaines. Mais poſſible qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'en adjoûter vne quatriéme, tirée de la reſſemblance, tantoſt de la Nature, & des operations, & tantoſt des opera-

tions, & non pas de la Nature. Telle est la Fable de Prothée, Dieu marin, par les transformations duquel nous est figurée la Matiere premiere, qui se change d'vne forme en l'autre, ainsi que l'expliquent presque tous les Philosophes; Il est vray qu'à le prendre moralement, cela peut s'entendre des Hommes, qui tiennent de la Diuinité, & qui neantmoins se changent, par maniere de dire, en Bestes irraisonnables, & en pierres mesme, toutes les fois qu'ils se laissent emporter à leurs passions brutales; & qu'insensibles à leur deuoir, ils negligent ingratement le culte de leur Createur.

Quant à l'inuention des Fa-

bles, elle appartient plûtoſt aux Poëtes qu'aux Philoſophes, qui ne s'attachent qu'à la verité des choſes ; au lieu que les Poëtes nous y conduiſent par certains deſtours agréables, qu'ils enueloppent de contes faits à plaiſir. Car pour ne ſortir des bornes de leur Art, ils inuentent ingenieuſement ce que bon leur ſemble ; & cela leur reüſſit auecque tant de bon-heur, que de leurs menſonges meſme, les excellens hommes en tirent des veritez & des meditations rauiſſantes ; comme l'on peut voir dans les Eſcrits de pluſieurs, & particulierement de Maxime de Tyr, Philoſophe Platonicien. Que s'il y a quelque choſe à blâmer en

la pluſpart des fictions Poëtiques ; c'eſt à mon aduis quand il arriue que ceux qui en ſont les Autheurs , inuentent des Fables , qui à le prendre à la lettre , tiennent du Des-honneſte, & de l'Impie meſme ; A cauſe dequoy le diuin Platon les bannit entierement de ſa Republique, comme contraires à la Pieté & aux bonnes mœurs ; combien que d'ailleurs il les eſtime grandement, pour la gentilleſſe, de leurs inuentions.

L'on appelle Fables de *Speculation* & *d'Action* enſemble , celles qui peuuent eſtre expliquées ſelon le ſens Allegorique Speculatif, & ſelon l'Actif auſſi. En voicy vne entre les autres,

que i'allegueray pour exemple. Les anciens Poëtes ont feint que Celius, Dieu par dessus tous les autres, engendra Saturne; que de Saturne nâquit Iupiter, puis Neptune Dieu de la mer, & Pluton Roy des Enfers : Ce que les Platoniciens expliquent fort doctement, quand ils disent que par Celius se doit entendre Dieu, en qui sont comprises toutes les Creatures d'vne maniere inéfable; & par Saturne, le premier Esprit Angelique, ou le Monde exemplaire, selon la doctrine du mesme Platon, & de Mercure Trismegiste. En suite de cela, ils adjoûtent la generation de l'Ame du Monde, qu'ils appellent *Iupiter*, entant que par sa lu-

miere ; & ſon mouuement, elle gouuerne, & fait agir la partie d'en-haut : Mais à l'égard de ce qu'elle viuifie & regit les Creatures d'icy bas, ſujettes à vne continuelle réuolution ; ils luy donnent le nom de Neptune ; & celuy de Pluton, qui eſt le Dieu des Richeſſes, entant qu'elle agit à la production des Metaux, & des pierres precieuſes. I'obmets que cette Fable ſe peut encore expliquer du petit Monde, à ſçauoir de l'Homme, en qui ſous les noms de Celius, de Saturne, de Iupiter, & de Pluton, nous pouuons entendre la partie Diuine, la Contemplatiue, l'Oeconomique, & la Terreſtre.

Il y a vne autre ſorte de Fa-

bles, à qui l'on peut proprement donner vn ſens tout à fait moral; comme à celle de Narciſſe, qui rauy de ſa propre beauté, trouua la cauſe de ſa mort dans la belle ſource où il ſe miroit, & fut depuis transformé en vne Plante appellée de ſõ nom. Ce qui nous apprend, que les Hommes qui s'ayment par trop, & qui ſemblent faire gloire de mépriſer autruy, enchantez par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes, ne ſont dans le monde que des Plantes inutiles, Dieu nous ayant fait naître pour ſeruir noſtre Prochain, & l'aſſiſter charitablement. A cecy ſe rapporte à peu prés vne Fable bien plaiſante, qui dit, que les Hommes, autresfois dou-

bles, furent coupez en deux, pour punition de leur humeur altiere, & trop insolente : & c'est d'où procede que dans la diuersité de ses humeurs, l'homme veut du mal à l'vn, & qu'il ayme l'autre, à cause qu'il le croit sa moitié; comme se l'imagine le Poëte Aristophane. Mais il me semble plus à propos de dire, que cette Fable a esté inuentée, pour monstrer la mutuelle correspondance qu'il y doit auoir en l'Amitié, & que nous auons accoûtumé d'aymer plus les vns, & les autres moins, selon que nous y sommes portez d'inclination, & par la conformité de nos mœurs, auec celles de la personne aymée.

De la derniere eſpece de Fables, à qui l'on peut donner vn ſens Speculatif & Moral, eſt celle de Venus & de Mars, que le jaloux Vulcan prit dans ſes filets, & rendit ainſi ſa honte publique à la face de tous les Dieux, comme le raconte le Poëte Homere. Les Platoniciens expliquent cela bien delicatement, quand ils diſent que par Venus il faut entendre vne forte vnion de pluſieurs choſes diſcordantes, comme la celeſte, où des Idées ſans nombre ſont jointes à la Nature; & celle de ce bas monde, qui eſt tres-eſtroite, bien que compoſée de diuerſes Creatures, entre leſquelles il y a de la repugnance. Voila quelle

eſt la ſpeculation de cette Fable; qu'Ariſtote Prince des Peripateticiens explique moralement des Choleriques, & des courages aguerris, qu'il dit eſtre de complexion plus amoureuſe que ne ſont les autres hommes.

Ie laiſſe à part pluſieurs autres fictions de cette nature, qu'il me ſeroit facile de rapporter icy, pour vous faire voir les hauts Myſteres que les Anciens ont cachez ſous le voile des Fables; où ie pourrois dire encore, que ſainct Auguſtin a pris la peine d'en moraliſer pluſieurs; que ſainct Thomas n'en deſappreuue point l'vſage, & que Toſtat les a illuſtrées ſur les Ethymologies d'Iſidore. Mais tout cela ſeroit ſuperflu, puis

que dans celles d'Esope vous auez, ce me semble, vne Matiere assez ample, pour iuger de l'vtilité qui en peut reuenir, & en profiter vous-mesmes. Ie vous les donne plus amples dans cette nouuelle& quatriesme Edition, où il n'y a presque point de Discours que ie n'aye augmenté, sans y comprendre les *Fables de Philelphe* que i'ay adjonstées à la fin. Au commencement de celles d'Esope, à sçauoir en la page 18. vous trouuerez *nourrira d'infamie*, au lieu de *noircira*, & quelques autres fautes semblables, soit de l'Imprimeur, soit de moy, que vous corrigerez s'il vous plaist. Car ie ne pense pas vous raconter vne Fable, mais vne Verité, quand ie me dis sujet à faillir.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 11. Iuillet 1648. signé ERON. Il est permis à Pierre Rocolet Imprimeur & Libraire ordinaire de sa Maiesté, de r'eimprimer, ou faire r'eimprimer, *les Fables d'Esope traduittes en François, & Moralisées par* I. BAVDOIN, enrichies de Figures, & augmentées en cette derniere Edition, *des Fables de Philelphus, traduittes en François & Moralisées par ledit* BAVDOIN, & ce pendant le temps de cinq ans, & defences sont faites à tous Imprimeurs & Libraires & autres d'imprimer, vendre & distribuer ledit Liure, d'en extraire aucune chose en quelque sorte ou maniere que ce soit, ny de contrefaire les Figures sans le consentement dudit Exposant, ou ses ayans cause. A peine de confiscation des Exemplaires contrefaicts, d'amande arbitraire & de tous despens, dommages & interests.

Et ledit Rocolet a permis à Matthieu Guillemot, Anthoine de Sommauille, Augustin Courbé, & Iean du Bray, de iouïr du temps porté par iceluy Priuilege suiuant l'accord fait entr'eux.



L'on ne peut voir cette Figure,
Ny L'Art ingenieux dont ce Liure est escrit,
Sans advoüer que la Nature
A mis dans vn laid Corps vn excellant Esprit



LA VIE D'ESOPE PHRYGIEN.

Tirée du Grec de Planudes, ſurnommé le Grand.

Du Pays, & de la condition d'Eſope.

CHAPITRE I.



IE ſçay qu'il s'eſt trouué plusieurs grands Hommes, de qui la Plume excellente s'eſt employée à nous mettre par eſcrit l'eſtat des choſes du monde, & leurs naturelles reuolutions,

afin d'en pouuoir laiſſer quelque memoire à la Poſterité. Mais comme il n'eſt pas hors d'apparence, que par vne ſecrette inſpiration des Dieux immortels, Eſope n'ait parfaittement ſçeu la Morale; il eſt vray-ſemblable auſſi, qu'en bon ſens & en viuacité d'Eſprit, il a de beaucoup ſurpaſſé la plus-part de ces gens-là, & les a laiſſé bien loin apres luy. Car il nous fait voir par épreuue, que ſans ſe mettre en peine de chercher à perſuader autruy, ny par les définitions, ny par les raiſonnemens, ny meſme par les exemples tirez de l'Hiſtoire des ſiecles paſſez, il ſçait ſi bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les inſtruiſant comme il fait, & les inſtruire ſi parfaittemẽt par de ſimples Fables, que des Creatures raiſonnables auroient grande honte d'entreprendre, & de faire des actions pour leſquelles, ny les Oyſeaux, ny les autres Animaux n'ont aucun inſtinct, & qu'ils ne voudroient pas meſme auoir faites: Comme au contraire, ceux qui auroient tant ſoit peu de raiſon, rougiroient ſans doute de ne s'adonner pas aux choſes honneſtes, auſquelles il feint pluſieurs Beſtes brutes s'eſtre de leur temps fort ſagement employées; & ainſi les vnes auoir éuité d'extrémes dangers qui les menaçoient, &

les autres en auoir receu beaucoup de profit au besoin.

Doncques cét excellent Homme, qui durant sa vie se proposa dans l'Esprit l'Image d'vne Republique de Philosophes; & qui ne mit pas tant la Philosophie dans les Paroles, que dans les Actions; fut de condition seruile, & natif d'Ammorien, ville de Phrygie, que l'on surnommoit la grande. Ce qui me fait croire tres-veritable ce qu'allegue le diuin Platon en son Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit, que la Nature & la Loy sont grandement contraires & differentes. Car la Nature ayant fait naistre Esope d'vn Esprit libre, la Loy des Hommes liura son Corps à la Seruitude. Elle ne pût toutesfois ny corrompre la Liberté de son Esprit, ny le mettre hors de son assiette, quoy qu'elle transportast son Corps en plusieurs lieux, & en diuerses Affaires.

Description du Corps d'Esope; & de la viuacité de son Esprit.

CHAPITRE II.

ESope ne fut pas seulement serf de condition, mais le plus difforme de tous les Hommes de son temps. Car il auoit la teste pointuë, le nez plat, le col court, les lévres grosses, & le teint noir; d'où luy fût donné son nom, car *Esope* signifie le mesme *qu'Ethiopien*. Auecque cela il estoit ventru, bossu, tortu par les pieds, & possible plus laid que le Thersite d'Homere. Mais ce qu'il y auoit de pire en luy, c'estoit sa parole lente, sa voix casse, & la peine qu'il auojt à se faire entendre. Toutes lesquelles choses semblent auoir esté cause de sa Seruitude. Car c'éust esté merueille, si estant ainsi laid & difforme, il eust pû s'échapper d'vne condition seruile. Mais quelque imparfait qu'il fust de Corps, cela n'empeschoit pas qu'il n'eust naturellement vn Esprit habile, & qui reüssissoit heureusement en toute sorte d'inuentions.

Esope se iustifie deuant son Maistre, & luy fait voir qui auoit mangé les figues.

CHAPITRE III.

LE Maistre d'Esope le croyant inhabile aux affaires domestiques, s'aduisa de l'enuoyer trauailler aux Champs, où il ne fut pas plustost arriué, qu'il mit tout de bon la main à l'œuure. Cependant, comme il eust pris fantaisie à son Maistre de s'en aller à sa Mestairie, pour y voir le trauail de son nouueau Seruiteur, il arriua qu'vn certain Laboureur luy fit present de belles & grosses figues. Elles luy furent tres-agreables pour leur beauté: si bien qu'il s'aduisa de les donner à l'vn de ses valets, nommé *Agatopus*, pour les luy garder iusques à son retour des Bains. Sur ces entrefaites, Esope s'en estant allé au logis pour quelques affaires, Agatopus sçeut prendre son temps, & donna ce conseil à l'vn de ses compagnons: *Saoulons-nous*, luy dit-il, *de ces figues; Que si nostre Maistre les demande, nous luy ferons accroire qu'Esope les aura mangées, & témoigne-*

rons nous deux contre luy. Car ce qu'il est entré dans la maison, nous seruira d'vn beau pretexte, pour inuenter plusieurs fourberies, à son dommage ; ioint qu'vn homme seul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'osera dire mot à faute de preuues. Ces choses ainsi concluës, ils se mirent à manger les figues: Et à chaque morceau qu'ils en faisoient; *Malheur sur toy*, disoient-ils, *miserable Esope*! Quelque temps apres, leur Maistre estant de retour des Bains, la premiere chose qu'il demanda, ce fut qu'on luy apportât ses figues. Mais apres qu'on luy eust respondu qu'Esope les auoit mangées, il se mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellast. Comme il fut venu; Quoy, luy dit le Maistre, méchant que tu és, as-tu fait si peu de compte de moy, que d'oser entrer en mon sellier, & manger les figues que i'auois cōmādé qu'on me gardast? Esope bien estonné de ces langages, les écoutoit tout confus, & ne sçauoit qu'y respondre, pour n'auoir la liberté de la langue. Mais enfin, comme il apperceut que des paroles on en vouloit venir aux coups; se iettant aux pieds de son Maistre, il le pria de se donner vn peu de patience. Cela dit, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il beut deuant tous: puis s'estant mis les doigts dās la bouche,

pour se faire vomir, il ne rendit seulement que l'eau, pource qu'il n'auoit rien mangé de tout ce iour-là. Alors il pria sõ Maistre, que ses Accusateurs en fissent autant, afin de connoistre par ce moyen celuy d'entr'eux qui auroit mãgé les figues. Cette proposition d'Esope pleut fort à son Maistre, qui bien estonné du bon sens, & de l'esprit de son nouueau seruiteur, voulut que les deux autres beussent comme luy de l'eau tiede. Ce qu'en effet les galands auoient bien resolu de faire, & non pas de mettre tout de bon leurs doigts dans la bouche, mais de les tourner seulement çà & là, tout à l'entour des machoires : Ce que toutesfois il ne fut pas besoin qu'ils fissent. Car à peine eurent-ils beu, que l'eau tiede leur prouoquant le vomissement, leur fit rendre gorge, & par consequent les figues. Ainsi la calomnie de si meschans valets paroissant à découuert aux yeux de leur Maistre, il commanda qu'ils fussent dépoüillez tous nuds, pour estre foüettez; Et ce fut alors que l'experience leur fit connoistre la verité de ce bon mot; *Que tel veut faire du mal à autruy, qui s'en fait à soy-mesme, sans y penser.*

Par quelle aduanture Eſope receut le don de bien parler.

CHAPITRE IV.

LE iour ſuiuant, apres que le Maiſtre d'Eſope fut de retour à la Ville, & qu'il l'euſt laiſſé aux Champs pour faire la tâche qu'il luy auoit ordonnée, il arriua que les Sacrificateurs de Diane, ou quelques autres hommes, s'eſtans fortuitement égarez de leur chemin, firent rencontre d'Eſope, & le prierent inſtamment par Iupiter l'Hoſpitalier, de leur monſtrer par où il falloit aller à la Ville. Alors Eſope les ayant premierement fait aſſeoir à l'ombre d'vn arbre, leur donna dequoy manger ſobrement, puis il leur ſeruit de guide, & les remit dans le chemin qu'ils luy demandoient. Eux doncques ſe ſentans extrémement obligez à la courtoiſie d'vn ſi bon hoſte, leuerent les mains au Ciel, & recompenſerent leur Bien-faicteur par des prieres, qu'ils firent en ſa faueur. Ces choſes ainſi paſſées, Eſope s'en retourna, & fut ſaiſi d'vn profond sõmeil,

tant pour ſon trauail continuel, que pour la grande chaleur qu'il faiſoit. Durant qu'il dormoit, il luy ſembla que la Fortune ſe preſentoit deuant luy, & qu'elle meſme luy délioit la langue, luy donnant non ſeulement la grace & la facilité du diſcours, mais auſſi la ſcience des Fables. Apres cette apparition, auſſi toſt qu'il fuſt éueillé: *Voy*, dit-il, *que i'ay dormy doucement! & que i'ay fait vn ſonge agreable! Mais ce qui m'eſtonne dauantage, c'eſt que ie n'ay plus de peine à parler, & que ie nomme aiſément toutes choſes par leur nom, comme, vn Bœuf, vn Aſne, vn Raſteau. Par les Dieux immortels, ie ne ſçay d'où m'eſt venu vn ſi grãd bien: C'eſt, ſans doute, du bon accueil que i'ay fait aux Eſtrangers. Car il eſt à croire que pour reconnoiſſance de cela, quelque Dieu m'a eſté fauorable, & qu'ainſi d'vn bon office, on n'en doit eſperer que du bien.* De cette façon Eſope tout réjouy d'vne ſi belle auanture, ſe remit à ſon trauail ordinaire.

La vente d'Esope.

CHAPITRE V.

ZEnas (c'estoit le nom de celuy qui auoit la charge de la Meſtairie, eſtant allé voir ſi les Manœuures s'acquittoient bien de leur trauail, en apperceut vn entre les autres qui ne s'y portoit pas ſi ardemment qu'il euſt voulu : ce qui fut cauſe qu'il ſe mit à le frapper pour vne legere faute. Eſope ayant pris garde à cela; *Pourquoy*, luy dit-il, *frappes-tu ſans cauſe ce bon homme, qui ne t'a fait aucun tort, & d'où vient encore qu'il ne ſe paſſe aucun iour que tu n'en faſſes de meſme à tout ce que nous ſommes icy de ſeruiteurs ? Aſſeurément ie ſuis reſolu de m'en plaindre à noſtre Maiſtre.* Ces paroles d'Eſope eſtonnerent fort le Meſtayer Zenas, ſi bien qu'apres y auoir vn peu penſé; Certes, dit il à part ſoy, ie ne dois point mettre en doute que mes affaires n'aillent tres-mal, s'il arriue qu'Eſope faſſe ſa plainte tout le premier. Ie ſuis donc d'aduis de le preuenir, & de l'accuſer enuers mon Maiſtre, auant que luy-

mesme m'accuse, & qu'ainsi ie ne sois mis hors de charge. Cette resolution prise, il s'en alla droit à la Ville trouuer son Maistre. Comme il l'eust abordé, il se donna l'alarme à soy-mesme en le saluant. Ce que son Maistre ayant reconnu; D'où vient, luy dit-il, que tu és si fort émeu, en t'approchant de moy? A ces mots, Zenas s'estant vn peu remis; Ce que ie viens icy, respondit-il, est pour vous aduertir, Seigneur, qu'il est aduenu vne merueilleuse chose en vostre maison des champs. Et quoy, repartit le Maistre, quelque arbre a-t'il porté du fruict auant le temps; ou bien y a-t'il quelque Beste qui ait conceu contre nature? Ce n'est pas cela, luy repliqua Zenas; tout ce que i'ay à vous dire, c'est qu'Esope, qui iusques icy semble auoir esté muet, a maintenant la parole libre. Ainsi t'en puisse-t'il prendre, reprit le Maistre, puis que tu és si peu sensé, que de tenir pour monstrueux cét éuenement. I'en suis bien content, respondit Zenas, & veux taire tres-volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'est pas possible de supporter les outrages qu'il profere meschamment cõtre vous, & mesme contre les Dieux. Ces paroles fâcherent fort le Maistre de Zenas, qui pour luy témoigner son ressenti-

ment; Va, luy dit-il, ie te remets Esope pour en faire à ta volonté, & le vendre ou le donner à qui bon te semblera. Apre donc que Zenas pouuant disposer d'Eso- pe, luy eust fait sçauoir combien granc estoit l'empire qu'il auoit sur luy: Esop sans s'estonner; Ie n'empesche pas, lu dit-il, que tu ne fasses de moy ce qu'il t plaira. Voila cependant qu'il vint à passe par là vn certain Marchand, qui tour- nant exprés par ce Village pour achepte du bestail, s'enquist de Zenas, s'il n'auoi point quelque beste à vendre. Ie n'en a aucune, luy respondit Zenas, mais bien vn Esclaue, qui n'est pas loin d'icy, que ie te vendray, si tu le veux achepter.

Le marchand l'ayant alors voulu voir, Zenas fit incontinent venir Esope. Mais l'autre ne l'eust pas plustost aduisé, que s'éclattant de rire. O prodige! dit-il à Ze- nas, où as-tu pris ce pot? Est-ce vn hom- me que tu me mõstres, ou quelque tronc d'arbre? Certes, s'il ne parloit comme il fait, ie le prendrois proprement pour vne oudre enflée: vrayment il estoit bien be- soin que tu me détournasses de mon chemin pour me faire voir ce malencon- tre. Il voulut là-dessus passer outre; mais Esope le suiuant; Arreste vn peu, luy dit-il; A ces mots le marchand tourna

visage; & bien fâché contre Esope; Va-t'en loin de moy, luy dit-il, vilain mastin que tu és. Tout beau, repartit Esope, à tout le moins dy-moy quelle affaire t'ameine icy. Ie n'y suis venu, respondit le marchand, qu'en intention d'y achepter quelque chose de bon, & voila pourquoy ie n'ay pas besoin de toy, qui ne vaux rien, & qui n'es qu'vne marchandise inutile & gastée. Si est-ce pourtant, adjoûta Esope, que tu m'achepteras, si tu me veux croire, & ie m'asseure que tu ne seras pas fâché de m'auoir. Dieux ! continua le marchand, quel profit me pourroit-il reuenir d'vne personne faite comme toy, qui attires la haine de tout le monde? Ie m'en vay te le dire, repartit Esope: n'as-tu point chez toy quelques enfans qui soient fâcheux, & sujets à pleurer? Si cela est, prends-moy pour leur Pedant, & ils auront peur de moy comme d'vn homme masqué. Le marchand ne pût s'empescher de rire oyant ces paroles, & se tournant vers Zenas. Sus donc, luy dit-il, combien me veux-tu vendre ce Malheureux? Donne-m'en trois oboles, respondit Zenas, & l'emmene auecque toy. Le marchand en demeura content, & les luy donnant; Ie n'ay, dit-il, ny rien despensé, ny rien achepté non plus. Il se mit

donc en chemin, & son Esclaue apres luy; Et ne fut pas plustost arriué en sa maison, que deux enfans qui estoient à la mammelle voyant Esope, en eurent peur aussitost, & se mirent à crier. Ce que voyant Esope; Et bien, dit-il à son nouueau Maistre, ne voyla-t'il pas vn effet de ma promesse? A ces mots, le marchand luy commanda de salüer ses compagnons, & d'entrer plus auant dans le logis; mais comme il se fut mis en estat de le faire; Vrayment, dirent-ils entr'eux, c'est vn grand malheur à nostre Maistre, d'auoir achepté vn Valet si monstrueux, & si difforme que celuy-cy; & il semble proprement qu'il ne l'ait pris, que pour seruir de mal-encontre & de sortilege dans sa maison.

D'vn fardeau, dont Esope se chargea.

CHAPITRE VI.

QVelque temps apres que le Marchand fut de retour en son logis, il commanda à ses seruiteurs de faire des balles de marchandise, & se tenir prest

pour ſon voyage d'Aſie, où il eſtoit reſolu d'aller, & de partir le lendemain. Ils firent donc auſſi-toſt le commandement de leur Maiſtre, & partagerent entr'eux les fardeaux qu'ils auoient à porter. Eſope ſe mit alors à les prier de luy donner le moins peſant, comme à celuy qui pour n'auoir eſté vendu que depuis peu, n'eſtoit pas encore bien accouſtumé à tels ſeruices. Se laiſſants donc toucher à ces paroles, ils luy reſpondirent, qu'ils le diſpenſoient de porter aucune choſe, s'il ne le vouloit. Mais luy n'en demeura pas d'accord, diſant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il fut le ſeul qui demeuraſt inutile, tandis que tous les autres trauailleroient: Et ainſi ſur ce que ſes compagnons luy permirent de choiſir entre tous les fardeaux celuy qu'il iugeroit le plus à ſon gré, apres qu'il euſt bien regardé çà & là, & aſſemblé quantité de choſes, comme vaſes, ſacs, balots & paniers, il voulut enfin eſtre chargé d'vne corbeille pleine de pain, que deux perſonnes deuoient porter. Par cette action il appreſta d'abord à rire à ſes compagnons, qui dirent de luy, qu'il n'y auoit rien de plus ſot, que cét homme de neant, & qu'il le faiſoit aſſez paroiſtre, en ce qu'apres les auoir requis de luy donner le fardeau le

moins pesant, il auoit neantmoins choisi celuy qui l'estoit le plus. Ce qui n'empescha pas que pour luy complaire, ils ne luy missent la corbeille sur les espaules. Luy cependant ayant le dos chargé par-dessus ses forces, en estoit presque accablé, & se secoüoit tantost d'vn costé, & tantost de l'autre. Dequoy le marchand bien estonné; Asseurément, dit-il, Esope a déja gagné l'argent qu'il me couste, puis qu'il est si ardant & si prompt à la fatigue; car, à ce que ie voy, il porte la charge d'vn cheual.

Mais aprés qu'ils furent arriuez au logis où ils deuoient disner, & qu'on eust commandé au subtil Esope de distribuer à châcun sa portion de pain, ils en mangerent beaucoup, pource qu'ils estoient plusieurs de compagnie, & ainsi sa corbeille demeura à demy vuide. Par ce moyen estant bien fort allegé de son fardeau, il en marcha plus à l'aise apres le disner. De cette mesme façon; comme le soir fut venu, il fit la distribution des pains au lieu où ils soupperent, de sorte que ne restant plus rien dans sa corbeille, il la chargea tout à son aise sur ses espaules, & se mit à marcher si viste, que deuançant de bien loin ses compagnons, ils ne sçauoiẽt qu'en penser, & mettoient

en

en doute ſi celuy qu'ils voyoient deuant eux eſtoit ce vilain Eſope, ou bien quelque autre que luy. Mais enfin comme ils vinrẽt à recõnoiſtre que c'eſtoit luy veritablemẽt, ils ne pûrent s'eſtonner aſſez, de voir qu'vn ſi chetif bout-d'homme leur auoit ioüé ce tour de ſoupleſſe, & fait plus ſagement qu'eux, en ce qu'il auoit voulu porter les pains, bien aſſeuré qu'il en ſeroit déchargé facilement, & auant que de toute autre choſe; au lieu que ſes compagnons n'en pouuoient pas vſer ainſi, eſtans chargez de balles de marchandiſe, & de ſemblable attirail, dont il n'eſtoit pas poſſible de ſe défaire ſi aiſément, que des prouiſions de bouche.

Eſope eſt derechef vendu.

CHAPITRE VII.

QVand le Marchand fut arriué en la ville d'Epheſe, il y vendit pluſieurs autres Eſclaues, ſur leſquels il profita grãdement. Il ne luy en reſta plus que trois, dont le premier eſtoit vn Grammairien; le ſecond vn Muſicien, & le troiſieſme

Eſope. Apres qu'vn de ſes amis luy euſt conſeillé de faire voile à Samos, ſur l'eſperance qu'il luy donna d'y tirer plus de gain de ſes Eſclaues, il ſe laiſſa vaincre à ſes perſuaſions, & ſe mit ſur mer. Y eſtant arriué, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Muſicien, & les mit en vente en plein marché. Mais dautant qu'Eſope ne pouuoit s'accommoder d'aucun habit, pour eſtre contre-fait en tout ſon corps, il s'aduiſa de le couurir d'vn meſchant ſac. L'ayant ainſi déguiſé, il le mit au milieu de ſes deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cét équipage s'en eſtonnaſſent, & que ce leur fuſt vn ſujet de dire; *D'où vient cette abomination, qui obſcurcit ainſi le luſtre des autres?* Or bien que le pauure Eſope ſeruit d'vne matiere de raillerie à pluſieurs, ſi ne laiſſoit-il pas de les dédaigner, & de les regarder hardiment.

Voila cependant que le Philoſophe Xanthus, qui faiſoit ſa demeure à Samos, s'en vint au marché, où voyant les deux ieunes Eſclaues ſi bien habillez, & tout au contraire Eſope, qui eſtoit au milieu d'eux, ſi contre-fait, & en ſi mauuais équipage, il s'émerueilla de l'inuention du marchand; Car il auoit mis le laid au milieu, afin que par l'oppoſition de ſa

déformité, les deux autres ieunes garçons semblassent plus beaux qu'ils n'estoient. Comme il s'en fut approché de plus prés, & eust demandé au Musicien de quel pays il estoit; *Ie suis de Capadoce*, uy respondit-il. *Que sçais-tu faire*, luy dit Xanthus, *Toutes choses*, repartit le Musicien. A ces mots, Esope se mit à rire: A quoy les disciples de Xanthus ayans pris garde, & qu'en riant il auoit monstré les dents; ils le trouuerent si laid, qu'ils s'imaginerent de voir quelque Monstre. Ce qui fût cause que tous ensemble commencerent à s'en mocquer. Asseurément disoit l'vn, c'est vn hargneux, qui monstre les dents. Qu'est-ce qu'il peut auoir eu, demandoit l'autre, qui l'oblige ainsi à rire? Ce n'est pas rire, adjoustoit vn troisiesme, c'est se refrogner. Parmy ces railleries, ils desiroient tous sçauoir à quel propos il s'estoit éclatté de rire. Ce qui fit qu'vn d'entr'eux, luy en ayant demandé la cause; *Retire-toy d'icy*, respondit Esope, *ô brebis de mer*! Paroles qui le rendirent si confus, qu'il s'en alla tout à l'instant.

En suite de ces choses, Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Musicien: Mais comme il eust eu response, qu'il luy cousteroit mille

oboles, l'excez du prix l'en degousta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel pays il estoit? *De Lydie*, respondit-il. *Que sçais-tu faire*, reprit Xanthus. *Toutes choses*, repliqua l'Esclaue. Ce qu'oyant Esope, le rire luy échappa, comme auparauant. A cause dequoy vn des Disciples s'obstinant plus fort à vouloir apprendre, pourquoy il rioit ainsi à tout propos; Va-t'en le luy demander, luy respondit vn de ses compagnons, si tu veux estre appellé *Bouc marin*. Sur ces entrefaites, Xanthus s'informa derechef du Marchand, combien il desiroit vendre le Grammairien? A quoy ayant fait response, qu'il en vouloit auoir trois mille oboles, le Philosophe se rebutta d'vn si haut prix, & s'en alla d'vn autre costé. Il fut neantmoins retenu par ses Escoliers, qui luy demanderent si ces Esclaues ne luy estoient point agreables? Ils me plaisent assez, leur respondit Xanthus, mais ie ne suis pas d'aduis d'auoir des valets qui me coustét si cher. Puis qu'il ne tient qu'à cela, dit vn de leur troupe, il n'y a, ce me semble, aucune Loy, qui vous deffende d'achepter le plus difforme de tous. Car auec ce qu'il ne vous seruira pas moins bié que les autres, nous sommes contens de payer ce qu'il coustera. Vrayment, adioûta Xanthus, il feroit beau voir que vous fourn

ſiez l'argent, & que i'acheptaſſe la marchandiſe. Cela ne ſeroit pas raiſonnable, ioinct que i'ay vne Femme qui ayme trop la netteté, pour ſouffrir d'eſtre ſeruie d'vn homme ſi laid, & ſi mal propre. C'eſt à quoy vous ne deuez pas vous arreſter, luy reſpondirent les Eſcoliers, puis qu'il y a vne ſentence qui dit, *Qu'il ne faut point obeyr à la Femme.* Bien donc, repliqua le Philoſophe; faiſons marché de cet Eſclaue difforme. Mais auant que paſſer outre, voyons s'il ſçait quelque choſe, afin de n'employer pas mal noſtre argẽt. Là-deſſus eſtant retourné vers Eſope; *Réjouy-toy*, luy-dit-il. *Pourquoy?* reſpondit Eſope, *eſtois-ie maintenant triſte? Ie te ſaluë*, adioûta Xanthus; *Et moy ie te ſaluë auſſi*, dit Eſope. Le Philoſophe n'eſtant pas moins eſtonné que ſes Eſcoliers, d'vne ſi ſoudaine reſponſe. *Qui es-tu*, luy demanda-t'il. *Ie ſuis noir*, reſpondit Eſope; Ce n'eſt pas ce que ie deſire ſçauoir de toy, reſpondit Xanthus; Ie veux ſeulement que tu me diſes ton païs, ou le lieu d'où tu és ſorty. *Du ventre de ma Mere*, dit Eſope. Ce n'eſt point encore cela, repartit le Philoſophe, c'eſt le lieu de ta naiſſance que ie te demáde. *Ie ne me ſouuiens point*, repliqua Eſope, *que ma mere m'ait iamais declaré, ſi le lieu où elle me fit eſtoit haut ou bas.* Que ſçais tu faire?

continua Xanthus. *Rien*, refpõdit Efope; D'où vient cela, adjoufta le Philofophe; *C'eft*, dit Efope, *de ce que mes Compagnons fe font vantez de fçauoir tout, & qu'ainfi ils ne m'ont rien laiffé de refte.* Ces fubtilitez d'Efope pleurent fi fort aux Efcoliers de Xanthus, que tous eftonnez de l'ouyr; Par la prouidence des Dieux! s'écrierent-ils, il a tres-bien refpondu. Car il n'eft point d'homme qui fçache tout, & c'eft, fans doute, ce qui luy a donné fujet de rire. Apres cecy, Xanthus l'ayant derechef interrogé s'il vouloit qu'il l'acheptaft? Ne vois-tu pas, luy dit Efope, que c'eft vne affaire, en laquelle tu n'as nullement befoin de mon confeil: fay lequel des deux te femblera le meilleur, ou de m'achepter, ou de me laiffer: Nul ne fait rien par la force: c'eft vne chofe qui dépend abfolument de ta volonté: fi elle te porte à m'auoir, ouure ta bourfe, & compte de l'argent: finon, ceffe de te mocquer de moy. Cette refponfe le fit admirer plus fort qu'auparauant des Efcoliers de Xanthus, qui dirent entr'eux; Par les Dieux! il a vaincu à cette fois noftre Maiftre. Alors Xanthus s'adreffant à luy derechef; Vien çà, luy dit-il, quand ie t'auray achepté, ne t'enfuyras-tu point? fi ie le veux faire, refpõdit Efope en riant,

ie ne me seruiray nullement de ton conseil, comme n'aguere tu n'auois pas besoin du mien. Tu ne parles-pas mal, reprit Xanthus; mais ie suis fâché que tu és si laid. *O Philosophe*, repartit Esope, *il faut considerer l'Esprit, non pas le Visage.*

Apres ces deuis, Xanthus se tournant vers le Marchand. Combien veux-tu, dit-il, que ie te paye de celuy-cy? A ce que ie vois, respondit le Marchand, tu sembles n'estre icy venu que pour dépriser ma marchandise. Car tu as laissé ces deux ieunes Garçons, qui estoient fort propres pour vn homme tel que toy, & as fait élection de ce visage difforme. Cela ne t'importe, continua Xanthus, ie n'en veux point d'autre pour maintenant. Prends-le donc, dit le Marchand, pour la somme de soixante oboles. Les Escoliers les luy donnerent incontinent, & ainsi Xanthus demeura maistre d'Esope. Cependant les Fermiers qui estoient là presens, ayans eu aduis de cette vente, estoient fort fâchez, & vouloient sçauoir qui estoit le vendeur, & qui l'achepteur. Mais dautant qu'vn châcun auoit honte de se declarer, pour raison d'vn si bas prix, Esope qui estoit au milieu. *C'est moy*, s'écria t'il, qui ay esté vendu: *Celuy-là est l'Achepteur, & cestuy-cy le Vendeur. Que s'ils se taisent tous*

deux, pour cela mesme il faudra que ie demeure affranchy. Les Fermiers furent bien aises de sçauoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droict du peage, puis se retirerent.

Xanthus fait vn present d'Esope à sa Femme.

CHAPITRE VIII.

ESope se mit donc à suiure Xanthus, comme il s'en alloit en sa maison. Alors ayant pris garde que son Maistre pissoit en marchant; apres auoir retiré sa robe, il la luy prit par derriete, & la tirant à soy; *Vends-moy*, luy dit-il, *tout incontinent, autrement ie m'enfuïray. Pourquoy cela?* reprit Xanthus. *Pource*, respondit Esope, *que ie ne pourray iamais seruir vn tel Maistre. Car s'il est ainsi que toy qui as vn empire absolu sur mes volontez, & qui ne crains personne, ne donnes point toutesfois aucun relâche à ta nature, puis que tu pisses en marchant; que faudra-t'il que ie fasse, si tu m'enuoyes à quelque affaire? ne seray-ie pas contraint de décharger mõ ventre en volãt, s'il aduient que la Nature*

exige de moy quelque chose de semblable? Quoy, adiousta Xanthus, cela te met-il si fort en peine? Tu ne sçais donc pas, que si ie pisse en marchant, ie le faits exprés, pour éuiter trois grands maux? Quels maux? demanda Esope. Si ie me fusse tenu debout, repartit Xanthus, le Soleil m'eust brûlé la teste, & la Terre les pieds, ioinct que l'acrimonie de l'vrine m'eust offensé les narines.

Ils s'entretenoient ensemble de tels discours en s'en allant au logis, où apres qu'ils furent arriuez, Xanthus voulut qu'Esope demeurast deuãt la porte: pource, disoit-il, qu'il sçauoit que sa Femme se picquoit vn peu de gentillesse, & qu'il ne falloit pas luy presenter vn objet si difforme, sans l'auoir preuenuë par quelque bon mot. Il entra donc plus auant dans le logis, où l'ayant trouuée; Ma Maistresse, luy dit-il, vous ne me reprocherez plus desormais les deuoirs que me rẽdent vos seruantes; Car ie vous ay achepté vn Valet qui est deuãt nostre porte, en qui vous remarquerez vne si excellẽte beauté, que vous n'en auez iamais veu de semblable. Les seruantes croyant ces paroles veritables, en furẽt si fort touchées, qu'elles se débattoient déja, à qui auroit pour mari ce beau seruiteur. Cependant la femme

de Xanthus ayant commandé qu'on appellast ce nouueau valet, pour le faire entrer, il y en eut vne qui courut à la porte plus promptement que les autres, estimant par ce bon office, de tenir déja des erres de son futur mariage. Mais aprés qu'elle eust appellé ce gentil seruiteur, & qu'auec vne contenance asseurée il luy eust dit, Me voila; c'est moy, la seruante toute estonnée, luy demanda s'il n'estoit point celuy qu'on nommoit Esope? Ie le suis en effet, luy respondit-il. Puis que cela est, continua la seruante, n'entre point dans le logis, si tu me veux croire, autremẽt tout le monde s'enfuïra. Comme elle parloit ainsi, il suruint vne autre seruante, qui le regardant fixement. Il faut, s'écria-t'elle, qu'auant que mettre le pied ceans, tu souffres qu'on te découpe le visage. Mais sur tout, garde toy bien de m'approcher. Esope entra tout à mesme temps, & se presenta deuant la femme de Xanthus, qui le voyant si difforme; Malheureux, dit-elle à son mary, d'où m'auez-vous amené ce Monstre? Ostez-le, ie vous prie de deuant moy. Tout beau, ma Femme, respondit Xanthus, ne vous faschez point, ie vous prie, & cessez de vous mocquer de mon nouueau seruiteur. Comment, reprit-elle,

que ie ne m'en mocque point ? Comme s'il n'eſtoit pas bon à voir, que vous me dédaignez, & que vous voulez auoir vne autre femme que moy. Certes, il eſt bien à croire, que n'oſant ſans honte me dire, que ie ſorte de voſtre maiſon, vous m'a-uez amené cette belle teſte de chien, afin que ie m'enfuye bien loin, ne pouuant qu'à regret en eſtre ſeruie: Donnez moy doncques mon doüaire, & ie m'en iray. Ces langages n'eſtonnerent point autrement Xanthus, qui ſe tournant vers Eſope, ſe mit à le reprendre, de ce qu'en chemin le voyant piſſer, il luy auoit dit de ſi bons mots pour rire, & que cependant, il demeuroit muet deuant ſa femme. A quoy l'ingenieux Eſope ayant fait reſponſe, qu'il la iettaſt dans vn gouffre. Tay-toy, meſchant, luy dit Xanthus, ne ſçais-tu pas, que ie l'ayme comme moy-meſme. Quoy? repartit Eſope; Tu t'arreſtes-donc à l'amour d'vne Femme ? Pourquoy non, ô chetif Eſclaue, i'en ſuis en effet extrémement paſſionné. A ces mots, Eſope frappant du pied; O Dieux, s'écria-t'il, le Philoſophe Xanthus ſe laiſſe gouuerner par ſa Femme ! Se tournant à meſme temps vers elle; Madame, luy dit-il, voudriez-vous pas bien, que voſtre Mari vous euſt acheté quelque ieune

seruiteur, qui fut vigoureux, & de bonne mine, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & se ioüer auecque vous, au des-honneur de vostre bon Philosophe? O Euripide, que n'ay-ie ta bouche d'or, pour dire auec toy; *Grande est l'impetuosité des vagues de l'Ocean, grand le debord des riuieres, & merueilleuse la violence du feu. C'est encore vn accident bien dur à supporter que la Pauureté, & il y a vne infinité d'autres choses qu'il est impossible de souffrir, tant elles sont pernicieuses; mais il n'y a riẽ si à craindre qu'vne mauuaise Femme.* Cela estant, Madame, vous qui estes mariée à vn Philosophe, gardez-vous bien de vous faire seruir par des valets, qui soient plus beaux & plus gentils qu'il ne faut, de peur de mettre en ombrage vostre mari. A ces mots, la femme de Xanthus ne sçachant que respondre, & n'y pouuant contredire, elle se tourna vers son mari, pour luy demander, où il auoit pris ce beau gibier? Toutesfois, adiousta-elle, quelque cõtrefait que soit ce Vilain, il me semble facetieux: Ie veux donc faire ma paix auec luy. Alors Xanthus s'addressant à Esope; Te voila bien, puis que tu és reconcilié auec ta maistresse. *Il est vray*, respondit Esope, en riant; *Car ce n'est pas peu de chose, que d'appaiser vne Femme.* Tay-toy, luy dit Xanthus,

car ie t'ay achepté pour me ſeruir, & non pour me contredire.

La reſponſe d'Eſope à vn Iardinier.

CHAPITRE IX.

LE iour d'apres, Xanthus commanda à Eſope de le ſuiure, & le mena en vn iardin, pour y achepter des herbes. Le Iardinier en ayant fait vn faiſſeau, Eſope le prit; & alors comme Xanthus vouluſt payer, le Iardinier s'addreſſant à luy. Seigneur, luy dit-il, vous m'obligeriez fort, ſi vous me vouliez reſoudre d'vne queſtion que i'ay à vous faire. Quelle eſt donc cette queſtion, reſpondit Xanthus? D'où vient, reprit le Iardinier, qu'encore que ie cultiue, & que i'arroſe auec tout le ſoin qui m'eſt poſſible, les herbes que i'ay plantées, elles ne prennent toutesfois leur accroiſſement que bien tard; au contraire de celles que la terre produit de ſoy-meſme, qui ne laiſſent pas d'eſtre pluſtoſt

auancées, encore qu'on n'y prenne pas tant de peine; Combien que ce fust le fait d'vn Philosophe de resoudre cette question; si est-ce que Xanthus ne sçeut qu'y respondre, sinon que cét éuenement entre les autres, estoit vn effet de la Prouidence Diuine. Ce qu'oyant Esope, qui estoit là present, il se prit à rire? Son Maistre luy demanda pour lors, si c'estoit pour se mocquer, qu'il rioit ainsi? Ie me mocque voirement, respondit Esope, non pas de toy, mais de celuy qui t'a instruit. Car ce que tu viens de dire, que toutes choses sont gouuernées par la Prouidence Diuine, est l'ordinaire solution, que donnent les Sages. Laisse-moy donc respondre à cét homme, & ie le contenteray. Xanthus se tournant alors vers le Iardinier; Mon amy, luy dit-il, ie trouue qu'il ne seroit pas bien seant, que moy qui ay disputé en tant de fameuses assemblées, m'amusasse maintenant à resoudre des difficultez en vn Iardin; Mais ie m'asseure que mon garçon que voicy, te rendra raison de ce que tu desires sçauoir, si tu luy en fais la proposition. Car il sçait tres-bien les consequences de plusieurs choses: Quoy? reprit le Iardinier, ce Vilain a-t'il quelque teinture des lettres? O le grand malheur que c'est! Sus

donc, bon-homme, as-tu bien autant d'eſprit qu'il en faut, pour ſatisfaire à ma queſtion? Alors Eſope prenant la parole; Quand vne femme, dit-il, s'eſt remariée en ſecondes nopces, ayant déja des enfans de ſon premier mari, s'il arriue qu'elle en épouſe vn autre, qui en ait pareillement de ſa premiere femme, elle eſt bien mere des enfans qu'elle a amenez; mais maraſtre à ceux qu'elle a trouuez en la maiſon de ſon nouueau mari. Elle monſtre donc auoir vne inclination bien differente, pour les vns & pour les autres. Car elle ayme ceux qu'elle a mis au monde, & ne ſe laſſe iamais du ſoin qu'elle prend à les éleuer; comme au contraire, elle a de l'auerſion pour les enfans d'autruy; & par ie ne ſçay quelle enuie, elle retranche de leur nourriture, pour la donner aux ſiens propres, qu'elle cherit comme ſes creatures, & haït les enfans de ſon mari, comme eſtrangers. Il en eſt de meſme de la terre: elle eſt mere de ce qu'elle a produit, mais maraſtre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas t'eſtonner ſi elle nourrit, comme vne choſe legitime, ce qui eſt ſien, & ſi l'entretenant mieux, elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiuer, pource qu'elle les tient pour baſtardes. Le Iardi-

nier fort satisfait de cette responce; Croy-moy, luy dit-il, tu m'as tiré d'vne grande peine par ce raisonnement. Va-t'en maintenant, si bon te semble : Ie ne te demande rien pour ces herbes, & te permets d'en cueillir desormais, toutes les fois que tu voudras venir en mon iardin, où tu pourras entrer comme en ton propre heritage.

D'vn seul grain de lentille qu'Esope fit cuire en vn pot, & de quelques autres choses facetieuses.

CHAPITRE X.

QVelque temps apres, Xanthus s'en estant allé aux Estuues, y trouua quelques-vns de ses amis, qu'il voulut traitter ; & commanda pour cét effet à Esope, de courir viste au logis, & d'y faire cuire vn grain de lentille. Esope partit incontinent, & ne fut pas plustost arriué en la maison, que faisant le commandement de son Maistre, il ne mit cuire qu'vne lentille. Apres donc que Xanthus se fust bien baigné auecque ses amis, il les pria

pria de prendre vn mauuais disné, auecque protestation qu'il n'y auroit point d'excez au festin qu'il leur feroit, & qu'il ne leur donneroit que des lentilles, adjoûtant pour compliment, qu'il ne falloit pas iuger d'vn Amy par la diuersité des viandes; mais loüer plustost sa bonne volonté. Comme ils furent donc sortis des Estudes, & entrez en la maison de Xanthus; *Esope*, luy dit-il, *apporte nous du bain*. Esope courut aussi-tost prendre de l'eau du bain, & leur en donna. Mais Xanthus en eust à peine goûté, que n'en pouuant supporter la puanteur; Qu'est-cecy, dit-il? *C'est de l'eau du Bain*, respondit Esope, *que tu as voulu que te te donnasse*. Bien que cette action irritast d'abord le Philosophe, si n'osa-t'il pourtant en faire semblant, à cause de ses amis, qui estoient là presens: mais il luy commanda derechef d'aller querir le bassin, que son Valet luy apporta tout aussi-tost, se tenant debout deuant la compagnie. Ce que voyant Xanthus; Quoy? luy dit-il, ne donnes-tu point à lauer? Nenny, respondit Esope, pource qu'il me seroit mal-séant de faire autre chose que ton commandement. Tu ne m'as point dit, mets de l'eau dans le bassin, laue mes pieds, apporte mes pantoufles, & ainsi du reste; si bien que ie ne suis

point à blamer, ce me ſemble. Xanthus ſe tournant alors vers ſes amis ; A ce que ie voy, leur dit-il, ie n'ay pas achepté vn Eſclaue, mais bien vn Maiſtre.

En ſuite de tout cecy, apres qu'ils ſe furent aſſis à table, & que Xanthus euſt demandé ſi la lentille eſtoit cuite, Eſope prit la cueiller, & tira du pot vn ſeul grain, qu'il leur ſeruit. Xanthus la prit à meſme temps, & ſur la creance qu'il euſt d'abord, qu'Eſope ne luy auoit preſenté ce grain tout ſeul, que pour voir s'il eſtoit cuit, l'ayant froiſſé du bout des doigts; Apporte, dit-il, la lentille, elle eſt aſſez cuite. Mais Eſope n'ayant vuidé dans les eſcuelles que l'eau toute pure, ſe mit à la diſtribuer à vn châcun; Dequoy Xanthus bien eſtonné ; Où eſt la lentille, luy demanda-t'il ? Tu l'as euë, luy reſpondit Eſope : Quoy ? reprit Xanthus, n'y en a-t'il qu'vn ſeul grain de cuit ? Nenny ſans mẽtir, reſpondit Eſope ; car tu m'as dit au ſingulier, que ie fiſſe cuire vne lentille, & non des lentilles au pluriel. Cette raillerie dépleut grandement à Xanthus, qui pour s'en excuſer à ſes amis ; Iugez, Meſſieurs, leur dit-il, ſi cét homme n'eſt pas capable de me faire enrager. Apres ces choſes, ſe tournant vers Eſope ; Vien-çà, luy dit-il, meſchant que tu és, va-t en

tout maintenant achepter quatre pieds de pourceau, & nous les apporte, apres qu'ils seront promptement cuits. Esope s'y en alla tout aussi-tost, & fit ce qui luy estoit commandé. Mais cependant que les pieds cuisoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'vn pretexte pour le battre, le voyant empesché à quelque chose du ménage, luy déroba secrettement vn des pieds, & le cacha.

Xanthus voulant tromper Esope, est trompé luy-mesme.

CHAPITRE XI.

VN peu apres, Esope estant reuënu, comme il voulut foüiller dans le pot, il n'y trouua que trois pieces, par où il connut, qu'on luy auoit fait vne fourberie. Il courut donc à l'estable, où il sçauoit qu'on engraissoit vn Pourceau, auquel il coupa vn des pieds, qu'il mit dans le pot auecque les autres, pour le faire cuire, apres l'auoir bien laué. Cependant, l'apprehension qu'eust Xanthus, qu'Esope ne s'enfuït, apres qu'il auroit apper-

ceu le larcin qu'il auoit fait de ce pied, fut cause qu'il le remit dans le pot. Comme il fut donc question de seruir sur table, Esope ayant vuidé les pieds dans le plat, & Xanthus en voyant cinq; Qu'est-cecy, dit il, en voila plus que ie n'en ay fait achepter? Il est vray, respondit Esope, & voicy comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux, luy demanda-t'il? Ils en ont huict, continua Xanthus: Il y en a dõc cinq dans ce plat, repartit Esope, & le Porc qu'on engraisse là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché de ce qu'Esope luy auoit ioüé ce tour là deuant ses amis: Hé bien, leur dit-il, Messieurs, me suis-ie trompé, quand ie vous ay aduisé n'a-guere que ce Malheureux me feroit deuenir fol? Mais Esope qui le voulut payer de raison; Seigneur, adjoûta-il, ne sçauez-vous pas bien, qu'il n'y peut auoir du mécompte en vne somme, qu'autant qu'on adjoûte, ou qu'on diminuë de la quantité? Ainsi Xanthus fut contraint de s'appaiser, comme il vid qu'il n'auoit point de iuste sujet de frapper Esope.

Du present fait à la Maistresse de Xanthus.

CHAPITRE XII.

LE lendemain vn des Disciples de Xanthus fist vn beau festin, où il inuita son Maistre, & les autres Escoliers. Comme ils se furent tous mis à table, la premiere chose que fit Xanthus, fut de choisir quelques vnes des viãdes les plus exquises;& les dõnant à Esope, qui estoit auprés de luy; Va-t'en, dit-il, & porte ce-cy à ma Bien-aymée. Esope s'en alla en mesme temps,disant à part soy le long du chemin: Voila qui va bien; Ie ne sçaurois auoir vne meilleure occasion que celle-cy, pour me vanger de ma Maistresse, & des brocards qu'elle me donna la premiere fois que ie me presentay deuant elle: On verra bien à ce coup, s'il est veritable qu'elle ayme mon Maistre. Comme il fut donc entré dans la maison, il appella sa Maistresse; & mettant deuant elle les viandes qu'il luy apportoit; Madame, dit-il, voila vn present de mon Maistre,

qu'il enuoye, non pas à vous, mais à sa Bien-aymée. Là dessus ayant appellé à soy vne petite chienne, qu'on nourrissoit dans le logis; Tien Mignonne, dit-il, voila ce que mon Maistre a commandé que ie t'apportasse; & ce disant, il luy donna toute cette viãde morceau par morceau. Cela fait, il retourna vers son Maistre, qui d'abord luy demanda s'il auoit tout donné à sa bien-aymée; Elle a eu tout, respondit Esope, & l'a mangé en ma presence. Qu'a-t'elle dit en mangeant, adiousta Xanthus? Rien, dit Esope, mais elle t'en a remercié à part soy. Cependant la femme de Xanthus bien fachée de voir que son mari ne l'aymoit pas tant, qu'il n'aymast encore dauantage vne chienne, entra dans sa chambre, où toute desolée, elle protesta de n'auoir iamais sa compagnie.

Durant ces choses, apres que ceux qui estoient du festin, se furent bien échauffez à boire, & qu'on eust proposé plusieurs questions de part & d'autre, il y en eut vn parmy eux, qui plus curieux que ses compagnons; Quand sera-ce, leur demanda-t'il, qu'il y aura d'estranges diuisions & de grands desordres parmy les hommes? A quoy le subtil Esope, qui estoit auprés de luy, respondit ainsi; *Ce que tu desires*

sçauoir, arriuera, quand les Morts ressusciteront; Car alors vn chacun d'eux redemandera ce qu'il possedoit en ce monde. Cette responſe pleuſt aux Eſcoliers de Xanthus, qui s'eſtãs mis à rire: Certainemẽt, direntils, ce nouueau ſeruiteur eſt tout plein d'eſprit. En ſuite de cette queſtion, il y en euſt vn qui demanda, pourquoy la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la Boucherie, au lieu que le Pourceau faiſoit vn eſtrange bruit? Pource, reſpondit Eſope, qu'on a accouſtumé de tirer le laict à la Brebis, & de luy tondre la laine, ce qui eſt cauſe qu'elle ſuit paiſiblement, & ſe laiſſe prendre par les pieds, ne ſe doutant point qu'on luy veüille faire du mal, ny qu'elle doiue rien endurer plus que l'ordinaire. Il n'eſt pas ainſi d'vne Truye, qui n'eſt ny tirée, ny tõduë; ioint que l'on n'a pas accouſtumé de la traiſner à de ſemblables choſes. Sçachant donc qu'elle n'a rien de bõ ſur ſoy que ſa chair, c'eſt à bon droict qu'elle fait du bruit, cõme en ſe plaignant. Ces raiſonnemens prouoquerent derechef à rire les Eſcoliers, qui toutesfois en loüerent grandement l'Autheur. Apres le diſné, Xanthus eſtant de retour en ſon logis, ſe voulut mettre à deuiſer auecque ſa Femme, comme il auoit accouſtumé de faire;

Mais elle le dédaignant ; Retire-toy Vilain, luy dit-elle, & me rend mon doüaire, afin que ie te quitte ; le conſeil en eſt pris, ie ne veux plus demeurer auec toy: va-t'en pluſtoſt careſſer ta chienne, à qui n'aguere tu as enuoyé de la viande. Voila le reproche que receut Xanthus, qui en eſtant tout hors de ſoy; Aſſeurément, dit-il, Eſope m'a fait encore quelque tour de ſon meſtier : Puis retournant à ſa femme; A ce que ie voy, reprit-il, tu me voudrois bien faire accroire que ie ſuis yure ; Mais ne l'es-tu point toy-meſme, qui me tiens de ſi fâcheux langages ? N'eſt-ce pas à toy ſeule que i'ay enuoyé les viandes qu'Eſope te doit auoir données ? Par le Dieu Iupiter, repartit-elle, ce n'eſt pas à moy que tu les as enuoyées, mais bien à ta chienne. Xanthus ayant fait à meſme temps appeller Eſope ; Vien-çà, luy dit-il, à qui as-tu baillé ce dequoy ie t'auois chargé? A ta Bien-aymée, reſpondit Eſope. Surquoy Xanthus s'eſtant enquis de ſa femme, ſi elle n'auoit rien receu ; Rien du tout, dit-elle. Mais toy-meſme (reprit Eſope parlant à ſon Maiſtre) à qui m'as-tu ordõné de faire ce preſent? A ma bien-aymée, continüa Xanthus ; Eſope fit alors venir la chienne, & s'addreſſant à Xanthus; Il eſt bien à croire, adioûta-il,

que celle-cy t'ayme grandement ; Car quelque bonne inclination que ta femme ſe die auoir pour toy, ſi eſt-ce que ſi elle s'offenſe de la moindre choſe, elle en vient incontinent aux iniures; Elle contredit à tout, elle s'en va : Il n'en eſt pas ainſi de ta chienne : Tu as beau la chaſſer, elle ne bouge, & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'inſtant tout le mal qu'on luy peut auoir fait, elle applaudit à ſon Maiſtre, & le careſſe de la queuë. Il falloit donc bien, ce me ſemble, Seigneur, que tu me diſſes, Eſope porte cecy à ma Femme, & non pas à ma Bien-aymée. Ces paroles mirent en deſordre Xanthus, qui toutesfois pour s'en ſeruir comme d'vne excuſe enuers ſa Femme; Ne vois-tu pas, luy dit-il, que ce dequoy tu m'accuſes, n'eſt point ma faute, mais de celuy qui a apporté cette viande ? Aye donc patience, & ne doute point que ie ne ſçache trouuer l'occaſion de le bien battre. Mais elle qui n'eſtoit pas d'humeur de rien faire qu'à ſa teſte, ne voulut point le croire, & le quittant-là, ſe retira chez ſes parens. Ce que voïant Eſope, hé-bien ! mon Maiſtre, dit-il, ne vous auois ie pas bien aſſeuré, que voſtre chienne vous aimoit mieux, que ma Maiſtreſſe ne vous aime?

Inuention d'Esope, pour faire retourner sa Maistresse auec Xanthus.

CHAPITRE XIII.

QVelques iours apres, Xanthus voyant qu'il ne pouuoit fléchir sa Femme, ny faire sa paix auec elle, si fort elle estoit fâchée, luy enuoya quelques-vns de ses Alliez, pour l'obliger à reuenir au logis. Mais elle n'y voulut point consentir : Dequoy Xanthus fut plus en peine qu'auparauant. Ce qui fit qu'Esope s'adressant à luy : Seigneur, luy dit-il, tu ne te fâcheras point, si tu me veux croire. Car ie sçay le vray moyen de faire en sorte, que demain auant qu'il soit nuict, ta Femme reuienne icy bien viste, & de son bon gré. Alors ayant receu de l'argent pour s'en aller au marché, il y courut promptement, & achepta des Oysons, des Poules, & d'autres prouisions de bouche, propres à faire vn festin. Comme il s'en alloit de maison en maison, en s'en retournant, il passa exprés deuant le logis des parens de sa Maistresse, faignant d

ne sçauoir pas qu'ils fissent là leur demeure, ny qu'elle s'y fust retirée. Or estant aduenu de bonne fortune qu'il rencontra vn des valets du logis, il luy demanda s'il y auoit point là dedans quelque chose de bon à vendre ? Pourquoy cela ? dit le valet ; qui est celuy qui en a besoin? C'est le Philosophe Xanthus, respondit Esope; Car il se doit marier demain. Le valet ayant apris ces belles nouuelles, laissa là Esope, & monté qu'il fust en la chambre, il fit sçauoir à la Femme de Xanthus, ce que l'autre venoit de luy dire. Ce ne fut pas sans vne grande émotion, qu'elle receut ce message, qui luy donna si fort l'allarme, qu'en mesme temps elle courut droit à son Mari, & se mit à crier bien fort contre luy, disant entr'autres choses: Ie ne sçay pas comme tu l'entends, mais ie suis bien asseurée, ô Xanthus, qu'il ne t'est pas loisible de te marier à vne autre Femme durant ma vie. Voila quelle fut l'inuention d'Esope, qui trouua moyẽ de rappeller en la maison la femme de Xanthus, comme auparauant il l'auoit aussi trouuée, pour l'en faire sortir.

De quelles viandes Esope traitta les Hostes de Xanthus.

CHAPITRE XIV.

QVelques iours s'estans écoulez, Xanthus conuia derechef ses Escoliers à disner, & commanda pour cet effet à Esope, qu'il acheptast ce qu'il trouueroit de meilleur, & de plus exquis. Ce qu'il fist à l'heure mesme, disant à par soy le long du chemin, i'apprendray bien à mon maistre à ne point commander mal à propos. Apres qu'il eust donc acheté quelques langues de pourceau, & qu'il les eust apprestées pour ses Hostes il en donna à chacun vne bien rostie, & de la sausse dessus. Les Escoliers loüerent d'abord vne si belle entrée de table, qu leur sembla fort propre à des Philosophes; pource que c'est par le moyen de la langue qu'on exprime ses pensées. En suite de cela, il les seruit encore de langue bouïllies; Et combien qu'ils luy demandassent quelque autre chose à manger, i n'en fit rien neantmoins. A la fin le

Eſcoliers ennuyez d'vne meſme viande tant de fois ſeruie; Quoy? luy dirent-ils, ne ceſſeras-tu d'auiourd'huy de nous dõner des langues? Ne vois-tu pas que nous auons écorché les noſtres, à force de mãger de celles que tu nous as ſeruies? Xanthus s'eſtant mis alors en colere; Eſope, dit-il, n'as-tu donc point autre choſe à nous donner? Nenny, reſpondit Eſope. Vilain bout-d'homme, continua Xanthus, ne t'auois-ie pas commandé d'achepter tout ce que tu trouuerois de bon & d'excellent? C'eſt par là que i'ay gagné, repliqua Eſope, & ie ſuis bien aiſe de ce que tu me reprens en la preſence des Philoſophes que voicy. Mais ie voudrois bien ſçauoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en cette vie mortelle. Nenny, ſans doute, puis qu'il n'eſt point de doctrine, ny point de Philoſophie, qui par ſon moyẽ ne ſoit enſeignée aux hommes. Par elle nous donnons & receuons: par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens: on plaide des cauſes: on paroiſt éloquent: on traitte les mariages: on baſtit les villes: on pouruoit à la ſeureté des hommes: Et pour le dire en vn mot, par elle meſme noſtre vie ſe maintient: D'où l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raiſonemens d'Eſope

furent approuuez par les Escoliers, qui le loüans d'auoir bien parlé, donnerent le tort à leur Maistre, & s'en retournerent chacun chez soy.

Du second seruice de langues.

CHAPITRE XV.

LE lendemain, les Disciples de Xanthus l'ayans blâmé derechef de ce qui s'estoit passé, il leur dit pour response, que cela n'auoit pas esté fait de son consentement; mais par la malice de son Valet. Toutesfois, adioûta-il, ie m'asseure qu'il nous traittera d'autres mets à souper, & vous verrez ce que ie luy en diray en vostre presence. En effet, il l'appella en mesme temps, luy commandant d'achepter ce qu'il trouueroit de pire & de moindre valeur, pour le donner à ses Escoliers, qui deuoient souper auecque luy. Esope s'en alla donc au marché, & sans rien changer des mets precedens, il achepta derechef des langues, les fit cuire, & les seruit sur la table. Les Conuiez ne les virent pas plustost, qu'ils en mur-

murerent, ſe diſans les vns aux autres: Quoy ? voicy donc encore des langues qu'on nous preſente ? Mais ſans s'arreſter à leurs diſcours, Eſope en apporta d'autres, & d'autres encore, iuſqu'à la troiſiéme fois. Voila cependant que Xanthus bien irrité contre ſon Valet: Qu'eſt-cecy, meſchant, luy dit-il ? ne ſçais tu pas bien que ie t'ay commandé d'appreſter ce que tu trouuerois de pire, & de plus vil prix ? à quel propos donc nous veux-tu ſeruir ce que tu crois eſtre meilleur, & plus excellent que toute autre choſe ? Et quoy, mon Maiſtre, reſpondit Eſope, y a-t'il rien de plus mauuais que la langue ? n'eſt-ce point elle qui démolit les citez ? elle qui eſt ſouuent cauſe de la mort des hommes ? elle qui eſt la ſource des menſonges, des maledictions, & des faux ſermens ? elle qui ruine les alliances, les Eſtats, & les Royaumes : Et pour le dire en vn mot, elle-meſme d'où procedent la plus-part des fautes & des malheurs qui nous arriuent en cette vie ? Eſope n'euſt pas pluſtoſt acheué ces mots, qu'vn des aſſiſtans ſe tournant vers Xanthus; Aſſeurément, luy dit-il, ſi tu ne prends garde à toy, i'ay belle peur que ce poinctilleux ne te faſſe deuenir fol; Car tel qu'eſt ſon Corps, tel eſt ſon Eſprit; Mais Eſope le

renuoya bien viste, & sans s'émouuoir autrement; Va, luy dit-il, tu me sembles estre vn tres-mauuais homme, de te mesler des affaires d'autruy, & d'irriter sans raison le Maistre contre le seruiteur.

Esope ameine à son Maistre vn homme niais, & sans soucy.

CHAPITRE XVI.

XAnthus n'eust pas plustost ouy la réponse qu'Esope venoit de faire à ses hostes, que n'ayant rien si à cœur, que l'occasion de le battre; Banny, luy dit il, puis que tu as osé tancer mon amy de ce que se meslant des affaires des autres, il auoit vn peu trop de soucy, monstre-moy quelque homme qui n'en ait point. Esope ne respondit rien à cela; mais s'en alla le lendemain à la place, où regardant les passans, il en vid vn fortuitement qui se tenoit assis en vn coing, où il demeuroit oisif. Ayant iugé d'abord que c'estoit là l'homme qu'il luy falloit, pource qu'il reconnut à sa mine qu'il n'auoit point de soucy, ny beaucoup de sens, il s'en approcha,

approcha, le conuiant à venir disner auecque son Maistre. Cette nouueauté ne sembla pas estrange à ce Rustre, qui ne s'enquerant de rien, & ne daignant pas mesme demander le nom de l'homme qui l'inuitoit, s'en alla droit au logis de Xanthus, où il se mit à la table, auec des souliers tous sales & tous crottez. Xanthus le voyant d'abord; Qui est celuy-cy? dit-il: C'est l'homme sans soucy, respondit Esope. Alors Xanthus parlant tout bas à sa Femme; Fay-luy, dit-il, ce que ie te commanderay, & ne manque point, afin que ie trouue vn sujet de bien estriller Esope. Apres ces choses; ma femme (dit-il tout haut) mets de l'eau dans vn bassin, & en laue les pieds de nostre hoste. Ce qu'il disoit exprés, pource qu'il s'imaginoit que ce lourdaut ne voudroit pour rien souffrir, qu'on s'abaissast iusques-là pour le seruir, & qu'ainsi Esope meriteroit d'estre battu, à cause que son homme se seroit mis dans le soin du compliment, & de la ciuilité. La femme de Xanthus fit donc le commandement de son Mari, & mit de l'eau dans vn bassin, pour lauer les pieds de son hoste. Or bien que ce pauure Idiot iugeast assez qu'elle mesme estoit la Maistresse du logis, si est-ce que tenant cela pour indifferent; asseu-

rément (disoit-il à part soy) c'est pour me faire plus d'honneur, qu'elle me veut lauer les pieds de ses propres mains, bien qu'elle le puisse commander à quelqu'vne de ses seruantes. Comme il eust donc estendu ses pieds, elle luy dist qu'il se lauast, ce qu'il fit incontinent, puis s'alla mettre à table, où il ne fut pas plustost assis, que Xanthus commanda, qu'on donnast à boire à son hoste: Luy cependant, se mit à raisonner de cette sorte. Certes, il leur appartient bien d'estre seruis les premiers, mais puis qu'ils le veulent ainsi, qu'ay-ie affaire de m'en donner de la peine? Et là-dessus, il se mit à boire; Mais durant le disné, comme on luy eust apporté d'vne certaine viande, qu'il trouua fort à son goust, & dont il mangea de bon appetit; Xanthus voulut faire accroire à son Cuisinier, qu'il l'auoit mal apprestée, à raison dequoy l'ayant fait dépoüiller tout nud, il le traitta rudement à grands coups de foüet. Ce que voyant l'homme sans soucy; Pour moy, disoit-il, ie trouue cette viande cuite comme il faut, & si bonne à mon goust, qu'il ne luy manque rien, ce me semble, pour estre bien assaisonnée. Mais quoy? si le Maistre de ceans veut batre son seruiteur sans qu'il le merite, que m'importe que cela soit, ou qu'il ne soit pas?

Durant ces choses, Xanthus ne sçauoit que penser de son hoste, & ne trouuoit guere bon de voir, qu'il auoit si peu de soin & de curiosité, qu'il ne daignoit, ny s'enquerir, ny se soucier de rien que ce fut. A la fin, l'on n'eust pas si-tost mis le gasteau sur la table, que ce Vilain hoste, le tournant de tous costez, commença d'en mãger, comme si c'eust esté du pain, & comme s'il n'en eust iamais gousté de semblable. Cét essay, non plus que le precedent, ne seruit qu'à aigrir encore plus fort le Philosophe, qui s'en prenant à son boulanger, Malencontreux que tu és, luy dit-il, pourquoy n'as-tu mis du miel & du poivre dans ce gasteau ? A ces mots Esope se sentant surpris; Mon Maistre, respondit-il, s'il se trouue que le gasteau ne soit bien cuit, ie suis content que tu me frappes; mais s'il n'est assaisonné comme il doit estre, le blâme en est à ma Maistresse, & non pas à moy. Si cela est, adiousta Xanthus, & que la faute vienne de ma femme, ie la feray sans delay brûler toute viue. Alors il fit derechef signe à sa femme de luy obeyr, à cause d'Esope, & commanda en mesme temps, qu'on luy apportast des fagots, ausquels il mit le feu, & tira sa femme auprés, auec apparence de l'y vouloir ietter. Il se retint

neantmoins, & porta sa veuë sur le Païsan, qu'il auoit pour hoste, afin de voir s'il ne se leueroit point de table, pour l'empescher de faire vne action si temeraire. Mais luy se tenant tousiours dans l'indifference; Voire, s'imagina-t'il, puis qu'il n'a point de sujet de se fascher, pourquoy le fait-il ? Et à mesme temps s'adressant à Xanthus, Seigneur, luy dit-il, si tu iuges qu'il y ait de la raison en ce châtiment, attends vn peu que ie sois allé iusqu'à mon logis, & à mon retour, ie t'ameneray ma femme pour la brusler auecque la tienne. Xanthus oyant ainsi parler ce bon homme, & voyant qu'il n'y auoit point de malice en son fait, s'en estonna grandement, & dit à Esope; Vrayment tu n'as pas eu mauuaise raison d'appeller cét homme exempt de soucy; car il l'est en effet; Voila pourquoy, pour l'auoir si bien rencontré, & mesme pour m'auoir vaincu, tu receuras la recompense que tu merites. Laissant donc à part le passé, qu'il te suffise qu'à l'aduenir ie t'affranchiray, & te mettray en liberté.

De la responſe qu'Eſope fiſt à vn Iuge.

CHAPITRE XVII.

LE lendemain, Eſope euſt commandement de ſon Maiſtre de s'en aller aux Eſtuues, pour s'enquerir de quelqu'vn s'il y auoit beaucoup de gens, pource que Xanthus ſe vouloit baigner. Mais comme il paſſoit ſon chemin, il rencontra fortuitement le Preteur, qui le connoiſſant pour eſtre au Philoſophe Xanthus, luy demanda où il alloit? *Ie ne ſçay*, luy reſpondit Eſope, ſans en dire dauantage : ce qui fut cauſe que ſur la croyance qu'euſt le Preteur, qu'il ſe mocquoit de ſa demande, il commanda qu'on le menaſt en priſon. L'on ſe mit incontinent en eſtat de le faire? Et comme on l'y traiſnoit, *ô Preteur*, s'écria-t'il, *ne vois-tu point que ie t'ay bien reſpondu, puis qu'aſſeurément ie ne penſois pas aller où ie vay, & que ta rencontre eſt cauſe de mon empriſonnement?* Le Preteur eſtonné de cette ſoudaine reſponſe, le fit relâcher, ſi bien qu'il

continua ſon voyage iuſqu'aux Eſtuues: Comme il y fut arriué, il apperceut qu'il y auoit quantité de gens, & deuant la porte vne pierre, à laquelle s'aheurtoient tous ceux qui entroient, & qui ſortoient. A quoy prenant garde vn certain, qui s'en alloit aux eſtuues, il oſta la pierre, & la mit ailleurs. Eſope eſtant donc retourné vers ſon Maiſtre; Seigneur, luy dit-il, tu peux aller aux Eſtuues, ſi tu veux, car ie n'y ay veu qu'vn ſeul homme. Ces paroles obligerent Xanthus de s'y acheminer. Mais comme il y fut arriué, y trouuant du monde à la foule; Qu'eſt-cecy, luy dit-il, ô menteur Eſope, ne m'as-tu pas aſſeuré que tu n'as veu ceans qu'vn hõme? Il eſt vray, reſpondit Eſope, & ie le ſouſtiẽs encore. Car à l'entrée de la porte i'ay trouué cette meſme pierre, & ce diſant il la luy monſtra, cõtre laquelle choppoient tous ceux qui paſſoient par là. I'ay remarqué en meſme temps qu'il eſt ſuruenu vn certain homme, qui plus aduiſé que les autres, pour s'empeſcher d'y heurter contre, comme eux, l'a oſtée de ſa place, & l'a miſe ailleurs. Pour cette ſeule raiſon, i'ay dit que ie n'auois veu qu'vn homme aux Eſtuues, comme faiſant plus d'eſtat de celuy-cy, que de tous les autres enſemble. Xanthus approuuant

cela; Sans mentir, dit-il, rien ne peut empeſcher Eſope, d'eſtre touſiours prompt en ſes reparties.

Subtile reſponſe d'Eſope, touchant les ſuperfluitez que la Nature rejette.

CHAPITRE XVIII.

IL arriua vn iour qu'au ſortir de la garde-robe, il prit fantaiſie à Xanthus de demander à Eſope, pourquoy les hommes regardoient ordinairement leur ordure, apres auoir purgé leur ventre? Eſope voulant tout auſſi-toſt ſatisfaire à cette demande; Il y euſt, dit-il, autresfois vn homme, qui viuant dans les delices, ſe plaiſoit d'eſtre long-temps à la garde-robe; de ſorte que pour s'y eſtre par trop aſſis, le malheur voulut pour luy, qu'il mit dehors ſes entrailles. Il eſt aduenu depuis, que les autres ont eu peur, ce qui eſt cauſe, qu'ils ont accouſtumé de regarder les ordures de leur ventre, pour voir ſi le meſme accident ne leur eſt point arriué.

Mais pour toy, mon Maiſtre, tu ne dois point craindre de perdre ton cœur, car tu n'en as point.

Vne autre fois Xanthus s'eſtant mis à banqueter auec des Philoſophes, comme ils furent vn peu auant dans le vin, diuerſes queſtions s'émeurẽt entr'eux touchãt pluſieurs choſes; ce qui donnoit déja bien à penſer à Xanthus, qui ne ſçauoit preſque où il en eſtoit. Eſope eſtant donc prés de luy; Mon Maiſtre, dit-il, ie vous aduiſe que Bacchus a trois temperamẽs, ou, ſi vous voulez, trois diuers degrez; le premier aboutit à la Volupté; le ſecond à l'Yvrognerie, & le troiſiéme aux Iniures. Cela eſtant, vous deuez tous, ce me ſemble, vous contenter, & ne toucher plus au reſte, vous, dis-ie, que le vin a mis en ſi belle humeur, pour en auoir aſſez beu. Alors Xanthus, qui commençoit déja d'eſtre yure, s'offençant de ces remonſtrances; Tay-toy, luy dit-il, & t'en va faire le Conſeiller là bas aux enfers. Ce ſera donc toy qu'on y traiſnera, luy reſpondit Eſope. Voila cependant qu'vn des Diſciples de Xanthus voyant que le vin luy auoit oſté la raiſon; Mon Maiſtre, luy demanda-t'il, y a-t'il quelqu'vn qui puiſſe boire la Mer? Ouy ſans doute, reſpondit Xanthus, ie m'offre à la boire moy-meſme. Mais ſi tu

ne le peux faire, repartit le Disciple ; à quelle amende veux-tu estre condãné? Ie veux perdre ma maison, repliqua Xãthus, & suis cõtent de la gager tout maintenãt. La chose concluë, pour confirmation de cette gajeure, ils mirent tous deux leurs anneaux, puis se retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s'estant éueillé, comme il se voulut lauer le visage, il fut tout estõné qu'il ne trouua plus sa bague en son doigt. Ayant donc voulu sçauoir d'Esope s'il ne l'auoit point veuë ; Nenny, luy respondit-il, & ie ne sçay ce que tu en as fait: Tout ce que ie puis dire, c'est que tu n'as plus de droict en ta maison. Pourquoy cela? luy demãda Xanthus: Pource, repartit Esope, qu'hier estant yvre, tu demeuras d'accord de boire la Mer ; & laissas ta bague pour gage. Quoy? répondit Xanthus, pourray-ie bien faire quelque chose, qui soit plus grande, & plus à estimer que la foy? Nẽny certes : C'est pourquoy i'ay à te prier, que pour me tirer de cét embarras, en me faisãt gagner la gaieure, ou en rõpre le pacte, tu veüilles employer pour moy tout ce que tu as de cõnoissãce, d'adresse, & d'experiẽce. Pour t'ẽ parler frãchemẽt, dit Esope, l'õ sçait assez que tu t'és offert à vne chose, de laquelle il t'est impossible de venir à bout, mais i'ose bien me venter

d'en faire annuller les conditions. Quand
vous serez donc tous assemblez auiourd'huy, garde-toy bien de tesmoigner à ta
mine aucune marque de crainte; mais
dy hardiment à ieun, ce dequoy tu es demeuré d'accord estant saoul. Apres cela
mets ordre, qu'il y ait quantité de paille
sur le riuage, & vne table dressée exprés,
auec des garçons qui se tiennent prests
pour te verser à boire l'eau de la Mer.
Alors quand tu verras tout le peuple assemblé à ce spectacle, apres que tu seras
assis, commande que l'on te remplisse vne
tasse d'eau; Puis l'ayant prise, demande
à celuy qui a les gages; quelles sont vos
conuentions? & le demande tout haut
afin qu'il n'y ait personne en la compagnie qui ne l'entende. Que s'il aduient
qu'il te responde que tu és demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer; t'addressant alors au Peuple; Hommes Samiens, diras-tu, il n'est pas que vous ne
sçachiez bien que les Fleuues se vont rendre dans la Mer; or est-il qu'il a esté accordé entre nous, que ie boirois la Mer
seule, & non les Riuieres qui entrent
dedans. Que cét Escolier donc empesche
premierement que les eaux des Fleuues
ne se meslent à celles de la Mer, & quand
il l'aura fait, ie la boiray. Ce conseil f

d'autant plus agreable à Xanthus, qu'il se promit apparemment que par ce moyen la conuention seroit rompuë. Apres donc que tout le Peuple se fut assemblé au riuage de la Mer, pour voir l'issuë de cette entreprise, & que Xanthus eust dit & executé de poinct en poinct ce qu'Esope luy auoit enseigné, le Peuple s'en estonna, & le loüa grandement. Ainsi l'Escolier se confessa vaincu, & se iettant aux pieds de son Maistre, le pria que la gajeure demeurast nulle: ce que Xanthus luy accorda tres-volontiers, à la requeste du Peuple.

L'Ingratitude de Xanthus.

CHAPITRE XIX.

COmme ils furent de retour au logis, Esope s'addressant à son Maistre; Seigneur, luy dit-il, n'ay-ie pas bien merité d'estre affranchy, pour les fideles seruices que ie t'ay rendu toute ma vie? Quoy? respondit Xanthus, en le tançant aigrement, ne veux-ie pas t'affranchir aussi? Va-t'en à la porte, & prend bien

garde si tu ne verras point deux Corneilles : Que si tu en vois deux, ce sera bon signe; Comme au contraire, s'il n'y en a qu'vne, l'Augure en sera mauuais. Esope sortit donc du logis, & apperceut fortuitement deux Corneilles, qui s'estoient branchées sur vn arbre; ce qu'il fist sçauoir incontinent à son Maistre. Xanthus sortit aussi pour les voir; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'vne s'enuola; ce qui fit que s'estant mis à tancer Esope; Malheureux homme, luy dit-il, ne m'as-tu pas asseuré qu'il y en auoit deux? Ouy, respondit Esope, mais l'vne s'en est volée. Et quoy, reprit Xanthus, chetif Banny que tu és, n'as tu rien à faire qu'à te mocquer ainsi de moy? En suite de ces paroles, il commanda qu'on eust à le battre tout de bon. Mais comme on estoit apres le Preuost ayant inuité Xanthus à souper, tãdis que ce Miserable receuoit les coups Malheureux que ie suis, s'écrioit-il contre son Maistre, i'ay veu deux Corneilles & toutesfois ie suis battu; toy au contraire, n'en as veu qu'vne, & cependant tu t'en vas faire bonne chere; I'éprouue dõ bien à mon dommage, que cét Augur n'est que trop faux. Ces langages surpri rent Xanthus, qui plus estonné qu'aupa rauant, de la merueilleuse viuacité c

l'eſprit d'Eſope, ne voulut point qu'on le battiſt dauantage.

Eſope découure le derriere de ſa Maiſtreſſe.

CHAPITRE XX.

VN peu apres, Xanthus voulant donner à diſner à ſes Eſcoliers, fiſt venir Eſope, & luy commanda qu'il euſt à tenir preſt le feſtin. Eſope s'en alla donc au Marché, d'où il apporta tout ce qu'il pût trouuer de plus exquis, pour faire vn banquet. Mais comme il voulut mettre toutes ſes prouiſions dans la ſalle, ayant trouué ſa Maiſtreſſe ſur le lict, où elle s'eſtoit miſe pour repoſer; Madame, luy dit-il, ſi cela ne vous importune, vous prendrez garde, s'il vous plaiſt, que les chiens ne mangent ces viandes, tandis que ie m'en retourneray à la Cuiſine, pour y donner ordre au reſte. Va-t'en où tu voudras, luy reſpondit-elle, & n'aye peur que la viande ne ſoit bien gardée; car mon derriere a des yeux. Eſope ayant donc appreſté tous les autres mets, les

apporta en la mesme salle, où il trouua que sa Maistresse dormoit, les fesses tournées deuers la table. Se souuenant donc de luy auoir ouy dire, que son derriere auoit des yeux, il le luy découurit à l'instant, & la laissa reposer. Xanthus suruint en mesme temps auecque ses Escoliers, & tout scandalisé de voir vne chose si honteuse; Paillard, dit-il à Esope d'où vient tout ce beau mesnage? Seigneur, respondit Esope, quand i'ay mis les viandes sur la table, i'ay prié Madame, de prendre garde que les chiens ne les mangeassent, & elle m'a fait response que ses fesses auoient des yeux, à cause dequoy la trouuant endormie, ie les luy ay descouuertes. Infame Bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis: car n'estoit le respect que ie leur porte, & que ie les ay conuiez, ie te punirois si bien, que tu n'aurois pas suiet de t'en mocquer.

Esope ne laisse entrer qu'vn seul de tous ceux que son Maistre auoit conuiez.

CHAPITRE XXI.

QVelques iours apres, Xanthus ayant derechef inuité à disner des Orateurs, & des Philosophes, commanda à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer que les Doctes. L'heure du disner estant donc venuë, & Esope se tenant à l'entrée du logis, qu'il auoit fermé sur luy, vn des Conuiez s'en vint heurter la porte, & soudain Esope luy fit cette question, *Que remuë le Chien*? Il n'en fallut pas dire dauantage à celuy-cy, pour s'en faire aller, sur la creance qu'il eust, qu'on l'appelloit chien. Ceux qui vinrent en suite, eurent la mesme aduanture que luy, & s'en retournerent tous, pensant qu'on les accueillist à belles injures. Mais il y en eust vn entre les autres qui heurta comme eux. Apres donc qu'Esope luy eust fait la mesme question, & qu'à ces paroles, *Que remuë le chien?* il eust respon-

du ; *La queuë & les oreilles*, l'ingenieux
Portier approuua fort sa responſe, & le
menant à ſon Maiſtre ; Seigneur, dit-il,
voicy le ſeul Philoſophe qui eſt venu à
ton feſtin. Cette nouuelle mit grande-
ment en peine Xanthus, pource qu'il s'i-
magina d'abord, que ceux qu'il auoit in-
uitez, ſe mocquoient de luy.

Le lendemain ſes diſciples eſtant ve-
nus aux Eſcoles, ſe mirent à le blaſmer de
ce qui s'eſtoit paſſé. Quoy? noſtre Maiſtre
(luy dirent-ils) t'auons nous donné ſuje
de nous meſpriſer iuſques à ce poinct
qu'il ait fallu, que pour nous empeſche
d'aller chez toy, tu ayes mis à la porte c
puant Eſope, pour nous iniurier, & nou
appeller chiens ? Ce que vous me contez
là, reprit Xanthus, eſt-ce quelque ſonge
ou bien vne choſe vraye ? C'eſt en eff
vne verité, dirent-ils, du moins nous
croyons telle, ſi nous ne réuons. A c
mots, Xanthus tout enflammé de coler
enuoya chercher Eſope, & luy demand
pour quelle raiſon il auoit ainſi honteuſ
ment chaſſé ſes amis ? Mon Maiſtre, l
dit Eſope, ne m'as tu point comman
exprés, de ne laiſſer venir à ton Feſtin d
gens du commun, & des Ignorans, m
ſeulement des Hommes doctes? Et quo
continua Xanthus, ceux-cy ne ſont-
poi

point ſçauans? Non pas que ie penſe, repartit Eſope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuue: Car lors qu'ils ont heurté à la porte, & que ie leur ay demandé, *Que remuë le Chien?* pas vn d'eux n'a ſçeu comprendre ma queſtion. Les ayant donc pris pour des Ignorans, ie leur ay deffendu la porte, & n'ay laiſſé entrer que celuy-cy, qui a fort bien reſpondu. A ces paroles, toute la compagnie ne ſçeut reſpondre autre choſe, ſinon qu'Eſope auoit parlé doctement.

Du threſor trouué par Eſope, & de l'ingratitude de Xanthus.

CHAPITRE XXII.

VNe autre fois Xanthus ayant Eſope à ſa ſuite, s'en alla dans vn certain Cimetiere, où il ſe mit à lire ſur les tombeaux quelques Epigrammes, à quoy il prit vn plaiſir extréme. Sur ces entrefaites, Eſope ayant fortuitement apperceu les lettres ſuiuantes. R. P. Q. F. I. T. A. grauées ſur vn Tombeau, ſe mit à les monſtrer à Xanthus, & luy demanda

s'il en sçauoit l'explication ? Mais quelque meditation que fit là dessus ce Philosophe, il n'y pût iamais rien comprendre, & confessa franchement qu'il n'entendoit pas cela. Alors Esope le regardant, Seigneur, luy dit-il, si par le moyen de ce petit pilier que voila, ie te descouure vn Thresor, quelle recompense me feras-tu? Foy de Philosophe, respondit Xanthus, si tu le fais, ie te donneray la Liberté, & la moitié du Thresor. Esope se mit alors à foüiller prés d'vne motte de terre, esloignée de luy d'enuirõ quatre pas, & y trouua le Thresor, dont il estoit question; S'estant mis à mesme temps en deuoir de le donner à Xanthus; Tien, luy dit-il, voila dequoy, il ne reste plus, sinon que tu me tiennes promesse. Ie ne suis pas si fol de le faire, respondit Xanthus, si premierement tu ne m'expliques ces lettres; car ce me sera vne chose plus precieuse de les entendre, que de posseder tout l'or, que tu sçaurois iamais trouuer. A cela ne tienne, reprit Esope; Sçache donc, que celuy qui cacha ce thresor dans la terre, comme sçauant qu'il estoit, s'auisa d'y faire grauer ces lettres, qui joinctes ensemble, forment vn sens qui est tel. *Rect den passus quatuor, fodiens inuenies thesaurum au*

reum. C'est à dire, *Si tu recules quatre pas, en foüillant icy, tu y trouueras quantité d'or.* Xanthus estonné du grand esprit d'Esope; Ie suis d'aduis, luy dit-il, de ne te point affranchir, puis que tu és si plein de subtilité. Si tu ne le fais, repliqua Esope, ie m'en sçauray bien reuencher; Car ie m'en iray plaindre au Roy de Bizance, pour qui l'on a icy caché ce Thresor. A quoy cognois-tu cela, continüa Xanthus; A ces lettres, adiousta Esope, R. R. D. Q. I. T. qui signifient, *Redde Regi Dionysio, quem inuenisti thesaurum.* C'est à dire, *Rends au Roy Denis le thresor que tu as trouué.* Comme Xanthus eust recognu tout de bon que ce thresor appartenoit à vn Roy, voulant adoucir Esope: Sois secret, luy dit-il, & prẽds la moitié du thresor. Ce n'est point toy qui me le donnes, respondit Esope, mais celuy qui l'a icy caché. Que cela ne soit, escoute le contenu des lettres suiuãtes A. E. D. Q. I. T. A. d'où sont formées ces paroles. *Acceptum euntes diuidite, quem inuenistis thesaurum aureum.* Ce qui signifie, *Partagez entre vous le thresor, que vous aués trouué en vous en allant.* Puis que cela est, conclud Xanthus, retournõs doncques à la maison, afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune,

& que tu sois mis en liberté. Cela dit, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arriuez, que Xanthus voulut faire mettre Esope en prison, de peur qu'il eust, que son babil ne luy fit violer le secret. Cependant qu'on l'y menoit; quelle pitié, disoit-il parlant à Xanthus? est-ce donc l'effet de la promesse d'vn Philosophe tel que tu és, de me dénier non seulement la Liberté, mais aussi de m'en priuer, iusques à m'emprisonner? Ces reproches toucherẽt Xanthus, qui à l'heure mesme commanda qu'on le relachast. Mais comme on l'eust deliuré; Certainement, adjousta-t'il, ie trouue que tu ne fais pas trop mal de te comporter ainsi enuers moy, afin qu'estant vne fois affranchy, tu m'accuses de meilleur courage. Si est-ce pourtant, respondit Esope, qu'apres m'auoir fait du pire que tu pourras, il faudra malgré toy, que tu me remettes en liberté.

De l'affranchissement d'Esope.

CHAPITRE XXIII.

IL aduint en ce temps-là vne chose estrange en la ville de Samos, où comme on celebroit publiquement vne certaine feste, l'on fut tout estonné de voir vne Aigle, qui prenant son vol d'en-haut, arracha l'aneau public, & le laissa cheoir au sein d'vn Esclaue. Cela fit que les Samiens, non moins épouuantez de cét éuenement qu'ils en furent attristez, s'assemblerent tous en vn certain lieu, & prierent Xanthus, pource qu'il estoit le premier de la ville, & auec cela Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit vn si merueilleux prodige; Mais Xanthus aussi empesché qu'eux de leur en rendre raison, leur demanda terme pour y respondre. Il s'en alla donc en sa maison, où ne sçachant que iuger de cela, il deuint tout pensif, & se plongea dans vne profonde melancholie. Mais Esope connoissant fort bien d'où procedoit cét ennuy; apres l'auoir abordé : Seigneur, luy dit-il, d'où

vient que tu persistes ainsi en ta tristesse? ne me cele rien, ie te prie, & cesse de te fâcher. Ie sçay ce qu'il faut que tu fasses, pourueu que tu t'en remettes à moy. Pour cét effet, quand tu seras demain à la place publique, dy simplement ces paroles aux habitans: Messieurs, ie n'ay iamais appris à rendre raison, ny des Prodiges, ny des Augures; mais il est bien vray que i'ay en ma maison vn seruiteur, qui sçait beaucoup de choses, & qui, ie m'asseure, vous esclaircira de ce que vous desirez si fort de sçauoir. Ainsi, mon Maistre, si ie puis resoudre ceste doute, toute la gloire t'en reuiendra, pour auoir à ton seruice vn si habile valet, sinon le des-hõneur n'en sera qu'à moy. Xanthus rasseuré par ces paroles d'Esope, se resolut de le croire, & ne faillit point le lendemain de se trouuer en la Maison de Ville, où, suiuant le conseil de son seruiteur, il se meit à parler aux Assistans, qui le prierent incontinent de faire venir Esope. A son arriuée, il se tint debout deuant les Samiẽs, qui bien estonnez de voir vn homme de ceste mine, s'en rioient ouuertement, & disoient tout haut. Vrayment voila vn bel homme, pour nous expliquer le Prodige, dont nous sommes si fort en peine!

Eſt-il bien poſſible qu'il puiſſe ſortir de luy quelque choſe de bon, eſtant ſi laid & ſi contrefaict? Voila comme ils ſe mocquoient d'Eſope, qui toutesfois ne s'en troubla point; Mais apres que deuant l'aſſemblée il euſt eſtendu la main, & obtenu ſilence des aſſiſtans, *Hommes Samiës*, dit-il, *d'où vient que ma mine vous eſt vn ſuiet de raillerie? ne ſçauez-vous pas que c'eſt à l'eſprit de l'Homme, qu'il faut s'arreſter, & non pas à ſon viſage; puis que bien ſouuent dans vn laid corps, la Nature ne laiſſe pas de cacher vne belle Ame? Que cela ne ſoit, ie vous demande ſi vous conſiderez la forme exterieure d'vne bouteille, ou d'vn pot de terre, & ſi vous n'auez pas plutoſt égard au gouſt interieur du vin?* Tous les aſſiſtans fort ſatisfaits de ces paroles; Eſope, s'eſcrierent-ils, ſi tu peux aſſiſter la Ville de tes conſeils, nous te prions de le faire. S'eſtant mis alors à parler plus hardiment, Meſſieurs, leur dit-il, pource que la Fortune, qui ayme les diuiſions, a propoſé vn prix de gloire au Maiſtre & au Valet, quand il arriue que ce dernier eſt moindre que l'autre, il n'en remporte que des coups; Que s'il eſt trouué plus excellent, cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit encore tres-bien battu: De ceſte façon, quoy qu'il en aduienne,

à droict ou à tort, le Maiſtre eſt touſiours oppreſſé. Ie ſuis content neantmoins de vous declarer ſans rien craindre, ce que vous deſirez ſi fort de ſçauoir, pourueu que vous me faſſiez donner ma Liberté, & la permiſſion de parler. Tout le peuple s'écria pour lors d'vn commun accord: ô Xanthus, affranchy Eſope, obey aux Samiens, & fay ce bien à leur Ville. Mais luy ne s'en émouuoit en façon quelconque, & n'y vouloit pas entendre. Ce que voyant le Preteur; Aſſeurément, luy dit-il, ſi tu ne veux obeyr au peuple, i'affranchiray Eſope tout maintenant, & il ſera fait ſemblable à toy. Alors n'eſtant pas poſſible à Xanthus de s'en dédire, il s'y accorda, & ainſi Eſope fut declaré affranchy par vn cry public qu'vn trompette de la ville fit en ces termes. *Le Philoſophe Xanthus donne aux Samiens la Liberté d'Eſope*, & ainſi ſe trouua veritable, ce qu'vn peu auparauant Eſope auoit dit à ſon Maiſtre par ces paroles; *Ie t'aduiſe que malgré toy tu m'affranchiras.*

Comme il ſe vid donc en liberté, & en pleine aſſemblée des Samiens; Meſſieurs, ſe mit-il à dire, l'Aigle (comme vous ſcauez) eſtant le Roy des oyſeaux, ce qu'elle a rauy cét Anneau, qui eſt vne marque de Puiſſance, & l'a laiſſé cheoir au ſein

d'vn homme de ſeruile condition, ſignifie, que parmy les Roys, qui ſont maintenant viuans, il y en a vn, qui de libres que vous eſtes, vous veut rendre ſerfs, & annuller les Loix que vous auez de ſi longtemps eſtablies. Les Samiens s'attriſterent bien fort de ces paroles, & encore plus, quand ils ſe virent à la veille d'en ſentir l'effect. Car vn peu apres il leur vint des lettres de la part de Creſus Roy de Lydie, par leſquelles il les ſommoit à luy payer tous les ans vn certain tribut, à faute dequoy, il leur declaroit la guerre. Cette nouuelle, & l'apprehēſion qu'ils auoiēt d'eſtre ſous la domination de Creſus, les ayant fait aſſembler pour en conſulter; il trouuerent à propos de prendre l'aduis d'Eſope, qui pour reſponſe à leur demande; Meſſieurs, leur dit-il, quand les principaux d'entre vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roy de Lydie, vous n'aurez plus beſoin de mon conſeil : Ie ſuis content neantmoins de vous faire vn conte qui vous apprendra, de quelle façon vous aurez à vous comporter en cecy. La Fortune nous monſtre en cette vie deux chemins bien differents, dont l'vn eſt celuy de la Liberté, l'entrée duquel eſt grandement difficile; mais l'iſſuë aiſée; Et l'autre celuy de la Seruitude, qui

tout au contraire a vn commencement fort doux, & vne fin eſpineuſe. A ces mots les Samiens s'écrierent ; Puis que cela eſt, & que nous joüiſſons de la Liberté, nous ne ſommes pas d'aduis de nous reduire volontairement à la Seruitude ; ſur quoy ils renuoyerent l'Ambaſſadeur de Lydiens, ſans auoir conclu ny paix ny treſue. La nouuelle en eſtant depuis venuë au Roy Creſus, il ſe reſolut de leur faire la guerre : Ce que l'Ambaſſadeur voulant preuenir : Seigneur, luy dit-il, ie ne penſe pas que tu puiſſes iamais vaincre les Samiens, tant qu'ils auront Eſope auec eux, & qu'ils ſe gouuerneront par ſon aduis: C'eſt pourquoy ie te conſeille pour le mieux de le demander par des Ambaſſadeurs enuoyez exprés, qui leur promettront de ta part, que tu les recompenſeras en autre choſe, & que cependant, tu ne leur demanderas plus rien : Que ſi tu n'en viens à bout par ce moyen, ie ne croy pas que tu le puiſſes faire autrement.

L'effect de ces paroles fut tel, que le Roy Creſus, eſtant perſuadé par l'apparence qu'il y voyoit, enuoya ſoudain aux Samiens vn Ambaſſadeur, auec charge expreſſe de leur demander Eſope : comme en effect ils ſe reſolurent de l'enuoyer au Roy. Ce qu'Eſope ayant appris, & s'e-

tant presenté deuant l'Assemblée; Hommes Samiens, dit-il, ie tiens à singuliere faueur de m'en aller trouuer le Roy Cresus, pour me ietter à ses pieds, & le salüer; Mais auparauant, soufrez que ie vous die vne Fable. Au temps que les Bestes parloient, il arriua que les Loups firent la guerre aux Brebis. Mais voyant depuis, qu'elles auoient de leur costé quantité de Chiens qui les chassoient, ils les aduertirent par des Ambassadeurs qu'ils deputerent, que si elles vouloient desormais viure en paix, & oster tout soupçon de guerre, elles eussent à leur enuoyer les Chiens; comme en effect les Brebis furent si sottes, & si mal-aduisées, que de les donner, en se laissant persuader vne chose qui ne leur pouuoit estre que dommageable. Aussi arriua-t'il que les Loups ayant mis en pieces les Chiens, il leur fût facile d'en faire de mesme des Brebis. Les Samiens comprirent incontinent le sens de la Fable, & resolurent entr'eux de retenir Esope. Mais luy ne le voulut pas, & s'estant mis à la voile auecque l'Ambassadeur, il s'en alla trouuer le Roy Cresus.

Partement d'Esope, & son arriuée en Lydie.

CHAPITRE XXIV.

COmme ils furent arriuez en Lydie Esope se presenta deuant le Roy, qu s'estant mis en colere; Voyez, dit-il, si c n'est pas vne chose estrange, qu'vn si pe tit homme m'ait empesché de subjugue vne si grande Isle? Esope s'estant mis alo à parler, il le fist ainsi. Puissant Mona que, ie ne suis venu vers toy, ny par fo ce, ny par contrainte, ny par necessit non plus; mais de mon bon gré seulemẽ Mais auant que passer outre, permets, te prie, que ie te fasse vn conte. Il y eu jadis vn homme, qui s'amusant à pren dre des sauterelles, qu'il tuoit à l'instan il prit aussi vne Cigale, qu'il voulut tu de mesme; ce que voyant la Cigale; homme, luy dit-elle, ne me donne poi la mort : Ie ne fais aucun dommage au bleds, & ne t'offence en chose quelcon que; au contraire, ie réjouys les passan par l'agréable son qui se forme du mou

ement de mes aiſles. Tu ne trouueras
oncrien en moy, que le chant. Ce qu'el-
e n'euſt pas pluſtoſt dit, que celuy qui
auoit priſe, la laiſſa aller ſans luy faire
nal. Ie t'en dis de meſme, ô grand Roy,
t ſoubmis à tes pieds, ie te prie de ne me
oint faire mourir ſans cauſe, car ie ne
is pas homme qui veüille nuire à per-
nne ; & ſi l'on peut blâmer quelque
hoſe en moy, c'eſt qu'en vn corps che-
f & difforme, ie loge vne Ame qui ne
auroit rien flatter. Ces paroles d'Eſope
nnerent enſemble de l'admiration &
la pitié au Roy, qui luy reſpondit; ô
ope, ce n'eſt pas moy qui te donne la
e, mais bien le deſtin. Demande-moy
nc ce que tu voudras, & ie te l'accor-
ray. Seigneur, adiouſta Eſope, toute
priere que i'ay à te faire, c'eſt qu'il te
aiſe laiſſer en paix les Samiens. Ie le
ux, dit le Roy, & alors Eſope proſte-
à ſes pieds, l'en remercia tres-hum-
ement.

En quel temps Esope composa ses Fables.

CHAPITRE XXV.

CE fût en ce mesme temps qu'Esop
composa ses Fables, qu'il laissa a
Roy Cresus, & tient-on qu'elles se mon
strent encore auiourd'huy en sa Royal
Maison de Lydie. La paix étant doncque
faite auecque les Samiens, il fut enuoy
vers eux en qualité d'Ambassadeur d
Roy de Lydie, qui luy donna des lettre
& le pouuoir d'en traicter. Cependant l
Samiens voulant honnorer son arriué
s'en allerent au deuant de luy auec des ra
meaux & des chapeaux de fleurs, qu'i
luy offrirent, faisant en outre, à cause d
luy, des jeux solennels, & des danses pu
bliques, pour vne marque de leur com
mune allegresse. Il leut deuant eux l
Lettres du Roy, par lesquelles il leur fe
voit, comme par vne autre sorte de L
berté, qu'il leur auoit obtenuë, cel
qu'ils luy auoient donnée n'aguere, éto
abondamment recompensée. Depu

ayant quitté l'Isle de Samos, il se mit à voyager en diuerses contrées, où tout son plaisir étoit de disputer auecque les Philosophes. Comme il s'en alloit ainsi par le monde, il arriua en Babilone, & y donna de si belles preuues de son sçauoir, qu'il se mit en faueur auprés du Roy Lycerus, qui le fit vn des plus grands de sa Court. Les Roys auoient en ce temps-là paix ensemble, & en ce commun repos ils se visitoiēt souuent par lettres, s'enuoyant les vns aux autres des questions Sophistiques : Ce qu'ils faisoient à telle condition, que ceux qui les pouuoient soudre, rendoient les autres leur tributaires, selon qu'il étoit accordé entr'eux : Comme au contraire, ceux qui n'y pouuoient répondre payoiēt le tribut eux-mesmes : Ainsi Esope entendant fort bien tous les problémes qu'on enuoyoit au Roy Lycerus, luy en donnoit aussi-tost l'explication ; & par ce moyen, il le mettoit en grande estime de toutes parts. Auecque cela, il étoit cause que ce mesme Prince reçeuoit de grands tributs, pour ce qu'il enuoyoit à son nom plusieurs questions aux autres Roys, qui ne les pouuoient decider.

Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit vne grande injure.

CHAPITRE XXVI.

ESope se voyant sans enfans, s'aduisa d'adopter vn Gentil-homme, qu'on nommoit Ennus; & le presenta au Roy, le luy recommanda comme s'il eust esté son fils legitime. Mais vn peu apres, il arriua qu'Ennus eust affaire à la Maistresse d'Esope, qui sçachant cela, le voulut mettre bien viste hors de sa maison. Alors Ennus s'abandonnant à vne haine secrette, se mit à contrefaire vne lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope, qu'il n'estoit pas si content d'adherer au Roy Lycerus, qu'à ceux-mesmes qui luy enuoyoient des Problémes. Ayant cacheté cette Lettre auecque la propre Bague d'Esope, il la presenta au Roy, qui transporté de colere, commanda tout aussi-tost à Hermippus, que sans autre forme d'enqueste, il s'en allast tuër Esope, comme Traistre qu'il estoit. Mais il arriua de bonne fortune, que Hermippus

pus, qui luy auoit toûjours esté amy, témoigna qu'il l'étoit encore à ce besoin; car au lieu de le mettre à mort, il le tint si bien caché dans vn tombeau, où il le nourrist secretement, que nul ne s'en apperceut. Ce qui reüssist si aduantageusement à Ennus, qu'il eût toutes les charges d'Esope, par le don que luy en fit Lycerus.

Quelque temps apres, Nectenabo Roy des Egyptiens, ayant sçeu qu'Esope estoit mort, écriuit incontinent vne lettre au mesme Lycerus, par laquelle il luy mandoit qu'il eût à luy enuoyer des Ingenieurs, qui fussent si bien versez en leur art, qu'ils peussent bâtir vne Tour, qui ne touchât ny le Ciel, ny la terre, & par mesme moyen qu'il luy fit venir aussi quelqu'vn qui sçeut répondre à toutes les choses qu'il luy demanderoit; concluant que s'il le pouuoit faire, il receuroit le tribut, sinon qu'il le payeroit. Aussi-tost que Lycerus eust leu ces lettres, elles l'attristerent extrémement, pource qu'il n'y auoit pas vn de ses amis qui fust capable d'entendre la question de la Tour. Il s'affligea donc d'vne étrange sorte, disant qu'en Esope il auoit perdu la principale colomne de son Estat. Cependant Hermippus ne pouuant soufrir le Roy dans

vne peine, dont il cognoissoit la cause, le fust treuuer aussi-tost, & luy dist qu'Esope viuoit encore, & qu'il ne l'auoit point voulu tuer, pource qu'il se doutoit bien qu'à la fin le Roy mesme en pourroit étre fâché. Cette nouuelle plût grandement à Lycerus, à qui le pauure Esope fut amené tout crasseux & plein d'ordure. Le Roy le voyant en si piteux état, en fut si touché de compassion, qu'il en répandit des larmes, & commanda qu'on eust à le mettre dans le Bain, & à l'équiper d'vne autre façon. Ces choses s'estant ainsi passées, Esope se iustifia du crime dont Ennus l'auoit chargé, & répondit si pertinemment aux causes de son accusation, qu'il n'y a point de doute, que le Roy recognoissant son innocence, eust fait executer Ennus, si Esope ne l'eust prié de luy faire grace. En suite de tout cecy, Lycerus donna la lettre de Nectenabo au subtil Esope, qui ne l'eust pas plûtost leuë, que sçachant par quel moyen il faloit resoudre cette question, il se mit à rire, & feit rescrire à Nectenabo, qu'incontinent que l'Hyuer seroit passé, on luy enuoyeroit des Ouuriers, qui luy bastiroient sa Tour, & vn Homme qui répondroit à toutes ses questions. Lycerus renuoya donc les Ambassadeurs d'Egy-

ote, puis remit Esope en sa premiere administration, & luy rendit Ennus, auec tous les biens qu'il possedoit auparauant.

Esope instruit Ennus, & luy donne des preceptes pour viure en Homme de bien.

CHAPITRE XXVII.

ENnus estant remis en grace, Esope l'accueillit si genereusement, qu'il ne le voulut fâcher en rien; Au contraire, il le traicta mieux que iamais, & comme son propre Fils, luy donnant plusieurs belles Instructions, dont les principales furent celles-cy.

Mon Fils, ayme Dieu sur toutes choses, & rends à ton Roy l'honneur que tu és obligé de luy rendre. Monstre-toy redoutable à tes Ennemis, de peur qu'ils ne te méprisent : mais traite courtoisement tes Amis, leur étant doux & affable, pour les obliger à t'en aymer dauantage. Souhaite encore que tes Ennemis deuiennent Malades, & qu'ils soient Pauures, pour empécher qu'ils ne te puissent nuire ; mais sur tout souuien-toy de prier

pour tes Amis. Ne te separe iamais d'auecque ta femme, de peur qu'elle ne vueille faire essay d'vn autre Homme: Car les femmes tiennent cela de leur sexe, d'estre naturellement Volages, & moins portées au mal, quand on les sçait auoir par la flatterie: Ne preste point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu d'enuier ceux qui te font du Bien, resiouy-toy de leur prosperité, autrement tant plus tu seras enuieux, tant plus tu en receuras de dommage. Soy soigneux de tes Domestiques, afin qu'ils ne te craignent pas seulement, comme leur Maistre, mais qu'ils te reuerent aussi, comme leur Bien-facteur. N'aye point de honte de vieillir, en apprenant tousiours de meilleures choses. Ne découure point ton secret à ta femme, & sçache qu'elle épiera sans fin l'occasion de te pouuoir maîtriser. Amasse tous les iours quelque chose pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laisser du Bien à ses ennemis, que viure, & auoir besoin de ses Amis. Salüe volontiers ceux que tu rencontres, & te represente que la queuë du Chien donne du pain à son Maistre. Ne te repens iamais d'estre homme de bien. Chasse de ta maison le Médisant, & tien pour certain, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fay rien qui te puisse attrister, & garde-toy de t'affliger des accidens qui t'aduiendront. Rejette vn mauuais Conseil, & n'ensuy point la fa-

on de viure des Méchans.

Voila quelles furent les Inſtructions l'Eſope à Ennus ſon Fils adoptif, qui le oucherent ſi auant dans l'ame, qu'étant rappé comme d'vne fléche, tant par la Remonſtrance d'Eſope, que par le remors de ſa Conſcience, il en mourut quelques iours apres.

De quelle façon Eſope nourriſt & dreſſa quatre pouſsins d'Aigle.

CHAPITRE XXVIII.

APres qu'Eſope euſt fait venir à ſoy tous les Oyſeleurs du pays, il leur ommanda qu'ils euſſent à luy apporter uatre Pouſſins d'Aigle. Les ayant eus, il es nourriſt à ſa mode, & les dreſſa d'vne trãge ſorte; à quoy toutesfois nous n'adoûtons pas beaucoup de foy. Car il leur pprit en volant bien haut, à porter dans es corbeilles certains Enfans pendus à eur col; & les ſçeut ſi bien accoûtumer à eur obeyr, que ces Enfans les faiſoient oler où bon leur ſembloit; c'eſt à dire uſſi haut, ou auſſi bas qu'ils vouloient.

L'Hyuer estant donc passé; enujron le commencement du Printemps, il appresta tout ce qu'il jugea necessaire pour vn tel voyage, principalement les Aigles & les Enfans, auec lesquels il s'en alla en Egypte ; où tous ceux du pays furent si étõnez des merueilles qu'il leur feit voir qu'ils ne sçauoient qu'en penser. Cependant le Roy des Egyptiens ne sçeut pas plustost l'arriuée de cét Homme extraordinaire, que se tournant vers quelques vns de ses Amis; Ie suis trompé, leur dit il; car i'auois ouy dire qu'Esope estoit mort, bien que toutesfois il soit icy plein de vie. Le lendemain Nectenabo (ainsi se nommoit le Roy) commanda que ses Conseillers eussent à se vestir de robbes blanches; & pour luy il en prit vne rouge, se mettant sur la teste vne corone de pierrerie. En cet équipage, s'estant assis en son Thrône, il feit appeller Esope, qui fust à peine entré, qu'il luy demanda tout haut; *A qui me compares-tu Esope & ceux qui sont auec moy? Au Soleil du Printems, répondit Esope, & tes Conseillers aux Espics meurs.* Cette réponce dõna de l'admiration au Roy, qui luy offrit de grands dons. Le iour d'apres s'estant aduisé de s'habiller au contraire de la journée precedente, à sçauoir d'vne robe blanche,

en fit prendre de rouges à ses amis; puis quand Esope fut derechef entré; *Que penses-tu de moy*, luy dit-il, *& de ceux qui sont à l'entour de ma personne? Ie te compare au Soleil*, respondit Esope, *& ceux qui t'enuironnent en sont comme les rayons. Certainement*, reprit Nectenabo, *ie n'estime rien Lycerus au prix de moy.* A ces mots, le bon Esope souriant, *ô Roy*, continua-t'il, ne parle point si legerement de Lycerus; *Car si tu fais vn paralelle de ton Regne auec ton Peuple, il reluira comme le Soleil; mais si tu viens à t'égaler à Lycerus, il s'en faudra bien peu que tout cét éclat ne paroisse vne obscurité.* Nectenabo bien étonné de cette responce, faite si soudainement, & si à propos; Est-il vray, luy dit-il, que tu nous as amené des Massons pour bastir la Tour? Il est vray en effet, respondit Esope, & ils sont si prests, qu'il ne reste plus qu'à leur monstrer le lieu où tu veux qu'on fasse les bastimens.

Le Roy sortit de la ville en mesme tẽps, & le mena dans vne large campagne, où il luy feit voir l'endroit qu'il auoit desia marqué. Esope amena donc aux quatre coins de la place, les quatre Aigles, & les quatre ieunes garçons pẽdus aux corbeilles: puis leur ayant mis en main à chacun

vne Truelle, ou tel autre instrument de Maon, il cõmanda aux Aigles de s'enuoler. Elles s'ensleuerent incontinent, & lors que ces Maistres ouuriers se virent bien-haut, ils se mirent à crier ensemble; Donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois & semblables materiaux propres à bastir. Nectenabo bien étonné de voir ces galants s'esleuer si haut; Qu'est-cecy, dit-il, d'où nous est venuë cette engeance d'hommes volants? Du pays de Lycerus, répondit Esope, qui en a quantité à son commandement: & toutesfois toy qui n'és qu'vn Homme, te veux comparer à vn Roy semblable aux Dieux. Tu as raison, reprit Nectenabo, & pour ne t'en point mentir, ie me confesse vaincu. Il ne me reste plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir si tu me sçauras respondre. I'ay icy, continüa-t'il, vne espece de juments, qui me semblẽt bien merueilleuses. Car quãd elles oyent hannir les cheuaux qui sont en Babylone, elles conçoiuent incontinent. C'est à toy maintenant à monstrer, si tu és assez habile homme pour m'en dire la cause. Ie le feray, respondit Esope, mais ce ne sera que demain. Comme il fût dõc de retour en son logis, il feit prendre vn chat par des valets, qui l'ayans empogné,

l'allerent foüettant publiquement par toute la ville. Alors les Egyptiens bien étonnez, & bien fâchez tout enſemble de voir traicter de cette ſorte vn Animal qu'ils auoient en ſi grande veneration, accoururent tous en foule, & arracherent le pauure chat des mains de ceux qui le battoient; puis s'en allerent au Roy, pour luy dire comment l'affaire s'eſtoit paſſée. Nectenabo fiſt à l'inſtant appeller Eſope; & s'eſtant mis à le tancer; D'où vient, luy dit-il, que tu as ainſi fait battre vn Chat, que tu ſçais eſtre vn Animal, que nous reuerons comme vn Dieu? Parle donc, qui t'a obligé à cela? Seigneur, répondit Eſope, ce que i'en ay fait, a eſté pour vanger le Roy Lycerus; Car tu dois ſçauoir que ce mauuais Chat eſt la ſeule cauſe d'vne perte qu'il a faite la nuict paſſée, pour luy auoir tué ſon Coq, qui eſtoit vaillant & aguerry au poſſible, joinct que par ſon chant il luy marquoit ordinairement les heures de la nuict.

Nectenabo croyant auoir ſurpris Eſope par ſes propres paroles; Ie te tien, luy dit-il, n'as-tu point de honte de mentir? Eſt-il bien poſſible qu'en vne nuict, le Chat dont il eſt queſtion, ſoit allé d'Egypte en Babylone? Pourquoy non, répondit Eſope en ſouſriant, s'il ſe peut faire,

comme tu dis, que les juments d'Egy-
pte conçoiuent en oyant hannir les che-
uaux de Babylone? Par cette réponce, il
se mit si bien dans l'esprit du Roy, qu'il
l'estima grandement pour son sçauoir, &
pour sa prudence: de maniere qu'vn peu
apres ayant fait venir de la ville d'Eliopo-
lis vn bon nombre d'hommes sçauans
fort versez aux questions Sophistiques, il
se mit à les entretenir sur la suffisance d'E-
sope, & voulut que luy-mesme fut de la
partie, en vn festin où il les auoit inuitez.
Comme ils se furent tous mis à table, vn
de ces Sophistes attaquant Esope; E-
stranger, luy dit-il, ie t'aduise que ie suis
icy enuoyé de la part de mon Dieu, pour
te demander l'éclaircissement d'vne que-
stion dont ie suis en doute. Esope l'ayant
écouté sans s'émouuoir; *Tu mens*, luy dit-
il; *car Dieu sçachant tout, n'a pas besoin de
s'enquerir, ny d'apprendre quelque chose d'vn
Homme. Or est-il que tu ne t'accuses pas seule-
ment, mais encore ton Dieu.* En suitte de
celui-cy, vn autre prenant la parole; Il y
a, se mit-il à dire, vn grand Temple, dans
lequel est vn Pilier contenant douze Vil-
les, chacune desquelles est soustenuë de
trente Poutres, que deux Femmes enui-
ronnent. Esope l'oyant ainsi parler; Vray-
ment, dit-il, voila vne fort belle que-

ſtion, & dont les enfans de noſtre pays rendroient raiſon. Le Temple c'eſt le Monde, le Pilier c'eſt l'An, les Villes ſont les Mois, les Poutres les Iours des Mois, & le Iour auecque la Nuict ſont les deux Femmes qui ſuccedent l'vne à l'autre. Le lendemain apres que Nectenabo euſt fait appeller ceux de ſon Conſeil ; Sans mentir, leur dit-il, i'ay belle peur que l'Eſprit d'Eſope ne nous faſſe tributaires du Roy Lycerus. Auant que cela ſoit, répondit vn de l'Aſſemblée, ie ſuis d'aduis que nous luy propoſions des queſtions, que nous-meſmes n'auons iamais ſçeuës, ny ouïes. Voila qui ne va pas mal, dit Eſope, mais ie vous feray demain reſponſe à cela. Il les quitta donc là deſſus, & s'en alla faire vn petit Billet qui contenoit ces paroles. *Nectenabo confeſſe deuoir à Lycerus mille talents de tribut* ; Le iour ſuiuant comme il fut de retour vers le Roy, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de luy preſenter ce billet. Alors auant que le Roy l'ouuriſt, il ſe leua vn bruict confus parmy ſes Conſeillers, qui diſoient tout haut ; Ce n'eſt pas choſe nouuelle ; nous auons ouy cecy de long temps, & le ſçauons veritablement. Ce qu'oyant Eſope ; Tant mieux, s'écria-t'il : puis que vous

confeſſez ainſi la debte, ie vous en remercie bien fort. Voila cependant que le Roy ne fut pas de cét aduis ; car à ce mot de *debte* & de *confeſsion* ; Ie ne dois rien à Lycerus, dit-il à ſes gens : & toutesfois il n'y a pas vn de vous qui ne témoigne contre moy. Ces paroles du Roy leur firent à l'inſtant changer d'opinion, & dire les vns aux autres; nous n'en ſçauons rien, & n'en auons iamais ouy parler. Tant mieux encore, adiouſta Eſope ; & s'il eſt ainſi, comme vous l'aſſeurez, voſtre queſtion eſt vuidée. Sur cela, Nectenabo plus étonné que iamais ; Il faut aduoüer, dit-il, que le Roy Lycerus eſt heureux, d'auoir en ſon Royaume vne telle ſource de doctrine. Il feit donc compter à Eſope l'argent du Tribut accordé entr'eux, & le renuoya paiſiblement. Depuis étant de retour en Babylone, il raconta de poinct en poinct à Lycerus, tout ce qu'il auoit fait en Egypte, & luy donna le tribut que Nectenabo luy enuoyoit ; Pour recompenſe dequoy, Lycerus luy fit ériger vne ſtatuë d'or.

Le voyage d'Esope en Delphes.

CHAPITRE XXIX.

QVelque temps apres, Esope ayant resolu de faire vn voyage en Grece, pria le Roy de luy permettre de s'y en aller. Ce qui luy étant accordé, il prit congé de luy, & partit de Babylone, à condition neantmoins qu'il y retourneroit, & y passeroit le reste de ses jours. Or apres qu'il eust bien voyagé par toutes les villes de Grece, & donné de merueilleuses preuues de son sçauoir, il s'aduisa de s'en aller en Delphes. Et dautant que ceux du pays l'ouïrent tres-volontiers parler, sans que toutes-fois ils le respectassent autrement, & sans qu'ils luy fissent aucune sorte d'honneur; Esope s'adressant à eux; *Hommes Delphiens*, leur dit-il, *ie vien de m'aduiser tout maintenant, que vous ressemblez à quelque piece de bois qui va flottant sur la Mer. Car ceux qui la voyent de loin, lors que les vagues l'agitent, s'imaginent d'abord que c'est quelque chose de grand prix: mais lors qu'on en est prés, l'on treuue que ce*

n'eſt rien qui vaille. De cette meſme façon, lors que i'eſtois bien éloigné de voſtre ville, ie vous admirois comme des perſonnes qui me ſembliez valoir beaucoup, & meriter de grandes loüanges: mais depuis mon arriuée en ce lieu, ie me ſuis veu bien trompé, vous ayant treuué plus inutiles que tous les autres.

Ceux de Delphes l'oyant parler de cette ſorte, apprehenderent d'abord qu'il ne ſe portaſt à médire d'eux, paſſant par les autres Villes : Ce qui fut cauſe qu'ils conſpirerent méchamment contre ſa vie. Pour cét effet, ils s'aduiſerent de prendre vn flacon d'or dans le fameux Temple d'Apollon, qui eſtoit en leur Ville, & de le mettre ſecrettement dans la valiſe d'Eſope. Vn peu apres, comme il ne ſe doutoit aucunement de ceſte Conſpiration, il ſortit de Delphes, pour s'en aller à Phocide; mais les Delphiens qui le guettoient, ne manquerent point de le ſuiure ; ſi bien que l'ayant atteint, ils s'en ſaiſirent incontinent, & l'accuſerent de Sacrilege. Il euſt beau ſe vouloir iuſtifier de leur calomnie, en niant d'auoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il puſt dire, pour prouuer ſon innocence, ne les empeſcha point de foüiller par force dans ſes males & ſes valiſes, où trouuant la phio-

le d'or qu'on y auoit mise, ils la prirent, & la monstrerent aux Citoyens, qui en firent vn grand bruict. Esope cognoissant bien par là que c'estoit vne partie qu'ils luy ioüoient meschãment, affin de le perdre, les pria d'auoir esgard à son innocence, & de luy laisser passer son chemin. Mais au lieu de le deliurer, ils le mirent en prison, pour auoir, disoient-ils, commis vn Sacrilege bien manifeste; & d'vne commune voix ils le condamnerent à mourir. Durant ces choses, Esope voyant qu'il n'y auoit point de subtilité qui fust capable de le tirer d'vn si grand malheur, tout ce qu'il pouuoit faire pour son allegement, c'estoit de se plaindre dãs la prison. Ce qu'aperceuant de ses Amis, qu'on appelloit Damas, il luy demanda le sujet de sa plainte, qu'Esope luy fit connoistre en ces termes. Vne Femme, dit-il, ayant depuis peu enseuely son Mary, s'en alloit tous les iours à son Tombeau, qu'elle arrosoit de ses larmes: Il arriua cepẽdant qu'vn certain païsan qui labouroit la terre assez prés de là, fut surpris de l'amour de cette Femme: ce qui fut cause que delaissant & bœufs & charruë, il s'en alla droit au Tombeau; où s'estant assis, il commença de pleurer comme elle. La femme en ayant voulu

sçauoir la cause; Ce que ie pleure, luy répondit le paysan, est pour soulager le mal que ie ressens de la perte que i'ay faite de ma femme, qui n'estoit pas moins honneste, que belle. Vn pareil accident m'est arriué, adiousta la Femme. Puis que cela est, continüa le Paisan, & que nous sommes tombez tous deux en vn mesme inconuenient, qui empesche que nous ne soyons mariez ensemble ? Asseurément nous ne perdrons rien à cela, ny l'vn ny l'autre. Car ie n'auray pas moins d'amour pour toy, que i'en auois pour ma Femme; Ie veux croire aussi, que de ton costé tu m'aymeras comme tu as aymé ton mary. Alors cette bonne Femme prenant pour des veritez les paroles du paysan, demeura d'accord de l'épouser. Mais tãdis qu'ils en estoient à des promesses de mariage, voila qu'vn Larron ayant espié les Bœufs du Laboureur, se mit à les délier, & les chassa deuant soy. A son retour le Laboureur bien estonné de voir qu'on les luy auoit dérobés, commença de s'abandonner aux cris & aux plaintes. A ce bruict, la Femme accourut à luy; Et le voyant ainsi lamenter: Quoy, luy dit-elle, tu pleures encore? Ie pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'est tout de bon. I'en fay de mesme, conclud Esope, & ce n'est pas
san

ſans raiſon : Car m'eſtant ſauué cy-de-
uant de pluſieurs dangers, ie ne voy point
qu'il y ait moyen de me tirer de celuy-cy,
& n'attens d'aucun lieu la déliurance de
mon mal.

La mort d'Eſope.

CHAPITRE XXX.

CEs choſes s'eſtant ainſi paſſées, les Delphiens s'en allerent trouuer Eſope, & le tirerent de la priſon, pour le traiſner en quelque lieu haut éleué, doù ils le peuſſent precipiter. Comme on le menoit ainſi à la mort, il leur diſoit en s'y en allant. Au temps que les beſtes parloient, le Rat ayant fait amitié auec la Grenoüille, luy voulut donner à ſouper, & l'amena au Cellier d'vn riche homme, où il y auoit quantité de viandes, l'inuitant à ſe ſaouler par ces mots qu'il luy reiteroit ; *Mange, m'amie Grenoüille.* Ayant donc fait bonne chere, elle voulut traiter le Rat à ſon tour ; Sui-moy ſeulement, luy dit-elle, & n'aye point de peur ; car i'attacheray ton pied au mien auec vn filet

bien deslié, afin qu'en nageant tu ne cou-
res non plus de hazard que moy-mesme.
Cette conclusion prise, elle sauta dans
l'Estang, où tandis qu'elle nageoit entre
deux eaux, le pauure Rat étouffoit à for-
ce de boire. Helas ! dit-il alors, meschan-
te Grenoüille, tu me fais mourir, mais vn
plus Grand que toy me vengera. En ef-
fet, il aduint ainsi. Car apres que le Rat
fut mort, comme il flottoit au dessus de
l'eau, voila qu'vne Aigle qui vint à pas-
ser par là, s'en alla fondre sur luy, & atti-
ra par mesme moyen la Grenoüille, qu
estoit attachée au filet; tellement que pa
ce moyen elle les deuora tous deux. Il en
est de mesme de moy, reprit Esope: vou
me traisnez iniustement à la mort : mai
cela vous coustera cher, pource que Ba-
bylone & toute la Grece me vangeront
Ils ne luy pardonnerent pas neantmoins
quelques raisons qu'il leur alleguast. C
qui l'obligea de se refugier au Templ
d'Apollon, pour y iouyr du droict des A-
syles. Mais il n'y fut pas plustost entré
qu'ils l'en retirerent tous irritez, & le me-
nerent au lieu du supplice, où auparauan
qu'arriuer, il leur conta cette Fable. Es-
coutez-moy, leur dit-il, hommes Del-
phiens. Il y auoit vne fois vn Lievre, qu
se voyant tenu de prés par vne Aigle, &

ne ſçachant où ſe cacher, ſe retira dans la terriere de l'Eſcarbot, luy requerant d'auoir ſoin de ſa conſeruation. L'Eſcarbot ſe mit alors à prier l'Aigle, de ne point tuër le pauure ſuppliant, & la coniura par le grand Dieu Iupiter de ne dédaigner ſa petiteſſe: Mais l'Aigle irritée donna vn coup d'aiſle à l'Eſcarbot, puis il mit le Liévre en pieces, & le mangea. L'Eſcarbot offenſé de cette iniure, s'enuola auecque l'Aigle, pour ſçauoir où elle faiſoit ſon nid; & n'y fuſt pas pluſtoſt entré, que roulant ſes œufs du haut en bas, il les caſſa tous; l'Aigle offenſée qu'il y euſt eu quelqu'vn ſi hardy que d'oſer entreprendre cela, s'aduiſa de faire ſõ nid plus haut: mais l'Eſcarbot s'y en retourna, & ietta pour la deuxieſme fois ſes œufs en bas. Ne ſçachant donc plus quel conſeil prendre, elle s'enuola vers Iupiter (car on tiẽt qu'elle eſt en ſa protection) & mit à ſes genoux la troiſieſme portée de ſes œufs, qu'il luy recommanda, le priant de les auoir en ſa garde. Mais l'Eſcarbot ayãt fait comme vne pilule des ſiens, monta droict au Ciel, & les mit dans le ſein de Iupiter, qui ſe leua tout incontinent pour ſecoüer cette ordure: & ainſi ne ſe ſouuenant plus des œufs de ſon Oyſeau, il les laiſſa cheoir en bas, & les caſſa. Depuis, comme il euſt

appris de l'Escarbot, qu'il auoit fait cela exprés, pour se vanger de l'Aigle, qui ne l'auoit pas seulement offensé, mais commis vne impieté manifeste contre luy-mesme, ayant mesprisé ce dont elle l'auoit instamment requis ; il luy en fit vne reprimande à son retour, luy disant que l'Escarbot auoit eu raison de la persecuter ainsi. Iupiter donc ne voulant point que la race des Aigles défaillit, fut d'aduis que l'Escarbot se reconciliast auecque l'Aigle : mais luy n'en voulut rien faire. Ce qui fut cause que Iupiter ordõna pour le mieux, que les Escarbots n'eussent à paroistre durant tout le temps que les Aigles põdroient leurs œufs. Cela vous doit apprendre, Messieurs de Delphes, à ne mépriser point ce Dieu, chez qui ie me suis refugié, quoy que son Temple soit moindre qu'il ne luy appartient. Car asseurez-vous qu'il ne laissera iamais impunie l'impieté des Meschans.

Esope tenoit ce langage aux Delphiẽs, qui luy témoignoient de s'en soucier si peu, qu'ils ne laissoient pas pour cela de le mener au supplice. Voyant donc qu'il ne les pouuoit fléchir en façon quelconque, il se mit à leur faire cét autre conte. Hommes cruels & meurtriers, reprit-il donnez-vous la patiẽce d'écouter ce que

i'ay encore à vous dire. Il y eust iadis vn Laboureur, qui deuenu vieux aux chãps, pria ceux de son logis de le mener à la Ville, à quoy sa curiosité le portoit pour n'y auoir iamais esté. Ces gens attellerent incontinent des asnes à vn chariot, sur lesquel ils mirent le pauure Vieillard, & le laisserent aller tout seul. Voila cependant qu'en passant chemin, l'air se couurit tout à coup par la violence des pluyes & de l'orage. Ainsi l'obscurité fut cause que les asnes se fouruoyerent, & qu'ils ietterent dãs vn fossé l'infortuné Vieillard, qui pẽsant à son malheur; Helas! Iupiter, disoit-il, en quoy t'ay-ie offensé, pour estre si miserablement mis à mort, non par des cheuaux courageux, ny par de bons & forts mulets, mais par de malheureux asnes? C'est de la mesme façon que ie m'attriste, pource que ce ne sont pas des gents de courage & d'honneur qui me font mourir; mais des hommes de peu, & qui ne peuuent estre pires qu'ils sont. Cela dit, sur le poinct qu'ils le vouloient precipiter, il leur raconta ceste autre fable. Il aduint vn iour, qu'vn Homme enuoya sa Femme aux champs, pource qu'estant amoureux de sa Fille, il auoit enuie d'en abuser, comme en effect il n'y manqua pas. Et ce fut alors que ceste pauure Fille

toute dolente se voyant prise par force; Helas! dit-elle à son Pere, que tu fais là vne chose abominable! Certes i'aymerois beaucoup mieux estre des-honorée de plusieurs, que de toy qui m'as engendrée. Ie vous fais auiourd'huy le mesme reproche, ô meschans Delphiens, & vous proteste qu'il n'est point de Scylle, & de Caribde, ny point de Syrtes en Affrique, où ie ne cherchasse à me perdre, plustost que de mourir indignement, & sans cause. Ie maudis vostre pays, & appelle les Dieux à tesmoin de vostre Iniustice, bien asseuré que ie suis qu'ils exauceront ma priere, & me vangeront. Il eust à peine acheué de parler ainsi, qu'ils le precipiterent du haut d'vn Rocher, & voila quelle fust la fin de sa vie. Quelque temps apres, la Contagion s'estant mise parmy eux, ils consulterent l'Oracle, qui leur respondit, *Qu'il falloit expier la mort d'Esope*. Sçachã[s] donc bien qu'eux seulement en estoien[t] coûpables, ils luy dresserent vne Pyrami-de. Depuis les principaux d'entre le[s] Grecs, & les plus sçauans hommes de c[e] temps-là, estãs aduertis de la fin tragiqu[e] d'Esope, s'en allerent tous en Delphes où s'estans enquis de ceux qui auoien[t] esté Autheurs de sa mort, ils en firent l[a] vengeance eux-mesmes.

Fin de la vie d'Esope.



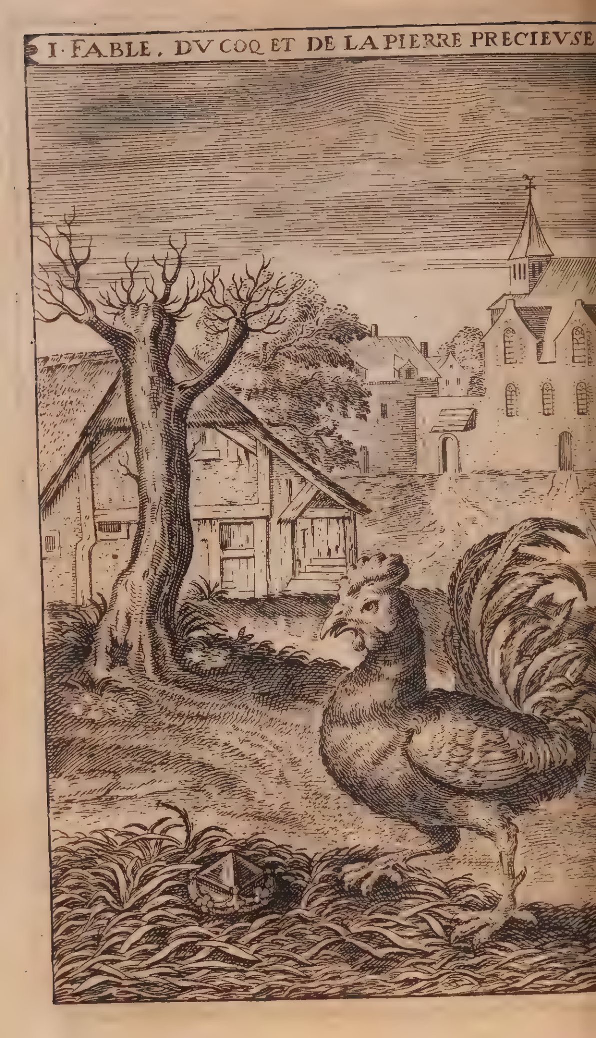
TABLE DES FABLES CONTENVES EN CE VOLVME.

DV coq, & de la pierre precieuse, Fable i. fol. 1
Du loup & de l'aigneau, ij. 6
Du rat, & de la grenoüille, iij. 11
Du cerf & de la brebis, iv. 16
Du chien, & de l'ombre, v. 21
Du lyon, & de quelques autres bestes, vi. 26
Du loup, & de la gruë, vij. 30
Du laboureur, & du serpent, viij. 35
Du sanglier, & de l'asne, ix. 41
Du rat de ville, & de celuy de village, x. 49
De l'aigle, & de la corneille, xi. 57
De l'aigle, & du renard, xij. 63
Du corbeau & du renard, xiij. 71
Du lyon affoibly de vieillesse, xiv. 76
De l'asne, & du chien, xv. 81
Du lyon, & du rat, xvi. 91
Du milan malade, xvij. 99
De l'arondelle, & des autres oyseaux, xviij. 193
Des grenoüilles, & de leur Roy, xix. 109
Des Colombes, & du Faucon leur Roy, xx. 119

Du larron, & du chien, xxi. 121
Du loup, & de la truye, xxij. 127
De l'enfantement des Montagnes, xxiij. 131
D'vn vieux chien, & de son maistre, xxiv. 137
Des lievres creignant sans cause, xxv. 147
Du chevreau, & du loup, xxvi. 145
Du chien, & de la brebis, xxvij. 153
Du laboureur, & du serpent, xxviij. 159
Du renard, & de la Cigoigne, xxix. 165
Du loup, & de la teste peinte, xxx, 151
Du geay, xxxi. 177
De la mouche, & du chariot, xxxij. 183
De la fourmy, & de la mouche, xxxiij. 189
Du singe & du renard, xxxiv. 199
De la grenoüille, & du bœuf, xxxv. 205
Du cheual, & du lyon, xxxvi. 209
Des oiseaux, & des bestes à quatre pieds, xxxvii. 215
De l'espreuier, & de la colombe, xxxviij. 221
Du loup, & du renard, xxxix. 227
De l'asne, & du cheual, xl. 235
Du cerf, & du chasseur, xli. 243
Du serpent, & de la lime. xlij. 249
Des loups, & de la brebis, xliij. 253
De la forest, & du paysan, xliv. 257
Du loup, & du chien, xlv. 261
Du ventre, & des autres membres, xlvi. 269
Du singe, & du renard, xlvij. 275
Du renard, & des raisins, xlviij. 279
De la belette, & du renard, xlix. 233
Du renard, & des chasseurs, l. 289
Du paon, & du roßignol, li. 297
De l'oiseleur, & du merle, lij. 303
Du cerf, & du cheual, liij. 307
De l'asne, & du lyon, liv. 311

Du vautour, & des autres oyseaux, lv. 317
Du lyon, & du renard, lvi. 323
De l'asne malade, & des loups, lvij. 329
Du chevreau, & du loup, lviij. 333
Du lyon, & de l'homme, lix. 339
De la puce, & de l'homme, lx. 317
De la fourmy, & de la cigale, lxi. 351
De la brebis, & de la corneille, lxij. 359
De l'arbre, & du roseau, lxiij. 365
De l'asne & du loup, lxiv, 371
Du renard trahy par le coq, lxv. 377
Du renard, & du chat, lxvi. 359
Du renard, & du loup, lxvij. 389
Du chien envieux, & du bœuf, lxviij. 391
Du loup, & des chiens, lxix. 307
De l'aigle, & du corbeau, lxx. 493
Du renard, & du bouc, lxxi. 411
Du chat, & du coq, lxxij, 417
Du renard, & du buisson, lxxiij. 423
De l'homme, & d'vne idole, lxxiv. 429
Du pescheur, lxxv. 435
Du chat, & des rats, lxxvi. 440
Du laboureur, & de la cigongne, lxxvij. 444
Du berger, & des laboureurs, lxxviij. 449
De la fourmy, & de la colombe, lxxix. 452
De la mouche, lxxx. 460
Du Dieu Mercure, & du charpentier, lxxxi. 465
D'vn enfant, & de sa mere, lxxxii. A25
D'vn homme qui auoit deux femmes, lxxxiii. 492
D'vn laboureur, & de ses enfans, lxxxiv. 482
De la nourrice, & du loup, lxxxv. 497
De la tortuë & de l'aigle, lxxxvi. 503
De deux escreuices, lxxxvii. 590
De l'asne vestu de la peau du lyon, lxxxviii. 513

De la grenoüille, & du lyon, lxxxix. 519
De deux chiens, xc. 525
Du chameau, xci. 531
De deux amis, & de l'ours, xcij. 535
De deux pots flottans sur l'eau, xciij. 541
Du taureau, & du bouc, xciv. 455
Du singe, & de ses enfans, xcv. 549
Du paon, & de la gruë, xcvi. 555
Du tygre, & du renard, xcvij. 561
Des taureaux, & du lyon, xcviij. 569
Du pescheur, & d'vn petit poisson. c. 583
De l'auare, & de l'enuieux, ci. 593
De l'enfant, & du larron, cij. 603
Du lyon, & de la chevre, ciij, 609
De la corneille, & de la cruche, civ. 613
Du laboureur, & du taureau, cv 635
Du Satyre, & du voyageur, cvi. 639
Du taureau, & du rat, cvij. 643
D'vne Oye, & de son maistre, cviij. 649
De la femmelle du singe, & de ses deux enfans, cix. 655
Du renard, & du leopard, cx. 663
De Venus, & d'vne chate, cxi. 667
D'vn malade, & d'vn Medecin, cxij. 677
Des coqs, & de la perdrix, cxiij. 681
Du charbonnier, & du foulon, cxiv. 69[illegible]
De la chauue-souris, du buisson, & du plongeon, cxv. 69[illegible]
De deux hommes, & d'vn asne, cxvi. 69[illegible]
Du lievre, & de la tortuë, cxvij. 70[illegible]
De l'ours, & des mouches à miel, cxviij. 70[illegible]


I. FABLE. DV COQ ET DE LA PIERRE PRECIEVSE



LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

FABLE I.

Du Coq, & de la Pierre precieuse.

LE Coq ayant apperceu fortuitement vne pierre precieuse en vn fumier qu'il grattoit; *Dequoy me* [...]*ut seruir*, dit-il, *d'auoir trouué vne*

chose si belle & si nette? Certes, si cet te bonne Fortune fût arriuée à vn Lapidaire, il en seroit plus joyeux, pour ce qu'il en sçauroit bien le prix; Mai pour moy, à qui cela n'est nullemen propre, ie l'estime si peu, que i'ayme rois mieux vn grain d'orge, que tou la pierrerie du monde.



Discours sur la premiere Fable.

ENCORE que la plusspart des choses nous d uiennent precieuses par l'Opinion, & q nous desirions ardamment la possession d'vn bi plustost que d'vn autre, pour estre plus sortab à nostre inclination, ou possible plus rare, & pl difficile à rencontrer: si est ce qu'en chaque s jet il ne laisse pas d'y auoir vn prix veritabl que nous y mettons, ou selon l'excellence de chose, ou selon la necessité que nous auons nous l'acquerir. Par exemple, quoy qu'en l' chapt des cheuaux, les Princes, les Gentils ho mes, & les Soldats, fassent librement de la de pence pour en auoir, & qu'il n'y ait point de pe ples qui les prisent plus que font les Françoi les petits Tartares, les Causaques, & les Ar

pes; Il y a toutesfois vne certaine mediocrité, proportionnée à la valeur de cét animal, ſelon laquelle il eſt juſte de l'achepter, & de le vendre. Autant en eſt-il des meubles precieux, des denrées, des terres, des heritages, & de toute autre poſſeſſion, ſoit d'vn bien neceſſaire & vtile, ſoit du delectable, & du ſuperflu. L'on peut dire le meſme des Qualitez intellectuelles, & des Vertus, excepté ſeulement, qu'elles ne ſont pas ſuiettes à vn trafiq mercenaire, comme le reſte, mais elles ont vn prix indefiny, & qui n'eſt meſurable que par le temps qu'on met à les acquerir, ou par l'eſtime & l'admiration qu'on a pour elles. De cette nature ſont les Sciences, les arts, la prudence, & la ſageſſe, quant aux vertus de l'entendement; Et quant aux Morales, la valeur, la liberalité, la continence, & ainſi des autres. Ce ſont elles qu'Ariſtote & Platon appellent noſtre ſouuerain Bien, & par conſequent la choſe du monde qui eſt le plus à priſer. Or comme elles ſurpaſſent de loing les richeſſes materielles, auſſi ont elles des degrez de difference les vnes auec les autres, n'eſtans pas toutes égalemeut belles & neceſſaires; mais chacune ſelon ſa proportion, & la dignité de ſon eſtre. Car comme il n'y a perſonne qui croye que la vertu de Courtoiſie ſoit égale en merite à la condition d'eſtre liberal; ny derechef que la liberalité ſoit auſſi eſtimable que la valeur; ainſi nul ne voudroit aſſeurer que toutes ces vertus Morales enſemble, diſputaſſent l'honneur auec les Intellectuelles. D'où il eſt aiſé de voir, qu'Eſope a eu bonne grace en cette premiere Fable, de les repreſenter par la pierre precieuſe, qui ſemble eſtre plus belle à nos ſens

que toute autre chose, & plus rare aussi à nostre rencontre. Quant au Coq, ie pense qu'il est pris pour l'homme voluptueux, qui met tout dans l'Indifference, horsmis son ordure propre, representée par le fumier. C'est là qu'il demeure attaché par ses luxurieux appetits, qui sont les seules delices de sa vie. Que s'il arriue fortuittement qu'il rencontre l'occasion d'acquerir de la Science, ou de pratiquer quelque vertu, cela ne le touche du tout point, & il en neglige l'occasion auec tant de brutalité, qu'il ne laisse pas seulement naistre en soy mesme le desir de la posseder, soit qu'elle luy semble trop releuée, soit qu'il en puisse iouyr trop facilement. Car les hommes d'auiourd'huy sont d'vn naturel si dépraué, qu'ils se portent plus volontiers à la conuoitise d'vn bien faux, s'il est de difficile conqueste, qu'au desir d'vn veritable, qui ne leur devra guere couster.

Cecy nous confirme encore dans cette Maxime; Qu'on se passe bien plustost des choses superflues que des necessaires. D'où il paroist clairement, combien moins raisonnables que le Coq de cette Fable se pourroient dire ces ambitieux Conquerans du Perou, l'Auarice desquels ne faisoit que s'irriter plus fort, tandis qu'à faute de grains à faire du pain, pour en sustenter leur vie, ils la finissoient miserablement dans l'abondance de l'or, & des pierreries.

Fin de la premiere Fable.


2. DV LOVP ET DE L'AIGNEAV.



FABLE II.

Du Loup, & de l'Aigneau.

LE Loup beuuant à la ſourc
d'vne fontaine, veid vn Ai
gneau qui beuuoit auſſi beau
coup plus bas. Il accourut à l'in
ſtant, & ſe mit à le tancer de ce qu'i
auoit troublé ſon eau. Tout ce qu
pût faire alors le pauure Aigneau
qui trembloit de peur, fût de l
prier de pardonner à ſon innocen
ce; luy remonſtrant qu'il beuuoit
loing de luy, qu'il ne pouuoit ap
paramment troubler la fontaine
joint qu'il n'en auoit pas meſme l
volonté. Mais pour tout cela, l
Loup ne laiſſant pas de crier plu

fort; *En vain* luy dit-il, *tu me fais toutes ces belles excuſes : c'eſt ta coûtume de m'eſtre nuiſible; ce mal là te vient de race : car tes pere & mere, & tous les tiens generallement, me haïſſent au mourir. Ne treuue donc pas eſtrange, ſi tu en portes la peine aujourd'huy.*



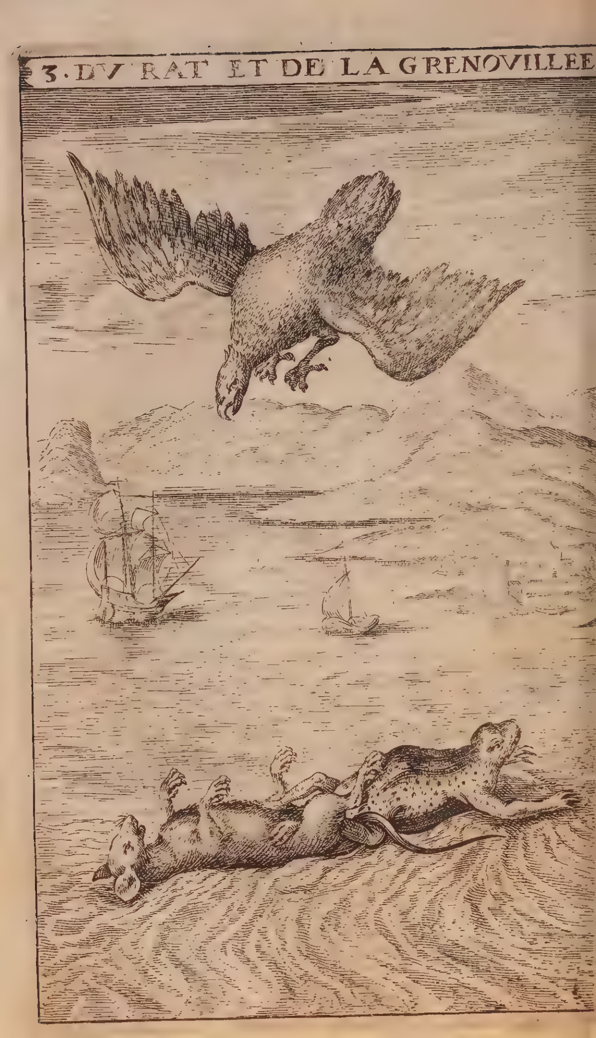
Diſcours ſur la ſeconde Fable.

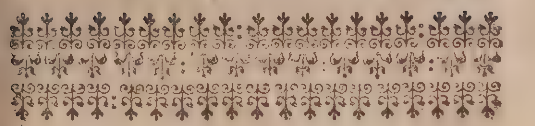
LE ſage Inuenteur n'a voulu repreſenter autre choſe par cette ſeconde Fable, que l'oppreſſion des petits par les Grands, qui eſt ſi commune dans le commerce des hommes, qu'il n'y en a point de foible, ou de mal accommodé, qui ne ſoit ſous la domination de pluſieurs Tyrans. De cette façon, c'eſt vne eſpece de crime, que d'eſtre pauure, & vne eſpece de juriſdiction pour le punir, que d'eſtre biẽ en ſes affaires. Or quoy que le procedé que tiennẽt ordinairemẽt ceux qui veulent accabler l'Innocence, ſoit en tout temps deſagreable à Dieu & aux hommes; ſi eſt-ce que les plus artificieux ont accoûtumé de le colorer d'vn faux pretexte de Iuſtice, imitant le Loup de cette Fable, qui impoſoit au malheureux Aigneau, d'a-

uoir troublé l'eau de la fõtaine, pendant qu'il beuuoit, quoy que la delicate bouche de cét animal ne peust faire beaucoup d'agitation, eu égard à la distance qui estoit entre l'vn & l'autre. C'est ainsi que la pluspart des Riches d'auiourd'huy font accroire aux Pauures, qu'ils ont manqué de respect enuers eux, & choqué leur authorité, combien que leur ame toute simple ne soit nullement capable de malice, & qu'ils n'ayẽt failly au respect, qu'à faute de le bien cognoistre. Ainsi, dis-je, Tybere & Neron se plaisoient à susciter des accusateurs aux gens de bien, pour diminüer en cela le nombre de leurs ennemis, & s'enrichir de la despoüille des Innocens. C'estoit vn grand crime en ce temps-là d'auoir quelque chose, ou d'estre en reputation de Vertueux. L'vn & l'autre enflammoient égalemẽt le courage du Souuerain, & par la cõuoitise du gain, & par la haine de sõ ennemy. Autant en arriuoit il sous le Regne de Denys, & de Phalaris, qui formoient de fausses plainctes contre ceux qu'ils hayssoient, & dont ils auoient pour suspecte l'authorité. Mais pleust à Dieu, que telles impostures ne fussent point paruenuës jusques à nostre âge, & qu'au deshonneur de la Religion Chrestienne, nous ne fussions si meschans que de surpasser en injustice & en fraudes, les plus insupportables Tyrãs des siecles passez. La honte de nos iours est venuë à ce poinct d'extremité, qu'il n'est point de si petit Gentil-homme, ny de Bourgeois tant soit peu accommodé, qui n'exige injustement des coruées, des imposts, & des subjections chez les Paysans qui luy sont inferieurs, ou qui releuent de son pouuoir. Que si dauanture on resiste en quelque façon à leurs injustices, la

Bile du Gentil-homme s'eſchauffe; il menace, il fait des procez, il apoſte de faux teſmoins, & perſecute l'Innocence, juſques à vne entiere deſtruction. Cependant, ce n'eſt pas vn ſeul particulier qui ſe voit reduit à ſouffrir ces violences; Elles paſſent d'vn Chef de famille à toute vne Race; & ainſi les moins coupables ſe trouuent ſouuent enueloppez dans les meſmes pieges que l'on dreſſe au malheureux de qui l'on veut ſe vanger. Alors ſi la perſecution l'anime à ſe plaindre, ou à reſiſter, on ne fait nulle difficulté de l'eſtendre ſur le quarreau, ſous pretexte d'auoir fait vne partie contre la vie de ſon Seigneur, ou de ſon voiſin; & ne met-on pas en oubly la raiſon qu'allegue le Loup d'Eſope, pour colorer ſa cruauté; à ſçauoir, que le pere, la mere, & tous les parens de l'Aigneau, eſtoient ſes mortels ennemis. Mais quand les hommes ſe voudront ſouuenir qu'il y a vne juſtice au Ciel, pour la protection des Innocens, & que deuant Dieu le fort n'a pas plus d'auantage que le foible; ie m'aſſeure qu'ils ſeront bien denaturez, s'ils continüent en leur malice, & croy au contraire, qu'ils reduiront le plus qu'il ſera poſſible, leur mauuaiſe humeur à vne égalité vertueuſe.

Fin de la deuxiéme Fable.


3. DV RAT ET DE LA GRENOVILLEE



FABLE III.

Du Rat, & de la Grenoüille.

LE Rat & la Grenoüille auoient guerre enſemble, pour voir lequel des deux demeureroit maiſtre du mareſcage. En ce combat, qui eſtoit rude & douteux, le Rat faiſant des ruſes ſous l'herbe, où il ſe tenoit caché, aſſaillist par trahiſon la Grenoüille. Mais elle de ſon coſté l'attaqua de pleine guerre, comme plus robuſte & plus agile à l'aſſaut, où l'vn & l'autre auoient pour armes des lances de jong. Voila cependant que le Milan, qui les veid de loing, s'en alla fondre ſur eux, & les enleua. Ce qu'il n'euſt pas plu-

ſtot fait, qu'il les mit en pieces, tandis que pour eſtre vn peu trop échauffez au combat, ils ne ſe donnoient pas garde de luy.

Diſcours ſur la troiſiéme Fable.

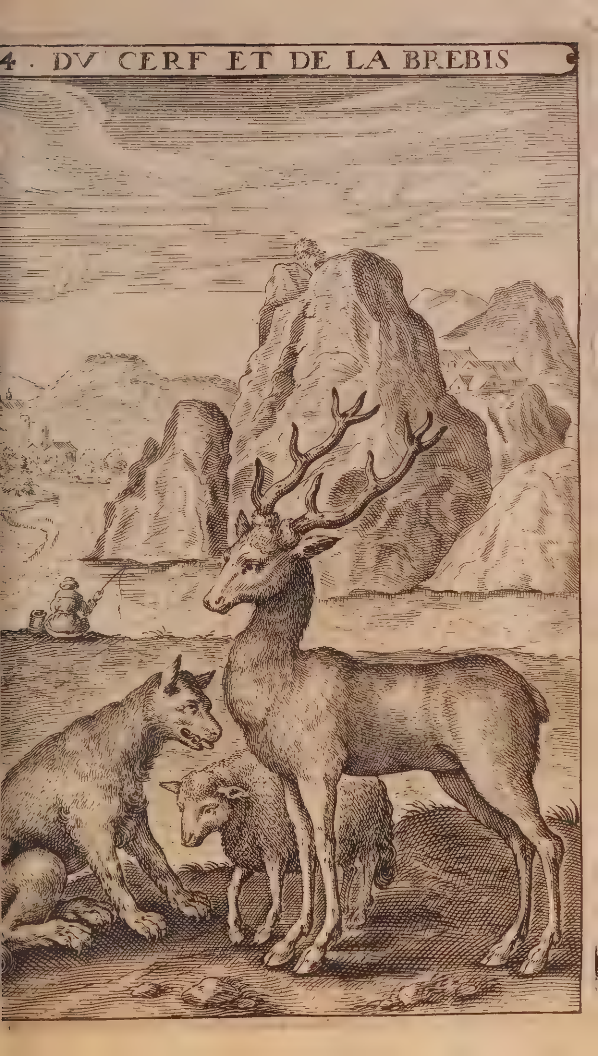
ICy ſe void vne peinture des artifices du monde dont nous auons tous les iours l'original deuant les yeux C'eſt à ſçauoir, que pendant la contention de deux perſonnes, vne tierce vient à iouyr du prix de leur conteſtation, & tire toute ſeule l'auantage de la querele des autres. L'on dit que Philippe de Macedoine, fut celuy de tous les hommes de ſon temps, qui s'ayda le plus adroittement de cette ruze. Car voyant les Villes de la Grece en diuiſion, pour l'Empire & la liberté, il les ſceut ſi à propos tenir en balance, tantoſt par ſon amitié, tantoſt par ſa haine; que de tous les Princes qui diſputoient la domination entr'eux, luy ſeul y trouua ſon compte, & gaigna le principal aduantage. Car il s'empara par ce moyen de la plus grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques mal aduiſées eſtoient plus attentiues à ſe dechirer en pieces, qu'à ſe guarentir courageuſement de leur commun Ennemy. Ce fut ainſi qu'en vſa le Milá d'Eſope, du-

rant le combat du Rat & de la Grenoüille, qui nous figure vne sotte & impertinente animosité, conçeuë entre gens qui n'ont aucun sujet de se hayr, ou de se rien demander; mais qui sont tous également interessez contre quelque fascheux voisin, dont ils peuuēt à toute heure apprehender les embusches, principalement tandis qu'ils sont mal ensemble; Car en quel temps vn tiers a-t'il plus beau jeu, pour proffiter du dommage de ses deux Concurrents, que lors qu'ils se trouuent affoiblis de coups mutuels, & épuisez par des guerres continüelles; voire mesme qu'ils sont reduits à ce poinct d'aueuglement, que d'appeller à leur ayde la personne du monde, qui leur doit estre la plus suspecte? Ce fut dequoy se trouuerēt fort mal autresfois tous ces Peuples insatiables & trop mauuais Politiques, qui se jetterent imprudemment, ou en la protection des Romains, ou dans le party de l'Orient. Car ces Ambitieux au lieu de demeurer Arbitres, comme ils en auoient esté souuent requis, vsurperent les propres biens, dont ils ne deuoient estre que les Iuges. Ce qu'ils praticquerent encore en la conqueste que Cesar fist de l'Egypte, & en vne infinité d'autres exemples anciens, que ie pourrois rapporter icy. Mais il est mieux de ne les alleguer pas pour ceste heure, affin de venir aux modernes, & dire que la puissance du Turc en toutes les parties du monde, & particulierement en Europe, ne vient que de la discorde des Princes animés les vns contre les autres; ce qui monstre assez combien est veritable ce dire du plus poly de nos Poëtes.

La Discorde aux creins de couleuures,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuures,
Qu'en la fin mesme des Estats, &c.

Combien de fois se repentit l'Empereur de Cõstantinople, d'auoir appellé au deça de l'Hellespont, ceux qui deuoient pour iamais estre confinez dans les marests de Scythie? Comment en prit-il à Demetrius, & à Thomas Paleologue, d'auoir fait Arbitre de leurs differens Mahomet second, & de s'estre entierement remis sous sa protection? Ie laisse à part les autres exemples de la domination de Tamberlam, des troubles d'Italie, & de l'accroissement de la Maison d'Espagne, pour dire en passant quelque chose des particuliers. Nous ne voyons guere vn frere diuisé d'auecque son frere, qu'il ne donne occasion à leur commun Ennemy de les ruiner par brigues, ou par procez. Iamais deux amis ne tombent en dissention, qu'vn tiers ne s'appreste à jouyr des auantages dont ils debattent: Bref, c'est estre en tout temps exposé aux aguets d'autruy, que de prendre des querelles inconsiderées, principalement ayant vn Voisin, ou vn Enuieux de puissance suspecte.

Fin de la troisiéme Fable.


4 . DV CERF ET DE LA BREBIS



FABLE IV.

Du Cerf, & de la Brebis.

LE Cerf accusa la Brebis deuant le Loup, luy demandant vn muid de froment. Or quoy qu'elle fût bien asseurée de ne luy rien deuoir, si ne laissa-t'elle pas, à cause du Loup, qui estoit là present, de luy promettre qu'elle satisferoit à sa demande. L'on prit donc jour pour le payement; qui fût à peine venu, que le Cerf en aduertit la Brebis: mais elle nia la la debte, & luy dit, *Que si elle luy auoit promis quelque chose, elle l'auoit fait de peur du Loup; adioûtant à cela, qu'on n'estoit pas obligé de tenir pro-*

promeſſe à ceux qui l'auoient exigée par la force.



Diſcours ſur la quatriéme Fable.

IL eſt icy queſtion de retirer ſa parole, quand on l'a donnée par force; en quoy certes il y a plus de malheur que de peché. Auſſi eſt-ce pour cela qu'Eſope baille ceſte cauſe à diſputer à la Brebis, qui eſt le plus innocent, mais le plus timide de tous les Animaux. Celle-cy ayant fait promeſſe au Cerf, en la preſence du Loup, de luy payer vn muy de froment, fut obligée de s'édedire, à cauſe de ſa pauureté, & de rejetter ſur la contrainte la fauſſe confeſſion qu'elle auoit faite de la debte. Or pour transferer aux hómes ce fabuleux exéple des Animaux, & tirer quelque auantage de l'inſtruction de noſtre Phyrigien; comme ce n'eſt pas le témoignage d'vne Vertu heroïque, de ſigner vne Impoſture contre ſoy meſme, pour la crainte d'vne violence, auſſi n'eſt-ce point vne méchanceté que de s'en dédire, en alleguant la contrainte dont l'on a vſé, pour nous faire auoüer debiteurs. Pour le premier poinct, à ſçauoir que ce n'eſt pas vn crime d'y conſentir, il ſuffit de s'en tenir à la Loy naturelle, qui porte tout le monde à ſa propre cóſeruation, non ſeulement au pris de dire vn mé-

ſonge, mais encore de faire vn homicide, o
quelque action plus tragique & plus extraordi
naire. A cela lon peut adjouſter, que par cét ad
ueu cõtre ſon proffit particulier, lon ne fait tor
ny à Dieu, ny aux hommes, ny à ſoy-meſme
A Dieu, pource qu'en la diſtribution qu'il a fai
te des biens du monde, il ne nous a pas rend
poſſeſſeurs des richeſſes temporelles, & des au
tres commoditez dont nous jouyſſons; à condi
tion de les maintenir au peril meſme de noſtr
vie, qui eſt vn bien infiniment plus cher qu'v
heritage, ou qu'vne dignité, qui n'en ſont qu
les acceſſoires. Que ſi nous ſommes obligez d
hazarder la vie, ou la liberté, c'eſt pluſtoſt pou
la deffẽſe des biens publics, que non pas des no
ſtres, principalement ſi on les a commis à noſtr
charge, & qu'on nous en ait fait Diſpenſateur
& Depoſitaires, comme des fortereſſes, des Vil
les, & des poſſeſſions deſtinées au ſeruice d
Dieu (que nous appellons Benefices, & qu'o
nommoit anciennemẽt le *Territoire ſacré*;) Te
Dépoſts, & autres ſemblables, qui ſont des mar
ques aſſeurées de la confiance qu'on met e
nous, obligent nos ſoings d'en rendre compte
Sinon, noſtre fidelité deuiendra ſuſpecte, & c
ſoupçon nous nourrira d'infamie Mais quãt
nos propres ſucceſſions, il eſt permis à qui qu
ce ſoit d'y renoncer, pluſtoſt qu'à ſa vie, voir
meſme à ſa ſeureté, pource qu'en cela il n'y
rien qui offenſe la Majeſté diuine, non plus qu
les Hommes, qui n'õt aucune part à ce qui nou
appartient; & qui pour ceſte raiſon ne ſe peuuẽ
plaindre, de quelque façon que nous en vſions

De dire au reste que ce soit nous faire tort à
ous-mesmes, cela n'est pas croyable encore.
Carqui a plusd'interest que nous ànostrepropre
ersonne, & en quelle consideration nous doit
stre vn peu de bien au pris de nostre repos? Il
este maintenant à faire voir, que ce n'est pas
ne injustice de redemander ce que nous auons
ccordé par violence. Ce qui sera bien aisé à
onclurre, si nous considerons seulement, que le
ray don est incapable de la contrainte, pource
u'il n'y a rien de si volontaire que ceste action,
ar laquelle on se dessaisit de ses propres com-
noditez, pour en obliger vn autre, & cela seu-
ement, à condition de faire paroistre à nostre
my l'effet de nostre bien-veillance. Ce qui
stant hors de doute, ce seroit destruire la nature
u Don que de le rẽdre forcé; & par consequent
l est permis d'inferer qu'vne cession contrainte
'est pas vn present, & que la chose ainsi cedée
st encore de nostre legitime possession. Telle-
nent que le droict de la Nature, & des Peuples,
ous permet de le demander, & mesme il nous
conuie.

Fin de la quatriéme Fable.




5. DV CHIEN ET DE L'VMBRE.



FABLE V.

Du Chien, & de l'Ombre.

VN Chien trauerſoit vne riuiere à la nage, & portoit entre ſes dents vne piece de chair, de qui l'ombre, comme c'eſt l'ordinaire, paroiſſant dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut aller prendre auidamment, & ainſi la viande luy eſchappa. Il fut bien fâché d'abord, de ce que l'ayant perduë, il auoit perdu auſſi toute eſperance de la recouurer. Mais enfin reprenant courage, il aboya ie ne ſçay quoy de ſemblable. *Mal-heureux que tu és, de n'auoir vsé de moderation en ta Cõuoitiſe? Aſſeurément tu en auois de*

reste n'aguere, si tu eusses esté sage, mais maintenant tu as moins que rien, & ta folie en est cause.

Discours sur la cinquiéme Fable.

CE Chien qui laissa tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'ombre, peut seruir d'instruction à quantité de personnes, & en general & en particulier. En general, nous apprenõs par là, que tout insatiable desir d'vne possession, non seulement reüssit pour l'ordinaire à neant, pour ce qui est d'acquerir de nouueau, mais encore nous couste bien souuent la perte de nostre vray bien ; Et en particulier, les Auares, les Amans & les ambitieux, peuuent rencontrer en ceste Fable les presages de leur auanture. Pour ce qui est des premiers, à sçauoir de ceux qui veulent amonceler tresors sur tresors, & adjouster incessammẽt de l'acquis à leur heritage ; ils se deuroiẽt souuenir, *Que la Connoitise est la racine de tous les maux de la vie*. Cela leur est representé par les Poëtes, qui faignent qu'au partage que Iupiter, Pluton, & Neptune firent du Mõde, l'vn prit le Ciel pour soy ; l'autre la Terre, l'autre la Mer, chacun se contentant de sa part & qu'eux au contraire sont possedés nuict &

our d'vne insatiable desir des richesses ? Combien en voyons nous tous les iours qui enueloppant dans de grands partis, entreprenent des fermes publiques, & prestent de l'arent aux Roys, le tout sous l'espoir du gain déesuré qu'ils s'y figurent ; Et neantmoins à uelque temps de là, ils trouuent leur attente riicule, & sont en perte des biens qui n'aguere eur estoient propres & hereditaires, finissant eurs iours dans es Palais des Princes, où ils se ont refugiez, auec vn mespris des Domestiues, & vn murmure continuel des Creanciers. Quant aux Amans, c'est presque l'ordinaire de oir, que n'estans pas rassasiez de la possession 'vne Femme legitime, ou de la conqueste d'vne elle Maistresse, ils se iettent inconsiderément ans de nouuelles amours, oú la cognoissance u'on a de leur legereté, empesche le succés de eur dessein, & ne leur laissant attrapper que 'ombre, les rend semblables au Chien d'Esope, n leur faisant perdre le vray morceau de chair u'ils auoient en leur possession. Pour le regard les Ambitieux, ie ne voy point de plus frequent exemple que celuy-là, qui est de perdre vne gloire bien acquise, par la precipitation d'en gaigner vne nouuelle. Ainsi en prit il à Minucius, lors qu'aueuglé par le succés d'vne escarmouche, il s'attribua les honneurs qui estoient deubs à Fabius Maximus, & brigua contre toute raison d'entrer en part auec luy au souuerain commandement de l'armée. Il en décheut toutesfois en la seconde attaque qu'il fit à Annibal, où il fust demeuré auecque plusieurs Citoyens Romains, sans le genereux secours de

celuy mesme qu'il auoit offensé. Ie laisse à part les Histoires de Pyrrhus, du mesme Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere ; & finallement de la pluspart des vaillans hommes du monde, qui ont bien souuent perdu la vie & l'honneur par vn ambitieux desir de gloire, dont ils estoient trauaillez. Venons maintenant à reprendre encore vne fois l'interest general des humains, & à leur remonstrer, s'il est possible, comment ils perdent les biens éternels & solides, pour suiure vne ombre de felicité. Quelques-vns mettent Dieu en arriere, pour les Voluptez sensuelles : D'autres l'oublient, pour les grandeurs de ce monde : Certains, pour vn desir de vengeance : D'autres, pour les biens perissables & mortels ; Mais veritablement tous ensemble l'abandonnẽt pour vne ombre qui s'eschappe en vn instãt de nous, & laisse au poinct de la mort tous ceux qui l'õt poursuyuie, priuez de la vraye & de l'apparente Beatitude.

Fin de la cinquiéme Fable.



6. DV LYON ET AVTRES BESTES.



FABLE VI.

Du Lion, & de quelques autres Bestes.

LE Lion, & la Brebis, auec quelques autres Animaux, estans demeurez d'accord d'aller à la chasse ensemble, & de posseder en commun tout ce qui en prouiendroit, il arriua qu'ils prirent vn Cerf. Comme il fut donc question de le partager, ainsi qu'il auoit esté cóclud entr'eux, chacun voulut emporter ce qui luy appartenoit. Mais le Lion, qui ne prenoit pas plaisir à cela; *Tout beau*, leur dit-il en rugissant, *la premiere de*

tes parts est mienne, pource qu'il n'y a pas vn de vous qui me vaille; la seconde l'est aussi, à cause des grands aduantages que ma force me donne par dessus vous; & la troisiéme m'appartient encore, pour auoir plus trauaillé que tous à prendre le Cerf.



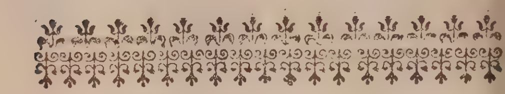
Discours sur la sixiéme Fable.

CE partage que fait le Liō aux Animaux ses inferieurs, de la venaison qu'ils ont prise ensemble, represente les injustes auantages que les Richent prennent sur les Pauures. qu'ils ont accoustumé de tromper, en retenant leurs salaires; comme encore de s'attribuër des honneurs immoderez, de rehausser l'excellence de leur protection, de rendre leur conduitte necessaire à l'appuy des Affligez, & de se seruir de toutes ces raisons, pour vsurper injustement ce que la Nature ou le Hazard leur faitescheoir. Or contre ces marques de Tyrannie, il me semble que les Pauures n'ont point de remede, que la Patience; parce que les assistances humaines ve-

nant à leur défaillir, ils doiuent tirer leur satisfaction de la seule Vertu, & s'attendre à l'espoir d'vne meilleure vie. Aussi, à vray dire, ce n'est nullement en elles que consiste cette Felicité perdurable qu'il faut que les Hommes recherchẽt. Tous y aspirent; mais peu y paruiennent, à faute de la connoistre: les vns la mettent aux biens du Corps; tels que sont la Beauté, la bonne mine, la Force: les autres en la possession des hõneurs & des Voluptez, & ainsi du reste. Mais ils ne sçauent pas que la Connoissance de Dieu, est la source de toute Felicité. Nostre Sauueur nous l'apprend ainsi, quand il dict, *Que c'est la Vie Eternelle de l'Ame, que de connoistre le vray Dieu, & son Fils Iesus-Christ, qu'il a enuoyé pour le salut du Monde.* Tellement que pour estre heureux à iamais, il faut nous attacher à cette science salutaire, qui nous monstre à renoncer aux vanitez de la Terre, pour nous acquerir les biens du Ciel, où la puissance, les richesses, & les autres commoditez temporelles n'ont point de part.

Fin de la sixiéme Fable.


7 . DV LOVP ET DE LA GRVE



FABLE VII.

Du Loup, & de la Gruë.

LE Loup venoit de manger vne Brebis, dont quelques os luy estoient demeurez dans la gueule, ce qui l'incommodoit fort. Il cherchoit de toutes parts, pour se les faire tirer, & imploroit le secours des vns & des autres; mais pas vn ne le vouloit assister, & tous ensemble disoient, Que son mal estoit vne juste recompense de sa gourmandise. A la fin il sçeut si bien cajoler la Gruë, qu'à force de flatteries & de promesses, il luy persuada de luy fourrer son bec dans la

gueule, & meſme ſon col, pour arracher l'os qu'il auoit dedans. La Gruë l'ayant fait ainſi, luy demanda quelque recompenſe. Mais le Loup ſe mocquant d'elle; *Va-t'en* (luy dit-il) *ſotte que tu és, & te retire bien loing d'icy; ne te doit-il pas ſuffire que tu vis encore? car tu m'és aſſeurément redeuable de la vie, pource qu'il n'a tenu qu'à moy que ie ne t'aye arraché le col.*



Diſcours ſur la ſeptiéme Fable.

EN la ſeptiéme inuention de noſtre Phrygien, ie trouue vne excellente peinture de l'Ingratitude humaine, teſmoignée par le Loup infidele, qui frauda les eſperances de la Gruë. De là eſt, à mon aduis, venue la couſtume que nous auons, d'appeller Gruës ceux qui ſe laiſſét affiner par les Meſchans, apres auoir donné leur peine & leur temps pour les obliger. Il eſt vray qu'ils n'en paſſent pas tous à ſi bon marché que la Gruë d'Eſope. Car ils ſe trouuent d'ordinaire embroüillez dans les propres menées de ceux qu'ils ont ſeruis, & ſont la pluſpart le

triste sujet de leurs infidelitez. Ie n'allegueray point icy l'exéple d'vn Iudas, qui tourna sa malice enuenimée contre l'Autheur de sa vie, de son bié, & de sa conseruation. Ie laisseray à part la pérfide Ganes, qui perdit les douze Pairs, à qui il auoit mille sortes d'obligations, tãt à cause de leurs bons offices, que de la parenté; & vne infinité d'autres de l'Histoire ancienne & de la moderne; qui non seulemét ont sçeu peu de gré à leurs Bien-facteurs, mais encore ont procuré leur totale destruction. Ces hommes malins sõt comme le Lierre; qui ruïne la muraille qui le soustient ; Et me font souuenir de Themistocles, qui se voyant mal traitté de ses faux Amis; *Ie suis* disoit-il, *comme vn puissant Arbre, où chacun se met à couuert en tẽps de pluye, & que chacũ abandõne quand elle est passée.* De moy, ie trouue tels Ingrats beaucoup plus cruels que le Loup de ceste Fable qui se cõtẽte de faire perdre à la Gruë l'esperance de son salaire, luy representant plaisammét qu'elle est encore trop heureuse d'estre eschappée de sa gueule, pendant qu'elle auoit le bec dans le gosier du Loup. En effect, ie pense qu'elle auoit quelque sujet de le remercier, de ce qu'ayant vne nature si sanguinaire, il luy auoit permis d'eschapper saine & sauue d'entre ses dents, ce qui n'auoit jamais esté veu qu'alors. Que celuy la donc s'estime heureux auec la Gruë d'Esope, qui estant engagé dans l'intrigue des meschans, s'é peut deméler, sans ressentir contre soy - mesme les effets de leur iniquité; & que cependant tout homme sage se garde bien de leur rendre aucune sorte de bons offices, si ce n'est d'auanture ceux qu'en

u'enseigne la vraye Charité. Au reste, nous ous pouuons persuader que toutes nos faueurs ont perduës, si ce n'est que nous en attendions recompense d'en-haut Car outre que ce n'est as le propre d'vn genereux courage, de faire ne courtoisie auec l'espoir d'en estre payé, ce eroit de plus vne chose ridicule, de le penser tre bien à propos par de meschans hommes. Car celuy qui a mis en arriere le souuenir de ce u'il doit à Dieu & à soy-mesme, comment acquitera-t'il religieusement de ce qu'il doit vn homme tout seul? Apres auoir violé les ix qui obligent la creature au Createur, apres toir franchy toutes les regles de la Nature & la Religion, est-il à croire que tels Ingrats bseruent les loix d'vne simple amitié, & enore vaine & fausse, puis que selon le dire d'Aristote, il n'en est point de vraye, que celle ont la Vertu est le fondement? Ce n'est donc is auec intention d'estre recompensé, qu'il ut obliger les meschans, mais seulement à essein de faire vne bonne action, & de respeer en eux, le mesme Dieu qu'ils ont commun uecque nous. C'est en luy que nostre action oit estre bornée; c'est en qualité de ses Creatus, que nous leur deuons bien faire. Mais ie is conuié à poursuiure ceste mesme matiere Ingratitude en la huictiéme de nos Fables.

Fin de la septiéme Fable.


8. DV LABOVREVR ET DV SERPENT



FABLE VIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur ayant trouué dans la neige vne Couleuure presque morte de froid, l'emporta en sa maison, & la jetta prés du feu; mais vn peu apres, la Couleuure ayant repris & sa force & son venin, par le moyen de la chaleur, & n'en pouuant supporter la violence, infecta toute la loge par son sifflement. Le Laboureur y accourut aussi-tost, & adjoûta les coups aux paroles, en se plaignant du tort qu'elle luy faisoit. *Quoy? maudit Serpent*, dit-il, *est-ce le remerciment que tu me fais? Ingrat? tu me rends*

donc le mal pour le bien, & veux oster la vie à celuy qui te l'a donnée?

Discours sur la huictiéme Fable.

LE Serpent n'est pas tousiours le Hieroglyphe de la Prudence, comme le requiert ce passage, où il est dit; *Soyez prudens comme des Serpens.* La mesme Escriture nous apprend dés le commencement de la Genese, qu'il represente quelquesfois l'Ennemy de Dieu; Et aujourd'huy nostre Sage Esope, luy fait joüer vn personnage aussi mauuais que le precedent, à sçauoir celuy d'vn Ingrat. Car en effet, qu'y a-t'il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonstance d'auoir esté méconnoissans des biens-faits de la Diuinité, qui les auoit créez si lumineux & si beaux? N'est-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon? N'est-ce pas ce qui aigrist & aggraua leur peché? Mais ie ne m'apperçois pas que ie laisse ma Fable en arriere, pour suiure des Mysteres trop hauts, & que ie m'eleue inconsiderément hors de la bassesse du Mythologiste. Venons donc au sujet de nostre Autheur, & voyons ce stupide Villageois, qui emporte vn Serpent transy de froid auprés de son foyer propre, pour le ranimer. Où vas-tu, pauure Idiot, auec cét infidele Animal? Ne crains-tu pas d'auoir mis la mort dans ton sein? Si tu a

ouy dire que les Viperes estouffent leur mere dés la naissance, és tu si fol que d'esperer vn meilleur traittement de cét Animal ? Crois tu d'auanture qu'Æsculape se soit derechef déguisé en forme de Serpent, pour obliger ta famille ? Tu verras bien-tost, ô Imprudent, la meschanceté de celuy que tu vas sauuer. Il remplira toute ta cabane de trouble & de peril ; il s'élancera contre toy-mesme ; il fera peur à tes enfans, & tu seras à la fin contraint de le tuer de cette mesme main dont tu luy as déja conserué la vie.

Ie m'estudierois dans ce discours, à faire vne ample inuectiue contre cette engeance de Perfides, qui rendent ordinairement le mal pour le bien, si l'on ne sçauoit assez que toute la nature declame sans cesse contre l'enormité de leur crime. Ils ont tousiours eu pour ennemis les peuples bien policez, & les Perses entr'autres, qui en faisoient vne iustice exemplaire. A quoy principalement les obligeoit cette forte consideration ; Que celuy qui manque de reconnoissance enuers son Bien-faicteur, n'est pas capable d'en tesmoigner aucune à Dieu, à ses parens, ny à sa Patrie. Aussi lisons nous à ce propos, qu'encore qu'Alexandre & Cesar se fussent rendus recommandables à tout le monde par leur Clemence, si est-ce qu'ils ne pardonnoient iamais à ceux qu'on auoit manifestement conuaincus d'Ingratitude. Ce qui me fait horreur, à vray dire, quand ie me represente les aduantures tragiques qu'elle a causées, depuis la creation du Monde iusques à nos iours. Les Annales sont toutes pleines de

ſemblables cruautez. Ie voy des enfans qui s'oppoſent méchamment à leurs peres, & qui deſirent la mort de celuy qui les a mis au monde, voire meſme qui les a comblez de bienfaits ; comme Andronic Empereur de Conſtantinople, & le fils aiſné de Bajazet. Ie voy des freres qui font inhumainement la guerre à des freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel; les enfans d'Iſaac, à Benjamin; & vne infinité d'autres, dont l'Hiſtoire meſme de noſtre France n'eſt pas exempte. Ie voy des ſeruiteurs reuoltez contre leurs Maiſtres ; comme le Xerif, qui vſurpa la Couronne de Marroc; Et de nos jours il s'en eſt executé, pour auoir conſpiré contre des Princes, à qui, outre le deuoir de la naiſſance, ils auoient toutes ſortes d'obligations. Ie laiſſe en arriere tous ces exemples, pour alleguer ſeulement celuy qui eſt arriué à la perſonne de noſtre Autheur, & qui eſt eſcrit cy-deuant en l'Hiſtoire de ſa vie ; A ſçauoir qu'Eſope eſtant dans Babylone, à la Cour du Roy Lycerus, adopta pour fils vn ieune homme, qui luy ſembla le plus aymable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna vne entiere eſperance de ſes biens, & mit toute ſon affection en luy, comme s'il euſt eſté veritablement ſon enfant. Mais il arriua que celuy-cy, par vne extréme ingratitude, fuſt cauſe de ſa condemnation, & le reduiſit à tel poinct, qu'il demeura long-temps enfermé dans vn ſepulchre, à la maniere des morts, iuſques à ce qu'on euſt encore beſoin de ſon ſçauoir, & que par ce moyen il fuſt tiré viuant hors du tombeau.

Ne semble-t'il pas que cette huictiéme Fable fut vn presage de sa disgrace, si tant est qu'il l'eust escrite auparauant à la Cour du Roy des Lydiens? Iugeons par cecy de la foiblesse de nostre Nature, puis qu'vn homme tel qu'Esope, si excellent en esprit, & qui auoit si bien parlé de l'Ingratitude, ne pût s'empescher d'estre deceu au choix de son fils adoptif, & que ce Perfide, qu'il auoit comme enchanté des promesses de son heritage, ne laissa pas de luy tendre vn piege mortel, & de le traitter comme le pire de tous ses ennemis. O vile & déplorable condition des hommes! O engeance pire a plusspart du temps que les bestes brutes! Car quand nous ne regorge ions pas d'Ingratitude les vns enuers les autres, nostre vie qu'est elle autre chose qu'vne perpetuelle mesconnoissance enuers Dieu?

Fin de la huictiéme Fable.




9. DV SANGLIER ET DE L'ASNE.



FABLE IX.

Du Sanglier, & de l'Asne.

L'Asne pesant & tardif se mocquoit vn jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux; *Lasche animal,* luy dit-il, *si tu valois la peine d'estre battu, ie sçay que tu ne le merites que trop; mais ce me seroit vne honte de te chastier. Mocque toy donc tant que tu voudras; tu le peux faire impunément, car ta paresse & ta coüardise te sauuent des coups, & te mettent en seureté.*



Discours sur la neufuiéme Fable.

N'Attendons de ce Sanglier irrité que des paroles, au lieu de sang. Son ennemy est trop peu digne de luy, pour entreprendre de le combattre. Il luy a dit luy-mesme ce qu'il falloit, pour l'asseurer, & luy a tesmoigné son mespris par la moderation de sa colere; en cela semblable aux grands courages, qui n'aspirent qu'aux vengeances mal aisées, & ne se resoluent pas librement à tirer raison d'vne personne lasche, & mal estimée. C'est ce qui fit que Turnus parlant à Drances, tesmoigna d'auoir pour indifferentes ses calomnies; à cause du démerite d'vne si lasche personne. C'est ce qui fit qu'vn genereux Empereur, nouuellement paruenu à cette Dignité Souueraine, rencontrant son Ennemy dans la ruë; *Tu és*, luy dit-il, *échappé de mes mains*, donnant à entendre par ces paroles, que la disproportion de leurs qualitez, & les faciles moyens qu'il auoit de le perdre, luy en ostoient pour iamais la resolution. Semblable estoit le mespris d'Achille contre Thersite, & des plus excellens personnages d'Athenes, contre Hiperbolus. A cela se peut encore rapporter l'indifference d'Aristi-

de, lors qu'vn idiot de Villageois luy vint dire du mal de luy-mesme; Et la patience de Cesar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les poursuiuoient, auecque des liures diffamatoires, & des outrages publics.

Il me semble que ces grands personnages ne disoient pas autrement à leurs Enuieux, que dit en cette Fable le genereux Sanglier. Tu peux me brocarder à ton aise, ô foible Ennemy que tu és: car ta lascheté rend ta vie asseurée auprés de moy. En cecy il faut remarquer si ce glorieux mespris des Foibles, qui nous oblige à souffrir patiemment leurs injures, vient de la seule Raison, ou si l'Instinct de la Nature mesme est capable de nous y porter. I'estime pour moy, que les deux causes ensemble, & l'vne sans l'autre, & accompagnées, nous peuuent induire à cette Magnanimité, quoy que la Raison, comme plus noble, & plus releuée que toutes les choses de cette vie, produise cét effet en nos ames auec plus de perfection. Afin donc de persuader cette verité, ie commenceray par la moins noble partie, & prouueray, si ie puis, que la seule force de nostre sang, ou, pour m'expliquer en termes plus exprés, le seul instinct est capable de cette Action, au moins dans les temperamens vigoureux & delivrez de toute espece de crainte. Ie me seruiray pour cét effet & des exemples, & de la preuue, qui est telle. La plupart des choses de la Nature, ont accoustumé de s'irriter par leurs contraires, & de desployer toutes leurs forces, contre vne resistance presque semblable à leur

portée. Car si elle estoit excessiue, au lieu d'vn contraste égal entre les deux Agents, ce seroit la soudaine destruction de l'vn des deux : comme en vn brasier allumé, si l'on n'y verse qu'vne petite goute d'eau, cela n'est pas capable de renforcer la violence du feu, à cause de la petitesse du sujet qu'on oppose à son actiueté. D'ailleurs, si l'on y en iette vne grande quantité, la flamme en sera bien-tost esteinte, au lieu de se reschauffer, n'estant pas capable de resister à vne si forte oppression. Que si l'on verse de l'eau en vne quantité plus mediocre, & presque aussi grande que l'embrasement, alors le feu semblera tirer des forces de soy-mesme, & s'aigrir contre son Ennemy. Le mesme arriue ordinairement aux fiévres, & aux intemperies des corps humains. Car la fiévre estant proprement vn combat de la chaleur naturelle contre l'estrangere, nous voyons que si cette derniere ne suruient qu'auec ce peu de force & de malignité, nostre vigueur naturelle ne se produira pas tout à fait pour la repousser, & ne causera point dans nostre corps cette generale alteration, que nous voulons signifier par ce mot de *fiévre*, qui se terminera par vne migraine, par quelque douleur particuliere, ou tout au plus par vne petite Ephemere, qui ne durera pas plus d'vn iour. Que si la chaleur allumée dans la personne par l'intemperie rencontre vne quantité de mauuaises humeurs dont elle prenne sa nourriture, & à l'ayde desquelles elle s'augmente, & se multiplie ; alors toute la chaleur naturelle qui est en nous, ser-

contrainte de s'esmouuoir, pour repousser cét ennemy, venant comme au fort d'vne Bataille; Et c'est d'où procede cette agitation generale de toutes les parties, qui produit vne lassitude continuelle, & vn fracas vniuersel. Si donc cette Experience est visible, & au temperamment de nos personnes, & en la nature du feu, n'aurons nous pas raison de dire aussi, qu'il en arriue de mesme en la vengeance des Animaux; à sçauoir, que le sang leur boüillant autour du cœur, par le moyen de la Colere, ne s'aigrit pas si aisément pour vne petite resistance, que pour vne grande, ny ne déploye pas toutes ses forces naturelles contre vn petit Objet; voire mesme le laisse aller bien souuent sans le toucher, pource qu'vne si chetiue presence n'est pas assez forte sur sa fantaisie, pour l'esmouuoir à courroux. A cela j'adjousteray, comme ie l'ay promis, les exemples des Bestes brutes, qui sçauent pardonner aux Ennemis leurs inferieurs, & principalement le Lion: Car comme dit le Poëte,

C'est assez de victoire au Lion genereux,
De terrasser les Corps, & de se voir sur eux.

Le mesme effet de Noblesse se trouue en l'Ours, qui ne met iamais la dent sur vn corps mort, à cause, comme ie croy, qu'il est incapable de resistance.

Aussi à vray dire, gagner l'aduantage sur son Ennemy, c'est chose humaine, mais n'en vser point à la vengeance, quand on le peut, c'est chose diuine; A raison dequoy, disoit vn Ancien, nous n'estimons pas tant les Dieux

immortels pour la punition qu'ils font, que pour leur Misericorde.

Pardonner aux subiets, dompter les Orgueilleux,
C'est le deuoir des Grands, & le propre des Dieux.

Ainsi en vsoit du temps de nos Peres, le grand Roy François; lors qu'ayant soubmis les Rebelles de la Rochelle; *Ie sçay*, dit il, *que ie n'aurois pas moins de raison de me venger d'eux, si ie voulois, qu'en eût l'Empereur Charles V. de punir, comme il fit, ceux de Gand. Mais ils sont mes Subiets, & i'ayme mieux les conseruer que les perdre.*

Il est temps maintenant de faire voir comment cette action procede de la Raison, bien que toutesfois il me semble superflu de le prouuer, veu la prodigieuse quantité d'exemples que nous voyons tous les iours de gens estimables & bien nays, qui donnent la vie à vn Ennemy abatu, ou ne le considerent pas, s'il est foible. Cela se fait donc à mon aduis, par la naturelle amour que nous portons à la Gloire, qui nous empesche de nous arrester à des actions faciles & raualées, pource que la vraye nature de la Gloire consiste en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de si aisé que de surmonter vn Ennemy par trop inferieur à nos forces, nous venons à inferer que cela n'est pas honorable aussi, & par consequent nous nous départons de nostre vengeance, puis que les combats des gens raisonnables ne sont entrepris ordinairement que pour la loüange. Mais c'est assez parlé des causes de cette Vertu: Il faut finir, apres auoir exhorté tous les hommes vindica-

tifs, de ne ſe laiſſer iamais porter à leur paſſion contre les Foibles, & de ne s'arreſter point à leurs injures, non plus que les cheuaux ne laiſſent pas de paſſer outre pour l'aboy des petits chiens.

Fin de la neufuiéme Fable.



IO. DV RAT DE VILLE ET DV RAT VILLAGEO



FABLE X.

Du Rat de Ville, & de celuy de Village.

VN jour que le Rat de Ville s'eſtoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré fortuitement, s'aduiſa de le conuier à vn feſtin, qui fut incontinent apreſté; puis ils ſe mirent à ſouper enſemble. Le Rat de Village eſtala pour lors, tout ce qu'il auoit amaſſé pour ſon hyuer, & vuida ſes prouiſions, afin de traitter ſplendidement vn ſi grand hoſte. Mais quelque bonne chere que fit le Rat de Ville, il ſe refrognoit neantmoins,

& se plaignoit de la pauureté des Villages, loüant au contraire l'abondance des Villes. Or pour faire éprouuer en effet à son compagnon, ce de quoy il s'estoit vanté de parole, il le ramena quant & soy droit à la Ville, où il luy fit vn magnifique banquet de tout ce qu'il y auoit de meilleur. Mais comme ils estoient à faire grand chere, ils ouïrent le bruit d'vne clef, qui ouuroit vne serrure. Alors dans le tremblement qui les saisit, ce fut à qui s'enfuïroit plustost, & à qui se cacheroit le premier; le Rat de Ville ayant bien à peine pû trouuer de la seureté dans vn lieu dont il ne sçauoit aucunement les adresses, joint qu'il n'estoit pas accoustumé à de semblables alarmes. Vn peu apres, le Valet qui les auoit ainsi effrayez, s'estant retiré, le Rat de Ville se remit à manger, & appella son compagnon, qui reuint à la fin tout épou-

uanté, ne se pouuant bien remettre de sa frayeur. Comme il se reuit auec son hoste, il luy demanda s'il estoit souuent en de semblables dangers? A quoy le Rat de Ville ayant fait response, qu'il y estoit tous les iours, sans que neantmoins il s'en mit beaucoup en peine ; *Tous les iours*, respondit l'autre ; *Si cela est, mon amy, ô que ton banquet a bien plus d'amertume que de douceur! Fay donc si bonne chere que tu voudras ; pour moy, i'ayme mieux estre pauure auec asseurance, qu'en auoir de reste, & viure toûjours dans ce chagrin.*

Discours sur la dixiéme Fable.

QVant au banquet des deux Rats, il est tout éuident qu'il ne signifie autre chose, que le parfait auantage qu'a vne tranquille Pauureté sur vne richesse mal asseurée, telle qu'ordinairement elle se rencontre dans les Cours des Grands, & dans les Affaires publiques.

Car outre l'importunité des vns & des autres, outre la peine d'acquerir, & le foucy de conferuer, outre la fatisfaction generale qu'on doit à tous, il y a fans doute extrémement à craindre en la colere du Prince, & en la haine des particuliers. Il n'en eft pas ainfi de la vie des champs: elle eft toute pleine d'vne innocente feureté, toute agréable, & toute voluptueufe. C'eft là où depuis le foir iufques au matin, on hume l'air en la pureté de fon eftre. C'eft là que l'on contemple à loifir les merueilles de Dieu, & là mefme où l'on eft déliuré des contraintes qui gefnent les Courtifans. La Santé au refte, y eft parfaitement conferuée, loin des diffolutions des Cabarets, des fureurs d'Amour, & des contagieufes maladies des mauuais lieux. Que s'il faut ceder quelque chofe au pouuoir de ce doux Tyran, & luy déferer quelqu'vn des hommages que toute la Nature luy rend, fans doute la Campagne eft le lieu où il exerce fon Empire auec plus de grace & de naïfueté. On y vit a la maniere du Siecle d'or: l'Intereft n'y a pas fermé la Corruption dans les volontez. On ne s'ayme que pour fe plaire. Tantoft on fe diuertit à la Chaffe, où parmy l'exercice du Corps l'Efprit ne reçoit pas vne petite fatisfaction. Tantoft la Pefche eft le diuertiffement du Solitaire: quelquesfois il s'égaye autour des Riuieres; quelquesfois il charme fa melancolie au fon d'vn chalumeau; Il eft le Roy de fon Village, fans que perfonne l'enuie, pource qu'il n'eft pas orgueilleux & qu'il n'a point d'autre eftude, que de bien faire à fes voifins. Toute l'eftenduë du Ciel eft à luy, toute la Campag

eſt ſienne : il alonge ſa vie en dormant peu : il la fortifie en repoſant auec tranquilité. Nul faſcheux demandeur ne vient à ſa porte : Nul Creancier ne l'importune : Les plus grands perſonnages de l'Antiquité luy tiennent compagnie dans les liures ; Et quelque part qu'il ſe tourne, il y trouue dequoy ſe diuertir apres le petit trauail de ſon eſtude : Bref, il ne fait rien à regret, rien auecque contrainte.

Que ſi l'on m'obiecte que ſes delices ſont moins precieuſes, moins cheres, & plus mal aſſaiſonnées, ie l'aduoüeray ; mais auſſi ſont-elles plus ſeures & plus naturelles. Les querelles ny les diuiſions n'y deſchirent pas la maiſon du Solitaire. Les Aſſaſſinats, ny les Imprecations ne luy battent point inceſſamment l'oreille. Les Perfidies ne le tiennent pas en haleine ; Et dans le comble de cette felicité, il peut à bon droict s'eſcrier auec Horace ;

Heureux qui d'vn Soc laboureur,
Loin de la ciuile fureur,
Auec ſes bœufs cultiue
La paternelle riue :

Et auecque Virgile,

O trop heureux payſans, s'ils connoiſſent leur bien !

Vne ſi douce vie agréoit ſi fort aux plus grands perſonnages de l'Antiquité, que Ciceron aduoüe ne s'eſtre iamais tant pleu aux honneurs, qu'on luy déferoit dans Rome, qu'en la metairie Tuſculane. Cincinnatus fut tiré du Soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au Soc. Curius & Fabricius préfererent les delices de manger leurs Raues, à la gloire des Batailles qu'ils auoient gagnées. Virgile n'a cele-

bré dans toutes ses Eglogues, que les plaisirs de la vie pastorale ; Et dans les Georgiques, il a pris le soin d'instruire les Hommes au Labourage. Horace & Martial loüent à tout propos, certaines maisons de plaisance de leurs amis, voire les leurs propres. En vn mot, quelque part que ie tourne les yeux, ie voy les plus excellens personnages de l'Antiquité, qui se sont diuertis aux delices de la vie champestre. Mais les modernes mesmes n'ont pas à mespris cette honeste passion ; tesmoin Petrarque, qui louë en diuers lieux sa voluptueuse Retraitte. Tesmoin Ronsard, Pybrac, Cardan en son liure de la Consolation, & vne infinité d'autres, pour ne pas nommer ceux qui sont encore viuans, & rauis des mesmes douceurs de la Solitude. Elles charmerent de telle sorte, dit Pline, le sage Aglaus Psophidius, que par elles-mesmes, il donna sujet à l'Oracle de l'estimer heureux, pour n'estre iamais sorty hors de l'enclos de sa maison. Ce que le Poëte Claudian dit aussi estre aduenu à vn certain Vieillard de son temps, qui n'estant qu'à vn quart de lieuë de la Ville de Veronne, n'eust iamais la curiosité de la voir.

Qui s'estonnera donc si Esope donne de l'auantage au Rat villageois, & luy fait porter impatiemment le temps qu'il demeura dans cette caue, où le Rat de ville luy auoit apresté à manger? Cela monstre bien que toute sorte d'incertitude estant ennuyeuse, il n'y a point de plaisir qu'elle ne corrompe, pource qu'elle est mere de la Défiance. Car de flotter incessamment dans la doute, d'auoir de la peine pour son

Maistre, pour ses ennemis, & pour ses amis; de ne voir point d'heure ny d'occasion où le Danger ne se mesle, d'estre sujet à rendre vn seuere compte de son Administration, de veiller sans recompense, pour les affaires publiques, & de s'incommoder pour les querelles des particuliers; Ces miseres où viuent les gens de la Cour, ne sont-elles pas capables d'ennuyer les plus resolus d'entr'eux, & de leur donner du tourment? Et toutesfois, ô merueille! la pluspart des Gentils-hommes sont enchantez iusques là dans cette façon de viure, que la seule pensée de la quitter leur est insupportable. Rien ne flatte tant leur imagination, que de se figurer qu'ils y seront eternellement, & que leur subjettion ne se tournera iamais en liberté. Auec cela neantmoins ils ne laissent pas d'en connoistre les infortunes, autrement leur ignorance pourroit passer pour felicité. Ils les connoissent donc, & les cherissent aussi: ils se repentent à tout moment d'auoir choisi cette condition, puis ils s'en dédisent. La felicité des hommes champestres leur touche quelquesfois l'esprit, s'il arriue qu'ils aillent à la chasse auec eux. Mais de briser pour cela leurs chaines, & de se ietter, à leur imitation, dans le train d'vne vie plus tranquille, c'est à quoy ils ne se peuuent resoudre. Il faut que la Vieillesse, ou la Pauureté, leur fasse quitter le Peché, & Dieu sçait auec quelle violence; si ce n'est encore qu'vne fin tragique les y surprenne, dont ils ne sont pas moins menacez, que le Rat Bourgeois de nostre Fable.

Fin de la dixiéme Fable.

II. DE L AIGLE ET DE LA CORNEILLE



FABLE XI.

De l'Aigle, & de la Corneille.

L'Aigle ne pouuant, ny par ſon induſtrie, ny par ſa force, arracher vn poiſſon hors d'vne coquille qu'elle auoit trouuée, la Corneille vint là deſſus; qui luy conſeilla de voler bien haut, & de laiſſer tomber la coquille ſur des caillous, diſant, que c'eſtoit le vray moyen de la rompre. Elle cependant demeura en bas pour en attendre l'iſſuë, qui fut telle, que l'Aigle ayant laiſſé cheoir ſa proye, la coquille ſe rompit: ce que voyant la Corneille, elle en déroba le poiſſon, & ainſi la

mocquerie & la perte en demeurerent à l'Aigle.

Diſcours ſur la onziéme Fable.

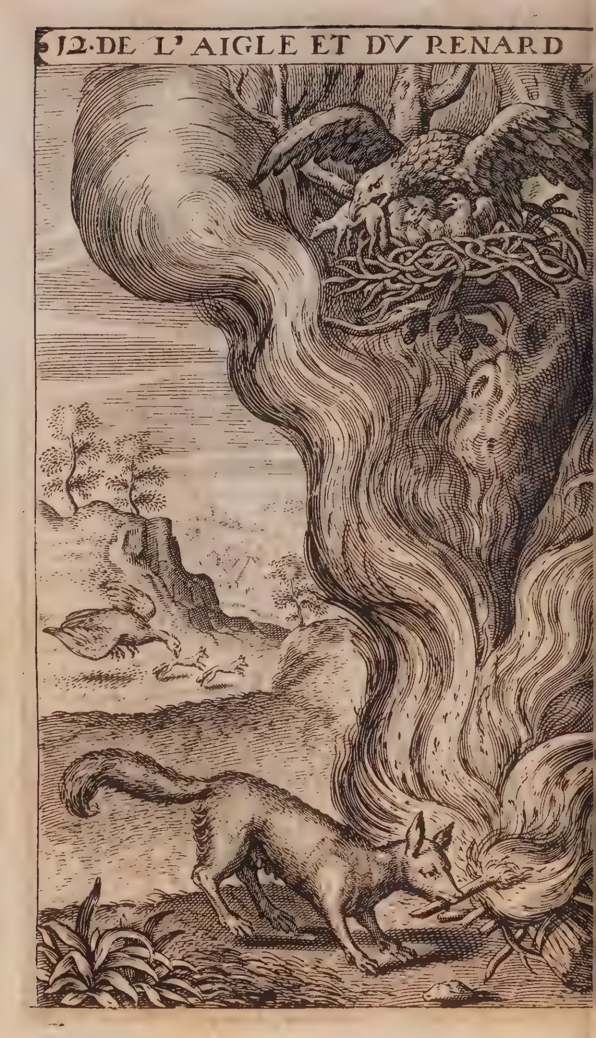
LE noble & courageux Oyſeau de Iupiter, inſtruit auiourd'huy par ſon exemple les Hommes, qui auec trop de franchiſe & de ſimplicité, ſe gouuernent par le conſeil des Trompeurs; Car ayant ſuiui celuy de la Corneille, il ſe trouua n'auoir eſté que le Cuiſinier de ce vil Animal, & luy auoir appreſté en meſme temps, & à manger & à rire. Combien voyons-nous de pareilles aduantures arriuer tous les jours dans le monde! Combien d'Ames, que leur Probité rend trop credules, ſe laiſſent-elles piper aux perſuaſions d'autruy, & n'employent leur peine ou leur pouuoir, qu'à l'aduantage de leurs faux amis! Ceux-cy trament des menées artificieuſes auec vn but intereſſé; & ſur le poinct que leurs pratiques s'en vont eſclorre, ils ſe tiennent aux aguets pour en voir l'iſſuë, & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes, auec leſquels ils ont fait vne amitié de deſſein, & qui n'eſt ny noble ny vertueuſe. Car comment pourroit eſtre pure & naturelle l'Inclination, qui a le gain & l'auantage pour

bjects ? Si l'Amitié consiste en la parfaite
nion de deux Ames, comment peuuent-elles
e joindre ensemble, s'il y a quelque chose de
errestre d'vn costé ? N'est-ce pas vn assembla-
e entierement disproportionné, & par con-
equent impossible, que celuy de l'Ame auec la
latiere; du Profit auecque la Bien seance, &
e l'Interest auec la Vertu ? D'ailleurs, com-
ent pourra trauailler l'Homme interessé, pour
contentement de celuy qu'il ayme; si sa refle-
ion va premierement à luy seul ? N'est-ce pas
estruire les fondemens de l'Amitié, qui sont
'estre toûjours officieux, toûjours bien-fai-
nt, voire mesme de viure en la personne que
on cherit?

Que cela suffise pour la preuue de cette veri-
, à sçauoir que les bons Amis ne sont pas
ompatibles auecque les desseins mercenaires,
que d'en admettre de cette sorte en sa fre-
entation, c'est courir la fortune de l'Aigle,
i ne gagna que de la honte dans le conseil
la Corneille. Il est vray que c'est vne hon-
bien supportable à vne Ame genereuse, à
use qu'elle tesmoigne la candeur & la sinceri-
dont elle est pleine. Ce fut pour cela qu'vn
cien Roy, à qui l'on vint rapporter qu'il
oit esté trompé d'vne grande somme de de-
ers par vn Cretois; voulant monstrer à ce
erfide, que ce mal luy estoit aduenu par vne
scheté naturelle; *Il a fait le Cretois*, dit-il, *&*
y fait le Roy. Aussi nostre Phrygien n'attribuë
tte deception qu'au plus noble des Oyseaux;
nous donne à entendre par là, que c'est le
ce d'vne belle Ame, que la Facilité. A quoy

toutesfois il essaye d'apporter du remede par cette inuention, & nous enseigne de ne faire amitié qu'auec nos semblables. Mais il veut sur tout que nous apprenions à discerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les Conseils qu'ils nous donnent; Il veut, dis ie, que nous estudions auec soin, pour voir s'ils ne sont point de ces Oyseaux passagers, qui nous viennent voir en Esté, quand toutes choses nous rient, & nous abandonnent en Hyuer, pour se garantir sous vn autre Climat, de la violence des Aquilons & de la froidure. Disons encore que ces Mercenaires imitent le Chien, qui ne cherit l'os, qu'entant qu'il y trouue de quoy ronger, & qui le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la substance. Ainsi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyran de Sicile, ils vsent de leurs Amis, comme de la vaisselle de table. Car ils vuident les plats, quand ils sont pleins, & les rejettent, sans en tenir compte quand ils sont vuides. D'où il faut conclure qu'auant que de s'asseurer sur l'amitié de quelqu'vn, il est necessaire de l'auoir auparauant bien éprouué, par vne longue & veritable connoissance. Car de donner son cœur à la premiere occasion entre les mains d'vne personne qui nous n'auons point pratiquée, c'est, à mon aduis, la mesme imprudence, que de se hazarder sur vn Vaisseau, sans auoir pris garde s'il est entier, ou bien calfeutré.

Fin de la onziéme Fable.


12·DE L'AIGLE ET DV RENARD



FABLE XII.

De l'Aigle, & du Renard.

L'Aigle & le Renard ayant fait amitié enſemble, conclurent le demeurer l'vn auprés de l'autre, 'imaginans qu'ils en viuroient en neilleure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur conuerſation mutuelle. L'Aigle bâtiſt donc ſon nid ſur vn haut arbre, auprés duquel le Renard fit ſa terriere, & mit ſes petits ledans. Mais vn iour entre les autres, il arriua qu'eſtant ſorty pour eur chercher quelque proye, l'Aigle, qui en auoit beſoin auſſi bien que luy, vola droit au lieu où eſtoient les petits Renards, qu'elle

rauiſt promptement, & en fiſt curée à ſes pouſſins. Le Renard ne fut pas plûtoſt de retour, qu'il reconnut le cruel carnage qui s'eſtoit fait en ſon abſence, & en fut extrémement faſché. Mais dautant que pour eſtre Quadrupede, & n'auoir point d'ailes, afin de pourſuiure ſon Ennemy, il iugeoit comme impoſſible de s'en vanger ; s'aydant du commun remede, qui reſte ſeul aux miſerables, & à ceux qui ne peuuent faire ce qu'ils voudroient bien ; il ſe mit à maudire l'Aigle, & ſouhaitta que toutes ſortes de maux luy aduinſſent, tant a de pouuoir la haine, apres vne amitié violée. Comme en effet, il ne tarda guere à eſtre vangé ; car ſur le poinct qu'en ce meſme temps on faiſoit vn Sacrifice de cheures à la campagne, l'Aigle en ayant rauy vn lopin, où eſtoient attachez quelques charbons encore flambans, porta le tout en ſon nid : Et

dautan

dautant qu'il estoit fait de foin, & de semblable matiere seiche & legere, joint qu'il faisoit fort grand vent, le feu ne tarda guere à s'y mettre, & le consomma. Alors les poussins de l'Aigle, qui ne pouuoient encore voler, sentans l'ardeur de la flamme, se laisserent cheoir à terre, où toutesfois ils ne furent pas long-temps: car le Renard, qui estoit en bas, se ietta sur eux incontinent, & les engloutit en la presence de leur mere.

Discours sur la douziéme Fable.

CEtte douziéme Fable fait representer à l'Aigle, vn personnage bien different du precedent, par vne preuue éuidente qu'elle donne de Perfidie & de Cruauté. Nous l'auons veuë il n'y a pas long-temps, joüer le rolle d'vn Prince genereux, mais trop confiant, qui se laisse deceuoir aux conseils d'autruy; Et nous la voyons maintenant tromper le Renard,

auec qui elle auoit iuré vne eſtroitte confidence. D'où vient donc que le plus genereux de tous les Oiſeaux, ſe peruertit ſi ſoudainement? Eſt-ce que noſtre Phrygien a voulu donner à entendre par cette Fable, la grande foibleſſe des Hommes, qui ne ſont iamais ſi bien confirmez en l'habitude d'vne Vertu, qu'ils ne courent fortune de tomber le lendemain dans le Vice contraire, & de deshonorer en vn moment toute la gloire qu'ils s'eſtoient acquiſe? Ou ſi c'eſt qu'en ſa naiſſance, l'Aigle fut vn Animal genereux & noble, de qui la Vertu s'abaſtardit inſenſiblement en vne Cour, depuis que ce Roy des Oiſeaux vint à eſtre le Fauory de Iupiter, qu'il fut employé à porter ſes armes, & qu'il ſe meſla de l'infame miniſtere de ſes amours? Où bien, eſt-ce qu'Eſope a voulu monſtrer, qu'on n'eſt point obligé de garder ſa parole aux Meſchans, en quelque temps qu'on la leur ait donnée, & qu'à cette occaſion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en luy rauiſſant ſes petits, pour en repaiſtre les ſiens propres?

Mais ſi c'eſtoit là ſon intention, ie ne ſerois pas d'accord auecque luy; Car i'eſtime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'vn des deux, à ſçauoir à l'Homme de bien ou au Meſchant, il eſt preſque plus à propos que ce ſoit au premier, pource qu'il tire de ſi grandes ſatisfactions de ſa propre Vertu, qu'il luy eſt aiſé de prendre patience en toute ſorte d'accidens, voire meſme de trouuer des delices en ſa mauuaiſe fortune. D'ailleurs, l'Homme de bien eſtant d'ordinaire beaucoup plus trait

table que le Meſchant, il eſt à croire qu'il prendra nos excuſes en meilleure part, & ſe laiſſera peu à peu gagner aux raiſons que nous aurons euës de luy manquer de parole. Que ſi nous ſommes dans vne faute ſans défenſe, il retiendra ſa colere auec plus de moderation que le Vicieux, & ſe contentera tout au plus de nous priuer de ſon amitié. Il n'en eſt pas ainſi des Courages felons & malicieux. Comme ils ne ſont pas d'humeur de rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourberie; Et quand meſme la Tromperie ſeroit capable d'excuſe, c'eſt à quoy ils ne ſe connoiſſent point; mais ils ſe laiſſent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuſes: Ils reclament la foy qu'on leur a promiſe: ils prennét à témoins les Dieux & les hommes: ils nomment l'Imprudence, Malice: & bref ils ſcandaliſent les Vertueux, ſous le nom d'Hypocrites.

De cecy l'on peut conclurre aiſément, qu'il eſt moins pernicieux de manquer de parole aux Bons qu'aux Meſchans, encore qu'à la verité ce ſoit vne choſe indigne d'vn Homme bien né, de tomber en cét inconuenient enuers qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt d'auanture qu'il y ait vn auantage ſi grand en cela, qu'il ſoit hors de toute proportion; encore eſt-il neceſſaire, à mon opinion, qu'il ſe rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'vtilité publique. Car s'il n'y va que de noſtre Intereſt propre, il n'y a point de ſi grande laſcheté que de tromper & fauſſer ſa foy. La Fable nous l'aprend icy, quand elle dit que pour l'auoir violée à Mercure, Battus fût chan-

gé en pierre; Et l'Hiſtoire nous le confirme encore mieux, par l'exemple de Saladin, qui tout Infidele qu'il eſtoit, ayant fait ſon priſonnier de guerre à Damiette S. Louys Roy de France, le relaſcha ſur ſa foy, dont il receut pour oſtage la Saincte Hoſtie.

Ie pourrois alleguer icy l'exemple d'Attilius, qui courut à vne mort certaine, pour s'acquitter de la promeſſe qu'il auoit faite à ſes Ennemis, combien que les Sacrificateurs, & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent auecque trop de raiſon. Mais ie reuiés à la Fable, qui m'apprend que l'Aigle ne fut point excuſable, pour auoir vſé de Tromperie enuers vn Animal infidele, quand meſme il l'euſt eſté mille fois dauantage. Que ſi elle rejette ſa faute ſur vne extréme neceſſité, prenant pour pretexte de ſon action la Charité paternelle, elle ne trouuera non plus d'excuſe auecque nous, puis qu'elle deuoit non ſeulement laiſſer perir ſes petits, mais encore mourir elle-meſme de faim, plûtoſt que de joüer vn ſi laſche tour à ſon Amy. Auſſi voyons-nous que la Vengeance ſuit encore ſon peché, & que les cris du Renard eſmouuent la colere des Dieux. Car ils permettent que ſon nid propre ſoit embraſé, & que ſes petits, pour ſe ſauuer de la flame, tombent dans la gueule de leur Ennemy.

Cela nous apprend, que les Meſchans qui fauſſent vne amitié, reçoiuent enfin la punition qui leur eſt deuë, voire meſme qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'ils ont outragez. Il eſt arriué de tout temps vne infinité d'exemples de cette nature, dont ie ne rappor-

teray que celuy de Saül enuers Dauid, en la puiſſance duquel il ſe trouua ſi bien reduit dans vne Ciſterne, qu'il ſeroit ſans doute mort de ſa main, ſi le vertueux ieune homme n'euſt moderé ſon reſſentiment. I'obmets ce qui aduint à Richard, au retour de la Terre-Saincte, & me contente de conclurre ce diſcours par l'exemple du vertueux Huniade. Celuy-cy ayant receu des outrages nompareils du Prince de Valachie, voire meſme ayant eſté pluſieurs fois reduit au poinct de mourir par ſon commandement, au retour de la bataille de Varne, fut à la fin ſauué de la priſon par l'entremiſe des Seigneurs d'Hongrie; & reuenant quelques iours apres dans le Païs des Valaque, défit en Bataille, & prit priſonnier ſon mortel Ennemy, auquel encore qu'il vouluſt laiſſer la vie, ſelon ſon ordinaire generoſité, ſi luy fuſt-il impoſſible d'obtenir cela des Hongres, qui vengerent ſa querele en deſpit de luy meſme, & ſe rendirent les Iuges de celuy qui auoit eu deſſein d'eſtre ſon Homicide. Le meſme aduint à Yuon, Vaiuode de Tranſſiluanie, lequel ayant receu vne extraordinaire quantité de bien-faits du Grand Seigneur, ſe reuolta contre luy dans ſa Prouince, & gagna cinq ou ſix Batailles importantes contre ſes Lieutenans, vſant auecque tant d'inſolence de ſes victoires, qu'on le iugeoit encore plus cruel Ennemy, que grand Capitaine. Il fut neantmoins reduit à la mercy des Turcs, & mourut deux heures apres de la main d'vn Ianiſſaire.

Fin de la douziéme Fable.


13. DV CORBEAV ET DV RENARD



FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.

LE Corbeau ayant troué quelque proye, s'en réjoüissoit, & faisoit vn merueilleux bruit sur vn arbre ; lors que le Renard, qui luy vit faire toutes ces mines, estant accouru à luy ; *Bien te soit*, dit-il, *Monsieur le Corbeau : I'ay souuent ouy dire d'estranges choses de toy ; mais à ce que ie vois maintenant, elles sont bien fausses. Voila pourquoy, comme i'ay passé par icy, t'ayant veu fortuitement perché sur cét arbre, ie me suis aduisé de m'en approcher, pour reietter cette calomnie. Car quelle apparence y a-t'il de souffrir qu'on die de*

toy, que tu és plus noir que de la poix, puis que mes yeux me font voir que tu ſurpaſſes la neige en blancheur? Certes, s'il en faut croire mon iugement, ie trouue que tu as de l'aduantage par deſſus les Cygnes, & que tu és plus beau que du lierre blanc. Que ſi ta voix eſtoit auſſi excellente que tes plumes, ie ne croirois pas mentir, ſi ie t'appellois le Roy des Oyſeaux. Ces termes de flatterie allecherent ſi bien le Corbeau, qu'il luy prit enuie de chanter; mais comme il s'appreſtoit pour cela, il laiſſa cheoir vn fourmage qu'il auoit au bec, & le Renard s'en ſaiſit incontinent. Il s'éclata de rire pour lors, tandis que de ſon coſté le miſerable Corbeau demeura confus, & qu'il eut grande honte de ſa perte, & de ſon malheur.

Discours sur la treiziéme Fable.

L'Impertinente vanité du Corbeau sert d'exemple à vne infinité de gens, qui se laissent miserablement affiner aux Flatteurs, en adherant sans raison aux vaines loüanges qu'ils leur donnent. Comme en effet, pour tromper adroittement ceux qui sont encleins à se laisser cajoler, les faux Amis n'ont point d'amorce plus propre que celle de la Flatterie, qui est en effet le poison de l'Amitié. Ces Malheureux que ce Charme ensorcele, à force d'estre enyurez par les complaisances de leurs Enchanteurs, prennent vne opinion si excessiue de leurs propres merites, qu'il leur est fort mal- aisé de se reconnoistre. C'est pour cela que Plutarque a beaucoup de raison de les appeller pires que des Ennemis. En effet, ceux-cy ne tendent des pieges qu'à nostre Fortune, ou à nostre Vie, & n'essayent à ruiner que le Corps; au lieu que le Flatteur destruit entierement les Vertus de l'Ame, & ne craint rien tant au monde, que de voir le Prince à qui il s'addresse, vertueux, & bien conditionné. Car il se figure assez que la premiere action qu'il feroit en ce cas-là, seroit de le chasser d'aupres de luy, & d'appeller à sa place vn homme sincere & veritable. Que si le premier precepte de la Sagesse est de se bien connoistre, le Prince qui s'appli-

quera vne fois à ceste estude, quel estonnement receura-t'il en voyant la difference qu'il y a de ce qu'il est, à ce qu'on luy a dit qu'il estoit? Auec quelle satisfaction pourra-t'il confronter la verité de son estre, à la peinture du Flatteur? Quelle disproportion trouuera t'il du miroir fidele à l'artificiel? Car ces gens-là ne se contentent pas, en clabaudant aux oreilles de leur Maistre, de faire passer vn Vice sous le nom de la Vertu qui luy est proche, comme, d'appeller la Prodigalité, vne action liberale; la Complaisance, Timidité; la Valeur, Precipitation, & ainsi de toutes les autres Vertus. Leur effronterie passe bien au delà de ces limites. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunément le titre de Bonté à ce qui est vne pure Malice; Semblables en cela au Renard de cette Fable, qui ose bien dire au Corbeau qu'il est blanc, & démentir en luy l'experience de tout le monde.

Mais ie ne m'estonne pas si fort des extrauagantes flatteries de telles gens, comme de la stupidité de celuy qui les reçoit Car quelle apparence y a-t'il de se rapporter à vn tiers de ce que l'on est, & d'apprendre ses veritez de la personne d'autruy? Les Grands ne peuuent-ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux, ne le font pas sans raison, & que c'est ordinairement, ou pour l'amour d'eux-mesmes, ou pour le zele qu'ils ont du bien public, & de la Vertu? Quant à ce dernier poinct, il y a si peu d'hommes qui soient touchez d'vne si juste & si honeste consideration, qu'à peine s'en trouuera-t'il vn seul parmy des milliers. Pour

le premier, l'Experience fait voir aux Grands, qu'ils se trompent fort de croire qu'ils soient purement & veritablement aymez. Car si la disproportion des qualitez empesche leur affection de descendre à nous, de crainte de se rabaisser par l'égalité necessaire entre les amis; dans les inclinations des petites gens, n'y a-t'il pas la mesme difficulté de s'éleuer iusques à eux, & de paruenir à ce poinct de justesse, qui leur est à eux-mesmes si mal aisé? D'ailleurs, ie trouue assez d'autres raisons, pour prouuer qu'il est mieux en la puissance d'vn Prince de bien aymer vn particulier, qu'en celle d'vn particulier d'aymer bien vn Prince. Car pour nostre regard, il se peut faire que nous soyons éblouys de sa Majesté, ou saisis de la crainte de ses jugemens, qui sont deux conditions capables d'empescher l'amitié d'homme à homme, & qui ne sont compatibles qu'auec l'amitié de l'homme à Dieu; au lieu que le Prince nous peut regarder, sans estre frapé de peur, ny d'éblouïssement. Il faut adjouster à cela, qu'il est presque impossible qu'vne Amitié se conserue toute pure dans les occasions qu'il y a de la corrompre & de l'interesser. Nous pouuons esperer tant de choses des Grands, & ils sont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il est mal-aisé de n'estre pas mercenaire auprés d'eux, quand mesme nous y serions venus auec vne intention libre de tout interest. Car l'esprit de l'homme se porte bien aisément de l'Honeste & du Delectable à l'Vtile, principalement si le profit qu'il pretend, est compatible auecque la Probité. C'est ce qui a fait dire à

Platon & à Ariſtote, que le Gain eſt vne choſe bonne, & loüable de ſoy, en cas que les Loix le permettent. Or eſt-il qu'il falloit bien qu'ils jugeaſſent tres licite celuy que l'on fait à la Cour des Princes, veu que l'vn des deux deuint riche auprés d'Alexandre, & l'autre auprés de Denys. De toutes ces choſes il eſt aiſé de conclurre, que les Princes ne ſont que fort rarement aymez pour l'amour d'eux-meſmes, non plus que pour la conſideration de la Vertu. Il s'enſuit donc, que la plus-part des Courtiſans ſont intereſſez, & qu'ils ayment leur Maiſtre pour le ſeul aduantage qu'ils en eſperent. Que ſi cela eſt, comment ſe peuuent ils fier au rapport des perſonnes mercenaires, qui n'aſpirent veritablement qu'à baſtir leur Fortune aux deſpens meſmes de leur Seigneur ? Ne ſeroit-il pas plus à propos, qu'ils fiſſent vne diligente enqueſte de leurs défauts parmy les eſcrits des Philoſophes, que de s'arreſter aux complaiſances des Flatteurs ? Les Liures ſont des Amis qui ne trompent point : on y peut voir l'Image de la Verité, que les Hommes viuans ne nous tranſmettent qu'à trauers des rideaux : c'eſt là qu'il eſt raiſonnable de s'exprimer, au lieu de faire comme le Corbeau, qui ſe perſuade non ſeulement d'eſtre blanc ; mais encore de bien chanter, & laiſſe tomber la proye en la gueule de ſon Flatteur.

Fin de la treiziéme Fable.

14. DV LYON ENVIEILLY



FABLE XIV.

Du Lyon affoibly de Vieilleſſe.

LE Lion, qui par vn excés de cruauté s'eſtoit fait pluſieurs Ennemis en ſes ieunes années, en porta la peine en ſa Vieilleſſe. Car durant cét âge debile, les autres Beſtes luy ſçeurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'aſſaillit donc de ſa dent, & le Taureau de ſes cornes. L'Aſne meſme fit le vaillant contre luy; & pour effacer ſon vieil nom de faineant & de laſche, il ſe mit à l'attaquer à coups de pieds & de langue. Cependant le pauure Lion bien affligé: *Helas*, diſoit-il en gemiſſant, *ceux que i'ay autres-*

fois desobligez, me font maintenant du mal, & ie trouue qu'ils ont raison. Mais ce qui me fasche le plus, c'est que les autres à qui i'ay fait du plaisir, au lieu de me rendre le semblable, me haïssent, sans en auoir du suiet. I'ay doncques esté bien fol d'auoir fait tant d'Ennemis, & l'ay encore esté dauantage de m'estre fié à de faux Amis.

Discours sur la quatorziéme Fable.

CE Lion, que nous voyons estendu à l'entrée de sa cauerne, est vn Tableau de la fin des meschans hommes. Car comme cét Animal ayant deuoré vne estrange quantité de Bestes, se trouue accablé de Vieillesse & de Pauureté, sans auoir la force de se leuer, pour s'en aller à la chasse; Ainsi voyons-nous bien souuent, que ceux qui ont appauury les autres, & qui se sont maintenus du sang du Peuple, ne laissent pas de se trouuer au dernier periode de leur vie, dépourueus de toutes commoditez, languissans de faim, & reduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous est proposée. Car tous les Animaux, que le Lion

Lion auoit offensez, se mettent à l'assaillir, & prennent vne cruelle vengeance de ses affronts. Il n'est abandonné que de ceux qu'il a seruis durant sa vie. Les autres ne manquent pas d'estre auprés de luy, pour tirer raison des violences de sa ieunesse. L'vn luy redemande son peré qu'il a esgorgé, l'autre sa mere, & ceux qu'il a le plus cheris dans le monde. Cependant, ses premiers Amis qui le voyent affligé, ne viennent aucunement à son secours: Au contraire, ils se tiennent bien loin de luy, & ne daignent escouter ses plaintes; En quoy il esprouue veritable le dire du gentil Poëte,

L'on ne se souuient que du Mal,
L'Ingratitude regne au Monde;
L'Iniure se graue en metal,
Et le Bien-fait s'escrit en l'onde:

Au lieu que s'il eust mené vne vie moins tyrannique enuers ses inferieurs, il ne receuroit pas maintenant le desplaisir de les voir bandez contre luy; Et quoy que possible ses Amis ne luy seroient pas plus charitables durant sa vie, si est ce qu'en mourant, il auroit du moins la satisfaction de sa Probité, qui est la plus douce Consolation que nous ayons, & deuant & apres nostre mort. Car tous les hommes qui ont fait estat de nous, pendant la verdeur de nostre âge, & l'vtilité de nos seruices, nous quittent-là froidement quand nous sommes vieux, pource que nous ne pouuons plus rien contribuer à leur bonne Fortune. Ce n'est donc pas de merueille, s'ils nous abandonnent; Mais c'est bien vne chose execrable, & toutesfois tres-commune, que nos Amis nous tournent le dos sur le declin,

& dans les diſgraces qui nous viennent de noſtre mauuais Deſtin. Alors nous reconnoiſſons, mais trop tard, que ceux que nous auons creu par le paſſé nous eſtre affectionnez veritablement, n'ont eu pour nous qu'vne amitié fauſſe & déguiſée. Ie paſſe bien plus auant, & dis qu'ils n'en ont point eu du tout, puis qu'en nos vieux iours, & en noſtre extréme neceſſité, pas vn d'eux ne s'eſt offert à nous ſecourir. Cette verité iuſtifie celle-cy de Namertes, Ambaſſadeur des Lacedemoniens, à qui vn Courtiſan ayant voulu perſuader vn iour, qu'il auoit beaucoup d'Amis; *Ie n'en croy rien*, luy reſpondiſt-il, *& i'attends toûiours que l'Aduerſité me l'apprenne.* Auſſi n'y a-t'il qu'elle qui nous deſcouure que dans nos malheurs les mauuais Amis ſont les premiers à faire mention de nos fautes, iuſques à nous traitter inhumainement. Ce fut, ce me ſemble, le plus grand de tous les maux du bon Iob, de ſe voir expoſé ſans ſujet aux railleries de ſes Familiers, qui ſembloient conſpirer contre luy, pour l'affliger dauantage. Ce qu'ils faiſoient, à mon aduis, de peur d'eſtre obligez à le ſecourir, en le rendant odieux, pour colorer leur Tyrannie d'vn ſpecieux pretexte de ne faire pas eſtat d'vn Meſchant.

Fin de la quatorziéme Fable.

15. DE L'ASNE ET DV CHIEN



FABLE XV.

De l'Asne, & du Chien.

LE Chien flattoit son Maistre, & tous ceux de la maison, qui l'amadoüoient, & le caressoient de mesme. Ce que voyant l'Asne, il en soûpira profondément, touché du souuenir de sa miserable condition. Car il croyoit n'y auoir point d'apparence, qu'vn petit Chien inutile, fust neantmoins agréable à tous, & nourry des viandes de son Maistre, bien que cependant il ne receut tout ce bien que par le plaisir qu'il donnoit, sans auoir aucune peine. Luy tout au

contraire, à ce qu'il diſoit, eſtoit chargé d'vn peſant fardeau, jamais oiſif, toûjours battu, & en la diſgrace de tous; *Puis que cela va ainſi,* continüoit-il, *ie ſuis d'aduis de faire deſormais vn ſi bon meſtier que celuy des flatteries & des careſſes.* Cette reſolution priſe, il arriua quelque temps apres, que voyant ſon Maiſtre de retour en la maiſon, il voulut voir quelle ſeroit l'iſſuë de ſon entrepriſe. S'en allant pour cét effet au deuant de luy, il ſe jetta ſur ſes eſpaules, & le frappa rudement des pieds, luy penſant faire de grandes careſſes. Le Maiſtre du logis s'eſtant à meſme temps mis à crier, voila venir les valets, qui traitterent le pauure Aſne à coups de baſtons, pour recompenſe de ce qu'il croyoit faire le ciuil, & l'honneſte.



Discours sur la quinziéme Fable.

CE pauure Asne fait vn tour de son mestier dans cette Peinture, & entreprend de reüssir en vne chose, où il ne gagnera que de la honte & de la confusion. En effet, à quel propos veut-il forcer auiourd'huy sa nature stupide, pour imiter les gentillesses du Chien, qui sont entierement contraires à sa lenteur? Il a possible ouy dire qu'vn Philosophe auoit entrepris d'enseigner à vn Animal de son espece la dance Pyrrhique, dans le terme de dix ans, & qu'à ce dessein il s'estoit obligé enuers vn Empereur; Ou possible a-t'il apris qu'en Egypte, selon le dire de Cardan en ses subtilitez, par vne certaine inuention, l'on apprend aux Asnes à trepigner à la cadance de quelque instrument, & reüssir de fort bonne grace à plaire à tous les spectateurs. C'est ce qui l'enhardit de faire des caresses à son Maistre, afin de gagner quelque place en son inclination, par le moyen des sauts & des flateries. Mais, ô l'impertinente asnerie! ô la sottise de cét animal! Il ne void pas que les choses faites contre l'inclination reüssissent presque toutes à contre temps, & remplissent leur Autheur de honte & de repentir. Ce qui estant prouué tous les iours par l'Experience, ne laisse pas de s'appuyer aussi sur quelque

raiſon. Car la ſage Nature nous ayant tous produits eſgalement, composez de pieces ſubſtantielles, qui ſont le Corps & l'Ame; & derechef nous ayant fait participer aux facultez de tous les deux, n'a pas laiſſé de mettre quelque difference en la facilité de nos actions, & a doüé particulierement les vns d'vne choſe, & les autres d'vne autre; Comme par exemple, Milon le Crotonien, & Ariſtote, eſtoient également Hommes, & également Indiuidus de leur Eſpece. Ils eſtoient composez d'Ame, & de Corps, & derechef l'Ame & le Corps de tous les deux eſtoient doüez de facultez naturelles. Et toutesfois, ils ne les exerçoient pas auecque la meſme perfection: Car la complexion de Milon le Crotoniate eſtoit plus robuſte quant au corps, & le rendoit par conſequent plus capable que tout autre, de la lutte, de l'eſcrime, & de la courſe; au lieu que le temperament d'Ariſtote eſtoit plus ſubtil & plus delié; ſon ſang pur, & aërien, & les ſieges de l'Entendement, & de la Memoire, plus fauorablement organiſez en luy qu'en nul autre homme de ſon âge, pour vacquer à la contemplation des choſes de la Nature; Tellement que ſon Genie le portoit à méditer, & à raiſonner; En quoy certes il a excellé de la façon que ſes Eſcrits le teſmoignent.

Cela eſtant, comme nul n'en doit douter, la conſequence que l'on en tire, eſt qu'il n'y a point d'Homme en qui la Nature n'ait fait naiſtre l'Action qui luy eſt la mieux ſéante, & la plus vtile. Ce qui ſe prouue premierement, pource que comme elle meſme ne nous a donné

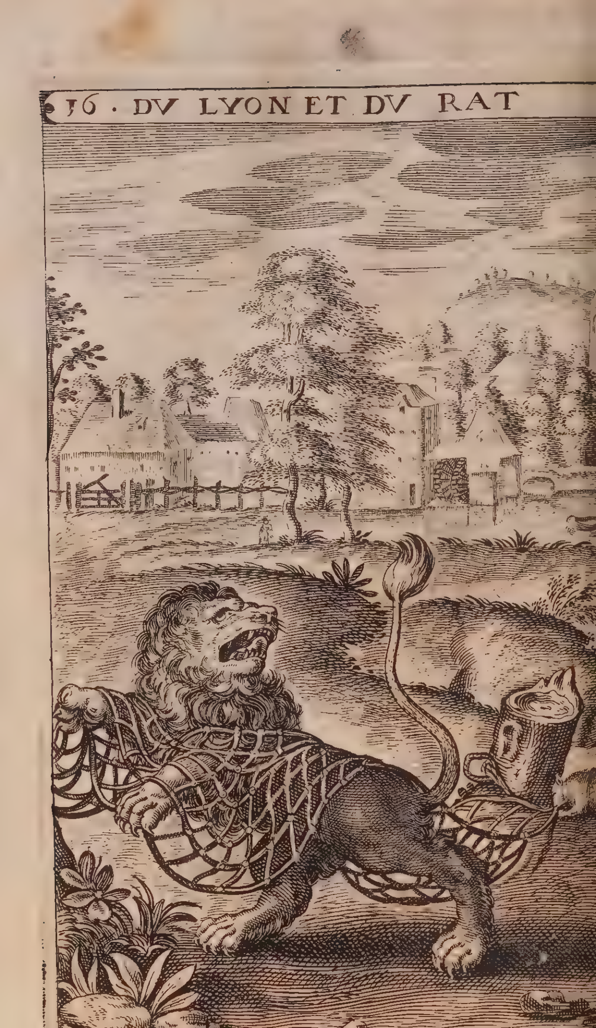
ucun desir, sans nous ouurir le chemin à son
ffet, ainsi il n'y a point d'apparence qu'elle
ous ait rendu tres habiles en vn effet, sans nous
conuier par le Desir, & par l'Inclination.
D'ailleurs, estant vray ce que dit Aristote, que
ulle action naturelle n'est sans volupté, il
emble que là où nous reüssissons le mieux, nous
prenons aussi plus de plaisir, & par conse-
quent que nous y sommes portez auec plus
l'enuie. A ces raisons i'en pourrois adjoûter
uantité d'autres, si j'auois plustost dessein de
aire vne dispute Philosophique, que l'Allego-
ie d'vne Fable. Puis ie ne crois pas qu'il soit
ecessaire d'en alleguer dauantage, pour prou-
ier vne Verité si receuë, à sçauoir, que nous
enons de la naissance vn certain Instinct, qui
ous porte ordinairement aux Actions où nous
ommes le plus propres, qui se fortifient par
'Exercice, & par le Raisonnement. Il est
lonc bon que nous suiuions cét Instinct, si nous
oulons reüssir agréablement en nos Actions;
A quoy certes il est difficile que nous man-
quions, nous laissant conduire aux secrets mou-
iemens des choses ausquelles l'ingenieuse Na-
ure nous a fait naistre: Cette bonne Mere
eut que ses Enfans, ne s'esgarent point des
races qu'elle leur a marquées. Comme ils ont
ous des talens particuliers; elle desire aussi que
hacun d'eux s'y attache particulierement
our y exceller. Si l'Homme donc se connoist
ropre à quelque profession qu'il s'y applique
ardiment, & il y reüssira, sur tout en la Poë-
ie, qui n'est pas sans suiet appellée,

Vn Feu diuin, vn Don qui vient des Cieux.

Comme au contraire, il ne trouuera iamais ſon conte à s'adonner à vne Eſtude, qui ſera contraire à ſon Genie. Ce que l'Experience nous fait voir encore éuidemment en la Bouffonnerie, plus qu'en toute autre action. Car quant aux Arts & aux Sciences, il arriue quelquesfois qu'vn naturel rude & groſſier, ſurmonte ſes propres défauts par l'obſtination, & deuient capable des choſes difficiles, en deſpit meſme de la Nature. Mais nul n'a iamais veu qu'on ſe ſoit rendu plaiſant, ſans y auoir vne grande diſpoſition naturelle; ſoit que la gentilleſſe du Bouffon conſiſte aux poſtures, & au maniment du corps, comme aux Hiſtrions, & aux Pantomimes; ſoit qu'elle dépende entierement de la grace de l'Eſprit, comme aux diſeurs de bons mots, ſoit qu'elle participe de tous les deux, comme aux Comediens; Ce que l'ingenieux Eſope nous a voulu figurer en cette Fable, pour monſtrer l'impertinence de ceux qui ſe meſlent d'vn meſtier qu'ils ne ſçauent pas.

Fin de la quinziéme Fable.




36 . DV LYON ET DV RAT



FABLE XVI.

Du Lion, & du Rat.

LE Lion abatu de chaleur, & de laſſitude, ſe repoſoit à l'ombre, & ſur la verdure, lors que voila ſuruenir vne troupe de Rats, qui ſe voulurent joüer ſur ſa croupe; Mais luy s'eſtant eſueillé, en ſaiſit vn de ſa pate; qui ſe voyant pris, ſe mit à luy demander pardon, ſe diſant indigne de la colere d'vn ſi genereux Animal. Comme en effet, le Lion relaſcha ſon priſonnier, imputant à laſcheté de tuer vne ſi petite beſte. Vn peu apres il arriua, que lors qu'il couroit dans la foreſt, il tomba fortuitement

dans les filets des Chasseurs, où il pût bien rugir à loisir, mais non pas s'en déuelopper. Le Rat suruint à ce bruit, & reconnut par le rugissement que c'estoit le Lion qu'on auoit pris. Il accourut donc pour le secourir, & sçeut si bien chercher les nœuds des cordages, que les ayant trouuez, il se mit à les ronger, & par ce moyen il deliura le Lion.

Discours sur la seiziéme Fable.

QVant à la reconnoissance du Rat enuers le Lion, elle a esté tres-sagement inuentée par Esope, pour nous donner à entendre, qu'il n'est point de si chetiue personne, de qui les Grands ne puissent auoir besoin; & par consequent, qu'il est bon d'vser de Clemence enuers eux; ce qu'il ne faudroit pas laisser de faire, quand mesme on n'en deuroit esperer aucune sorte de recompense. Car la Vertu estant vne chose bonne de soy, il faut conclurre de necessité, qu'elle est desirable aussi pour soy-mesme. Or de toutes les Vertus, ce n'est pas la moindre que la Clemence, ou la Misericorde enuers les

foibles, tant pource qu'elle est meslée de Generosité, qu'à cause que elle appartient à la Iustice. Ainsi, quand mesme elle ne seroit suiuie d'aucun aduantage temporel, nous ne laisserions pas d'estre obligez à la pratiquer, en consideration de sa noblesse & de sa dignité. Mais il semble que la Bonté Diuine, pour nous conuier à cela plus puissamment, y a joint quantité de recompenses; Car nous ne voyons guere de personnes charitables, dont la Fortune ne prospere en cette vie, & ne soit suyuie d'vne bonne fin pour les mener en l'autre. Et à vray dire si cela n'estoit, dequoy seruiroit aux Vertueux, de s'estudier si ardamment aux Actions genereuses, & d'oublier leurs interests propres, pour faire du bien à leur Prochain? Quelle plus douce consolation peuuent-ils auoir icy bas, que celle du fruict qu'ils en attendent d'enhaut, & combien a-il valu à quelques-vns d'auoir esté courtois & officieux?

Il faudroit alleguer des volumes entiers pour la preuue de cette reconnoissance, qui ne me semble que trop commune d'homme à homme, puis qu'elle a passé iusques aux Animaux. Car nous lisons dans les Annales des Grecs, qu'vn jeune homme ayant eleué vn Dragon depuis sa naissance, le despoüilla si bien de sa fierté naturelle, que durant plusieurs années il ne luy fist aucun mal, ny à ceux de son logis. Mais enfin, soit qu'il eust blessé quelqu'vn des Citoyens, soit qu'il n'en eust fait que la peur, tant y a que son Maistre eust commandement de le chasser, sur peine de punition corporelle, comme vn animal monstrueux, & par consequent dom-

mageable au public; Ce qu'il fist vn peu apres,
auec vn extréme sentiment de douleur, & l'emporta dans vne forest, à quelques mille hors de la Ville. Il arriua depuis que passant en cette mesme forest, il vint à estre attaqué d'vne troupe de Voleurs, de la violence desquels il ne pensoit pas se pouuoir deffendre, lors que son vieil hoste accourut à luy par vne estrange merueille, & le sauua de la main de ces Brigands.

Voila vn exemple de la reconnoissance des Animaux, qui toutesfois ne la tesmoigne pas si bien que la memorable Histoire d'Androde. Celuy-cy estant Esclaue d'vn Seigneur Romain, en estoit si mal-traitté, que pour se deliurer de sa Tyrannie, il fut contraint de s'enfuir en des lieux deserts, preferant toute sorte de mauuaise rencontre à vne si triste condition. Il n'eust pas cheminé long temps dans vne affreuse solitude, où il s'estoit lancé, qu'il vid venir à luy vn Lion d'excessiue grandeur, mais si peu furieux, qu'au lieu de le menacer auec vn terrible rugissement, il sembloit tout au contraire luy faire des soumissions, & le flatter doucement, auec vne action de suppliant, iettant de temps en temps de hauts cris, qui tesmoignoient apparemment vne douleur excessiue. Androde ayant apperceu que la cause en procedoit d'vne longue espine, que le pauure Lion auoit dans la pate, la luy tira fort adroitement, & fist suppurer l'aposteme qui s'y estoit amassée. Pour reconnoissance de ce bon office, le Lion le mena dans sa Cauerne, où il fut long temps à le nourrir de sa chasse, & de ce qu'il auoit de plus delicat. Mais enfin il arriua que le

malheureux

malheureux Androde fut reconneu, & recon-
luit à son ancien Maistre, qui apres plusieurs
nhumanitez exercées contre luy, le destina
pour dernier supplice à seruir au spectacle des
bestes farouches. Or il aduint de bonne fortu-
ne, que le mesme Lion, dont il auoit esté le Me-
decin, luy fust presente à combattre, pour don-
ner du passe temps au Peuple. Mais il n'y eust
celuy de l'Assemblée qui ne fut saisi d'vn sou-
dain estonnement, de voir l'action de ce gene-
reux Animal; qui au lieu d'esgorger l'Esclaue,
comme il en auoit démembré déja beaucoup
d'autres, se prosterna tout à coup à ses pieds,
baissant la teste, & luy applaudissant de la
queuë. Comme cét effet estoit extraordinaire,
le Peuple en voulut apprendre la cause, de la
bouche mesme de l'Esclaue, qui se mit à la ra-
conter tout au long, encherissant auec des paro-
les excessiues sur la reconnoissance, & la gene-
rosité du Lion. Dequoy les Romains esbahis,
& satisfaits tous ensemble, ils voulurent non
seulement que l'Esclaue obtint la vie, & la li-
berté; mais encore que luy-mesme, & le Lion,
fussent deffrayez aux despens du public, portant
chacun vne inscription auec ces mots. *Voicy
le Lion hoste de l'Homme, voicy l'Homme Me-
decin du Lion.* Mais c'est assez prouué par des
exemples, que la reconnoissance des Bien-faits
est commune mesme aux Animaux.

Fin de la seiziesme Fable.


17. DV MILAN MALADE.



FABLE XVII.

Du Milan malade.

LE Milan ſe voyant malade en ſon lict, s'aduiſa de dire à ſa Mere, *qu'elle s'en allaſt prier les Dieux pour luy:* Mais elle luy reſpondit; *Il ne faut pas que tu eſperes aucune ſorte d'aſſiſtance des Dieux, toy qui as tant de fois pollué leurs Sacrifices, & leurs Autels.*

Discours sur la dix-septiéme Fable.

POurce que cette Fable du Milan semble contraire en quelque façon à la Religion Chrestienne, en ce que la Mere de cét Oyseau rauisseur ne luy conseille pas d'attendre à l'heure de sa mort aucun bon office des Dieux, apres les auoir offensés mille fois durant sa vie, ie ne m'arresteray pas beaucoup à moraliser là-dessus. Car nostre créance nous apprend, que Dieu est encore plus misericordieux que nous ne sommes meschans, & que le plus desesperé de tous les Hommes, le trouue toûjours prest à son secours, si tant est qu'il implore sa bonté. *Il fait luire son Soleil sur les Méschans, comme sur les Bons,* pour monstrer par là qu'il ne demande qu'à les sauuer. *Aussi ne veut-il point la mort du Pecheur; mais qu'il se conuertisse, & qu'il viue.* Toutesfois ce que dit vn grand Docteur estant veritable, à sçauoir qu'il arriue difficilement que celuy qui n'a fait autre chose que viure mal, ait l'aduantage de bien mourir, il ne faut pas iusques-là nous reposer en cette haute Bonté, que nous n'ayons soin de nous en rendre dignes: Car c'est en abuser que de faire des fautes pour la requerir.

Fin de la dix-septiesme Fable.



18. DE L'ARONDELLE ET AVTRES OYSELETS



FABLE XVIII.

De l'Arondelle, & des autres Oyseaux.

AV temps que l'on commençoit à ſemer le lin, l'Arondelle voulut conſeiller aux autres Oyſeaux d'empeſcher la ſemaille, diſant qu'on leur auoit dreſſé des embuſches ; Mais ils ſe gaufferent d'elle, & luy dirent qu'elle eſtoit vne ſotte Deuinereſſe. Depuis, quand le lin fût ſur le poinct de ſortir de terre, & de reuerdir, elle les aduiſa derechef d'en arracher la ſemence; mais ils ne firent encore que s'en mocquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à meurir, elle leur donna conſeil de s'en aller

piller les bleds ; ce qu'ils ne voulurent faire, non plus que le reste. Alors l'Arondelle quittant la compagnie de tous les autres Oyseaux, rechercha celle de l'Homme, auec qui elle fit amitié ; d'où vient qu'elle demeure maintenant auecque luy, & le réjouyr de son chant, au lieu que luy-mesme chasse les autres, & se sert du lin pour faire des rets & des lacets à les prendre.

Discours sur la dix-huictiesme Fable.

ICy la preuoyante Arondelle nous apprend combien importe à destourner les maux de la vie, vn bon & sage Conseil, que les Hebreux n'appellent pas sans suiet *le fondement des grandes Actions*, sans lequel toutes les entreprises s'en iroient en ruine. A quoy s'accommode le sentiment du Poëte Lyrique, quand il dit

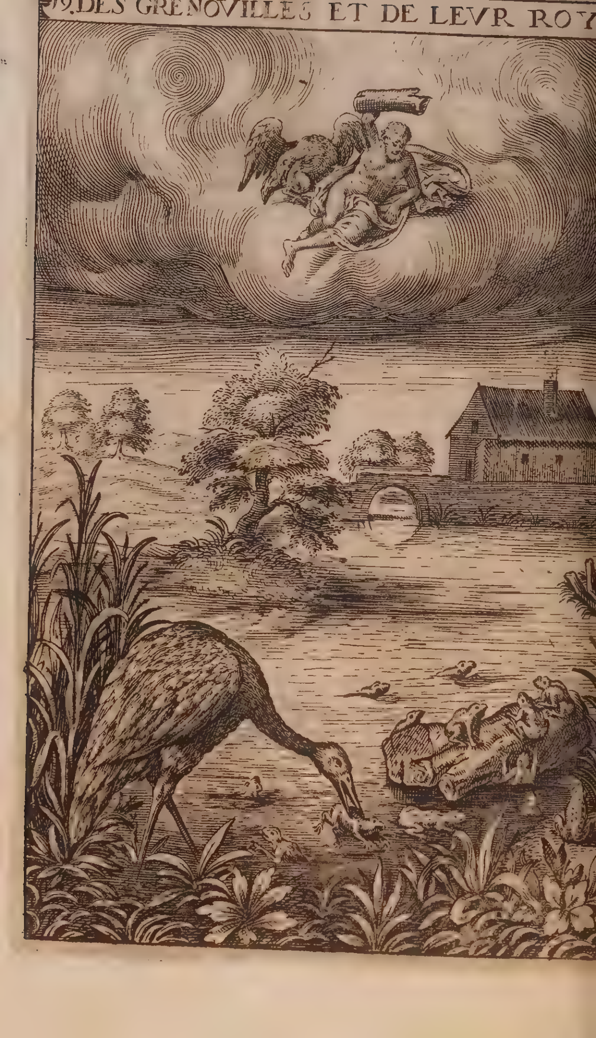
La Force qui n'a point le Conseil pour soustien,
Se destruit d'elle-mesme, & ne vaut iamais rien.

De là vient aussi que l'Homme prudent ne fait iamais rien sans l'aduis des Sages ; pource

que des diuerses opinions de plusieurs, il en tire vne resolution qui ne luy peut estre que profitable : Mais le mal est que les fidelles Conseillers ne rencontrent souuent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennent, encore qu'ils leur donnent de vrais & salutaires aduertissements. Telle fut la Prophetesse Cassandre, qui ayant predit aux Troyens l'entiere destruction de leur Ville, s'ils ne faisoient rendre Heleine à Menelas, eut le malheur de n'estre point creuë en tout ce qu'elle leur dist, & de voir arriuer l'effet de sa Prophetie, à faute de les auoir sçeu persuader. La mesme chose se void presque tous les jours dans les concurrences humaines, où la jeunesse emportée des tourbillons de son ardeur, méprise les sages enseignemens des Vieillards, & se precipite inconsiderément en mille sortes de perils, causez par son incredulité. Les Histoires de cela ne se doiuent point chercher ailleurs que parmy nous. Quant à la Cause, elle prouient de diuers endroits : car quelquesfois elle procede de nostre arrogance, qui nous fait imaginer tout autre sens moindre que le nostre ; quelquesfois aussi c'est vn effet de nostre impetuosité, qui ne nous permet pas d'ouurir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraisne quant & soy nos appetits, & nostre Raison, sans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines personnes aussi, qui par ie ne sçay quelle stupidité, ne reçoiuent pas vn bon conseil; D'autres, par vne fausse impression qu'ils ont conceuë contre leurs amis, les tenans suspects d'enuie, ou de malignité, & par consequent jugeant tous leurs aduis reprochables.

Mais de quelque ſource que naiſſe cette Imprudence, ſoit de l'vne de ces Cauſes, ſoit de toutes enſemble, c'eſt toûjours vn dangereux Effect parmy les hommes, & qui ne leur laiſſe pour tout remede que ces paroles, *ô que ſi ie l'euſſe penſé*! Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire vn bon amy, qui nous conſeille fidelement, il en arriue ſouuent vn autre plus conſiderable que celuy-là, à ſçauoir, que nous perdons preſque toûjours l'amitié de celuy qui entreprend de nous exhorter, à cauſe que ſe voyant ſi peu digne de créance enuers nous, il ſe rebutte ayſément de noſtre pratique, & ne peut ſouffrir la pluſpart du temps que nous le tenions pour ſuſpect en ſa veritable affection. Ce qu'Eſope a fort iudicieuſement remarqué en l'Arondelle, qui voyant que les autres Oyſeaux mépriſoient les profitables enſeignemens qu'elle leur auoit donnez, changea de party contre leur eſperance; Et ſe tournant du coſté de l'Homme, elle y trouua plus de ſatisfaction qu'auec ſes premiers compagnons. Cela nous apprend que ceux dont nous mépriſons les ſages aduis, s'allienent ordinairement de nous, & ſe iettent la pluſpart du temps en des lieux plus aduantageux pour leur eſtime.

Fin de la dix-huictieſme Fable.


19.DES GRENOVILLES ET DE LEVR ROY



FABLE XIX.

Des Grenoüilles, & de leur Roy.



Es Grenoüilles estans en pleine liberté, prierent Iupiter de leur donner vn Roy; Mais luy se mocqua d'vne si sote demande: Ce refus neantmoins ne seruit qu'à les rendre importunes; De maniere que se voyant sollicité de plus en plus, il fut contraint de leur accorder leur priere. Il leur ietta donc dans l'eau vne grosse Poutre, qui par sa cheute & sa pesanteur, fit trembler toute la riuiere. D'abord les Grenoüilles bien estonnées, s'imposerent silence, &

se mirét à salüer ce nouueau Prince, à luy faire honneur, & à s'approcher peu à peu de luy. Mais enfin, toute crainte laissée à part, elles s'appriuoiserent si bien, que ce fust à qui sauteroit la premiere sur ce beau Roy, jusques à se mocquer ouuertement de luy, disant qu'il n'auoit ny esprit, ny mouuement. Ne pouuant donc le reconnoistre pour tel, elles importunerent Iupiter de leur en donner vn autre qui fut vaillant. Iupiter leur donna la Cygogne, qui se pourmenant par les marescages, commença de tesmoigner sa valeur aux Grenoüilles, & en engloutit autant qu'elle en renconrra en son chemin. Elles bien fâchées formerent vne nouuelle plainte. Ce fut en vain toutesfois, pource que Iupiter ne les voulut plus ouyr; C'est pour cela qu'elles se plaignent encore auiourd'huy: car sur le soir, quand la Cygogne se va coucher, elles se

tirent du Mareſt, & par leurs coaſſemens, murmurent ie ne ſçay quoy d'effroyable. Mais elles ont beau ſe plaindre; Iupiter eſt ſourd à leurs cris, & veut abſolument qu'elles gemiſſent maintenant ſous la rigueur d'vn Tyran, puis qu'elles n'ont pû ſouffrir vn Roy debonnaire.

Diſcours ſur la dix-neufuiéme Fable.

LES Grenoüilles ſont accuſées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'auoir demandé vn Roy, quand elles eſtoient libres. La ſeconde, d'auoir eſté mal ſatisfaites du premier qu'on leur enuoya; Et la troiſiéme, de s'eſtre plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il ſemble qu'Eſope ait voulu blâmer la conduite des Hommes, qui preferent la pluſpart du temps la Seruitude à la Liberté; comme fit jadis le Peuple Hebrieu. La Nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien malheureux de la laiſſer perdre, pour la ſeule diſpute du *tien & du mien*, & d'auoir eſté obligez de chercher à leur Conuoitiſe des Moderateurs, dont ils n'auroient iamais eu beſoin, s'ils euſſent demeuré

dans les ſacrées bornes de la Mediocrité ? Or ces Moderateurs ne furent éleus au commencement, que pour retenir le peuple dans l'obſeruation des Loix. Mais ayant pris gouſt à cette préeminence, ils eurent peur qu'on les en vouluſt quelque iour déplacer, & commencerent à loger dans des maiſons hautes, & fortifiées, à s'enuironner de gardes, & aſſeurer la ſucceſſion à leurs enfans ; à parer leur Dignité de precieuſes marques d'honneur, & pour le dire en vn mot, à prendre le nom de Souuerains. En ſuitte de cela, ils degenererent pour la pluſpart, & commencerent d'ordonner les choſes, non pource qu'elles eſtoient bonnes & honeſtes, mais à cauſe que c'eſtoit leur volonté. Voyla donc comme les débordemens des hommes firent naiſtre leur ſeruitude.

La ſeconde impertinence de ces Grenoüilles, eſt le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy, voulant donner à entendre par là, que dés qu'vn Eſtat a franchy les bornes de ſa Liberté, il doit cherir tous les Roys qui luy ſont donnez de la main de Dieu, fuſſent-ils plus inſenſibles, ou plus ſtupides qu'vne ſouche ; Où il eſt à remarquer encore que par les coaſſemens & les cris de ces Animaux difformes, mutinez contre leur nouueau Maiſtre, nous eſt figurée l'inſupportable brutalité du vil populaire. Ce Monſtre à pluſieurs teſtes cruel & ridicule tout enſemble, n'eſt iamais bien ſatisfait de ſes Princes. Quelque bon que ſoit leur Gouuernement, il y trouue toûjours à redire. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'il eſt impoſſible (dit le plus moral de touſ

ous les Philoſophes, que celuy qui plaiſt à la
ertu, puiſſe iamais plaire au Peuple. Ce que
'ignoroient point auſſi Philippe de Macedoi-
e, Alexandre, Phocion, & pluſieurs autres
rands Princes, qui profitoient pluſtoſt qu'ils ne
offenſoient du meſpris & de la meſdiſance du
ulgaire. Quant à la troiſieſme extrauagance
es Grenoüilles, fondée ſur les plaintes qu'el-
s firent de leur ſecond Roy, elle repreſente
imparfaite condition de noſtre Nature, qui
e peut eſtre ſatisfaite dans vn meſme eſtat, &
pire inceſſamment à la nouueauté. Ce qui
tant ordinaire en la pluſpart de nos actions,
riue ſur tout en matiere de Gouuernement, où
e jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait ſous le
iel, nous trouuons extrémes les moindres
effauts des Princes, & en ſouhaittons de nou-
eaux ; ſans conſiderer que tout changement
e fait que troubler & confondre l'ordre d'vn
ſtat, quand meſme il ſeroit de bien en mieux,
incipalement ſi l'on introduit de nouuelles
oix. De toutes ces choſes on peut inferer, que
eſt vne pernicieuſe aduanture pour vn Peu-
e, de changer non ſeulement de Forme, mais
ncore de Prince, à cauſe des tragiques éuene-
ens qui ont accouſtumé de s'en enſuiure.

Fin de la dix-neufuiéme Fable.

20 DES COLOMBES ET DE LEVR ROY LE FAV



FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roy.

LEs Colombes ayant à faire la guerre au Milan; afin de le vaincre plus facilement, éleurent le Faucon pour leur Souuerain; Mais luy se voyant declaré Roy, les gouuernoit comme ennemy; & leur estant aussi cruel que le Milan mesme, les rauissoit, les mettoit en pieces, & les mangeoit. Elles se repentirent donc de leur sottise, & dirent, *Qu'il leur eust esté beaucoup meilleur d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.*

Discours sur la vingtiéme Fable.

LA vingtiéme Fable de nostre Autheur a beaucoup de ressemblance à celle qui la precede : car il introduit les Colombes, occupées apres l'election d'vn Faucon, pour les proteger contre les attaques du Milan. Puis, il nous les figure pleines de repentir, pour auoir appellé à leur deffense vn Prince plus cruel que leur Ennemy mesme. Quant à la premiere action qu'elles firent, à sçauoir de se mettre volontairement en la protection du Faucon, nous auons veu cy-dessus comment elle a son origine en la propre imperfection de ceux qui élisent vn Chef; n'estant pas croyable que plusieurs Iustes, ou Gens de bien, qui logeroient ensemble dans vne Isle deserte, s'aduisassent iamais d'en choisir vn, la probité duquel leur seroit suspecte. Car le propre du Sage, c'est de ne se laisser conduire qu'à la Vertu. Aussi la premiere fin de l'establissement des Roys a esté pour contenir les Peuples en l'obseruation de ce qui est Honneste & Vertueux. D'où il s'ensuit, que les Gens de bien n'auroient iamais besoin de Maistre, s'ils ne sortoient hors des limites de leur deuoir. Mais comme il n'y a celuy, qui pour confirmé qu'il soit dans l'exercice des actions vertueuses, n'y puisse faillir quelquesfois ; la pluspart des hommes n'ayant que de

foibles étincelles de Probité, c'eſt aſſeurément vn bien moindre mal pour eux d'eſtre gouuernez, que de ne l'eſtre pas, à cauſe de la grande facilité qu'ils auroient à chopper, s'ils n'etoient retenus par la crainte de quelque Puiſſance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable, en éliſant leur Ennemy pour leur Roy; c'eſt, à mon aduis, vne faute inſupportable, & digne de toute reprehenſion. Cela ſoit dit ſeulement pour les Monarchies Electiues: car quant à celles qui ont authoriſé d'âge en âge le droict de la ſucceſſion, il eſt abſolument neceſſaire de n'en pas ſortir, à cauſe des inconueniens qui s'y rencontrent, & du zele deuotieux que les Peuples ont à certaines Familles: comme eurent anciennement les Romains aux Deſcendans d'Auguſte, les Egyptiens aux Ptolomées, les Perſes aux arriere-neueux de Darius; Et de noſtre temps les François à la Royale Tyge de BOVRBON; les Eſpagnols à la Maiſon d'Auſtriche, & les Turcs à la Famille des Othomans.

Cette faute neantmoins en matiere d'Election, n'a pas laiſſé d'eſtre cómune à diuers Peuples du monde; comme aux Agrigentins, lors qu'ils mirent Phalaris en vne condition éminente par deſſus eux, & porterent bien-toſt apres la peine de leur Imprudence, quand par ſes horribles cruautez il faillit à rendre ſa Ville deſerte de gens de bien, & la peupla preſque toute de cruels Aſſaſſins. Autant en prit-il en la meſme Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui ſous la conduite de leur Gene-

ral, exercerent des cruautez inouyes. D'où l'on peut voir, qu'il arriue assez souuent à des Peuples Electifs, d'eleuer à la Domination des Roys déprauez, qui viuans auecque leur Peuple, comme s'il les deuoit toûjours chasser, mettent le Bien public dans l'Indifference, & n'ont pour object que leur seureté particuliere. C'est alors que leurs subjets inconsiderez representent le personnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir, à la maniere des Femmes, regrettant l'estat de leur premiere F rtune, & souhaittans en vain d'y estre rappellez.

Mais comment ne porteroient-ils point impatiemment cette déplorable condition, puis que mesme ils ne sont pas satisfaits d'vne bonne & tendent toûjours au desir de la Nouueauté. Cependant ils n'apperçoiuent pas qu'elle ne peut estre que nuisible, procedant comme elle fait d'vne Curiosité vicieuse. A raison dequoi les Lacedemoniens l'auoient si en horreur, que pour ce seul sujet ils condamnerent à mort vn Soldat, pour auoir contre la coustume enjoliué son Bouclier de pourpre. Ces Esprits volages accusans sans cesse la presente image du temps, trouuent à dire à des choses necessaires, voire mesme à celles dont ils ont esté la veritable Cause ? Il est, certes. mal-aisé de sçauoir au vray d'où procede en nous cette imperfection : car de l'imputer à vn defaut d'esprit, nous voyons d'ordinaire que les plus habiles sont les plus sujets à l'amour des choses naturelles, & qu'ils troublent ordinairement

tranquillité de leur Patrie. De dire auſſi que cela vienne de méchanceté, ie n'y voy pas beaucoup d'apparence, puis que l'intention de la pluſpart de ces perſonnes eſt de bien faire, & de ſe garantir des preſentes calamitez par la force d'vn Protecteur. Il vaut donc mieux en accuſer la foibleſſe de noſtre Nature, qui ne ſe peut des-ennuyer ſans la diuerſité ; & la recherche auec ſoin, non ſeulement dans les feſtins, & dans les amours des Femmes; mais encore aux affaires publiques, & en la forme du Gouuernement. Or ces delices qu'on trouue à changer, viennent, ſans doute, de ce que nous nous raſſaſions facilement d'vne meſme Action, ou d'vn meſme Object; & de ce que noſtre Entendement ſe portant à tout connoiſtre, noſtre Volonté de meſme ſe porte à tout éprouuer; En quoy, certes, les Animaux ont de l'aduantage par deſſus nous; Car ils viuent dés le commencement du monde dans les meſmes regles, & releuent des meſmes principes. Que s'ils n'ont pas la Raiſon pour en tirer des conſequences, & faire des Argumens, ils ne l'ont pas auſſi pour s'ennuyer, pour pretendre aux nouueautez, pour inferer des fauſſetez ſur de vrais principes, pour trouuer le deſordre en cherchant la perfection, pour rendre les actions libres moins heureuſes que les volontaires, & bref pour aſſeruir la dignité de leur Entendement, à l'Incontinence & à l'Ambition. Que ſi Eſope rend icy les Colombes capables de ces fautes, ce n'eſt pas que ces Animaux le ſoient veritablement d'aucun

crime, non plus qu'ils ne le ſont pas de la parole & du diſcours; mais il repreſente en leur perſonne la faute des Hommes, & nous départ ainſi ſes enſeignemens.

Fin de la vingtiéme Fable.




21. DV LARRON ET DV CHIEN



FABLE XXI.

Du Larron, & du Chien.

LE Chien voyant qu'vn Larron luy donnoit du pain, pour le faire taire; *Meschant*, luy dit-il, *ie connoy ta tromperie : Tu m'offres du pain, pour m'empescher d'aboyer : mais ie n'ay que faire de ton present ; car si ie le prends, tu volleras tout dans cette maison.*

Discours sur la vingt & vniéme Fable.

LA fidele préuoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons aussi importantes qu'il y en puisse auoir au commerce de la Vie. L'vne est, de l'incorruptibilité quant aux presents, & l'autre de la sage conjecture que nous deuons faire de ceux qui sont amis, ou ennemis, loyaux, ou trompeurs, naïfs, ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domestique n'escoutera iamais les propositions qui luy seront faites pour le séduire; ou s'il les escoute, il y repartira de la dent, ou de la pate, comme le fidele Chien d'Esope. Car il faut qu'il se souuienne toûjours, que la Trahison est la pire de toutes les meschancetez; celle-là principalement qui s'adresse du Seruiteur au Maistre, à cause que la confiance y est plus necessaire. Aussi est-ce pour cela que toutes les Loix la punissent rigoureusement, quand mesme elle ne cousteroit qu'vne perte fort legere au Seigneur de la maison.

Suiuant cela, pour transferer ceste question des choses petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui deffendent des Places pour les Roys, ne peuuent iamais trouuer de grace auprés de leurs Maistres, si tant est qu'ils les ren-

dent plustost qu'il ne leur est commandé; c'est à dire, en vne extréme necessité, quand mesme ils n'auroient point de confidence auec l'Ennemy, & n'auroient failly que par la seule lascheté, qui neantmoins de soy n'est pas punissable de mort, mais bien d'Infamie. Au contraire, ceux qui conseruent auecque fidelité les Places qui leur sont commises, acquierent vn honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompense des Charges, & la propre satisfaction que leur donne la Vertu. Or ce n'est pas la moindre attaque dont ils ayent à se parer, que celle des dons, où la Resistance est plus rare, que contre la Force. Il s'en trouue beaucoup qui surmontent la crainte de la Mort; mais peu qui ne cedent au charme persuasif de la Richesse. Ce fut elle qui corrompit la fidelité de Procris, qui jusques alors auoit esté reputée la femme la plus chaste de son âge; Elle qui fit retarder la course d'Attalante, & donna moyen à Hippomede de l'espouser; Elle qui a tant fait perdre de Villes imprenables, & changer de Maistre aux plus florissans Royaumes; iusques-là qu'vn grand Prince auoit raison de dire, *Qu'il n'y auoit point de Place imprenable, s'il y pouuoit entrer vn mulet qui fut chargé d'or.* Cela estant, les genereux courages couronnent, à mon aduis, leur resistance, quand ils soustiennent aussi bien l'attaque des Presents, que celle des Armes, comme fit le braue Vranocontes, pendant le Siege de Croy par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderbeg, auec vne vigilance & vne valeur parfaite, fut conuié

par ce Prince à luy laiſſer cette Place de ſon bon gré, ſous les plus aduantageuſes conditions qui ſe pouuoient faire à vn homme de qualité, à ſçauoir de le rendre le plus grand de ſa Cour; de luy donner à commander ſes Armées, & des poſſeſſions terriennes en abondance. Mais luy ne voulut pas ſeulement acheuer d'ouyr les Ambaſſadeurs, & les renuoya ſans reſponce, pource qu'il iugea cette demande indigne d'vne repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du meſme Caſtriot, Ameſe ſon Neueu, & Moyſe de Dibres. Quoy que d'ailleurs ils fuſſent grands Capitaines; ils ne laiſſerent pas toutesfois de faillir au principal, & d'eſtre eſblouys des belles promeſſes du Sultan, qui leur firent abandonner leur Prince, & tourner leurs armes contre leur propre Patrie.

Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Eſope, qu'on ne peut mieux appeller que Sagacité, qui conſiſte proprement à diſcerner la mauuaiſe intention d'auecque la bonne, & le Flatteur d'auecque l'Amy. Mais ne pouuant m'arreſter à déduire les moyens de reconnoiſtre l'vn & l'autre, il vaut mieux que ie vous renuoye aux liures des Philoſophes, & particulierement au judicieux Traitté qu'en a fait Plutarque. Ie diray ſeulement, qu'il ſuffit de conſiderer les qualitez de la perſonne qui nous aborde auec des preſents, pour connoiſtre en quelle eſtime elle eſt dans le monde, & juger par ſes déportemens paſſez, ſi elle eſt capable d'vne fourberie, ou d'vne meſchanceté. De plus, il faut penetrer, s'il eſt poſſible, dans

ſes intereſts, & ſçauoir quelle part elle prend en la choſe, dont l'adminiſtration nous eſt commiſe. Mais le meilleur, ce me ſemble, eſt de remarquer ſi les careſſes que nous en receuons ſont extraordinaires. Car comme dit l'Italien, *Chi m'accariçia più che non ſuole, ò ingannato m'ha, ò ingannar me vuole.*

Fin de la vingt & vniéme Fable.




22. DV LOVP ET DE LA TRVYF



FABLE XXII.

Du Loup, & de la Truye.

LA Truye estant vne fois en trauail de ses Cochons, le Loup luy promit de l'accoucher, & de luy bien garder [s]a portée. Mais elle luy respondit, *[Q]ue elle n'auoit nullement besoin de [so]n ayde, & que le plus grand plaisir [q]u'il luy pût faire, c'estoit de se reti[r]er bien loin.* Car, adjoûta-elle, *[t]out le bon office qu'on peut attendre [d]'vn Loup, vient de son éloignement, & non pas de sa presence.*

Discours sur la vingt-deuxiéme Fabl

CEtte Beste proche de son accouchemen refuse de fort bonne grace l'assistance d Loup, qui ne luy peut estre, ny agréable, n vtile; donnant à entendre, que la meilleure a de que nous pouuons tirer d'vn Meschan c'est de ne le point voir, quand mesme il no pourroit estre profitable d'ailleurs. La rais est, pource qu'apres tout il n'ayme iama l'Homme de bien. Au contraire quelque mi qu'il luy fasse, il le hait mortellement da l'Ame, à cause de sa bonne vie, qui ne pe s'accommoder à son Impieté. Ainsi dans cet auersion secrette qu'a le Vicieux contre celu qui ne l'est point, quelle apparence y a-t'il qu le Vertueux se puisse preualoir des offres d'v Ennemy clandestin? Ne luy doiuent-elles pa estre suspectes? Et mesme ne luy vaut-il pa mieux refuser ses presens que les receuoir Qu'il l'aprenne ainsi de ce bon mot, qui ne d pas sans raison,

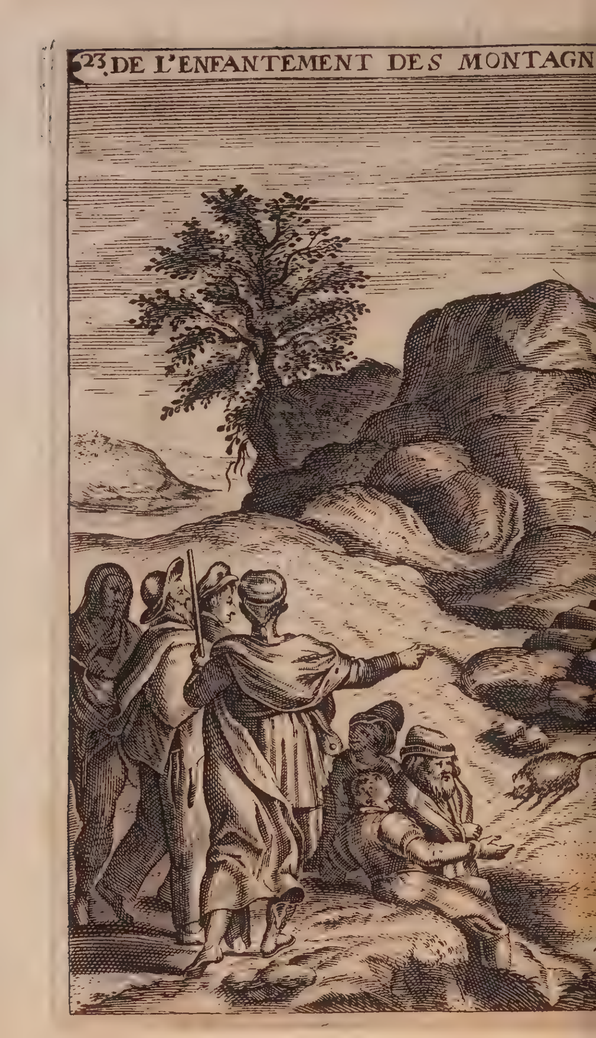
Que de nos Ennemis, dans leur déguisemen
Les dons ne sont pas dons, à parler propremen

Que le Bon n'ait donc iamais de commerc auec le Meschant, & qu'à la façon des Pa thes, il le combatte en fuyant. Car encore qu l'homme du monde qui a le plus d'habitude a Vice, ne soit pas incapable d'vne Action ve

ieuse, si est-ce qu'il deshonnore en quelque
açon les gens de bien, lors qu'il les approche
our les assister, à cause qu'il expose au sou-
çon leur Probité, & qu'il semble la vouloir
aire dépendre de sa Malice. Ce fut pour cela
ue les Ephores de Sparte eurent jadis bonne
race, lorsqu'en oyant vn aduis salutaire qui
eur estoit proposé par vn Meschant, ils s'adui-
erent de le faire dire au peuple par vn homme
e bien, comme ne voulant pas que la conserua-
on de Lacedemone fust deuë à vne personne
ndigne du nom de Sparte; ny que cette Repu-
lique qui auoit pris sa naissance dans la vraye
parfaite Probité; receust aucun aduantage
e son contraire.

Il me seroit bien aisé d'alleguer d'autres Hi-
oires de grands & excellens Personnages qui
nt refusé l'amitié des Vicieux; bien qu'elle
ur semblast estre profitable dans le monde; &
puté leur loüange à blasme, comme fist vn
ncien Philosophe, qui sçachant qu'vn hom-
e fort desbordé disoit toûjours du bien de luy;
t moy (dit-il) *ie me plais à le blasmer incessam-
ent.* A ces paroles furent semblables celles de
et autre, qui voyant qu'vne personne suspecte
desseruir la Patrie, le supplioit instamment
vouloir estre son amy; *Ie seray* (luy respon-
t-il) *ce que tu voudras, pourueu que tu sois ce
e tu dois estre.* Mais pour conclusion de ce Dis-
urs, qu'il nous suffise de dire en passant, que
ous ne receuons pas vne petite faueur des Mes-
ans, quand ils nous promettent de ne nous
point faire.

Fin de la vingt-deuxiéme Fable.


23. DE L'ENFANTEMENT DES MONTAGN



FABLE XXIII.

De l'Enfantement des Montagnes.

AV bruit qu'on fit courir autresfois, qu'vne Montagne deuoit enfanter, tout le Peuple y accourut, & se mit à l'entour auecque frayeur, croyant déja qu'il en deust sortir quelque Monstre horrible. Mais enfin il se trouua que la Montagne accoucha d'vn Rat; ce qui les fit tous pasmer de rire.

Discours sur la vingt-troiziéme Fable.

IE doute au commencement de ce Discours, si ie le dois rapporter aux promesses des Arrogants & des Presomptueux, ou taxer generalement l'Orgueil & la Vanité des hommes, qui cherchent à se rendre Immortels par des Bâtimens; qui mettent sur pied des Armées, qui déuorent les Prouinces entieres des yeux & du desir; & au partir de là, leur Ambition n'aboutit qu'à vn peu de fumée. C'est bien la commune interpretation de cette Fable, de l'appliquer aux grands Prometteurs, qui ne respondent pas aux esperances qu'ils font naistre; ou aux Fanfarons, qui ne mettent point en effet la centiéme partie de leurs menaces; mais qui tremblent à la veuë du peril, apres l'auoir mesprisé dans leurs Maisons. Tel fut le Trazon de la Comedie de Plaute: tels sont les Capitans des farces Italiennes, & tels encore ces Rodomonts & ces Braues, qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre, & ne les rencontrent iamais à la Campagne. Mon Dieu que ces gens-là me déplaisent, & que leur Presomption est insupportable! l'Amour propre les rend Adorateurs des fausses loüanges qu'ils se donnent, & mortels Ennemis des Vertueux, ausquels on en donne de veritables. Ils fulminent con-

r'eux à toute heure, pource que leur gloire les ffusque; & sont comme ces Peuples des Indes, qui maudissent le Soleil, à cause de la foiblesse e leurs yeux, qui n'en peuuent souffrir la lumiere.

Mais laissons là leurs foiblesses, comme indignes de la censure d'vn honneste homme; & venons à faire vne plus haute application de e sujet, à sçauoir, à la vanité des plus grandes entreprises du monde. Elle est telle, sans mentir, qu'elle ne pouuoit pas estre mieux comparée qu'à la grossesse des Montagnes, & la production d'vn Rat. Car de grace, ces Conquerans qui béent apres le possession de la erre entiere, qu'engendrent-ils enfin que des vermisseaux? Que deuiennent-ils qu'vn peu de poussiere & de cendre? & encore cela n'arriue-t'il pas à la fin, mais au milieu de leurs Conquestes; comme il en prit à Pyrrhus, à Alexandre e Grand, à Attila, & tout nouuellement au Roy de Perse, decedé depuis six mois, au fort de ses plus belles actions. Que s'il arriue à tels Conquerans de venir à bout de leurs entreprises, & de porter leurs desirs iusques à l'extremité; ne les voyons-nous pas déchoir & ramollir dans les delices, ternissant leurs belles Actions par de trop vicieuses Voluptez; comme il arriua jadis à Luculle, & à Tamberlan, ce foudre des nations Asiatiques. Ces Ambitieux virent finir leur gloire auant leur mort, & trouuerent qu'elle n'estoit pas mesme de la durée de leur âge. Autant en a-t'il pris à ceux qui ont fait des Bâtimens magnifiques, comme des Mausolées, des Colosses, & quantité d'Ouurages sembla-

bles. Car on a presque toûjours veu finir le Seigneur ou l'Ouurier, auant que la besongne fust acheuée : comme si Dieu se joüoit à voir commencer tant de merueilles sans les parfaire, & à destruire ses temeraires Imitateurs. Telle fut la confusion de Babel, où ceste monstrueuse & magnifique Architecture demeura imparfaite à la veuë de Nembrot, bien eloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le destour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut acheué de personne; Et telle la grande Pyramide d'Egypte, où nul n'a sçeu mettre la derniere main. Le semblable aussi n'arriua-t'il pas en l'entreprise du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'vn homme, en la separation de l'Isthme de Corinte, & en celuy de la Mer Rouge? Ne semble-t'il point que la Nature desdaigne nos plus hautaines resolutions, & que elle deffende à des Pigmées d'outre-passer les bornes qu'elle s'est prescripte ? Que si nous voulons venir des Ouurages des Roys, à ceux des Particuliers; n'y en a-t'il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Autheur, entre lesquels il me suffira de nommer l'incomparable Eneïde ; Combien d'admirables pourtraits d'Apelle, de Parrhase, & de Zeuxis, combien de Michel l'Ange & du Tician, n'ont esté que commencez, & par consequent leur Gloire est demeurée imparfaite.

Mais supposons qu'il ne manquast rien à toutes les entreprises mortelles, de tout ce qu'on y desire pour les accomplir ; l'issuë toutesfois n'en est-elle pas ridicule, & vaine, comme en l'accouchement des Montagnes; Si l'on

aſpire à la Gloire, quel eſt ce Bien pour qui l'on ſe peine tant, ſi ce n'eſt vn bien fragile, & indigne de noſtre deſir ? Si l'on ne trauaille que pour vne belle œuure, quel moyen a-t'on de la perpetuer? Le Temps, à qui rien ne peut reſiſter, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faiſons, tant pour la production de l'Eſprit, que pour les Ouurages materiels ? C'eſt veritablement à vne petite Soury qu'aboutiſſent nos hauts deſſeins : c'eſt d'vne riſée que nous accouchõs. O ſage, & mille fois eſtimable Democrite, qui paſſoit des iours entiers en la contemplation de noſtre baſſeſſe, & rioit de temps en temps des ſottes pretentions des Mortels ! Que le Lecteur ſe figure d'vn coſté ce grand Perſonnage attaché à la diſſection des Animaux, pour obſeruer le ſiege de la Bile, & iuger par cette eſpreuue de la cauſe de nos guerres, de nos animoſitez, & de nos diuiſions ; Qu'on ſe le propoſe, dis-je, riant de nos vanitez, & que d'ailleurs on ſe repreſente Xerxes couurant d'vne Armée innombrable le Deſtroict de l'Helleſpont ; lequel des deux ſemblera plus ridicule ? Ce ſera, ſans doute, celuy qui par vn excés d'Ambition met dix-huict cens mille hommes ſur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de ſon Armée ; tandis que ce Philoſophe ſe rit de la vanité de ce Temeraire, & qu'il condamne ſa preſomption, jugeant fort à propos auec Eſope, que c'eſt la groſſeſſe d'vne Montagne, qui n'accouche que d'vne Soury.

Fin de la vingt-troiſieſme Fable.


24. D'VN VIEIL CHIEN ET DE SON MAISTR



FABLE XXIV.

Du vieil Chien, & de son Maistre.

VN Veneur encourageoit son Chien à la chasse; mais c'estoit en vain, pource que la pesanteur de ses pieds tardifs ne luy permettoit pas d'aller viste. Or quoy qu'il eust pris la beste, il ne pût neantmoins la retenir, pour n'auoir aucunes dents. Son Maistre s'estant mis alors à le tancer aigrement, en adjoûtant les coups aux menaces, le pauure Chien luy respondit; *Qu'il meritoit bien qu'on luy pardonnast, puis qu'il estoit deuenu vieil, & qu'en sa ieunesse il auoit esté aussi bon qu'vn autre à la prise; Mais ie voy bien que*

c'eſt, continua-t'il, *tu ne prends plaiſir à rien, s'il n'y a du profit: Ie ne m'eſtonne donc point ſi m'ayant aymé tant que i'ay chaſsé, tu me veux mal maintenant que ie n'ay aucunes dents, & ne puis courir. Mais ſi tu n'eſtois ingrat; comme tu m'as aymé ieune, à cauſe du profit, cette meſme conſideration deuroit t'obliger à m'aymer auſſi en ma vieilleſſe.*

Diſcours ſur la vingt-quatriéme Fable.

QVe les grands Seigneurs ſe viennent inſtruire icy par la voix d'vn pauure Animal, qui reproche de bonne grace à ſon Maiſtre, vne exceſſiue Ingratitude. C'eſt ce Chien affoibly de vieilleſſe, qui n'eſtant plus bon aux exercices de la Chaſſe, reçoit des traittemens indignes de luy, & paſſe ſes vieux iours auec des mépris faſcheux, & des injures continuelles. Il en prend de meſme à la pluſpart de ces pauures Infortunez, qui s'obſtinent à ſuiure la Cour, où ils blanchiſſent auant que deuenir libres, voire meſme ils ne le deuiennent iamais

que par leur mort. Les miserables languissent sous la volonté d'autruy, sans que la leur soit iamais mise en exercice, & sans considerer qu'ils sont Hommes. Là les maladies les accueillent de toutes parts, outre les inquietudes & les défauts que donne à leur Esprit vne perpetuelle Contrainte. Diogene les compare à des Esclaues, qui ayment leurs chaines, à cause qu'ils s'imaginent qu'elles sont d'or; mais quand elles le seroient, ils n'en tireroient pas vanité comme ils font, s'ils estoient dans le sentiment de Seneque, qui parlant de leur Seruitude; *N'est-ce pas*, dit-il, *vne grande sottise que celle d'vn Esclaue qui cherit passionnément ses fers, à cause qu'ils sont dorez?* Ils en sont Adorateurs neantmoins, & se plaisent à les traisner iour & nuict dans les Palais des Princes.

Cependant, quel regret n'ont-ils point en leur ame, de voir qu'ils ont miserablement dissipé leur bien, sur l'esperance de s'aggrandir, & de se voir comblez de tresors! Ie les renuoye à Gueuare, qui leur represente adroittement leur faute par ce plaisant Apologue. L'Asne, dit-il, quitta son herbage, à la persuasion du Renard, & se mit à suiure la Cour du Roy Lion. Il y fut le bien venu durant quelque temps: mais enfin on se saisit de luy; & à force de le battre on l'estendist par terre tout roide mort. Le Roy en voulut auoir la ceruelle, lors que le Renard, qui l'auoit aualée *Sire*, luy dit-il, *asseurez-vous qu'il n'en a point apres sa mort, non plus que durant sa vie. Car s'il en auoit tant soit peu, il n'auroit iamais quitté son pré, pour venir à la Cour chercher son malheur, & sa derniere*

ruine. Mais de tous les maux qu'endurent les vieux Seruiteurs, le plus grand, & le plus déplorable, à mon aduis, c'eſt le mépris qu'en fait la pluſpart du temps vn mauuais Maiſtre, qui apres auoir eu leur ieuneſſe; & tiré d'eux tous les ſeruices dont ils ont eſté capables, ne les regarde ſur le declin de leur âge, que comme des Creatures inutiles.

Or ce ne ſont pas les Maiſtres ſeuls qui tombent en cette prodigieuſe meſconnoiſſance. Nous voyons que les Amis, & les Dames, deuiennent auſſi quelquesfois de cette humeur pour nous, & meſme les Republiques, quoy qu'elles faſſent profeſſion d'vne parfaite & iudicieuſe conduite. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy de Themiſtocles, de Coriolan, & de leurs ſemblables; qui apres des ſeruices immortels, ont eſté cruellement bannis, voire quelquesfois mis à mort par l'Ingratitude de leurs Peuples. Les hommes ne peuuent donc mieux faire que de s'appliquer au ſeruice d'vn ſeul Dieu, qui n'eſt point inégal en ſes affections, & qui nous donne plus de contentement en la vieilleſſe qu'aux autres âges, pource qu'en celuy-cy nous ſommes plus à la veille de nous approcher de luy.

Fin de la vingt-quatriéme Fable.


25 DES LIEVRES CRAIGNANS SANS CAVS



FABLE XXV.

Des Liévres craignans sans cause.

LA forest battuë des vents, faisoit plus de bruit que de coustume: ce qui fut cause que les Liévres épouantez se mirent incontinent en uite. Mais comme ils fuïoient, ils rouuerent vn Marest qui les empescha de passer outre. En ces extrenitez ils se veirent bien en peine, ource que le danger les enuelopoit deuant & derriere. D'ailleurs, es Grenoüilles les épouuantoient ncore plus fort, par le bruit qu'eles faisoient en se iettant dans l'eau. Alors vn des plus vieux, & des plus

éloquens de leur troupe, les vou-
lant rasseurer; *Pourquoy*, dit-il
nous donnons nous ainsi l'alarme ma
à propos? que ne prenons-nous coura-
ge? Certes, nous sommes agiles d
corps, mais lâches de cœur. Sus donc
ne nous enfuyons point pour du vent
& nous mocquons de ce danger, qu
n'est nullement à craindre.

Discours sur la vingt-cinquiéme Fable.

LA sotte crainte des Liévres, qui s'alloie[nt]
precipiter, pour se tirer de la peine où i[ls]
s'estoient mis, represente la foiblesse de ce[ux]
qui meurent de peur de mourir, & s'abando[n-]
nent à des maux certains, pour n'éuiter q[ue]
l'effet de leurs soupçons. Quant à la sage r[e-]
monstrance que leur fit le plus vieil d'entr'eu[x]
par l'exemple des Grenoüilles, cela nous a[p-]
prend, que c'est vne excellente consolation
nos maux, de les comparer à ceux d'autru[y]
quand ils sont plus malheureux que nous. C[e]
que i'y trouue de pire, est que nous les croyo[ns]
estre par dessus tous ceux que la Fortune pers[e-]

e. A cecy ſe rapporte cet ingenieux Apolo-
e de l'Aſne, qui voyant vn Rouſſin bien pan-
ſe creut d'abord miſerable, à comparaiſon
luy. Mais quand il le vid à quelque temps de
hargé peſamment, picqué iuſqu'au ſang, &
uit à n'en pouuoir plus, il changea tout auſ-
toſt d'aduis, & creut ſa condition meilleure
e celle des autres. En effet, ce parallele des
ortunes d'autruy, nous eſt vne eſpece de con-
ation bien grande, quand elles ſe trouuent
indres que les noſtres. Car il n'eſt point
omme ſi deſeſperé, qui ne ſe plaiſe à viure,
jette les yeux ſur vne infinité de Mandians,
rgez d'âge & de maladies, qui toutesfois s'é-
lient à ſe conſeruer, comme ſi leur vie eſtoit
ompagnée de tout ce qu'on appelle bonheur
ce monde. Ce que conſiderant ceux qui ne
t pas affligez de tant de miſeres, ils doiuent,
s doute, des remercimens au Ciel, pluſtoſt
e des plaintes, & dire auec Plutarque, Que
ſt en nous-meſme qu'eſt le fondement de no-
e Fortune, ou bonne, ou mauuaiſe. A quoy
ntribuë ſur toutes choſes la diſpoſition de
ſtre Eſprit;

Quand, ſans nous eſtonner de calme ny d'orage,
Nous voyons tous les deux auec meſme viſage.

in de la vingt-cinquieſme Fable.


20. DV CHEVREAV ET DV LOVP



FABLE XXVI.

Du Chevreau, & du Loup.

LA Chévre voulant aller paistre, enferma son Chevreau dans sa loge, & luy commanda qu'il n'eust à ouurir à personne, iusqu'à ce qu'elle fust de retour. Mais apres qu'elle s'en fust allée, le Loup qui l'auoit ouïe de loin, en vint heurter à la porte; & contre-faisant la voix de la Chévre, commanda qu'on luy ouurît. Alors le Chévreau connoissant sa tromperie; *Ie n'en feray rien*, dit-il, *car bien que ce soit la voix d'vne Chévre, ie voy neantmoins à trauers les fentes, que c'est vn Loup.*

Discours sur la vingt-sixiesme Fable

QVi n'estimera l'obeïssance de cét Animal innocent ? Qui n'approuuera sa bonne conduite ? Sa Mere luy defend d'ouurir la porte, si ce n'est à elle mesme ; Et voylà qu'vn moment apres, leur perfide Ennemy s'en vient pour deceuoir le Chevreau, & luy persuader d'vne voix feinte, qu'il ouure, & que c'est veritablement la Chévre qui est à sa porte. Mais luy bié aduisé ne se départ pas d'vn seul poinct du commandement de sa Mere. C'est ainsi qu'en doiuent vser tous les Enfans bien-nais, & apres leur deuoir enuers Dieu, mettre le plus haut poinct de leur gloire, à se rendre toûjours souples à la volonté de ceux qui les ont mis au monde. Aussi à vray dire les plus beaux fruicts qu'ils puissent cueillir des Instructions qu'on leur donne en leur bas âge, sont ceux de l'Obeïssance. Car s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, que dans vn Estat bien policé, il faut necessairement que le Prince obeïsse à Dieu, le Magistrat au Prince, le Peuple aux Magistrats, & les Seruiteurs aux Maistres. N'est-il pas iuste de mesme qu'en vne Famille bien reglée, les Enfans obeïssent à leurs Pere & Mere ; & se rendent ponctuels à l'obseruation de tout ce qui leur est ordonné par eux mesmes.

e Chevreau de cette Fable le leur apprend, par s grandes precautions qu'il apporte à ne se isser surprendre au Loup Il regarde pour cét fet par les fentes de l'huys, si la taille de cet mposteur, qui se dit estre ce qu'il n'est pas, spond à sa voix, marque tres infaillible de seureté, qui est inséparable d'auec la Ieunes-, quand elle se repose sur le conseil des Iudi-eux. Comme au contraire, il n'est rien de si azardeux, que les entreprises des ieunes gens, ui ne daignent suiure les aduis des hommes sa-es, & de ceux mesmes que la Nature com-et pour leur gouuernement. Ces Presom-tueux naissent auec tant d'amour propre : Ils estiment si grands, & si excellens personna-es, & sont si charmez de leur bon sens, que oute autre chose leur semble ridicule, horsmis production de leur Esprit. Ils croyent bastar-es toutes les Plantes, qui ne naissent point en ur terroir : Ils iugent de la conduite d'autruy ar leurs sentimens, & ne trouuent à propos ue les choses qu'ils ont déja faites, ou à la pra-que desquelles ils ont quelque disposition. Ce ui arriue, comme dit Aristote, plus aux jeu-es gens qu'aux autres, pour la chaleur de leur ing, qui ne leur donne pas la patience de rai-onner afin de conclurre ; & pour le peu de ratique du monde, qui ne leur a point per-nis encore de connoistre les inégalitez de la ortune, & les diuers artifices des Hommes; u lieu que les Vieillards, à cause de la tiedeur, u plustost de la froidure de leur sang, raison-ent lentement aux occurrences qui leur sur-iennent, & panchent toûjours deuers la

crainte, qui comme elle glace les temperamens, elle reside aussi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs, ils ont esté si souuent deceus par les éuenemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment de le deuoir estre; à cause de quoy ils ont toûjours l'œil au guet, & tournent incessamment la chose en la pire partie.

Or ne deuons nous pas croire, que le Sens & l'Experience manquant aux jeunes gens, Dieu les abandonne iusques-là, que de ne leur rien laisser de ce dont ils ont besoin pour vne bonne conduitte. Ce seroit, certes, vne injustice de le penser, puis que sa diuine Prouidence ne nous refuse iamais les choses qu'elle sçait nous estre vtiles & necessaires, & que l'ayde de la Conduite en est vne des principales. Il nous donne donc des Parens & des Precepteurs, qui prestent leur iugement à nos actions, & sont les guides preuoyantes de nos mouuemens impetueux. Que si les vns ou les autres nous manquent dés la jeunesse, il nous suscite des Exemples exterieurs, qui se presentent à nous autant de fois qu'il est necessaire pour nostre bien. Ainsi, pendant que nous sommes encore agitez des tourbillons de la jeunesse, il est bon de deferer à l'aduis des plus estimez, croyant que le Ciel nous les a proposez comme pour modelles, & que nous seruirons à nostre tour d'Exemple & de Guide, quand l'âge ou la pratique des Vertueux nous aura rendus plus sages.

Fin de la vingt-sixiéme Fable.


27 . DV CHIEN ET DE LA BREBIS .



FABLE XXVII.

Du Chien, & de la Brebis.

LE Chien ayant fait adjourner la Brebis, pour se voir condamner à luy payer vn pain qu'il luy auoit presté, elle nia de luy rien deuoir; mais le Milan, le Loup, & le Vautour, en estans pris à tesmoins, déposerent contre elle, qui fut condamnée à rendre le pain, que Loup luy osta en mesme temps, & le deuora.

Discours sur la vingt-septiesme Fable.

IE ne sçay quel enseignement donner aux Innocens, pour les mettre à couuert de l'oppressiön des faux Tesmoins. Car j'en treuue les embusches si dangereuses, qu'il est impossible, à mon aduis, de les éuiter, si ce n'est d'auanture en se dérobant le plus qu'on peut à la frequentation des Hommes ; Encore arriue-t'il bien souuent, que ceux-mesmes qui nous connoissent le mieux, dressent à nostre honneur, & à nostre vie, des pieges si dangereux, qu'il est presque impossible d'en eschapper. Ce qu'Esope a fort bien donné à connoistre, en faisant le Chien accusateur de la Brebis, quoy que neantmoins il la deust proteger continuellement, estant destiné à cela par la Coustume, & par la Raison. Il nous enseigne par cette Fable, que ceux en qui nous deuons auoir plus d'esperance, sont quelquesfois nos pires Persecuteurs ; & qu'afin de rendre nostre calamité plus certaine, ils apostent de faux Tesmoins contre nous. Ces Imposteurs qui sont les pires de tous les Hommes, s'opiniastrent d'autant plus à soustenir effrontément leurs fausses de-

positions, qu'ils n'ont pour l'ordinaire ny Religion, ny crainte de Dieu. Vn Poëte l'asseure ainsi, quand il dit.

Celuy ne craint aucunement
D'attester les Dieux faussement ;
Par des Sermens espouuentables ;
Qui se rit des foudres lancez
Dessus la teste des Coupables,
Apres qu'ils les ont offencez.

Mais que doit-on esperer de tels Impies, s'il est vray qu'ils ne se laissent toucher ny aux Loix humaines, ny mesme aux menaces qui leur sont faites dans les sainctes Lettres, où il est dit en termes expres, *Que le faux Tesmoin ne demeurera point impuny*. Il faut donc estre soigneux de ne voir, s'il est possible, que des gens de bien, & de fuyr le commerce des Meschans, quand mesme la proximité du sang, ou l'Habitude nous conuieroit à les pratiquer.

Voila ce que ie puis conseiller aux Vertueux, pour euiter l'Oppression de leur contraire. Mais quant aux faux Tesmoins, & aux Calomniateurs, ie leur representeray en passant l'Imposture de leur Crime, par la comparaison des Demons. Il est en effet tellement hideux, qu'il les rend plus execrables que les malins Esprits: car encore que ce soit leur mestier de mentir incessamment ; si est-ce qu'il y a des circonstances où ils sont forcez à dire la verité, & ne sçauroient en ce cas-là porter vn faux tesmoignage, comme il arriue aux Adjurations & aux Exorcismes. Les faux Tesmoins au contraire n'ont rien de sacré, ny d'inuiolable. Ils leuent la

main deuant leur Iuge ; ils appellent leur Createur à tesmoin ; ils jurent mesme sur l'Euangile, pour rendre croyables leurs Impostures, & ostent la vie ou le repos à l'Innocent, qui n'a pas moyen de se garantir du tort qu'on luy fait, & n'en peut demander Iustice qu'à Dieu seulement. D'ailleurs, les Demons par la mesme raison qu'ils se font connoistre à nous, donnent de quoy nous méfier d'eux ; au lieu que ceux-cy esblouyssent les Magistrats auec vne feinte Probité, & se seruent de la Foy humaine pour couper la gorge aux pauures Affligez, iusques à s'ayder du nom d'vne Vertu, pour authoriser vn Crime. Auecque cela, les malins Esprits sont en quelque façon excusables, à cause des peines qu'ils souffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra souffrir eternellement. Mais les faux Tesmoins n'ont point de sujet de desespoir, ny de plainte, contre la Bonté Diuine. Dieu leur a donné presque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les mesmes recompenses qu'à eux, pourueu qu'ils se conuertissent : bref, il les a fait Freres de ceux qu'ils calomnient, les conuiant par là d'estre plûtost Charitables, que Persecuteurs. L'on ne peut donc accuser Esope d'auoir traitté trop rudement les faux Tesmoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puisque mesme ils sont pires que les Demons.

Cela nous oblige d'auoir ce Vice en execration, comme la plus contagieuse peste de l'Ame. Que si nos Alliez ou nos Proches nous demandent quelque fois nostre tesmoignage,

donnons le toûjours à la Verité, non pas à la Bien-veüillance. Refusons hardiment leur faueur en cela, & leur respondons auec Pericles, *Que nous sommes Amis de nos Amis insques aux Autels*, c'est à dire autant que la Conscience, & le Deuoir enuers Dieu le peuuent permettre.

Fin de la vingt-septiéme Fable.




28. DV LABOVREVR, ET DV SERPENT



FABLE XXVIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur fâché contre vn Serpent qu'il nourrissoit, prit vne cognée en main, & se mit à le poursuiure. Mais le Serpent eschappa, non toutesfois sans estre blessé. Il arriua depuis que le Laboureur estant deuenu fort pauure, & imputant la cause de ce malheur à l'offense qu'il auoit faite au Serpent, s'en alla vers luy, pour le prier de s'en reuenir à son logis. *Pardonne-moy*, luy respondit le Serpent, *si ie n'y puis retourner: car il n'est pas possible que ie sois iamais en seureté auecque toy, tant que tu auras vne telle cognée en ta maison. D'ailleurs, bien*

qu'il n'y ait plus de meurtrisseure à ma playe, si est-ce que le souuenir m'en reste encore.

Discours sur la vingt-huictiéme Fable.

C'EST bien à faire aux belles Ames de pardonner vne injure; mais c'est aussi manquer de prudence, que de se fier derechef à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette verité, le subtil Esope introduit en cette Fable le plus prudent des Animaux, à sçauoir le Serpent, qui se despoüille bien veritablement de toute rancune contre le Laboureur qui l'a offensé; mais qui n'est plus resolu de retourner en sa maison. En effet, ce seroit mal profiter des aduertissemens de la Fortune, que de rentrer en la conuersation de celuy qui nous auroit vne fois trahis. Car de dire que la bonté que nous luy tesmoignerions à pardonner vne offense, l'obligeroit à viure plus fidelement auecque nous, & à n'y retomber iamais, cela me semble extrémement foible, puis qu'on peut alleguer aussi, que l'impunité de sa faute seroit vn leurre pour l'y rappeller. Il faut donc du moins, que les mauuais traittemens que nous receuons des hommes, nous laissent quelque sorte d'instruction, & que nous tirions cét aduantage de

noſtre mal, d'auoir acquis le ſecret de n'y retomber iamais. Autrement, ce ſeroit vne choſe impertinente que le Pardon, ſi en ſuite de cela il nous falloit tous les iours expoſer à nos deſplaiſirs. Les loix de la Generoſité ne ſont pas ſi ſeueres, qu'elles exigent vne choſe ſi dure & ſi hazardeuſe, que de nous r'engager auec les Perfides, & nous remettre ſous la foy de ceux qui n'en ont point. Nous ſommes bien obligez d'vſer de courtoiſie & de charité enuers nos Ennemis, s'ils nous en requierent, pourueu toutesfois que nous ne faſſions tort à vne perſonne qui nous eſt plus chere, & plus precieuſe qu'eux, c'eſt à dire à nous-meſmes. Car la Nature nous a donné vne iuſte paſſion pour ce qui nous touche, & vn legitime deſir de noſtre conſeruation. Comme nous deuons doncques à la Vertu ce charitable office de nous bien remettre auecque nos Ennemis; nous deuons auſſi ce droict à la Nature de ne nous y plus fier à l'aduenir, de peur d'vſer d'inhumanité, à meſme temps que nous vſerons de Clemence, & de ioindre vne ſottiſe à vne belle action.

Que ſi quelqu'vn me vient obiecter, que c'eſt auoir mal pardonné au Perfide, que de ne vouloir plus entrer en grace auec luy, & qu'il ſe trouue encore quelque reſte d'animoſité dans cette retenuë; Ie luy reſpondray, qu'il n'y a ny plus ny moins de haine pour tout cela; mais beaucoup de précaution, & qu'à ce compte-là ce ſeroit auoir de l'animoſité contre vn precipice, que de le fuir apres l'auoir deſcouuert. Ce n'eſt pas vouloir mal à la perſonne des Traiſtres que de s'en éloigner; mais c'eſt aymer raiſon-

nablement la nostre, dequoy l'on ne sçauroit nous reprendre sans injustice. Au contraire, nous serions blâmables d'aueuglement, de nous laisser cheoir derechef dans le mesme piege: car comme dit le gentil Bertaud,

Celuy se plaint à tort de sa calamité,
Qui contre vn mesme roc fait vn mesme naufrage.

C'est donc vne chose iudicieuse de se garantir d'vne embusche, en s'éloignant de la personne qui l'a faite. Que si le Vicieux est de soy-mesme vn object digne d'estre fuy, à plus forte raison le sera-t'il à ceux qu'il aura trahis, non pour la premiere offense, mais pour le peril de la seconde. Asseurément il est bon de l'esuiter, non comme Ennemy, mais comme Meschant, & encore comme vn Meschant qui s'est fait connoistre à nous pour ce qu'il est, c'est à dire, de qui nous ne deuons plus estre en doute. Au reste, ce n'est pas vne Vengeance de ne l'aymer plus, puis que l'Indifference n'est ny bien ny mal; Mais ce seroit vne Injustice de l'aymer derechef, puis que l'Amitié estant vn Bien, il se trouueroit que nous aurions recompensé vn forfaict, qui est vne chose de sa nature odieuse & impertinente. Que si l'on me dit que c'est ruiner vne veritable Amitié; à cela ie respondray, que les vrayes amitiez, comme dit Aristote, estant fondées sur l'opinion de la Vertu, l'on n'en sçauroit faire de veritable auec vn Vicieux, & par consequent on n'en aura terminé qu'vne fausse, qui n'est pas vne action meschante ny malheureuse; mais plustost iudicieuse & raisonnable.

Fin de la vingt-huictiesme Fable.


29. DV REGNARD ET DE LA CICOIGNE



FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Cigongne.

LE Renard ayant inuité la Cigongne à ſouper, verſa ſur la table tout ce qu'il auoit de viande; Mais dautant qu'el- eſtoit liquide, la Cigongne n'en pouuoit prendre auec ſon long bec: ſi bien que le Renard la mangea toute. Elle cependant ſe retira honteuſe & fâchée enſemble, de ſe voir ainſi trompée; Toutesfois, pour en auoir ſa reuenche, elle retourna quelques jours apres, & conuia ſon hoſte à diſner. Elle luy ſeruit donc quantité de bonnes viandes dans vn grand bocal de verre; Mais pource

que l'entrée estoit fort estroite, le Renard en eust seulement la veuë, & n'en peût jamais goûter: comme au contraire, il fut bien aisé à la Cigongne de tout manger.

Discours sur la vingt-neufiéme Fable.

TE crois-tu si remply de finesse, ô fallacieux Renard, que de pouuoir tromper impunément les gens accorts, sans courir fortune d'estre toy-mesme affiné? Cét Animal, qui n'est qu'vne Gruë, te rend la pareille de fort bonne grace, & te fait porter la peine de ta mocquerie. Ne sçais tu pas que chacun a son defaut, & chacun son aduantage, & que si elle n'a peû manger des choses liquides sur vne assiette, elle t'empeschera d'en manger de solides dans vn bocal. Tu sers bien d'exemple à ces Artificieux, qui conuersent parmy les hommes, pour leur apprendre que toutes les ruses ont leur contre-ruse, & qu'il est mal-aisé de faire professiõ de dupper tout le monde, sans estre duppé de quelqu'vn; ce qui est certes vne chose honteuse aux maistres de ce mestier. Ils ont beau faire ainsi que Lysandre, le plus ruzé des Lacedemoniens, & s'ayder, comme il disoit, de la peau du Re-

nard, quand celle du Lion ne suffit point à leurs fourberies ; Ils ont beau déguiser leur malice d'vne specieuse monstre de franchise ; Ils ont beau recourir au mensonge, pour ne point rendre suspecte leur mauuaise volonté ; Si faut-il enfin qu'elle se descouure; car elle ne peut longtemps estre de mise, non plus que la fausse monnoye, qui est vne des plus grandes tromperies du monde. Le Temps, qui ne peut rien tenir caché, fait vne monstre publique de cette engeance de Mocqueurs, lors qu'ils y pensent le moins, & les expose, comme ils meritent, à la risée de tout le monde. Pour preuue de cette verité, outre l'experience commune, il y a quantité de raisons qui le persuadent aussi. Car il faut de necessité que ces Fourbes se mocquent en paroles, ou en effet, ou par les actions de ceux qu'ils iugent contemptibles & ridicules.

Si c'est en paroles, à sçauoir en reprochant à vn homme ses imperfections, il est mal aisé qu'on n'ait quelque prise sur eux, puis que nul n'est parfait en ce monde, & que chacun a vn endroit par où il est sensible & défectueux, & par consequent sujet à la reprehension d'autruy. En quoy certes les grands Rieurs ont, comme ie croy, moins d'auantage que les autres : Car encore qu'ils sçachent donner vn coup de bec fort à propos, & de bonne grace, à cause de l'habitude qu'ils y ont acquise, si est-ce qu'ils ne laissent pas d'estre plus examinez que les autres, pour le grand nombre de gens qu'ils obligent à cela, l'exercice desquels n'est que d'esplucher leur vie, afin de trouuer où mordre à leur tour, & rendre la pareille à l'Ag-

greſſeur. Auſſi voyons-nous d'ordinaire que telle eſpece de gens eſt extrémement noircie en ſon eſtime, non ſeulement par de veritables remarques, mais par de fauſſes : Tellement qu'auec toutes leurs fineſſes il leur eſt comme impoſſible de ſe mettre à couuert d'vne ruine ineuitable. Telle fut autresfois celle des Atheniens, qui pour s'eſtre mocquez de Sylla, virent leur Ville pleine d'aſſaſſinats, & de meurtres. Car la colere de ceux qu'ils ont offenſez les oblige quelquesfois à controuuer meſme des calomnies pour ſe vanger. Quel aduantage donc eſt-ce aux Mocqueurs de s'expoſer, non ſeulement aux iuſtes reproches ; mais encore aux illegitimes, & d'attirer ſur eux le blaſme de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas ? On les eſclaire depuis le matin iuſques au ſoir : on les eſtudie à l'Egliſe : on les eſpluche à la table : on prend garde à eux dans la maiſon : on les guette parmy les promenades : tout le monde leur eſt ſurueillant & ennemy. Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en reuencher, & tel qu'ils ne connoiſſent pas, deuient quelquesfois leur ennemy, par la ſeule apprehenſion qu'il ſe donne de leurs brocards. Au reſte, leurs amis meſmes viuent auec eux, comme s'ils deuoient vn iour eſtre leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux premieres mocqueries, ou pour le moins à les aymer auec mediocrité.

Quant à l'autre maniere de ſe mocquer, à ſçauoir, en effet, & par de veritables actions, elle retombe tout de meſme au deſaduantage du Mocqueur. Ce qui procede, ſans doute, de ce que toutes les affaires du monde ayant deux

faces; comme ces Rusez peuuent deceuoir par l'vne, ils peuuent aussi estre deceus par l'autre; & cela d'autant plus asseurément, que les paroles sont moins importantes que les effets. Car ceux qui ont esté veritablement affinez en vne chose de consequence, s'estudient tout de bon à prendre leur reuenche, pour se consoler de la perte qu'ils ont faite, & ietter dans la mesme fortune leur Ennemy. C'est dequoy nous auons des preuues irreprochables dans les Histoires, où nous voyons par vne infinité d'Exemples, que la Fraude tombe d'ordinaire sur son Autheur, à cause qu'il se trouue toûjours quelque preseruatif contre ce poison, pour dangereux qu'il puisse estre. Souuenons nous donc de ces belles paroles de Salomon; *Que l'Homme de bien va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la Tromperie.* Il nous confirme le mesme en plusieurs autres endroits, pour nous apprendre que les sentiers destournez, par où les Trompeurs se croyent sauuer, les conduisent insensiblement en des precipices. Ce qui monstre assez, que c'est vne chose tout à fait indigne d'vne bonne Ame, d'vser de déguisement en ces matieres, si ce n'est d'aduanture que l'on y soit conuié par les fourberies & les artifices d'autruy.

Fin de la vingt-neufuiesme Fable.


30. DV LOVP ET DE LA TESTE PEINTE



FABLE XXX.

Du Loup, & de la Teste peinte.

LE Loup ayant trouué dans la boutique d'vn Sculpteur vne teste de relief, se mit à la tourner de tous costez ; & bien estonné de voir veritablement qu'elle n'auoit point de sens ; *O la belle Teste!* se mit-il à dire : *il y a sans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'esprit, ny de sentiment.*

Discours sur la trentiéme Fable

CEvx-là s'abusent extrémement, qui n'entendent par le vray nom de Beauté, que la corporelle, à sçauoir celle qui consiste en l'agréement du teinct, & en la iuste proportion des parties. Il y en a vne autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de perissable, ny d'imparfait; mais au contraire elle resiste à l'injure du Temps, & n'est susceptible d'aucune tache, ny d'aucune defectuosité. C'est aussi par elle que nous sommes semblables à Dieu, comme il est dit dans l'Escriture; *Faisons l'Homme à nostre ressemblance.* Car de croire qu'il ait voulu entendre par là des traicts de visage, & des proportions de Corps, ce seroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu est incapable de Matiere & de lineamens. Il y a donc vne espece de Beauté, par qui nous ressemblons aucunement à Dieu, à sçauoir la beauté de l'Ame. Or elle consiste à bien appliquer ses deux principales facultez, à sçauoir, l'Entendement & la Volonté: Et les bien appliquer n'est autre chose que suiure plus droitement l'object de ces deux Puissances, qui sont, Verité, & Bonté. Car l'Entendement ne desire rien cõnoistre que pour ce qu'il le croit vray; & la Volonté ne desire rien aymer, qu'à cause qu'elle le croit Bon. Tellement que c'est auoir

l'Ame plus belle, que de connoistre plus au vray les choses, & d'aymer plus celles qui sont veritablement bonnes. Connoistre plus au vray les choses, est vn aduantage qui appartient aux personnes doüées d'vn Esprit vif, & subtil. Aymer plus les choses aymables, c'est l'exercice & la condition des gens de bien, dautant qu'ils se portent aux bons Objects, pour se transformer en eux, & pratiquent incessamment des actions de Vertu, pource qu'elle est la meilleure de toutes les choses. D'où il est aisé de conclurre, que celuy-là aura l'Ame plus belle, qui aura plus d'Esprit & plus de Vertu.

En effet, ne seroit-ce pas estre depourueu de toutes les lumieres de la Raison, que de ne voir pas combien sont grandes en l'Homme les excellences & les prerogatiues de l'Esprit? y a-t'il rien sous le Ciel qu'il ne dompte, & qui ne cede à son industrie? Se peut-il imaginer quelque secret ou quelque Art dont l'inuention ne luy soit deuë? Qu'y a t'il de si caché qu'il ne descouure, & de si difficile dont il ne puisse venir à bout? Ses productions ne sont-elles pas autant de Chef d'œuures, & ces Chef-d'œuures autant de Prodiges, qui tiennent du Miracle? Tesmoin l'admirable Sphere d'Archimede: Tesmoins les fameux Dedales: Tesmoins les Portes de Vulcan, qui sembloient se mouuoir; Et tesmoins les Statuës de Marbre, de Porphire, & de Bronze, qu'on eut dit estre animées. Tous ces effets de l'Esprit humain, ont sans doute ie ne sçay quoy de Diuin, & particulierement quand la Vertu s'y trouue iointe. Car on ne peut nier que ce ne soit elle qui desta-

chant l'Homme de la Terre, l'éleue au plus haut du Ciel, & le Deifie par maniere de dire.

Il n'en est pas de mesme de la Beauté du Corps, qui consiste en certaine proportion de membres, animée d'vne couleur viue & claire; ou plustost telle que la requierent les diuerses Inclinations. Toute charmante qu'elle est, il faut qu'elle cede aux qualitez de l'Esprit, & à ses hautes préeminences. D'examiner de poinct en poinct en quoy cunsiste cette Beauté, cela n'est pas de ma profession; & voyla pourquoy i'en laisse tres volontiers la decision aux Peintres, & aux Dames. Il me suffit maintenant de monstrer en peu de paroles les aduantages qu'emporte la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Le premier est celuy que nous auons déja touché, à sçauoir, que l'vne nous rend semblables à Dieu, l'autre, nous est commune auecque les Bestes. Quant à la ressemblance de Dieu, outre l'authorité de l'Escriture, i'allegueray que l'Ame est separée de la Matiere comme luy, quoy que non pas en si haut degré de perfection. A quoy j'adjoûteray le Raisonnement, qui pour estre en nous tres imparfait, ne laisse pas toutesfois de contenir quelque chose d'excellent & de grand par dessus tout ce qui est dans le monde. Or que la Beauté du Corps nous rende semblables aux Animaux, cela se descouure assez en ce que la leur consiste comme la nostre, & en couleur, & en proportion; Et ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leur Corps semblables aux nostres, puis qu'il est certain que nous ne leur ressemblons pas, ny du visage, ny de la

stature

ſtature. Ce qui doit ſuffire ; ce me ſemble ; pour ſouſtenir ce que i'ay dit cy-deſſus, à ſçauoir, qu'ils ont vne Beauté corporelle comme nous, qui dépend tout de meſme que la noſtre, de la juſteſſe des parties.

Voyla quant au premier aduantage que la Beauté de l'Ame emporte ſur celle du Corps. Le ſecond conſiſte en la Nobleſſe, qui eſt d'autant plus ſublime en elle, que l'Ame eſt infiniment plus excellente que le Corps: Et le troiſiéme ſe remarque par la durée. Car la Beauté du Corps n'ayant tout au plus que 12. ou 15. ans à paroiſtre en nos perſonnes : celle de l'Ame nous accompagne iuſqu'au tombeau ; voire meſme elle trouue des ſiecles infinis par delà, pendant leſquels elle a mille fois plus de ſplendeur & de gloire que maintenant. Mais ie manquerois pluſtoſt de loiſir, ou de temps, que de matiere, ſi ie voulois rapporter au long toutes les préeminences de la Beauté de l'Ame par deſſus celle du Corps. Il vaut donc mieux ſe contenter de ce que nous en auons dit, & jetter les yeux ſur le Renard de cette Fable, qui ſe mocque agréablement, quand il dit ; *ô la belle Teſte, ſi elle auoit vn cerneau !* comme voulant monſtrer que la Beauté corporelle eſt toûjours moindre que celle de l'Eſprit, & que les excellens viſages ne doiuent eſtre eſtimez qu'vne chetiue Sculpture, s'ils ne ſont animez par l'interieur, ou pour mieux parler, s'ils n'ont autant de gentilleſſe que de beauté.

Fin de la trentiéme Fable.


31. DV GAY.



FABLE XXXI.

Du Geay.

LE Geay s'eſtant veſtu des plumes du Paon, deuint tout à coup ſi fort amoureux de ſa gentilleſſe, & de ſa beauté, qu'ennuyé de ſa premiere condition, il s'alla meſler auecque les autres Paons, qui reconnoiſſans ſa fourberie, le dénuerent de ſes plumes empruntées, & le battirent tres-bien.

Discours sur la trente & vniéme Fable.

L'AMBITION extrauagante de ces Presomptueux, qui démentent leur naissance pour se ietter dans vne volée trop haute, est icy tres-bien dépeinte par le sage Esope, en la personne du Geay. Cét Oyseau portant enuie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'vn d'entr'eux, qui estoit de ses amis: & cela fait, il s'alla ietter inconsiderément parmy les autres, croyant les tromper, & les esblouyr iusques-là, que de passer pour Camarade auec eux. Combien voit-on aujourd'huy de gens, qui poussez d'vne aueugle presomption, se iettent effrontément parmy les Grands, sans y vouloir mettre la difference que l'Extraction & la Nourriture y ont mise? Ce qu'ils en font, est par vn vain espoir de s'acquerir de l'esclat en leur compagnie, & de ietter dans l'esprit du peuple autant de respect, qu'il en a pour les plus qualifiez. Mais ô que cette esperance est fole, & cette credulité ridicule! Ne doiuent-ils pas sçauoir que ces hommes considerables, auec lesquels ils pretendent aller du pair, ne sont pas gens à qui l'on en fasse accroire? Les peuuent-ils estimer aueugles iusqu'à ce poinct, que de ne voir pas, combien la Verité differe de l'Imposture? Ces Arrogans se parent de superbes dé-

poüilles, comme le Geay de noſtre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands, c'eſt à dire, qu'ils prennent à credit des habillemens precieux. Ils s'endebtent de tous coſtez chez les Artiſans, & chez leurs amis : Ils font la roüe dans des étoffes empruntées. Bref, ils frequentent inceſſamment des gens de haute condition, ſans leur vouloir ceder en aucune choſe. Mais qu'arriue t'il de cette imprudente façon de viure? Rien autre, certes, que ce que nous repreſente la Fable, à ſçauoir vn becquetement general des vrais Paons contre le faux; vne riſée honteuſe, vne fuitte pleine de deſeſpoir. Ces Ambitieux ſont à la fin découuerts, pour n'eſtre pas hommes de condition, pour auoir diſſipé leurs moyens en deſpenſes friuoles, & bref pour manquer tout à fait de iugement en la conduite de leur vie. Il n'eſt point de gens releuez, ny d'autres, qui ne leur donnent vn coup de bec, & qui n'aſſaillent leur miſere auec des brocards. On les déchiffre plaiſamment depuis le pied iuſques à la teſte: On compte leurs Predeceſſeurs : On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant leurs vanitez, eſt eſpluchée dans les meſmes Compagnies où ils auoient accouſtumé de frequenter. En vn mot, ils eſprouuent pour Indifferens ceux qu'ils auoient eus pour Approbateurs. Cependant les Creanciers, ou ne peuuent plus fournir à la deſpenſe de ces Prodigues, ou ils en ſont dégouſtez par le meſpris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande ſon lopin : Chacun veut auoir ſa piece, auecque de grands profits. Il eſt queſtion à la

fin de decreter tout le bien pour quelques haillons, & de laisser aller vn heritage assez raisonnable entre les mains des Persecuteurs. Ce seroit vne chose extrauagante de confirmer cette verité par des Histoires. La Cour n'est que trop pleine de gens de cette sorte. Nous voyons tous les iours le commencement, le progrez, & la fin de ces Presomptueux, voire mesme nous prenons quelquesfois part à la despense, & seruons inconsiderément de soufflet à leurs vanitez. Il faut donc laisser bien loin telles frequentations, & se dégager de ces pratiques. Car la confusion qui suit les pompes de ces gens-là, est partagée à ceux qui les ont causées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence : Et comme en matiere d'opinions, il ne faut pas se laisser charmer aux specieuses maximes, mais rechercher la solide Verité, & choisir plûtost à dire les choses vrayes, que les subtiles : De mesme aux amitiez que nous voulons establir, il ne faut pas tant donner à l'esclat & à la monstre exterieure, qu'à la vraye & parfaite Vertu de l'Ame. Ces hommes falsifiez, qui n'ont soin que de la Beauté superficielle ; qui empruntent vne qualité, vn habit, vn panache, vne mine, vne reputation, & qui mesme ne se contentent pas de leurs cheueux propres ; Ces hommes, dis-je, doiuent estre fuïs, comme le fut le Caualier Ponctuel, qui sous le nom emprunté de Dom Iean de Tolede, vint à la Cour de Madrid, où il fut si mal-traitté, que sa disgrace doit seruir d'exemple à ceux qui l'imitent.

Fin de la trente & vniéme Fable.

MOVCHE ASSISE SVR LE CHARIOT



FABLE XXXII.

De la Mouche, & du Chariot.



Ne Mouche s'estant arrestée sur vn Chariot de ceux qui couroient dans vne lice, où la poussiere estoit grande, tant à cause des cheuaux, qui l'esmouuoient de leurs pieds, que du roulement des rouës; *O que ie fay leuer de poudre!* s'escria-t'elle.

Discours sur la trente-deuxiéme Fable.

NOvs auons en butte en cette Fable ceux qui s'attribuent la gloire des actions d'autruy, quoy que de leur nature ils ſoient ſtupides & impuiſſans. Or encore que ce blâme touche generalement les Hommes, & qu'ils s'attribuent l'honneur de toutes leurs entrepriſes, au lieu de le donner à Dieu, qui eſt la vraye ſource, & la legitime Cauſe de tout ce qu'il y a de Bien & d'honneſte dans le monde ; Encore, dis-je, qu'ils ſoient tachez preſque tous de cette orgueilleuſe eſpece d'Ingratitude ; ſi eſt ce qu'il y en a qui s'y portent d'vne inclination particuliere, & dérobent artificieuſement l'eſtime des autres pour ſe la transferer. Les exemples de cela ſont ordinaires dans les Eſtats, autant de fois qu'il ſe fait vne action guerriere, & aduantageuſe à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, ont accouſtumé de briguer ſous-main l'honneur entier de l'Aduanture, & de rendre de mauuais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs ſeruiteurs, & leurs alliez. Ils ſe ſeruent meſme de la bouche des femmes, pour publier leur propre loüange. Mais ce vice-là ne paroiſt pas ſeulement aux entrepriſes Martiales : Il triomphe bien ſouuent de ceux qui ſe plaiſent le moins à

a guerre. Auſſi voyons-nous que le Iuge s'at-ribuë la gloire de l'autre Iuge, & que le Mede-in ſe vante de la cure qu'vn plus ſçauant que uy a le premier aduancée. Les Poëtes meſmes t les Eſcriuains, ſe parent des dépoüilles d'au-uy, & tranſportent des feüillets entiers dans urs Ouurages, iuſques à s'accommoder des uentions des Morts, afin que de ces lumieres ui ſemblent eſteintes, & qui toutesfois ne le ont pas, leurs Eſcrits en reçoiuent plus de vi-ueur & de vie. Ce fut ainſi qu'Homere s'ayda n peu trop familierement des Ouurages d'Or-née & de Linus : Virgile de ceux d'Ennius, & Homere : Le Taſſe & l'Arioſte, de Virgile; t Ronſard de tous enſemble.

Ie laiſſe à part les larcins qui ſe font de noſtre mps, & me contente pour cette fois de chan-er les Exemples en Raiſons, pour confondre vanité de ceux qui ne la puiſent que chez au-uy. Vien-çà donc, ô Eſprit trop affamé de re-utation, & conſidere à quel poinct d'impru-ence aboutiſſent tes fantaiſies. Si tu as à déro-er quelque choſe aux autres, pourquoy t'arre-es-tu à vne fumée de vaine gloire? Pourquoy e t'occupes tu à la pourſuitte d'vn Bien plus lide, afin de iuſtifier ton émulation ? Croy-oy, ne t'amuſe pas à ce qui ſuit la Vertu, mais érobe la Vertu meſme. Car en ce faiſant, non ulement tu auras la poſſeſſion d'vn vray Bien, ais auſſi l'ombre que tu pourchaſſes; c'eſt à ire, que la Reputation te ſera parfaitement quiſe. Si ton compagnon en la conduite d'v-e Armée, ou d'vne Charge publique, a me-té de la gloire, ne la luy dérobe pas auec vne

enuieuſe malignité ; mais dérobe-luy, ſi tu peux, la vertueuſe Habitude auec laquelle il l'a meritée; En ce faiſant, tu auras auſſi la meſme gloire. C'eſt le vray moyen de participer à l'eſtime d'vn autre, que de prendre part à ſa Vertu ; autrement toute l'entrepriſe que l'on ſçauroit faire pour deuenir conſiderable, ne tourne qu'à honte & à confuſion. La gloire ne ſe rapiece ny ne ſe rallonge pas, comme les habits dérobez. Il ſe faut rendre de la meſme ſtature de celuy à qui l'on veut ſucceder en cette poſſeſſion ; c'eſt à dire, qu'il faut faire d'auſſi belles choſes que luy-meſme. Quand on n'en vſe pas ainſi, on redouble ſa honte, au lieu de groſſir ſon eſtime: on ſert de riſée à ceux qu'on demande pour Admirateurs : bref, on paſſe pour plus impertinent que la Mouche d'Eſope, qui ſe vante d'auoir fait toute la pouſſiere de la Lice. Ie ne trouue, ce me ſemble, rien plus à propos dans tout l'ouurage de noſtre Phrygien, que cette comparaiſon du Preſomptueux à la Mouche. Car il n'eſt pas à croire combien grande eſt la foibleſſe de cette ſorte d'Eſprits. Ils ſont pleins de faſte, & volages comme elle ; ils ſont foibles, & bourdonnent comme elle ; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils diſent, & merité la gloire qu'ils s'attribuënt , toûjours n'auroient-ils excité que de la pouſſiere : car la loüange des Hommes n'eſt autre choſe: Et comme dit vn des meilleurs Eſprits de noſtre âge,

La gloire qui les ſuit apres tant de trauaux.
Se paſſe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs cheuaux.

Fin de la trente-deuxiéme Fable,


33. DE LA FORMIS ET DE LA MOVCHE



FABLE XXXIII.

De la Fourmy, & de la Mouche.

LA Mouche, & la Fourmy eurent vn iour broüillerie enſemble. L'vne ſe vantoit d'eſtre noble, & de voler comme les Oiſeaux; de frequenter chez les Roys, d'eſtre toûjours en feſtin, & de n'auoir rien à faire; au lieu que l'autre eſtoit de baſſe naiſſance, ne faiſoit que ramper à terre, ne ſe nourriſſoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuuoit rien que de l'eau, & ſe tenoit tout le iour cachée dans les Cauernes. Mais pour reſponce à ces obiections, la

Fourmy disoit, *Que pour son particulier elle se contentoit fort de son extraction, qui n'estoit pas si vile que la Mouche la faisoit; qu'vne demeure arrestée luy plaisoit autant, qu'à elle vne façon de viure inconstante, & mal asseurée; que les grains de bled dont elle se nourrissoit, & l'eau des fontaines, luy sembloient d'aussi bon goust, qu'à son Ennemie ses pastez & ses vins delicieux; qu'au reste elle joüissoit de tous ces biens par vn honneste trauail, & non par vne infame paresse.* Auecque cela, *elle se disoit estre toûjours joyeuse & en seureté, aymée de tous, & le modele du vray trauail: qu'au contraire, la Mouche estoit en vn perpetuel danger, odieuse à vn chacun, & finalement l'exemple de la faineantise.* Elle adjoûtoit pour conclusion, *Que le souuenir de l'Hyuer l'obligeoit à faire ses prouisions en Esté, au lieu que la Mouche viuoit du iour au lendemain, & qu'ainsi*

qu'ainsi il falloit necessairement qu'elle mourust de faim, ou de froid.



Discours sur la trente-troisiéme Fable.

LA dispute qui suruient entre la Mouche & la Fourmy, à cause de leur Noblesse, & de l'excellence de leur condition, ressemble aucunement à celle que nous auons dés-ja remarquée du Rat domestique, & du Rat champestre. Elles aboutissent toutes deux, à conclure qu'vne honneste Mediocrité jointe au repos & à l'asseurance, est preferable aux pompes & aux richesses mal establies. C'est de là qu'ont pris leur origine ces façons de parler ordinaires; *Qu'il fait bon nager auprés de terre, & se pourmener auprés de l'eau; Que la voye du Milieu est la plus asseurée, & que tout excez se tourne en vice.* La Sage Nature nous l'enseigne ainsi par l'exemple du Nil, qui apporte la famine en Egypte, s'il se déborde trop, ou trop peu, c'est à sçauoir, selon Pline, moins de douze coudées, ou plus de dix-huict. De cette mesme façon, si la Fortune est trop fauorable, ou trop contraire aux hommes, elle leur nuit, ou par Abondance, en les faisant mesconnoistre; ou

par indigence, en les portant dans le Vice pour se garantir de la faim: D'où il se voit manifestement combien est veritable le dire du plus heroïque de nos Poëtes,

La Mediocrité fait la personne heureuse,
Le haut degré d'honneur est chose dangereuse.

Aussi est elle la seule chose que le Sage demande à Dieu par ces paroles; *Ne me faites point, Seigneur, ny pauure, ny riche, & me donnez seulement les choses qui sont necessaires à la vie.*

Ce n'est donc pas sans sujet que le bon-heur de celuy qui se contente d'vne mediocre Fortune, nous est representé dans cette Fable. D'vn costé la Mouche y plaide la cause des gens de Cour, & de ces Ambitieux, qui ne viuent que pour l'Orgueil, ou pour le Luxe, & songent tant seulement à faire voir leur magnificence à leurs semblables. Elle allegue la sublimité de son vol, & mesprise au contraire les routes que la Fourmy fait sur la terre, representant la grandeur de sa race, & les hauts tiltres dont elle est de long-temps illustre. Puis, elle se vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne se cacher que dans les Cauernes. En vn mot, elle estale toutes ses delices, & se mocque du trauail perpetuel où est la Fourmy, pour gagner bien pe-
-ement sa vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire
à faueur des personnes vaines, qui ne consi-
ti en. à mon aduis, qu'en certaines choses ex-
ste, tréme -ment foibles, & fort peu considera-
bles.

Voye -ns maintenant si la Fourmy n'a rien à
respondre, ny à objecter. Premierement elle

s'aduouë moins noble à l'opinion du monde, que n'eſt la Mouche. Mais elle ne l'eſt pas moins à la ſienne, puis qu'elle eſt contente. Car la vraye & parfaite Nobleſſe procedant de la Vertu, & derechef toute Vertu conſiſtant en la Moderation, celuy-là, ſans doute, aura plus de Nobleſſe, qui ſera le plus moderé. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribuë, celle-cy l'impute à legereté, donnant à entendre par là, que les hommes qui vont dans le grand air, c'eſt à dire, qui ſe iettent dans la haute volée, ſont pour l'ordinaire ſujets à l'Inconſtance. La raiſon n'en eſt pas difficile à conceuoir : car eſtans obligez de ſe plier ſelon la volonté des Souuerains, il faut de neceſſité qu'ils renoncent ſouuent à la leur, & par conſequent qu'ils jouënt à meſme temps diuers perſonnages. Pour ce qui eſt des delices, dont ſe vante l'impertinente Mouche, qui ſont, les beaux & ſpacieux logemens, les viandes exquiſes & delicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs, qui accompagnent la vie des perſonnes releuées en condition ; la ſage & preuoyante Fourmy a beaucoup de choſes à y reſpondre, principalement, qu'elle n'eſt point au deſſous d'elle en cela, puis qu'elle ne l'enuie pas. Car c'eſt vne maxime receuë parmy tous les gens d'eſprit, que l'Homme qui ne deſire point vne choſe, n'eſt pas moins heureux, que celuy qui la poſſede. De plus, elle compte auſſi les delices de ſa ſobrieté : elle allegue la pureté de ſes fontaines, & le gouſt naturel de ſes grains, par où il ſemble qu'elle nous apprend,

que la vraye volupté ne consiste pas dans le trop, mais dans le mediocre; Et que ceux-là sont bien plus heureux, qui sçauent en tous temps se garantir des excés, que ces autres qui en peuuent toûjours faire. Au surplus, elle se vante à bon droict d'estre ioyeuse & tranquille, au lieu que la Mouche n'est jamais que dans vne impatience tumultuaire, & ne cesse de se plaindre; En cela semblable à la plusspart des Courtisans, & des hommes intemperez, qui clabaudent sans fin contre les Grands, & les accusent d'Ingratitude.

En suite de tout cecy, la Fourmy estale la petite prouision qu'elle fait en Esté, auec vn trauail honneste, qui n'est accompagné de violence, ny de chagrin. Au contraire, elle reproche à son Ennemie, qu'elle fait mestier d'escornifler, que sa paresse la reduit à la mercy d'autruy, & à viure, comme l'on dit, du iour à la iournée, sans donner ordre à s'empescher de mourir de faim en temps d'Hyuer. En quoy, certes, elle presage le destin de ces infortunez Courtisans, qui se trouuent n'auoir rien amassé pendant leurs belles années, pour soulager l'incommodité de la Vieillesse, & sont contraints de souhaitter la mort, pour terminer les calamitez de leur vie. Finalement la Fourmy allegue le meilleur de tous ses aduantages, à sçauoir la seureté. Car, dit-elle, ie ne suis point sujette à estre chassée, ou mise à mort dans les Palais. Ie n'achepte point si cher vne chetiue volupté comme la tienne : ma vie est éloignée de toute sorte de troubles & de perils:

Dans ma maiſon ie ne meurs que d'vne vieilleſſe tranquille, & qui eſt exempte de Crime & de Pauureté. Voylà la fin de leurs diſputes, qui nous fait voir clairement combien les raiſons de l'vne ſont preferables à celle de l'autre. Ce que meſme ne deſ-aduoüeront pas les Courtiſans, ny les hommes engagez dans les plus importantes affaires d'vn Eſtat, du moins ſi les corruptions où ils ſont tous les iours enueloppez, leur laiſſent aſſez de Vertu dans l'Ame, pour dire au vray leurs ſentimens. Auſſi voyons-nous que les grands hommes, qui ont pris le plus de part aux choſes importantes & mal-aiſées, ſont ceux-meſmes qui ont auſſi plus eſtimé la vie tranquille, & qui l'ont miſe dans leurs eſcrits à vn plus haut poinct de loüange & d'approbation. I'en appelle à teſmoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & vne infinité de Poëtes & de Philoſophes, qui n'ont iamais eu tant d'éloquence, ny tant de charmes, qu'en eſcriuant les delices de la vie retirée. Il eſt vray que ie ne ſçaurois aſſeurer s'ils en parloient de cette ſorte, ou pour aucun veritable ſentiment qu'ils en euſſent, ou pour monſtrer combien ils le ſçauoient dire agreablement, ou pluſtoſt par vn caprice ordinaire aux Eſprits des hommes, qui eſt de n'eſtre iamais ſatisfaits de leur profeſſion; ce qu'Horace a fort bien ſçeu remarquer par ces vers.

D'où vient, cher Mecenas, que nul n'eſt ſatisfait
De ce genre de vie,
Que le Sort a voulu que la Raiſon ait fait,
Ou meſme ſon Enuie?

Ie ne ſçay donc point quelle peut eſtre la cauſe du meſcontentement de ces grands Hommes. Mais ie ſuis bien aſſeuré qu'ils enuient, ou qu'ils feignent d'enuier les delices d'vne vie particuliere, au lieu que les perſonnes retirées & ſolitaires ignorent pour la pluſpart, & veulent conſtamment ignorer les delices des grands Seigneurs.

Fin de la trente-deuxieſme Fable.





34. DV SINGE ET DV RENARDR.



FABLE XXXIV.

Du Singe, & du Renard.

EN vne aſſemblée que firent iadis les Beſtes ſauuages, le Singe ſauta ſi joliment, qu'il fuſt creé Roy, preſque par le conſentement de toute la compagnie. Mais le Renard enuieux de cette nouuelle dignité, s'aduiſa de le mener en vne foſſe, où il venoit de remarquer vn lopin de chair attaché à des lacs; Comme il le vid tout auprés; *Tu ſçais bien*, luy dit-il, *que les threſors appartiennent aux Roys. Puis donc que tu és noſtre Roy, prends toy-meſme le threſor qui eſt caché là dedans.* Le Singe, ſans mar-

chander dauantage ; creut le Renard; & entra folement dans la fosse, où il tomba aussi-tost dans les pieges. Comme il se sentit pris, & trompé si vilainement, il se mit fort en colere, & en imputa toute la faute au Renard, qui sans s'émouuoir autrement de ses paroles : *O pauure fol*, luy dit-il de fort bonne grace, *qu'auecque peu de raison tu as creu meriter vn Empire sur autruy, puis que tu n'as sçeu commander à toy-mesme !*

Discours sur la trente-quatriéme Fable.

IE ne rapporteray pas tant l'Allegorie de cette Fable, à l'enuie & à la malignité du Renard, qu'à l'impertinence des autres Animaux, tant pource qu'aux discours precedens i'ay assez parlé contre les personnes enuieuses du bien d'autruy, qu'à cause qu'il me semble veritablement qu'Esope luy fait joüer icy le personnage d'vn Homme sage & consideré, plustost que d'vn Meschant ; & qu'au contraire il represen-

te en la ſottiſe des autres Animaux, celle que commettent fort ſouuent les hommes, à ſçauoir de donner les grandes charges aux mal habiles. Ie ne ſçay pourtant leſquels des deux ſont plus à blaſmer, ou ceux qui les donnent à la volée, ou ceux qui les acceptent ſans les meriter. Les vns teſmoignent peu de ſageſſe en leur election; les autres beaucoup de folie en la trop bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes; Et tous enſemble vne manifeſte non-chalance à s'intereſſer dans les fortunes publiques. Mais les derniers principalement font connoiſtre par leur Conuoitiſe; qu'ils viſent pluſtoſt à leur profit particulier, qu'à celuy des Peuples qu'ils entreprennent de gouuerner. L'ingenieux Eſope blaſme donc icy en la perſonne du Singe les Ignorans, qui s'entremettent dans l'adminiſtration des Affaires. Or encore que cecy touche auſſi bien les Dignitez ſubalternes, que les ſouueraines, & qu'aux Eſtats ſucceſſifs, comme le noſtre, le ſens myſtique de cette Fable n'ait lieu que pour les Charges inferieures à la perſonne du Monarque; ſi eſt-ce que nous prendrons pour cette heure le diſcours au pied de la lettre, & ne nous arreſterons qu'à l'election des Roys, puis que noſtre Autheur ne parle que d'eux en ſa narration.

Il feint donc que le Singe eſt creé Roy par les autres Animaux, à cauſe de la gentilleſſe de ſes gambades: puis il aſſujettit ce nouueau Roy aux malicieuſes fineſſes du Renard, qui le fait le joüet de tout ſon Peuple. Ie me ſouuiens à ce propos d'auoir leu, qu'au commencement des choſes, quand il fut queſtion d'eſtablir en châ-

que lieu vne forme de Gouuernement, les Peuples ietterent d'abord leurs yeux sur les belles personnes, pource qu'elles frappent ordinairement auec esclat, l'imagination de ceux qui les considerent. Quand donc les Peuples estoient encore grossiers, & mal policez, ils déferoient la Couronne à la seule Beauté corporelle, comme insensibles aux charmes de l'autre, ou plustost pource que la Beauté de l'Ame n'estoit pas encore en son lustre, à cause de l'ignorance des Hommes, & de leur raisonnement. Mais la reuolution des temps fist que ils se détromperent enfin, quant à l'excellence du Corps, & trouuerent qu'il y auoit vne plus noble & plus loüable qualité en nous, à sçauoir la connoissance des choses, & la veritable force de l'Ame. Qu'au reste, cette derniere Faculté n'alloit pas toûjours conjoinctement auecque les graces corporelles; mais qu'on voyoit d'ordinaire les belles personnes foibles & stupides; & au contraire quantité de Corps monstrueux, doüez d'vn Entendement extraordinaire. Toutesfois ces hommes n'auoient pas encore assez fait de progrez dans le discours; Ils ne s'estoient pas encore portez assez auant dans l'estude des Arts, pour occuper le souuerain Commandement par prudence, plustost que par vne autre raison. Et neantmoins ils ne laissoient pas de trouuer ie ne sçay quoy de contemptible en la Beauté corporelle. Il escheut donc aux plus forts d'oster la possession des choses aux beaux hommes, & de se faire Roys eux-mesmes, par vne maniere de Tyrannie. Mais le monde se rafinant peu à peu, commença d'auoir en haine ceux qui regnoient

ar la force,comme il auoit auparauant mefpri-
é les autres,qui ne regnoient que par la Beauté;
e façon que les hommes fages, c'eft à dire,
eux qui paruindrent à vne plus haute connoif-
ance des chofes, confpirerent à debufquer les
'orts, & à les ietter dans des pieges, d'où tou-
es leurs fougues, ny toutes leurs violences ne
es fçeurent iamais tirer. Or de ces Sages, qui
uoient atteint plus que tous les autres à la per-
ection humaine, qui eft le Raifonnement, les
ns mirent la forme de leur Gouuernement en-
re les mains de plufieurs, & les autres s'attri-
uerent à eux tous feuls le pouuoir de comman-
er, & ces derniers fe nommsrent Monarques,
u Roys. Quant à ceux qui communiquerent
beaucoup de perfonnes l'authorité des Affai-
es, les vns eurent égard aux plus gens de bien,
t aux plus vertueux, & formerent l'Arifto-
ratie. Les autres fe donnerent plus de foin de
multitude, & voulurent preuenir les mur-
ures de la populace, qu'ils trouuoient tumul-
uaire & violente, de façon que ils conftituë-
ent l'Eftat Democratique. Or de dire mainte-
ant en quoy confifte chacune de ces Republi-
ues, cela n'eft ny de noftre loifir, ny de noftre
nftitution. Il fuffit d'auoir monftré l'intention
u fage Efope, à fçauoir que les gens bien adui-
ez n'ont iamais creu que la Souueraineté fe pût
cquerir par le feul merite du Corps; mais qu'au
o traire, elle eftoit deuë aux excellentes par-
ies de l'Ame.

Fin de la trente-quatriéme Fable.


35. DE LA GRENOVILLE ET DV BŒVF.



FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille auoit vn si grand desir de deuenir aussi grosse que le Bœuf, qu'elle faisoit vn estrange effort, & se roidissoit en tous ses membres: dequoy son fils s'estant apperceu, *Ma Mere*, luy dit-il, *quittez-moy-là cette entreprise; il n'y a nulle comparaison d'vne Grenoüille à vn Bœuf.* Elle toutesfois n'en voulut rien croire, & s'enfla derechef plus qu'auparauant: Ce qui fit peur à son fils, qui pour ne la perdre; *Ma mere*, luy cria-t'il derechef, *vous creuerez plustost que de surmonter le Bœuf:* Comme en effet, elle ne tarda guere

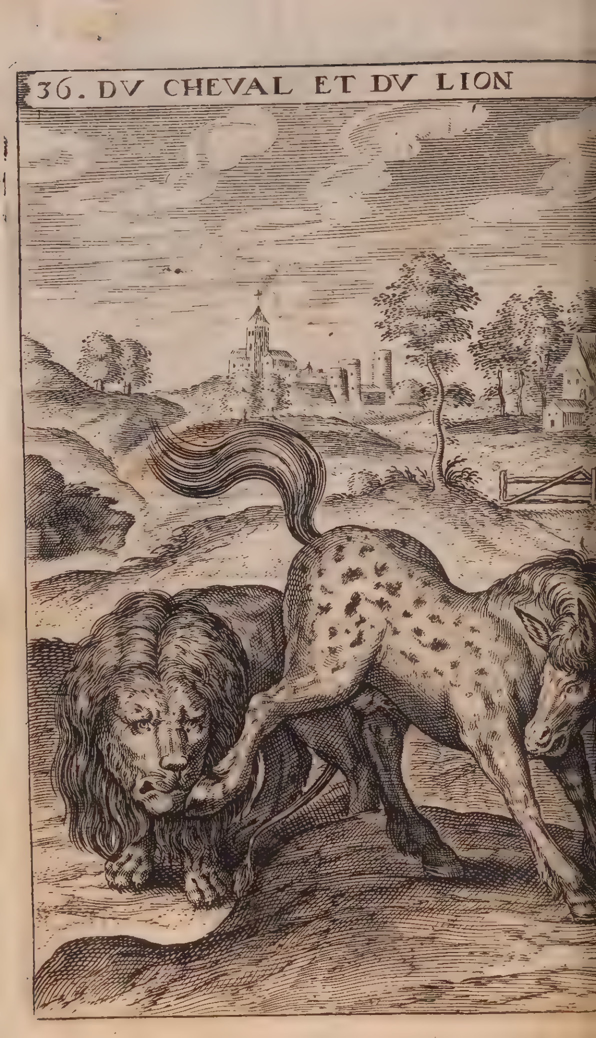
à creuer, apres qu'elle euſt fait vn troiſieſme effort.

Remarque ſur la trente-cinquiéme Fable.

CE que nous auons dit cy-deſſus de l'impertinence du Geay, pourroit eſtre rapporté à cette trente-cinquieſme Fable, où la Grenoüille pretend d'entrer en comparaiſon auecque le Bœuf, touchant la groſſeur & la force. Ie croy que la vraye Mythologie de cette Fable, c'eſt l'exemple des gens de peu, qui ſe veulent rendre égaux en deſpence & en mine, à ceux de haute condition. Ces Preſomptueux imitent Icare; en ce qu'ils prennent vn vol trop haut; Et voyla pourquoy, comme Icare auſſi, pour n'auoir que des ailes de cire, qui fondent comme au Soleil aupres de la perſonne des Grands; où ils tombent dans le precipice, ou ils demeurent au milieu de leur Entrepriſe, & creuent comme la Grenoüille, de dépit, ou d'impuiſſance.

Fin de la trente-cinquiéme Fable.

FABLE XXXVI.


36. DV CHEVAL ET DV LION



FABLE XXXVI.

Du Cheual, & du Lion.

LE Lion s'en alla trouuer le Cheual, à dessein de le manger; Mais pource qu'il n'en pouuoit pas venir à bout si facilement, à cause que la vieillesse auoit beaucoup diminué de ses forces, il s'aduisa d'vn plaisant moyen pour executer son entreprise. C'est, qu'il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir le Cheual de diuers discours. Mais luy, qui reconnût cette fraude, trouua moyen de luy en opposer vne autre. Il feignit donc, que passant n'aguere à trauers des ronces, il s'estoit fourré bien

auant dans le pied vne grosse espine, & pria ce nouueau Medecin de la luy arracher. Le Lion en demeura d'accord, & mesme il se mit en deuoir de le faire; Mais le Cheual luy fit quitter bien viste cette besogne: car il le frappa droit au front de toute sa force, & s'enfuït à mesme temps. Le Lion, qui de ce coup estoit presque demeuré sur la place, estant à la fin reuenu à soy; *Malheureux que ie suis*, dit-il, *que ie porte à bon droict la peine de ma sottise! & qu'à bon droict aussi le Cheual s'est eschappé; car il a vangé la fraude par la fraude mesme.*

Discours sur la trente-sixiéme Fable.

COmme la Fable precedente contient la mesme Allegorie qu'vne de celles que nous auons déja traittées; Aussi pouuons-nous dire, que celle-cy a quelque ressemblance auecque la Fable du Renard & de la Cygogne, en

laquelle la ruſe fuſt payée par la ruſe. Il eſt vray neantmoins qu'elle contient ie ne ſçay quoy de plus important que l'autre, qui ne touche que la Mocquerie, au lieu que celle-cy a pour obiect les perfides attentats de nos Ennemis. Ce n'eſt point vne affaire de jeu, que l'entrepriſe de ce vieil Lion. Il a reſolu d'eſgorger le Cheual, & de ſe repaiſtre de ſon ſang. Mais comme la force vient à luy manquer, à cauſe de ſon extraordinaire vieilleſſe, il veut s'ayder de la Ruſe, & oublier pour quelque temps qu'il eſt Lion, c'eſt à dire, le plus genereux de tous les Animaux. Ce qui nous apprend que les perſonnes les plus vigoureuſes, deuiennent apprehenſiues par l'âge, à cauſe, comme nous auons dit cy-deſſus, du refroidiſſement de leur ſang. De plus, nous pouuons remarquer par là, que ceux qui en leur jeuneſſe ont aymé la Cruauté, ſont plus que iamais trauaillez de la ſoif du ſang humain, quand ils viennent au decours de leur âge, à cauſe de l'eſtrange accroiſſement que prennent en eux peu à peu, les apprehenſions & les mesfiances. Cela ſe verifie par l'exemple de Tybere, qui n'exerça iamais tant de cruauté, que dés le temps qu'il ſe fuſt retiré dans l'Iſle Caprée. Herode tout de meſme donna plus de preuues de ſa ferocité dans le lict de la mort, qu'il n'en auoit donné auparauant, iuſques à faire égorger ſon propre fils Antipater, & à commander ſerieuſement, qu'à ſon heure derniere l'on fiſt vn maſſacre general, pour obliger tous ceux de la Ville à pleurer, en les intereſſant par leur propre perte La meſme ardeur de ſang ſe redoubla en Mahomet ſecond, en Tama

berlan, en Louys onziéme, & en Philippe second, sur le declin de leur âge.

Mais reuenons à nostre Allegorie. Par le déguisement du Lion en Medecin, nous est donnée vne sage Instruction, de prendre garde aux aguets de nos Ennemis, & nous mesfier principalement des personnes, qui empruntent contre leur ordinaire, le masque de leur feinte pieté. Ce que fist fort adroitement le Cheual de nostre Autheur, quand il rencontra son salut dans la propre ruse de son Ennemy, qui fut vne chose tellement iuste & adroite, que le Lion mesme ne trouua point d'occasion de l'en blâmer, & ne se plaignit que de soy-mesme en son inconuenient. Nous voyons par là que les meschans sont d'ordinaire enueloppez dans leurs propres menées, & portent presque toûjours le dommage qu'ils veulent faire tomber sur autruy. Tesmoin ce Comte mal-aduisé, qui perdit la vie & l'honneur en l'execrable trahison qu'il auoit tramée contre la Duchesse de Sauoye: tesmoin la factieuse ligue de Zegris, contre les Abensarades dans le Royaume de Grenade, d'où ils eurent bien l'aduantage de chasser cette genereuse Noblesse; mais aussi furent-ils mis à vne entiere destruction, quand la Ville de Grenade fust saccagée: tesmoin encore la fin du traistre Ganes, & vne infinité d'autres exemples, qu'il est à propos d'oublier icy, de peur d'ennuyer le Lecteur par la repetition d'vne seconde lecture.

Fin de la trente-sixiesme Fable.


37. DES BESTES ET DES OYSEAVX.



FABLE XXXVII.

Des Oyseaux, & des Bestes à quatre pieds.

LEs Oyseaux, & les Animaux terrestres auoient ensemble vne fort cruelle guerre, où l'Esperance, la Crainte, & le Danger, balançoient des deux costez. La Chauue-souris fut la seule qui abandonna ses compagnons, pour se ietter dans le party des Ennemis. Toutesfois elle en porta bien-tost la punition: car les Oyseaux ayans gagné la Victoire, sous les Auspices de l'Aigle, la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne se point mesler parmy eux à l'aduenir, & à ne voler

iamais de iour. Voylà pourquoy l'on ne la void d'ordinaire que lors qu'il eſt preſque nuict.



Diſcours ſur la trente-ſeptiéme Fable.

QVant à la trahiſon de la Chauue-ſouris, il me ſemble qu'elle eſt auecque raiſon punie par les autres Oyſeaux qu'elle auoit abandonnez en leur aduerſité. Car celuy ne merite pas d'auoir part à l'heureuſe Fortune de ſes Amis, qui ne l'a voulu prendre à leur diſgrace. Autrement ce ſeroit recompenſer de meſme ſorte les Meſchans & les gens de bien, & donner à la Trahiſon les meſmes aduãtages qu'à la Probité. Mais à moins que de ſe rendre Criminel, pourroit-on authoriſer le plus lâche de tous les Crimes, & la plus contagieuſe de toutes les Peſtes? N'eſt-ce pas le nom qu'il faut donner à la Perfidie, puis que ſous vn beau-ſemblant d'amitié, de paix, & de ſeruice, elle fait que les Traiſtres trompent les plus gens de bien, par des embuſches ſecrettes, & par des ſurpriſes ineſperées. Ainſi arriua-t'il en la fameuſe iournée de Cannes, où cinq cens Numides, ſous pretexte de vouloir ſeruir les Romains, alle-

nt fondre ſur eux, & en firent vn ſanglant
aſſacre. Si quelqu'vn nous abandonne pen-
nt noſtre querelle, il le fait, ſans doute,
ource que la cauſe de noſtre Ennemy luy
mble plus iuſte, ou plus aſſeurée que la ſien-
. Mais quoy qu'il en ſoit, s'il la trouue plus
ſte, il offenſe dés-là noſtre Probité : Si plus
ſeurée, il fait tort à noſtre bonne conduite,
en tous les deux ſens, il teſmoigne vne ma-
feſte poltronnerie, jointe à vne plus grande
gereté. Tellement que par la maxime que
ous auons dite cy-deſſus en la Fable du Ser-
nt & du Laboureur, c'eſt bien vne Action
aritable de luy pardonner ; mais elle ſeroit
nprudente de le reprendre en amitié, puis que
ſoy il n'eſt ny amy, ny homme de valeur &
fermeté.

Il le faut bien pluſtoſt auoir en horreur, puiſ-
ie, comme Traiſtre, il eſt indigne que le So-
il l'eſclaire, que les Elemens le nourriſſent,
que la Terre ſur tout le ſouffre dans ſa vaſte
tenduë, non plus qu'elle fait le Serpent, apres
i'il a bleſſé l'Homme.

Or bien qu'en toutes les Republiques bien
licées il y ait toûjours eu des Supplices pour
s Traiſtres; principalement en celle d'Athe-
s, où ils eſtoient iettez à la voirie, & toute
ur Race declarée infame; ſi eſt-ce qu'Eſope
adoucit icy le Châtiment auec beaucoup de
udence. Car il ne feint point que l'Aigle vi-
orieuſe des animaux terreſtres, ſe ſoit em-
oyée à tirer vne ſanglante vengeance de l'in-
dele Chauue-ſouris, comme voulant dire
i'vne Ame noble & genereuſe, ou ne ſe vange

point, ou ne ſe vange qu'auecque peril. Ce ſeroit vne entrepriſe indigne de ce magnanime Oyſeau, de ſonger à la deſtruction d'vn ſi foible Ennemy; & d'ailleurs, quand il en auroit premedité la vengeance, le haut poinct de proſperité, où il ſe trouue maintenant, luy fait pardonner aiſément à ceux qui l'ont offenſé, pour gagner en meſme temps vne double victoire, & contre ſon Ennemy, & contre ſoy-meſme. Ainſi en ont vſé les plus grands perſonnages de l'Antiquité, principalement Ceſar & Alexandre, à l'imitation deſquels, ou pluſtoſt par vn inſtinct naturel, la pluſpart de nos Roys ont toûjours couronné leur Valeur d'vne Clemence heroïque. C'eſt doncques bien à propos que noſtre Phrygien ne met pas la victoire de l'Aigle à luy faire déchirer auecque les ongles la traiſtreſſe Chauue-ſouris; Mais auſſi ne feint-il point qu'il la reprenne en grace, ny qu'il deshonore ſa Royale Cour de la preſence de cette perfide. Elle la condamne ſeulement à ne ſe trouuer plus auec les autres Oyſeaux, & à ne paroiſtre iamais en plein iour, comme ſi elle eût raiſonné de cette ſorte. Si la faute que tu as faite prouient de haine contre moy, ô infidele & chetiue Chauue-ſouris! n'attends pas que ie te faſſe l'honneur de m'en vanger. Comme au contraire; ſi elle vient de ta lâcheté, c'eſt vne action qui ne merite pas la Mort, mais vne Infamie perpetuelle: ſi bien que pour la meſme raiſon ie te condamne à ne voler que de nuict, & à ne te point trouuer en la compagnie de ces victorieux Oyſeaux que ie commande.

Cela s'accorde, ſans doute, aux Loix de

lusieurs grands Politiques, qui n'ont pas iugé u'il y eust d'autres punitions contre les Lasches, que l'Infamie & la honte de leur foiblesse. Car d'y proceder plus rigoureusement, ce eroit violenter vn Malheureux, & luy faire orter la penitence des defauts de sa nature. Que l'on m'obiecte à cela, que le Vice de Lâcheté stant pernicieux à l'Estat; quand il ne meritoit point de soy-mesme vn rigoureux chastinent, si est-ce qu'à cause de la consequence, il faudroit proceder le plus seuerement qu'il seoit possible, pour empescher à l'aduenir tous es ieunes hommes de tomber en pareil inconueient; A cela ie responds, qu'vn Poltron executé à mort, est enleué hors de la presence des Viuans, & ne sert point d'vn si bel exemple, our destourner la ieunesse d'vne pareille faute, que quand il demeure parmy nous chargé d'opprobres & d'infamie; Car alors il resueille incessamment la memoire de son supplice, & prend en horreur l'action qui le luy a peû causer. Voylà donc ce perfide Animal puny selon son démerite, & chassé non seulement de la compagnie des Oyseaux, mais encore de celle les Animaux terrestres. Ceux-cy l'ont en aussi grande horreur, que le peuuent auoir les autres, encore qu'il se soit ietté dans leur party, donnant à entendre par là combien est vray ce Prouerbe; *Que la Trahison accommode, mais que les Traistres sont odieux.*

Fin de la trente-septiéme Fable.


38. DE LESPREVIER ET DE LA COLOMB



FABLE XXXVIII.

De l'Eſpreuier, & de la Colombe.

L'Eſpreuier pourſuiuoit vne Colombe, lors qu'il arriua que s'abattant dans vne grange, il fut pris par vn Payſan. Comme il ſe vid en ſes mains, pour eſſayer de s'en retirer, il ſe mit à le flatter, & eut recours aux prieres, luy diſant qu'il ne croyoit pas l'auoir offenſé. *Tu as raiſon*, luy reſpondit le Payſan, *mais la Colombe que tu pourſuiuois n'aguere, ne t'auoit point offensé non plus.*

Discours sur la trente-huictiéme Fable.

C'Est vne mauuaiſe perſuaſion à l'Eſpreuier, pour obtenir ſa liberté du Payſan, de dire qu'il ne l'a point offenſé. Car l'Homme, le plus noble des Animaux, & qui a de l'empire ſur eux, vange la querele des Petits contre les Grands, & nous apprend par cét exemple, qu'il faut que nous ſoyons protecteurs de l'Innocence, quand la Fortune nous en donne le pouuoir & l'authorité. Mais ſuppoſons que le Payſan n'en euſt point ſur l'Eſpreuier, & qu'il agiſt en cela, non comme Protecteur de l'vn, mais comme cruel & injuſte Perſecuteur de l'autre : ſi eſt-ce qu'Eſope n'auroit pas feint cette Fable ſans ſujet, puis que nous voyons d'ordinaire dans le monde, que les Meſchans ſont punis, & les gens de bien vangez par d'autres Meſchans.

Pour prouuer à plein cette verité, iettons les yeux depuis le commencement iuſques à la fin, ſur toutes les choſes du monde, & nous trouuerons qu'vne Nation vſurpatrice, a toûjours eſté chaſtiée par vne autre, de meſme, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vangerent-ils pas les peuples d'Orient de la Tyrannie Aſſirienne ? & les Perſes ne firent-ils point raiſon à l'Vniuers

à l'Vniuers, de l'vſurpation des Medes? Le grand Alexandre ne porta-t'il pas les armes des Grecs iuſques chez les meſmes Perſes, & les Romains ne vangerent-ils point le Monde de la Domination des Grecs? Tout cela neantmoins ſe fit ſans forme & ſans apparence de Iuſtice. Car on eſtabliſſoit Iuge ſur vn autre, celuy qui auoit la Force à la main, & qui n'eſtoit pas moins Vſurpateur, ny moins blâmable que luy. Venons maintenant au dernier âge du monde, & voyons s'il eſt exempt de meſme rencontre. Les Gots, les Vandales, & les Francs, ne chaſtierent-ils pas l'Orgueil de Rome, en démembrant toutes les parties de ce grand Empire; Et derechef, les Sarraſins ne punirent-ils point l'inſolence des Gots par la leur propre? Ceux-là meſmes ne furent-ils pas chaſtiez par les François en la Terre-Saincte, & par Othoman en l'Aſie Mineure, quoy qu'il fut nay ſubjet & ſeruiteur de Saladin leur Roy? Tout de meſme auons-nous raiſon de croire, qu'vne autre Nation vangera ceux du Leuant des violences du Turc. Ce qui me ſemble eſtre déja viſible en l'accroiſſement des Perſans, & en la bonne Fortune des Poulonnois. Que ſi nous voulions tranſporter cette induction des choſes grandes aux petites, ne pourrions nous pas remarquer tous les iours dans le ſuccés de cette vie, qu'vn Meurtrier paye la peine de ſes actions par la main d'vn autre Meurtrier? Qu'vn Adultere ſouffre le meſme deſplaiſir qu'il a fait aux autres par vn pareil crime; qu'vn Larron eſt dérobé par vn autre Larron, & qu'vn

P

Meſchant eſt chaſtié de quelque tort, par vn plus Meſchant que luy ; Voilà ce qu'Eſope nous a voulu repreſenter en cette Fable : paſſons maintenant à la trente-neufuiéme.

Fin de la trente-huictiéme Fable.




39. DV LOVP ET DV RENARD.



FABLE XXXIX.

Du Loup, & du Renard.

LE Loup ayant fait des prouiſions pour vn aſſez long-temps, menoit vne vie oyſiue, quand le Renard qui s'en apperceut, le fût viſiter, & luy demanda la cauſe de ſon repos. Le Loup ſe douta tout auſſi-toſt, qu'il auoit enuie de luy joüer quelque tour de ſoupleſſe, & qu'il n'en vouloit qu'à la mangeaille; de maniere que pour le renuoyer, il feignit qu'il ſe trouuoit mal, & que c'eſtoit la cauſe qu'il ſe repoſoit; luy diſant au reſte, *Qu'il l'obligeroit fort de s'en aller prier les Dieux pour ſa ſanté.* Ce procedé du

Loup dépleûtau Renard, qui bien fâché de n'eſtre venu à bout de ſes in-entions, s'addreſſa finement à vn Berger, & luy conſeilla de s'en aller à la taniere du Loup, l'aſſeurant qu'il luy ſeroit facile d'accabler cét Ennemy, pource qu'il ne ſe doutoit de rien, & ne ſe tenoit point ſur ſes gardes. Le Berger s'en alla donc aſſaillir le Loup, & fit ſi bien qu'il le tua; tellement que par cette mort le Renard demeura Maiſtre, & de la taniere, & de la proye. Toutesfois comme ſa Perfidie eſtoit grande, la joye qu'il en receut ne fut pas auſſi de longue durée: car vn peu aprés le meſme Berger le prit, & le tua.

Discours sur la trente-neufuiéme Fable.

DE toutes les Passions qui ont accoustumé de ronger l'Esprit des Hommes, il n'y en a point de plus detestable que celle de l'Enuie. Cette Furie fatale aux Peuples & aux Familles arma Caïn contre Abel, Etheocle contre Polinice, & Romulus contre Remus, encore que la Nature les eust liés pour iamais des sacrez interests du parentage. C'est elle-mesme qui a mis mal le pere auec les enfans, la fille auecque la mere, & bref qui a comblé tout l'Vniuers de misere & d'inconueniens. Or quoy qu'elle soit extrémement execrable & hydeuse de sa nature, si a t'elle vne chose excellente en soy, à sçauoir la punition tres iuste du Peché mesme qu'elle fait commettre. Car toutes les autres passions illicites flattent l'Esprit d'vne douce Imagination, ou par l'espoir de posseder ce qu'il desire, ou par le souuenir d'en auoir iouy. L'Amour, quelque amertume qu'il ayt, nous conduit toutesfois par des chemins assez agreables, & jouyt le plus souuent de l'Object auquel il est addressé. Que s'il mesle des espines à ses roses; s'il apporte de l'Impatience auant la possession, & de la Ialousie ou du dégoust apres;

Si, dis-je, il n'a point de bien qui ne soit meslé de plusieurs maux, pour le moins nous donne-t'il ce contentement d'estre quelquesfois à nostre aise, & de ne nous plaindre pas toûjours de luy. Quant à la Haine, n'est-elle point elle-mesme voluptueuse ? N'y a-t'il pas du plaisir à se promettre qu'on se vangera, & de la douceur à l'executer ? l'Esperance n'est-elle point de soy capable de consoler, & de faire viure? La Ioye n'a t'elle pas de merueilleux charmes? Le Desespoir mesme, & la Douleur, n'ont-ils point ie ne sçay quoy de doux, qui se mesle à leurs plus sensibles amertumes ?

Mais quant à l'Enuie, elle est la seule chose du monde qui n'est susceptible d'aucun repos, ny d'aucune consolation. Elle naist en mesme temps que les plaisirs des autres, & se tourne en rage, à mesure qu'ils prennent accroissement : Elle ne cesse pas pourtant, quand ils deuiennent calamiteux, pource que nous auons toûjours peur que ceux que nous enuions, ne se releuent apres leur cheute, à cause des changemens ordinaires de la Fortune. Que si elle les a mis en vn estat si déplorable, qu'ils soient sans esperance de ressource, encore ne nous arrestons-nous pas là: Ce n'est pas vn sujet de consolation pour nous ; car à mesme temps cette Peste que nous couuons dans l'Ame, cherche de nouueaux Objects pour se nourrir, & s'addresse aux prosperitez des autres hommes. C'est vne Hydre renaissante de soy-mesme. Elle s'attaque sans cesse à ceux qu'elle connoist vertueux, ou bien fortunez, & subsiste opiniastré-

ment iusques à la mort. Bref, il n'y a point, comme dit Horace, de pire bourreau que celuy-là. Les Tyrans de Sicile n'ont iamais inuenté de tourmens semblables à ceux qu'elle nous donne; De sorte que le Poëte Martial en conseillant à ses Enuieux de s'aller pendre, sembloit vser d'vn charitable aduis enuers eux, pource qu'il n'y a point de mort plus cruelle que la violence de cette peste : Aussi a-t'elle toûjours esté si fort en horreur aux honnestes gens, qu'à peine trouuerons nous vn Autheur qui ne l'ait peinte si odieuse, que Tisiphone mesme paroistroit aymable auprés d'elle.

Mais les Poëtes sur tout ont fort bonne grace, quand pour nous la faire haïr, ils s'estudient à la descrire. Ils la font pasle, & tremblante comme la Faim, meurtriere comme la Parque, maigre comme la Phtisie, affreuse comme la Mort, injuste comme l'Ambition, & surueillante comme l'Auarice: Bref, ils luy donnent à elle seule tous les défauts & toutes les laideurs que pourroient auoir les autres pestes mises ensemble. Au reste, ils tiennent que ses entrailles sont à demy rongées, & que toutesfois elles renaissent toûjours: Par où ils donnent à entendre l'estrange opiniastreté de ce Tourment, qu'ils nous figurent par le supplice du Geant Titius, à qui vn Vautour ronge sans cesse le cœur. Or ce qu'ils nous representent ce Corps énorme & prodigieux, de l'estenduë de neuf arpents de terre, c'est afin de nous donner à connoistre le grand pouuoir que cette Fureur

a dans le monde, & combien elle y eſt amplement eſtablie. Que ſi l'on vouloit comparer enſemble l'Enuie, & le Remords de la Conſcience, l'on trouueroit aſſeurément que celuy-cy eſt mille fois plus deſirable que celle-là. Car eſtant veritable que le Remords ſuit ordinairement le Peché, l'on peut dire auſſi, ſans mentir, qu'il eſt preſque toûjours Auant-coureur de la Punition. L'Enuie au contraire, eſt le Peché meſme, voire le pire de tous les pechez; veu qu'elle en ameine apres ſoy vne infinité d'autres, qui font horreur à mon imagination. Combien de fois, ô bon Dieu! a-t'elle renuerſé des Royaumes floriſſans? combien de fois a-t'elle enuenimé les Familles des Potentats? quels crimes n'a-t'elle pas commis! & quels maux ne luy verra t'on point faire! Elle a pourtant cela de remarquable, que de ſa propre Ignominie dont elle eſt Mere, s'engendre bien ſouuent le bon-heur d'autruy. Car en effet, ſans elle Iſac n'eût iamais eſté ſi riche, ny Ioſeph ſi grand, ny Abel couronné du Martyre, ny tout le Monde ſauué par le ſang precieux du Meſſie. Mais pendant que ie m'égare apres ces vaines exclamations, ie laiſſe en arriere noſtre Autheur, qui nous veut monſtrer par la meſchanceté du Renard, que les perſonnes atteintes de cette maladie contagieuſe, n'ont iamais de repos en leur ame, qu'elles n'ayent braſſé quelque embuſche à ceux qu'ils enuient. Tels furent les déportemens du perfide Ganes, qui voyant fleurir en gloire & en vertu les onze Pairs ſes Compagnons, veilla iour & nuict à

eur commune ruine, & fit amitié auec les
Roys Sarrasins, tout de mesme que le Renard
a fait icy auec vn Berger, pour l'obliger à sur-
prendre le Loup qu'il enuioit. Toutesfois ce
Traistre ne porta pas loin la peine de son for-
faict, non plus que l'Infidele Renard; Car il
fut puny de la façon qu'il le meritoit, & se
trouua compagnon de la disgrace qu'il auoit
procurée.

Fin de la trente-neufuiéme Fable.




40. DE LASNE ET DV CHEVA

FABLE XL.

De l'Asne, & du Cheual.

LE Cheual richement harnaché, s'en alloit courant par les ruës, & faisoit retentir l'air de hannissemens; lors que rencontrant vn Asne chargé, qui nuisoit à sa course, il s'enflamma de colere; & s'estant mis à ronger son frain tout plein d'escume; *Lasche & paresseux animal* (luy dit-il) *es-tu bien si hardy, que de seruir d'obstacle au Cheual? Va-t'en bien viste d'icy, autrement ie te fouleray aux pieds.* Ces paroles effrayerent l'Asne, & l'effrayerent si bien, que

n'osant ouurir la gueule pour brai-
re, il se retira, & luy fit place tou
doucement. Cependant le Cheua
se remit à courir, & fist vn si granc
effort qu'il s'ouurit l'ayne. Alor
n'estant plus propre à la course n
à la parade, il fût dépoüillé de so
riche harnois, & vendu à vn Char-
tier. Le lendemain l'Asne l'ayan
rencontré, comme il traisnoit l
charette; *Et quoy compagnon*, dit-il
*en quel équipage te voylà? où est ta
selle dorée? où tes belles bardes? ou
ton mords si reluisant? Certainement
mon amy, il ne t'en pouuoit pas pren-
dre autrement, à cause de ton orgueil.*

Discours sur la quarantiéme Fable.

CE ne sont pas les plus hautes instructions des Philosophes, qui disposent au mépris de la Mort, & à la souffrance des calamitez.

Il y en a bien d'autres plus releuées, & plus difficiles à pratiquer, à sçauoir celles de ne s'éleuer point dans la prosperité. C'est où le pas de la Moderation à l'extremité est toûjours glissant, & où la Vertu a grandement à combattre. Car comme il est plus aisé de pousser vn cheual à toute bride, que de le retenir au milieu de la Carriere ; il est de mesme bien plus difficile de dégourdir nostre Ame contre les miseres, & la porter dans le chemin de la Consolation, que d'arrester tout à coup ses mouuemens, quand la bonne Fortune l'emporte auec violence au delà de ses limites. Et comme ceux qui nauiguent à pleines voiles, auec vn vent frais & fauorable, courent plus de hazard d'échoüer contre vne coste, que ces autres qui vont à contre-vent, & à l'ayde de la Bouline ; ainsi les hommes du monde, à qui la Fortune rit de toutes parts, sont bien moins à couuert du danger, que ces Esprits constans, mais infortunez, qui luttent sans cesse contre la calamité.

La principale raison que ie puis alleguer de cela, c'est que ces derniers ont plusieurs Consolateurs, qui par leurs fortes persuasions, leur aydent à surmonter l'ennuy qui les attaque, & les diuertissent le mieux qu'ils peuuent; Comme au contraire, ces Courages audacieux qui sont en vn estat de prosperité, attirent sur eux de tous costez le Peril, l'Enuie, & la Haine, à cause qu'ils n'ont personne qui reprime leur humeur altiere, & qui les fasse souuenir de leur condition. Ils ne sont pas si heureux que les Roys d'Egypte, qu'on alloit aduertir tous les matins de la fragilité de leur nature, en portant

vne teste de mort dans leur chambre. Ils ne sont pas si preuoyans qu'Agathocles, qui se faisoit seruir en vaisselle de terre, pour apprendre à n'oublier que son pere la faisoit, & par consequent à ne s'enfler iamais outre mesure des prosperitez qui luy suruenoient. Au contraire d'auoir toutes ces aydes pour deuenir honnestes gens, il arriue la pluspart du temps que nous auons des parens ou des amis, qui pour mieux participer à nostre Fortune, nous conseillent folement de la porter au delà de l'impossible, au lieu que s'ils nous aymoient veritablement, ils nous prescheroient sans cesse la Moderation, & tascheroient de retenir nos Ames dans les limites de la Modestie.

Il y a encore vne autre raison, pour laquelle il est plus aisé de demeurer vertueux dans l'aduersité que dans le bien estre. C'est que la pluspart des afflictions, ou nous enuoyent à la mort, ou nous en approchent, ou du moins elles nous en font ressouuenir, & representent assez bien son image à nostre pensée. Or est-il que ce n'est pas vne chose beaucoup difficile de se souuenir de cette derniere fin, à raison de la peur qu'on a des peines & des recompenses qui la suiuent. Ce qui arriue non seulement aux Chrestiens, mais encore à ceux des autres Religions, pource qu'elles promettent toutes des felicitez ou des supplices apres cette vie. Mais quant à la bonne Fortune, elle a cela de mauuais, qu'estant ordinairement accompagnée de la santé, elle nous fait considerer les malheurs de si loin, que nous les iugeons petits, & hors de mesure, pour nous pouuoir approcher.

L'on peut adjoûter à cela vne troisiesme cause, qui est tirée de nostre Volonté propre. Car cette mesme Nature aymant sa conseruation & son bien estre, arme nos desirs contre les trauerses qui nous attaquent, & nous fait souhaitter ardemment de nous en voir bien-tost garantis. Ce qui estant vne fois conclud, presque toutes les operations de nostre Entendement nous conduisent à la voye de la Mediocrité, c'est à dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment visiblement nostre volonté, & la font noyer & perdre dans leurs delices, sur le poinct qu'elle en desire l'accroissement. Comme il est donc mal-aisé de reprimer vn excés de joye, il est plus facile aussi de se detraquer de la Vertu, au milieu des prosperitez, que dans les contraires éuenemens de la Fortune. Pour remedier de bonne heure à toutes ces choses, proposons-nous sans cesse deuant les yeux l'exemple de la Mort, la fragilité de nos iours, & l'inconstance de la Fortune, qui n'a iamais si bien fauorisé quelqu'vn, qu'il ne luy ait donné le change bien tost apres. Voyons à ce propos la honteuse fin de Polycrates Samien, qui ayant eu toutes choses à souhait, iusques à trouuer dans le ventre d'vn poisson vn anneau qu'il auoit expressément ietté dans la Mer, afin qu'il eust sujet de s'en attrister, fût à la fin pendu en public, par le commandement d'vn Satrape du Roy de Perse. Voyons Cresus, ce puissant Roy de Lydie, attaché sur vn bucher, apres auoir vescu plus heureusement que tous les hommes de son âge. Considerons les orgueilleuses pompes de Da-

rius, abatuës par la bonne Fortune d'Alexandre, & les richesses du grand Roy Porus, tombées en la puissance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre mesme en l'âge de trente-trois ans empoisonné par vn de ses Fauoris, dans le comble de ses victoires, & de ses glorieuses Conquestes. Que si cela ne suffit, tournons la medaille, & nous en verrons encore des preuues en la personne de Iugurtha, de Persée, de Mitridates, Roy de vingt-deux Royaumes, & de plusieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes seruirent anciennement de riches Trophées au Capitole, & de precieuses marques d'honneur au grand Empire Romain. En vain tous ces Courages vicieux couurirent la Mer de vaisseaux, & la terre d'vn prodigieux nombre de Soldats, si pas vn de ces Elemens ne pût supporter leur Conuoitise excessiue. L'insolence de Xerxes en seruist d'vne preuue bien euidente, en ce que le mesme Ocean qu'il menaçoit temerairement, ne rabatit rien pour tout cela de sa violence ordinaire. Il en prit de mesme qu'à luy à plusieurs Monarques ses Imitateurs, qui eurent à peine apres leur mort autant de lieu qu'il leur en faloit pour leur sepulture, apres auoir voulu conquerir toute la terre durant leur vie. Mais si laissant à part toutes ces Histoires, qui sont si fameuses dans l'Antiquité, nous en voulons alleguer de plus recentes; Où trouuera-t'on de Fortune plus diuersement meslée de bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Solyman, de François I. de Charles V. & de plusieurs autres ? Bref, où est le Prince ou le Particulier,

qui n'esprouue consecutiuement le bon & le mauuais Sort, & ne voye succeder la pluye au beau temps, ou le calme à la tempeste ? Cela nous apprend à souffrir patiemment nos afflictions, par l'espoir d'vne future Prosperité ; & à n'estre si altiers par la iouyssance des Biens presens, que de n'apprehender pas les maux à venir : C'est à quoy nous conuie le sage Esope, par l'exemple de ce Cheual temeraire & presomptueux, qui dés le lendemain de son Triomphe, fut attaché à la charruë, & assujetty aux risées de l'Asne, qu'il auoit si fort méprisé le iour precedent.

Fin de la quarantiéme Fable.




41. DV CERF ET DE LA FONTAINE



FABLE XLI.

Du Cerf, & du Chasseur.

LE Cerf se mirant dans vne claire fontaine, prenoit plaisir à loüer ses grandes cornes; comme au contraire il se vouloit mal d'auoir les jambes si gresles & si deliées. Mais pendant qu'il s'amusoit ainsi à se contempler, & à faire ce iugement de soy-mesme, il suruint vn Veneur qui luy fit prendre la fuite plus viste que le vent. Se voyant à mesme temps poursuiuy des chiens, il se ietta dans vne forest espaisse, où ses cornes se prirent aux branches d'vn arbre; & ce fut alors bue se dédisant de son opinion, il se mit à loüer ses jambes, & à blâmer ses

cornes, qui auoient esté cause de sa prise.

Discours sur la quarante & vniéme Fable.

CE n'est point de la hauteur de tes cornes que tu dois faire tant de vanité, ô Animal inconsideré ! Le principal aduantage que t'a donné la Nature ne consiste pas en cela : C'en est bien vn plus grand pour toy, d'auoir la legereté de tes iambes. Tu verras bien-tost à quel poinct sont empeschans ces grands Andoüillers dont tu te vantes, & par mesme moyen tu donneras vne belle Instruction aux Hommes, de ne mettre leur aduantage en la vaine monstre de la grandeur perissable : & toutesfois il arriue assez souuent qu'il n'est point de si petit homme, qui ne souspire ardamment apres elle. Guichardin rapporte plaisamment à ce propos qu'vn miserable Grimaud de Gennes en estoit si passionnément amoureux, que par vn caprice bien estrange, il ne vouloit hanter que les Grands, ny parler non plus que de choses grandes; Il vouloit dis-je n'auoir rien du tout, ou auoir tout grand; comme par exemple, grand logis, grande Femme à grand nez, grands Valets, grandes Seruantes, grands Chiens,

grands Meubles, & ainſi de toute autre choſe: A quoy l'Hiſtorien adjouſte, que pour mieux faire valoir ſes grandeurs capricieuſes, quand il parloit à quelqu'vn il ſe hauſſoit ſur la pointe des pieds, le plus qu'il pouuoit, pour en paroiſtre plus grand; Mais ie laiſſe à part la folie de ce Viſionnaire, pour dire ſerieuſement en expliquant mon Autheur, que ce n'eſt ny la grandeur du Corps ny celle des choſes d'icy-bas, qui fait la felicité des Hommes. Au contraire, ce qu'ils deſirent le plus, eſt quelquesfois ce qu'ils deuroient apprehender dauantage. Cette éminence de Fortune, dont ils ſe picquent ſi fort, n'eſt que trop ſouuent la pire de leurs Ennemies, à cauſe des Enuieux qu'elle leur ſuſcite. Que cela ne ſoit, tous ces Roys que nous auons nommez dans le diſcours precedent, n'auroient iamais receu de diſgrace par les mains de leurs Ennemis, ſi leur Grandeur n'euſt attiré leur ruine. L'Auarice n'euſt pas infecté de ſon venin le Royaume de Mexique & du Perou, ſi leurs habitans n'euſſent eu de l'or & de l'argent en vne prodigieuſe abondance. Le pays de Chile, des Sauuages, de la Floride, & des Patagons, n'a point eſté déchiré de troubles, pource qu'ils n'eſtoient point opulens; Ils doiuent leur ſalut à leur Pauureté, & n'ont point eu d'autre conſeruatrice qu'elle. Nous ne voyons pas en aucune Hiſtoire, qu'Itacque ait oncques eſté aſſaillie, à cauſe qu'elle eſtoit ſterile; Et au contraire, nous ſçauons que l'Iſle de Chipre, la Sicile, la Troade, & toutes les plus fertiles contrées de la Grece, n'ont iamais eu que des troubles. Ce qui a fait deſcendre des Pays

du Nort ces deluges innombrables de Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Auares, ça esté la douceur de nostre Climat; au lieu que jamais nous ne nous sommes rencontrez deuers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Estats de ces Peuples élongnez de nous, pour en auoir esté détournez par la rigueur d'vn Hyuer perpetuel.

Ce qui se dit des Exemples generaux, doit, à mon jugement, estre entendu des particuliers: Car les embusches que nos Enuieux nous tendent, & les factions que les Meschans trament contre nous, viennent de nostre seule Prosperité: Ceux qui viuent dans vne mediocre Fortune n'attirent point contr'eux la Calomnie, ny l'Vsurpation, non plus que les broussailles ne sont pas si sujettes aux coups de coignée que les grands arbres. Ne mettons donc point en compte, si nous sommes sages, nostre Puissance, ny nostre Bien, comme la vraye & parfaite Felicité, mais faisons la plustost dépendre de l'Innocence de la Vie.

Fin de la quarante-vniéme Fable.

42. DV SERPENT ET DE LA LIME



FABLE XLII.

Du Serpent, & de la Lime.

LE Serpent voulut ronger vne Lime, qu'il trouua dans vne Forge. Mais elle s'estant mise à rire; *Sotte Beste*, luy dit-elle, *qu'est-ce que tu fais? Ne vois-tu point que tu te briseras toutes les dents, auant que de me pouuoir consommer, & qu'auec les miennes i'ay accoustumé de mordre le fer, quelque dur qu'il soit?*

Remarque sur la quarante-deuxiéme Fable.

QVant à la vaine entreprise du Serpent, qui s'efforce de ronger vne Lime, elle nous enseigne à ne nous point joüer aux Grands, de peur que nostre foiblesse ne nous soit enfin vn fâcheux sujet de confusion & de ruine. C'est dequoy nous aduertit vn ancien Poëte, dans vne Epigramme que i'ay ainsi traduite.

A moins que de manquer de sens,
L'on ne peut chocquer les Puissans,
Qui sont les Maistres de la Terre ;
Leurs bras sont longs & dangereux ;
Et nostre foiblesse auprés d'eux,
Qu'est-elle que paille & que verre?

Tout le dommage qu'on pretend faire à vn Ennemy de cette nature-là, retombe sur celuy qui l'attaque. C'est cracher contre le Ciel, c'est ronger vne lime, c'est sapper vn bâtiment qui nous accablera : bref, c'est s'exposer à vn mal asseuré, pour n'en faire à son Ennemy qu'vn leger & vn incertain.

Fin de la quarante-deuxiesme Fable.

43. DES LOVPS ET DES BREBIS.





FABLE XLIII.

Des Loups, & de la Brebis.

COmbien que les Loups & les Brebis ayent toûjours eu guere ensemble, il aduint neantmoins qu'ils firent treve vne fois, & que pour ostages de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Loüueteaux, & les Brebis leurs Chiens. Mais pédant que les Brebis estoient en repos, & qu'elles paissoient à leur aise, il se fist vne émotion du costé des Louueteaux, qui se mirent à hurler bien fort, & à demander leurs meres. Les Loups sortirent incontinent; & sous pretexte qu'on leur auoit faussé la foy, & rompu la

treve, ils se ietterent sur les pauures Brebis, qu'ils mirent en pieces bien aisément; pource qu'elles n'auoient plus leur garde ordinaire.



Discours sur la quarante-troisiéme Fable.

L'On peût apprendre deux choses dans la Fable des Loups & des Brebis. La premiere, qu'il ne faut pas inconsiderément se fier à vn Ennemy reconcilié. Ce qui ne doit s'entendre pourtant que d'vne feinte reconciliation, dont les Courages lâches ne se seruent que trop souuent, pour en mieux tromper ceux auec lesquels ils font semblant de s'estre bien remis. D'où il ne s'ensuit pas neantmoins qu'il ne se faille reconcilier veritablement, suiuant ce Precepte de l'Euangile ; *Si tu fais ton Offrande à l'Autel ; Et s'il te souuient-là que ton Frere ait quelque Animosité contre toy, va premierement te reconcilier à luy : puis tu viendras faire ta deuotion.* La seconde obseruation est, qu'il ne coûte rien aux Meschans de supposer vn faux pretexte, pour enuahir & perdre leurs Ennemis. Nous auons de si bonnes preuues de tous les deux, & par les Raisons, & par les Exemples, que ce

seroit vne chose superfluë de s'estendre beaucoup là-dessus. Ie diray seulement, que celuy qui se confie à son Ennemy, mõstre qu'il ne luy veut point de bien luy-mesme, puis que c'est vn acte d'vne veritable hostilité contre quelqu'vn, de se ietter confidemment dans le Party qui luy est contraire. D'ailleurs, comment pouuons-nous estre asseurez qu'il a mis en oubly toute sa haine, puis qu'il y en a plusieurs qui la perpetuënt iusqu'au tombeau? S'il nous veut du mal sans raison, c'est vn préjugé d'vne tres-mauuaise nature, & par consequent de la durée de sa haine. Car quiconque a conceu vne animosité sans sujet, est capable de la continuer long temps, pource que c'est vne espece de raison en vne chose qui n'en a point, que de la poursuiure pour cela seulement qu'on l'a commencée; Et si au contraire il a eu sujet de nous haïr, nous ne l'auons pas de nous y fier beaucoup, à cause que nous l'auons aigry. Pour ce qui est de l'autre poinct, dont cette Fable nous peut instruire, à sçauoir que les Ennemis reconciliez à faux, ne demandent qu'vn pretexte pour nous attaquer, c'est vne question de faict, qui a plus besoin d'exemples que de raisons. Mais nous nous sommes estendus si auant dans l'Histoire aux discours precedens, que nous laisserons pour cette fois à la discretion du Lecteur, de se remettre en memoire les preuues de cette verité.

Fin de la quarante-troisiéme Fable.


44. DE LA FOREST ET DV PAYSANT



FABLE XLIV.

De la Foreſt, & du Payſan.

AV temps que les Arbres parloient, vn Païſan s'en alla dans vne Foreſt, & la pria qu'il luy fût permis de prendre autant de bois qu'il luy en falloit pour faire vn manche à ſa coignée; ce que la Foreſt luy accorda tres-volontiers. Mais comme elle vid qu'eſtant emmanchée, il s'en ſeruoit à couper les Arbres, elle ſe repentit alors, bien qu'il n'en fût plus temps, de ſa trop grande facilité, & ſe fâcha contre ſoy-meſme d'auoir eſté cauſe de ſa ruine.

Discours sur la quarante-quatriéme Fable.

LEs hommes ont tort de se plaindre des malheurs qui leur arriuent, & d'accuser la Fortune des disgraces dont ils sont eux-mesmes la seule cause. Cette proposition n'a pas besoin de grandes preuues, puis qu'elle se verifie presque par l'induction de toutes les choses du monde. Le Paysan baille luy-mesme l'argent dont le Soldat son Ennemy luy fait la guerre; & le sincere Amy fournit à l'Amy dissimulé des aduantages qui luy font auoir prise sur sa personne. Il luy declare ses imperfections: il luy compte ses aduantures: il luy communique ses secrets, & toutes ces choses ensemble sont, à parler proprement, les instrumens de sa perte. Ainsi voyons-nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans, pendant la fougue de leur ieunesse, trauaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les dissolutions & les desbauches, qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celuy qui les a mis au monde. La mesme chose arriue entre les Chicaneurs, qui se surprennent les vns les autres par les papiers qu'ils se prestent, & obligent quelquesfois les personnes ignorantes en ce mestier, à signer des

actes contre leur propre cause, sans sçauoir le dommage qu'ils se font. Mais cette remarque estant assez ordinaire en toutes les actions de la vie, ne manque presque jamais dans les Traittez d'Estat, qui se font entre les Politiques. C'est là que le moindre aduis qu'on donne, est serieusement profité, où les paroles que l'on exige, sont autant de pieges pour surprendre celuy qui les dit, & où la connoissance qu'on a prise des forces d'vn Estat, pendant la bonne intelligence, sert à la ruine, dés que les interests sont partagez. C'est pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien, qui nous puisse nuire, principalement si nous auons à traitter auec des personnes suspectes. Cette precaution est vn effet veritable de la Prudence, qui est, disoit Bias, comme l'œil à tout le Corps, & comme le Pilote à tout le Nauire. Tellement que ce n'est pas vn petit secret de la sçauoir employer à la conduite de nostre vie, pour destourner les malheurs & les ruines qui nous menacent. Car bien que toutes nos aduersitez soient dures à supporter, celle-là neantmoins l'est plus que les autres, qui nous vient par nostre imprudence, pource qu'auec l'amertume de sa douleur, elle nous cause encore celle de nostre repentir.

Fin de la quarante-quatriéme Fable.

45 DV LOVP ET CHIEN





FABLE XLV.

Du Loup, & du Chien.

LE Loup ayant trouué fortuitement vn Chien dans vn bois, enuiron le poinct du jour, se mit à le saluër, se réjouïssant d'vne si bonne rencontre. Apres cela, il fut curieux de sçauoir de luy, *pourquoy il estoit si net & si poly. Si ie le suis*, respondit le Chien, *le soin de mon Maistre en est cause. Car il m'amadouë quand ie le flatte, & me traitte luy-mesme des viandes de sa table, qui sont fort delicieuses: Auecque cela, ie ne dors iamais à découuert, & n'est pas à croire combien ie suis agréa-*

ble à tous ceux de la maiſon. O Chien mon amy, reprit le Loup, *que tu és heureux d'auoir rencontré vn Maiſtre ſi doux, & ſi debonnaire! Que ie ſerois content, ſi i'en trouuois vn ſemblable! Si cela m'aduenoit, ie ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres Beſtes.* Le Chien voyant l'extréme deſir qu'auoit le Loup de changer de condition, luy promit de faire en ſorte enuers ſon Maiſtre, qu'il luy donneroit quelque charge dans ſa maiſon, pourueu qu'il vouluſt retrancher vn peu de ſa felonie accouſtumée, & s'addonner à le bien ſeruir. Cette concluſion priſe, ils paſſerent outre, & eurent enſemble pluſieurs diſcours fort plaiſans. Mais comme il fut iour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'aduiſa de luy en demander la cauſe. *Tu dois ſçauoir*, reſpondit le Chien, *qu'au cõmencement ie ne faiſois qu'aboyer aux Eſtrangers, & meſme à*

ceux de connoiſſance, ſans que ma dent eſpargnaſt non plus les vns que les autres. Mais dautant que cela ne plaiſoit pas à mon Maiſtre, il joüa ſi bien du bâton ſur moy, qu'il me fit perdre cette couſtume, me commandant ſur toutes choſes, de n'attaquer iamais que les Voleurs, & les Loups. Ie me ſuis corrigé par ce moyen, & ſuis deuenu plus doux que de couſtume, à force d'eſtre battu; neantmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'eſt toûjours reſtée depuis, pour vne marque de ce que ie ſuis hargneux naturellement. Le Loup l'ayant ouy parler ainſi; *Eſt-ce donc cela?* luy dit-il, *certes ie n'achepte pas ſi cherement l'amitié de ton Maiſtre. Adieu, compagnon, auecque ta ſeruitude; pour moy i'ayme beaucoup mieux iouyr de ma liberté tout à mon aiſe.*

Discours sur la quarante-cinquiéme Fable.

NOvs pouuons bien croire Esope sur la douceur de la Liberté, pour auoir depuis son Enfance, iusques à la moitié de son âge, esprouué tousjours le pesant joug de la Seruitude, sans le pouuoir secoüer durant ce temps-là, quoy qu'il employast pour cét effet toute la subtilité de son esprit, & toute la gentillesse & la promptitude de ses responses. Aussi est-ce pour cela qu'il en parle icy auec des aduantages extrémes, la preferant à la plus delicieuse vie du monde, si elle est accompagnée de sujetion. Or n'entendons-nous pas icy par ce nom de Liberté toute sorte d'Affranchissement, veu qu'il ne se trouue personne dans le monde qui n'y soit auec quelque dépendance, voire mesme auecque plusieurs. Car pour laisser à part les justes & agreables soumissions que nous deuons à Dieu, il y en a encore d'autres dont il est impossible de nous garantir. Il n'est celuy d'entre nous qui ne soit sujet à quelque Passion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun releue des Loix de la Nature, & des Coustumes du pays qu'il habite; la Mort exerce son Empire sur tout le Monde. La Fortune a le mesme droict parmy nous, autant la bonne que la mauuaise. D'ailleurs nul ne peut legitimement

ſe deffendre des reſpects où ſa Patrie & ſa naiſſance l'engagent. Les meilleurs Philoſophes, c'eſt à dire les plus libres, ſont ſujets à la Magiſtrature de leur Pays, & ſouueraine, & ſubalterne. Socrate, Platon, & Diogene, preſchoient l'obeyſſance au Magiſtrat; Et Ieſus-Chriſt meſme, quoy qu'il fuſt Dieu, & le plus parfait des Hommes tout enſemble, n'a pas laiſſé de déferer au Commandement des Puiſſances terriennes, pour nous apprendre à le faire ſans murmurer.

De toutes ces choſes il eſt aiſé à conclurre, que pas vn de nous n'eſt exēpt de Seruitude, & que meſme ce ſeroit vne Impieté de le deſirer; auſſi n'eſt-ce point de la façon que noſtre ſage Eſope entend de nous perſuader l'amour de la Liberté. Ce n'eſt pas toute Nature de ſujettion qu'il condamne. Car pour celle qui eſt compatible auec la Iuſtice & la Magnanimité, non ſeulement il la ſouffre, mais il l'approuue. Ce que nous monſtre éuidemment toute la ſuite de ſes Fables, par où il nous a declaré la pluſpart de ſes ſentimens. La fin de ſa vie en eſt encore vne preuue bien apparente, veu qu'apres auoir eſté affranchy par le commandement des Samiens, il ne fiſt tout le reſte de ſes iours que voyager dans la Cour des Princes du Leuant, comme en celle de Licerus & de Nectenabo; ce qui ne ſe pouuoit faire aſſeurément, ſans quelque eſpece de dépendance. Il ne s'arreſte non plus à blaſmer la Seruitude forcée, pourueu qu'on mette en pratique tous les moyens raiſonnables pour en ſortir, ou pour n'y entrer pas. Car comme nous enſeigne la Loy naturelle, il

n'y a point de blaſme ny de honte aux actions neceſſitées. Son intention n'eſt donc autre, que de reprendre les perſonnes, qui pouuans demeurer libres en vne petite Maiſon, auec innocence & ſeureté, ſans dépendre d'autres Loix que de celles où la Nature nous lie neceſſairement, vont deſtruire par leur propre élection toute leur vraye felicité, & s'abandonnent malheureuſement au pouuoir d'autruy, aux brocards des Courtiſans, à la cenſure des Enuieux, & à toutes les gehennes d'vne ſeruile & deshonorable complaiſance.

Or que telle maniere de Seruitude ſoit à blaſmer, il y a quantité de raiſons qui le perſuadent. En voicy quelques-vnes. Celuy-là, comme ie croy, n'eſt pas digne d'vn Bien, ou d'vn Priuilege par deſſus les autres, qui le laiſſe perir, ou diminuër par ſa propre faute, dautant que la ſoigneuſe conſeruation d'vne choſe, eſt vn merite en la perſonne qui la conſerue; ſi bien que par conſequent c'eſt vne eſpece de démerite, de la laiſſer décheoir ou auilir par ſa nonchalance. A cette occaſion nous diſons à fort bon droict, que celuy n'eſt pas digne de la ſanté, qui en abuſe trop imprudemment, & que les richeſſes ſont mal deuës à l'homme qui en eſt prodigue, ou qui n'en fait part à perſonne. Or c'eſt perdre les principaux aduantages de l'Homme, que de rechercher la ſeruitude. Car, comme les Chreſtiens & les Payens meſmes l'aſſeurent, ce qui fait differer l'Homme des Animaux, & qui luy donne de l'aduantage par deſſus eux, c'eſt la Liberté de vouloir, & d'agir, cauſée par le Raiſonnement & par la Volonté.

A quoy déroge autant qu'il luy eſt poſſible celuy qui s'aſſeruit, à cauſe qu'il ſe laiſſe guider par la volonté d'autruy, & perd en beaucoup de choſes l'aduantage d'operer de ſon chef. D'ailleurs, tandis que ſon Entendement eſt preſque toûjours occupé à raiſonner ſur les intentions des autres, à conceuoir leurs Commandemens, & à digerer les moyens de les mettre en execution: il ſe dérobe le loiſir d'entretenir ſes propres penſées, & ceſſe par conſequent d'eſtre veritablement Homme. De plus, encore que le deſbordement des Vicieux, & la correction des Sages, ayent reduit les Communautez à certain eſtat qui déroge à l'égalité naturelle, ſi eſt-ce que de rendre la diſproportion entre les hommes plus grande qu'ils ne l'ont faite, on ne peut nier que cela ne ſoit vne action injuſte & meſpriſable. Ce qui arriue neceſſairement à ceux qui prennent d'autres deuoirs à rendre, que ceux de la Nature & des Loix: Auecque cela, l'on peut dire que c'eſt eſtre cruel à ſoy-meſme, que de s'aſtreindre à trop déferer à autruy. Que ſi l'on m'obiecte à cette raiſon, qu'il n'eſt point de ſeruiteur qui ne doiue aymer ſes chaines, pourueu qu'elles ſoient dorées; Ie reſponds à cela, qu'vn homme libre, qui a les choſes neceſſaires, ſe fait tort de ſe rendre Eſclaue, pour auoir les ſuperfluës, & concluds auec Eſope; Qu'il vaut beaucoup mieux s'en paſſer, que les achepter à ſi haut prix, approuuant extrémement que le Loup retourne en ſa Cauerne, pluſtoſt que de s'aller faire mettre vn colier chez le Laboureur.

Fin de la quarante-cinquieſme Fable.





FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied formerent autresfois vne plainte contre le Ventre, alleguans que par sa paresse il engloutissoit tout le gain qu'ils pouuoient faire: Ils vouloient donc, ou qu'il trauaillast, ou qu'il ne demandast point à estre nourry. Mais luy les ayãt priés deux ou trois fois de l'assister d'alimens, la Main luy en fist refus; de sorte que se trouuant par ce moyen attenüé de faim, tous les autres Membres commencerent à défaillir. La Main les voulut doncques seruir alors; mais ce fut trop tard, pource que le

Ventre affoibly, pour auoir esté trop long-temps vuide, n'eust pas moyen de faire sa fonction, & rejetta la viande, d'où il aduint qu'il ne pût perir, que toutes les autres parties du Corps ne perissent, & tel fut l'effet de l'Enuie qu'elles luy portoient.



Remarque sur la quarante-sixiéme Fable.

QVand le sens de cette Fable ne seroit pas clair, & appliquable de soy-mesme, nous en trouuerions toute l'Allegorie expressément declarée dans l'Histoire Romaine de Tite-Liue. Car il dit, qu'en la reuolte du Peuple contre le Senat, comme il s'estoit retiré du Mont Auentin, auec vne ferme resolution de n'entrer plus en mesme Corps que le Senat, on députa vers luy Menenius Agrippa, qui estoit pour lors le plus sage, & le plus authorisé de tous les Romains. Celuy-cy ne se mit point autrement en peine de desployer enuers ces petites gens les hautes raisons que luy pouuoit fournir son éloquence;

éloquence; mais il leur conta mot à mot toute cette Fable, & leur fit voir par l'exemple du Ventre, & des parties du Corps humain, la mutuelle dépendance qu'a le Senat auecque la Populace. Car, disoit il, mes amis, ne pensez pas que les Senateurs, quoy qu'ils soient oysifs aux operations manuelles, & qu'ils employent le Peuple aux labeurs mécaniques, soient pour cela moins necessaires à vostre conseruation. Ce sont eux qui vous départent la chaleur qui opere & distribuë le bon suc par toutes les parties de la Cité; Eux, dis-je, pour qui vous trauaillez, mais qui trauaillent bien plus pour vous-mesmes. Ne vueillez donc pas, mes amis, affoiblir cette partie de telle sorte, par vos factieuses mutineries, qu'elle soit incapable de vous seruir. Car à quelque temps d'icy la Necessité vous contraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne sera plus à propos de le faire. Vos seditions & vos coleres les auront obligez à prendre vn autre party, & cependant vous demeurerez là sans deffense, dépourueus de conseil & d'appuy, sans richesses, sans authorité, & pour le dire en vn mot, la proye de vos Voisins. Ces paroles prononcées auec authorité, eurent tant de pouuoir sur ces Mutins, qu'elles les rappellerent à leurs maisons. D'où l'on peut iuger facilement combien l'vnion mutuelle de tous les Membres, est necessaire à la conseruation du Corps, soit Naturel, soit Politique. En effet, il n'est pas possible que l'vn ny l'autre subsistent iamais que par la Concor[de.]
Elle est la Chaine qui les lie ensemble; la

qui les anime, & la haute Intelligence qui les fait mouuoir auecque iusteſſe. Elle ſeule, dit à ſes Enfans le Sage Micipſa, Roy de Numidie, donne vigueur & accroiſſement aux choſes du Monde; Comme au contraire il eſt bien certain que ſans ſon ayde, elles iroient toutes en decadence, & ſe verroient expoſées à leur derniere ruine. Que s'il eſt permis d'authoriſer la Verité par des Fables; Ie n'ay qu'à rapporter icy à ſa loüange celle de l'ancien Geryon, qu'on a feint auoir trois Corps ſous vne teſte; pource qu'il vécut auec ſes deux freres, en ſi bonne intelligence; qu'ils n'auoient tous trois qu'vn nom; & n'eſtoient pris que pour vn ſeul Homme. Tellement que ce n'eſt pas merueille ſi pour nous faire haïr les partialitez & les diuiſions, Eſope nous propoſe icy la Fable du Ventre & des autres Membres. Ie ne penſe pas qu'elle ait beſoin d'autre application, puis qu'vn ſi grand Perſonnage que Menenius Agrippa l'a faite pour nous, & meſme en vne ſi importante occaſion.

Fin de la quarante-ſixiéme Fable.

47 DV SINGE ET DV RENARD



FABLE XLVII.

Du Singe, & du Renard.

LE Singe voulant persuader au Renard de luy donner vne partie de sa queuë, pour en couurir son derriere, luy fit entendre que cela l'incommodoit par trop, au lieu que pour son regard il en tireroit ensemble de l'honneur, & du profit. Mais le Renard luy dit pour responce, *Qu'il n'en auoit pas plus qu'il ne luy en falloit, & qu'il aymoit beaucoup mieux balayer la terre de sa queuë, qu'en couurir les fesses d'vn Singe.*

Discours sur la quarante-septiesme Fable.

QVant au refus que le Renard fait au Singe de la moitié de sa queuë, on le peut interpreter en deux façons, à bien, & à mal, & de toutes les deux il est aisé d'en tirer de l'instruction. La premiere s'entend de la chicheté des Riches, qui font gloire de refuser aux personnes incommodées, les choses mesmes qu'ils ont auecque superfluité; ce qui doit apprendre aux Pauures, qu'ils n'ont guere à esperer des grands Seigneurs, mais que le meilleur pour eux, c'est de s'attendre à vn honneste labeur, & tirer de là le soustien de leurs familles. L'autre sens qu'on peut donner à la Fable, c'est la reprehension des demandeurs impertinents, qui exigent de leurs amis beaucoup de choses indiscretement, quoy qu'à la verité il n'y en eust pas vne d'elles qui les peust accommoder, & qui n'incommodast extrémement le donneur. En ce sens-là, certes, ie trouue fort loüable le refus de cét Animal, qui iuge auecque raison, qu'il ne se peut défaire de sa queuë sans vne douleur extréme, ny l'appliquer à l'vsage du Singe, quand elle sera défaite.

Fin de la quarante-septiéme Fable.



48. DV RENARD ET DES RAISINS



FABLE XLVIII.

Du Renard, & des Raiſins.

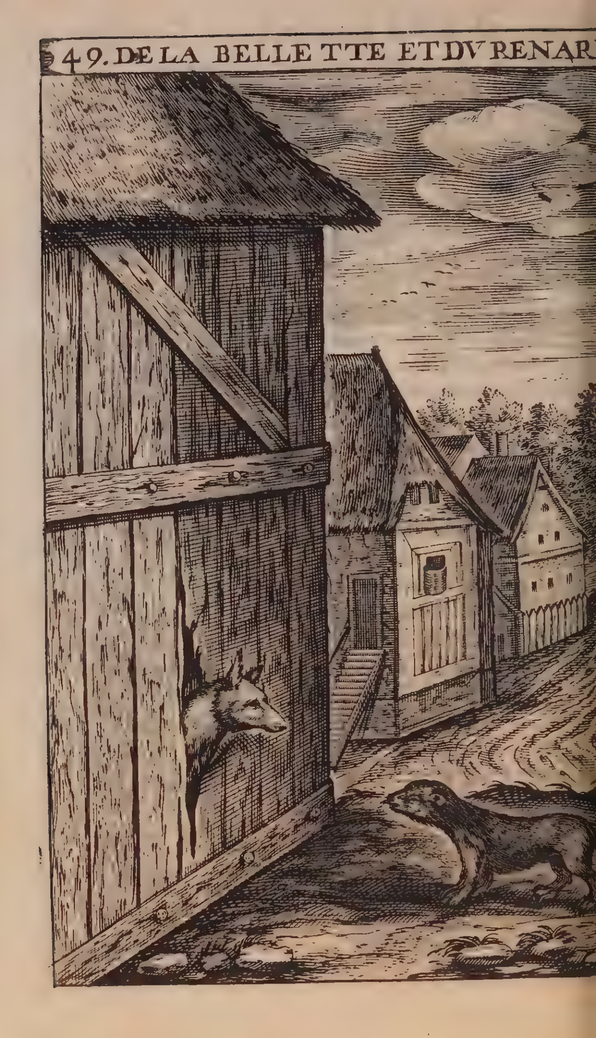
LE Renard ayant deſcouuert quelques grapes de Raiſins, qui commençoient à meurir ; euſt enuie d'en manger, & fit ſon poſſible pour en auoir. Mais quand il vid ſa peine perduë, & qu'il ne pouuoit ſatisfaire ſon deſir, tournant ſa triſteſſe en ioye ; *Ie ne veux point de ces Raiſins*, dit-il, *ils ſont encore trop aigres.*

Discours sur la quarante-huictiéme Fable.

LA Dissimulation est quelquesfois vn Vice, & quelquesfois vne Vertu. Elle est vn Vice, lors que nous cachons nos desseins, ou aux personnes à qui nous les deuons dire, comme à vn Amy parfait; ou quand nous les cachons hors de saison, & auec vne mauuaise intétion. Ceux qui en vsent de la sorte, dit Ciceron, sont grandement à blasmer, pource qu'à moins que d'estre malicieux au dernier poinct, ils ne peuuent faire le contraire de ce qu'ils disent. Ces Hommes à deux visages, & toûjours masquez, sont des Prothées qui prennent toutes sorte de formes. Ils parlent de Dieu, en Hypocrites, & viuent selon le monde. Leur malice à déguiser la Verité, les fait déroger à leur honneur propre, & les rend odieux à tout le Monde. Il ne faut donc pas trouuer estrange si tant de grands Hommes de l'Antiquité les ont en horreur; si Homere les appelle des Demons que l'Enfer a produits; si Pline dit d'eux qu'ils tiennent du pain en l'vne de leurs mains, & vne pierre en l'autre, pour en frapper ceux qu'ils veulent perdre; si Caton les compare à des Eaux dormantes, plus dangereuses que les vagues de la Mer irritée; Et si le Prince de

loquence Latine leur reproche; que par leurs
guisemens, ils sont les *Fleaux de la Verité*,
rce qu'ils empeschent qu'on ne la puisse dis-
ner. Voyla quelle est la Dissimulation, con-
érée comme Vice. Mais elle est vne Vertu,
nd il ne s'y trouue point aucune de ces cir-
stances, & qu'au contraire nous voulons
s deffendre des ruses d'autruy par nostre
pre déguisement; & c'estoit ainsi que l'en-
doit Tacite, quand il disoit, *Qui ne sçait
muler, ne sçait pas regner*, bien que toutes-
ce ne fût pas en ce sens-là que Louys XI.
it accoustumé d'vser de cette maxime.
y a de plus vne autre sorte de Dissimulation,
ne nuit à personne, mais qui sert en quel-
chose au Dissimulateur, à sçauoir, lors que
s nions d'auoir eu vne entreprise, apres que
s la voyons inutile. C'est la feinte qu'Eso-
ttribuë à son Renard, qui ne pouuant man-
des Raisins, disoit qu'ils n'estoient pas en-
meurs. D'où nous apprenons, qu'il faut
rtement rejetter son impuissance sur l'im-
ection de la chose que l'on desire, quand
regret de n'auoir pas reüssi.

n de la quarante-huictiéme
Fable.


49. DE LA BELLE TTE ET DV RENAR



FABLE XLIX.

De la Belette, & du Renard.

LE Renard tout amaigry de faim, entra fortuitement dans n clos à bled, par vne ouuerture ort estroitte, d'où pensant sortir pres s'estre bien soulé, il ne le pût ire, à cause que son ventre l'en npescha, pour estre vn peu trop nflé. Cependant, la Belette l'ayant pperceu de loin, comme il faisoit ét effort, y accourut pour le secou- r; Et apres plusieurs discours, luy onseilla de retourner en sa terriere, ussi maigre qu'il en estoit sorty.

Discours sur la quarante-neufuiém[e] Fable.

QVelques vns rapporterõt le ſujet de ce[tte] Fable aux Richeſſes, qui rendẽt chagri[ns] & embroüillez les Eſprits de ceux qui les o[nt] acquiſes, au lieu qu'auparauant ils eſtoient co[n]tens & libres. Et à vray dire ce n'eſt pas ſans ſ[u]jet qu'vn Ancien les appelle à ce propos *Imp[e]dimenta*, pource que dans l'Embarras qu'ell[es] apportent aux Actions Vertueuſes, il eſt d'ell[es] comme du Bagage d'vne Armée, qui tout com[mode] qu'il eſt, ne laiſſe pas de l'incommode[r]. Les ſuperbes habillemens, tous chargez d'or [&] de pierreries, dont elles couurent ceux qui l[es] poſſedent, leur parent le Corps ſans dout[e]; mais il eſt indubitable auſſi, que leur ame s'en laidit & ſe défigure par ces orgueilleuſes Mo[n]ſtres de Vanité. Or bien que ce ſens-là ne ſo[it] pas mal conuenable à noſtre Allegorie; Il m[e] ſemble meilleur neantmoins de l'appliquer [à] l'Eſtude des Lettres, & à la Volupté tout en[ſemble]. Car ce Renard, qui entre fort aiſémen[t] par l'ouuerture d'vne cloiſon, quand il a l[e] corps déchargé de graiſſe, que peut-il ſignifie[r] plus à propos, ſi ce n'eſt que l'acquiſition de l[a] Science n'eſt pas mal-aiſée aux perſonnes de[s] liées, & dépriſes de toutes voluptez ſuperfluës

C'eſt ce qu'ont voulu dire les Anciens, en nous repreſentant les Muſes chaſtes & ſobres, & en donnant aux Poëtes le Lierre, qui repreſente par ſa paſleur ie ne ſçay quelle abſtinence des aiſes du corps. D'ailleurs, ils ont rendu l'accés du Mont Parnaſſe penible, & fort mal-aiſé, pour nous faire voir que les perſonnes repletes & graſſes, ou qui ſont trop à leur aiſe, peuuent difficilement atteindre à la plus haute perfection des Sciences. Auſſi aprenons-nous dans les Hiſtoires, que les plus excellens hommes de lettres ont eſté maigres, & ſecs; Teſmoin Ariſtote, Virgile, Homere, & vne infinité d'autres.

Au contraire, pour reuenir à la ſeconde partie de la Fable, le Renard dés qu'il s'eſt enflé le ventre, ne peut repaſſer par la meſme ouuerture par où il auoit paſſé auparauant; Nous enſeignant par là, qu'auſſi-toſt que nos eſprits ſont abeſtis apres les Voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excés des conuoitiſes corporelles, auec ce que tous leurs mouuemens ſont retardez, leur viuacité ſe diminuë, & ſe tourne en vne importune peſanteur. Ce que connoiſſoient fort bien les Stoïques, & les Peripateticiens, quand ils inferoient l'ignorance d'Epicure par la voluptueuſe conduite de ſa vie. Car, diſoient ils, comment pourroit s'exercer aux hautes, & ſublimes meditations vn homme abruty dans l'Oyſiueté, qui ne s'eſtudie qu'à contenter les ſens corporels, & ne donne rien aux operations de l'Ame? Pour cette meſme raiſon Iules Ceſar diſoit d'ordinaire, qu'il n'apprehendoit point les hommes gras comme Craſſus, mais

bien les décharnez, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit monſtrer, ſans doute, que la magnanime penſée d'affranchir l'Eſtat de ſa ſubjettion, ne pouuoit pas tomber dans vn corps enflé de delices, & aſſouuy de voluptez; mais que telle entrepriſe n'appartenoit qu'aux perſonnes ſubtiles & Philoſophiques. En effet, la pluſpart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la Tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres; Teſmoin le Philoſophe Dion, qui apres auoir paſſé les plus beaux iours de ſa vie en l'Eſcole Academique, n'entreprit la genereuſe action qu'il executa, que bien auant ſur le declin de ſon âge. Traſibule tout de meſme auoit fort bien eſtudié; Et le Corinthien Timoleon ayant acquis la liberté à ſa Patrie, par la mort de ſon propre frere, demeura iuſqu'à l'âge de quarante-cinq ans hors la Ville de Corinthe, à vacquer inceſſamment à l'Eſtude, en attendant que l'occaſion de deliurer la Sicile le tiraſt derechef de ſon repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'homme de ſa nation euſt jamais executées. Mais ie m'eſgare, ſans m'en apperceuoir, hors de mon ſujet, & n'ayant entrepris que de monſtrer combien la Volupté nuiſt à l'Eſtude des Sciences, ie fais voir inſenſiblement par ces Hiſtoires, que les ſçauans hommes ſont capables des plus hautes entrepriſes, & de la parfaite Vertu, qui ne conſiſte pas moins à exterminer les Vſurpateurs, qu'à bien ſeruir les Roys legitimes.

Fin de la quarante-neufuiéme Fable.

FABLE L.

T


50. DV LOVP ET DES CHASSEV

FABLE L.

Du Loup, & des Chasseurs.

LE Loup fuyoit les Chasseurs, & n'en pouuoit plus de lassitude, à force d'auoir couru par les bois; lors que rencontrant de bonne Fortune vn Bucheron, il le pria de le mettre en seureté en sa maison. Le Bucheron luy monstra donc sa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en vn coin. Cependant voyla venir les Chasseurs, qui demanderent au Bucheron s'il n'auoit point veu le Loup. Il leur respondit que nenny, &

toutesfois leur faiſant ſigne de la main, il leur monſtra l'endroit où il eſtoit caché; mais eux ne l'y trouuant pas, s'en allerent incontinent. Le Loup ſortit en meſme temps du logis, ſans rien dire au Bucheron, qui le blâma de cette inciuilité, luy reprochant qu'il luy auoit ſauué la vie, & que neantmoins il s'en alloit, & ne l'en remercioit point. Mais le Loup qui l'ouyt, luy reſpondit de fort bonne grace en ſe retournant; *Hola, mon amy, ie n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis, ſans te remercier, ſi ta main, tes actions, tes mœurs, & ta vie, euſſent eſté ſemblables à tes paroles.*



Discours sur la cinquantiéme Fable.

LA cinquantiéme Fable de cét ouurage est toute pleine de iudicieux aduertissemens. Par la fuite du Loup en la Loge du Bucheron, nous sommes aduertis de ne chercher iamais nostre Asyle dans les maisons suspectes. Car il se trouue peu de gens qui ayent assez de Vertu, pour nous garder le droict d'Hospitalité contre leur interest propre. Ce Droict pourtant doit bien estre inuiolablement obserué, puis que les Anciens l'auoient en si grande recommandation, qu'ils tenoient pour Infame, & condemnoient à vne grosse amende quiconque le violoit, en la personne de celuy qu'ils refusoiét d'auoir pour Hoste; Aujourd'huy mesme cette loüable coustume de loger les Passans, & les autres Estrangers, passe chez les Turcs pour vne de leurs plus hautes vertus. Ils ont pour cet effet quantité d'Hospitaux d'ancienne fondation, & quelques-vns desquels ont à ce que l'on estime plus de soixante mille ducats de rente. A quoy j'adjouste que leur Charité s'estend mesme iusques aux Bestes, ausquelles ils donnent le couuert & la nourriture, quand elles sont vieilles; coustume qui se pratique en-

core en quelques Contrées des Indes Orientales. Ce que ie ne me represente iamais que ie ne m'estonne de quelques Princes, qui ont peché lâchement contre l'obseruation de ce Droict sacré. Tesmoin Prusias, Roy de Bythinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains, contre la parole qu'il luy auoit donnée, sur le simple commandement qu'il en receut de la part du Senat. La mesme chose est arriuée en plusieurs Histoires, & particulierement en celle de Massinissa, qui viola non seulement l'Hospitalité, mais encore les Loix du Mariage, en la personne de Sophonisbe, qui auoit parole de luy d'vne entiere amour, & d'vne parfaite asseurance de sa vie. Or quoy que les exemples de Perfidie soient ordinaires en cette occasion; si est-ce qu'il s'est rencontré des personnes assez genereuses pour garder leur foy, au hazard de la puissance ennemie, voire mesme d'vn deshonneur tout éuident, comme il arriua n'aguere en vn meurtre que fist dans Tolede vn Gentilhomme inconnu. Celuy-cy courant fortune d'estre pris, à cause de la soudaine émotion du Peuple, se ietta dans vne ruë, auprés de celle où estoit arriué le combat, & se lança teste baissée dans la premiere porte qu'il pût rencontrer, où apres auoir monté le degré, & passé par deux ou trois anti-chambres de plain pied, il vint à la fin en celle d'vne Dame, qu'il trouua pour l'heure au lict, à cause de quelque indisposition. Ce pauure homme tout effrayé se ietta d'abord aux pieds de cette personne, & la pria tres instamment de luy sauuer la vie; Ce que la Dame luy ayant accordé, elle luy donna la

clef d'vn cabinet pour se cacher dedans, en attendant qu'il peust eschapper à la faueur des tenebres. Mais à peine eust-elle enfermé dans cét azyle ce miserable Estranger, qu'elle ouyst des gemissemens dans la basse-court, & vid vn peu apres entrer le corps mort de son fils, qu'on apportoit en la chambre. Elle eust toutesfois tant de vertu, qu'elle garda la parole au meurtrier de son propre fils, quoy qu'elle fust accablée d'vne secrette & démesurée tristesse, & qu'on peust dire d'ailleurs, qu'vne si mauuaise action s'estoit faite de son consentement, pour auoir retiré chez elle l'autheur de ce meurtre. Mais la crainte d'vne éternelle infamie, & le naturel ressentiment de sa perte, ne la sçeurent contraindre à se démentir. Elle attendit donc que l'obscurité de la nuict donnast moyen au Meurtrier de s'eschapper de ce lieu, & luy ouurant elle mesme la porte; *Va*, luy dit elle, *ô miserable, contre qui i'ay plus de haine que contre tous les hommes du monde; iouy à ton aise des fruicts de ma loyauté.* Il se trouue peu d'exemples pareils à celuy cy, que i'ay bien voulu alleguer pour sa rareté.

Mais retournons à nostre Fable. Par la mesgarde des Chasseurs, qui n'apperceurent point les signes de l'infidele Bucheron, nous est monstré combien vainement on trauaille quelquesfois à la ruine des hommes, & qu'ils eschappent ordinairement des plus visibles dangers du monde, lors qu'ils sont sous la protection du Ciel. Quant au Bucheron, qui blâme le Loup d'Ingratitude, il nous apprend que telle personne nous a mortellement offencez, qui de-

mande apres des complimens & du retour. Mais cét Animal bien aduiſé luy reproche ſa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'eſt point de Trahiſon ſi couuerte, & ſi bien conduite, qu'à la fin le Hazard, ou la Prouidence ne permette qu'elle éclatte. C'eſt ce que nous verifient toutes les Hiſtoires, ce que l'Experience iournaliere nous monſtre, & ce que la Raiſon nous perſuade viſiblement. Car quelle apparence y auroit il qu'vne meſchante action demeuraſt cachée, puis que Dieu a donné pour vne des punitions du Crime, l'execration vniuerſelle des gens de bien?

Fin de la cinquantiéme Fable.




51. DV PAON ET DV ROSSIGNO



FABLE LI.

Du Paon, & du Rossignol.

LE Paon se plaignoit à Iunon, Sœur & Femme de Iupiter, de ce que le Rossignol chantoit doucement; au lieu que pour son regard il estoit mocqué de tous les autres Oyseaux, à cause de sa voix déplaisante. *Mon amy*, luy respondit Iunon, *les Dieux ont differemment partagé les Dons aux Hommes; le Rossignol te surmonte à chanter, & tu le surpasses par la beauté du plumage; Il faut donc que chacun se contente de sa condition.*

Discours sur la cinquante & vniéme Fable.

O L'estrange humeur où nous porte nostre Ambition ! Elle nous inspire à tout moment de nouueaux desirs de nous plaindre, & ne peut souffrir que nous soyons iamais contens de nostre Fortune. Ce Vice si ordinaire aux hommes nous est ingenieusement representé par vn plaisant Apologue, que ie suis d'auis de rapporter icy, pour la conformité qu'il me semble auoir auec la Fable de nostre Autheur. Vn Cousteau se voulut faire vn Manche luymesme ; sans attendre, comme ses Compagnons, que son rang fut venu. Pour cet effet, il s'en alla dans vn Bois, où il en coupa plusieurs de toutes sortes, sans qu'il s'en trouuât vn seul qui l'accommodast. Mais le pire fut qu'à force de trauailler il s'ébrécha en diuers endroits, & que pensant se refaire ; il s'alla frotter à vne pierre à aiguiser, où il se consuma de moitié. Il eût pourtant vn Manche à la fin, lors qu'il n'en auoit plus besoin ; au lieu que s'il se fut contenté de celuy qui luy pouuoit escheoir, il fût demeuré en son entier.

Mais pour passer de cét Apologue à celuy de nostre Autheur, disons que ce n'est pas assez à quelques-vns d'estre abondamment partagez des Dons de la Naissance, & de la Fortune;

Il faut qu'ils se plaignent de ne les posseder pas tous ensemble, & que là dessus ils accusent le Ciel d'Injustice, comme si le grand Distributeur des choses ne sçauoit point aussi bie͂ qu'eux ce qui leur est propre; & comme si ce n'estoit pas assez à chacun de joüer le roole qui luy est ordonné sur le Theatre du Monde. Ces Importuns ne tombent-ils point dans l'imprudence du Paon, qui se plaint de n'auoir pas le chant du Rossignol; & ne considere point que le don de Beauté seroit capable de rendre heureux vn Animal moins arrogant que luy? Certes, il semble que la sage Nature ait doüé chaque personne de ce qui luy doit écheoir, auec tant de proportion & de justesse, que les qualitez qu'elle n'a point mises en quelqu'vn, y seroient, sans doute mal-seantes, ou mesme elles n'y pourroient estre sans miracle. Ce qui ne sera pas malaisé à croire, si nous considerons que le cours des choses ne peut estre outre-passé que miraculeusement, & que toutes-fois il faudroit de necessité conclure qu'il le seroit, si estant produit de tels parens que nous, & de tels temperamens; nourris sous tel climat, de telle main, & de telle sorte; si dis-je, les mesmes circonstances y estans obseruées de poinct en poinct, nous n'estions pas ce que nous sommes. Or ne croy-je pas qu'aucun homme raisonnable voulust contre-dire cette verité: autrement il faudroit aduoüer que l'estat de maintenant ne pourroit pas estre appellé naturel; ce qui seroit vn miracle aussi bien que le reste.

Voyez donc ie vous prie l'extrauagante plainte de ceux qui voudroient auoir part à toutes les

bonnes qualitez des autres. Ils sont faschez de ce que Dieu ne fait pas vn miracle pour eux seuls, & dequoy la Nature ne se détraque point de son cours ordinaire en leur faueur. Ie me souuiens à ce propos d'auoir ouy vne excellente Imagination de Socrate, quand il discouroit du partage de la Nature. Tout le mõde, disoit il, est si bien assorty de ce qu'il luy faut pendant le cours de cette vie, que si nous auions mis ensemble nos bonnes & nos mauuaises fortunes, afin de refaire le partage plus à propos, apres auoir tout veu & tout consideré, nous rapporterions chacun nos biens & nos maux au logis; ne jugeant rien de plus sortable à nostre personne, que ce que la Naissance ou le Destin nous auroit enuoyé. I'ay honte qu'vn Payen se soit contenté iusques-là de la Prouidence du Ciel, & qu'on entende tous les jours parmy nous ces paroles pleines d'impatience. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'esprit que mon Compagnon! que n'ay-je aussi bonne mine que celuy-cy! que ne dansé-je aussi bien que celuy-là! Paroles importunes & ennuyeuses.

A ce Vice est opposée vne pire extremité, à sçauoir, de blâmer incessamment les imperfections des autres, defaut qui est certes beaucoup moins supportable que le premier. Car, de grace, croyons nous que le Stupide & le Contrefaict soit de tout poinct mal-traitté de la Nature, & qu'elle ne luy ait pas donné de quoy se satisfaire? Certes, si elle nous a esté bonne Mere, nous auons tort de penser qu'elle leur ayt esté Marastre. En vertu de quoy serions-nous si bien auec elle, que nous eussions des Priuileges

qu'ils n'ont pas ? N'eſt-elle point juſte & raiſonnable Diſpenſatrice ; & pour le dire en vn mot, n'eſt-elle pas également Nature à tout le Monde ? Cela eſt tellement vray , qui ſi l'on préd la peine d'examiner les defaux de ceux qui ſont apparemment defectueux , pour faire le contre-poids de leurs imperfections, l'on ne s'y trompera guere, ce me ſemble. Car il ſe void d'ordinaire, qu'vn Homme extrémement laid, ſera doüé d'vn Eſprit excellent, & s'il eſt Stupide, ou hydeux tout enſemble , il aura vne tranquillité d'humeur , preferable à tous les agréemens du monde. Ce que les Poëtes nous ont tres-bien repreſenté dans la Fable de Tyreſias, auquel ils feignent que Iupiter redoubla la clarté de l'Ame, à meſme temps que Iunon luy oſta celle des yeux. De maniere que non ſeulement ſon defaut luy fut aduantageux, mais encore tres-honorable, pource qu'il connoiſſoit l'aduenir & le paſſé, tenant en cela de la Nature Diuine , au lieu qu'il ne tenoit auparauant que de l'humaine. Par où il nous eſt enſeigné, que la diuiſion des Biens eſt faite auecque beaucoup d'égalité, & que la Nature recompenſe vn defaut par vn autre aduantage plus conſiderable; Ce qui doit aſſeurément obliger les Hommes, non ſeulement à ne point meſpriſer ceux qui ſemblent Imparfaits , mais encore à eſtre contens de leur condition, & à remercier Dieu des biens qu'ils poſſedent, au lieu de ſe plaindre de ceux qu'ils n'ont pas.

Fin de la cinquante & vniéme Fable.


52. DE L'OYSELEVR ET DV MERLE.



FABLE LII.

De l'Oyseleur, & du Merle.

LE Merle ayant apperceu de loin vn Oyseleur, qui auoit tendu ses rets, pour prendre des Oyseaux; *Que fais-tu là?* luy demanda-t'il? *Ie bastis vne Ville*, luy respondit l'Oyseleur; & en mesme temps s'en allant vn peu plus loin, il se cacha. Cependant le Merle adjoûtant foy à ses paroles, s'approcha de la mangeaille qui estoit auprés des rets. L'Oyseleur accourust à l'heure mesme; & le pauure Merle bien estonné de se voir entre ses mains; *O homme*, luy dit-il, *si tu bastis toûjours de sembla-*

bles Villes, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.



Remarque sur la cinquante-deuxiéme Fable.

PAR les paroles de cét Animal captif, nous apprenons que la bonne Foy est entierement requise à l'accroissement des Republiques. Numa-Pompilius le voulut ainsi donner à connoistre par le premier Temple qu'il fit bâtir à Rome, qui fut celuy de la Fidelité, & du Dieu *Terminus* Conseruateur de la Paix, & de la Iustice, comme s'il eût voulu dire

Qu'en moissonnant ses Champs, il se faut retrancher,
Et qu'aux Bornes d'autruy l'on ne doit point toucher.

Les Anciens representoient la bonne Foy par la Figure Hieroglyphique de deux mains iointes ensemble; & faisoient iurer les Magistrats par le Dieu *Fidius*, par eux appellé Conseruateur de la Foy publique, sans-laquelle ils ne croyoient pas que les Estats peussent iamais subsister. Ce qui est tellement vray, que nulle autre proposition ne l'est dauantage, & cela pour beaucoup de raisons. Premierement, pource que la Famille estant vne Communauté com-

posée de plusieurs personnes, & la Republique vne Communauté composée de beaucoup de Familles, il faut necessairement conclurre que cette espece de Republique sera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaison d'vne Famille, c'est à dire, celle dont les habitans se garderont plus de foy & de sincerité les vns aux autres. Car qu'est-ce autre chose ressembler à l'vnion d'vne Famille, si ce n'est s'entr'aymer cordialement, & auecque franchise, plustost comme freres, que comme Citoyens d'vne mesme Ville? D'ailleurs, selon la maxime des Philosophes, vne chose est maintenuë par les mesmes causes dont elle est produite, puis que la conseruation est vne maniere de seconde production; Or le commencement ou la source des Republiques, c'est la sincerité, dautant que toutes les fois que deux ou trois mesnages s'assemblent en mesme lieu, & en mesme façon de viure, il faut que ce soit, pource qu'ils se fient les vns aux autres, & qu'ils n'ont pas mauuaise opinion de ceux auec qui ils entrent en societé; autrement ils se fuïroient comme Ennemis, au lieu de se rechercher comme Freres. Tellement que plus cette Probité aura de force, plus la Republique s'augmentera; Et partant le Merle d'Esope auoit raison de dire à l'Oyseleur, *qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faisoit bastir vne Ville pleine de pieges.*

Fin de la cinquante-deuxiesme Fable.


53. DV CERF ET DV CHEVAL..

FABLE LIII.

Du Cerf, & du Cheual.

LE Cheual faiſoit la guerre au Cerf, qui plus agile que luy au combat, le fit ſortir de ſes paſturages. Le pauure Cheual ainſi repouſſé, implora le ſecours de l'Homme, qui luy montant deſſus, partit auſſitoſt, & aſſaillit rudement le Cerf. Le Vaincu fut alors Victorieux, bien que toutesfois cela n'ait peû empeſcher depuis qu'il n'ait eſté deſtiné pour ſeruir toûjours à l'homme, qu'il porte ſur ſon dos, & qui luy met vn frein à la bouche.

Discours sur la cinquante-troisiéme Fable.

L'ON peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'vne Politique, & l'autre Morale; comme de dire que le Riche deuenu Pauure, se rend tellement Esclaue des Biens du monde, qu'il est esperonné d'vne perpetuelle Auarice, retenu par la bride de la Chicheté, interdit de la possession d'vne chose qui luy appartient, & reduit enfin au mesme destin de ce Cheual, qui reçoit bien le plaisir de voir abbatu son Ennemy; mais il y perd la Liberté, & trouue que toute sa Victoire se tourne au profit de celuy qui le monte. L'autre espece d'application que cette Fable peut receuoir est Politique, & nous apprend que plusieurs Estats ont esté souuent mis en subjettion, pour auoir demandé secours à quelque puissant Voisin, contre vn ancien & dangereux Ennemy. Cela se verifie par l'exemple de quelques grandes Monarchies, qui n'ont pris leur accroissement que d'auoir esté appellées au secours des querellans. Ie n'allegueray que la plus moderne, à sçauoir celle des Ottomans, qui ont osté la Natholie à tous les Princes, qui la pensoient partager entr'eux; puis que passans le destroit de l'Hellespont, à la sollicitation d'Andronic, afin de le secourir cõtre son fils, ils ont si bié fait par leurs ruses, & par leur adresse, qu'ils ont dépoüillé

de l'Empire de l'Europe toute la race des Paleologues.

Ce n'eſt donc pas eſtre bien conſeillé, que de mandier le ſecours d'vn puiſſant Prince, & particulierement lors que les Eſtats de celuy qui le requiert ſont à ſa bien-ſeance; ſi ce n'eſt qu'on le tienne de long-temps pour ſi Vertueux, ou qu'on ait eſprouué ſi peu de nouueaux deſſeins en la Nation dont il eſt Chef, que l'on puiſſe apparemment prendre là deſſus vne iuſte & parfaite confiance. Par exemple, il n'y a pas long-temps que pour ſecourir le Duc de Mantouë en ſon extréme neceſſité, noſtre inuincible LOVIS a fait paſſer quantité de troupes, auſquelles il n'eſtoit pas difficile de ſe ſaiſir des plus importantes places de ce Prince, qui toutesfois n'en a iamais eu le moindre ſoupçon, & s'eſt entierement fié en noſtre ſecours, tant pour eſtre bien aſſeuré de la parfaite Generoſité de noſtre grand Roy, que pour auoir, s'il faut ainſi dire, humé auecque la nourriture, l'air & l'affection de la France. Ce n'eſt donc pas Imprudence en pareille occaſion, de ſe fier au ſecours de ſon Voiſin. Mais d'en venir là ſans quelque ſujet extraordinaire, c'eſt acquerir deux Ennemis au lieu d'vn; & attirer le Loup dans ſon Bercail, pour ſe faire manger à luy. Que s'il eſt bon ou mauuais de ſe conſeruer par cét autre moyen, qui eſt de tenir les deux Puiſſances en jalouſie, & noüer vne intelligence tantoſt auec l'vne & tantoſt auecque l'autre, c'eſt dequoy ie laiſſe la deciſion aux Politiques, & ſuis d'aduis cependant de paſſer à la Fable ſuiuante.

Fin de la cinquante-troiſieſme Fable.

54 . DE L'ASNE ET DV LION



FABLE LIV.

De l'Asne, & du Lion.

LE Coq paissoit vn iour auec l'Asne, que le Lion attaqua; mais il s'éfuït bien viste, pource qu'il ouït le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Asne cependant s'alla imaginer que c'estoit à cause de luy qu'il fuïoit; & persuadé par cette bonne opinion de soy-mesme, se mit à courir apres; Mais comme il l'eust poursuiuy si loin, que le Lion ne deuoit plus craindre le chant du Coq, ne pouuant l'ouyr; cét Ennemy, qui fuïoit n'aguere, retourna sur ses pas, & le deuora. *Miserable & insensé*

que ie suis! s'écria l'Asne, auant que de mourir, *à quel propos ay-ie voulu faire le vaillant, & me hazarder à vn combat, moy qui n'ay point pris naissance de parens aguerris?*

Discours sur la cinquante-quatriéme Fable.

IL y a trois choses à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere, c'est la crainte que le Lion a du Coq, marque irreprochable que rien n'est si asseuré, ny si accomply de sa nature, qui n'ait son escueil, ou son sujet d'achopement & de honte. Nous ne manquerons pas d'exemples pour confirmer cette verité, si nous representant deuant les yeux les plus excellens hommes des siecles passez, nous sçauons considerer leurs meurs, leur façon de viure, & leurs habitudes. Le grand Caton estoit yurogne, & Cesar adultere; Scipion espousa sa chambriere: Socrate fût vain; Alexandre altier, colere, & yurogne. Aristote sacrifia en public à la Courtisane Hermie: Ciceron manqua de cœur en sa vie, & Seneque en sa mort. Quoy plus? Les Atheniens blasmoient Simonides de parler trop haut. Les Thebains repro-

choient à Paniculus qu'il crachoit ſouuent. Les Laconiens trouuoient mauuais que Lycurgue allaſt la teſte baiſſée. Les Romains diſoient de Scipion, qu'il ronfloit trop en dormant ; de Pōpée, qu'il ne ſe grattoit que d'vn doigt : & du plus habile de leurs Empereurs, qu'il portoit mal ſa Ceinture. Bref, il n'y a point de ſi grand Homme dont les Actions n'ayent eſté ſoüillées de quelque tache difforme. Ce que l'ingenieux Eſope nous repreſente accortement par la Fable du Lion, qui eſtant Roy abſolu ſur tous les Animaux, comme plus vaillant qu'il eſt, & plus courageux, reçoit neantmoins la honte de s'enfuïr, en oyant chanter vn ſimple Coq.

La ſeconde choſe que ie conſidere en cette Fable, c'eſt l'orgueil de l'Aſne, qui pour voir fuyr le Lion deuant luy, vient à tel poinct de ſtupidité, que de croire que ce ſoit à ſon occaſion. Telle eſpece d'Orgueil eſt fort ordinaire à ceux qui viuent familierement auprés de la perſonne des Princes, ou des gens extrémement qualifiez. Car eſtans honorez pour la plus grande part, à cauſe de leurs Seigneurs, ils n'ont pas l'eſprit de mettre vne difference entr'eux & leurs liurées; c'eſt à dire, qu'ils ne ſçauent pas adjuger le reſpect à qui il eſt deu, mais ils s'enflent hors de raiſon, comme l'Aſne de la Déeſſe Iſis, ou comme celuy de noſtre Fable. Ce qui ne procede que d'vne certaine vanité, qui n'eſt pas moins ſtupide que ridicule. Pour la meſme raiſon, tant Alciat qu'Eſope, ont fort judicieuſement attribué cette Action au groſſier Animal d'Arcadie, pour nous donner à entendre qu'vne faute ſi lourde que celle-cy, ne

peut prouenir que d'vne extréme Ignorance. Ce que l'Experience ne nous prouue pas moins bien que l'explication de la Fable, puis que tous les iours nous voyons tomber en pareille presomption la pluspart de ceux qui se picquent, ou d'Esprit, ou de Courage.

Quant à la troisiesme consideration que ie tire de cette Fable, c'est l'extrauagance des Fanfarons ; qui s'éloignant du lieu de leur Azyle, ou par mesgarde, ou sous esperance de trouuer vn Ennemy fuyant, ou d'estre separez en leur combat, succombent laschement sous l'effort de celuy qu'ils ont mal-traitté, & se laissent battre sans deffence. Or de ces gens-là il y en a vne si grande quantité, qu'à peine en trouuera-t'on vn seul qui ne participe de cette humeur. L'on en void tous les iours tant d'exemples, que ie serois querelleux moy-mesme de les alleguer, pource que ie choquerois plusieurs Fascheux, qui s'interesseroient dans cette cause. Laissons-les donc iouyr à leur aise de la fausse gloire qu'ils pensent auoir acquise ; & detestant en nostre ame, non seulement cette vaine & trompeuse apparence de Valeur, mais encore toutes disputes & contentions, retournons, comme de coustume, moraliser auec nostre Esope. Voicy quantité d'Oyseaux assemblez, qui se presentent à nous : ce ne doit pas estre, à mon aduis, sans quelque excellente & profitable Allegorie.

Fin de la cinquante-quatriéme Fable.

55. DV VAVTOVR ET AVTRES OYSEAVX





FABLE LV.

Du Vautour, & des autres Oyſeaux.

LE Vautour feignant de vouloir payer ſa feſte, & ſolemniſer le iour de ſa naiſſance, inuita les petits Oyſeaux à vn banquet, où ils ſe rendirent preſque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils eſtoient les bien-venus, & leur fit vn fort bon acueil; mais quand ils furent entrez, il les mit en pieces.

Discours sur la cinquante-cinquiéme Fable.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes dénaturez, qui sous l'apparence d'vne courtoisie empruntée, rendent de pernicieux offices aux Innocens, & font mourir quelquesfois ceux qui se fieroient en eux de leur propre vie. La trahison de ces courages felons va iusqu'à ce poinct, qu'il s'en est trouué plusieurs qui se sont seruis d'vn festin, pour empoisonner leurs hostes, violans meschamment le droict d'Hospitalité, qui est la chose du monde la moins violable. Cette perfidie est vne marque visible, non seulement de haine, mais encore de lascheté. Car si c'est vne demonstration de peur, que de faire mourir son Ennemy, quand on a dequoy luy nuire, à cause qu'on tesmoigne par là de le craindre, en le laissant viure ; à plus forte raison deuons-nous imputer à poltronnerie l'action de ceux qui surprennent leurs Ennemis, sous le masque de leurs caresses, puis qu'on peut conclure par là, qu'ils en apprehendent le courroux. Mais ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on peut appeller proprement vn crime contre Nature, & insupportable aux gens de bien, c'est l'infame profanation

profanation des caresses & des tesmoignages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu, que des hommes créez sociables par la Nature, & susceptibles de bien-veillance, se seruẽt des actions les plus humaines en apparence, pour executer des cruautez inouyes, & les plus tragiques effets de leur vengeance ! Quelle abomination de voir que ce noble Animal, à qui l'excellence de son estre, a fait donner le tiltre de Raisonnable; inuente tous les iours de nouueaux appas, pour tromper ses Ennemis; caressant plustost ceux qu'il veut perdre, que ceux qu'il ayme veritablement ! Certes, les Animaux qui n'ont pas le don de connoistre le Bien & le Mal, sont capables de faire plusieurs actes de cruauté, & mesme de supercherie, bien qu'à n'en point mentir, cela leur arriue peu souuent, qu'en l'extremité de la faim, ou de la colere; mais du moins ils ne s'aydent point du bon semblant pour la ruine d'autruy, & ne font iamais perir ceux qu'ils haïssent, en les attirant par de feints embrassemens, & par des visages déguisez; ny encore moins seruir de complice à leur vengeance vne amour dissimulée.

Mais ce n'est pas assez aux Meschans de s'ayder de leurs artifices accoustumez, pour assassiner autruy. Ce n'est pas assez, dis-je, de faire de beaux semblans, d'accoster, d'embrasser, & de conuier à la table ceux de qui l'on medite la mort. Pour mieux en oster la défiance, on met iusqu'aux baisers en vsage; Tesmoin le plus execrable de tous les Hommes, la perfidie duquel osa bien s'attaquer à

IESVS CHRIST, qui luy representa l'horreur de son crime par ces paroles. *Amy, pourquoy t'en es-tu venu trahir le Fils de l'Homme auec vn baiser ?* Or ce ne sont pas seulement les baisers que ces courages malins employent à leurs infames entreprises ; Leur Brutalité va quelquesfois jusques-là, qu'ils prennent l'occasion de faire mourir leur partie dans les amoureux accouplemens. Il se trouue mesme des gens qui recherchent pour cela des finesses extraordinaires, & qui font gloire entr'eux d'en inuenter de nouuelles. Pour moy, ie n'ay pas trouué Cardan judicieux en son Liure de la Sagesse, où traittant de la malice Diabolique & humaine, ou pour mieux dire, plus qu'inhumaine, il rapporte sept ou huict inuentions estranges, pour se défaire de ceux qui nous haïssent, ou qui nous deshonorent. Mais c'est dequoy ie ne suis pas d'aduis de parler, pour ne tomber impertinemment dans la mesme faute dont ie le blâme. Il me suffira de dire icy auec horreur vne chose qui n'est que trop connuë, à sçauoir, que plusieurs ont appris l'art d'empoisonner par la senteur d'vn bouquet, rendant par ce moyen coupables de la mort d'autruy les fleurs, qu'on peut appeller d'ailleurs les plus innocentes de toutes les Creatures. Mais diray-je, sans que les cheueux me herissent sur la teste, que parmy les hommes il s'en est trouué de si execrables, que de se vouloir seruir de la saincte Hostie, pour donner la mort à leurs Ennemis, à mesme temps que Dieu se donnoit à eux pour viuifier leur Ame ? Il me

ſemble auoir leu dans les Hiſtoires de Naples, le conte de cette effroyable action, dont il eſt meilleur de ſe taire, que d'en parler dauantage. Sortons en doncques bien viſte, & voyons vne autre ſorte de ruze au Lion, par laquelle il deſire attraper les Animaux ſes inferieurs.

Fin de la cinquante-cinquiéme Fable.




56. DV LION ET DV RENARD.



FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.

LE Lion deuint malade vne fois, & fût visité de toutes les autres Bestes, horsmis du Renard. Il luy enuoya donc vn Messager, auec vne lettre, par laquelle il l'aduisoit, qu'il l'obligeroit extrémement de le venir voir, & que sa presence seule luy seroit plus agreable, que celle de tous les autres. Il adjoustoit à cela, *Qu'il ne deuoit point entrer en défiance de luy, qu'ils auoient esté bons amis de tout temps, & que pour ce sujet il desiroit fort de l'entretenir;* outre qu'il n'y auoit point d'apparence, qu'estant malade dans vn

lict, il luy pût faire aucun mal, quād mesme il en auroit la volonté, qu'il n'auoit pas neantmoins. A tous ces termes de compliment, le Renard ne fit point d'autre responſe, ſinon qu'il luy ſouhaittoit vn recouurement de ſanté, & que pour cét effet, il prieroit les Dieux immortels; Mais que pour le demeurant, il luy eſtoit impoſſible de l'aller trouuer; *Pource*, diſoit-il, *que ie ne puis voir qu'à regret les traces des animaux qui t'ont viſité; Car il ne s'y en remarque pas vne qui ſoit tournée en arriere, & qui ne regarde ta Cauerne. Ce qui me fait croire que pluſieurs Beſtes y ſont voirement entrées; mais ie ne ſçay ſi elles en ſorties.*

Discours sur la cinquante-sixiesme Fable.

C'ET Animal, qui est toûjours trauaillé de la fiévre, ne la peut surmonter aujourd'huy. Il faut qu'il cede pour cette fois à sa violence, & qu'il demeure arresté dans sa Cauerne. C'est là que les autres Bestes le vont visiter, afin de le consoler en sa langueur. Mais leurs consolations ne sont que trop charitables, & la franchise en est extraordinaire, puis que pour le soulager ils y vont laisser la vie, & qu'ils se rendent eux-mesmes la Medecine de son mal. Il n'y a que le seul Renard de sage : il n'y a que luy de judicieux. Le superbe Roy des Animaux trouue mauuais qu'il ne le vienne point voir, & le conuie à cela courtoisement; mais luy s'excuse fort à propos sur la trace des autres bestes, nous enseignant à tenir toûjours en haleine nostre conjecture, en matiere d'occasions suspectes de tromperie. Or dautant que cela dépend de la Prudence, & que cette Vertu n'a pas toûjours des regles certaines, joint que dans les diuisions de la Morale, on ne peut donner des Instructions pour ce qui est d'examiner les Fourberies; il me semble que pour les éuiter, il doit suffire à l'Homme bien aduisé, de prendre soigneusement garde aux actions de ceux

qu'il ſoupçonne, y procedant de telle ſorte qu'à la maniere du Renard, il s'embarraſſe auec eux le moins qu'il pourra, principalement en viſites, & en complimens.

Mais le malheur eſt, qu'il n'eſt point d'Animal ſi ruzé, qui ne trouue bien ſouuent ſon Maiſtre en matiere de Fourberie. Le Renard meſme, qui ſe garantit icy de la malice du Lion, ne pût s'eſchapper ailleurs de la malice du Coq, comme il ſe void dans cette autre Fable, rapportée par Guichardin en ſes heures de Recreation. Le Chien & le Coq, dit-il, entreprirent vn voyage enſemble. Le ſoir venu, le Coq ſe juſcha ſur le haut d'vn Arbre, & le Chien au pied. Mais à quelque temps de là, s'eſtant mis à chanter à ſon accouſtumée, il attira le Renard, qui luy dit d'abord, que s'il vouloit deſcendre, il luy apprendroit vne fort belle Chanſon. Le Coq à l'heure meſme ſe doutant bien de la tromperie; Ie m'y en vay, luy reſpondit-il; mais eſueille vn peu mon Compagnon, qui dort là bas, afin qu'il l'apprenne auſſi. Le Renard bien-aiſe, penſant que ce fut encore vn Coq, eſueilla le Chien, qui ſe ietta ſur luy tout auſſi-toſt, & le mit au bout de ſes fineſſes.

Fin de la cinquante-ſixiéme Fable.


57. DE LASNE.MALADE.ET.DES.LOVPS.



FABLE LVII.

De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne estoit malade en son lict, & le bruit couroit par tout qu'il mourroit bientost. Alors les Loups & les Chiens l'estans allé visiter, & voyant son fils à trauers la fente de la porte; *Comment se porte ton Pere?* luy demanderent-ils; *Mieux que vous ne voudriez, leur respondit l'Asnon.*

Remarque ſur la cinquante-ſeptiéme Fable.

LA courte & ſage reſponſe de l'Aſnon, dément tellemét ſa nature, que ie doute ſi vn ſubtil & auiſé Philoſophe pourroit auoir plus iudicieuſement parlé. Car il ſçeut tres-bien teſmoigner aux Ennemis de ſon Pere, qu'il connoiſſoit leur intention, & qu'il penetroit iuſques au fonds de leur ame. Il eut donc grande raiſon de s'en défier, puis qu'il arriue ſouuent par la corruption du ſiecle, que meſme entre Amis la Fidelité ne laiſſe pas d'eſtre ſuſpecte. Tellement qu'il ne faut pas toûjours rejetter ce Conſeil que donne Heſiode dans Plutarque.

Prends le gage, ou l'eſcrit, meſme des gens de bien.

Mais dautant que cette Fable d'Eſope approche fort du ſujet de la precedente, & qu'elle contient par conſequent les meſmes Inſtructions, il ſeroit hors de propos, ce me ſemble, que ie m'arreſtaſſe à la moraliſer.

Fin de la cinquante-ſeptiéme Fable.

58 DV CHEVREAV ET DV LOVP



FABLE LVIII.

Du Chévreau, & du Loup.

LE Chévreau voyant d'vne feneſtre paſſer le Loup, ſe mocquoit de luy, & oſoit bien le pourſuiure à force d'outrages. Mais le Loup, ſans s'émouuoir autrement; *Meſchant*, luy dit-il, *ce n'eſt point toy qui m'injuries, mais bien l'aduantage du lieu, qui te fait ainſi parler.*

Diſcours ſur la cinquante-huictiéme Fable.

VOicy vn exemple du peu de generoſité d'vn foible Animal, comparable à la couſtume des Femmes & des Poltrons, qui ont recours aux injures & aux poüilles meſmes, quand ils ſont en lieu de ſeureté; mais s'ils ſe trouuent quelquesfois en plaine campagne, ils oublient alors le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux ſupplications. Tel ſe pouuoit dire cét ancien Ariſtogiton, qui dans ſes Diſcours ordinaires eſtoit auſſi fanfaron que le Traſon de Terence; mais ſi lâche de cœur, qu'il ſe paſmoit au moindre bruit de quelque Trompette; Et tel encore ce Lycus, qui n'oyoit iamais parler d'Hercule, qu'il ne tombaſt comme demy-mort. Cela procede, à mon aduis, de ce que leur temperament eſtant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur ſeureté, pource qu'ils ne ſe propoſent iamais la crainte des perils. Comme ils ſe voyent donc la force à la main, à cauſe de ceux qui les aſſiſtent, ou dans vn enclos de murailles capable de les deffendre, ils repriment tout à coup leurs ordinaires apprehenſions, & ne ſongent pour cette heure-là qu'à ſe vanger; Car quoy qu'extrémement portez à la timidité, ils ne ſont pas toutesfois dépourueus de l'a-

mour

mour de la Vengeance, qui eſt plus ordinaire à ces Ames baſſes, qu'aux genereuſes. Il faut donc que pour ſe contenter ils ſe vengent, & qu'ils cherchent pour cét effet le moyen le plus ſortable à leur meſchant naturel. Ils ne prennent pas celuy des coups, dautant qu'ils n'ayment point à frapper, & que c'eſt vne choſe extraordinaire à leur humeur, quand meſme elle ſeroit à leur aduantage. Car ils haïſſent extrémement toute effuſion de ſang, & ne ſe reſoluent pas ſouuent à vn aſſaſſinat, à cauſe qu'il faut auoir quelque eſpece de courage pour l'executer. Quelle eſt donc la voye qui leur reſte pour ſe venger de leur Ennemy? C'eſt aſſeurément celle des injures & des reproches. Voylà le moyen dont ils ſe ſeruent pour ſatisfaire à leur animoſité, qui n'eſt toutesfois pas moindre interieurement, que celle des autres hommes. Mais elle a les bras liez: pource qu'eſtant logée en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en ayder, pour mettre en execution ſes mauuais deſſeins. Ainſi, bien que cette Engeance de Poltrons ſoit toute embraſée de haine, elle ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre glacée de crainte; Que ſi elle modere en quelque façon les teſmoignages de ſon reſſentiment, ce n'eſt point par vn effet de Vertu, mais par vne violence qui naiſt de la peur. Voylà donc le moyen & la cauſe d'où procede la couſtume des peureux, d'injurier quand ils ſont en ſeureté.

Il y en a encore vne autre qui n'eſt pas moindre, à ſçauoir la paſſion d'acquerir de la loüange, qui leur eſt commune auec les Vaillans, mais qui agit plus foiblement, & plus

vicieusement en eux. Ils en sont doncques touchez à la maniere des autres hommes, & n'ayãt pas assez de force pour en venir aux effets, qui sont les vrais moyens de s'acquerir de l'estime, ils s'aydent pour cela des paroles, esperant d'éblouyr les Esprits foibles, & de se debiter pour Hardis par la seule inuention des injures. C'est cela mesme qui les rend quereleux en compagnie, pource qu'ils veulent imprimer vne opinion de leur fierté, & preuenir les Esprits des hommes auecque le son des paroles hardies; ce qu'ils ne font neantmoins que lors qu'ils se voyent en estat d'estre empeschez, ou separez, si d'aduanture des outrages il en faloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui reconnoissent parfaitement les défauts de ces Ames foibles, ne daignent s'en émouuoir, à cause que le mespris qu'ils font de si lâches Ennemis, est vn frein à leur ressentiment. Que s'ils leur respondent, c'est en termes pleins de froideur, sans se laisser emporter à la passion; Ce que remarque fort bien Esope dans la repartie du Loup: Car il ne luy fait point repousser les outrages par les outrages, mais l'introduit seulement auec vne voix posée, tançant ses Ennemis de l'asseurance qu'ils ont dans l'enclos de leurs murailles. Ce qui doit de plus en plus conuier les vrais Vaillans à demeurer dans la Moderation, & faire plustost parler leurs actions, que leurs injures.

Fin de la cinquante-huictiéme Fable.


59.DV LION ET DE LHOMME . .

FABLE LIX.

Du Lion, & de l'Homme.

LE Lion & l'Homme voyageoient enſemble, & comme ils deuiſoient en paſſant chemin, c'eſtoit à qui ſe priſeroit dauantage. Voila cependant qu'ils rencontrerent certaines colomnes de marbre, & vn pied-eſtail, où ſe voyoit en relief vn Homme qui eſtouffoit vn Lion. Alors l'Homme ſe tournant vers ſon compagnon; *Aſſeurément*, luy dit-il, *tu peux bien voir par cecy, que les Hommes ſont beaucoup plus forts que les Lions, & que toutes les autres Beſtes. Cela n'eſt pas mal imaginé*, luy reſ-

pondit le Lion ; *Mais si les Lions auoient des Sculpteurs & des Peintres, comme les Hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plus d'Hommes estouffez par des Lions, que tu ne verrois de Lions estouffez par des Hommes.*

Discours sur la cinquante-neufuiéme Fable.

L'Allegorie de cette cinquante-neufuiesme Fable, va ce me semble, à reprendre la vanité des Sculptures, & particulierement de celles qui contiennent plus de flaterie que de verité. Ce qui arriue, certes, si souuent parmy les Hommes, qu'en voyant ces superbes marques de nostre Orgueil, l'on peut demander auec beaucoup de raison, pour combien d'argét on a corrompu les Artisans qui les ont eleuées? Or ce que ie dis des Sculpteurs, il le faut aussi entendre des Poëtes, comme encore des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le soin de l'Eternité des Actions. Bon Dieu que d'Actions Chimeriques, que de Vertus imaginaires, & que de fausses marques se voyent Pom-

peusement estalées dans les Poëmes des vns, & dans les Peintures des autres! Dequoy toutesfois on ne s'estonnera pas beaucoup, si l'on considere auecque le Poëte.

Qu'à tels Ouuriers, pour se faire priser,
Il est permis de tout oser.

Mais ce ne sont pas tant seulement ces gens-là que la corruption du siecle a gagnez, pour mentir, ou pour amplifier les veritez. Les Historiens mesmes, qui font profession d'vne entiere foy, flatent presque toûjours les Grands, ou les personnes qui leur sont amies, soit pour l'esperance du gain, soit par vne maniere de complaisance lâche & seruile. Ce qui est tellement vray, qu'à peine parmy tant de milliers de Croniques, s'en trouuera-t'il vne seule où l'Imposture n'ait autant de part que la Verité. Cela se peut verifier aisément par le discord que les Historiens ont les vns contre les autres; ce qui est vne marque infaillible de Mensonge. Car toute Verité estant vne, & par tout semblable à soy-mesme; il faut necessairement qu'en vne Question de faict, de deux diuerses opinions il y en ait toûjours vne de fausse, & que bien souuent toutes les deux le soient ensemble.

D'ailleurs, ceux qui escriuent l'Histoire, le font, ou du temps mesme des éuenemens qu'ils representent, ou apres. Si c'est du temps mesme, ils sont, ou Amis, ou Ennemis, ou Indifferens aux Roys & aux Peuples, dont ils font mention. Estans amis, ils nous seront quant & quant suspects de complaisance, & feront plustost des discours Panegyriques, que de veritables Relations. C'est ainsi que l'Historien

Tite-Liue, loüe perpetuellement les Romains en tout son Ouurage, si ce n'est de hazard, quand leurs fautes sont trop visibles, pour les taire; Encore s'estudie-t'il alors à les passlier auec tant d'art, qu'il est aisé de connoistre que la pure Flaterie parle dans ses escrits. Que s'il trouue vne occasion de faire comparaison du Peuple Romain auec vn autre, il luy cede à l'instant la préeminence, & s'estend si bien là-dessus, qu'oubliant presque son mestier d'Historien, il semble s'estre persuadé qu'il est Orateur. Ie n'en veux point d'autre preuue que l'Histoire de Papirius, qui viuoit au temps du grand Alexandre Il fait vne disgression sur la Fortune de cét excellent Homme, & conclud, que si de hazard il eust tourné ses armes contre les Romains, ceux qui viuoient pour lors dans la Republique, & nommément Papirius Cursor, eussent esté capables d'arrester ses conquestes, & de mettre vn obstacle à la prosperité de ses Armes. Ce qui est, à mon aduis, si plein d'extrauagance, & de flaterie, que les Romains dont il parle n'auroient peû se l'imaginer. En effet, Plutarque au Traicté qu'il a fait de leur Fortune, compare plustost Alexandre à vn Foudre, ou à vn Tourbillon, qu'à toute autre chose; & conclud, qu'il n'y eust iamais de si impetueuses conquestes que les siennes. Tellement que de luy opposer vn petit Papirius, ou quelques autres Capitaines de ce temps-là, c'est non seulement oster à la Fortune du Macedonien tout le pouuoir qu'elle a d'ordinaire dans les combats; mais aussi c'est beaucoup déroger à sa Vertu.

La meſme conſequence que l'on tire, pour rendre l'Hiſtoire ſuſpecte de Flatterie, quand on parle de ſes Amis, ou de ſa Nation, la peut auſſi faire accuſer de malignité, quand on met en jeu les Ennemis de ſa Patrie, ou meſme les ſiens propres. Car il eſt fort mal-aiſé qu'vn homme ne donne à ſon ancre la teinture de ſes paſſions, & ne tranſmette à ſon ouurage les maladies dont il eſt entaché; tout de meſme qu'en la conception, les enfans retiennent toûjours quelque choſe de l'indiſpoſition de leurs Peres, dont les maladies leur ſont comme hereditaires. Il euſt eſté donc bien difficile à vn Grec d'eſcrire à l'aduantage des Perſes, quand Xerxes couurit de Vaiſſeaux tout l'Helleſpont, & mit des Riuieres à ſec par le grand nombre de ſes Soldats. Pour cette meſme raiſon l'on pouuoit à fort bon droict ſoupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient à traitter de la Vertu des Carthaginois, ou de celle des Thebains, quand ils mettoient par eſcrit les guerres continuelles qu'ils auoient contre la Republique d'Athenes; D'où l'on peut inferer, que ſoit qu'vn Hiſtorien eſcriue en faueur d'vn Amy, ou bien au deſaduantage d'vn Ennemy, il eſt preſque impoſſible qu'il ne ſe rende ſuſpect d'infidelité, à cauſe de l'intereſt de ſa paſſion. Il faut donc, s'il veut dire le vray, qu'il s'adonne à raconter des choſes indifferentes; Et en ce cas-là, outre qu'il peut eſtre mal aduerty, on luy demandera toûjours de qui il tient ces memoires, & trouuera-t'on à la fin, qu'ils viennent ordinairement de perſonnes amies ou ennemies: veu que les indifferentes ne ſe peineroient pas beaucoup pour

s'en instruire. La mesme chose se peut encore dire de ceux qui prennent le soin de publier les Histoires aduenuës auant leur naissance. Car ils les puisent dans les memoires escrits de ce temps-là mesme auquel elles sont arriuées, ou pour le moins ils les prennent dans des Liures qui en sont tirez. Tellement qu'ils se rendent suspects de Mensonge, à cause que leurs Originaux en sont soupçonnez aussi; Et voylà comment il est mal-aisé d'auoir vne Histoire toute pure, & qui ne contienne que des succés veritables. D'ailleurs, les gens de haute condition, comme les Souuerains, & ceux qui en approchent, entretiennent d'ordinaire des Historiens à gages, qui pour leur interest propre sont comme obligez de loüer hautement les mediocres Vertus de leurs Maistres, & taire, ou pallier leurs defauts. Car ils se croiroient coupables d'Ingratitude, s'ils ne donnoient de la gloire à celuy qui leur donne du pain, & s'ils ne faisoient suruiure à la mort le nom de ceux qui maintiennent le repos de leur vie. Quant aux hommes de moindre qualité, mais qui ont assez d'ambition, pour souhaitter de viure dans vne Histoire, il n'est pas incompatible qu'ils ne corrompent les Escriuains mercenaires, pour se faire vendre bien cherement quatre lignes de loüange; Que si quelques-vns d'entr'eux ne le font, la faute en est à leur auarice, & non pas à leur moderation, en matiere de vaine gloire. Mais au lieu de m'amuser au long recit d'vne chose qui n'est que trop commune à la Cour de tous les grands Princes, il me suffira de redire les paroles de nostre Autheur; que si les Lions

auoient des Graueurs & des Sculpteurs, comme les Hommes en ont, l'on en verroit plusieurs en peinture que ces Animaux farouches esgorgeroient, c'est à dire, qu'il y a quantité de vaillans Guerriers, à qui, si l'Histoire auoit esté iuste, elle auroit donné des loüanges immortelles; ou, pour le prendre en vn autre sens, qui aboutit neantmoins à celuy-cy, cela signifie que la Corruption est si grande parmy ceux qui distribuent la Reputation, que les Bestes mesmes pourroient esperer des honneurs excellens, si elles auoient l'ambition de seduire les Historiens peu fideles.

Fin de la cinquante-neufuiéme Fable.




60. DE LA PUCE ET DE LHOMME .

FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme.

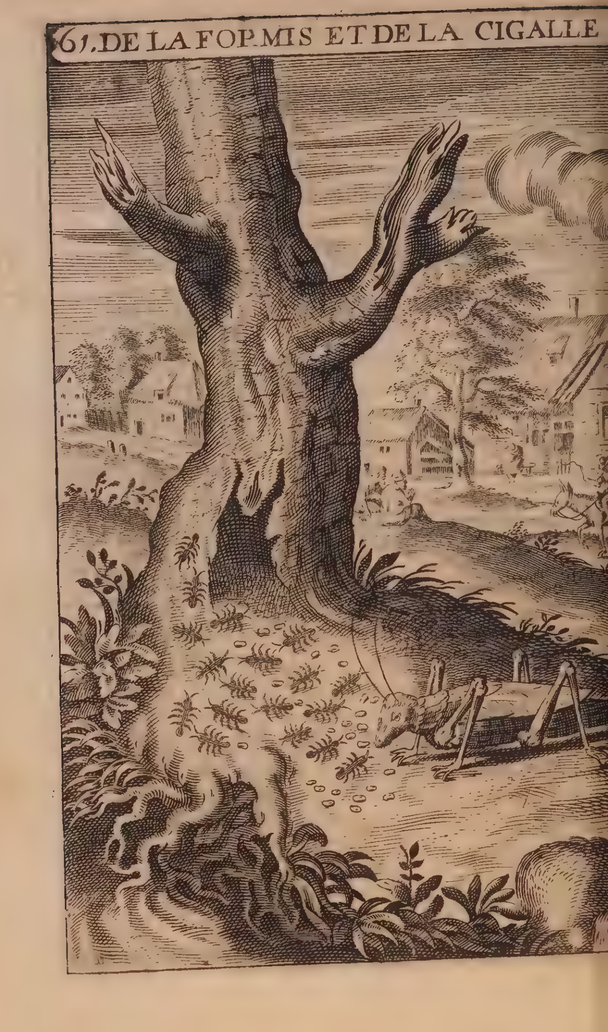
VN Homme ſe ſentant mordre par vne Puce; *Qu'eſt-ce qui me picque icy*, dit-il, & la prit en meſme temps. Elle voulut s'excuſer alors, alleguant qu'elle eſtoit de ce gẽre d'animaux que la Nature auoit deſtinez à viure comme elle; Surquoy le priant tres-inſtamment de la laiſſer, puis qu'auſſi-bien elle ne pouuoit luy faire beaucoup de mal. *Tu t'abuſes*, luy reſpondit l'Homme en ſoûriant; *& c'eſt pour cela meſme que i'ay ſujet de te vouloir tuer, pource qu'il ne faut offencer perſonne, ny peu, ny prou.*

Discours sur la soixantiéme Fable.

C'Est vne mauuaise excuse pour les Meschans, que d'alleguer leur foiblesse, quand ils se veulent garantir de la iuste punition de leurs fautes. Ce n'est pas vne raison capable, ny de les iustifier, ny encore moins de les faire declarer absous de la malice qu'ils couuent secrettement. Car pour ne meriter point de pardon, c'est assez qu'on ait donné des marques d'vne pernicieuse volonté, quand mesme elle ne seroit pas suiuie d'vn mal extraordinairement grand, ou qui auroit esté diuerty par quelque accident inopiné. Toute la raison que ie puis alleguer de cela, c'est que la faute consistant en la seule volonté, il semble qu'elle ne soit pas moindre aux Foibles qu'aux Puissans, & que pour la mesme raison ils ne soient pas aussi moins dignes de punition que les autres. Au contraire, on pourroit dire que cette circonstance aggraue leur peché, puis qu'estans de leur nature incapables de nuire, & par consequent moins poussez à cela par la violence de leur Sang, ou par la force de leur Complexion, il n'est pas hors d'aparence qu'ils n'ayent vne plus maligne volonté que les autres, & qu'ils ne desirent le mal comme mal. D'ailleurs, ayans plus de sujet que les Forts de s'humilier, & de se reconnoistre, ils sont blâmables au double de ietter en arriere toutes cõsiderations, & se porter opiniastrément à vne

Action eleuée au dessus de leur pouuoir, qui est en cela d'autant plus mauuaise, qu'elle est accompagnée d'vne autre faute, à sçauoir de la Temerité. L'on peut adjouster à tout cecy, que l'on est encore plus meschant d'entreprendre vne chose vicieuse, lors qu'il y a moins d'espoir d'en éuiter la punition. Car il y a de l'apparence que pour en venir là, il faut auoir necessairement vne volonté de pecher, tout à fait noire & déterminée, ce qui tient du Desespoir en quelque façon. Or est-il que les Foibles & les petites gens me semblent entierement dépourueus d'apuy, pour éuiter le iuste chastiment de leurs fautes: Et c'est pour cela qu'ils sont plus à blâmer que les autres, puis qu'ils s'abandonnent à tout, pour faire du mal. Ainsi le sage Phrygien a eu beaucoup de raison de faire dire à l'Homme de cette Fable, que plus l'Animal estoit petit, moins il luy falloit pardonner, pour estre digne de plus grand blâme, & capable de moindre resistance. C'est pourquoy nous voyons tous les iours par épreuue, que les petits qui se trouuent coupables, seruent d'exemple au reste du peuple, afin de le détourner de meschantes actions, pource qu'en leur mort il y a peu de gens interessez, & que l'execution de leur arrest n'est pas d'ordinaire beaucoup difficile. A quoy semble auoir quelque rapport ce bon mot de cét Ancien, qui parlant des Loix, qu'il comparoit à des Toiles d'Araignée, disoit, Que les petites Mouches y demeuroient prises bien plus souuent que les grosses.

Fin de la soixantiéme Fable.


61. DE LA FORMIS ET DE LA CIGALLE



FABLE LXI.

De la Fourmy, & de la Cigale.

LA Cigale voyant la Fourmy, qui sur la fin de l'Automne faisoit vn amas de bled dans sa petite grange, s'approcha d'elle aussi-tost, & luy en demanda vn grain. *Que ne fais-tu comme moy*, luy respondit la Fourmy, *& que n'amonceles-tu tout ce que tu peux amasser en Esté, pour t'en seruir en Hyuer? Ie passe*, dit la Cigale, *fort ioyeusement tout ce temps-là, & ne fay rien que chanter. Puis que cela est*, repartit la Fourmy en soûriant, *& que tu n'as point plus de prevoyance, tu merites bien maintenant de mourir de faim.*

Diſcours ſur la ſoixante & vniéme Fable.

COmme il n'y a rien de plus fâcheux qu'vne Vieilleſſe accompagnée de Pauureté, auſſi n'y a-t'il rien de ſi bien-ſeant au monde qu'vne laborieuſe Ieuneſſe. Eſope nous repreſente fort bien cela par le moyen de la Fourmy, qui durant l'Eſté ne fait autre choſe qu'aſſembler des grains, pour ſe nourrir en Hyuer, au lieu que l'imprudente Cigale conſomme vainement ſes beaux iours à chanter, & ſe trouue reduite à la fin à mandier ſa vie, pendant la rigueur de l'Hyuer; ce qui luy eſt d'autant plus inſupportable, qu'elle y eſt moins accouſtumée. Cette Allegorie ſert d'vn bel exemple à l'Homme fainéant & voluptueux; Car d'auoir employé preſque tout ſon âge dans la molleſſe, & dans l'oyſiueté; de s'eſtre gorgé de delices, d'auoir perdu l'vſage de ſes mains, & engourdy iuſques-là ſa perſonne, qu'elle demeure incapable des fonctions les plus vigoureuſes; puis de ſe voir reduite, non ſeulemẽt à queſter ſa vie; mais encore à la gagner auecque difficulté, parmy les affronts du meſpris & de la honte; c'eſt, à mon aduis, vne choſe hors de toute conſolation. Que ſi ſortir d'vn mal pour entrer dans l'autre, eſt vne peine tres-difficile à ſupporter; Que ne ſera ce point de paſſer du Bien à l'extremité de toute miſere? S'il ne reſte aux Vieil-

lards pour le ſoulagement de leurs chagrins, que le repos & le reſpect dont la Ieuneſſe eſt obligée de leur donner des teſmoignages continuels; n'eſt-ce pas vne maniere de deſeſpoir à ces pauures gens, de ſe voir accueillis d'vne inquietude neceſſiteuſe, & abandonnez au meſpris de tous les autres hommes? Ce ſont aſſeurément des miſeres qu'vne perſonne vulgaire, ny d'entendement mediocre, ne ſçauroit endurer auec patience. Il faudroit auoir pour cela l'éminente vertu d'vn Homere, qu'on appelloit anciennement *le Vieillard Meonien*.

Ce Prince des Poëtes ayant pris naiſſance de parens inconnus, & paſſé toute ſa vie en l'eſtude des lettres hors de ſa Prouince, auecque ce deſplaiſir, auquel peu d'autres diſgraces ſont comparables, d'eſtre priué du plus agreable de nos ſens, à ſçauoir de la veuë; ſe trouua ſur le declin de ſon âge, accueilly d'vne pauureté ſi grande, qu'il eſtoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouuer du pain, & ne mangeoit que ce qui luy eſtoit charitablement donné. Toutesfois en cette extraordinaire calamité, jointe à vn aueuglement perpetuel, il poſſeda ſi bien le repos de ſon Eſprit; il s'occupa à de ſi hautes penſées, & compoſa des ouurages ſi Diuins, qu'on luy donna depuis à bon droict le tiltre de *Pere des Lettres*; & à bon droict auſſi ſept Villes fameuſes debattirent entr'elles apres ſa mort, l'honneur de ſa naiſſance, & conſacrerent des honneurs Diuins à celuy qu'ils n'auoient daigné regarder durant ſa vie. Nous liſons preſque la meſme choſe de Diogene, à ſçauoir, qu'ayant meſpriſé toute ſa vie le ſoin d'ac-

querir des richeſſes, voire iuſques-là, que de refuſer les preſens du plus grand Monarque de la terre; il fut attrapé ſur ſes vieux iours d'vne extréme neceſſité; de ſorte qu'il s'exerçoit le long d'vn porche à demander l'aumoſne aux ſtatuës, afin, diſoit-il, d'apprendre à n'auoir point de honte de mendier. Il ſupporta toutesfois cette incommodité auec vne merueilleuſe reſolution, & ne perdit pour cela, ny ſa belle humeur, ny la raillerie à l'heure de ſa mort, quoy qu'il rendit l'eſprit ſous vn Arbre, à faute d'auoir vne malheureuſe retraitte pour ſe loger. Voylà l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'Eſprit aſſez fort, pour ſouffrir en patience vne pauure & contemptible Vieilleſſe. Mais, certes, ils eſtoient doüez d'vne ſi éminente Vertu, que ie ne conſeille à qui que ce ſoit de les imiter, ny d'expoſer ſon vieil âge à tant de miſeres, ſous l'eſperance de les endurer auſſi conſtamment qu'eux; puis qu'au temps où nous ſommes, & meſme dans la memoire de tous les ſiecles paſſez, il ſeroit bien mal-aiſé de trouuer des courages ſi fortifiez contre toute miſere, que furent les leurs, ny ſi capables de cette haute Philoſophie, qui nous inſtruit à la Patience. Ils eurent encore vn grand aduantage ſur les autres, en ce que la plus épineuſe de toutes les circonſtances en telle nature d'accidens, eſtant celle qui nous fait tomber de la vie pareſſeuſe à la penible, ces excellens Hommes n'y trouuerent point cette difficulté. Car ils paſſerent preſque leur vie entiere en vne perpetuelle meditation, & s'abſtinrent vertueuſement de toute ſorte d'excés, & de ſuperfluitez nuiſibles. La principale fin

qu'ils se proposerent en attendant la Mort, fut de viure dans vne Mediocrité bien reglée. Voy-la pourquoy ce qu'ils publioient vtilement, & par escrit, & de viue voix; ils l'enseignoient encore auec plus d'efficace par leur Exemple. Car il suffisoit luy seul, pour apprendre à tout le Monde, que l'Abstinence est vne des plus essentielles Vertus du Sage; Qu'autant que les Débauchez ayment le Luxe; autant il le deteste en son Ame, & qu'en effet ce n'est pas la moindre de ses felicitez que cette Verité reduite en pratique.

De peu de biens Nature se contente.

De cette façon la Vieillesse ne fit iamais décheoir ces grands Hommes d'vn estat prospere à vne condition penible & trauersée. La Pauureté ne leur sembla point nouuelle en leurs vieux iours: ils se l'estoient renduë trop familiere, pour en estre incommodez, & la fin de leur âge ne leur fût point si fascheuse, que l'on pourroit se l'imaginer; pource qu'elle ne leur apporta que des rides, & des cheueux blancs. Voylà combien peu les toucherent les delices & les mollesses des Riches; au lieu que si apres vne vie faineante & voluptueuse, nous nous voyons d'auanture dépourueus de commoditez, cela nous seroit moins supportable, que la pluspart des maux qui nous pourroient assaillir d'ailleurs.

Empeschons-nous donc, auecque soin, de tomber en vn si fascheux inconuenient; si ce n'est que par les raisons d'vne puissante Philosophie, nous voulions nous exercer à rendre nostre Pauureté moins contemptible; C'est ce

que firent à viue force de Patience & de Vertu, les deux Personnages que i'ay nommez, & ce que font encore auiourd'huy tous les bons Religieux ; l'institution desquels est d'autant plus vertueuse, qu'ayant pour but la gloire de Dieu, ils s'assujettissent à son imitation à vne Pauureté volontaire. Ce qu'ils font asseurément d'vn pur zele, & non par aucune consideration humaine, comme gens qui ne mendient que pour l'amour de IESVS-CHRIST, & qui reiettent bien loin cette Honte, dont Cardan veut qu'ils ne soient affranchis, qu'à cause du general consentement des hommes. Mais au defaut d'vne Profession saincte & Chrestienne, comme celle-là, prenons garde, s'il est possible, de n'estre reduits à la Mendicité sur nos vieux iours; Imitons plustost l'exemple de la sage Fourmy, qui recueille pendant l'Hyuer les fruicts de son laborieux Esté. Il est vray que ce seroit vne messeance à nous, de luy ressembler en cette espece d'inhumanité, qu'elle tesmoigne enuers la Cigale. Car c'est vne chose toûjours loüable, de faire part de nos biens à toute maniere de Necessiteux, quand mesme ils le seroient par leur mauuaise conduite.

Fin de la soixante & vniesme Fable.


62. DE LA BREBIS ET DE LA CORNEILLE



FABLE LXII.

De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille se débattoit sur le dos d'vne Brebis, qui ne pouuant se deffendre; *Asseurément*, luy dit-elle, *si tu en faisois autant à quelque Chien, il t'en arriueroit du malheur. Cela seroit bon*, luy respondit la Corneille, *si ie ne sçauois bien à qui ie me jouë; car ie suis mauuaise aux Bons, & Bonne aux Meschans.*

Discours sur la soixante-deuxiéme Fable.

IE ne trouue point de plus naïue peinture de la Coustume du siecle en toutes les autres Fables du Phrygien, que ie fais en celle-cy, où il monstre par l'exemple de la Brebis, que l'Innocence attire toûjours sur soy les outrages, & que plus elle est humble, plus elle est persecutée. Cela ne procede que du peu de generosité des mal-faisans, qui pour assener leurs coups sans peril, cherchent d'ordinaire vne foible & nuë Simplicité; pource que s'ils attaquoient des égaux en force & en resistance, ils courroient plus de la moitié de la Fortune, & succomberoient possible sous la deffence de leurs Ennemis. C'est pour cela mesme que les Seigneurs gourmandent souuent les petits subjets; que les forts & vigoureux Soldats volent en chemin vne foible Femme, & que les Chicaneurs fins & bien apparentez, dressent toûjours quelques pieges & quelques aguets aux biens de la Vefue & de l'Orfelin. En vn mot, c'est par là que les grosses Republiques traittent la pluspart du temps auec injustice leurs foibles Voisins.

Nous auons dit, ce me semble, en peu de paroles, quelle est la cause, & quelle l'experience de ce mal. Venons maintenant au remede qu'il y a aux vns pour s'empescher de nuire; &

aux autres pour souffrir patiemment leur oppreſſion. Premierement les Hommes puiſſans & injurieux ſe peuuent repreſenter qu'ils ne tiennent leur Force que de Dieu, qui ne la leur donne point à deſſein d'affliger les Foibles, mais pluſtoſt pour leur faire du bien, & les ſecourir. Car eſtant de ſa nature tout Bon, il eſt hors de propos de s'imaginer qu'il fourniſſe des Armes pour deſtruire la Bonté. Tellement que c'eſt vne choſe deteſtable deuant luy, d'vſer mal à propos de l'Authorité qu'il nous tranſmet, & que nous auons pluſtoſt par emprunt, que par proprieté. D'ailleurs, quelqu'vn de ces gens-là peut raiſonner de cette ſorte, & raiſonner veritablement. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui ſuis ſans merite & ſans vertu, que de m'eleuer à la grandeur, & au commandement où ie me voy ſi hautement eleué par deſſus les autres, n'eſt-il pas iuſte que ie les traitte auec douceur, & ſans vſer enuers eux d'aucune inhumanité? Par meſme moyen il pourra conſiderer, que la perſonne qu'il perſecute, eſt quelquefois plus éminente que luy, quoy qu'elle paroiſſe plus abiecte. Car ce ne ſont pas les grandeurs de la terre, qui eſtabliſſent noſtre condition deuant Dieu, mais pluſtoſt c'eſt la ſeule Vertu; & celuy là eſt le plus conſiderable en ſa Cour, qui eſt le moins vicieux. En vn mot, qu'il iette les yeux ſur la laſcheté de ſon action, qui n'eſt digne d'aucune ſorte de loüange, pource qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur eſt-ce à vn homme riche & bien qualifié, de venir à bout d'vn petit Ennemy, qui n'a non plus de force qu'vn

vermisseau, & qui succombe au premier coup qu'on luy porte? Telles & autres meditations peuuent rappeller vn Homme de l'Iniustice, & le rendre non seulement moins rude, mais encore tres-misericordieux enuers les petits. Que si pour toutes ces raisons les Foibles ne laissent point d'estre en butte à la persecution des plus puissans; en tel cas, pour les reduire à la Patience, il leur faut representer la courte durée de nos jours, la justice de Dieu, qui ne laisse rien sans payement, l'égalité des conditions dans la tombe; & bref la bonne Fortune que ce leur est, de trouuer vne occasion de meriter le Ciel, & d'estre Imitateurs de la Patience de leur Maistre.

Fin de la soixante-deuxiéme Fable.




63. DE L'ARBRE ET DV ROSEAV



FABLE LXIII.

De l'Arbre, & du Roſeau.

L'Arbre & le Roſeau diſputoient enſemble, touchant leur force & leur fermeté. En ce contraſte, l'Arbre injurioit le Roſeau, & luy reprochoit d'eſtre inconſtant, & variable à tous vents. A cela le foible Roſeau ne ſçauoit que reſpondre : auſſi ne diſoit-il mot, ſe promettant qu'il ne tarderoit guere à eſtre vangé. Comme en effet, eſtant ſuruenu quelque temps apres vn ſi grand orage, que toute la Foreſt en eſtoit ébranlée; le Roſeau, qui n'eſtoit pas loin de là, ſe rendoit ſouple aux ſecouſſes du vent, qui l'agitoit

ſans luy nuire; Mais l'Arbre au contraire, voulant s'oppoſer à ſa violence, fût arraché par le pied.



Diſcours ſur la ſoixante-troiſiéme Fable.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquesfois gloire de ceder au Temps, & qu'il ne s'oppoſe pas toûjours orgueilleuſement à la violence des plus Forts; autrement cela s'appelleroit vn Deſeſpoir meſlé d'Orgueil, qui ſeroit poſſible auſſi blaſmable que la Laſcheté. Cette verité eſt ſi connuë de tous les hommes, qu'ayant paſſé en Prouerbe parmy nous, elle contient le plus grand ſecret de la Prudence, à ſçauoir, *de s'accommoder au Temps.* A quoy toutesfois les contre-diſans auroient moyen d'objecter la mort de Caton, & alleguer que les grands Courages ayment beaucoup mieux mourir, que de tant ſoit peu démordre d'vne forte, & loüable propoſition, quand ils l'ont faite vne fois. Ils pourroient dire encore, Que l'action du Vertueux eſtant poſée entre les deux Extrémes, il eſt impoſſible de ceder & de fléchir d'vn coſté, ſans ſe détourner du Milieu, qui eſt le iuſte poinct de la Mediocrité, & par conſequent

consequent le siege de la Vertu ; Qu'au reste, plus on est ferme, plus on est sage, & que c'est vne proprieté presque Diuine, d'estre constant & inébranlable en toute sorte d'éuenemens.

Mais il ne nous sera pas mal-aisé de respondre à tout cela, pourueu que nous distinguions deux choses, à sçauoir les déportemens du Sage, eu égard à soy-mesme, & pareillement sa façon de viure, entant qu'elle se rapporte à d'autres personnes. En suite dequoy, il faut que nous le considerions, en qualité d'Homme officieux, qui s'estime non seulement nay pour soy-mesme ; mais pour autruy, & qui a dessein aussi de faire quelque chose pour le Commerce du Monde, comme ont fait autresfois plusieurs hommes extraordinaires, qui ont esté dans le perpetuel employ des affaires; tels que furent jadis Zoroaste, Trimegiste, Platon, Aristote, Plutarque, & vne infinité d'autres, à qui estoient commises les plus importantes charges des grands Estats. Quant au Sage consideré en particulier, c'est proprement celuy qui détaché de tous les interests mondains, demande plustost d'en estre Spectateur que Partie ; comme l'estoient anciennement vn Anacarsis, vn Crates, vn Diogene, & ainsi de leurs semblables ; ou comme le sont encore aujourd'huy nos Religieux, mais auec vne perfection incomparablement plus grande, & plus noble.

Ces distinctions estans supposées pour la clarté de ce Discours, ie dis que par l'Allegorie de nostre Fable, Esope n'a pas entendu cette derniere espece de Sages, & qu'il n'a non plus

voulu parler du Sage consideré selon soy-mesme, mais plustost à l'égard des autres Hommes. Car il est vray que tous les Vertueux doiuent establir vne égalité dans leur ame, qui ne s'ébranle par aucuns orages, & ne cede à pas vne aduersité. Mais quant aux hommes d'Estat, & d'affaires, desquels Platon a voulu parler, lors qu'il a dit, *Que cette Republique estoit bien policée, où les Philosophes Regnoient, & où les Roys Philosophoient*, il n'y a point de doute que le deuoir de leur Charge les oblige à suiure vn autre genre de vie. Ce sont eux que Plutarque appelle au Gouuernement des Estats, & qui par consequent doiuent apprendre à s'accommoder à toutes les deux Fortunes, plus pour le respect de la multitude, qui est remise sous leur Conduite, que pour leur interest propre. Si quelqu'vn d'eux est veritablement Sage, la plus terrible des choses humaines, qui est la Mort passera en son endroit pour indifferente, & mesme pour méprisable. Que s'il a le soin de la conseruation de tout vn Peuple, & si l'innocente Multitude releue de ses conseils, comment ne donnera-t'il point quelque chose au Temps pour le salut de la Republique? Comment ne calera-t'il point quelquefois la Voile, au lieu de la déployer, & d'entreprendre comme l'on dit, d'aller hazardeusement contre vent & marée? Quand Phocion conseilloit aux Atheniens de ne se pas roidir ouuertement contre Alexandre; mais de ceder à la violence de ses Conquestes, en estoit-il pour cela moins vertueux, ou moins resolu? Pouuoit-on dire que ce grand Homme eust fléchy sous l'apprehen-

on d'vne guerre, ou qu'il eust descheu de son
rdinaire égalité? Estoit il blasmable du vice
es Lasches, luy qui souffrit la mort auecque
nt de mépris? qui se mocqua de toutes les in-
ires, & qui fut inuincible à la corruption des
resens? Certainement il me semble, que c'eust
té aux Atheniens vne grande iniustice, que
e luy faire ce reproche, & à luy-mesme vne
xtréme imprudence, ou bien vne expresse
alignité de leur conseiller qu'ils eussent à se
oidir, & à tenir ferme. L'on peut voir par là,
e quelle sorte le Sage doit s'accommoder à
Occasion, sans décheoir toutesfois de l'éga-
té de son Esprit, à l'imitation de nostre Ro-
eau, qui ploye veritablement sous l'effort de
Tempeste; mais qui conserue ses racines fer-
nes & durables: au lieu que cét arbre orgueil-
ux, pour s'estre roidy contre les coups de l'o-
ge, se trouue entierement déplacé de son as-
ete, voire mesme enueloppé de ses propres
uines. Sa cheute apprend donc aux Hommes
'affaires à ne s'ahurter iamais contre vn puis-
nt Ennemy; mais à gauchir & esquiuer adroi-
ement ses attaques, s'ils veulent que leurs des-
eins ayent vn heureux succez.

Fin de la soixante-troisiéme Fable.



FABLE LXIV.

De l'Asne, & du Loup.

L'Asne passant sur vn Buisson, se mit vne espine au pied, & vid à mesme temps vn Loup, à qui s'addressant ; *Helas! mon amy*, dit-il, *ie meurs de douleur & d'angoisse. Puis qu'il faut donc que ie sois ta proye, ou celle des Vautours & des Corbeaux, fay-moy du moins vn plaisir, tandis que ie suis en vie; arrache-moy vne espine que i'ay au pied, afin que i'en meure plus doucement.* Le Loup se mit incontinent à luy rendre ce bon office; mais il eust à peine arraché l'espine, que l'Asne ne sentant plus de douleur, luy donna vn si grand coup de son

pied, qui eſtoit ferré, qu'il luy rompit le front, le muſeau, & les dents, puis il s'échappa bien viſte. Le pauure Loup ſe voyant ainſi trompé, & s'en prenant à ſoy-meſme; *Cela m'eſt bien deub*, dit-il, *car à quel propos ay-ie voulu maintenant eſtre Chirurgien, moy qui n'ay iamais eſté qu'vn Boucher?*

Diſcours ſur la ſoixante-quatrieſme Fable.

ESope ſe mocque à bon droict en cette Fable, de ceux qui ſe veulent meſler d'vn meſtier qui ne leur eſt pas ordinaire, ny propre, & laiſſent pour cét effet leur vray & naturel Exercice; Choſe, ce me ſemble, la plus digne de reprehenſion qu'on puiſſe faire, pource que, non ſeulement on hazarde en cela ſa Reputation, mais auſſi on y ruine ſes Affaires, & celles d'autruy; ce qui ne peut proceder que d'vne exceſſiue Vanité, jointe à vne foibleſſe d'Eſprit encore plus grande. Ce que n'ignoroient pas les Carthaginois, qui par vne Couſtume vniuerſelle.

ment receuë entr'eux, faisoient presenter deuant le Senat les ieunes Hommes nouuellement mariez, pour y declarer quelle profession, ou quelle Charge, fût de Religion, de Guerre, de Nauigation, de Marchandise, & ainsi des autres, ils pretendoient exercer; Tellement qu'ils demeuroient obligez deslors de continuer toute leur vie dans la vacation, qu'ils auoient eslûe ce iour-là; & de n'en point prendre d'autre. En quoy veritablement ils ne paroissoient pas moins preuoyans que iudicieux, estant comme impossible qu'vn Homme qui change si souuent de mestier, ne s'expose à vne Pauureté ruineuse, & en suite à la risée publique. D'où il se voit combien doit estre recommandable le Conseil que donne là-dessus le sieur de Pybrac.

D'vn Art sans plus soigneusement t'acquitte,
Et du Mestier d'autruy ne t'empeschant,
Va dans le tien le parfait recherchant,
Car exceller, n'est pas gloire petite.

Auec tout cela neantmoins, il est si ordinaire au siecle où nous sommes, de pratiquer le contraire, que mesme les simples Femmes veulent passer pour sçauantes; Et n'est pas iusqu'aux moindres Artisans qui ne parlent publiquement de la Guerre, & des Affaires d'Estat. Bref, il n'y a celuy qui pour paroistre vniuersel en la connoissance des choses, ne mette effrontément sur le tapis des questions sur des matieres où il n'est aucunement versé, & où mesme, quand il auroit beaucoup d'estude, son naturel l'empescheroit de profiter. Il faudroit dire à telles gens ce que dit autresfois Apelles à vn

Cordonnier, qui se mesloit de reprendre quelque chose en vn visage de sa façon ; *Mon amy, ne iuge que de ta Pantoufle.* Ainsi pourroit-on bien renuoyer à leur mestier beaucoup d'hommes impertinens, sans se donner la peine d'ouyr les extrauagances qu'ils nous estallent. Mais quand ils ne se contentent pas de discourir des affaires qui leur sont inconnuës, & qu'en suite des paroles, ils se iettent dans vne profession eloignée de la leur, c'est vne chose pitoyable de les voir faire. Car au lieu qu'en discours ils n'ont merité que des risées, en de semblables actions, ils sont dignes de receuoir des coups de pied, comme le Loup de cette Fable.

Fin de la soixante-quatriéme Fable.



65. DV. COQ. ET. DV. RENARD.



FABLE LXV.

Du Renard, trahy par le Coq.

LE Renard auoit tué beaucoup de Poules à vn Païſant, qui pour ſe venger tendiſt des lacs, & le prit. Or dautant que le Coq auoit eſté le ſeul teſmoin de cette priſe, il le ſupplia tres-inſtamment, ou de luy apporter vn couſteau pour couper ſes lacs, ou de n'en dire rien à ſon Maiſtre, iuſqu'à ce qu'il les euſt rompus à belles dents. Le Coq luy promiſt tous les deux, bien que toutesfois il ne fût nullement en volonté de luy tenir ſa promeſſe. Cóme en effet, il courut droit à ſon Maiſtre, & luy dit, que le

Renard eſtoit pris. Le Payſan s'arma en meſme temps d'vne maſſuë, pour en aſſommer ſon Ennemy; qui le voyant venir de loin. *Malheureux que ie ſuis* ! s'eſcria-t'il, *n'ay-ie pas eſté bien fol de croire que le Coq me ſeroit fidele, apres luy auoir tué tant de femmes ?*

Diſcours ſur la ſoixante-cinquiéme Fable.

IL ne faut iamais ſe promettre aucun bon office des perſonnes que nous auons deſobligées, comme dit fort à propos le Renard dont il eſt queſtion. En effet, ſi c'eſt preſque vne foibleſſe d'eſperer vn vray ſeruice de ceux qui ſe diſent nos Amis, veu la grande tromperie qui ſe trouue d'ordinaire parmy les Hommes; n'eſt-ce pas vne eſpece de manie d'en attendre de nos Ennemis, ou pour le moins de ceux qui le deuroient eſtre ? Eſt-il poſſible que nous ayons oublié nos actions iuſques-là, que de ne nous ſouuenir plus du ſujet que nous pouuons auoir donné à vn Homme, de ſe plaindre de nous ? Si nous auons eu aſſez de malice pour l'offenſer, à quel

propos luy voudrons-nous imputer assez de probité pour n'en tirer sa reuenche? Certes, il n'y a point de Vertu qui soit si grande, que de rendre le bien pour le mal. Elle est dés-long-temps bannie du Monde par vn desir insatiable de se venger, qui est naturel à la plusspart des Hommes. Que si on la veut trouuer, il la faut chercher dans les Cloistres, & n'attendre pas que ce miracle se rencontre à nostre faueur. Mais quand mesme il y auroit des Hommes assez heroïques pour vne semblable Action, nous ne pourrions les employer, sans choquer la bien-seance. Car nous deuons auoir en l'ame vn secret souuenir du tort que nous leur auons fait, qui nous deffend de nous en seruir, de peur de les aigrir dauantage, & de leur remettre en memoire les déplaisirs du passé. D'ailleurs, c'est vne action toute pleine d'inconstance, & de fausse conduite, & cela s'appelle proprement traitter en amis ceux à qui nous auons donné sujet de ne le plus estre, puisque, selon Seneque, celuy-là oblige le plus, qui donne aussi le plus de moyen à l'autre de l'obliger. Mais passons à la soixante-sixiesme Fable.

Fin de la soixante-cinquiéme Fable.


66. DV RENARD ET DV CHAT.



FABLE LXVI.

Du Renard, & du Chat.

LE Renard deuiſant auecque le Chat, ſe vantoit d'eſtre ſi fin, qu'il auoit, diſoit-il, vne pleine beſaſſe de tromperies. A quoy le Chat reſpondit; *qu'il n'en auoit qu'vne ſeule, mais qu'il s'en tenoit bien aſſeuré*. Comme ils en eſtoient ſur ce diſcours, ils ouyrent aboyer des Chiẽs, qui s'en vinrent tout droit à eux. Alors le Chat monta viſtement ſur vn arbre; Ce que le Renard ne pouuant faire, il fût à l'inſtant aſſiegé des Chiens, qui le prirent.

Discours sur la soixante-sixiéme Fable.

LE dessein de nostre Autheur en cette Fable, est de nous apprendre que la naïfue Prudence est plus pure en toutes choses, qu'vne Conduite pleine d'artifices, & de captieuses subtilitez. Ce qui sera mal-aisé à persuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les finesses, & repute Bien-heureux ceux qui en sçauent abondamment inuenter. Mais ces autres qui sont veritablement sages & genereux, se tiennent au dessus de cette methode; & mettant la vraye addresse en vne discrete Sincerité, en vsent accortement, & y conuient tout le monde par leur exemple. Or que ce chemin-là soit le plus vertueux, c'est vne chose si manifeste, qu'elle n'a besoin de preuue, ny d'expérience. Il faut seulement sçauoir, s'il est le plus asseuré; en quoy ie diray auec Esope, qu'il l'est en effect, & que les Ruses ne font qu'auancer la ruine de leur Autheur, si ce n'est d'auanture quand il est question de s'oposer aux pieges d'vn Ennemy, & de chercher son salut dans la contre-finesse. Car comme vn chemin couuert de brossailles, & de buissons, est à bon droict plus suspect au Voyageur, qu'vne voye toute pleine & vnie; ainsi vn procedé plein d'embusches

d'embuſches traiſtreſſes, & dangereuſes, eſt incomparablement plus à craindre qu'vne ſuite d'actions vertueuſes.

La principale raiſon eſt tirée de la multiplicité. Car à foüiller dans l'obſcurité des Affaires, il n'y a point d'homme ſi aueugle, à qui l'on oppoſe vne fineſſe, qui ne trouue preſque toûjours le moyen de s'échapper par vne autre; Et cela, comme nous auons dit ailleurs, pource que toutes propoſitions ont deux faces. De plus, celuy qui s'engage dans les ruſes, s'égare le plus ſouuent dans vn labyrinthe, tout de meſme qu'on ne peut quitter le grand chemin, pour broſſer à trauers la campagne parmy les haliers & les eſpines, ſans ſe perdre, ou du moins ſans s'éloigner du lieu où l'on deſire arriuer. Auſſi eſt-il fort mal-aiſé de diſcerner ce qui ſemble vray, d'auec ce qui l'eſt veritablement, & de reconnoiſtre vne Realité parmy pluſieurs apparences adroittement colorées, ſur tout, quand on eſt préoccupé d'vne violente inclination d'en venir à la pratique. Or s'égarer du chemin de la Verité, c'eſt proprement s'eloigner de la voye la moins dangereuſe, & la plus honneſte. Ces raiſons accompagnées de pluſieurs autres, que ie paſſeray ſous ſilence, à cauſe de la briefueté que i'affecte, peuuent encore eſtre fortifiées de l'Experience, tant particuliere que publique. Voyons quelles Republiques ont eſté plus fleuriſſantes, ou celles qui ont fait meſtier de tromper, ou ces autres qui ont ſuiuy vne vraye & ſincere Vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'aduantage ſur la Carthaginoiſe, ſoit en la

durée de sa grandeur, soit en le prosperité de ses Armes; & toutesfois les Citoyens de Rome estoient si pleins de probité, qu'ils alloient volontairement iusques à Carthage, pour y mourir en gardant leur parole, comme fit Attilius; Et les autres tout au contraire, viuoient si fallacieusement, que leur coustume estoit passée en Prouerbe: de sorte que pour encherir sur la perfidie d'vn homme, on luy reprochoit *d'auoir vne foy Punique*, c'est à dire Carthaginoise Y eut il jamais des gens si fideles que les Lacedemoniens, ny des Hommes si fallacieux que les Cretois? & neantmoins les derniers ont eu fort peu de nom & de durée; au lieu que les autres ont porté leur gloire par dessus toutes les Nations de leur temps. Les Scythes, qui suiuent la loy naturelle, & qui tiennent vne sorte de Gouuernement eloigné de toute ruse & supercherie, n'ont iamais pû estre surmontez, ny par Cyrus, ny par le grand Roy Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cause de leurs finesses, se sont premierement diuisez eux-mesmes, puis ils ont esté la proye de leurs Ennemis.

Voylà quant aux Republiques & aux Nations. Maintenant pour ce qui est de la subsistance particuliere des Hommes, où trouuera-t'on des Politiques qui ayent vécu auec moins de seureté que les Tyrans? Ne sont-ce pas eux qu'on a iettez dans les prisons? Eux qu'on a si souuent égorgez, & qui ont esté l'objet de l'execration publique? Les Tyrans toutesfois ne sont autre chose que les Rusez, qui preferent l'Artifice à la bonne Foy, & ne font aucune conscience de manquer de parole, pourueu

qu'ils y trouuent vne fausse apparence de seureté. Mais en effet, le vray repos de leur Fortune deuroit consister en l'amour des Peuples, & en la tranquillité de la Conscience; Car celuy ne craint rien, qui ne fait aucun tort aux autres; & ne craignant rien, il marche sans artifice, & sans soupçon, ne iugeant digne de luy que la voye la plus ordinaire, & la plus naïfue. Ce n'est pas pourtant que ie veüille oster à la Prudence son merite & sa necessité, puis que ie n'en mets l'establissement qu'à bien choisir les iustes methodes, & à dédaigner les artificieuses.

Fin de la soixante-sixiéme Fable.


67. DV RENARD ET DV LOVP.



FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.

LE Renard tombé dans vn puits, en danger d'estre noyé, pria le Loup, qui estoit en-haut, de luy ietter vne corde, pour le retirer de ce peril. *Pauure malheureux!* luy respondit le Loup, *comment t'es-tu laissé cheoir? Ce n'est pas maintenant le temps de jaser*, repliqua le Renard : *quand tu m'auras tiré d'icy, ie te raconteray le tout par ordre.*



Remarque sur la soixante-septiéme Fable.

CEste Allegorie n'a pas besoin d'explication, pour estre assez claire de soy-mesme. Car qu'y a-t'il de si extrauagant, ou de si hors de saison, que de faire à son Amy des demandes superfluës, sur le poinct d'vne pressante Necessité ? Y a-t'il rien de si ridicule, que de vouloir apprendre iusques à la moindre circonstance de nostre malheur, par la bouche de Celuy qui ne l'a ouuerte que pour implorer nostre secours à son extréme besoin ? N'est-ce pas vne impertinence plus cruelle qu'vn Assassinat, puis que non seulement on y fait perir celuy qu'on ayme ; mais encore on le fait perir auecque langueur, au lieu de haster le temps de son secours, autant qu'il est possible à la diligence humaine. Mais ie tomberois en la faute que ie reprens en autruy, si par des paroles superfluës ie m'arrestois dauantage, ou à déduire, ou à prouuer le sentiment de mon Autheur. Passons plustost à vn autre Discours, puis que cette verité est de soy-mesme plus manifeste que le iour.

Fin de la soixante-septiéme Fable.




68 DV CHEN ENVIEVX . ET DV BEVF . . .



FABLE LXVIII.

Du Chien enuieux, & du Bœuf.

LE Chien eſtoit couché dans vne Creche toute pleine de foin, où le Bœuf voulut venir repaiſtre ; mais le Chien ſe leua pour l'en empeſcher. Ce que voyant le Bœuf ; *Malheur t'aduienne*, luy dit-il, *puis que tu és ſi Enuieux, que tu ne veux ny manger du foin, ny permettre que i'en mange.*

Discours sur la soixante-huictiéme Fable.

ICy l'on blâme l'enuieuse malignité de quelques-vns, qui ne peuuent pretendre à vne bonne Fortune, & s'opposent toutesfois à la pretension d'vn autre Homme, non pour aucune haine qu'ils ayent conceuë contre luy ; mais seulement par vne enuieuse qualité, qui les empesche de consentir à l'aduancement du Prochain; Estrange, certes, & déloyale maxime, de se plaire à destourner par artifices & par intrigues, le bon-heur d'vne personne, que ses Vertus en rendent digne; de faire dépendre son contentement de l'ennuy des autres, & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna iamais sujet! O que telles Ames sont bien esloignées de la vraye Franchise! puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occasions d'obliger, elles se diuertissent au contraire à faire du mal, & rédent à leurs Prochains des déplaisirs qu'ils ne pourront iamais reparer. Il me semble que nous auons cy-dessus assez amplement parlé de l'Enuie, qui consiste en la douleur que nous conceuons du Bien & de la prosperité d'autruy. Sans qu'il soit donc necessaire de dire aucune chose de ses causes, ou de sa definition, il suffira de conclure, qu'il n'y a point de crime au monde si pernicieux, ny si des-agreable à Dieu,

que celuy-cy. Car, à le bien conſiderer il n'eſt fondé, ny ſur aucun plaiſir des Sens, ny ſur aucune eſperance de Fortune, ou de Gloire. C'eſt pluſtoſt vne infame & vile paſſion, qui ne s'enrichit iamais des dépoüilles qu'elle oſte, & ne trouue point d'autre profit en ſa malignité, que celuy de ſe ſatisfaire.

Or pource que pluſieurs perſonnes en ſont atteintes, il ne ſera pas hors de propos de leur choiſir vn conſeil ſalutaire pour s'en déliurer. Ce qu'il faut faire en toutes façons, s'il eſt poſſible, à cauſe que cette peine eſtant de ſa nature, fort ennuyeuſe, elle eſt en cela pire que toutes les autres, qu'elle ne peut ſeruir de ſatisfaction à nos crimes, pource qu'elle en eſt elle-meſme vn inſupportable. Il faut donc que l'homme qui ſe ſentira enclein à l'Enuie, s'exerce ardamment à loüer, & à bien faire, en des ſujetts meſmes qui ſont indignes de l'vn & de l'autre. Il faut dis-je qu'il ſe mortifie à tel poinct, que d'eſtouffer iuſques aux moindres penſées qu'il pourroit auoir de nuire à quelque perſonne que ce ſoit. A quoy il ne s'eſtudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitude, & ſe détracquer par ce moyen de ſa naturelle imperfection. Mais ſur toutes choſes, il ſe donnera le ſoing d'eſtendre ſes bons offices iuſques aux perſonnes meſmes qu'il enuie, puis qu'il eſt certain que nous aymons d'ordinaire plus que les autres, ceux à qui nous auons fait plaiſir, & que cela nous oblige à les conſiderer comme vn ouurage de noſtre main. De plus, il ſe propoſera mille fois deuant les yeux l'extréme impertinence de cette façon de viure, qui ne nous

ſçauroit apporter, non pas meſme temporellement aucune ſorte de gloire, ny de profit. Car elle eſt ſi laide, & ſi infame de ſoy, que tous les gens de bien l'ont en horreur ; & n'eſt pas iuſques aux méchans, qui ne feignent du moins de la deteſter. Quant à la genereuſe émulation des Vertus, non ſeulement ie l'approuue fort, mais auſſi ie la conſeille aux perſonnes qui ſe ſentent d'vne nature enuieuſe & maligne, afin d'occuper à cela leur Ambition, & la repaiſtre d'vne contentieuſe amour de Gloire. Ce que les anciens Sages ſçeurent remarquer fort judicieuſement, lors qu'ils eſtablirent des Ieux publics, pour émouuoir les jeunes gens aux belles actions, par vne honneſte jalouſie de leurs ſemblables. De cette nature eſtoient les jeux Olympiques & Neméens, les courſes de l'Hypodrome, la Danſe Pyrrhique ; les Batailles Naualles, & telles autres gentilleſſes, où toûjours le Delectable ſe trouuoit ioint à l'Vtile, de la façon que les plus fameux Autheurs les ont décrites, & particulierement Virgile, au cinquieſme de ſon Eneide. Voyla comment ſe doiuent exercer les Enuieux, & s'enflammer de plus en plus à l'amour de la vraye Gloire, qui ne pouuant compatir auecque l'Enuie, ne s'attache ordinairement qu'à vne émulation vertueuſe.

Fin de la ſoixante-huictiéme Fable.


69. DV LOVP ET DES CHIENS.



FABLE LXIX.

Du Loup, & des Chiens.

LE Loup contemploit du haut d'vn Rocher deux Chiens, qui au lieu de ſe tenir en paix prés du troupeau qu'ils auoient en garde, s'entrebattoient, & ſe deſchiroient à belles dents. Cette guerre inteſtine entre ſes deux Ennemis, luy fiſt eſperer, qu'il luy ſeroit bien-aiſé de s'en aller aſſaillir les Brebis, ſans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en rauiſt vne des plus graſſes du troupeau, puis il ſe mit à prendre la fuite. A quoy les Chiens prenans garde, ils laiſſerent leur querele particuliere, & ſçeurent ſi bien courir apres luy,

que l'ayant atteint, ils faillirent à le tuer, à force de morſures qu'ils luy firent. Depuis, comme il s'en retournoit, il rencontra fortuitement vn de ſes Compagnons, qui luy demanda, comment il auoit oſé luy ſeul aſſaillir vn Troupeau, où il y auoit tant de valeureux Guerriers? *Ie l'ay fait*, reſpondit le Loup, *pour m'eſtre laiſſé tromper à leur different particulier.*

Diſcours ſur la ſoixante-neufuiéme Fable.

CE Loup auoit beaucoup de raiſon de iuger de la perte du Troupeau par la diuiſion des Chiens, puis qu'il n'eſt point d'inteſtine Partialité qui ne ſoit capable de ruiner vne Fortune, quelque floriſſante qu'elle puiſſe eſtre. Teſmoin Rome, qui n'a pû iamais perir que par les Diſcordes Ciuiles, & qui ayant vaincu toutes les Nations, eſt morte à la fin par ſa propre Force: Teſmoin Athenes, qui ne perdit la Liberté qu'apres que les infideles Orateurs

teurs l'eurent presque toute diuisée, & que chacun d'eux eust attiré vne portion de la Ville au Party où il estoit le plus enclin ; Tesmoin encore la riche succession d'Alexandre, qui se desfit par le partage des Heritiers. C'est ce qui nous est enseigné par les sainctes Lettres, où il est dit, *Que tout Royaume en soy diuisé sera desolé*; & ce que le Roy Silurus recommanda tres-expressément à ses Enfans, lors que se voyant à l'article de la mort, il les asseura que le vray moyen de se maintenir long-temps inuincibles contre leurs Ennemis, estoit d'obseruer vne inuiolable Vnion entr'eux.

En effet, iamais les Turcs n'eussent pû venir à bout de l'Empire Grec, sans la diuision d'Andronic Paleologue auecque son fils; & iamais la Maison d'Austriche ne se fust renduë si forte, sans la parfaite intelligence de tous ceux qui en portent le nom, tant en la haute & basse Allemagne, qu'en Espagne mesme. Nous auons veu au dernier siecle, combien nous ont esté cherement venduës les factions de la Ligue; dont la seule pensée peut faire horreur à quiconque en examine serieusement les euenemens tragiques & lamentables. Comme au contraire, nous voyons tous les iours auec quel accroissement de bonne Fortune se maintiennent les Prouinces des Pays-bas, à cause de leur parfaite Vnion. Mais tous ces Exemples ne sont que la cétiesme partie de ceux que l'on pourroit alleguer pour preuue de cette Verité, où toutesfois il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup se trouua trompé dans l'esperance qu'il eut d'abord de profiter en la diuision des chiens.

Cela veut dire, qu'il arriue quelquesfois que les Diuorces inteſtins ceſſent tout à coup à la veuë des Armes eſtrangeres, & que les Citoyens d'vn meſme Eſtat ſe réuniſſent les vns auecque les autres, pour ſe maintenir en Liberté. Il en prit ainſi aux Grecs partialiſez enſemble, qui neantmoins ſe réjoignirent en fin auec vne parfaite Concorde, quand il fuſt queſtion de repouſſer la redoutable Armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'ayde de leur bonne intelligence, qui fut le plus puiſſant reſſort qu'ils eurent, pour faire agir leurs Armes. Le ſemblable preſque fut veu en l'entrepriſe que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellez à la Conqueſte de ces pays-là, par les communes diuiſions de leurs habitans, ils y enuoyerẽt, auant le Regne de Iules Ceſar, deux ou trois Capitaines fort aguerris, qui toutesfois n'en pûrent venir à bout, & s'accorderent enſemble contre leur Ennemy commun. Cette reſiſtance dura depuis iuſqu'à ce que le grand Ceſar les reduiſit à main armée, ſoit que l'honneur de cette entrepriſe luy fuſt fatalement deû, ſoit qu'il trouuaſt moyen de les diuiſer derechef, ou que toutes les deux cauſes enſemble contribuaſſent à la ſubjettion des Gaulois.

Fin de la ſoixante-neufuieſme Fable.


70.DE L'AIGLE ET DV CORBEAV.



FABLE LXX.

De l'Aigle, & du Corbeau.

L'Aigle vola du haut d'vn Rocher deſſus le dos d'vn Aigneau; ce que le Corbeau voïant de loin, il en voulut faire autant, & s'alla ietter ſur la toiſon du Mouton, où il s'enueloppa ſi bien, qu'il ne pût s'en retirer, tellement qu'il fut pris, & donné aux Enfans pour s'en ioüer.

Discours sur la soixante & dixiéme Fable.

CEtte Fable soixante & dixiesme contient quelque chose de plus, que le blâme de l'ordinaire Temerité. Car c'est bien veritablement vn effet de presomption au Corbeau, que de faire les mesmes entreprises de l'Aigle, & de vouloir aspirer aux choses, où elle est toute seule capable de reüssir. Cela neantmoins ne se doit, ny simplement, ny absolument appeller Temerité, à cause que ce nom est general à cette Imperfection, & à d'autres de mesme nature, mais qui sont diuersement specifiées ; Et peut-on bien dire que ce Vice est comme vn troisiesme genre aux entreprises absolument temeraires, & à celle-cy, qui l'est conditionelement, à sçauoir par Imitation. En ce dernier rang se doit mettre l'entreprise de nostre Corbeau, qui ne s'enhardit pas tant d'enleuer le Mouton, par vn desir qui le portast naturellement à le faire, comme pour sembler égal à l'Aigle, & ne deuoir rien ceder aux genereuses entreprises de cét Oyseau. Cette maniere de Presomption a esté remarquée par Esope, comme la plus commune de celles qui tombent d'ordinaire en pratique parmy les hommes La foiblesse qu'ils tesmoignent auoir à executer ce

qu'ils entreprennent trop temerairement de mener à bout, eſt vn Preſage de leur ruine future, comme vne laſſitude ſans cauſe en eſt vn autre d'vne Maladie prochaine. Et toutesfois, ſans s'arreſter à cela, comme ils ſont preſque tous naturellement enclins à l'émulation, auſſi aſpirent-ils à de meſmes deſſeins que les autres, ſans meſurer leurs forces auecque celles de leurs Riuaux.

Les Poëtes nous ont fait vne peinture de ce Vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils ont repreſenté ſi temeraire, que d'auoir entrepris d'imiter les foudres de Iupiter, pour s'attribuer des honneurs Diuins, & ſe rendre digne de l'Immortalité parmy les Mortels. Mais combien de veritables Salmonées ont eu les Siecles paſſez ! Alexandre le Grand n'en fût-il pas vn, lors qu'il ſuborna des Preſtres Afriquains, pour ſe faire declarer fils de Iupiter Ammon, par les reſponſes d'vn faux Oracle ? L'Empereur Commodus ne ſe fiſt-il point adorer dans Rome, ſous le nom & l'habillement de quelques Dieux ? Et l'Impoſteur Mahomet ne fut-il point le Salmonée de IESVS-CHRIST, c'eſt à dire, le faux Imitateur de ſes diuines & fructueuſes Actions? Mais Noſtre Seigneur n'a-t'il pas vn Singe perpetuel dans les Enfers, qui n'aſpire qu'à le contre-faire, & à gagner les Ames à ſoy par l'imfame adoration qu'il en exige ? I'en appelle à teſmoins tous les noirs myſteres de la Magie, où ce Meſchant ſe fait dreſſer des Autels, faire des Inuocations, tracer des figures, & murmurer des paroles ſpecieuſes & ambiguës, pour eſblouyr de plus en

plus l'humaine foibleſſe, par la reſſemblance des noms & du culte Diuin. Par meſme moyen, auec ce qu'il pratique les Encenſemens & les Sacrifices, comme ils ſont décrits en la vieille Loy, il a bien encore l'effronterie de profaner les ſacrez Myſteres du Nouueau Teſtament, & ſe ſeruir d'eſtoles & d'eau beniſte. Il paſſe iuſqu'à ce poinct d'execration, que de ſeduire réellement des Preſtres, à qui Dieu donne l'authorité de le conſacrer, & dés qu'il en a attiré quelqu'vn à ſon damnable party, il le conuie à celebrer la Meſſe au milieu de ſes Sabats, & ainſi du Caractere Diuin il en fait vn Inſtrument à ſes abominations. O inſupportable Sacrilege! ô execrable Impieté !

Or pour adoucir aucunement noſtre Diſcours, & paſſer des choſes extrémes aux moyennes, toute eſpece d'Imitation ſemblable ne s'addreſſe pas à la Diuinité. La diſproportion eſt ſi haute d'elle à nous, qu'il n'y a eu que les hommes extrémement grands & ambitieux, qui ayent voulu ſe rendre Salmonées, c'eſt à dire, Imitateurs du haut Iupiter. Mais il y en a vn nombre preſque infiny d'autres, qui ſe meſlent de contre-faire les plus releuez de condition, pour imprimer en l'ame des Peuples vne pareille opinion de leur credit & de leur puiſſance. A quoy neantmoins ils eſſayent de monter par diuers degrez plus ou moins hauts, ſelon que la portée de leur Eſprit eſt auſſi plus ou moins releuée. Ainſi voyons-nous que les Artiſans aſpirent à l'imitation des Bourgeois, & les Bourgeois à celle des Gentils-hommes, qui la pluſpart du temps joüent le roolle des Gouuer-

neurs de Prouince. De là viennent tant de desordres que nous voyons en public, & dans nos maisons : De là les dissentions & les meurtres, qui desolent miserablement les Estats, & font porter aux petits la penitence de l'ambition des Grands. A quoy ils obuieroient, sans doute, s'ils se representoient incessamment le sage conseil de l'Oracle de Delphe, qui les met iudicieusement dans le vray chemin du Deuoir, quand il les exhorte à se connoistre. Car quelque imparfait que soit vn Homme, il n'y a point d'estude où il se rende si sçauant, qu'en la connoissance de soy-mesme. Par elle les Ambitieux se prescriuent des limites ; les Voluptueux moderent leurs appetits ; les Vindicatifs appaisent la soif qu'ils ont du sang de leurs Ennemis ; les Coleriques surmontent leur passion, & les Auares domptent l'immoderé desir des richesses. Bref, cette iuste & vertueuse reflection est le fondement de toute Sagesse. Ce que témoigne fort à propos l'Imitateur du grand de Montagne, qui ne forme son Sage que sur ce modele, & ne luy fait point de present plus specieux que le miroir de soy-mesme.

Mais pour reuenir à nostre Corbeau, qui fût comme vn joüet entre les mains des Enfans ; il nous apprend que si la fole Imitation des personnes releuées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins cause-t'elle toûjours de la risée. Ce que l'experience nous apprend si bien, qu'elle seule nous en fournit tous les iours vne infinité d'Instructions & d'Exemples, en la personne des Salmonées, dont i'ay parlé cy-deuant. Or cela ne doit pas s'entendre seulement

de l'humaine Vanité, mais auſſi de l'adreſſe que chacun pretend auoir en la pratique des Arts, & en toute ſorte d'Actions, ſoit de l'Intelligence, ſoit de la Main. En quoy le Preſomptueux, qui s'imagine folement de pouuoir égaler les grands & excellens Hommes, attire preſque toûjours ſur ſoy-meſme vne generale riſée. A cela ſont ſujets entre les autres les mauuais Poëtes, qui recitent leurs Poëmes, apres ceux dont ils ne ſont qu'apprentifs : Les ignorãs Peintres, qui opoſent leurs peintures à celles de Michel l'Ange, ou du Titian: Les inutiles Autheurs, qui n'ont pour but que la vaine gloire, & vne infinité d'autres Eſprits que la bonne opinion d'eux-meſmes met quelquesfois auſſi bas, qu'ils ſe croyent bien hautement éleuez. L'aduanture de ces Temeraires ne peut eſtre mieux comparée qu'à celle du Corbeau, qui pour auoir imité l'Aigle, ſouffre la perſecution des Enfans, & meurt dans vne eſpece de deſeſpoir. Eux tout de meſme, apres auoir veu leurs ouurages baffoüez, leurs tableaux effacez, & leurs pieces de ſculpture abatuës, deuiennent enfin le rebut des Compagnies, & ſont contraincts la pluſpart du temps d'aller chez les Eſtrangers, pour chercher à debiter leurs impertinences.

Fin de la ſoixante & dixiéme Fable.


71. DV RENARD ET DV BOVC



FABLE LXXI.

Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc ayans grande ſoif, deſcendirent dans vn Puits, où quand ils eurent bien beu, il ne fût plus queſtion que de s'en tirer. Le Bouc en eſtoit deſ-jà fort en peine, & regardoit de tous coſtez, lors que le Renard luy dit; *Prends courage, mon bon amy, ie vien de m'aduiſer d'vne inuention, par le moyen de laquelle nous pourrons tous deux ſortir d'icy. C'eſt, qu'il te faut tenir debout, & t'appuyer contre le mur de tes deux pieds de deuant; puis joignant le menton à la poictrine, tu baiſſeras vn peu tes cornes, où ie monteray le*

long de ton eschine, & ainsi m'estant sauué, ie te mettray dehors par apres. Le Bouc creut ce conseil, & executa de poinct en poinct tout ce que luy dist son Compagnon, si bien que par ce moyen le Renard sortit. Mais comme il fût dehors, d'aise qu'il en eust, il se mit à dancer sur le bord du Puits, ne se souciant plus de son Compagnon, qui ne s'en pût vanger autrement, qu'en luy reprochant sa perfidie & sa lascheté. Alors le Renard se mocquãt de luy; *ô pauure Bouc*, luy dit-il, *si tu auois autant de sens dans la teste, que tu as de barbe au menton, tu ne fusses iamais descendu dans le Puits, que tu n'eusses premierement bien pensé aux moyens d'en sortir.*

Discours sur la septante & vniéme Fable.

VOicy la peinture de ceux qui se iettẽt imprudemment dans vne Affaire, auant que d'auoir consideré quelle en sera l'issuë; En quoy, certes, ils ressemblent proprement à ce Bouc mal-aduisé, qui pour boire vne seule fois dans vn Puits, se met au hazard de se des-alterer pour iamais. Il en arriue de mesme à plusieurs, qui charmez d'vn petit plaisir, se lancent teste baissée dans des difficultez bien estranges, & d'où ils ne sortent quelque-fois qu'en sortant du monde. Ainsi les Amans, à qui toute entreprise semble facile, s'exposent assez souuent à la haine des grands Seigneurs, & s'embroüillent dans les troubles d'vne puissante Maison, iusques à faire des Actions indignes de leur naissance; Et tout cela pour vne volupté d'aussi courte durée que celle d'vn simple breuuage; Tout cela, dis-je, pour passer vne fantaisie, ou pour appaiser vne soif, & amortir vne flamme qui se rallume quelquesfois plus fort, quand ils la croyent esteinte. Il en est encore de mesme des Auares, qui contestent le Bien d'autruy, auecque peu ou point de droict, & s'attachent indifferemment aux grands procez, aux voyages, & aux quereles, sous l'esperance qu'ils ont de quelque succession.

Mais plus que tous ces gens-là, les Ambitieux s'obſtinent à de pernicieuſes entrepriſes, qui n'aboutiſſent enfin qu'à leur confuſion. Vn Ancien ne dit pas mal à ce propos, que par les trompeurs euenemens qu'ils en attendent, ils ſe rendent en partie ridicules, en partie odieux, & en partie miſerables. Ridicules, en ce qu'ils aſpirent la pluſpart du temps à des choſes, qui ſont au deſſus de leur puiſſance; Odieux; pource qu'ordinairement ils bâtiſſent leur Fortune ſur la ruine d'autruy; Et miſerables en ſuite, à cauſe que ce ſont eux à qui la ſoif extraordinaire des Grandeurs, fait hazarder la vie, dédaigner les precipices, trouuer toutes choſes moindres que leur eſperance; & bref, perdre l'Honneur & la Liberté dans vne priſon, d'où ils ne ſortent ordinairement que pour eſtre conduits au ſupplice. L'Hiſtoire des ſiecles paſſez n'eſt pas plus frequente en Exemples, que celle du noſtre, où nos yeux ont veu des choſes, qu'il n'eſt nullement beſoin de renouueller en noſtre memoire, puis qu'elles y ſont aſſez auant imprimées, & que le ſouuenir nous en doit eſtre deteſtable. Or ce ne ſont pas toûjours des hõmes bruſques & extrauagãs, qui ſe precipitẽt dans ces dangers; Il y en a de ſages & de bien conſiderez, de ceux-là meſmes que nous tenons pour grands Perſonnages, & à qui l'âge doit auoir meury le iugement par deſſus la ieuneſſe. De telle nature fut à mon aduis Ciceron, homme de grand eſprit, & de petit cœur, qui changea deux ou trois fois de Party, pendant les Guerres Ciuiles de Rome, non par le zele du Bien public, mais pour ſatisfaire ſon

Ambition

mbition démeſurée. Ce fût par Imprudence
uſtoſt que par Generoſité qu'il s'oppoſa aux
eſſeins d'Antoine, ſans y voir aucun moyen
en eſchapper. Car de dire que ce fût vne hau-
reſolution d'aymer mieux mourir que ſouf-
ir vn Tyran, c'eſt ce qu'on ne peut alleguer
our ſa deffenſe, veu que s'il auoit à ſe preci-
ter à vne mort certaine, pour ne voir le Peu-
e Romain en ſubjettion, il le pouuoit faire
aucoup mieux du temps de Ceſar, au lieu de
anger foiblement de Party, & ſe laiſſer con-
iire à la bonne Fortune du Vainqueur. D'ail-
urs, toutes les autres Actions de ſa vie auoient
té ſi pleines de cruauté, qu'on doit imputer
tte derniere entrepriſe qu'il fit de chocquer
ntoine, pluſtoſt à vne extréme Ambition,
'à vne vraye grandeur de courage. Tel enco-
, mais moins judicieux, fût ſon Ennemy
atilina, dont la Conjuration eſtant faite pour
ruine de Rome, ne perdit toutesfois que luy
ulement, & ſes miſerables Complices. A ces
xperiences & à ces Exemples i'en pourrois
indre vne infinité d'autres ſemblables, ſi mon
ſſein eſtoit de faire vn recueil d'Hiſtoires,
uſtoſt que des diſcours abregez. Contentons-
ous donc pour cette fois du Conſeil d'Eſope,
ui nous deffend d'entreprendre vne choſe,
ns eſtre aſſeurez de l'éuenement.

in de la ſeptante-vniéme Fable.

72. DV CHAT ET DV COQ



FABLE LXXII.

Du Chat, & du Coq.

LE Chat s'estant ietté sur le Coq, & n'ayant pas autrement sujet de le traitter mal, ne sçeut que luy reprocher, sinon qu'il estoit vn Importun, qui par son chant éueilloit les Hommes, & les empeschoit de reposer. *Ce que i'en fais*, respondit le Coq en s'excusant, *est pour leur profit, afin qu'ils se leuent pour s'en aller trauailler. Tu as beau dire*, reprit le Chat, *cela n'empesche pas que tu ne sois meschant, & vilain, iusques à ce poinct, que pour assouuir ta lubricité, tu as à faire à ta Mere, & n'espargnes*

pas mesmes tes sœurs. Le Coq voulut encore chercher des excuses à ce-cy ; mais le Chat ne daigna les entendre , & s'irritant plus fort qu'auparauant ; *C'est trop cajolé*, dit-il , *tu ne m'eschapperas point au-jourd'huy.*

Discours sur la septante-deuxiesme Fable.

IL est bien aisé de trouuer vn pretexte apparent, quand on a conclud la mort de l'Innocent. Il a beau dire des raisons valables; Il a beau s'excuser sur son Innocence, & alleguer tout ce qu'il faut pour vne persuasion qui soit raisonnable ; On ne laisse pas de s'obstiner à le poursuiure. On luy fait toûjours accroire qu'il a failly , & mesme on impute à crime des actions fort vulgaires , dont ses Accusateurs, ny ses Iuges, ne sont nullement exemps, non plus que luy. Car comme il n'est point d'homme si vertueux dans le monde , en la vie duquel il n'y ait toûjours quelque chose à dire : aussi n'en est-il point de si abandonné, qui ne trouue vn pretexte à ses malices , & ne colore ses

actions par vne assez specieuse apparence. Cela procede en effet, de ce que toute Vertu a toûjours deux Vices qui la costoyent, si bien qu'estant assise entre l'vn & l'autre, elle donne moyen aux Meschans, ou de luy imposer le nom des Vices, ou de leur donner le sien propre, pour colorer vne meschante action. Ainsi nous appellons souuent l'Auarice vn tresbon Mesnage; & derechef nous confondons quelquesfois le bon Mesnage auec vne sordide & honteuse Espargne. Ainsi, dis-ie, s'il arriue que les Grands veüillent faire mourir quelqu'vn, apres auoir parlé genereusement pour le Bien de la Patrie, il ne se trouuera que trop de Complaisans prés de leur personne, qui pour en haster la punition, luy imposeront incontinent le crime de Calomniateur, de Seditieux, & de Boute-feu. De cette mesme façon, si pour la juste deffence de sa vie quelqu'autre a mis l'espée à la main contre vn qui soit vn peu en faueur, ou en credit, à cause de sa Noblesse, ou de son argent, on alleguera simplement l'Action, & là dessus on le fera seruir d'Exemple, quoy qu'en effet il en serue tres-innocemment. Mais la Iustice de Dieu, qui ne peut souffrir de déguisement, & qui est le vray Soleil, dont les rayons toûjours éclattans, perçent les plus obscures tenebres, sçait bien discerner au vray les Innocens d'auec les Coupables, & ne fait point de choix quant à la punition des grands ou des petits; car elle ne veut point de pretexte pour chastier, ny de preuue pour conuaincre. Aussi est-ce deuant elle que les Puissans sont foibles, & mal armez, que les Malings ne

produiſent aucuns faux-teſmoins; que les Nobles n'alleguent point d'alliance, que les Innocens ne craignent plus d'oppreſſion, que les Vertueux pretendent des recompenſes, & deuant qui finalement la difference des Hommes ne ſe fait que par les Vertus, ou par les Vices qu'ils ont acquis. Cela doit faire trembler les perſonnes de condition, & les détourner pour iamais de la Cruauté, principalement de celle qui ſe figure vn charitable pretexte du Bien public, pour conclure la mort des Innocens auec la ſatisfaction des Peuples.

Fin de la ſeptante-deuxiéme Fable.






73. DV RENARD ET DV BVISSON



FABLE LXXIII.

Du Renard, & du Buiſſon.

LE Renard ſe voulant ſauuer du danger qui le menaçoit, ſauta ſur vne haye, qu'il prit à belles pattes, auecque tant de malheur, qu'il ſe les perça d'épines. Comme il ſe vid ainſi bleſſé, tout ſon recours fût aux plaintes. *Perfide Buiſſon*, dit-il, *ie m'eſtois retiré vers toy, penſant que tu m'ayderois; mais au lieu de le faire, tu as rendu mon mal pire qu'il n'eſtoit.* *Tu t'abuſes*, luy reſpondit le Buiſſon, *car c'eſt toy-meſme, à qui rien n'échape, qui m'as voulu prendre par les meſmes ruſes que tu pratiques enuers les autres.*

Discours sur la septante-troisiéme Fable.

A Quoy pensois-tu, ô mal-aduisé Renard, de happer imprudemment auecque tes ongles vn Buisson tout herissé d'espines ? ou plustost à quoy penses-tu maintenant de t'en plaindre ? Ne sçais-tu pas qu'en certaines choses il faut vser d'vne conduite toute differente des autres, & n'auoir pas moins d'adresse que de iugement pour s'en démesler ? Aurions-nous bonne grace nous-mesmes, d'aborder imprudemment vn Criminel & vn Innocent, sans mettre quelque difference entre l'vn & l'autre ? Ne seroit ce pas vne grande stupidité de frequenter vn Meschant, ainsi qu'vn homme de bien ? Certes, il s'en faut beaucoup que telles choses doiuent estre également faites, & de la mesme methode. Car en la frequentation des Bons, nous deuons auoir le cœur, par maniere de dire, sur les lévres, la parole libre & nuë, les actions irreprochables, & les supasser eux-mesmes, s'il est possible, en sincerité. Mais quant aux autres, nous ne sçaurions iamais estre, ny trop couuerts, ny trop retenus, pource qu'il est veritable, *Que le cœur du Meschant veille incessamment pour nous surprendre.* D'ailleurs,

nous deuons encore faire de la diſtinction quant à nos pratiques, & viure tout autrement auecque les Grands qu'auec les Petits, eſtant bien certain que les Hommes de haute condition ayment beaucoup le reſpect, & que l'on ſe trompe de s'arreſter à leurs complimens. C'eſt doncques leur plaire, que de leur deferer quelque choſe au delà du Deuoir, & de ſe feindre ſaiſi de la crainte de leur preſence. Quant à leurs affaires particulieres, il me ſemble que c'eſt vne action de Prudence, de ne s'y entremettre pas aiſément ; mais de ſe ſeruir d'vne honeſte excuſe, & en rejetter le réfus ſur ſon incapacité. Pour cela meſme ie trouue qu'vn Ancien Philoſophe euſt fort bonne grace, lors que ſollicité par le Roy Antigonus de luy dire quelle choſe il deſiroit de luy ? *Tout ce qu'il te plaira*, luy reſpondit-il, *horſmis ton ſecret*. Par où il vouloit donner à entendre, que c'eſt vne choſe tres-dangereuſe d'eſtre bien auant meſlé dans les intrigues d'vn Prince : Ce que d'autres ont auſſi exprimé par cette ſentence ; *Auec le Prince, comme auec le Feu* ; Voulant dire, que pour en reſſentir raiſonnablement les bienſfaits, il n'en faut eſtre, ny trop proche, ny trop loin. Auſſi eſt-il vray que par l'éloignement, la lueur du Bien que nous en eſperons, ſe répand ſur nous auec moins de force ; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait, ſi nous en ſommes trop proches, & trop ardents à l'importuner. I'obmets pluſieurs autres differences, touchant la maniere de conuerſer auecque les Hommes, à cauſe qu'il me ſemble fort difficile de les exprimer, veu que le

nombre n'en eſt pas moins grand que des conditions, & des humeurs des perſonnes. Comme par exemple, il n'y a point de doute que nous deuons viure tout autrement auec les Vieux, qu'auecque les Ieunes ; auec les Eſtrangers, qu'auecque les Citoyens ; auec les Soldats, qu'auecque les Religieux ; auec les Malades, qu'auecque les Sains. Mais dautant que ce ſeroit vne choſe trop ennuyeuſe de s'arreſter ſur la diuerſité de ces Conditions, il nous ſuffira pour cette fois d'auoir touché les plus importantes diſtinctions, à ſçauoir la methode de hanter les Meſchans, & celle de ſe comporter auecque les grands Seigneurs. Laiſſons donc le reſte à la prudence du Lecteur, & voyons vn nouueau ſujet de moraliſer.

Fin de la ſeptante-troiſiéme Fable.




74. DE L'HOMME, ET D'VNE IDOLE



FABLE LXXIV.

De l'Homme, & d'vne Idole.

VN Homme auoit en sa maison vne Idole de bois, qu'il pria de luy faire quelque bien; Mais plus il la prioit, & plus il deuenoit pauure. Dequoy se dépitant, il l'empoigna par les jambes, & luy cassa la teste, à force d'en battre la muraille. Comme il vid alors qu'il en tomboit vne grande quantité de pieces d'or, il les amassa; & s'adressant à l'Idole; *Il est bon à voir* dit-il, *qu'à ta malice est iointe vne grãde perfidie: car tant que ie t'ay porté de l'honneur & du respect, ie n'ay receu aucun bien de toy; Comme au con-*

traire, tu m'en as fait beaucoup, quand ie t'ay battuë

Discours sur la septante-quatriéme Fable.

CEtte Fable me met dans l'esprit vne opinion que i'ay presque toûjours euë touchant les Anciens; à sçauoir, que les plus sages d'entr'eux n'ont creu la pluralité des Dieux que par feinte, afin de s'accommoder à l'humeur grossiere, & à la Brutalité du Peuple. Car s'ils eussét veritablemét tenu leurs Iupiters & leurs Mercures aussi puissans qu'on nous le fait accroire, comment se seroient-ils resolus de les traitter auecque tant de mépris? Comment plusieurs d'entr'eux auroient-ils baffoüé leurs Idoles, médist des Diuinitez, & inuenté mille choses contre leur gloire? Comment Homere, ce grand & admirable Personnage, auroit-il accusé Iupiter de paillardise, d'enuie, d'intemperance, de violemens, & d'vne infinité d'actions honteuses & sales? Comment les autres Poëtes, & mesme les Historiens auroient-ils remarqué l'vn apres l'autre les incontinences de leurs Dieux, témoignées par de ridicules déguisemens? Et comment nostre Esope mesme, qui n'auoit pas moins de sagesse que les plus

plus sobres Esprits, & à qui Plutarque a voulu assigner vne place au Banquet des sept Sages, auroit-il religieusement introduit en cette Fable vn Homme si peu respectueux enuers son Dieu, que de luy dire quantité d'injures, apres l'auoir mis en pieces?

Mais laissons là ce prelude, comme estranger à nostre discours, & venons à l'Allegorie de nostre Fable, par laquelle il nous est enseigné, que les meschans font mieux leur profit par la Force, que par vne bonne & franche Acquisition. Ce qui est tellement vray, que ie dédaignerois d'en alleguer des raisons, veu le grand nombre d'Exemples que nous en auons. Ne voyons-nous pas tous les iours auec quelle priuauté les Richesses se communiquent aux plus Meschans? Ne voyons-nous pas multiplier en peu d'années l'heritage des hommes injustes, voire mesme s'accroistre iusques à vne prodigieuse grandeur? Combien y a-t'il de Partisans, qui se nourrissent du sang du Peuple? Combien de Corsaires qui appellent de bonne prise tout ce qui tombe sous leur puissance? Combien de Gouuerneurs, qui dans les plus hautes Charges, vendent lâchement leur Maistre & leur Patrie, pour de l'argent? Combien de Capitaines, qui rançonnent les Villages, & enflent leur bourse aux despens du pauure Laboureur? Mais sur tout, combien d'Vsuriers, qui par l'amorce de leurs richesses, attirent les Malheureux, & les font cheoir entierement dans le Precipice? Car il est de l'argent dont ils les accommodent pour les ruiner, comme de la morsure de l'Aspic, qui charme d'abord d'vn

doux aſſoupiſſement celuy qui en eſt picqué, tandis que le venin s'écoulant peu à peu dans ſes veines, luy oſte inſenſiblement toutes les fonctions de la vie.

La maniere de s'enrichir que pratiquent les gens de bien, eſt tout à fait differente de celle-là. Ils aſpirent à vn gain licite & moderé: C'eſt auec la bonne grace de tout le monde qu'ils changent de condition. On ne leur ſçauroit reprocher ny fourbe ny violence; au contraire, ils ſe contentent d'vn gain honneſte, & le regardent auec vn viſage ſerain, où n'eſt imprimée la moindre marque de repentir. Auecque cela, ils ne ſe croyent pas riches, s'ils ne font part de leurs Biens aux Pauures, auſſi liberalement qu'ils les ont vertueuſement acquis; auſſi Dieu benit le trauail de telles gens, & leur enuoye pendant leurs iours vne ioyeuſe Tranquillité, ſans laquelle ils ne trouueroient aucunes richeſſes, ny agreables, ny aduantageuſes. Car comme en l'amour d'vne Femme, c'eſt retrancher ce qu'il y a de plus charmant, que de venir à des careſſes forcées, & la reduire à nous fauoriſer pluſtoſt par contrainte, que par affection; Il ſemble de meſme que les Ames genereuſes ne vueillent rien exiger de la Fortune auec importunité. Au contraire, il faut qu'elle les oblige de gré à gré, & meſme qu'elle les conuie à receuoir ſes biens-faits.

Au reſte, les Sages ne ſont pas toûjours d'humeur d'acquerir des Biens periſſables; Ils ont des penſées bien plus nobles que celles qui ne s'attachent qu'au ſoing des richeſſes. Leur ordinaire eſt de les mépriſer bien fort, & de ſe

enir au dessus de cette basse occupation. Cela e verifie en la personne d'Aristote & de Plaon, qui passerent vne grande partie de leur ige, sans vouloir deuenir Riches, & n'y consentirent qu'à la fin, lors qu'ils reconnurent eur Esprit assez fortifié contre la corruption qu'apportent les biens du monde. Or soit qu'ils e fissent, pource qu'ils apprehendoient les incommoditez du dernier âge, ou possible pour publier auecque plus d'efficace leurs sages maximes, & qu'à ce besoin ils se seruissent des Biens qui frappent l'Esprit du Peuple d'vn certain respect accompagné de docilité; tant y a, comme i'ay dit, qu'ils ne voulurent s'enrichir que sur le tard, quoy qu'il leur fût bien aisé de e faire plustost, veu l'estime particuliere que faisoient d'eux les plus grands Princes de leur siecle.

Fin de la septante-quatriéme Fable.





FABLE LXXV.

Du Pescheur.

VN Pescheur, qui ne ſçauoit guere bien ſon meſtier, ayant pris ſa fluſte & ſes filets, s'approcha du riuage de la Mer, & s'aſſid ſur vne pierre pour faire ſa peſche. Or auparauant il ſe mit à ioüer de la fluſte, s'imaginant que par cette belle Muſique il en prendroit bien plus de poiſſon. Mais comme il yid que cela ne luy ſeruoit de rien, il ietta ſes rets dans la Mer, & en prit pluſieurs : Et dautant qu'en les tirant de ſon filé, ils ne ceſſoient de ſauter; *Sottes Creatures*, leur dit-il, *vous n'auez iamais voulu danſer, tan-*

tost, quand i'ay ioüé de ma fluste, & maintenant que ie n'en ioüe plus, vous ne faites que caprioler.

Remarque sur la septante-cinquiéme Fable.

COmme il n'y a pas beaucoup à s'estendre sur le sujet de ce Pescheur; Aussi n'en diray-je rien, sinon que toutes choses ont bonne grace faites en leur saison, & qu'au contraire elles sont déplaisantes, & importunes, quand on les rire de leur assiette naturelle, pour les transferer à d'autres vsages. Ie n'allegueray en cela pour toute preuue que l'Experience iournaliere, sans m'arrester plus long-temps à cette matiere, tant pour en auoir touché quelque chose en la cinquiesme Fable, que pour la matiere de celle cy, qui semble plustost appartenir à la Bien-seance exterieure, qu'à la solide Science des Mœurs.

Fin de la septante-cinquiéme Fable.

76. DV CHAT ET DES RATS.





FABLE LXXVI.

Du Chat, & des Rats.

LE Chat entré dans vne maison, où il y auoit quantité de Rats, en prenoit vn maintenant, & tantost vn autre; de maniere qu'à force d'aller à cette chasse, il en tua plusieurs auecque le temps. Les Rats cependant, voyãt qu'il ne se passoit guere iour qu'il n'y eust quelqu'vn des leurs de mangé, firent vne assemblée entr'eux, pour y consulter de leur affaire. *Il ne faut plus*, disoient-ils, *que nous descendions là bas, si nous ne voulons faire estat d'estre tous perdus; demeurons doncques plustost en haut, où nostre Ennemy ne peut monter*. Le Chat

apprit ce deſſein des Rats; & ne l'euſt pas pluſtoſt découuert, que faiſant le mort, il ſe pendit par les pieds de derriere à vne perche, attachée à la muraille. Comme cela ſe paſſoit ainſi, il y euſt vn des Rats qui iettant ſa veuë en bas, connût tout de bon que c'eſtoit le Chat; Si bien que tout effrayé d'abord, *Hola mon amy*, dit-il, *quand ie te prendrois pour vn ſoufflet, ou quand meſme ie ſçaurois veritablement que tu ſerois tel, ſi ne pourrois-je pas me reſoudre à deſcendre aupres de toy.*

Remarque ſur la ſeptante-ſixiéme Fable.

CEtte Allegorie a eſté de meſme ſuffiſamment expliquée en quelqu'vne des Fables precedentes, où nous auons dit, qu'il ne faut pas tomber pour la ſeconde fois entre les mains des Meſchans; mais ſe méfier toûjours d'eux, & interpreter toutes leurs actions à mal, quand

mesme elles seroient pleines d'vne apparence de Pieté. Car comme le Diable, qui est leur Prince, se déguise quelquesfois en Ange de lumiere, pour seduire les Hommes ; il arriue tout de mesme que les Meschans se couurent d'vne fausse Contrition de leurs malices, & témoignent vn feint repentir, pour rattraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont vne fois tenus. Mais qui sera l'homme si ennemy de soy-mesme, que de se fier à leurs Impostures, principalement si pres en auoir porté la penitence? Et toutesfois il se void assez souuent que les plus gens de bien ne laissent pas de s'y fier, soit pour estre naturellement enclins au pardon, soit pour n'auoir pas l'Esprit assez fort contre les stratagemes & les mines secrettes que font ioüer tels hommes contagieux à tous les Estats. Car en effet, ils le sont de telle sorte, que pour les separer du commerce des gens de bien, ce ne fut pas sans cause, qu'au rapport de Plutarque, Philippe, Roy de Macedoine, fit amas vne fois de ceux d'entr'eux, qui estoient les moins supportables dans son Royaume, lesquels il relegua en vn lieu, où ils bastirent vne Ville qui fut appellée *Poneropolis*, c'est à dire, *Ville des Meschans*. Ce qui nous doit remettre en memoire, qu'à la fin du monde il en sera fait de mesme, comme le Roy des Roys nous l'asseure. *Car alors les Anges separeront les Meschans d'auecque les Bons, pour les enuoyer en la fournaise de feu, où il n'y a que pleurs, & que grincemens de dents.*

Fin de la septante-sixiéme Fable.


77. DV LABOVREVR ET DE LA CIGONGNE

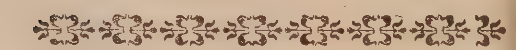


FABLE LXXVII.

Du Laboureur, & de la Cigogne.

LE Laboureur tendiſt aux champs ſes filets, pour prẽdre des Gruës & des Oyes ſauuages, qui luy mangeoient tous les iours le bled qu'il auoit ſemé. Il aduint donc qu'il prit auec elles vne Cigogne, qui ſe ſentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laiſſer aller, luy remonſtrant qu'elle n'eſtoit ny Gruë ny Oye, mais bien Cigogne, & par conſequent le plus debonnaire de tous les autres Oyſeaux, qui auoit accouſtumé de ſeruir ſes parens

pieusement, sans les abandonner iamais en leur vieillesse. Mais tant s'en faut que le Laboureur fut touché de ces paroles, qu'au contraire s'estant mis à soûrire; *Ie sçay tout cela*, luy dit-il, *& connois assez qui tu és; mais puis que te voila prise auec ces autres Oyseaux, il faut que tu meures aussi auec eux.*



Discours sur la septante-septiéme Fable.

IL appartient plustost aux Iurisconsultes, qu'aux Philosophes moraux de vuider cette question; à sçauoir, si ceux qui ont esté en la compagnie des Meschans, doiuent porter la peine comme eux du crime qu'ils ont commis. Ie sçay que c'est vne chose ordinairement pratiquée parmy les Iuges, de les tenir pour Coupables, & par consequent de leur faire presque toûjours leur procez, comme aux Criminels. Mais quant aux Philosophes, ils ne vont pas si viste en besogne, & auant que de donner à vn Homme le nom de Meschant, ils examinent s'il en a fait les Actions, & s'il les a reduites en

Habitude. En cette profonde consideration, ils trouuent que bien souuent les Bons s'accompagnent des Mauuais, bien qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur Vice, ny aucune inclination à la prendre. En quoy toutesfois ils ne peuuent nullement s'excuser de leur Imprudence. Car s'ils sont veritablement gens de probité, il faut de necessité conclure, qu'il n'y a rien qui leur soit plus insupportable que la pratique des Meschans, tant pource que les cótraires ont tous accoustumé de se fuïr naturellement, qu'à cause qu'ils se fortifient à cela par vne reflexion continuelle, & s'estudient à prendre le Vice en horreur, auec des raisons que la bonne Conscience leur inspire secrettement. S'ils ont doncques si peu de plaisir en de semblables Conuersations, & s'ils voyent d'ailleurs combien elles sont nuisibles au commerce de leur Vie, n'est ce pas à eux vne Imprudence extraordinaire de se trouuer en des Compagnies honteuses, & tout à fait insupportables à leur humeur?

Ils peuuent respondre à cela, qu'ils y sont conuiez par la frequente importunité des autres; qu'ils les viennent voir à leur leuer, les conuient à disner en leurs Maisons, leur escriuent à tout propos, les tyrannisent à force de complimens, & pour le dire en vn mot, qu'ils ne leur laissent pas vn seul moment de repos, sans pretendre à les entretenir; si bien que par vne raison de Ciuilité, plustost que de Bienveuillance, ils se trouuent obligez à leur permettre vn libre accez dans leur frequentation. Mais, ô trop foible, & trop imprudent ieune

homme, si de hazard tu eusses esté du conseil de Priam, & qu'Agamemnon & Menelas t'eussent courtoisement requis de permettre l'entrée en ses murailles au Cheual de bois, remply d'vne multitude de gens de guerre, en suite dequoy ils se fussent rendus maistres de la Ville, comme ils firent, la leur aurois tu ciuilement & gracieusement accordée? Et quoy? peux-tu mettre en doute que les Vicieux ne te soient autant Ennemis que les Grecs l'estoient aux Troyens; & que leur Conuersation ne te soit aussi fatale que l'entrée du Cheual de bois le fut à Troye la grande? Asseurément, mon amy, tu peux dire que c'est fait de toy, si les Meschans entrent à la fin trop familierement en ta Maison, quand mesme ils seroient chargez de caresses & de presens. Dy leur plustost comme cét aduisé Conseiller, dans Virgile,

I'ay peur des Grecs, & mesme quand ils donnent.

Où as-tu apris qu'il faille achepter si cher la Ciuilité, que de l'obseruer à la ruine mesme des autres Vertus? Cette Patience ne tient-elle pas de la Bassesse? n'a-t'elle point quelque chose de seruile? Y a-il des Loix si rigoureuses dans la bien-séance, qu'elles nous obligent à voir sans cesse nos Ennemis? Puis qu'il n'en est point de pires que les Vicieux, que ne considerons nous que si nous n'auons qu'vn peu de Vertu acquise, tant moins aurons-nous de resistance contre leur Malice; Comme au contraire, si nous en auons beaucoup, la perte que nous en ferons parmy eux, en sera, sans doute, plus grande, & plus contagieuse à nostre Reputation. Cela estant, qu'vne mauuaise Honte, de

celles

celles que Plutarque nous dépeint, ne nous empefche point de leur fermer noftre porte, & de leur feindre des affaires, quand mefme ils fçauroient que nous n'en aurions aucunes; Fuyons-les comme vne Pefte contagieufe à noftre Ame, nous reprefentant toûjours, Qu'auec eux nous ne fçaurions eftre que Malins, ny que Vertueux en la conuerfation des Perfonnes qui sont doüées d'vne parfaite Vertu. Que s'ils ont quelque bon mouuement dans l'Ame, pour changer la condition de leur vie, il les faut éprouuer auparauant que s'appriuoifer auec eux, & les renuoyer aux gens d'âge & de profonde fageffe, pour lefquels ie n'efcris point ces Inftructions; au contraire, ie defirerois prendre les leurs, & pour la conduite de ma Vie, & pour l'ornement de mon Ouurage.

Fin de la feptante-feptiefme Fable.





FABLE LXXVIII.

Du Berger, & des Laboureurs.

VN petit Berger faiſant paiſtre ſes Brebis ſur vne coline, s'eſtoit mocqué trois ou quatre fois des Laboureurs d'alentour, qu'il appelloit à ſon ayde, en criant au Loup. Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le ſecours, ils le luy dénierent, le laiſſant crier tout à ſon aiſe: Tellement que ſes Brebis furent faites la proye des Loups.

Discours sur la septante-huictiéme Fable.

A Force de mentir, ce petit Berger se rend indigne de Foy, quand il crie tout de bon, & comme cela il perd vne de ses brebis; ordinaire aduanture de ceux qui mentent, ausquels on n'adjouste point de creance, encore qu'ils disent vray. Tesmoin ce Barbier dont Plutarque raconte l'Histoire, qui estant tenu dans la Ville d'Athenes pour vn homme extrémement causeur & peu veritable, apprit par hazard sur le port de Pirée, d'vn Fuyard qui venoit d'aborder dans vne chalouppe, que l'Armée des Atheniens auoit esté entierement défaite. Ce qu'il courut annoncer à la haste dans la Ville, auec aussi peu de jugement, que s'il eust apporté la meilleure nouuelle du monde. Dequoy le menu peuple irrité, sur la croyance qu'il eust que ce n'estoit qu'vn Mensonge, que cet Indiscret vouloit debiter à son ordinaire, on le saisit aussi-tost, & le mena-t'on droit à la place publique, où sur l'apparence qu'il auoit inuenté vne fourberie si pernicieuse à l'Estat d'Athenes, il fut resolu de l'executer à mort. Mais à mesme temps qu'il deuoit perdre la vie, le bon-heur voulut pour luy qu'il vint vn bruit sur la place, qui iustifia son caquet, &

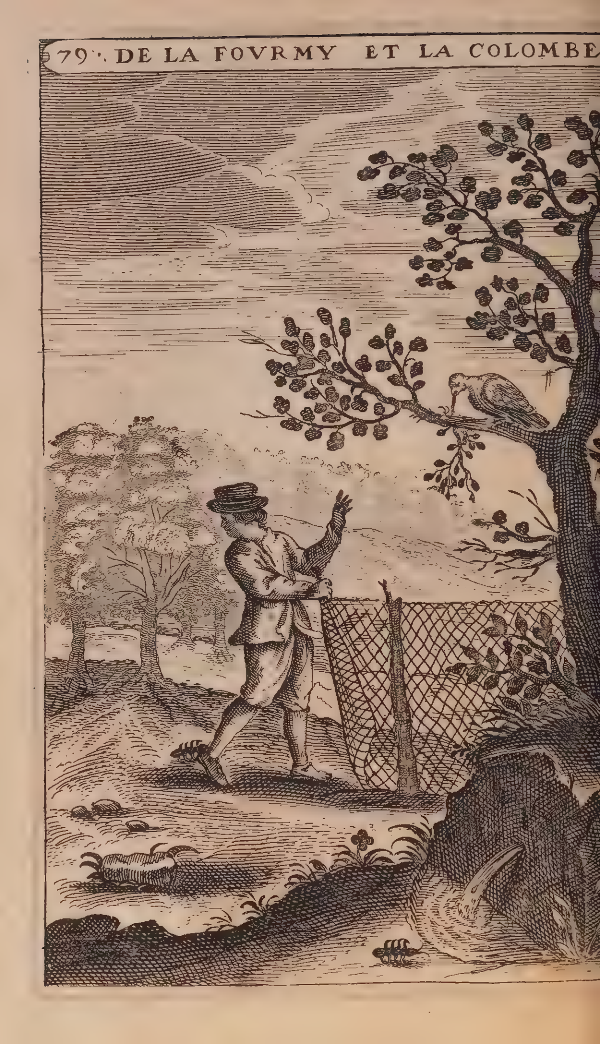
destourna par mesme moyen & ses Bourreaux, & ses Spectateurs qui se retirerent. Car le peuple interessé pour sa perte particuliere, & generalement pour le dommage de tout l'Estat, se dissipa çà & là par les maisons, auec dessein d'y pleurer à son aise vn si fascheux accident. Quant au Barbier, il fut laissé plus de quatre heures attaché au poteau, sans que personne songeast à le deslier, iusqu'à ce que sur le soir il suruint quelqu'vn qui en fit l'office, touché de la compassion qu'il en eut. Il se remarqua pour lors que la premiere parole que dit ce Causeur, fut de s'enquerir si le Capitaine General n'auoit pas esté tué sur la place, tant cette maudite demangéson de parler s'estoit emparée de son esprit.

Cette Histoire est la veritable Allegorie de cette Fable, puis que par vne experience asseurée, elle preuue que c'est oster entieremét le credit à ses paroles, que d'en donner souuent de fausses. Aristote enquis à ce propos, *Que gagne le Menteur; Il gagne cela*, respondit-il, *Que quand mesme il ne ment point on ne le croit pas*. A ce sentiment s'accommode celuy du Prince de l'Eloquence Latine, quand il dit, Que qui a fait vne fois banqueroute à la Verité, ne se soucie non plus de se Parjurer que de Mentir. Comme en effet, adjouste-t'il, les Dieux ont ordonné mesme peine pour les Menteurs que pour les Parjures. En quoy il me semble que pour vn vain plaisir de mentir, l'on perd vne chose bien precieuse, à sçauoir la Foy; Action certes d'vn tres-mauuais Mesnager, & d'vn Imprudent, puis qu'il n'y a rien de si commode en tout le commerce de la vie, que de passer pour verita-

ble, autant pour seruir ses amis, que pour son interest propre. De là vient aussi qu'Esope n'attribuë cette sottise qu'à vn Enfant, iugeant indigne d'vn Homme, de s'exercer à des Mensonges nuisibles, & hors de saison. Que si cela est, combien y a-t'il d'Enfans à la Cour, qui vont iusqu'aux cheueux gris, & qui toutesfois font gloire de s'exercer à des niaiseries inutiles; de berner l'vn, de se mocquer de l'autre, & d'employer tout leur loisir à des comptes si peu profitables, que tout le fruict qu'ils en recueillent, n'est autre chose que la perte de leur créance. Il faut donc s'estudier de tout son possible à dire la Verité, puis qu'elle est le seul objet de l'Entendement, & que c'est oster beaucoup à vne si noble Faculté, que de la repaistre de Mensonge.

L'on pourra m'objecter là dessus, que ie peche moy-mesme imprudemment contre l'aduis que ie donne aux autres, en ce que ie n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables, & que ie m'amuse à gloser dessus des choses imaginaires. Mais pleust à Dieu que tous les Mensonges du monde fussent aussi solides, & aussi vtiles que ceux de ce liure. Ce n'est pas mentir que de dire qu'ils contiennent en eux vn thresor de Verité, & les plus nobles subjets de la Philosophie Morale. Que si i'estois aussi adroict à les commenter, qu'Esope le fut à les faire, ie ne croirois pas qu'il y eust au monde vn meilleur Ouurage que celuy-cy. Car il n'est point d'auanture ny de rencontre en nos iours, dont nous ne voyons icy le pourtraict, pour en profiter à nostre besoin, de quelque profession que nous puissions estre.

Fin de la septante huictiéme Fable.


79. DE LA FOVRMY ET LA COLOMBE



FABLE LXXIX.

De la Fourmy, & de la Colombe.

L'Extréme ſoif qu'auoit la Fourmy, la fit deſcendre dans vne Fontaine, où quand elle voulut boire, elle y tomba par malheur. Alors vne Colombe branchée fortuitement ſur vn arbre, qui panchoit ſur l'eau, voyant la pauure Fourmy en danger de mort, rompit incontinent auecque ſon bec vn rameau de l'arbre, qu'elle laiſſa cheoir dans la Fontaine; & ainſi la Fourmy qui l'aborda, ſe preſerua du danger d'eſtre noyée, & ſe mit en ſeureté. Sur ces entre-faites, voila ſuruenir en ce meſme endroit, vn cauteleux

Oyſeleur, qui dreſſa ſes gluaux pour prendre la ſimple Colombe ; Ce qu'apperceuant la Fourmy, elle le mordit au pied ; de ſorte que l'Oyſeleur fut contraint de laiſſer aller ſes gluaux, ſurpris par la douleur que luy cauſa cette picqueure ; Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'enuola ſoudain, & ainſi elle eſchappa du danger preſent.



Remarque ſur la ſeptante-neufuiéme Fable.

IE ne mets aucune difference entre l'Allegorie de cette Fable, & celle de la ſeiziefme C'eſt pourquoy ie trouue à propos d'y renuoyer le Lecteur, apres l'auoir aduerty que les Beſtes meſmes ne ſont pas ingrates des Biens-faits receus. Les Hommes donc à plus forte raiſon ne doiuent point l'eſtre, principalement s'ils conſiderent que noſtre Sauueur leur dit par la bouche de Sainct Paul ; *Qu'il y a plus d'heur incomparablement à donner qu'à*

receuoir; Ce que les Payens mesmes semblent auoir reconnu, & Pythagore entr'autres, l'vn des meilleurs mots duquel est celuy cy, *Que le vray moyen de ressembler à Dieu, c'est de faire du bien à tous generalement*. Aussi n'est-il point de bon Office qu'on puisse nommer perdu, soit qu'on en espere la reconnoissance sur terre, soit qu'on l'attende infaillible du Ciel.

Fin de la septante-neufuiéme Fable.





FABLE XC.

De la Mouche.

VNe Mouche tomba dans vne marmite pleine de chair, & voyant que le broüet l'étouffoit; *Voila que c'est*, dit-elle à part soy, *i'ay tant beu & tant mangé, & me suis si bien plongée dans le pot, que ie meurs saoule de potage.*

Discours sur la huictantiéme Fable.

IE compareray la Mouche de cette Fable aux Hommes voluptueux, qui se plongent si auant dans leurs delices, qu'ils y rencontrent leur fin auec celle de leurs insatiables desirs. Les Voluptez leur sont des amorces à tous maux ; Et toutesfois ils ne laissent pas de s'y laisser prendre, comme les Poissons à l'hameçon. Mais on les peut encore plus proprement comparer à des Pourceaux, puis qu'ils laissent comme eux les belles fleurs en arriere, pour se veautrer parmy les ordures. Dequoy vray-semblablement ne peut manquer de s'ensuiure la ruine ineuitable de leur Ame, aussi bien que celle de leur Corps. Car il est bien mal-aisé de s'accoustumer à vne vie molle, & de ne refuser rien à ses appetits brutaux, sans y trouuer sa fin auant l'âge. Quelqu'vn de ces Voluptueux peut bien dire auec ce foible Animal ; *Voicy i'ay tant beu, i'ay tant mangé, ie me suis tant laué, que ie meurs saoul de ce broüet.* Il est vray que ie voudrois oster pour eux cette parole de saoul; car tels Epicuriens, cóme dit le Poëte Reignier apres Iuuenal, se peuuent bien lasser de leurs Voluptez, mais ils ne s'en saoulent jamais. Car à mesme temps que la Nature leur refuse la jouyssance de leurs brutales delices, la Coustume leur en augmente le desir. De cette façon,

ſemblables à Tantale, ils béent inceſſamment aprés la poſſeſſion de leurs Maiſtreſſes, & ne peuuent toutesfois accomplir les actions qu'elles leur permettent, peine inſupportable à ces Miſerables, qui par vn effet de leur Imagination bleſſée, entretiennent dans le cœur vn braſier ardant, & ont tout le demeurant de la perſonne de glace.

Ainſi paſſa ſes vieux iours le grand Tamberlan, oublieux des belles actions qu'il auoit faites, & tellement perdu apres ſes infames deſirs, qu'il découploit par trouppes de ieunes gens de ſa Cour, ſur vn tas de filles abandonnées, pour repaiſtre ſes yeux de ce brutal ſpectacle, au defaut d'y prendre part, comme les autres. O la belle & honorable fin d'vn ſi grand Homme! O mort bien digne de la vie de Tamberlan! Il ne penſoit qu'à prolonger cette derniere heure dans les débauches; au lieu que les Vertueux l'attendent impatiemment, pource qu'elle leur doit eſtre vne entrée à des felicitez perdurables. Auſſi n'ont-ils pas vne Vieilleſſe trauaillée de remords, ny de conuoitiſes debordées. Ils ne meurent point comme cette Mouche, enſeuelis dans le Broüet, c'eſt à dire dans les Voluptez charnelles. Leur fin, comme toute pure & celeſte, ne tient rien des ſonges & des chimeres de cette vie. Ils ont les yeux éleuez au Ciel, où s'addreſſent toutes leurs penſées. C'eſt là qu'ils aſpirent ſeulement, comme à leur future Patrie, ſe déuelopans auec allegreſſe des fauſſes Voluptez de la terre, où il n'y a que du dégouſt, & de la reuolution.

Fin de la huictantieſme Fable.

81. DV DIEV MERCVRE, ET D'VN CHARPANT[...]





FABLE XCI.

Du Dieu Mercure, & d'vn Charpentier.

VN Charpentier coupoit du bois prés d'vne riuiere, con-
acrée au Dieu Mercure, quand il
rriua par mégarde, que ſa coignée
omba dedans. Alors bien affligé de
étaccident, il s'aſſid ſur le bord du
leuue, pour ſe conſoler de cette
erte. Durant ces choſes, voila que
Aercure émeu de pitié luy apparut,
z s'enquit de la cauſe de ſa plainte;
u'il n'euſt pas pluſtoſt connuë que
uy monſtrant vne coignée d'or, il
uy demanda ſi c'eſtoit la ſienne. Le
auure Homme ayant reſpondu

franchement que ce ne l'estoit pas
Mercure luy en apporta vne d'ar
gent, qu'il confessa pareillemen
n'estre pas à luy. A la fin le mesm
Dieu luy en fit voir vne emmanché
de bois, que le Charpentier recon
nût pour celle qu'il auoit perdu
Alors Mercure iugeant de sa probi
té par vne si libre declaration, le
luy donna toutes trois. Le Charpen
tier extrémement aise d'vne si bon
ne Fortune, s'en alla trouer ses Com
pagnons, & leur raconta par le me
nu tout ce qui s'estoit passé. Ce rec
fit prendre fantaisie à l'vn d'en
tr'eux d'éprouuer, s'il estoit poss
ble, vne pareille aduanture. Il s'e
alla donc pour cét effet prés de l
mesme riuiere, & ietta de son bo
gré sa coignée en l'eau, puis il s'a
sid sur le bord, & fit semblant d
pleurer. Mercure accourut incon
tinent auec vne coignée d'or;
connoissant l'hypocrisie de ce g

and, luy demanda si c'estoit la sien-
ne ? *C'est elle-mesme* , luy respondit
l'Imposteur. Mais ce Dieu le vou-
lant punir de son impudence, & de
son mensonge, ne luy donna, ny la
coignée d'or, ny celle que cét Arti-
ficieux auoit tout exprés iettée dans
la riuiere.

Discours sur la huictante & vniéme Fable.

SI mon dessein estoit d'examiner les Fables d'Esope à la maniere des Humanistes, ie m'arresterois quelque temps à m'enquerir, pourquoy nostre Autheur fait inuoquer Mercure plustost qu'vne autre Diuinité à ce pauure Charpentier, pour le recouurement de sa Coignée, & à quelle occasion les Anciens tenoient ce Dieu pour tutelaire des Artisans. Mais c'est à quoy ie ne suis pas d'auis de m'arrester, pource que cela n'est ny à propos, ny de mon institution. Ie me contenteray doncques de recueillir icy quelque chose, pour l'Instruction des Mœurs, & diray premierement, que par l'excessiue douleur de ce Charpentier, il nous est

enſeigné, que c'eſt à faire à des Eſprits foibles & rauallez, de s'affliger de la perte des choſes temporelles & periſſables, qui pour leur baſ-ſeſſe ne ſont non plus à priſer, qu'vn mauuais Outil, ou qu'vne vile Coignée. Il ne les faut donc pas regretter, ſi l'on ne veut témoigner en cela d'eſtre entaché du vice des Artiſans, c'eſt à dire d'auoir l'Ame baſſe & intereſſée. Car en la poſſeſſion des Biens temporels, nous n'y trouuons que les aduantages qui ſont en vne Hâche, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'eſt autre choſe qu'vn Outil pour en vſer, & que tous les Biens du monde non plus ne ſont conſiderables, que tant qu'ils ſeruent à noſtre commodité, & ſont les inſtrumens de noſtre aiſe.

Eſtans pris comme cela, i'aduouë qu'ils nous peuuent tenter, & faire vne violence ſur nos ſens, qui ſe laiſſent chatoüiller naturelle-ment à l'amour des choſes qui les réjouïſſent; & toutesfois encore ne nous doiuent-ils point eſtre ſi chers, que leur perte nous couſte vne larme, ou la moindre preuue d'affliction. Pre-mierement, à cauſe de la grande diſproportion qu'il y a entre la dignité de noſtre Eſtre, & la baſſeſſe des Biens du monde; puis par la raiſon meſme de l'vſage & de l'accommodement, qui nous les rendent aymables. Mais ſi l'on ne les aime que pour cela, il s'enſuit qu'on ne les che-rit pas tant que ſa commodité propre, de qui l'on ne peut eſtre qu'ennemy, quand on s'affli-ge pour vne perte. D'où il faut conclurre, que la meſme raiſon qui nous fait deſirer les Biens, nous oblige auſſi à nous conſoler,

quand la mauuaiſe Fortune nous les oſte.

Mais paſſons à l'autre poinct, qui eſt le Don que Mercure fait au Charpentier, pour la ſincerité qu'il remarque en luy. Cela nous apprend que toſt ou tard la recompenſe ſuit la Vertu, & que ce n'eſt iamais perdre le temps, de la pratiquer. Ce qui toutesfois ne ſemble pas toûjours vray dans le commerce du monde, puis que nous voyons vne infinité de gens mal-traittez de la Fortune, qui ne laiſſent pas d'auoir l'Ame extrémement bonne, & de viure dans vne parfaite obſeruation des Loix. Ceux qui les enuient ont beau les eſtimer Miſerables, puis que leur felicité ne dépend pas du Iugement d'autruy; mais bien de la ſecrette ſatisfaction qu'eux-meſmes ſe donnent dans le calme de leur Conſcience. En effet, qui ſçauroit les contentemens de leur Ame, la tranquillité de leur Vie, la douceur de leur Solitude, & les charmes qu'ils trouuent dans la paix de leur maiſon, celuy-là, poſſible, ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompenſe Au contraire, il enuieroit leur bonne Fortune, & la jugeroit preferable à celle des Riches. Ie veux neantmoins que tous les aduantages de la terre leur manquent, eſt-ce à dire pour cela qu'ils leur faille renoncer à ceux du Ciel? A quel propos Eſope auroit-il introduit vn Dieu, pour la conſolation de ce pauure homme, ſi ce n'eſtoit à deſſein de nous apprendre, que c'eſt en Dieu que les Vertueux ont à mettre leur eſpoir? Que c'eſt de luy qu'ils doiuent tout pretendre; & bref, que c'eſt luy qui ne les delaiſſera iamais, & qui au lieu d'vn Bien contemptible & freſle

comme vne coignée de Bois, leur en donnera vne d'or & d'argent; c'est à dire, que pour les Biens corruptibles & vains, il leur en baillera d'éternels. Mais quant aux desseins des Hypocrites, qui sous vn pretexte de Probité, n'aspirent qu'à la Richesse & à l'Interest, nous ne deuons point douter que Dieu ne se mocque de leur fausse apparence, & qu'il ne prenne soin de les chastier, au lieu de répandre sur eux ses Benedictions. Que si nous les voyons bien auan dans les prosperitez du monde; s'ils sont enuironnez d'vne suite de gens seruiles, & peu genereux; s'ils éblouyssent les Hommes de l'éclat de leur ostentation, il ne s'ensuit pas pou cela qu'on les doiue croire heureux. Il faut attendre la fin, auant qu'en iuger; Car elle nou monstre bien souuēt que ces mesmes Richesses qu'ils ont acquises injustement, & si fort aymées, les font hayr d'vn chacun, & les immolent quelquesfois à la vengeance publique.

Fin de la huictante-vniéme Fable.


82. D'VN ENFANT ET DE SA MERE

FABLE XCII.

D'vn Enfant, & de sa Mere.

VN Enfant qui alloit à l'Escole, déroba vn Liure à son Compagnon, & le mit entre les mains de sa Mere, qui le prit volontiers, sans le chastier. Vne autre fois il en fit de mesme de la robe de son Compagnon, qu'il prit pareillement, & la porta derechef à sa Mere, à qui ce larcin fût encore plus agreable que le premier. Cependant, comme il n'y auoit personne qui le chastiast, ce maudit Vice s'augmentoit en luy, à mesure qu'il croissoit en âge. A la fin la chose alla si auant, qu'il tomba entre les

mains de la Iustice: On luy fit donc son procez, & sa déposition ouye, il fut condamné à mort. Comme on le menoit au gibet, ayant pris garde à sa Mere, qui faisoit d'estranges plaintes en le suiuant, il pria les Officiers de la Iustice, qu'il luy fut permis de luy dire vn mot à l'oreille; ce qu'on luy accorda facilement. Voila donc qu'au mesme temps, comme s'il eust voulu descouurir quelque secret à sa Mere, il approcha sa bouche de son oreille, qu'il luy arracha tout à coup à belles dents. Elle fit à l'instant vn grand cry, pour l'extréme douleur qu'elle sentit; ce qui fut cause, que ceux qui menoient le Larron au suplice, l'ayant voulu blâmer, non seulement de ses voleries, mais aussi de sa cruauté enuers sa Mere; *Messieurs*, leur dit-il, *ne vous estonnez point si i'ay arraché l'oreille à celle qui m'a mis au monde, puis qu'elle est cause que*

l'on m'en oste auiourd'huy ; car si elle m'eust bien chastié, la premiere fois que ie luy apportay le liure, que i'auois dérobé à mon Compagnon, cela m'eust donné de la crainte, & m'eust empesché de commettre aucun larcin à l'aduenir : de maniere que ie ne serois point mené maintenant à vne mort si honteuse.

Discours sur la huictante-deuxiesme Fable.

LA Mere d'vn Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniuer au larcin de son Enfant, puis qu'il estoit permis à ceux de cette Nation de prendre le bien d'autruy, & qu'ils s'exerçoient à cela dés leur enfance. Car ils faisoient à l'enuy à qui gagneroit le prix en ce dangereux mestier, que Promethée & Mercure ont les premiers inuenté, s'il faut croire à ce qu'en disent les Poëtes. Mais quant aux autres Republiques, elles punissoient à toute rigueur telle maniere de crimes, & ne souffroient point

que perſonne s'enrichit par ſes voleries. Cela n'empeſche pas toutesfois, qu'il n'y ait encore aniourd'huy quantité de Larrons, qui s'accommodent injuſtement de la dépoüille d'autruy, & qui prennent plus de formes que Prothée, pour voler auec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Veufues.

Comme tout le monde eſt plein de cette engeance maudite, il regorge auſſi de Larcins, & de choſes illegitimement acquiſes. Car pour commencer par les Souuerainetez, l'on tient qu'elles viennent toutes d'Vſurpations, colorées de ce beau nom de Conqueſte. En effet, quelques gens de conſcience que ſoient les grands Princes, il faut neceſſairement qu'ils ſoient iſſus d'vn Vſurpateur ; ou, ſi vous voulez, d'vn iuſte Conquerant, puis que la Loy de Nature n'a point donné d'auantage à l'vn, pluſtoſt qu'à l'autre. Quant aux gens de Guerre & de Marine, ils ne ſubſiſtent preſque tous que par les pilleries, comme le declare le grand Virgile, quand il les fait parler ainſi.

Dans nos guerrieres entrepriſes,
Nous fondons tout noſtre Deſtin
A ne viure que de Butin,
Et faire de nouuelles Priſes.

L'on en peut dire de meſme des hommes d'affaires, parmy leſquels ie veux croire qu'il y en a pluſieurs incorruptibles en leur profeſſion : mais il faut auſſi que l'on m'aduouë, qu'il ne s'en trouue que trop, qui ſe ſeruent d'vn ſpecieux pretexte de Iuſtice & de Pieté, pour mieux authoriſer leurs voleries & leurs vſures.

Bref, il eſt preſque aſſeuré, qu'auſſi-toſt qu'vn homme a fait vn exceſſif amas de Richeſſes, la mauuaiſe Conſcience y a plus eu de part que la bonne. Et toutesfois l'on ne punit ſouuent pour ſeruir d'exemple, que les Miſerables, qui ont volé de petites ſommes, & qui trouueroient poſſible de la ſeureté à leur crime, s'ils en auoient dérobé de grandes, à cauſe de la déference que chacun rend aux richeſſes, & de la pitoyable corruption du ſiecle.

Que s'il eſt queſtion de venir à la ſource de ce mal, l'on connoiſtra que tels Voleurs, ſur qui la juſtice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette diſgrace, que pour n'auoir eſté bien repris en leur Enfance, comme le remarque fort à propos noſtre ſage Phrygien. Car ſi les Meres faiſoient conceuoir de bonne heure vne horreur du Vice à leurs Enfans, il eſt hors de doute qu'on ne les verroit iamais reduits à cette honteuſe fin. Mais on leur laiſſe former inſenſiblement cette vicieuſe Habitude, dés leur plus tendre jeuneſſe, lors qu'ils ſont encore exempts de l'apprehenſion des Loix. Ce n'eſt doncques pas merueille, ſi elle s'augmente peu à peu auecque leur âge, & ſi elle ſe trouue preſque inuincible, quand ils ſont deuenus grands : car c'eſt alors que l'horreur du ſupplice n'eſt pas aſſez forte contre leur meſchante inclination, qui s'eſt preſque tournée en la moitié de leur nature. Cependant, Dieu ſçait auec quelle rage ils maudiſſent la negligence de leurs parens, qui de leur coſté ſentent vne peine inſupportable en leur ame, & ſe repen-

tent tout de bon, ou d'auoir donné l'eſtre à ces Miſerables, ou de les auoir ſi dépourueus de conduite, & de bonne nourriture. Mais ie m'arreſte plus qu'il ne faut à la moralité de cette Fable, qui parle de ſoy-meſme trop clairement, pour auoir beſoin d'eſtre commentée. D'ailleurs, n'ayant à eſcrire que pour les Vertueux, ou pour ceux qui ont de la diſpoſition à le deuenir, il ſemble qu'ils ne doiuent point prendre part à la reprehenſion que ie fais contre vn peché ſi raualle, & ſi loin des infirmitez d'vn honneſte Homme.

Fin de la huictante-deuxiéme Fable.




83.D'VN HOMME QVI AVOIT DEVX FEMMES



FABLE XCIII.

D'vn Homme qui auoit deux Femmes.

EN la belle ſaiſon du Printemps, vn certain Homme éleué dans les delices, & qui n'eſtoit ny trop jeune, ny trop vieil, car les cheueux ne commençoient qu'à luy griſonner, eſpouſa deux Femmes, dont l'vne eſtoit aſſez âgée, & l'autre aſſez jeune. Comme ils demeuroient tous enſemble dans vne meſme maiſon, la Vieille voulant attirer ſon mary à l'aymer, luy arrachoit autant de cheueux noirs qu'elle en rencontroit, en luy poüillant tous les iours la teſte. Par meſme moyen

la Ieune, qui n'eſtoit pas moins ſoi-gneuſe de ſon coſté de ce qui la re-gardoit, luy tiroit auſſi les blancs; De ſorte qu'à force de continuer, elles luy arracherent ſi bien le poil, qu'il en deuint chauue, & fut moc-qué de tout le monde.

Diſcours ſur la huictante-troiſiém Fable.

ESope nous donne, ce me ſemble, à enten-dre par cette Fable, qu'il auoit de l'auer-ſion à la Polygamie, c'eſt à dire au Mariage d plusieurs Femmes enſemble. Ce qui a eſté d tout temps en vſage parmy les Nations du Le uant, ie ne ſçay par quel déreiglement, & pa quelle liberté dénaturée. Quant aux Peuples q ont fait vne particuliere profeſſion d'eſtre Ver tueux, ils ſe ſont tenus pour contens de la po ſeſſion d'vne ſeule Femme legitime, & n'o ſouffert tout au plus que le Diuorce, comme l Grecs & les Romains, chez qui toute Sage humaine a rencontré le poinct de ſa perfectio Mais le tres-juſte & tres-raiſonnable Chriſtia niſme, n'a ſeulement point permis de romp auecque ſa Femme, pour en épouſer d'autres,

vie durant. Cela estant, les Libertins ne sçauroient blasmer qu'injustement ce grand Sacrement, puis que c'est chose asseurée, qu'il est de l'Institution de Dieu; Que la Nature nous y appelle, Que les Loix diuines & humaines l'apprennent, Que l'Honneste & d'Vtile s'y rencontrent également; & qu'il n'est point de Nation sur la terre qui en rejette l'vsage. Tellement que ce ne fut pas sans cause, qu'autresfois Socrate, nommé par l'Oracle d'Apollon le plus sage de tous les Grecs, ayant à conseiller sur cette Matiere vn de ses meilleurs Amis; Asseurément, luy dit-il, l'Homme ne sçauroit rien faire de mieux, pour plaire à Dieu, pour satisfaire à Nature, & pour seruir sa Patrie, que d'espouser vne femme Honneste & Vertueuse. Il veut que ce lien demeure indissoluble iusqu'à la mort, & que ce soit parmy nous l'Exemple de la vraye & durable Amitié. Ce qui est, à mon aduis, vne des choses la mieux instituée dans nostre Eglise, & pour la Continence, & pour la vraye succession des Heritages.

Il nous est donc permis de faire élection d'vne Compagne, qui prenne part à nos peines & à nos plaisirs, & qui par sa conuersation diuertisse les chagrins de nostre vie. Mais il nous la faut choisir judicieusement, & auec les proportions conuenables à nostre condition. Car de se trouuer bien auant sur le declin de son âge, & d'appeller prés de soy vne jeune Creature qui dédaigne les rides & les cheueux gris, ce n'est pas asseurément le fait d'vn Homme bien aduisé, puis qu'il est presque impossible qu'vne telle Femme ne se dégouste, & qu'elle ne se console

de ses déplaisirs auec vne plus agreable compa-
gnie que celle de son Mary. Et sans mentir, si
les plus retenuës ont bien de la peine à demeurer
fideles aux Maris de bonne mine, & qui sont
bien à leur gré, quelle apparence y peut-il
auoir qu'elles le soient à vn vieil tronc, despour-
ueu de vigueur & de toute consolation.

Mais supposons qu'elles ayent vne vertu as-
sez heroïque pour resister; ce qui n'est pas du
tout impossible en la nature des choses; de
quelque façon qu'on le prenne, c'est toûjours
épouser vne crainte perpetuelle: c'est attacher
au cheuet de son lict vn eternel resueille-matin
c'est se donner en proye à vn Vautour pire que
celuy de Promethée. En vn mot, c'est achepter
des soucis, & chasser pour iamais hors de sa
maison la Philosophie, & la tranquillité de l'Es-
prit. Pour moy, si i'auois vn Ennemy septua-
genaire, de qui j'eusse receu quelque grande
offence, & que ie manquasse de vertu pour luy
pardonner, ie puis dire sans mentir, que ie ne
luy souhaitterois rien de pire qu'vne ieune
Femme. En elle ie tirerois raison de mes des-
plaisirs: en elle ie trouuerois tous les poincts
de ma satisfaction, & l'éuenement me feroit
connoistre qu'elle seule me vengeroit de ses in-
jures par les continuels élancemens de peur
qu'elle donneroit à son Fâcheux. Mais ie sup-
pose qu'elle viue comme vne Vestale, que ses
Actions ne donnent lieu ny à soupçon, ny
mauuaise pensée, & que le Mary ne soit point
jaloux; toûjours est-il trauaillé d'vne autre es-
pece de douleur, à sçauoir de celle qui se fonde
sur l'Opinion: car il faudroit viure en vn siecl

plus modeste que celuy-cy, ou dans vne Republique de Lacedemone, pour n'estre point sujet à la Calomnie. Si nous auons vne parfaite asseurance de la Chasteté d'vne Femme, les autres ne sont pas d'humeur à le croire. L'extréme inegalité des deux partis paroist clairement aux yeux du monde; mais ce que la Femme a d'honneur & de fidelité, n'est pas tellement en son iour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautez du Corps éclattent bien, mais les Vertus de son Ame demeurent cachées. D'ailleurs, sa grande jeunesse opposée aux vieilles années de son Mary, entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut auoir que de sinistres soupçons, à bien considerer la difference de leurs deux âges.

Que s'il faut aller plus auant, & donner à la satisfaction des vieilles gens, qu'ils ne soient ny trompez de leurs Femmes, ny jaloux d'elles, ny mocquez du monde, tout cela n'empesche pas qu'il n'y ait d'autres raisons qui les peuuent rendre Malheureux. Car, ou ils ayment leurs Femmes, ou ils ne les ayment point apres le mariage. S'ils ne les ayment point, à quoy leur a seruy pour la tranquillité de la vie, de s'estre associez auec elles? Quel diuertissement peut donner à leurs vieux iours vne personne qui ne leur est point agreable? Comment se rendront-ils supportable leur Solitude? N'ont-ils pas assez d'Objets fâcheux, sans y attirer encore celuy-là? Pourquoy feront-ils manger leur Bien à vne Ennemie? Car il est à croire que s'ils ne l'ayment point dés le commencement du Mariage, cette froideur se tournera

ſans doute auecque le temps en vne haine mor-
telle. Comme au contraire, s'ils l'ayment autant ou plus qu'auant la Nopce, ô la honteuſe condition d'vn pauure Homme ! ô exercice indigne de la Sageſſe que doiuent auoir telles gens! N'eſt ce pas vne belle choſe à voir, qu'vn Vieillard aſſotté prés d'vn Enfant, ou ſi vous voulez, qu'vn Homme qui deuroit donner des Loix aux Republiques, en reçoiue d'vne petite Niaiſe, qui ne ſçaura pas ſeulement cōpter ſon âge ? Le vieil Scipion n'auoit-il pas bonne grace d'épouſer vne jeune Chambriere, luy qui auoit fait tant d'excellentes actions ? Ariſtote faiſoit-il pas vne œuure digne d'vn Philoſophe, quand il ſacrifioit à la Courtiſane Hermie, & ſe rendoit Idolâtre d'vne perſonne que des Crocheteurs auoient paraduanture poſſedée? Y a-t'il rien ſi extrauagant que de pouuoir eſtre grand Pere d'vne fille, & de luy rendre cependant les ſoins & les reſpects que l'Amour exige de nous ? Certes on a bien raiſon de dire.
Qu'Amour & Maieſté ne ſont pas bien enſemble
& par là meſme on peut conclure auſſi, que l'Amour eſt incompatible auec la Vieilleſſe, puis qu'elle eſt tout à fait monſtrueuſe, ſi elle n'a le viſage maieſtueux, & la cōtenance graue.

Que cela ne ſoit, conſiderez vn peu, ie vous prie, auec quelle bien-ſeance vn Homme auancé en âge ſe peut reduire à cajoler, & à complaire ; Auec quelle grace peut-il mentir & ſoûpirer deuant la Beauté qu'il veut ſeruir ? N'eſt-il point temps que le nom de Seruiteur ou de Maiſtreſſe luy ſoit auſſi odieux qu'il eſt agreable aux jeunes gens ? Quand jouyra-t'il de l

Liberté, si ce n'est en ses dernieres années? Espere-t'il eterniser son nom dans la tombe par la reputation d'estre Serf? Veut-il que les liures parlent de luy, tout de mesme que d'vn Homme bien fort passionné, & comme disoit Monsieur de Malherbe;

Qu'ils content aux races futures
Les ridicules aduantures
D'vn Amoureux en cheueux gris?

A cela l'on m'objectera l'exemple de plusieurs grands Personnages, qui ont esté amoureux sur leurs vieux jours, & sujets à cette passion dereiglée, autant que la foiblesse de leur âge l'a pû souffrir. Mais ce n'est pas excuser vn Vice, que d'alleguer les Vicieux, ny parler aduantageusement d'vn poison, que de nommer les personnes qui en sont mortes. Ie veux dire par là, que puis qu'il est vray que tant d'excellens Hommes ont fait l'Amour sur le declin de leur âge, & que cette dangereuse Passion les a perdus à la fin, il faut inferer de necessité qu'elle est estrangement violente, & juger comme cela pour nostre regard; Que si des gens si habiles en ont senti les atteintes à leur dommage, à plus forte raison nous en deuons-nous deffendre, veu les ruines qu'elle pourroit faire à nostre Esprit.

De plus, remettons-nous en memoire l'aduis que nous donne à ce propos la Saincte Escriture, à sçauoir, *Que l'vne des trois choses contre Nature, c'est le Vieillard amoureux*. Cela estant, ô la glorieuse Action, que d'épouser vne Femme qu'on ayme passionnément! ô la grande Conqueste que fait vn foible Amoureux! ô la

belle occupation pour vn Vieillard ! Certes, s'il y a de la honte à cela, comme il n'en faut point douter, ie trouue pour moy qu'il n'y a pas moins de danger d'vn autre costé. La raison en est fondée sur ce que les Vieillards ne sçauroient auoir beaucoup d'amour, sans faire beaucoup d'excez, ny sans joüer à se gaster en des actions pleines d'effort, y employant ce peu de vigueur naturelle qui leur reste. Or est-il que tels efforts leur sont des pertes irreparables, & qu'ils peuuent appeller d'extrémes débauches les moindres approches d'vne Femme. Il leur est donc fort difficile de se bien porter en les faisant, & mesme impossible de viure long-temps.

Mais pour ne faire ressembler mon discours à quelque regime de Medecin, ie viens à vne raison plus delicate, pour prouuer la misere des hommes âgez, quand ils se rendent amoureux de telles Femmes. Ceux qui se picquent d'estre sçauans en Amour, mettent la meilleure partie de la felicité d'vn Amant, à donner du plaisir à la chose aymée Ce que les Vieillards n'estans pas capables de faire, il s'ensuit que la plus sensible douceur d'Amour leur est absolument ostée. Aussi faut-il qu'ils aduoüent cette verité, qu'ils n'en ont que les espines, qui sont les soins, les doutes, les tristesses, les refus, les quereles, les repentirs, & les plaintes. Que s'il ne tient qu'à monstrer comme quoy l'esperance de contenter ce qu'ils ayment, leur est entierement retranchée, cela ne sera pas difficile, ce me semble; Car auec ce que leur humeur froide ne s'accommode pas bien à l'ardeur d'vne jeune

Femme, ils ont d'ailleurs le visage déguisé de rides, le Corps catarreux, & l'Esprit bizarre pour l'ordinaire. Que si d'auanture ils rencontrent, comme i'ay supposé, vne Femme qui leur soit fidele, ils peuuent bien l'attribuer à la seule Vertu; mais non pas à son amour, puis qu'ils sont incapables d'en donner.

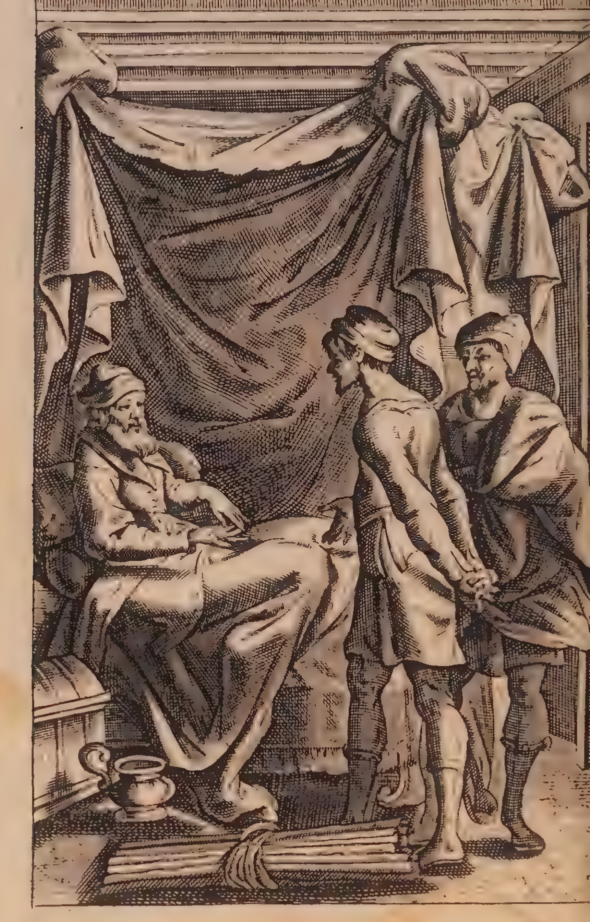
Ie laisse à part les dépenses qu'il leur faut faire, pour reparer le défaut des caresses ; Ie ne parle non plus des chagrins ny des diuisions, & passe sous silence vne infinité d'autres choses, pour venir à reprendre par vn autre biais les Mariages contractez entre differentes personnes, & à destourner les iennes gens à leur tour, de la recherche des Femmes âgées. Pour cét effet, ils se doiuent proposer les malheurs que i'ay déja representez, & croire qu'ils les communiqueront tous à la personne qu'ils ont dessein d'épouser ; action d'autant plus odieuse, que c'est vne chose contre Nature, de rendre infortunez ceux auec qui nous voulons passer le demeurant de nostre âge. D'ailleurs, ie leur demanderay s'ils entreprennent ce mariage, ou par Amour, ou par Consideration. A quoy, sans doute, ils me respondront, que c'est par consideration, n'estant pas croyable que l'on puisse auoir beaucoup d'amour pour vne personne entierement éloignée de nos conditions, & de nos appetits. Que si cette discordance se peut rencontrer dans les amitiez, du moins ne se peut-elle pas trouuer dans l'Amour voluptueuse, qui n'a pour objet que la iouyssance, & ne s'enflamme que par la Beauté. Toute l'excuse qui reste doncques à telles gens, s'ils veulent parler ve-

ritablement, c'eſt de dire, que le ſoin de leur Fortune les y conduit, que la volonté de leurs parens l'exige; que la Neceſſité les y pouſſe, que l'Alliance, la Commodité, & telles autres raiſons les conuient à le faire. Mais quelle conſideration y a-t'il aſſez puiſſante dans le monde, pour nous faire reſoudre à eſpouſer vn Corps imparfait & dégouſtant, qui affadit nos plaiſirs, & choque noſtre inclination ? D'ailleurs, quelle peine ne nous donnera point vne telle Femme, & à quelle gehenne ne nous mettra-t'elle pas par des ſoupçons toûjours violens, & la pluſpart du temps legitimes ? Comment pourrons nous ſouffrir ſon Chagrin, ſon Auarice, & ſa Ialouſie ? Aſſeurément nous n'oſerions regarder vne autre perſonne, ſans qu'elle ſe perſuade à l'inſtant qu'il y a du deſſein. Nous n'oſerions aſſiſter vn Amy, ny recompenſer vn Seruiteur, ſans qu'elle croye que c'eſt de ſon Bien. Nous n'oſerions rire, ſans qu'elle s'imagine d'en eſtre la cauſe. N'eſt-ce pas cherement achepter l'vſufruict d'vn peu de Bien ? N'eſt-ce pas eſtre le principal & le pire Ennemy de ſon repos ? Mais ayant aſſez parlé des Mariages mal aſſortis; au moins pour ce qui regarde l'âge, il me ſuffira d'en auoir dit mon aduis, laiſſant à part quant au reſte, l'inégalité des Cõditions, & toutes les autres differences, qui ont accouſtumé de rendre mõſtrueuſe cette Vnion. Paſſons maintenant à la Fable ſuiuante.

Fin de la huictante-troiſiéme Fable.



34·D'VN LABOVREVR, ET DE SES ENFANTS





FABLE XCIV.

D'vn Laboureur, & de ses Enfans.

VN Laboureur auoit plusieurs enfans, qui ne pouuoient aucunement s'accorder ensẽble, & ne tenoient conte des remonstrances de leur Pere. Ce qui fut cause qu'vn jour qu'ils estoient de repos en la maison, ce bon homme commanda tout haut qu'ő luy apportast vn faisceau de verges. Alors s'addressant à eux, il se mit à leur dire, qu'ils eussent à rompre le faisceau entier; Ce qu'ils essayerent de toute leur force; mais ils ne le peurent faire. Il voulut donc qu'ils le déliassent, & que chacun prît sa part, afin de la rompre; de-

quoy ils vinrent à bout aisément. Leur ayant à mesme temps imposé silence; *Mes chers Enfans*, leur dit-il, *tant que vous serez ainsi vnis de volontez & d'affections, vous ne pourrez estre vaincus de vos Ennemis; Comme au contraire, si vous fomentez entre vous des inimitiez & des diuisions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.*



Discours sur la huictante-quatriéme Fable.

CE qu'Esope a judicieusement inuenté du Laboureur, nous l'auons déja dit cy dessus en la personne d'vn Roy de Scythie, nommë Silurus, qui appella ses Enfans à l'article de la mort, & leur fit faire la mesme experience, qui est contenuë dans le discours de cette Fable. Cela nous aprend, que plus nos Forces sont vnies, moins elles sont faciles à vaincre; comme nous l'auons prouué plusieurs fois par l'exemple des Estats & des Monarchies. Ce qui

eſt tellement vray dans les Actions Morales, qu'il paſſe auſſi iuſques dans les Phyſiques: teſmoin ce fameux axiome des Philoſophes naturels, *Que toute Vertu eſt plus forte, quand elle eſt vnie, que lors qu'elle eſt diſperſée.* Ie ne m'arreſteray pas à faire vne induction des Corps mixtes, & des Elemens, pour prouuer cette verité. C'eſt à faire à vn autre genre d'écrire que celuy-cy. Ie parcourray ſeulement les grands Eſtats, pour faire voir combien la Diſcorde leur a eſté dommageable.

Pour commencer donc par celuy des Perſes, n'eſt-il pas vray que la ruine de ce grand Empire a pris naiſſance des diſcords de Cyrus auecque ſon Frere, & que les noiſes de la Reine Pariſatis l'ont acheminée? Les Grecs ne perdirent-ils point leur Liberté par le moyen de leurs diuiſions inteſtines? Les Romains ne virent-ils pas l'Eſtat de leur Republique changé par les ſanglantes inimitiez de Ceſar & de Pompée? L'Empire eſtant depuis eſtably, ne s'expoſerent-ils point à vne infinité de maux, qui procederent de leurs diſcordes particulieres? Teſmoin la reuolte de Vindex contre Neron; teſmoin la guerre qu'Othon fit à Vitellius, & celle d'Auguſte contre Antoine, ſans y comprendre pluſieurs autres calamitez publiques, dont ils n'eurent pas le moyen de s'exempter. Que ſi l'on m'objecte qu'aprés ces déſolations l'Empire ne laiſſa pas de ſe reſtablir, toûjours faudra-t'il aduoüer que ce fut autant de mal enduré, & que la viſible décadence de la Monarchie vint du partage d'Orient & d'Occident. Ce fut par cette diuiſion d'intereſts que

les Gots commencerent à s'enorgueillir, & qu'ils s'enflerent au delà de leurs bornes sur les vieilles terres de l'Empire Or les Gots mesmes se dissiperent par leurs propres inimitiez, du temps de Genseric & de Gilimer, aprés lesquels rauagerent inhumainement l'Europe & l'Afrique les audacieux Sarrasins, que la ligue des Zegris contre les Abencerrages chassa de Grenade, & de toutes les Espagnes; que la reuoite des Xerifs incommoda dans la Mauritanie, que les Partialitez chasserent de la Palestine, & de l'Asie mineur. Quant à leurs Successeurs, qui furent les Othomans, ils prirent pied dans l'Europe par les diuisions d'Andronic auecque son Fils, & n'enuahirent toute la Grece, la Sclauonie, la Moldauie, la Valachie, & le Peloponese, qu'à la faueur des seditions, & des maudites rancunes de leurs Princes.

Que s'il faut passer à nostre âge, & à nos contrées, ô que de dangers a couru la France au temps de la derniere Ligue! combien de mal luy a donné tout nouuellement le Party des Factieux, & des Ennemis de leur Patrie? Que la trame s'en est difficilement demeslée; Et qu'il a fallu courir de hazards, pour venir à bout de cette Chimere? Certes, il est hors de doute que sans les inuincibles Armes de nostre Roy, & sans son extraordinaire Bon-heur, elle seroit tous les iours à la veille de se deschirer. Cependant ie ne puis m'excuser d'auoir fait plusieurs redites, en rapportant vne partie des Histoires que i'auois déduites cy-deuant. Mais il faut accuser Esope de redire aussi les mesmes choses, quoy que sous la representation des Fables differentes

differentes. D'ailleurs, il eſt comme impoſſible de bien prouuer vn ſujet, ſans alleguer quantité d'Hiſtoires, que l'on ne peut ny déguiſer, ny diuerſifier, à la façon des Romans. Il en faut vſer neantmoins auec modeſtie, & conſeruer inuiolablement la Verité, de qui elles reçoiuent toute leur grace. Que le Lecteur ne s'ennuye donc pas de ces repetitions, mais qu'il applique à ſon Intereſt particulier la narration de ces Exemples. Car ce que nous auons dit de la deſtruction des Empires, ſe rapporte à la ruine des Maiſons particulieres, qui ſont les Royaumes de ceux qui n'en ont point.

Fin de la huictante-quatriéme Fable.





95. DE LA NOVRRICE ET DV LO



FABLE XCV.

De la Nourrice, & du Loup.

VNe Nourrice voyant pleurer ſon Enfant, le menaça de le faire manger au Loup, s'il ne s'appaiſoit. Elle euſt à peine proferé ces mots, que le Loup qui les ouyſt, eſperant de trouuer quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fût contraint de s'en retourner au bois à jeun, pource qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louue le voyant donc de retour, luy demanda où eſtoit la proye? *Il n'y en a point*, reſpondit le Loup extrémement triſte, *car la Nourrice qui pro-*

mettoit de me liurer ſon Enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé meſchamment.

Diſcours ſur la huictante-cinquieſme Fable.

IL ſemble qu'Eſope ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point ſe fier aux paroles d'vne Femme, & que les plus fins s'y trouuent ſouuent trompez. Ce qui peut bien eſtre vray, s'il en faut croire diuers Autheurs ; & particulierement les Poëtes. Les vns la comparent à la Mer, à cauſe de ſon humeur variable; les autres, aux vents & aux orages. Pour cela meſme ils luy donnent la Lune pour modele, & veulent qu'elle en tienne plus que d'aucun Aſtre. Or ſoit qu'ils ne la croyent capable, ny de verité, ny de reſolution, tant y a qu'ils en parlent ainſi, ou par caprice, ou pour en auoir eſté maltraittez. Mais parmy ceux qui font meſtier de ſe plaindre de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures ſoient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce ſont eux, qui les premiers ont oſé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont laſché la bride à ie ne ſçay quelle colere meſlée de triſteſſe & d'amour enſemble. Ils font comme cét Auare dont parle

noſtre Eſope en la ſeptante-quatrieſme Fable, qui outragea ſon Idole, pource qu'il n'en eſtoit pas ſatisfait. Eux tout de meſme ont accouſtumé de tourmenter leurs Déeſſes, & de les traitter d'Ennemies pluſtoſt que d'Amantes, quand elles retirent leurs faueurs, ou s'il leur arriue de les accorder auec trop de retenuë & de circonſpection. De là vient premierement le blâme vniuerſel, qu'on leur donne d'eſtre Infideles, & coupables d'Inconſtance, comme le remarque vn des plus fameux Poëtes de l'Antiquité.

Tu peux bien ſous l'eſpoir d'vne conduite ſage,
Au milieu de la Mer hazarder ton vaiſſeau;
Mais non pas t'expoſer à l'amoureux orage,
Car l'eſprit d'vne Fille eſt plus leger que l'eau.

A quoy ſe rapportent encore ces autres vers :

La Femme ne vaut rien pour ſoy, ny pour perſonne,
Et ſi quelqu'vne au monde eſt bonne aucunement,
Ie ne ſçay quant à moy par quel enchantement,
Vne choſe mauuaiſe a pû deuenir bonne.

Tels & ſemblables ſont les diſcours qu'on a tenus contre les Femmes, & que l'on tient encore aujourd'huy, ſur le débris de leur affection, ou ſur la dureté de leur reſiſtance. Ainſi ſe pouuoit-on plaindre d'vne Laïs, d'vne Lamie, d'vne Flore, & d'vne infinité d'autres, qui faiſoient meſtier d'engloutir les poſſeſſions de leurs Amans, & de les abandonner, quand vn plus riche ou plus beau ſe preſentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne ſont remplis

que de ces reproches; Et Ouide mesme en ses Amours, escrit bien souuent contre la legereté de ses Maistresses.

Mais ayant dessein de parler d'elles en Philosophe, & non pas en Poëte, ny en homme enflammé d'Amour & de Colere, ie ne leur donneray point des loüanges si excessiues, ny des blâmes si desobligeans; & diray seulement, que supposé qu'en tout le genre-humain l'Ame soit égale, & qu'elle produise neantmoins ses effets differemment, selon les Corps où elle est infuse, & les Organes qu'elle y rencontre, il arriue presque toûjours que l'Homme surpasse la Femme, & en grandeur de Courage, & en force de Iugement. Cela procede en partie de ce que son cerueau est plus propre à Raisonner, comme son sang est plus actif, plus masle, & plus vigoureux. Bref, c'est l'accomplissement de la Nature humaine que le Masle, au lieu que la Femme luy doit ceder, soit quant aux conditions de l'Esprit, soit pour la force du Corps. Ce qui n'est pas seulement ordinaire en nostre Espece, mais en celle de tous les Animaux. La raison en est fondée sur ce que le temperament des Femmes, comme estant creé pour receuoir, ne contient pas tant de vigueur ny d'actiueté; au contraire il est détrempé de beaucoup d'Humide, & par consequent plus mol que la constitution de l'Homme. Ce que tesmoignent assez leurs éuacuations ordinaires, par qui elles se deschargent d'vn sang malin, & prouenant d'vne complexion trop creuë & trop flatueuse. Le mesme paroist encore en la longueur de leurs cheueux, que la Nature ne boucle point comm

aux hommes, marque infaillible de moiteur, & non de viuacité. Les tettons mesmes, qui s'aualent par l'âge, & sont composez d'vne chair mollasse & glandugineuse, prouuent infailliblement cette Humidité, qui se rencontrant auec excez dans le temperament des Femmes, semble alentir de necessité leur chaleur naturelle, & les rendre moins capables que les Hommes de toutes les bonnes choses.

Ie ne veux pas toutesfois conclure cela si generalement, que ie n'en excepte plusieurs de leur Sexe, qui surpassent de bien loin les Hommes mediocres, & égalent quelquesfois ceux qu'on estime les plus Illustres, non pas seulement en Esprit & en Sçauoir, mais encore en ce qui regarde la force du Cœur, & le genereux mespris de la Mort. Tesmoin vne Timoclée, vne Iudith, vne Zenobie, vne Cleopatre, & pour dire beaucoup en vne seule parole, tesmoin la Nation entiere des Amazones, qui par leurs actions guerrieres, si fameuses dans les Escrits des Poëtes, ont passé veritablement pour des Heroïnes. Elles me pardonneront neantmoins, si en matiere de Constance & de Fermeté, ie les trouue vn peu suspectes, & de beaucoup inferieures aux Hommes. Car quant aux contes que l'on nous fait de Thisbé, de Philis, de Didon, & de quelques autres, ce sont choses que ie tiendray toûjours pour sujettes à caution, iusqu'à ce qu'on m'en ait donné des asseurances, & croiray cependant que ce n'est pas estre aduisé d'adjouster foy aux paroles d'vne Femme, si on ne la connoist bien, ce qui me semble tres-difficile.

Fin de la huictante-cinquiéme Fable.

86. DE LA TORTVE ET DE L'AIGLE



FABLE XCVI.

De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper ſur terre, commença de promettre monts & merueilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle l'y éleua donc, & luy demanda recompenſe. Mais voyant qu'elle n'auoit point dequoy payer, elle luy enfonça ſes ſerres ſi auant, que la miſerable en mourut; Et ainſi elle laiſſa la vie auprés des Aſtres, qu'elle auoit ſi fort deſiré de voir.

Discours sur la huictante-sixiéme Fable.

CEtte Ambition extrauagante de la Tortuë, nous apprend à ne vouloir pas outre-passer de beaucoup nostre Condition, si nous ne sommes en mesme temps resolus à vne honteuse cheute. L'Exemple & la Raison sont en cela joincts ensemble. Car les Hommes peuuent décheoir de leur Fortune, ou par leur propre faute, ou par l'Enuie, & la malignité d'autruy, ou par le seul malheur de leur vie. Or toutes ces trois raisons s'accommodent à la ruine des nouueaux Eleuez. Premierement, ils y peuuent contribuer par leur propre faute, veu le peu d'Experience qu'ils ont de la Grandeur, à cause que leur nourriture a esté prise au milieu de la bassesse. Pour ce qui est de l'Enuie, il faut qu'ils l'essuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choses, qui sont, à n'en point mentir, fâcheuses à supporter. Dequoy sont cause en partie les animositez qu'ils suscitent à l'encõtre d'eux, estant bien plus ordinaire aux Hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres, dautant que c'est vn effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur premiere bassesse, ils ont par consequent plus d'Enuieux, puis que selon Aristote, l'Enuie est entre les semblables.

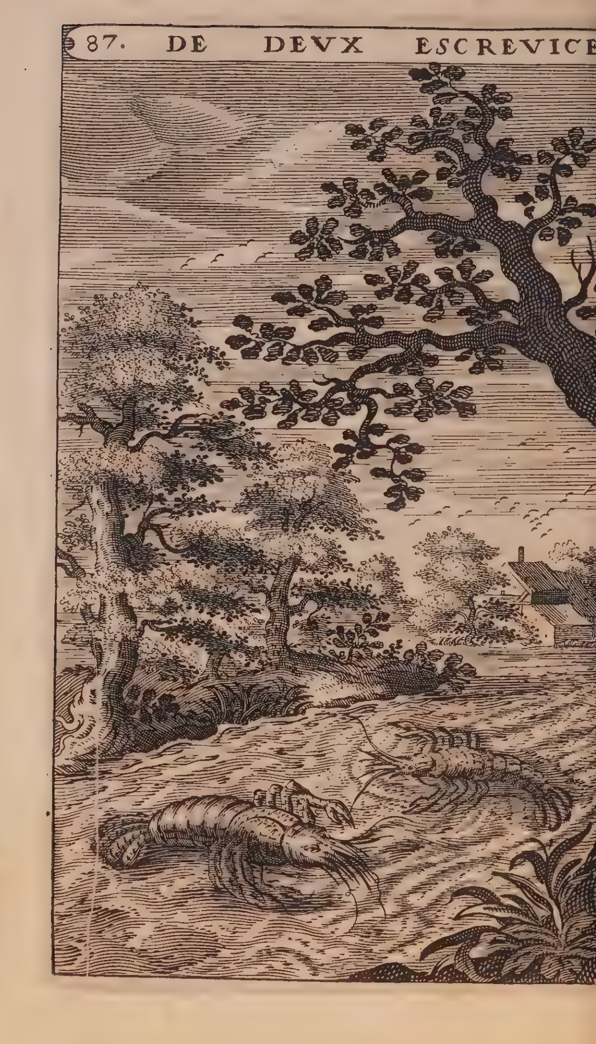
Il y a encore vne seconde raison, pour laquelle les Petits, nouuellement appellez à la Grandeur, se font plus hayr que les autres, à qui elle eschet par droict de naissance. C'est qu'au commencement de leur prosperité, la teste leur tourne, comme à ceux qui d'vn lieu haut éleué regardent en bas, où toutes choses leur semblent petites; D'où vient aussi qu'ils perdent tout iugement, & qu'ils sont tellement éblouys de cét éclat qui les enuironne, qu'ils s'y comportent auec insolence, & ne croyent pas faire bien à propos les grands Seigneurs, s'ils ne méprisent apparemment leurs Inferieurs. Ce qui donne tant de creue-cœur à ceux qui estoient n'aguere leurs Esgaux, qu'ils se destinent pour jamais à leur rendre de mauuais offices, & se réjouyssent de leur recheute, comme s'il leur estoit arriué quelque faueur extraordinaire. Voila comme quoy les personnes, qui d'vne basse condition paruiennent à vne haute Fortune, sont fort sujettes à tomber, ou par leur faute, ou par les embusches de leurs Enuieux.

Quant à la troisiesme cause de leur achoppement, elle leur est, sans comparaison, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition; veu qu'il est presque asseuré, qu'apres vn Bonheur extréme, il arriue vne disgrace infaillible. Aussi est-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle espece de Calamité *vn reuers de medaille*, comme s'il estoit aussi necessaire à toute prosperité d'estre sujette au changement, qu'à vne medaille d'auoir son reuers; au lieu qu'vne personne qui est éminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la Fortune, mais à sa

Naiſſance, & qu'auſſi elle n'en doit point crain-
dre la cheute auec tant de raiſon. Cela ſuffir
donc, pour prouuer que le changement de Con-
dition eſt plein d'vn peril extraordinaire, &
par conſequent qu'il ne faut pas eſtre ſi arden
à s'éleuer au delà de ſa Naiſſance, de peur qu
tombant de trop haut, on ne s'écraſe comme l
Tortuë; joinct qu'il arriue ſouuent, que le
Grands qui nous ont aduancez, deuiennen
eux-meſmes nos Perſecuteurs. Car ſoit qu
nous ſoyons Coupables, ſoit qu'ils ayent con-
çeu quelque fauſſe opinion de nous, tant y a
qu'ils ſe plaiſent quelquesfois à deſtruire leur
propre Ouurage.

Fin de la huictante-ſixiéme Fable.

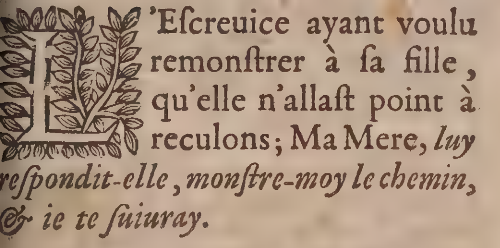



87. DE DEVX ESCREVICE



FABLE XCVII.

De deux Eſcreuices.



L'Eſcreuice ayant voulu remonſtrer à ſa fille, qu'elle n'allaſt point à reculons; Ma Mere, *luy reſpondit-elle, monſtre-moy le chemin, & ie te ſuiuray.*

Diſcours ſur la huictante-ſeptiéme Fable.

COmment peuuent eſperer les Peres de corriger vtilement leurs Enfans d'vn peché où ils ſont eux-meſmes ſubjets ? Quelle apparence y a-t'il qu'ils leur faſſent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur Exemple? N'eſt ce pas vne eſpece de Brutalité, ou de Folie, de croire que leurs Conſeils ſeront authoriſez par la Ieuneſſe, pendant qu'elle leur verra faire autrement, & qu'ils fuïront la pratique de leurs remonſtrances, comme ſi c'eſtoit quelque mortelle action ? Certes, il n'y a rien de ſi éloquent que le bon Exemple. La Rhetorique n'a point de figures ny de mouuemens, qui perſuadent ſi puiſſamment que luy. Les belles paroles de Ciceron, les ſubtils paſſages de Seneque: les hautes conceptions de Platon : la grace majeſtueuſe de Plutarque; & pour le dire en vn mot, toutes les perſuaſions des Anciens & des Modernes, ne ſont pas ſi capables de toucher vn Cœur enuenimé, que l'Object d'vne Vie vertueuſe. Les raiſons theoriques cedent en force aux experimentales : l'on ne ſçauroit tant donner de foy aux paroles, qu'à la choſe meſme. La preſence d'vn homme de bien a ie ne ſçay quelle force ſur les volontez, qui ne leur permet

pas

pas de se dégager aisément de ses conseils, & fait passer des charmes inéuitables iusqu'au profond de l'Ame de ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas seruir de Guide, que de parler tant seulement; Il faut prendre par la main celuy qu'on veut addresser, & le conduire, en marchant deuant, dans le chemin de la Probité. Car il est si penible en ses commencemens, qu'vn Homme tout seul en peut estre diuerty facilement. Que si toutes ces veritez se rencontrent en la personne des Amis qui essayent à nous exhorter; à plus forte raison se trouueront elles en la remonstrance qu'vn Pere pourra faire à son Fils. Car comme l'intention de la Nature est, que le semblable produise son semblable: aussi a t'elle imprimé certains desirs d'Imitation du Fils enuers le Pere, qui le rendent docile, & susceptible de tout ce qu'il luy void faire. Ce que nous font remarquer visiblement les paroles mesmes, l'accent, les reparties, & les actions exterieures de la personne: d'où il est aisé d'inferer que les Mœurs ont aussi de la ressemblance. Cela estant, & le Pere & la Mere sont doublement coupables, quand ils donnent vn mauuais exemple à leurs Enfans, pource qu'ils ietent alors le fondement de leur ruine future, & peruertissent leur Innocence en leurs plus tendres années, ce qui est vne chose du tout barbare & dénaturée.

Fin de la huictante-septiesme Fable.


88. DE LASNE VESTV DE LA PEAV DV LI

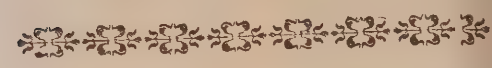


FABLE XCVIII.

De l'Asne, vestu de la peau du Lion.

L'Asne s'estant égaré dans vne Forest, y rencontra fortuitement la peau d'vn Lion. Il s'en reuestit à l'heure mesme, puis s'en retourna à sa pasture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres Bestes, qui s'enfuïoient loin de luy. Cependant, le Maistre qui l'auoit perdu, le cherchoit de tous costez ; & fut bien estonné de voir qu'ainsi déguisé qu'il estoit, il accourut droict à luy, & mesme qu'il se mit à braire, voulant possible imiter le rugissement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'auoit point cachées;

Asne mon amy, luy dit-il, *trompe, si tu peux qui bon te semblera : pour moy ie te connois trop bien pour estre deçeu.*



Discours sur la huictante-huictiéme Fable.

EN vain pour estre paré de la glorieuse despoüille du Lion, tu penses épouuenter les autres Bestes, ô stupide Animal d'Arcadie ! ta feinte n'est pas assez adroite ; tes longues oreilles te trahissent ; & cette affreuse peau qui te couure, ne peut aucunement te faire perdre ta lascheté naturelle. Il en prend de mesme qu'à toy, à tous ces Presomptueux, qui par vne espece de vanité, qu'on peut appeller aussi grossiere, qu'elle est insupportable, entreprennent de se déguiser, & de passer lõg-temps pour plus éminés en Fortune & en Vertu, qu'ils ne sont effectiuement. C'est ainsi que parmy les nouueaux Docteurs il s'en trouue plusieurs qui se targuent à tort d'vn Bonnet & d'vne Robbe dans vne chaire, & renforcent inutilement le ton de leur voix, pour paroistre plus éloquens deuant ceux qui les écoutent ; Mais s'il n'y a quelque chose en eux plus considerable que leur belle monstre, & si le Sçauoir ne respond à l'Appa

rence, les pauures gens s'abusent bien fort: Quelques sçauans qu'ils se fassent, il est aisé de connoistre qu'il y a du vuide dans leur teste, où des oreilles d'Asne paroissent visiblement. Les Fanfarons tout de mesme, ont beau porter leurs longues Espées, faire les Rodomonts dans les ruës, morguer les vns & les autres, alonger leurs pas, & affermir leur contenance; S'ils n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien. On les descouure aussi-tost; & n'est point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur pretenduë. Les Princes qui font les Riches, les Roturiers qui se disent Nobles, & les Insolens qui veulent passer pour Discrets, courent la mesme Fortune que ceux-cy: leur artifice peut quelquefois surprendre l'Esprit, mais il est impossible qu'on ne le descouure bien-tost apres.

Le seul Hypocrite, qui cache la Malice & l'Impieté sous le voile d'vne fausse Deuotion, est capable de tenir les personnes plus long-temps abusées. Ce Monstre composé de natures contraires, & plus contrefait que la Chimere, prend tant de sortes de formes, toutes couuertes de belles apparences, qu'il est tres-difficile de le connoistre. La raison est, à cause que l'exercice de la Vertu n'est pas sujet à la censure des Hommes, mais à celle de Dieu. Son espreuue se fait au Ciel, & non pas en terre. Nous ne pouuons point iuger, si celuy qui passe aux yeux du Monde pour Deuot, reçoit des consolations interieures, ou s'il a de grands ressentimens de Charité; car c'est vn ouurage du Cœur, & non des Actions. Tou-

tesfois il arriue par la permiſſion de Dieu, que l'on deſcouure à la fin telles Impoſtures. Cela s'eſt remarqué manifeſtement en la vie de Ieanne de la Croix, qui tint l'Eſpagne comme enchantée durant vne longue ſuite d'années; iuſques-là que l'Empereur Charles V. luy communiquoit ſes plus importantes entrepriſes, & les recommandoit aux prieres de Celle qu'il jugeoit Sainɛte, & qui eſtoit en effet vne Pechereſſe tres-infame. La meſme choſe arriua, mais plus effroyablement, en la perſonne de ce fameux Doɛteur, que toute l'Vniuerſité de Paris reputoit pour ſainɛt perſonnage, & qui toutesfois, Dieu le permettant ainſi, ſe leua du cercueil par trois fois, pour publier ſa Condemnation, & des-abuſer luy-meſme les Hommes de l'opinion qu'ils auoient de ſa Sainɛteté.

Fin de la huiɛtante-huiɛtiéme Fable.



89. DE LA GRENOVILLE ET DV RENAR[D]

FABLE XCIX.

De la Grenoüille, & du Renard.

LA Grenoüille ſortie de ſon Mareſcage, s'en alla dans les Foreſts, où deuant les Beſtes ſauuages, elle voulut faire profeſſion de Medecine, ſe vantant qu'Hippocrate ny Galien n'en ſçauoient pas dauantage qu'elle. Les autres Beſtes la creurent d'abord, horſmis le Renard, qui ſe mocquant d'elle; *Comment ſe peut-il faire*, dit-il, *que cette Villaine, qui a la bouche ſi paſle & ſi liuide, ſçache des remedes aux maladies? Si cela eſt, pourquoy ne ſe guerit elle?* En effet, ce trait de raillerie que luy

donna le Renard, ne fut pas mauuais : car la Grenoüille a les lévres de couleur bleuë, & toutes flétries.

Discours sur la huictante-neufuiéme Fable.

CEtte Fable ressemble aucunement à la precedente, en l'explication de son Sens moral. Car la Grenoüille y est mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attribuë vne gloire qui ne luy est aucunement deuë, & veut passer parmy les autres Bestes pour tres sçauante en la Medecine. Combien a-t'elle aujourd'huy d'Imitateurs en la personne des Charlatans, qui courent le Monde pour le destruire! Tels Fourbes, qui n'ont ny Science ny Methode, se vantent neantmoins de tout sçauoir ; Et de la façon qu'ils traittent les Malades par vn tas de Remedes imaginaires, qu'on peut appeller de seconds maux, ils me font souuenir de ce Visionnaire dont les Autheurs Italiens font ce plaisant conte. Son imagination estoit blessée à tel poinct, qu'il croyoit veritablement que pas vne des Infirmitez humaines ne pouuoit échaper à son Art ; Il auoit pour cette fin fait vne Liasse de quatre ou cinq cens Receptes pour toute sorte de maux. Tellement que si quel-

qu'vn venoit à luy pour estre guery, il n'y apportoit point d'autre ceremonie, sinon qu'il en tiroit vne à l'aduanture; comme on fait à la Blanque; & la baillant au Malade, *Te voyla guery*, luy disoit-il. Que s'il s'en trouuoit bien; à la bonne heure; Sinon, il disoit qu'il falloit que le mal eut son cours. Ie pourrois donc bien m'exercer en cette application, à blasmer encore vne fois les personnes qui se veulent debiter pour ce qu'elles ne sont pas. Mais ie me contente d'en auoir touché quelque chose cy-dessus; & prenant l'affaire par vn autre biais, il me suffit de m'arrester à la response du Renard, qui conseille à la Grenoüille de se guerir elle-mesme de la déformité de ses lévres pasles & liuides. Surquoy ie veux dire, qu'encore que toute sorte de feinte soit odieuse, quand on se veut faire croire plus excellent que l'on n'est, celle-là toutesfois semble l'estre dauantage, par qui l'on ne peut couurir vn défaut visible, contre la proprieté mesme où l'on affecte de reüssir. Par exemple, l'on pourroit blâmer à bon droict ceux qui feroient semblant d'auoir la taille belle, & qui neantmoins l'auroient presque toute gastée; ou ceux qui se picqueroient d'estre bien à cheual, & qui n'auroient pas seulement l'assiette ferme; ou ces autres qui s'attribuëroient le don de bien dire, & qui cependant pour s'acquitter de quelque discours, sçauroient à peine par où commencer. C'est de telles gens que la Cour est tellement pleine aujourd'huy, qu'on ne void autre chose dans les compagnies; iusques-là mesme que les plus honnestes hommes encourent ce blâme, & n'en sont non plus

exempts que les autres. Car ils s'estudient à persuader qu'ils ont vne bóne qualité, quoy qu'en effet ils se trouuent dans le contraire défaut, & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour se rendre signalez. Ce qui ne peut proceder que d'vne trop ardēte inclination à la Gloire, qu'ils ne croyent pas auoir acquise suffisamment, s'ils ne la possedent vniuerselle. Estans donc asseurez de la meriter par les autres qualitez de leur personne, ils la pretendent injustement par celle-cy, & couurent leur foiblesse d'vne feinte, afin de se rendre de tout poinct considerables.

Mais tant s'en faut qu'ils arriuent au but où ils aspirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur est deuë, & ternissent le demeurant de leur bonnes qualitez par cette presomption extrauagante. Il vaut donc bien mieux auoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas son estime propre, pour la desirer plus grande. Car ce que plusieurs appellent Gloire, n'est pas vne chose si precieuse, ny si exquise, qu'on doiue dire vn mensonge pour l'acquerir. C'est donner trop de prise à vne vanité, que de joüer vn faux personnage pour elle: C'est tout ce que les Vertueux feroient pour la possession d'vn Bien plus solide, & plus conuenable à leur humeur. Aussi, sans mentir, cette ardente soif que nous auons des loüanges, s'augmente à mesure qu'on nous les donne; D'ailleurs, ce qu'il y a de pire, c'est que pour les acquerir, le déguisement de nostre personne nous couste des complaisances & des contraintes dignes de pitié.

Fin de la huictante-neufuiesme Fable.





FABLE XCX.

De deux Chiens.

IL y eût autresfois vn Chien ſi accouſtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maîſtre fut contraint de luy attacher vn baſton au col, afin que chacun s'en donnaſt garde. Luy cependant s'alla imaginer que cè baſton luy eſtoit comme vne marque d'honneur, & vne recompenſe deuë à ſa vertu. Ce qui fit que par vn excez de vanité, il commença de mépriſer tous ſes compagnons. Mais parmy eux il y en euſt vn, que ſon âge & ſa grauité rendoient venerable, qui pour luy faire

rabatre de ſon orgueil; *Mon amy*, luy dit il, *ne croy point que ce baſton ſoit honorable pour toy ; prends-le donc pluſtoſt pour vne marque de ton Infamie.*

Diſcours ſur la nonantiéme Fable.

TOut ainſi que dans le Commerce de cette Vie, l'on repute bien ſouuent à honte ce qui eſt loüable de ſa nature, comme la Deuotion ; ou ce qui eſt indifferent à la loüange & au Blâme, comme la Pauureté ; De meſme attribuë-t'on à Gloire ce qui eſt blâmable de ſoy, comme la quantité des Duels, ou la corruption des filles, & des femmes, que nous appellons bonnes Fortunes ; ou ce qui eſt indifferent, comme les Charges, & les Richeſſes. Car les Hommes, au lieu de ne s'appliquer qu'à la juſte loüange qui eſt deuë à l'action de Mediocrité, pource que la Vertu ne conſiſte qu'en elle ſeule, ont outrepaſſé le poinct du Milieu, & ſont venus à loüer l'Extréme ; non pas celuy qui demeure au deça de la Mediocrité, mais cét autre, qui s'eſtend au delà de ſes limites. Ce défaut procede du ſeul déreglement de noſtre deſ-

desir, qui se porte toûjours au trop, & condamne absolument le trop peu. C'est pour cela mesme que nous auons accoustumé de dire du bien, non seulement du Vaillant, mais aussi du Prodigue, au lieu que nous dédaignons l'Auaricieux & le Poltron. Ainsi loüons-nous dans les compagnies vn homme de belle humeur, ou, si vous voulez, qui est Facetieux & Bouffon, ou qui a, comme disent les Italiens, *Vn puoco de mato, e vn puoco de buona fortuna*, ne jugeant pas au contraire qu'il faille souffrir vn Melancholique, ou vn Estourdy.

De là s'est ensuiuy que les premiers hommes d'entre les Sages ayant condamné ce qui leur sembloit mauuais, & tous d'vn commun accord approuué le Bien, c'est à dire la Mediocrité, nous les auons outrepassez, à force de les vouloir imiter. Car nous auons fait consister la Loüange en l'Excez, & non pas en la Iustesse, appellant loüable ce qui ne l'est nullement, & qui tient beaucoup moins de la Vertu que du Vice. Conformément à cela les premiers Instituteurs de la Noblesse Françoise estoient bien de l'opinion d'Aristote & des Romains, quand ils mettoient la vraye Vaillance à se hazarder à tous les perils où nostre Profession nous appelle : mais ils croyoient que ces dangers estoient seulement reglez par le commandement du Prince & du General d'Armée ; c'est à dire, qu'il ne falloit hazarder sa vie qu'à la guerre, pour la deffence de sa Patrie, & pour le seruice de son Roy. Or par succession de temps, les quereles venans à naistre dans les Armées, à cause du Commandement, & du contraste de la

loüange, l'on mit le haut poinct d'Honneur à les decider publiquement, de peur de les rendre perpetuelles, & de les faire passer iusqu'aux Enfans & aux Freres. Mais les Gentils-hommes s'imaginerent depuis qu'il y auroit plus d'honneur à gagner pour eux, s'ils introduisoient la coustume de combattre au desceu de tout le monde, & de n'auoir que des arbres & des rochers pour tesmoins de leur action; soit que la Vaillance leur semblast trop aisée, quand elle auoit des Spectateurs, soit qu'ils voulussent agrandir le peril par la transgression de la Loy, qui les rendoit sujets au supplice.

Or comme en l'ancienne decision des Inimitiez, on ne faisoit point de Duels, que pour des causes tres-justes, à sçauoir pour l'Honneur d'vne Femme, d'vne Maistresse, d'vn Pere, d'vne Sœur, d'vn Fils, & pour le sien propre. Ainsi en ce nouuel establissement de Combats qui se font aujourd'huy sur le pré à la dérobée, & au desceu d'vn châcun, l'on a pris indifferemment toute sorte de sujets, justes & injustes, petits & grands, considerables & friuoles. Tout cela est passé en mesme Loy de combattre: l'on a voulu rendre toutes ces disputes égalemen[t] mortelles; L'on a voulu que l'Honneur ne se gagnast que par la perte de la vie; Et quiconque a plus fait de Duels sur vne mine, & sur vn demy mot, c'est celuy là qui encherit sur la Vaillance, & à qui l'on donne de hautes loüanges, bien que toutesfois elles ne soient ny justes ny legitimes. Voylà comment on s'est mis à tirer vanité du Crime, & à faire passer pour belles & loüables, des Actions sanguinaires & force[nées]

nées. En vn mot, plus vn homme en a fait mourir d'autres, & plus on l'estime digne de viure; comme si les vrais effets du Courage ne consistoient qu'à imiter la cruauté des Ours & des Tygres, & à s'entre-tuër inhumainement sur vne simple imagination, & pour la moindre picoterie. Et toutesfois, ô déplorable effet de nostre foiblesse ! si ces choses nous arriuent à nous-mesmes, nous faisons gloire du souuenir de nos exploicts, comme le Chien que nous represente Esope en cette Fable, qui se glorifioit du baston qu'on luy auoit attaché au col, pource qu'il estoit hargneux.

Fin de la nonantiéme Fable.







FABLE XCXI.

Du Chameau.

LE Chameau fâché de ſa condition, ſe plaignoit de ce que le Taureau auoit des Cornes pour Armes, au lieu que luy n'en auoit aucunes, pour ſe deffendre de ſes Ennemis. Il pria donc Iupiter de luy en donner; mais luy ſe mit à rire de ſa folie, & meſme luy accourciſt les oreilles, apres s'eſtre bien mocqué de ſa requeſte inciuile.

Remarque ſur la nonante & vniéme Fable.

L'Allegorie de cette Fable a eſté demonſtrée en tant d'autres lieux, que ie ſuis conuié pour cette fois à l'abreger, & à redire ſeulement icy pour la ſatisfaction du Lecteur, que l'exceſſiue Ambition d'auoir ou d'entreprendre, ne décheoit pas ſeulement de ce qu'elle deſire, mais elle diſſipe d'ordinaire ce qui eſt acquis. Ie me ſouuiens que i'ay aſſez amplement prouué cette verité par l'Exemple de tous les Conquerans, qui ont eſté dépoüillez, ou de leurs Royaumes, ou de la Vie, pour n'auoir voulu mettre des bornes à leur Conuoitiſe, & qui pour tout demander ont tout perdu. C'eſt pourquoy ie me contenteray d'alleguer icy pour tous Exemples celuy de Ceſar Borgia, qui mourut miſerablement au milieu de ſes hauts deſſeins, pour ne s'eſtre contenté de la Duché du Valentinois, & pour auoir embraſſé du deſir la poſſeſſion entiere de l'Italie, prenant ce mot pour deuiſe, *ou Ceſar, ou rien.*

Fin de la nonante & vniéme Fable.


92. DE DEVX AMIS ET DE L'OVRS



FABLE XCXII.

De deux Amis, & de l'Ours.



DEux Amis rencontrerent vn Ours en leur chemin, comme ils voïageoient ensemble. L'vn monta promptement sur vn arbre, pour éuiter le danger, & l'autre se ietta par terre, pource qu'il se vid sans esperance de se pouuoir sauuer à la fuite. L'Ours ne manqua point de s'en approcher incontinent, & de le manier de tous costez, le flairant sur tout prés des oreilles, & de la bouche. Mais dautant qu'il s'empescha le plus qu'il pût de respirer, & de se mouuoir, cét

Animal, qui ne touche point aux charongnes, s'imaginant que c'en estoit vne, le quitta là, sans luy faire mal. Apres qu'il s'en fût allé, & que celuy qui estoit monté sur l'arbre en fût descendu, il voulut railler son Compagnon, & l'enquist de ce que l'Ours luy auoit dit à l'oreille: Mais ce pauure homme ayant vn juste sujet de le tancer; *Il m'a conseillé*, luy respondit-il, *de ne me mettre iamais en chemin auec vn tel Amy.*

Discours sur la nonante-deuxiesme Fable.

LE Peril & l'Aduersité sont les deux pierres de touche où s'éprouuent les veritables Amis. Il s'en trouue assez qui se rendent nos Familiers, qui nous flattent, qui nous accostent, & qui nous offrent des seruices extraordinaires, tant qu'ils nous voyent en prosperité. Mais dans la Disgrace, il nous tournent le dos, & nous desaduoüent indignement.

O Dieu! qu'ils ont pour nous de ſoin,
Quand la Fortune nous careſſe;
Mais ils nous quittent au beſoin,
Auſſi-toſt qu'elle nous delaiſſe.

Alors, comme ſi ce leur eſtoit vne honte de nous auoir connus, ils ſont les premiers à nous reprocher noſtre miſere, & nous paſlier en quelque façon leur legereté. Tous les âges ſont ſi remplis de ces Exemples, qu'il faudroit citer des volumes entiers, pour rapporter tout ce qui s'en peut dire. Mais noſtre ſiecle en fourmille beaucoup plus que les precedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Sur quoy il ſeroit à propos de ſe priuer de la compagnie des hommes, de peur d'y rencontrer de la Perfidie: car il eſt preſque neceſſaire que ceux qui nous hantent, vſent auec nous de fourberie, & de quelque déguiſement, tant ce malheureux ſiecle eſt engagé dans la Corruption. C'eſt pourquoy l'Ours de cette Fable, au lieu de dire à l'oreille du Voyageur; ne t'accompagne plus d'vn tel Amy, euſt eu plus de raiſon de luy donner ce conſeil; ne t'accompagne de perſonne, ſous l'eſperance d'en eſtre aymé.

A cela l'on peut objecter, Que cette regle n'eſt pas ſi generale, qu'elle ne ſouffre quelque exception; Que les ſinceres Amitiez peuuent eſtre verifiées par les Exemples; qu'vn Pilade a voulu donner ſa vie pour Oreſte, vn Damon pour vn Pithias, vn Piritous pour vn Theſée, & qu'aujourd'huy meſme il s'en trouue aſſez, à qui toutes les choſes du onde ſont de petite conſideration, à comparaiſon de leur Amy; Ce que ie leur aduoüeray pouuoir eſtre, & auoir

esté. Mais il faut qu'ils me confessent aussi, que l'éuenement en est si rare, qu'entre mille Amis que plusieurs se vantent d'auoir, à peine en trouueront-ils au besoin dix mediocres, & vn excellent; de façon qu'il faut estre extrémement heureux pour le rēcōtrer. Or pour reuenir à nostre Moralité, il y a quelque chose en cette Fable, qui ne s'accommode pas bien à l'Experience de nostre siecle : car au lieu de nous representer l'Infidelité de quelqu'vn, qui dans les ennuis de la Pauureté, du bannissement, ou de la disgrace d'vn Prince, delaisse ingrattement celuy qu'il se vante d'aymer; Esope nous rapporte icy l'Exemple d'vn Homme, qui abandonne son Amy dans le peril de la mort; ce qui doit estre plustost imputé à Peur qu'à Perfidie. Cét Exemple ne me semble donc pas estre la vraye peinture de ce que les Hommes ont accoustumé de pratiquer en nos iours. Car nous voyons assez de gens qui s'exposent au danger pour nostre consideration, jusques à mettre l'espée à la main pour nostre deffence; En cela plus interessez, pour éuiter l'Infamie, & acquerir de la Loüange, qu'ils ne nous sont veritablement Amis. Mais qu'en vne occasion pareille à ce que i'ay dit cy-dessus, à sçauoir quand on est persecuté d'vn Grand, ou affligé de maladie, ou accablé de misere, ou confiné dans vne prison, ou entre les mains des Sergens, on éprouue de fideles & durables Amitiez; c'est, à mon aduis, vne chose qui arriue rarement, & qui ne se trouue que parmy les Hommes extraordinaires. Ces marques neantmoins sont celles d'vne parfaite Vertu, & d'vne affection inuiolable.

Car comme le bon Or s'éprouue dans la flamme,
Aussi fait dans les maux la Foy d'vne belle Ame.

Il est donc necessaire de vaincre icy genereusement l'amour qu'on a pour soy-mesme, & d'accompagner dans la misere celuy de qui l'on se dit estre Amy, ou de confesser librement que l'on ne l'est pas. Car la vraye Amitié estant fondée sur la Vertu, comme dit le Prince des Philosophes moraux, & la Vertu estant éleuée au dessus des Afflictions, il faut de necessité que le bon Amy les méprise, pour l'interest de celuy qu'il ayme. D'ailleurs, toute Habitude loüable & honneste de soy, va d'ordinaire iusques à l'éternité, si elle est contractée comme il faut. Car nous ne voyons pas arriuer souuent qu'vn Homme bien deuot & religieux deuienne profane, si son zele est grand & veritable; ny qu'vne vraye Amitié se destruise par le temps, & par les disgraces de la Fortune, depuis qu'elle est vne fois bien conceuë, & profondement enracinée.

Fin de la nonante-deuxiéme Fable.

93. DE DEVX poi: FLOTTANS SVR L'EAV





FABLE XCIII.

De deux Pots flottans ſur l'eau.

DEux Pots, dont l'vn eſtoit de terre, & l'autre de fer, furent laiſſez fortuitement ſur le bord d'vne riuiere, & emportez par la violence de l'eau. Le pot de terre apprehendant pour lors d'eſtre caſſé; *N'aye peur*, luy dit l'autre, *ie ſçauray bien empeſcher que cela ne nous arriue. Voila qui eſt bon*, reſpondit le pot de terre; *mais ſi ie viens à me briſer contre toy, ou par l'impetuoſité de l'eau, ou autrement, cela ne ſe pourra faire qu'il n'y aille toûjours du mien; voila pour-*

quoy il vaut mieux que ie mette ma ſeureté à me ſeparer d'auecque toy.

Diſcours ſur la nonante-troiſiéme Fable.

PAr cette Fable il nous eſt enſeigné de ne nous accoſter guere de perſonnes plus puiſſantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriuer, en cas que l'Amitié vienne à ſe rompre. Or quand meſme elle ne ſe diſſoudroit pas, c'eſt vne choſe en tout temps dangereuſe, de ſe vouloir égaler à ceux qui ſont éleuez par deſſus nous en pouuoir & en condition.

Puis que les Grands ſont les Dieux de la Terre,
C'eſt aux Petits à craindre leur Tonnerre.

De cette eſpece de vanité il s'enſuit que nous en deuenons plus orgueilleux qu'il ne faut, & plus dépenſiers que nos moyens ne permettent: De ſorte que la fin de telles pratiques retombe toûjours à noſtre perte, & bien ſouuent à noſtre confuſion. C'eſt pourquoy Ciceron dit, *Que les égaux s'aſſemblent facilement, & heureuſement auec leurs pareils*; Et Ariſtote, *Qu'il n'eſt point de plus ſolide Amitié parmy les Hommes, que celle qui s'eſtabliſt entre les ſemblables.* Mais ie veux que ce ſoit vne Amitié de dépendance, où l'vn des partis tienne quelque maniere

le prerogatiue, ou de ſuperiorité ſur l'autre, comme celle du Souuerain enuers ſon Fauory, du pere & du fils, du Seigneur & du ſujet; il faudra neantmoins qu'elle les ſemble égaler par le poinct où ils s'entr'ayment. Par exemple, le Prince abaiſſe & diminuë ſa haute Condition, & augmente en quelque façon celle du Fauory, quand il eſt queſtion de luy communiquer vn ſecret: encore telle eſpece de bienveillance, eſt preſque toûjours ſujette à vne fin dangereuſe, ſi le Fauory ne ſe gouuerne auec beaucoup de Prudence; ce qui ne procede que de l'extréme inégalité des deux Amis, & par conſequent il faut neceſſairement qu'il y ait de la proportion entre l'vn & l'autre.

Fin de la nonante-troiſiéme Fable.


94. DV TAVREAV ET DV BOVC



FAB. XXCXIV.

Du Taureau, & du Bouc.

LE Taureau pourſuiuy par le Lion, cherchoit à ſe cacher en quelque lieu; quand ſe trouuant prés d'vne Cauerne, où il voulut entrer, le Bouc s'en vint au deuant de luy, & le reçeut à grands coups de cornes. Cette inſolence irrita fort le Taureau, qui s'eſtant mis à mugir de déplaiſir qu'il en euſt; *Ie voy bien que c'eſt*, luy dit-il, *ce que tu me fais vn ſi rude accueil, c'eſt à cauſe que ie ſuis en fuite; mais ſi celuy qui me pourſuit, s'en eſtoit allé, ie m'aſſeure que ie te ferois bien ſentir, que les forces d'vn Taureau, & celles d'vn Bouc,*

ſont deux choſes extrémement differentes.

Diſcours ſur la nonante-quatriéme Fable.

VOicy l'exemple de la moins ſupportable Lâcheté qui puiſſe tomber en l'eſprit d'vn Homme, à ſçauoir de courir ſus à vn Malheureux. Les Latins appellent cela *Inſultare afflictos*; Et quelques Sages d'entr'eux ont peine à croire qu'il y ait des Ames aſſez noires, pour ſe porter à cette Action plus que barbare. Elle eſt toutesfois ſi commune, que nous ne voyons iamais perſonne tomber en la diſgrace d'vn Grand, que les Courtiſans ne luy tournent le dos, & n'aggrauent ſa miſere par quelque malicieux rapport. C'eſt eſtre coupable enuers telles gens, que d'auoir de la mauuaiſe Fortune. Ils vous tiennent noircis de tous les vices du monde, ſi vous ne poſſedez hautement la bonne volonté d'vn Homme, & encore d'vn homme bien ſouuent imparfait, & mal conſeillé. Ils vous fuyent comme vn Peſtiferé : ils dédaignent de s'approcher de vous : ils paſliſſent à voſtre rencontre; ils ſont dans vne poſture contrainte : leur maintien eſt embarraſſé ; bref, toutes choſes leur ſont plus agreables que l'entretien d'vn Diſgra-

cié. Auecque cela, ils vous comblent de mauuais offices, pour iuſtifier la haine de leur Seigneur, afin de s'inſinuer par là plus auant dans leur bien-veillance ; ou pour ſeruir de targue à leur odieuſe déloyauté. Auſſi cette maniere de baſſeſſe a eſté attribuée par Eſope au Bouc, le plus infect, & le plus vilain de tous les animaux. De telle nature ſont ceux qui plaident, ou qui perſecutent les Orphelins; qui tourmentent les femmes veufues, qui dépoüillent les Pauures du peu de bien qui leur eſt reſté; qui ſe joüent des Malades & des Affligez ; & bref, tous ces Courages dénaturez, qui ſe rendent mal-faiſans à ceux pour qui la Fortune n'a point de careſſes, ny de bon traittement. Ce n'eſt donc pas eſtre blâmable que de les appeller Lâches, puis que c'eſt faire ſupercherie à vn homme, de ne le point attaquer ouuertement, ny tout ſeul, mais en foule, & auec vne pluralité d'Ennemis. Cette mauuaiſe methode eſt ordinaire à ceux qui nous perſecutent en noſtre affliction, qui par conſequent ſont les hommes du monde que nous deuons le plus apprehender, à cauſe que nos autres Ennemis ne ſont redoutables, qu'entant qu'ils nous ameinent ceux-cy.

Fin de la nonante-quatriéme Fable.


95 DV SINGE ET DE SES ENFANS



FABLE XXCXV.

Du Singe, & de ses Enfans.

IVpiter voulut vne fois que tous les Animaux comparussent deuant luy, pour juger lequel d'entr'eux auoit de plus beaux Enfans. Toutes les Bestes y accoururent donc; les Oyseaux s'y enuolerent, & les Poissons mesme se rendirent sur le bord de l'eau, pour estre de la partie. Le Singe y vint le dernier; & d'aussi loin qu'il fût apperceu, tous les autres commencerent à se mocquer des vilaines fesses de ses Enfans. Mais luy, qui en pensoit bien autrement; *Vous n'en serez pas les Iuges*, leur dit-il: *c'est*

à Iupiter à donner le prix de la Beau-té à qui bon luy semblera: Pour moy, ie trouue mes Enfans si gentils, & de si bonne mine, qu'ils meritent bien à mon aduis, d'estre preferez à tous les autres. Voylà ce qu'il dit deuant Iupiter, qui s'en mit à rire luy-mesme.

Discours sur la nonante-cinquiéme Fable.

QVant à l'aueugle affection que le Singe porte à ses Enfans, elle nous apprend combien nous sommes susceptibles de telles foiblesses, & combien les choses du monde nous sont déguisées, quand nous les voyons par les yeux de l'Amitié. Il semble que nous soyons comme les Icteriques, à qui tous les Objets semblent jaunes, pource qu'ils ont vne jaunisse épanduë dans la prunelle de l'œil. Cela procede en nous, de ce que nostre Volonté déja liée, le croit estre auecque raison; si bien qu'ayant pris peu à peu l'Habitude d'aymer les nostres, nous prenons insensiblemét celle de les priser aussi, afin de rendre nostre passion excusable, ou de

les faire deuenir tels qu'il nous paroiſſent. De cette couſtume l'on vient à la fin à vne eſpece de Loy, qui ne nous permet plus de les meſ-eſtimer, ny de les croire defectueux; mais elle attache conſtamment noſtre approbation, qu'elle a ſurpriſe, & nous rend ingenieux à excuſer leurs manquemens, quelques apparens qu'ils ſoient, pource que le ſang & la Nature nous y pouſſent par vne douce violence. Ce Vice pourtant, que l'on excuſe pour l'ordinaire, n'eſt pas moindre que les autres Imperfections. Car il faut bien donner beaucoup à l'Amitié, mais non pas au Menſonge. Il faut que noſtre Volonté ſoit captiue, & non pas noſtre Entendement; bref, il faut corriger les fautes des noſtres, mais non pas n'en croire aucunes en eux.

Telles ſont pour le jourd'huy la pluſpart des Meres, qui dorlottent & idolâtrent leurs Enfans, comme les chefs-d'œuure les plus accomplis de la Nature. De cette foibleſſe n'eſtoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui liuroient elles-meſmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui auoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de ſe faire mourir, ou d'effacer l'impreſſion que l'on en pouuoit auoir conceuë. Telle fut encore la Mere de Braſidas, à qui vn Ambaſſadeur eſtranger ayant voulu dire, pour luy complaire, qu'en la Cour de ſon Maiſtre on auoit en grande reuerence la memoire & la vertu d'vn tel homme, & qu'il eſtoit reputé parmy les autres Nations le plus courageux de Lacedemone; elle luy fit cette genereuſe reſponſe; *Eſtranger mon amy, ne doute point que tu ne t'abuſes en ce jugement que tu*

fais de Brasidas : Ie m'asseure qu'il estoit homme de bien , mais ie sçay aussi que Spartè en auoit beaucoup qui estoient meilleurs que luy. O magnanime & judicieuse response ! ô Esprit qui n'estoit ny foible ny interessé de l'Amour propre, à la maniere des autres Femmes, & des Hommes mesmes, qui trouuent seulement loüable & beau ce qui est en leur possession ; Le reste, ils le iugent imparfait , & de tout poinct defectueux ; En cela semblables à cette Lamie, qui portoit les pechez d'autruy dans le deuant de sa besace, & les siens derriere, pour ne les regarder jamais.

Fin de la nonante cinquiéme Fable.







FABLE XXCXVI.

Du Paon, & de la Gruë.

LE Paon estant à souper auecque la Gruë, la méprisoit d'vne étrange sorte, & se vantoit fort, en luy faisant monstre de ses belles plumes. Mais la Gruë ne pouuant souffrir ses vanitez; *Ie confesse*, luy dit-elle, *qu'il ne se peut rien adjouster à la beauté de ton plumage, pourueu que tu m'aduoües aussi, que tu as bien de la peine à voler sur les maisons; au lieu que d'vn vol courageux ie perce les nuës.*



Discours sur la nonante sixiéme Fable.

IE pense qu'il y a dans ce Liure deux ou trois Fables qui contiennent le mesme sens de celle-cy, à sçauoir que la Nature a doüé châque Animal de quelque Vertu, capable de rendre tout le monde satisfait; & cela auec tant de justesse & de proportion, que nul n'est mécontent de son partage. Il est vray neantmoins qu'il s'en trouue plusieurs qui en sont vn peu trop jalous, c'est à dire, qui s'enflent de leurs bonnes Qualitez, & ne jugent pas les autres dignes de leur estre mis en comparaison. Ces Médisans blâment les défauts d'autruy auec vne langue qui ne sçait point épargner. Aussi est-elle, dit le Psalmiste, comme vn rasoir affilé, qui emporte la piece sans qu'on le sente. C'est le dangereux outil que les Hommes lâches ont accoustumé d'employer contre les personnes mal-assorties des dons de Nature. Au contraire, s'ils ont quelque chose de loüable en eux, ils le mettent à si haut prix, qu'il semble que tout le monde leur en doiue beaucoup de reste, & qu'ils soient vniques en leur Espece. Tels effets de Presomption, à les bien examiner, sont autant de marques de leur Folie, & autant de rejettons de leur

Vanité, qui les font haïr vniuerſellement. Que s'ils ont ie ne ſçay quoy d'éminent par deſſus les autres, ie ne voy point que pour tout cela ils les doiuent mépriſer, puis que Dieu, qui a fait toutes choſes juſtement, n'a pas, comme il eſt croyable, traitté les hommes auec tant d'inégalité, qu'il y en ait parmy eux de pirement partagez que leurs compagnons. Car comme en la diſtribution de ſon Heritage, le bon Pere de Famille accommode ſon Teſtament à la bien-ſeance de ſes Enfans, donnant à l'vn du Bien en argent, à l'autre des Vaiſſeaux pleins de marchandiſe, s'il a l'inclination portée au trafic de la Marine; à celuy-cy des fonds ſpacieux, s'il ſe plaiſt à la campagne, & à celuy-là vne Charge dans les Armées, ou vn Office dans les Parlemens, ſi ſon humeur l'attire à l'vn ou à l'autre; & tous enſemble ſeront ſatisfaits de la donation, quoy qu'en effet celuy qui a le plus de Bien, ait l'aduantage de ſon coſté; Ainſi noſtre vray Pere Celeſte nous ayant produits au monde, pour nous faire du bien comme à ſes Enfans legitimes, donne à châcun ce qu'il juge luy eſtre propre, & le fait auec tant de juſteſſe, que nul ne le voudroit changer contre vn autre, quoy que toutesfois il ſe puiſſe faire qu'il en enuie les dõs & les qualitez particulieres. Que ſi quelqu'vn n'eſt pourueu de ces Vertus, que l'on appelle éminentes, ou Heroïques, pource qu'elles brillent hautemẽt en la perſonne des Heros; il n'eſt pas incompatible que pour recompenſe il ne poſſede les plus ſolides, qui ſont la Tranquillité de l'Eſprit, la Conſtance, la Moderation, & la Modeſtie. Il ne faut donc pas que le Paon

se targue de son beau plumage auprés de la Gruë, s'il ne veut qu'elle luy reproche sa pesanteur, & qu'au contraire elle mette en auant la haute maniere qu'elle a de voler iusques dans les nuës.

Fin de la nonante-sixiéme Fable.



FABLE

Nn


97. DV TYGRE, ET DV RENARD.

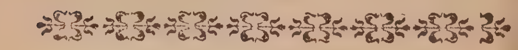


FAB. XXCXVII.

Du Tygre, & du Renard.

Vn iour que le Veneur alloit à la chaſſe auecque ſon arc, le Tygre voulut que toutes les autres Beſtes euſſent à ſe retirer, diſant que luy ſeul viendroit bien à bout de cette guerre. Cependant le Veneur pourſuiuoit toûjours ſa chaſſe, & tiroit de grands coups de flêches, dont il y en euſt vne qui atteigniſt le Tygre, & le bleſſa grandement. Le Renard le voyant de retour de la guerre, & bien empeſché à tirer la fléche hors de ſa playe; *Et quoy,* luy dit-il, *vn ſi fácheux accident te*

peut-il eſtre arriué, à toy qui és ſi vaillãt? Qui eſt le temeraire qui t'a bleſsé? Ie n'en ſçay rien, reſpondit le Tygre, *ſi ce n'eſt que par la playe, qui eſt fort grande, ie iuge à peu prés qu'il faut que ce ſoit vn Homme.*



Diſcours ſur la nonante-ſeptiéme Fable.

ON fit voir vn iour au Roy Antigonus vne troupe de Soldats qu'on luy debitoit pour les plus vaillans hommes de la terre, & ceux-là eſtoient tous percez de coups, eſtropiez de leurs membres, & déguiſez de larges & profondes cicatrices. Ce qu'ayant veu le Prince, il dit au Capitaine qui les luy monſtroit; *Il me ſemble veirement que ceux-cy ſont braues gens; mais i'eſtime encore plus braues ceux qui les ont ainſi marquez.* Par ces mots de raillerie il vouloit monſtrer, qu'en matiere de Courage il ne faut iamais donner des loüanges exceſſiues à ceux qui ſe picquent par trop de Vaillance, eſtant veritable que l'on ne void point de ſi mauuais garçon, qui ne puiſſe facilement rencontrer ſon Maiſtre. De quoy m'eſt témoin dans la diuine Eneide le valeureux Turne, qui ayant remply

l'Italie de ses loüanges, & menacé tous ses Ennemis d'vn bras plus violent que la Foudre, ne laissa pas de trouuer vn Enée, qui auec toute sa Modestie, & sa Pieté, le reduisit vigoureusement à la raison. Le mesme Autheur nous donne vne seconde preuue de cela, en la personne de Darés, qui s'estimant inuincible au cõbat du Fleau, osa défier toute la jeunesse Troyenne & Sicilienne, qu'il croyoit auoir déja terrassée; Et qui fut neantmoins vaincu par le Vieillard Entellus, bien que l'âge & la discontinuation semblassent le dispenser de cette sorte d'escrime.

Par ces Exemples, Virgile ne nous a voulu signifier autre chose, sinon, que l'Orgueil est bien souuent abattu d'vne façon qui semble extraordinaire, & par des Ennemis impuissans en apparence, mais valeureux en effet. Dequoy nous est vne veritable preuue sur toutes les autres, le fameux combat du petit Dauid, en qui l'Industrie & la bonne Cause surmonterent les démesurez efforts de Goliat, quelque orgueilleux que fut ce Geant. Or quoy que cela ne semble pas ordinaire en la Nature, si est-ce qu'on en peut donner des raisons tres-legitimes; Et premierement on peut dire, que ces Ennemis fiers & presomptueux vont la pluspart dans le Combat auec tant de negligence contre les Foibles, qu'ils dédaignent de mettre en œuure tout ce qui est d'ordinaire pratiqué pour la seureté des Combattans, à sçauoir d'estre couuerts de bonnes Armes, montez sur vn cheual adroict, & faire auec soin tous les passages de l'escole. D'ailleurs, comme nous auons dit en quelques-vns de nos Discours precedens,

la Nature repare les défauts du Corps par les qualitez de l'Esprit, de sorte qu'il arriue presque toûjours aux hõmes moyennement adroits & robustes, d'auoir vn Entendement plus que mediocre; au lieu que ces grands Colosses, & ces membres de Geans, fortifiez & munis en guise de Citadele, sont bien souuent dépourueus de conduite. D'où il s'ensuit qu'il est aisé à l'Homme industrieux de les surmonter, & de rendre son esprit victorieux sur les Forces ennemies. Ce que nous ont fabuleusement prouué les prodigieuses défaites des Monstres dans les Poëtes & dans les Romans; comme par exemple l'Hydre de Lerne, le Lion Neméen, le Sanglier de Meleagre, la mort d'vn Andriaque, ou d'vn Faunus, que l'on feint auoir esté défaits par Industrie, plustost que par Force; & toutesfois auec non moins de loüange, que si l'on ne se fust aydé que de la Lutte. A propos dequoy Virgile dit en son Æneide.

Qu'importe Force ou Dol contre son Ennemy?

Il entend toutesfois par le mot de *Dol*, non pas vne Ruse malicieuse, ou vne supercherie, mais vne adroite façon de combattre, qui se doit plustost nommer Industrie que Fraude. Que si l'on admet cela dans l'égalité des partis, à plus forte raison le doit-on faire, quand l'vn des Combattans est entierement disproportionné en force ou en vigueur à son Ennemy. Car alors, non seulement il est permis; mais il est mesme bien-seant de s'ayder de sa finesse, comme fait Renaud chez le Tasse, où il déploye toute l'industrie de l'Escrime contre Argant, qui le surpassoit en Force & en Experience.

Que s'il faut passer des exemples Poëtiques aux veritables, Deodat de Gozon, Cheualier de l'Ordre de sainct Iean de Hierusalem, qui merita depuis d'en estre grand-Maistre, ayant dessein de combattre vn furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Isle de Rhodes de ses meurtres épouuentables, accoustuma si bien vn cheual, & deux de ses chiens à vn Fantôme tout semblable à ce Monstre, qu'ils n'apprehenderent point de l'aborder en effet, tellement que par ce moyen ayant sçeu ioindre l'Adresse à la Valeur, il remporta la plus glorieuse Victoire qui fût oncques gagnée. Ce qui se dit des Combats particuliers, se doit penser des Generaux, où si la multitude d'vn Party accable presque la petitesse de l'autre, il faut auoir recours aux aguets; Il faut, dis-je tourner son Esprit à faire joüer diuers stratagémes, & prendre si bien le demeurant des aduantages, comme le temps, le lieu, & semblables circonstances, qu'on égale, voire mesme que l'on surmonte son Ennemy. En quoy Scanderberg a merité plus de loüange que tous les autres hommes des siecles passez, & des nostres, puis qu'auec vn Camp-volant, qui n'a jamais passé dix mille hommes, il a perpetuellement battu les armées du Grand-Seigneur, dont la moindre estoit composée de trente mille Soldats, & quelques-vnes alloient jusques à soixante & dix mille. Aussi auoit-il accoustumé de dire, *Que celuy-là n'estoit pas bon Capitaine, qui auec vn Camp-volant ne se deffendoit contre les plus grosses puissances, pourueu qu'il connust le pays, où il auoit à combattre.* Sertorius & Spartacus le suyuirent, à mon aduis, de bien

prés en cette nature de gloire. Car n'ayant jamais eu de forces completes, ils firent teste fort long-temps à la plus victorieuse Nation du monde, & ne cederent à la fin que par vne espece d'oppression trop inégale. Tel fût encore Eumenés parmy les Anciens; & tel a esté n'aguere dans les troubles d'Allemagne le redouté Mansfeld, qui joignant l'addresse au peu de moyens qu'il auoit, a fait subsister, combattre, & retirer plusieurs fois ses soldats d'vne façon du tout extraordinaire. Mais c'est trop nous arrester, pour verifier par les Exemples ces deux veritez, qu'Esope nous veut enseigner dans le combat du Tygre contre l'Homme, à sçauoir que les plus meschans rencontrent souuent leurs Maistres, & que l'Industrie est ordinairement victorieuse de la Force, pourueu toutesfois qu'elle soit accompagnée d'vn bon Courage. Car en ce cas-là on auroit plus de raison de l'appeller Supercherie, qu'Adresse loüable, & permise aux Hommes valeureux.

Fin de la nonante-septiesme Fable.





FAB. XXCXVIII.

Des Taureaux, & du Lion.



Vatre Taureaux firent vne Ligue pour leur commune conſeruation, & reſolurent entr'eux de ne s'abandonner iamais en quelque danger qu'ils fuſſent. L'effet en fût tel, que le Lion qui les voyoit paiſtre, n'oſa iamais les attaquer enſemble, quelque grande faim qu'il euſt. Pour en venir donc à bout, il trouua moyen, premierement de les ſeparer par belles paroles, puis d'attaquer chacun d'eux à part; ſi bien que de cette façon il luy fût aiſé de les mettre tous en pieces l'vn apres l'autre.

Remarque ſur la nonante-huictiéme Fable.

L'Vnion de ces quatre Taureaux, qui aſſemblent leur force pour reſiſter au Lion, & ſont inuincibles par le moyen de leur bonne Intelligence, contient vne Allegorie aſſez commune, & que nous auons déja veuë plusieurs fois dans les Diſcours precedens. Ie ne m'arreſteray donc pas dauantage ſur cette matiere, pource que ie croyrois eſtre ennuyeux au Lecteur, quand meſme i'allegue rois des choſes tout à fait nouuelles & inouyes. Car non ſeulement les paroles & les penſées qui n'ont rien de different, déplaiſent en la redite; mais encore les moins difficiles ſe rebuttent par la veuë d'vn meſme ſujet qui ſe preſente, & s'imaginét n'en auoir pas eſté ſuffiſamment inſtruicts. Laiſſons doncques en arriere vne verité ſi manifeſte, apres auoir donné cét Eloge à la Concorde; Qu'elle eſt entierement bien ſeante & vertueuſe, qu'elle eſtablit les maiſons, augmente & affermit les Empires, repouſſe les Forces eſtrágeres, maintient les inteſtines, rend les hommes ſociables, & perfectionne les Arts; bref, qu'elle eſt le plus deſirable bien, qui ſe puiſſe rencontrer parmy les mortels.

Fin de la nonante huictieſme Fable.


99. DV SAPIN ET DV BVISSO



FAB. XXCXIX.

Du Sapin, & du Buiſſon.

L'On tient qu'autresfois le Sapin s'eſtant mis à mépriſer le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & diſoit en outre, qu'il ſeruoit à la ſtructure des Palais, & à faire des maſts aux nauires; au lieu que le Buiſſon vil & abjet n'eſtoit bon à rien. Mais la reſponſe qu'il en reçeut fut telle; *Orgueilleux Sapin, à ce que ie voy, tu ne manques pas de vanité à publier ce qu'il y a de bon en toy, ny d'inſolence à te mocquer de mes maux; Mais que ne parles-tu auſſi bien de ton malheur particulier,*

& de ma bonne fortune? Car, ô miserable que tu és, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coups de coignées, combien voudrois-tu donner, pour estre semblable à moy, & en aussi grande seureté?

Discours sur la nonante-neufuiéme Fable.

LA Moralité de cette Fable n'a pas esté moins souuent touchée cy-dessus, que celle de la precedente; tellement que ie pourrois à bon droict me dispenser de la renouueler icy. Toutesfois la matiere en est si plausible, qu'il ne sera pas mal à propos d'en redire en passant quelque chose. Elle nous enseigne donc, que la Mediocrité des Biens est de beaucoup preferable à la Richesse & à la grande Condition. Ce qui peut estre verifié par plusieurs raisons; & premierement l'on en doit alleguer vne, reçeuë dans toutes les Escoles des Philosophes, à sçauoir que ce qui est Mediocre, est de soy plus excellent que ce qui est Extréme. Cela se prouue par toutes les Inductions des choses creées; par la commune Opinion des personnes qui ont tant soit peu de sens-commun; comme aussi, par les

les Prouerbes, & par les Raisons. Car l'on ne peut mettre en doute que l'excez ne soit nuisible, au lieu que la Mediocrité est vne chose commode à la nature du monde, & particulierement à celle des Hommes. Que si l'on m'objecte qu'il y a certaines Qualitez, dont il est impossible d'estre pourueu auec trop d'auantage; à cela ie respondray, que quand i'ay voulu loüer les Establissemens mediocres, ie n'ay pas entendu parler des Vertus intellectuelles, comme peuuent estre la Sagesse, la Prudence, le Sçauoir, & la Religion, desquelles i'aduouë, auec Aristote, qu'on ne sçauroit iamais auoir vne trop ample possession, veu l'excellence de leur nature. Or cela ne se peut pas dire des Richesses, qui sont le sujet de ce Discours, pource que la jouyssance en est materielle, & partant, selon nostre opinion, l'Excez en peut estre vicieux. C'est icy la premiere raison dont ie me sers à prouuer, que la Mediocrité est preferable à l'excez du Bien, à sçauoir la dignité mesme de la chose mediocre. La seconde sera tirée du danger qu'apporte l'vn, & de la parfaite asseurance que l'autre nous donne.

Ie dis donc, que l'estat de la Richesse immoderée est pernicieux à l'Homme, autant qu'vne chose le peut estre, c'est à dire, à l'Ame & au Corps tout ensemble. Pour ce qui est de l'Ame, on m'aduouëra que le Vice en est la ruine, dautant qu'elle n'a rien de contraire que cela. Elle ne craint ny le feu, ny l'eau, ny les tortures: Sa nature est au dessus de toute souffrance corporelle: rien ne la peut subuertir que le Peché, ce qui est non seulement vne opinion du Christia-

nifme, mais encore de la Philofophie Morale, dont i'appelle à témoins les Peripateticiens, le Maiftre defquels a mis l'Ethique au plus haut poinct où puiffe arriuer cette Science dans l'opinion des Hommes. Comme il eft donc vray, & par nos maximes Chreftiennes, & par celles mefme des Payens, que rien n'eft fi pernicieux à l'Ame que le Vice; Auffi faut-il neceffairement qu'on m'aduouë vne chofe que la Philofophie nous enfeigne, à fçauoir que le Vice gift en l'Excés. D'où il eft aifé de conclure, que toute Richeffe eft dangereufe à nos Ames. Car, de grace, qui nous portera mieux dans l'Excez que l'Excez mefme? Comment nous apprendra la Moderation vne chofe qui de fa nature eft dereglée? Comment le trop & le fuperflu feront-ils compatibles auec la Mediocrité? C'eft la fur-abondance des Richeffes qui fait les magnifiques feftins, & par confequent c'eft le precipice de la gueule. Car la Puiffance eftant émeuë par l'Objet, il eft prefque impoffible d'eftre perpetuellement parmy les bonnes tables, de voir des viandes exquifes, d'ouyr les chanfons des Beuueurs, & de les confiderer dans le vin, comme dans leur Element, fans eftre induit à les fuiure, & à s'accommoder à leur Vice, du moins par Imitation, quand nous les aurions en horreur par Nature.

Que s'il eft queftion maintenant de venir à l'Impudicité, y a-t'il rien qui nous y porte auec tãt d'excez, que la Richeffe fans bornes? N'eft ce pas elle qui corrompt les chaftetez, qui remplit la couche d'vn Mari d'opprobre & d'ignominie? qui a le pouuoir de feduire les Vierges

de renflammer les Veufues ? & de penetrer iusques dans les lieux les plus honnestes, pour essayer à les rendre infames? Bref, n'est elle pas vn Charme presque infaillible, pour vaincre la resistance des plus retenuës ? Quel moyen y a-t'il donc de se tenir ferme dans la Vertu, & d'auoir vn moyen presque asseuré de pratiquer si delicieusement le Vice? Que s'il faut parler de la Vengeance, Celuy qui se trouue Riche, n'a-t'il point beaucoup de peine à s'en exempter? Ne sçait-il pas qu'il luy est aisé d'apposter des Assassins? de faire preparer des drogues enuenimées ? d'enfoncer des portes ? de mettre en embuscade vn bon nombre de Satellites ? & bref, d'armer par maniere de dire, toutes les Furies à son secours? Apres tous ces Actes, qui sont veritablement tragiques & formidables, s'il ne tient qu'à diuertir la punition du Crime; Bon Dieu ! combien y a-t'il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire dépend ? Combien d'inuentions pour gagner de faux Témoins ? Et combien de tours de souplesse, pour destourner les poursuites des parens mesmes ? Auec tant d'appas qui portent au Vice, de quelle extraordinaire Vertu faut-il estre doüé pour s'en abstenir ?

Viendrons-nous maintenant à l'Orgueil? Y a-t'il au monde vne plus grande ostentation que celle des Riches ? Ne veulent-ils point s'égaler à Dieu, tant seulement à cause de leurs thresors ? Ne sont-ce pas eux qui ont fait bastir les Tours de Babel, les Pyramides d'Egypte, les Colosses, les Mausolées, les Ponts, les Palais, & les Arcs triomphaux ? Et tout cela,

qu'eſt-ce autre choſe qu'Orgueil & que Vanité ? D'où vient la longue ſuite des Pages & des Gentils-hommes ? d'où l'éclat des liurées, des habits pompeux, de l'or, de la pierrerie? D'où vient, dis je, tout cela, ſi ce n'eſt de la Richeſſe ? Ne voyons-nous pas d'ordinaire qu'elle fait prendre à dédain tout ce qui eſt au deſſous d'elle, & que les hommes puiſſans ne rendent de l'honneur aux autres, qu'à proportion qu'ils reculent ou s'auancent en leur condition? Voylà donc qu'ils ont dans leurs mains vn Inſtrument d'Orgueil : Voylà qu'il eſt mal-aiſé d'eſtre Humble, & trop bien partagé de la Fortune. Paſſons à la Conuoitiſe meſme; En qui eſt-elle plus forte, qu'en l'eſprit des Riches ? Qui eſt plus auare, & plus en haleine qu'eux ? Aſſeurément tous leurs moyens ſont autant de pieges, pour s'enrichir dauantage. C'eſt par eux qu'ils dreſſent des embuſches au Bien d'autruy, & que s'augmente l'inſatiable deſir qu'ils ont des treſors, & de ſe rendre maiſtres abſolus de tout ce qui leur en fait naiſtre l'enuie; Il faut auoir attrapé la mine auant que l'épuiſer. Car comme dit fort à propos vn ancien Poëte.

En ce malheureux ſiecle on ne donne qu'aux Riches.

Si ie déduiſois icy toute la ſuite des Vices, il me ſeroit fort aiſé de prouuer combien la Richeſſe y eſt plus panchante que la Mediocrité; Ce que ie monſtrerois en effet, ſi ie ne craignois d'eſtre ennuyeux au Lecteur. Mais afin d'obtenir la loüange de la Briefueté, au défaut de celle de l'Eloquence, ie laiſſeray là cette Induction, & viendray à quelques Exemples.

Les plus riches hommes de l'Antiquité doi-

uent estre considerez, ou comme Souuerains, ou comme Particuliers. Si comme Souuerains, Cresus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonosor, Alexandre, Neron, Heliogabale, Sardanapale, Darius, Candaules; Xerxes, & autres semblables, ont esté, sans doute, les plus opulens, & les plus Vicieux aussi. L'vn viuoit en Vsurpateur, & l'autre en Auare; l'vn dans les delices, l'autre dans les débauches les plus infames; & mesme il s'en est trouué plusieurs qui ont eu conjoinctement toutes ces mauuaises qualités. Au cõtraire, les Souuerains mediocrement riches, comme les Roys de Sparte, & les premiers de toutes les Monarchies, ont eu d'ordinaire plus de Vertu, & mieux merité l'amour des Peuples, joincte à l'estime des Sages. Que si maintenant l'on considere les Riches comme Particuliers, il se trouuera qu'vn Crassus, vn Apicius, vn Cabrias, & autres semblables, ont esté presque tous débordez en leurs Mœurs, & en leur insatiable Conuoitise; Au lieu qu'Epaminondas, Phocion, Aristides, Fabricius, Cincinnatus, Fabius-Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, n'auoient presque pas dequoy s'entretenir.

Mais ie pense que nous auons suffisamment prouué, que la Richesse excessiue est dangereuse, quant à l'Ame. Voyons maintenant s'il n'est point vray qu'elle ne haste pas moins la ruine du Corps. Il n'y a point de doute qu'il faut que le Corps perisse, dautant qu'il est materiel, & par consequent corruptible. Mais il est certain aussi que la Nature en abhorre la destruction, & qu'elle haït ou doit haïr ce qui l'aduance au de-

çà des bornes ordinaires de la vie. Nous ne deurions donc pas beaucoup aymer les Richesses, puis qu'elles sont les pernicieuses sources des débauches, qui perdent nostre santé. Car ou nos iours sont abregez par la violence qu'on nous fait, c'est à dire par le meurtre & l'effusion du sang, ou ils le sont par l'Intemperance. Or ces deux sortes d'inconueniens sont beaucoup plus frequens à l'homme riche qu'au pauure, & par consequent la Richesse est plus ruineuse au corps, que la Mediocrité.

Quant à la derniere partie de cette proposition, à sçauoir que l'Opulence est la Mere des Excez ; ç'a esté le prouuer suffisamment d'auoir dit, qu'elle produit tous les Vices. Car l'extréme Impudicité, la Gourmandise, l'Yvrongnerie, & tels autres débordemens, sont tellement nuisibles à nostre Nature, qu'il est presque impossible d'en vser, & de vieillir. Aussi voyons-nous que la Goutte, le Calcul, l'Hydropisie, l'Apoplexie, & semblables Monstres de maux, n'ont pris naissance que chez les Riches; Et peut-on bien dire que l'heureuse Mediocrité seroit pour iamais exempte de ces miseres, si elles ne nous estoient transmises de nos Ancestres voluptueux.

Il ne reste maintenant qu'à faire voir que les Riches sont plus sujets à la mort violente que les Pauures : ce que ie monstreray succinctement par cette diuision. Telle espece de mort nous peut estre donnée par les Grands, par les petits, ou par nos égaux. Or ces trois sortes de gens s'enflamment plus aisément contre les Riches, que contre les Mediocres, estant verita-

ble que les Grands les attaquent par Soupçon, les Petits par Insolence, & les Esgaux par Enuie. A quoy s'il faut joindre les raisons, nous n'auons seulement qu'à jetter les yeux sur les Histoires presentes, & sur les passées, où nous ne verrons guere qu'vn Homme extrémement riche, ou Ambitieux, soit venu jusques à vne douce & paisible vieillesse. Mais c'est trop discouru de cette matiere: passons à vne autre moralité.

Fin de la nonante-neufuiéme Fable.




100. DV PESCHEVR ET DV PETIT POISSON.



FABLE C.

Du Pescheur, & d'vn petit Poisson.

VN petit Poisson se voyant pris par vn Pescheur, le prioit instamment de le rejetter dans l'eau, luy remonstrant, qu'il ne faisoit que sortir du ventre de sa Mere; qu'estant si peu de chose, il ne luy pouuoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reuiendroit à l'hameçon de son bon gré. Mais le Pescheur inexorable à tous ces discours; *Mon amy*, luy dit-il, *ie ne suis pas d'aduis de me laisser échaper des mains vne proye asseurée, quelque petite qu'elle puisse estre. Ie sçay ce*

que i'ay, mais non pas ce que ie dois auoir, & n'achepte iamais l'Esperance à prix d'argent.



Discours sur la centiéme Fable.

TOus les Hommes sont bien d'accord auec ce Pescheur, quant aux choses perissable & caduques; à sçauoir qu'il ne faut pas quitte vn petit gain qui est asseuré, pour l'espoir d'v incertain, quelque grand & aduantageux qu' puisse estre. Le Soldat le plus ambitieux d monde, ne laissera pas en arriere vne charge d Capitaine, qui luy tombera toute acquise en tre les mains, pour attendre auec incertitude celle de Mareschal de Camp, ou de Colonne. L'Amant aura de la peine à se resoudre de quit ter la possession d'vne Beauté mediocre, sur l poinct mesme qu'elle se voudra donner à luy pour l'attente d'vne plus belle acquisition. L Marchand en fera de mesme touchant son nego ce, & se tiendra tres-volontiers au gain pre sent, plustost que d'aller suiure vne aduantur incertaine, & béer apres la conqueste d'vn bie inconnu. Bref, parcourons les Estats, les âges & les conditions des Hommes, & nous trou uerons sans doute, qu'on a plus de plaisir

s'asseurer la possession d'vn gain mediocre, qu'à s'égarer vainement apres vne entreprise incertaine. Mais nul n'est de cét aduis pour les choses grandes & immortelles, c'est à dire pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui vueillent accepter le perdurable repos, qu'on nous y prepare, au prix de quitter des pretentions, non seulement petites, mais encore mal asseurées. Nous croyons bien tous que les dons du Ciel ne se corrompent jamais : nous sçauons qu'il y a là haut vne felicité qui surpasse toutes les autres ; qu'elle est incapable de fin, de dégoust, & de rallantissement. Bref, nous sommes tres-asseurez qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à seruir Dieu. Au contraire, nous voyons tous les iours par épreuue, que les Biens temporels sont de penible acquisition : qu'il faut suer, courir, combattre, choquer l'vn & l'autre, offenser plusieurs personnes, cajoler, faire la Cour, & se distraire de la Vertu, pour les acquerir. Qu'au reste, la possession en est necessairement limitée par la mort, joinct qu'on ne les garde pas toûjours iusques-là ; Et toutesfois, ô malheur deplorable ! au siecle où nous sommes il ne se trouue presque personne qui fasse élection du meilleur, & qui pour embrasser la certitude des choses éternelles, laisse le soin des perissables. Que si quelques-vns le font, comme les Religieux & les vrais Deuots, l'on peut dire asseurément que le nombre en est fort petit, à comparaison de l'estrange multitude des Aueuglez, & des mauuais Marchands.

Miserables, & mal-aduisez Mortels ! Où

courez-vous ainsi folement? Où vous condui
vostre fureur precipitée? Y a-t'il quelque cho
se dans le monde, où vous trouuiez assez d
charmes pour la preferer au Ciel? Aymez-vou
la Vengeance? Elle appartient à Dieu. Vou
sçauez qu'il se l'est reseruée; En luy elle est ju
ste, en vous elle est vicieuse: Il ne la peut fair
que bonne, vous ne la pouuez faire que mes
chante: Vous estes Interessez, il est Libre
Vous estes Parties, il est Iuge. D'ailleurs, la Vê
geance n'est pas vn Bien solide, ny qu'il faill
pourchasser auec tant d'ardeur; ce n'est qu'vn
action que vous appellez douce, & qui vou
remplit mille fois d'amertume. Si vous vou
estes vengez, vous deuez attendre le retou
aussi; Il est à croire qu'on se vengera de vos ven
geances, & que ce ne sera pas vn Homme seul
mais vne Race entiere. Les amis de cette race
& les amis de leurs amis vous courront sus, aus
quels comment pourrez-vous resister? Est-c
là vn Bien preferable aux promesses de Dieu
qui offre le pardon, si vous pardonnez, & vou
prepare des douceurs infinies, si vous abandon
nez celle là, qui est de courte durée, & qui vou
cause mille remords? De plus, auec la certitud
que vous auez de vous repentir en terre de l
Vengeance, & d'estre recompensez au Ciel d
Pardon, dites-moy, ie vous prie, estes-vou
asseurez de la pouuoir mettre en execution? C
faux Bien que vous recherchez, n'est-il pas aussi
mal-aisé en son acquisition, qu'il est court en
sa durée? Est-il impossible que celuy que vous
pensez tuër ne vous tuë, ou du moins qu'il ne
se garantisse de vostre haine, quand mesme vous

a prendriez auecque supercherie, qui est vne
hose execrable parmy les gens de courage?
Combien en voyons-nous tous les iours qui s'é-
happent d'vne embusche, ou d'vn assassinat,
ontre les apparences humaines?

Mais venons à vos autres passions. Qu'est-
e qui vous charme tant dans le monde? Est-
e l'amour d'vne Femme? O miserable! vous
pouuez-vous asseurer de la conquerir? Si vous
stes riche, elle aymera mieux les pistoles d'au-
ruy que les vostres. Si vous estes beau, riche,
& discret, elle aura pour vous vne auersion na-
urelle. Que si vous auez toutes ces conditions
oinctes au bon-heur de luy estre agreable, il
duiendra, peut-estre, qu'elle sera chaste, &
qu'elle moderera son humeur par la continence.
Mais pour venir au poinct de la jouyssance,
supposons que vous la possediez, pensez-vous
que ce plaisir vous dure long-temps, sans estre
alteré par le dégoust, ou par sa legereté? Y eust-
il iamais vne intelligence, depuis qu'on se mes-
le d'aymer, qui ait continué iusqu'à la mort?
Et quand mesme cela seroit, cette durée, quel-
que longue qu'elle fût, pourroit-elle bien estre
appellée vn moment, au prix de l'Eternité?
Nenny, sans mentir; Et cette seule considera-
tion doit suffire, pour vous faire haïr entiere-
ment vne chose que vous aymez auec trop de
passion.

Venons maintenant aux Richesses, & aux
Charges; Quand vous les pretendez, c'est ou
par merite, ou par bonne Fortune. Si par ce
premier, difficilement y pourrez-vous parue-
nir, puisqu'aujourd'huy l'on donne tout à la

Faueur, & rien au Merite, & qu'il semble qu
ce soit vn obstacle au Bien, que d'en estre ex
trémement digne. Voyez dans la poussiere vn
infinité de gens, dont la gloire deuroit arriue
iusques au Ciel. Voyez porter la picque dan
les Compagnies à des Soldats plus aguerri
que leur Maistre de Camp. Voyez plusieur
bons Esprits exposez à la risée publique, dé
chirez, persecutez, necessiteux: Bref, voye
presque toûjours la probité sans honneur, &
sans récompenses. Que si vous pretendez à ce
Charges par vostre bonne Fortune, que sça
uez-vous si elle ne se rendra point mauuaise, &
tout à fait contraire à vos projets trop ambi
tieux, & trop vastes? N'auez-vous pas ou
dire qu'elle a le visage doux & seuere aussi? Qu
vous fait esperer qu'elle s'aydera plustost d
l'vn que de l'autre? N'est-ce pas se flatter, qu
de le croire trop facilement? Mais ie suppos
que vous soyez asseuré d'auoir la Charge o
vous aspirez; il ne faut que le moindre capric
d'vn Grand, de qui vous releuerez, pour vou
mettre aussi bas qu'auparauant. Vous pouue
faillir en vostre conduite, & par consequen
estre depossedé; Et quand cela ne seroit pas, l
Fortune n'est elle point assez puissante pou
vous oster vostre bien? Mal-aduisé que vou
estes! Il ne faut qu'vn embrasement, pour re-
duire en cendre vos belles maisons. Le débor-
dement d'vn Ruisseau vous peut oster vos he-
ritages: les procés & les faux témoins sont ca
pables de vous appauurir. Bref, si les moindre
accidens vous priuent de ce que vous aymez l
plus; comment pourrez-vous croire certain

a possession de vostre grandeur, & la preferer
celle de l'Eternité ? Que desirez-vous encore,
Insensez ! quelle sera la chose assez precieuse
our vous faire éloigner du Ciel ?

Ie voy bien qu'il me reste à destruire le prin-
ipal de vos charmes, qui est la Gloire. Mais
elle-là mesme, ne l'appellez-vous pas Vanité?
ue me direz-vous pour excuser vostre aueugle-
nent ? Est-ce qu'elle peut estre acquise auec
ertitude, pource qu'elle est compagne de la
Vertu ? Est-ce qu'elle est de longue durée, à
ause qu'elle suruit à nostre mort? Mais ie trou-
e l'vne & l'autre de ces excuses aussi friuoles
que la Gloire mesme. Car pour la premiere, à
çauoir la certitude, ne voyez-vous pas vne in-
inité de bonnes Actions à qui l'on ne donne
ucune loüange; au lieu qu'il y en a quantité de
meschantes que l'on vante bien hautement,
comme si la memoire en deuoit estre immortel-
le? Les injustes Conquestes des Royaumes, les
Vsurpations illegitimes, & les grands brigan-
dages des plus Puissans, sont tous les iours païez
auec des Triomphes, des Obelisques, des Arcs,
des Temples, des Hymnes, des Odes, & des
Histoires, où tout au contraire la vraye & so-
lide Honnesteté n'est recompensée ordinaire-
ment que de mépris & de blâme.

D'ailleurs, combien pensez-vous qu'on ait
ignoré de belles choses, qui seront à iamais in-
connuës à la memoire des humains? Combien
a-t'on supprimé de mots remarquables, & d'il-
lustres actions? Certes, il n'est pas à croire que
de tant de milliers de personnes, qui ont vécu
depuis la naissance du monde, non seulement en

Europe, mais dans les Royaumes estrangers, il n'y ait eu que cette poignée d'honnestes gens, dont les Historiens nous ont parlé. Croyez moy, les grands hommes n'ont point esté connus parmy nous, non pas mesme tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez, que le Soleil void tous les iours, dont nous ignorons possible le nom; à plus forte raison doncques ignorons-nous les Hommes particuliers. Que si cela est, qui peut dire que la Gloire soit infaillible à la Vertu? Ie laisse à part la malice des Calomniateurs, les brigues & les parties qui se font, pour estouffer les belles Actions, l'enuie des Concurrens, las corruptions des Historiens, & bref vne infinité d'autres choses, qui sont toutes capables de nous oster vne legitime Gloire. Venons encore au faux espoir de sa durée: ne la perd-on iamais en sa vie? ne peut-on pas décheoir de la reputation, sans auoir mesme failly? N'est-elle pas iournaliere, comme vne Beauté que le moindre Accident peut changer, & mesme destruire? Nous accompagne-t'elle iusqu'au tombeau? Certes plus elle est specieuse, plus elle est ternie au moindre sujet que nous en donnons. Il est d'elle comme des belles glaces, & des cristaux, que la moindre vapeur obscurcit plus que les mediocres & les communs. Supposons neantmoins qu'elle viue tant que uous viuons; C'est asseurément vne tres-petite chose qui dure; mais apres la mort ce n'est du tout rien. On a beau se picquer de rendre immortel son nom en depit des Parques & des tenebres: tous ces contes sont Poëtiques & Fabuleux; la vraye Gloire

Gloire n'eſt perdurable qu'au Ciel, & par conſequent celle du monde n'eſt à proprement parler qu'vne ombre, & vne fumée. Puis donc que la poſſeſſion des Biens celeſtes eſt incomparablement plus certaine que celle des temporels, iugeons maintenant à quoy nous ſommes obligez, & par le deuoir de vrais Chreſtiens, & par tant de hautes promeſſes que Dieu nous a faites, au prix deſquelles toutes les douceurs du monde ne ſont qu'amertume.

Fin de la centiéme Fable.





FABLE CI.

De l'Auare, & de l'Enuieux.

IVpiter importuné par deux hommes, dont l'vn eſtoit Auare, & l'autre Enuieux, enuoya vers eux Apollon, pour ſatisfaire à leurs communes prieres. Il leur permit donc de ſouhaitter à leur aiſe tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'vn demanderoit, l'autre le receuroit doublement. L'Auare fût longtemps irreſolu, pource qu'il ne croyoit pas qu'on luy en pût iamais aſſez donner. Mais enfin, il demanda pluſieurs choſes que ſon Com-

pagnon receut au double. En ſuite dequoy l'Enuieux requiſt que l'vn des yeux luy fût arraché, eſperant par ce moyen que l'Auare perdroit tous les deux.



Diſcours ſur la cent & vniéme Fable.

VOicy le portraict de deux vices eſtrange & inſupportables, à ſçauoir l'Enuie & l'Auarice, qui ont eſté compris à deſſein ſou vne meſme Fable, pour donner à entendre qu'il vont le plus ſouuent l'vn auecque l'autre, & qu'il eſt mal-aiſé d'aymer obſtinément les Richeſſes, ſans enuier ceux qui les poſſedent e abondance. Les Vertus de l'Ame ſont des bien trop charmans & trop nobles, pour eſtre le ſujets de l'Enuie. Ils le ſeroient pluſtoſt de noſtre émulation, qui eſt vne Vertu par laquell nous ſõmmes pouſſez à nous rendre auſſi gen de bien, & auſſi grands Hommes que les autres Mais quant à l'Enuie, elle n'a pour but que le Biens exterieurs, & ſouhaitte non ſeulemen de les poſſeder comme tels; mais encore d'e priuer autruy, choſe execrable & maudite Eſope a donc eu raiſon de la joindre à l'Auarice

pour la conformité qu'elles ont ensemble, au moins quant à l'object de la passion. Mais auec plus de raison encore il a fait interuenir Apollon, pour faire droict sur la requeste des deux Suppliants, voulant donner à entendre l'humeur de l'vn & de l'autre.

Il n'est pas besoin icy de discourir plus longtemps de l'Enuie, à cause que nous auons déja traitté de cette matiere. Tellement qu'il suffira que nous disions quelque chose de l'Auarice, afin de ne rien obmettre de considerable, dans la reprehension, & le blâme de tous les Vices. L'Auarice est vn soin démesuré d'acquerir des Biens, procedant ou d'vne extréme peur d'en auoir faute, ou de l'amour déreiglée que l'on porte aux Richesses. Quelque accroissement qu'elle prenne par le Temps, elle n'est au commencement qu'vn foible & mediocre desir, qui s'accroist par la possession des choses, & deuient grand à mesure qu'il est abreuué. Pour cela mesme les Anciens l'ont presque tous comparée à la soif de l'Hydropique, qui s'augmente tant plus il boit, croyãt se desalterer, iusqu'à ce qu'éfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, selon la complexion, ou l'humeur qui predomine en eux, sont plus sujets à ce Vice les vns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car estans naturellement sujets à la peur, ils apprehendent sans cesse d'auoir faute de bien, & se proposent à tout moment l'image de la Necessité comme vne chose effroyable. Ils craignent d'ordinaire que tout leur vienne à manquer : Ils se méfient de toutes les entreprises : ils soupçonnent toutes les per-

ſonnes: bref ils ne reſpirent qu'apres le gain, pour le peu d'eſperance qu'ils ont en la Fortune. C'eſt à cauſe de cela qu'Ariſtote dit, que les Vieillards ſont d'ordinaire plus auares que les autres, pource qu'ils ont le ſang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuiſſance d'acquerir. Quant aux Bilieux, & aux Sanguins, ils diſſipent & donnent abondamment, dautãt que leur naturel ardant & vigoureux leur fait croire toutes choſes faciles, & les porte vertement aux plus hautes entrepriſes. Ils s'aſſeurent ſi fort en la Fortune, qu'ils font des partages dans leur ame des biens qu'ils n'ont pas encore acquis, & qu'ils n'acquerront iamais. En vn mot, ils ne manquent ny de Confiance ny d'Eſpoir; mais ils départent genereuſement le leur, ſous l'attente de plus grandes choſes. De cette nature il falloit aſſeurément que fut Alexandre, lors que partant pour la conqueſte de l'Aſie, il diſtribua tout ce qu'il auoit à ſes amis, & ne ſe reſerua que l'Eſperance. Tels, ou approchans, Ariſtote veut que ſoient les ieunes hommes, à cauſe de la chaleur de leur temperament, qui deuore & engloutit tous les plus hauts deſſeins, & ignore pour l'ordinaire toutes les craintes.

Or pour reuenir à l'Auarice, elle ne donne point de repos à ſon Patient. Il cherche iour & nuict des inuentions pour accroiſtre ſon treſor: Il veille, & s'afflige, il s'arrache tes cheueux, & tout cela pour l'acquiſition d'vn vil metail, regardant pluſtoſt ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a déja gagné, & ne jouyſſant iamais du fruict des peines paſſées, mais ſe propoſant toûjours les futures. C'eſt l'Auare qui s'eſt le pre-

mier hazardé sur les Mers, pour transporter les riches denrées d'vn lieu en vn autre, & chercher par le trafic l'augmentation de son bien. Les Poëtes nous ont iudicieusement figuré cette verité par la Conqueste de la Toison d'or, où le Nautonnier Tiphis fût à leur opinion le premier de tous les Hommes, qui osa se commettre à la mercy de la Mer, & fier à vn peu de bois l'esperance de son salut. Son exemple a rencontré depuis ce temps là tant d'Imitateurs, qu'en quelque âge que ce soit, il ne se trouuera point de Peuple bien policé, qui n'ait hazardeusemét trauersé les Mers, pour s'enrichir parmy les Nations estrangeres. Mais depuis six vingts ans en çà, cét Exercice s'est tourné en Fureur, voire iusques à tel poinct, qu'on s'expose auiourd'huy à des havres inconnus, on s'assujettit en idée des Peuples que l'on n'a iamais veus; & qui possible n'ont iamais esté, on queste des terres nouuelles; l'on fend les glaces du Nort & du Sud : l'on visite les Moluques, au hazard de passer deux fois la Zone Torride. Bref, l'on ne craint ny vague ny tourbillon, pour amonceler quelques onces d'vn chetif metail.

I'obmets le Commerce que l'on fait par Terre, qui n'est pas moins dangereux, ny moins penible aussi que cét autre. L'on passe tous les iours les Alpes & les Pyrenées auec des mulets: on s'astraint aux petites iournées de ces Animaux chargez : on s'expose au hazard des voleurs & des maladies: on essuye le Soleil, les vents, les pluyes, & les tonnerres : on quitte la chere & agreable Patrie: on va parmy les deserts de l'Arabie querir l'Encens & la Canelle:

on eſt contraint de porter dans des cuirs de bœuf l'eau que l'on doit boire : on s'aſſemble au nombre de quinze ou vingt mille contre l'inuaſion des Maſſagetes : enfin on ſouffre des peines indicibles, pour la trompeuſe eſperance d'vn peu de richeſſes. O la fole & aueugle imagination des Hommes ! Ils confeſſent tout haut que le Bien n'eſt deſirable que pour la vie ; & toutesfois, ils hazardent mille fois la vie pour le Bien. Ils veulent acquerir pour ne mourir pas de faim, & meurent de meſaiſe pour acquerir. Ils preferent l'acceſſoire au principal, la circonſtance à la choſe, & vn vil accommodement de la vie à la vie meſme. Mais encore, ô bon Dieu ! de quelque nature que l'on ſe figure cét accommodement, n'eſt-il pas imparfait, & non neceſſaire? Quand ils ont aſſemblé des threſors par leurs voyages, en viuent-ils en paix ? dorment-ils plus à leur aiſe ? & ont-ils moins d'inquietude, que lors qu'ils ne iouyſſoient que du ſimple heritage de leurs Peres ? Nenny ſans doute. Car ils ſont bourrelez du ſoin d'en acquerir dauantage, & de conſeruer ce qu'ils ont gagné ſi peniblement. Il leur déplaiſt d'eſtre vieux, pource que cela leur oſte le moyen de retourner à leurs courſes. Ils maudiſſent le repos de la Patrie, & deſtinent leurs enfans à faire vne vie auſſi tumultuaire que la leur.

Mais cela n'eſt encore rien, au prix des extremitez où nous reduit l'Auarice. Elle nous fait deuenir trompeurs, meſchans, parjures, & quelquesfois meſmes aſſaſſins. Ne voyons-nous pas tous les iours quantité de gens, qui pour s'enrichir du Ieu, apoſtent de faux dez, font

des tromperies aux cartes, mentent, blaſphement, & corrompent les aſſiſtans ? Ne voyons-nous pas beaucoup d'Auares litigieux, qui ſuſcitent à leurs Voiſins des procez injuſtes, pour ſe faire adjuger leurs Heritages, ſe ſeruant pour cela de faux Témoins, & de preuues illegitimes ? N'y en a-t'il pas encore qui déguiſent impunément la monnoye Royale, & impriment au faux or la marque de leur Souuerain ? Les Princes meſmes combien ont-ils de Miniſtres & d'Officiers, qui n'ayans pour but que leur intereſt propre, tiennent pour indifferent celuy de leur Maiſtre, & font leurs delices de la ſubſtance & du ſang des pauures ſubjets ? En cela mille fois plus inhumans que les Cannibales, pource que leur ardente Auarice les aueugle de telle ſorte, qu'il ſemble à leur imagination que la Richeſſe doiue eſtre plus precieuſe à l'Hõme que la Vie. Il y a bien plus encore en nos débordemens : l'inſatiable conuoitiſe d'acquerir nous porte iuſqu'à égorger nos proches & nos amis, & nous fait violer inhumainement le droict de Parentage & d'Hoſpitalité, pour nous ſoüiller du ſang des noſtres. Ce fût elle qui mit le poignard dans la main de Polymneſtor, pour tuer l'innocent Polydore, que Priam luy auoit remis, afin de le conſeruer, & de faire reuiure en luy les eſperances de Troye, en cas que toute la Race demeuraſt accablée de la fureur des Grecs. Ce Perfide neantmoins, ſans mettre en cõpte la confiance du Pere, ſans craindre la punition de Iupiter Hoſpitalier, & ſans ſe reſſouuenir du droict des Gens, fit cruellement mourir le petit

Polydore, & l'enterra dans la Greue, vis à vis des riuages paternels. A propos dequoy Virgile a raiſon de s'eſcrier,

Cruel Demon de l'Or, dont le cœur eſt battu,
A quelle extremité ne nous obliges-tu!

Pareille fût l'aduanture de ces deux Amis, qui voyageans enſemble par toute le Grece, arriuerent de hazard en vne Ville, où ils furent contraints de ſe ſeparer, à cauſe que l'vn des deux eſtoit obligé de viſiter la maiſon de ſon ancien hoſte, & de laiſſer ſon amy dans vne hoſtellerie. En ſuite dequoy il arriua que ſon compagnon fut égorgé par le Maiſtre du Cabaret, qui fit cette lâcheté, pour auoir l'or & l'argent que ſon hoſte portoit pour ſon voyage. Ie laiſſe à lire dans Valere le Grand, les trois apparitions qu'en euſt ſon Amy dans le lict, & la iuſte punition qui arriua du mal-faicteur. Tel encore fût le ſuccez du pauure Arion, que les Mariniers ne ietterent dans la Mer, qu'afin d'auoir ſes richeſſes.

Que s'il eſtoit queſtion de confirmer cette Verité par des Exemples anciens, il faudroit dépoüiller l'Hiſtoire de l'Hiſtoire meſme, & tranſporter icy des Volumes entiers, pour ne faire voir qu'vne partie des Perfidies que l'Auarice nous cauſe. Mais noſtre ſiecle nous en donne tous les iours tant de nouuelles preuues, qu'il n'eſt nullement beſoin de mandier la memoire des anciennes. Nous auons veu de noſtre âge des Freres égorger leurs Aiſnez pour la ſucceſſion; des Enfans faire mourir leurs Peres, & des Nepueux ſe défaire de leurs Oncles. Apres

cela y aura t'il quelque chose que nous trouuions estrange en la Nature? Apres cela serons-nous estonnez si l'Auarice débauche tant de Femmes? si elle seduit tant de ieunes filles? si elle interesse tant de Philosophes? si elle fait tant de pensionnaires en l'Estat d'vn Ennemy? si elle des vnit tant d'alliances? & si elle met en discorde tant de Concurrens? Certes, il ne faut pas s'estonner de cela, puis qu'elle a fait déborder des torrens de sang humain, qui ont pris leur source des actes cruels, & des homicides que l'on a veu commettre à milliers. Tesmoins les Peuples du nouueau monde, qui n'ont que trop éprouué à leur dommage, combien pernicieux & detestables sont les effets de l'Auarice. Ce n'estoit rien à ces courages ambitieux, apres auoir découuert ces nouuelles terres, de rendre esclaues tous les Mexicains, & les Perruuiens: Ce n'estoit rien d'auoir donné des batailles à Atabaliba, & pillé le Temple de Cusco, auec toutes les Villes qui estoient en ces Royaumes. Pour se contenter en leur Conuoitise, il a fallu qu'ils ayent occupé les pauures habitans de ces contrées à foüiller sans cesse dans les mines, principalement dans celles de Potosi, pour leur acquerir de l'or en abondance, aux despens de leur peine, & de leur sang mesme.

Mais laissons pour le present ces monstrueux Exemples d'Auarice, & venons au remede du mal, apres en auoir monstré l'extremité. C'est vne chose tres-facile de confondre les Auares par les raisons; mais de les ramener à la Liberalité, ce n'est pas vne entreprise bien-aisée. Quoy

qu'il s'en trouue parmy eux qui disent, que le mépris des Biens est vne Action bonne & honneste de soy-mesme, ils l'estiment toutesfois plus admirable qu'imitable. Ils sont les premiers à confesser, que l'Or est vne creature de la terre; qu'auoir des Richesses, c'est auoir des Ennemis, & que les Biens du monde ne sont pas aymables pour l'amour d'eux, mais seulement à cause de leur vsage; Qu'au reste ils ne l'ayment, & ne le desirent que pour cela. Mais quand il est question de limiter cét vsage, ils en font la taxe si haute, & si démesurée, que selon leur compte, pour estre à son aise il faudroit auoir les thresors de Cresus. A quoy ie n'ay qu'à leur opposer cette verité des Anciens, que Pybrac a ainsi tournée en François.

De peu de biens Nature se contente.

Elle ne nous a pas rendus necessaires les hauts & superbes Bastimens: Vne Cabane, qui nous deffend de l'injure du temps, est aussi commode que cela, pourueu qu'elle soit propre. Elle ne nous a pas obligés à porter de precieux habillemens, enrichis d'or & de perles. La simple laine est plus capable de nous garantir du froid, que ces riches broderies. Cette inuention n'est pas de la Nature: elle appartient proprement au Luxe. On void assez d'hommes sains & vigoureux, qui ne se couurent que du poil des Animaux, comme ceux de Noruegue & de Groenland. A quoy si l'on m'objecte que ces gens-là sont Barbares; Premierement ie mettray en question, si leur Rusticité ne vaut pas mieux que nostre Luxe. Puis i'allegueray l'exemple

des autres Peuples qui ont esté beaucoup mieux policez que nous ne sommes, comme les Lacedemoniens, & les anciens habitans de Rome, qui se contentoient d'vne simple robe.

La Nature n'a non plus besoin de viandes exquises & voluptueuses. Les premiers hommes ne se nourrissoient-ils pas de glands & d'herbages? Ils viuoient neantmoins des siecles entiers; Et nous qui inuentons tous les iours de nouueaux aprests, pour déguiser nos viandes, & qui cherchons les Espiceries à trois mille lieuës, pour échauffer nostre sang, à peine pouuons-nous attraper soixante années. Si la Natute n'a donc pas besoin d'aucune de ces superfluitez, d'où vient que nous estendons l'vsage de nostre vie à de si prodigieuses despenses? D'où vient que les Auares ne croyent pas auoir de quoy viure, que lors qu'ils ont amassé des richesses excessiues? Mais supposons que tout cela fût necessaire à nostre commodité, pourquoy ne leur voyons nous iamais mettre en pratique ce bel object de leur Conuoitise, à sçauoir l'vsage & la dépense du Bien? Que veut dire qu'ils ne bastissent aucuns Palais, qu'ils ne font point de festins, & qu'ils ne sont iamais parez richement? Ils nous ont fait accroire qu'ils n'amassoient l'or que pour s'en seruir, & toutesfois ils ne s'en seruent que pour l'amasser. Nous les rencontrons toûjours dans les ruës tous debiffez, & mal-propres, s'ils sont de condition d'estre bien vestus; à pied, s'ils sont de qualité d'aller en carrosse; mal suiuis, si leur naissance merite des

Pages; bref, il n'y a rien de si contemptible que le train de leur vie, rien de si chetif que leur habillement, rien de si mal en ordre que leurs maisons. Ils font abstinence au milieu de la Richesse: ils meurent de faim parmy l'Abondance: ils languissent aupres de l'or qu'ils adorent. La maudite Auarice qui les transporte, les tient comme Tantale au dessous d'vn arbre, sans en cueillir les pommes, & prés de la Fontaine sans boire. Elle les fait demeurer comme Midas au milieu de leur or, sans en pouuoir iouyr: ils sont affamez parmy leurs thresors, & miserables dans leurs felicitez. Ils ne possedent point leurs Richesses, mais ils sont possedez par elles. Ils n'ont pas acquis des moyens pour leur seruir, mais vne Idole pour leur commander. Ils se sont fait des Maistres, & non pas des Seruiteurs. Ils ont multiplié leurs Tyrans, au lieu de se mettre en liberté.

A quel propos donc nous disent-ils que les choses ne leur semblent desirables que pour l'vsage, puisqu'ils ne le connoissent iamais, & qu'ils demeurent immuables & perclus dans leurs cabinets, à faute d'estendre la main, pour tirer les pistolles de leur place, & en faire part liberalement aux Malades, & aux Necessiteux? Que ne nous confessent-ils librement l'imperfection de leur Ame? Que ne nous declarent-ils auecque sincerité qu'ils n'ayment la Richesse que pour elle-mesme, & ne la gardent que pour la garder? En ce cas-là nous les appellerons Idolâtres, Aueugles, & Mal-aduisez, qui se forment vn Dieu de metail, commes les Payens,

& qui trouueront quelque iour le vray Dieu
plus dur & plus insensible que le metail mesme,
n'estant pas à croire qu'il écoute ceux qui l'auront oublié pour vne Creature, & encore pour
vne Creature si peu noble que celle-là.

Les Amoureux sont en toutes façons bien
plus excusables : Car ils ne sortent point de leur
Espece, pour trouuer où se plaire. Ils n'adressent pas leurs desirs à vn Corps moins noble que
le leur. La Nature Humaine est le but de leurs
pretentions : La maistresse qu'ils seruent a vne
Ame raisonnable comme eux, & pareillement
vn Esprit en qui le Raisonnement & la Beauté
peuuent estre joints ensemble. D'ailleurs, quelque violence qu'il y ait en leurs affections, ils
ne laissent pas de contempler quelquesfois les
merueilles de Dieu, voire mesme ils peuuent
estre amoureux l'vn de l'autre sans peché.

Les Ambitieux aussi sont plus dignes de pardon que les Auares, en ce qu'ils affectent la
loüange des Hómes, qui est vne chose assez noble & delicate de soy; Et quoy qu'elle soit vaine
& remplie d'incertitude, c'est neantmoins la
maladie d'vne belle Ame. C'est elle qui sert
d'éguillon aux plus hautes entreprises; Elle
qui fait les Vaillans & les Doctes, & qui porte
nos Esprits non seulement à l'Action vertueuse, mais encore à la perfection de toute Vertu,
Car ayant commencé à bien faire pour l'amour
de l'honneur, nous venons insensiblement à
bien faire pour l'amour seulement de ce qui est
Bien; & comme cela la Gloire sert de commencement à la vraye Sagesse. Il y a de l'apparence

que Socrate ne fust pas d'abord si Philosophe, ny si Vertueux ; mais que venant dans le monde, à dessein d'estaler ses Meditations, & charmer les Hommes par les belles choses qu'il leur disoit, il demeura luy-mesme charmé de l'excellence de ses Maximes, & trouua peu à peu des appas dans sa Moralité, qui la luy firent aymer, à cause d'elle-mesme, & non pour l'amour de la Gloire, tellement qu'il laissa depuis le Bien apparent pour le solide. Voylà iusques où peut aller le desir de la Loüange, quand il est receu dans vne bonne Ame.

Mais ie voudrois bien sçauoir quel est le but de l'infame Auarice ? Quelle chose bonne & bien seante peut naistre de ce Monstre? Estant difforme comme il est, ne faut-il pas que ses productions le soient aussi ? quel a esté l'Auare qui s'est iamais rendu grand Personnage, ou aux Armes, ou aux Lettres, ou plustost en la vraye & parfaite Vertu ? Les plus aguerris Capitaines n'ont-ils pas esté Liberaux, témoins Alexandre & Cesar ? Les plus sçauans Hommes n'ont ils point blâmé l'Auarice, tesmoins Aristote & Platon. Les plus gens de bien de l'Antiquité n'ont-ils pas estimé cette passion indigne d'eux, comme Socrate, Epaminondas, Diogene, Phocion, Crates, & Anacharsis. Ie ne nomme point icy les SS. Personnages de nostre Religion. Il n'y en a pas eu vn seul, qui n'ait fait profession de ce glorieux dédain. Aussi ne peut-on gagner le Ciel, sans estre dépoüillé des inclinations de la Terre, parmy lesquelles, certes, il n'y en a point de plus vile que celle-cy

elle-cy, ny de plus messeante à la Nature. O
beau Destin que c'est à l'Ame raisonnable
'estre venuë du Ciel, d'estre faite pure & in-
orruptible par les mains de Dieu; & puis d'es-
ouser icy bas la chetiue passion d'vn vil Me-
il, l'appetit d'vne monnoye crasseuse, & pour
dire en vn mot, la seruitude d'vne chaisne
or. Voyla vne plaisante proportion entre
Amant & l'Aymé. Voila vn beau mariage,
our des Esprits éternels, comme les nostres.
royez-moy, ce n'est pas vn préjugé de retour-
er au Ciel, que de béer si auidement apres des
pins de terre: Il y a plus d'apparence que ce-
nous conduira dans les abysmes. Aussi la ju-
cieuse Antiquité a commis le soin de la ri-
 esse au Dieu des Enfers, & l'a appellé *Dis*,
est à dire Riche. Dans nostre Religion mes-
e on nous permet, voire on nous conseille de
oire que les Metaux precieux, & les Tresors,
nt en la garde des Demons; Ce que verifient
sez les Experiences que l'on en fait tous les
urs dans les Mines; & les frequentes appari-
ons qui se voyent à l'ouuerture d'vn Tresor.
ar il est presque toûjours vray, que tels Fan-
mes ne se font point voir à nous, qu'il n'en
riue ou la découuerte d'vn Corps mort, ou
lle de quelque Tresor caché.

Que cherches-tu donc, ô Auare? vne chose
i est en la possession des Demons? vne terre
us pesante, c'est à dire plus terre que la com-
une? Si tu n'as besoin que d'vn Viatique pour
heuer ta course, prends mediocrement ce
'il te faut pour vn voyage pareil, & ne t'em-
rrasse point d'vne danrée inutile en l'autre

monde. Quand nous auons dessein d'aller e
quelque Royaume éloigné du nostre, nous n
prenons de l'argent de nostre pays que ce qu'
en faut pour nous conduire à la frontiere ; d
moins nous nous pouruoyons en la monnoy
du lieu où nous deuons entrer, ou en lettres d
change, afin de n'estre chargez d'especes inut
les. Pourquoy ne faisons-nous donc le mesm
au passage de cette vie ? Que ne nous conten
tons-nous du Bien qu'il faut pour arriuer ins
ques à la frontiere, & que ne mettons-nous or
dre à nous fournir d'vne monnoye qui s'y deb
te, c'est à dire, de bonnes œuures ? Y a-t'
rien de plus estourdy que de prendre vn fo
inutile, & de laisser le necessaire ?

A cela l'on peut objecter, qu'vn Pere ve
tueux est bien aise de laisser ses Enfans riche
afin qu'ils ne souffrent rien apres leur mort,
qu'ils ne maudissent point la memoire de ce
qui les ont mis au monde. Mais combien seroi
il plus à propos de leur transmettre plusieu
Exemples de Vertu, auec vne petite Successio
que de les laisser riches auecque peu de Vert
N'arriue-t'il pas d'ordinaire, que tels Enfa
ingrats & dénaturez, se mocquent des trauau
paternels ? N'est-il pas vray que blâmant iu
ques dans la tombe leur bon mesnage, ils se je
tent dans vne prodigalité déreglée ? Ce q
n'aduiendroit jamais, si leurs Peres ne le
auoient laissé des biens qu'à suffisance. En
cas, ils ne trouueroient point vne si belle m
tiere où s'employer, & leurs débauches
s'enflammeroiét point par l'abondance de l'
ny leurs yurongneries par l'excessiue quant

es vignobles dont ils heritent. D'ailleurs, la aiſon qu'ils nous alleguent, ne peut nullement ſtre valable, pour excuſer leur Auarice extra-rdinaire. Car il n'eſt pas incompatible que le ere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquie-e auſſi. S'il a eſté facile à l'vn d'agrandir ſes oſſeſſions, il ſe pourra faire que l'autre encore e le trouuera point mal aiſé. Auecque cela, çauons nous bien qui eſt le vray Heritier de os Richeſſes? Ou l'Enfant que nous éleuons ſt à nous, ou il ne l'eſt pas. S'il eſt à nous, peut-ſtre qu'il ne nous ſuccedera point; pource que a mort, la confiſcation, ou les procez, ne ſe-ont que trop capables de luy oſter cét aduanta-e. Que s'il nous ſuccede, poſſible qu'il diſſi-era nos moyens; & en ce cas-là nous ſerons es inſtrumens de ſa ruine. Car plus il poſſedera e richeſſes, & plus il aura de compte à rendre, 'il les employe mal. Comme au contraire, s'il es ſçait ménager legitimement, auſſi bien vſe-a-t'il de peu que de beaucoup; tellement que e ce coſté-là nous ne luy ferons point tort de e laiſſer moins riche, puis qu'il pourra viure n cette condition, & demeurer homme de ien: car il eſt à croire, qu'vn naturel moderé army les Richeſſes, ne ſera pas diſſolu dans la auureté.

Que n'eſtudions-nous doncques à faire les oſtres Heritiers des choſes ſolides & vertueu-es? Que ne leur laiſſons-nous la Sageſſe & la cience? Que n'appellons-nous la Philoſophie lans noſtre maiſon, pour eſtre Compagne éter-elle de nos enfans? Elle ſeule leur apprendra e mépris des Vanitez de la terre: Elle leur

monſtrera le chemin du Ciel; Elle les des-en-chantera des abus du Peuple ; Elle arrache[ra] toutes les eſpines de leur vie, & conduira leur[s] penſées dans le Ciel. Mais ie paſſe de bien loi[n] les limites ordinaires de mes Allegories, don[t] il faut accuſer la richeſſe du ſujet, pluſtoſt qu[e] l'abondance de mes penſées, auſquelles i'e[n] aurois adjouſté beaucoup d'autres, ſi ie n'auoi[s] peur de groſſir mon Volume au delà de ce qu[e] ie me ſuis propoſé. Il eſt maintenant à propo[s] de reuenir à noſtre Phrygien, & de conclur[e] par quelques moralitez toute l'explication d[e] ſon liure. Voicy vn petit Fugitif, qui ſe pre-ſente chargé de l'habillement d'autruy. Voyon[s] la cauſe de ſa fuite, & du gain qu'il vient d[e] faire.

Fin de la cent-vnieſme Fable.




102. DE L'ENFANT ET DV LARR



FABLE CII.

De l'Enfant, & du Larron.

VN Enfant pleuroit assis prés d'vn puits, lors qu'il y suruint vn Larron, qui luy en ayant demandé la cause; *Ie pleure*, dit-il, *pource que ma Cruche, qui estoit d'or, vient de tomber dans le puits, la corde s'estant rompuë.* A ces mots le Larron se dépoüilla, & se ietta dedans pour la chercher. Mais comme il eust bien foüillé, voyant qu'il auoit perdu son temps, il remonta en haut, où il ne trouua ny sa Robe, ny l'Enfant, qui l'auoit subtilement emportée.



Discours sur la cent-deuxiéme Fable.

L'On pourroit adjoûter à cette Fable deux belles Moralitez, l'vne, que les Trompeurs sont d'ordinaire trompez eux-mesmes, & l'autre, que dés nostre Enfance nous sommes quelquesfois rusez & méchans. Mais pource que nous auons déja traitté plusieurs fois de la premiere, ie me contenteray de dire vn mot de la seconde. La malice des Enfans se verifie, & par l'experience iournaliere que nous en faisons, & par vne Raison naturelle, qui est tirée de la facilité de cét âge. Car l'Enfance estant susceptible de quelque impression que ce soit, & comme disent les Philosophes, vne Table rase, qui reçoit toutes les Especes qu'on luy presente; il est hors de doute que les mauuais Exemples y sont imprimez plustost que les bons, pource que le Vice est de soy-mesme plus facilement mis en pratique, que la Vertu. S'il aduient doncques au Pere, ou bien à la Mere, de commettre vne action vicieuse deuant leur Enfant, asseurément il l'imitera bien-tost apres, & ce d'autant plus facilement, qu'il ne sçaura pas faire la difference du Bien & du Mal, & ne

ſera point détourné par l'imagination de pecher, qui ſert quelquesfois de diuertiſſement aux Hommes faits. Au contraire, ſuiuant la petite portée de ſon Eſprit, il eſtimera la choſe bonne, pource qu'il la verra faire à ſes parens. Or que cela ne ſoit vray, nous en voyons tous les jours vne ſenſible experience. Car à peine auons-nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons dés-là de conceuoir des haines, & des vengeances eſtranges. Les premieres paroles que nous diſons ſont des ordures, & meſme des blaſphemes. L'on nous permet quelquesfois de jurer le nom de Dieu, auec des begayemens enfantins, & d'offrir à vn Ennemy les premices de nos penſées. O lâche & honteuſe negligence des Peres! ô Parens ennemis, pluſtoſt que Parens! Comment pouuez-vous pretendre à ſanctifier voſtre fils, ſi vous permettez qu'il ſe ſoüille de ſi bonne heure de vos ordures? Comment croyez-vous qu'il ſoit benit de Dieu, ſi vous en faites vn Vaſe de profanation? Quoy? les petits Oyſeaux chanteront ſelon leur poſſible les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront ſa gloire, les Quadrupedes & les Reptiles l'adoreront; & vous ſerez les ſeuls, ô dénaturez, qui permettrez à vos Enfans de prononcer des termes diſſolus, & de ſe rendre méchans, pluſtoſt qu'ils ne ſeront Hommes? Eſt-ce ainſi que vous violez le Temple de Dieu? Eſt-ce comme cela que vous conſacrez ce Microcoſme au pied de ſon Autheur? Pourquoy le faiſiez-vous naiſtre, ſi vous vouliez qu'il periſt? Ou pourquoy ne l'inſtruiſez-vous, ſi vous le

voulez ſauuer ? Vous couſte t'il tant de luy donner vne bonne nourriture ? Eſtes vous ſi chiches d'vn bon Exemple? Si vous eſtes gens de bien, vous aurez de la facilité à le rendre ſemblable à vous. Si vous eſtes Vicieux, & que voſtre Intereſt ne vous touche point, deuenez ſages pour l'amour de voſtre fils, affin que l'iniquité du Pere ne paſſe ſur les Enfans.

Mais ſuppoſons que vous ſoyez hors d'eſpoir de vous reduire à la Vertu, & que ce ſoit vne choſe perduë que voſtre Ame ; encore n'eſtes-vous pas ſi meſchans, que de vouloir perdre voſtre fils auecque vous ? Dieu l'a creé capable d'vne felicité dont vous ne le deuriez pas détourner. C'eſt vn Enfant que vous auez mis au monde ; Il n'eſt donc pas raiſonnable que vous en deſiriez la perte ; autrement vous adjouſteriez crime ſur crime, & vous dépoüilleriez quant & quant de voſtre nature. Mais vous me reſpondrez poſſible, que voſtre fils n'eſtant pas en âge de diſcretion, n'eſt pas en âge de malfaire auſſi, & par conſequent que ſon innocente gayeté, ny ſes iuremens, ny ſes ordures, ne ſont pas coupables deuant Dieu. Ie vous aduouë qu'il eſt Innocent, mais il ne s'enſuit pas pour cela que vous le ſoyez. Ce n'eſt point vn peché que ſes paroles, mais voſtre Negligence en eſt vn extréme. Vous luy laiſſez prendre vne Habitude dont il ne luy ſera pas aiſé de ſe deſtourner : Elle le plongera dans les Vices, dont l'âge ne l'excuſera plus à l'aduenir. Vous y chercherez vn remede, quand il n'en ſera plus temps. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les

maudirez auſſi. Ils ſouhaitteront mille fois de n'eſtre point nais de vous, qui de voſtre coſté vous repentirez de les auoir engendrez. Mais pendant que ie m'égare à vous tancer, ie ne m'apperçois pas, que ie perds de veuë ce petit garçon, & qu'il eſt déja trop éloigné, pour ouïr les remonſtrances que ie luy voulois faire à ſon tour, pour grauer en ſon ame le ſeruice de Dieu, & la crainte de ſes Iugemens.

Fin de la cent-deuxiéme Fable.




103. DV LION ET DE LA CHIEVRE



FABLE CIII.

Du Lion, & de la Chévre.

LE Lion voyant la Chévre penduë au Buiſſon, ſur vn haut Rocher, luy conſeilloit de deſcendre à la campagne, pour y brouter le thim, & les ſaules verds. Mais elle n'en voulut rien faire, diſant, *qu'encore que ſes paroles fuſſent plauſibles, ſon intention neantmoins eſtoit fort mauuaiſe, & pleine de tromperie.*

Discours sur la cent-troisiéme Fable.

LE ſens Moral de cette Fable a eſté deux ou trois fois expliqué, à ſçauoir qu'il faut s'abſtenir du frauduleux Conſeil des Hommes; dequoy noſtre Autheur nous fait aduiſer par la reſiſtance de cette Chevre, qui bouche l'oreille à la perſuaſion du Lion ſon Ennemy, bien qu'en apparence ſes Diſcours ſoient profitables, & plauſibles. En quoy, certes, il me ſemble qu'elle conſidere judicieuſement quel eſt le Cõſeiller, apres auoir trouué quel eſt le Cõſeil. Le voyant donc armé d'ongles crochus, d'vn poil furieuſement heriſſé, de dents épouuentables, de membres forts; & ſçachant d'ailleurs qu'il eſt Ennemy de toute ſa Race, elle a beaucoup de raiſon de ſe reſoudre à ne point aller où il l'inuite, & à ne ſe laiſſer aucunement vaincre à ſes dangereuſes perſuaſions.

Cecy ſemble contenir le meſme ſens myſtique, que la Fable d'Vlyſſe, qui pour n'ouyr les chants des Syrenes, ſe boucha les oreilles de cire, de peur que leurs charmes nuiſibles ne vinſſent à ſe gliſſer par l'ouye juſques au fonds de ſon Ame, & ne l'empoiſonnaſſent ſecrettement. Elle eſt toutesfois plus proprement appliquée à la Volupté, qui fait couſtume de plonger les hommes dans les delices, c'eſt à dire, de les en-

gager dans des labyrinthes, d'où il leur eſt impoſſible de ſe tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des Ennemis découuerts, qui ont cela de commun auecque les Voluptez, de nous attirer puiſſamment, & de nous combler, comme elles, de honte & de confuſion. Il n'eſt nullement beſoin de nous arreſter à de plus grandes Inſtructions touchant cette nature d'éuenemens. Elles ſont toutes compriſes ſous l'exemple de cette Chévre, qui nous apprend à ne nous laiſſer iamais perſuader aux cajoleries de nos Ennemis. Il ne faut que cela pour nous mettre à couuert de leurs embuſches. C'eſt vn moyen infaillible de les éuiter, que de les bien connoiſtre, & de voir les intereſts qui les portent apparemment à la complaiſance qu'ils nous témoignent. Mais leurs mauuais deſſeins nous peuuent nuire mal-aiſément, pour peu que nous ayons de prudence conjoincte à noſtre ſoupçon. Auſsi eſt-ce pour cela qu'on a fait paſſer pour maxime ce commun dire; *Que la Défiance eſt mere de la Seureté.*

Fin de la cent-troiſiéme Fable.

104. DE LA CORNEILLE ET DE LA CRV



FABLE CIV.

De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouua de bonne Fortune vne Cruche pleine d'eau, où ne pouuant atteindre pour boire, à cauſe qu'elle eſtoit vn peu trop profonde, elle eſſaya de la rompre, & n'en pût venir à bout. Elle choiſit alors parmy le ſable de petits caillous, qu'elle ietta dans la Cruche, & ainſi faiſant monter l'eau, elle beût tout à ſon aiſe.



Discours sur la cent-quatriéme Fable.

CE qu'Esope inuente de cette Corneille, certains Autheurs le content d'vn Chien, qu estant extrémement alteré sur vn Vaisseau, & ne pouuant boire dans vn Vase, qui n'estoit qu'à demy-plein, descendit industrieusement au fonds du Nauire, & apporta tant de pierres de celles qui se trouuerẽt dans la Carene, qu'il fist hausser l'eau par cette inuention, & ainsi il contenta sa nature par le moyen de son artifice. Ie me souuiens à ce propos d'auoir ouy alleguer ce mesme Exemple auec beaucoup d'autres, en vne Dispute où il fut mis en question, si les Animaux ont l'vsage du discours plus imparfaitemẽt que nous, ou plustost si ce n'est que la force de leur Memoire, joincte aux Sens corporels, qui les rend capables de plusieurs choses, sẽblables aux consequences & au Raisonnement des Hommes. Il y a quantité d'Histoires & de preuues à produire de part & d'autre, dont il ne sera pas hors de propos de dire icy quelque chose, tant pour délasser le Lecteur de ces longues Moralitez, que nous auons enchaisnées l'vne à l'autre en la suite de cét Ouurage, comme pour traitter d'vne Matiere fort plausible, souuent disputée parmy les Compagnies, & qui

approche en quelque façon de nostre sujet. Car Esope ayant si bien fait parler les Animaux, ce seroit, à mon aduis, vn manquement à nostre liure, de ne traitter point de leur façon de discourir, & de n'examiner pas jusques à quel poinct peut s'estendre la portée de leur Entendement, pour en tirer vne consequence de ce que nostre Autheur attribuë à la Nature; & sçauoir par mesme moyen pourquoy il s'est voulu seruir de l'introduction des Bestes, pour apprendre la sagesse aux hommes.

Ceux qui ont creu l'Esprit des Brutes capable de quelque Raison, n'ont iamais asseuré qu'il le fût à la perfection de nostre Espece, c'est à dire iusques à pouuoir nettement tirer vne consequence, apres deux propositions, & iuger qu'elle se fait par vn acte de l'Entendement, qu'ils appellent vne Reflexion. Tout ce qu'ils ont pû donner à la nature des Animaux, a esté vne defectueuse puissance de discourir, qu'ils ont soustenu n'estre diuisée par vn nombre reiglé de propositions, ny certain en ses Consequences, ny capable de Reflexion; Comme en effet, l'Experience en est vne preuue. Car nous ne voyons aucuns animaux inuenter des Arts, ny mesme comprendre ceux qui sont déja inuentez, autrement que par ie ne sçay quelle memoire, & par vne confuse connoissance; ny changer de biais en ce qu'ils font, quand on leur change la circonstance, ny adjouster à ce qui est proposé par autruy; Ce qui neantmoins est vne des plus foibles marques de nostre Esprit, témoin ce dire des Anciens,

On adiouste aisément aux choses inuentées.

Toutes ces Actions ne tombent point ſous la faculté des Animaux, & ne ſont non plus de leur portée, au jugement meſme de ceux qui parlent le plus à leur aduantage. Tout ce qu'ils peuuent alleguer en faueur de cette Nature brutale, c'eſt qu'elle infere pour le moins vne choſe de l'autre, quoy que ce ne ſoit pas auec art, ny auec vne parfaite clarté; Ils rapportent là deſſus vne infinité d'exemples generaux & particuliers. Les generaux, comme plus faciles à diſſoudre, ne nous arreſteront pas long-temps. Car quant à ce qu'ils nous objectent de la preuoyance des Animaux en la generation de leurs petits, en leur maniere de viure, en la violente ardeur qu'ils ont pour la propagation de leur Eſpece, & ainſi de pluſieurs autres choſes merueilleuſes, il n'eſt rien ſi aiſé que de l'attribuer au ſeul Inſtinct de leur Nature. Comme ceſte ſage Mere fait germer & croiſtre les plantes, ſans que toutesfois elles en ſçachent rien au vray, ny diſtinctement, ny meſme confuſément; Ainſi cette puiſſante & vniuerſelle Cauſe rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, non pas à la verité ſans qu'ils connoiſſent rien; car ils ont vne maniere de Connoiſſance, comme eſtans plus parfaits que les Vegetaux, mais pour le moins ſans qu'ils raiſonnent, pour n'eſtre pas ſi releuez que les Hommes. C'eſt donc au ſeul Inſtinct naturel que toutes ces choſes ſe doiuent attribuer, veu le deſir que la Nature ſemble monſtrer de ſa conſeruation, qui eſt double, à ſçauoir de l'Indiuidu, & de l'Eſpece. Le deſſein de conſeruer leur Eſpece, les fait engendrer, & celuy de conſeruer l'In-

diuidu les porte à la queste, pour l'entretenement de leur vie, & à preuenir les surprises des autres Bestes, ou les aguets des Chasseurs.

L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoissances beaucoup plus grandes que n'est leur Nature; Entre lesquels l'Elephant, le Singe, & le Chien, sont estimez les plus raisonnables; comme encore parmy les Indiuidus de ces Animaux, l'on en compte quelques-vns plus merueilleux que les autres. Ils rapportent entre plusieurs Histoires celle d'vn certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de son Maistre, & faisoit beaucoup de choses de celles que font les Hommes, voire mesme iusques-là que d'auoir sçeu escrire ces propres paroles. I'AY MOY-MESME ESCRIT CECY, ET DEDIE' LES DESPOVILLES CELTIQVES A cét Exemple ils en adjoûtent vn autre d'vn Elephant Indien, qui auoit apris la langue des Portugais, vn peu apres la conqueste de Goa. Comme on luy eust donc commandé quelque chose extrémement difficile, à sçauoir de tirer vn Vaisseau échoüé contre la gréve, il s'efforça d'obeyr auec vne grande docilité. Mais l'entreprise semblant au dessus de son pouuoir, apres quantité de prieres & de menaces, voyant qu'on luy faisoit derechef le mesme commandement au nom du Serenissime Roy de Portugal; *Hoho*, respondit il, auec vne voix articulée, c'est à dire en langage Indien, *Ie le veux*, ou, *i'en suis content.* Ce qu'il n'eust pas plustost dit, que par vn effort extraordinaire il mit le

Nauire à bord, preſque contre l'eſperance de tout le monde. Pluſieurs autres exemples ſe diſent des Elephans, qui les font ſemblables non ſeulement à l'Eſprit de l'Homme, mais encore à ſon naturel; comme l'amour des Femmes, la jalouſie des Riuaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres ſentimens approchans de noſtre Nature, parmy leſquels il n'y en a point de plus memorable, que celuy dont Lipſe fait mention, qui eſt tel.

Vn Elephant ayant receu commandement de ſon Maiſtre de porter vne Cruche deſſoudée à racommoder, chez le Potier, obeïſt ſans reſiſtance. Mais il arriua que l'Artiſan eſtonné au poſſible de la docilité de cét Animal, & plus encore de ſon Eſprit, ſe reſolut de le tromper en l'ouurage qu'il luy auoit apporté. Et de fait, il feignit deuant luy de rejoindre la fente de cette Cruche, & donna quelques coups de marteau deſſus, comme ſi c'euſt eſté à deſſein de la reſouder. L'Elephant la rapporta tout auſſi-toſt à ſon Maiſtre, qui au premier ſeruice qu'il en voulut tirer, connut par épreuue que l'eau s'en alloit de meſme qu'auparauant. Dequoy extrémement irrité, il menaça fierement cét Animal de le chaſtier de ſa faute, & luy commanda de rechef de rapporter la Cruche au Potier, auec que des plaintes dequoy la beſongne eſtoit ſi mal faite. L'Elephant retourna donc en cette meſme boutique, auec des yeux flamboyans, & vn geſte qui faiſoit bien voir qu'il eſtoit fort irrité, témoignant en effet au maiſtre Potier ſon reſſentiment, qui procedoit de ce que la Cruche auoit eſté ſi mal rejoincte. L'artiſan

en reçeut d'abord vn estonnement extréme, & fit semblant encore vne fois de la racoustrer, pour voir iusques à quel poinct iroit le iugement de cét Animal. Il feignit donc de la bien rejoindre, & de boucher cette petite ouuerture par l'inuention que tels Ouuriers ont accoustumé de pratiquer. Mais l'Elephant ne se fiant pas à celuy qui l'auoit déja trompé, porta sa Cruche dans la riuiere, auant que de la rendre à son Maistre, pour experimenter si l'eau échappoit encore. Ce qu'ayant trouué par effet, on ne sçauroit dire auec combien de rage, & de fureur, il retourna chez le Perfide, qui l'auoit abusé, & le menaçant du bout de sa trompe, il luy imprima si auant la frayeur en l'ame, qu'il perdit l'enuie de continuer ses risées, & n'eust point de plus grande haste que d'accomplir diligemment la volonté de cét Animal. Il y contribua donc toute son industrie, de sorte qu'à la seconde épreuue que fit l'Elephant, il vid qu'il ne se perdoit pas vne seule goute d'eau. Dequoy se sentant fort satisfait, il prit vne mine plus tranquille, & remporta paisiblement la Cruche à son Maistre. Ne semble-t'il pas que cét Animal vsoit de Raisonnement en cette Action, & qu'il auoit quelque chose par dessus l'ordinaire des Bestes brutes ?

On rapporte encore vne Histoire qui n'est pas moins memorable que celle-là, touchant la vengeance d'vn autre Elephant, joincte à vne merueilleuse sagacité. Il y en auoit vn extrémement chery de son Maistre, & fort maltraitté par le seruiteur. Celuy-cy ne luy donnoit que la moitié de sa portion d'auoine, encore que le

Maiſtre entendiſt qu'on la luy donnaſt toute. Or il arriua qu'vn ſoir le meſme Maiſtre s'eſtonnant au poſſible dequoy ſa Beſte n'auoit pas l'en-bon-poinct, ny la vigueur accouſtumée, voulut ſçauoir ſi elle mangeoit bien l'auoine, ou ſi ſa maigreur prouenoit de quelque autre cauſe. Pour s'en éclaircir, il la vint voir repaiſtre au ſoir, & fût tout eſtonné que l'entiere portion de l'auoine ayant eſté miſe deuant l'Elephant, il en ſepara vne moitié auecque ſa trompe, & ſe contenta de manger l'autre. Dequoy le Maiſtre infera, que le perfide Valet fruſtroit tous les jours ce pauure Animal de la moitié de ſa nourriture, & que c'eſtoit là veritable cauſe de ſa maigreur. Tels, & vne infinité de ſemblables exemples ſe rapportent dans tous les Autheurs, touchant la nature des Elephans, apres leſquels il n'eſt pas aiſé, ce me ſemble, de pardonner à l'erreur de ceux qui les ont jugé capables de Raiſonnement.

Quant aux exemples des Chiens, & des Singes, il n'eſt pas neceſſaire que ie m'eſtende là-deſſus, à cauſe de la briefueté que i'affecte en tout cet Ouurage. Il n'eſt celuy d'entre nous qui n'en ait veu des choſes admirables. Car où trouuera-t'on vne docilité pareille à celle du Singe? Il imite ſans peine toutes nos façons de faire; il mange proprement comme nous, il s'habille, il ſe couure, il ſaluë, il emmaillotte & berſe les Enfans; il pratique des vengeances; il ſe plaint des tromperies; & ſe rend meſme capable de faire certaines choſes, qui ne ſemblent dépendre que de la connoiſſance des Arts. Pour ce qui eſt des Chiens, à peine y a-t'il perſonne

qui ne s'estonne de leur bon naturel, qui ne les trouue sensibles aux caresses, reuéches à desobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la deffence de ce qu'ils ayment. Nous les instruisons facilement à la chasse: Ils inuentent pour cela des ruses admirables: ils font mille plaisanteries en sauts, en courses, & en gambades: ils retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à poinct nommé. Bref, en toute la suite de leur vie, ils semblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & se rendre compagnons de la nostre, de mesme qu'ils le sont de la demeure. Ce qui n'est possible pas sans mystere: Car il n'y a celuy qui ne sçache bien que de la façon qu'ils ayment nostre Espece, ils ne s'en éloignent iamais, ny pour les coups, ny pour la faim, & que toutes choses leur semblent indifferentes au prix de leur Maistre, voire mesme que cette amitié dure apres la mort. Tesmoin le Chien du Poëte Hesiode, qui demeura prés du corps de ce grand homme, iusques à ce que des suruenans le mirent en terre; & peu de temps apres il accusa les Assassins de son Maistre, auec des cris & des hurlemens, en suite desquels ces meschans furent mis en prison, d'où ils ne sortirent que pour aller au supplice.

Vne pareille chose, & encore plus admirable, se raconte d'vn autre Chien, qui fit vn duel contre vn Homme, pour prouuer corps à corps l'assassinat de son Maistre; & de cela il en arriua la victoire au Chien, & la punition au Meurtrier. Mais ie m'amuserois en vain à rapporter des exemples touchant la fidelité des Chiens, puis que les Histoires publiques, &

toutes les maisons des particuliers sont plaines de ces merueilles, la consideration desquelles a conuié beaucoup de gens à croire qu'ils estoient capables de Raisonner ; Ce qui toutesfois ne vient pas de cette seule Experience. La source, à mon aduis, en est tirée de bien plus loin, à sçauoir de la Metempsycose de Pythagore, qui ayant publié par toute l'Italie, que les Ames humaines passoient d'vn Corps à l'autre, iusques à la fin des siecles, donna sujet à cette opinion, & fit croire à beaucoup de gens, que les Esprits vertueux auoient leur retraitte asseurée dans des corps agreables & tranquilles, comme sont le Cygne, la Brebis, & quantité d'autres; Que les Genereux ranimoient des Aigles ou des Lions, & que les Malicieux auoient à deuenir Renards, les Voluptueux, Pourceaux, les Bien-aduisez, Elephans, les Fideles, Chiens, les Ingenieux, Singes, & ainsi des autres; Puis il disoit, que ces mesmes Ames rentroient dans des Corps humains, & reuenoient faire vne course en leur premiere lice, continuant de cette sorte iusqu'à l'entiere reuolution des siecles, qu'ils appelloient *la Grande Année*, à sçauoir celle qui ramenoit les choses à leur premier poinct ; & faisoit reuenir en mesme estat, en mesme circonstance, & en mesme progrez toutes les actions de la vie. Cette fantaisie donc à donné sujet de s'imaginer, que la faculté de Raisonner estoit compatible auecque les Bestes brutes ; d'où vient que plusieurs ont creu les Animaux capables de l'expression mesme, quoy qu'ils aduoüent la nature de leur langage entierement diuerse de la nostre, & qu'elle semble inarticulée.

On dit que nostre Esope s'aheurtoit entierement à cette opinion, & qu'il estoit l'homme de son temps qui sçauoit le mieux expliquer les voix des Bestes, & les chants des Oyseaux. A cela se rapporte en quelque façon ce que disent les SS. Personnages, à sçauoir que les Bestes publient auecque leurs voix les loüanges de Dieu, comme si elles prononçoient, non des paroles indistinctes, & sans dessein, mais des Hymnes particuliers, pour la loüange de leur Createur. Ce passage mesme de Dauid, où il est dit, *Que les Cieux racontent la gloire de leur Createur*, peut contribuer à cette opinion, auec vne infinité d'autres preuues tirées de l'Escriture.

Mais ces raisons laissées à part, nous dirons auec les Chrestiens, & auec les Peripateticiens, que le seul Homme est capable de discourir, & que toutes les actions que nous admirons aux Animaux, procedent de l'Instinct naturel, qui est en eux, & qui se sert de leurs cinq sens, de leur imagination, & de leur memoire, si ce n'est que Dieu les éleue miraculeusement à la faculté de parler, comme il fit l'Asnesse de Balaam; & en ce cas-là, nous n'aurions besoin que d'vn acquiescement d'Esprit, & d'vne creance humble & soubmise.

Pour prouuer cette verité, il ne faut que se remettre en memoire la définition de l'Homme; Car il doit estre en quelque chose semblable, & en quelque chose aussi different des autres Creatures, puis qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit composé de Genre, & de Difference. Cela estant plus clair que le iour, & generalement

aduoüé par toutes les Eſcoles, nous voyons bien en quoy l'Homme conuient auec tous les autres Corps de la Nature, à ſçauoir en l'Eſtre, & pareillement en quoy il conuient auecque les Beſtes, à ſçauoir en l'Animalité. Il eſt donc bien de dire; l'Homme eſt vn Animal, puis que l'Eſtre Animal le ſpecifie dans l'Eſtre commun, & le met hors de pair des choſes qui ne ſont point viuantes. Or n'eſt-ce pas aſſez pour définir l'Homme, de dire qu'il eſt vn Animal; autrement nous pourrions inferer, qu'il eſt vn Chien, vn Cerf, ou vn Leopard. Il y a quelque difference entre ces Beſtes brutes & luy, & quelque choſe ſpecifique, qui le conſtituë en luy, & le diſtingue des autres. S'il y en a vne, elle ne peut eſtre que la Raiſon: De cette façon, ou il ſera le meſme qu'eux, ou il en ſera diſtingué, pource qu'il eſt Raiſonnable. Tellement que c'eſt vne choſe bonne & veritable en la définition de l'Homme, de l'appeller vn *Animal raiſonnable*, ce qui en exclud par neceſſité toutes les autres Beſtes. Or eſtre Raiſonnable n'eſt autre choſe que connoiſtre le Vray d'auecque le Faux, & le Bien d'auecque le Mal. Ce qui ne ſe peut faire ſans le Diſcours, qui eſt l'Inſtrument de la Connoiſſance; le diſcours donc appartient à l'Homme, & non pas aux autres Animaux.

Cela ſe pourroit encore prouuer par l'inuention qu'il a faite des Arts, par les Sciences, par la prudence de ſon élection, par la Conjecture, par la Vertu qu'il a de deliberer, & par mille autres parties, dont les Animaux ſont entierement dépourueus. Il n'y a nul Homme, quel

qu'il ſoit, qui ne ſe rende tres-ſuffiſant en certaines choſes particulieres, l'vn aux lettres, l'autre au ieu; l'vn en la conduite des Empires, l'autre aux affaires priuées, & quelques-vns meſmes ſont ſuffiſans en l'art de prouuer leur inſuffiſance. Mais ces Beſtes, qui nous ſurpaſſent toutes en quelque choſe corporelle, comme en la viuacité des yeux, en l'excellence de l'odorat, en la force, & en l'agilité, nous cedent neantmoins entierement, & meſme au moindre de nous, toutes les puiſſances de l'Entendement. Elles n'adjoûtent rien aux inuentions, elles ne diuiſent ny ne des-vniſſent rien en leur ame, du moins ſelon qu'il eſt permis d'inferer par le dehors. De plus, elles ne font aucune reflexion, & ne ſe connoiſſent point. A quoy l'on peut adjoûter, que ſi les Beſtes auoiét la moindre lumiere de Raiſonnement, elles l'employeroient à trouuer le moyen de leur conſeruation. Car ſi l'Inſtinct naturel qui les accompagne, les porte neceſſairement à maintenir leur Eſpece par la generation; & l'Indiuidu par la nourriture, à plus forte raiſon le Diſcours les conuieroit à chercher de plus en plus les moyens de ſe maintenir en vie & en liberté, comme il ſe remarque tous les iours en l'Homme, qui de ſa nature eſt raiſonnable. Cela eſtant, pour peu d'eſprit qu'elles euſſent, il ne leur ſeroit pas mal-aiſé d'éuiter noſtre ſubjettion, veu les autres auantages qu'elles ont en grand nombre par deſſus nous, comme la force & l'adreſſe du Corps, joincte à la perfection de tous les Sens; & en ce cas-là, nous n'aurions iamais apris à domter les Lions, qui ſurpaſſent de bien

loin noſtre valeur ; ny les Elephans, auprés deſquels nous ne ſemblons que des Mouches; ny les Tygres, dont la legereté eſt imperceptible à nos yeux, ny les Serpens, dont la ſeule veuë imprime de l'horreur à toute noſtre Eſpece, ny les Baſilics, qui font mourir du regard, ny les Poiſſons, qui ſont enfermez dans les abyſmes de l'eau, ny les Oyſeaux, qui ont libre toute la plaine de l'air. Bref, il n'y auroit aucune ſorte de Brutes, qui ne pût en quelque façon ſe diſtraire de noſtre obeïſſance. Mais au défaut de cela, nous voyons auec combien de facilité les Animaux ſe laiſſent domter à nous; comment ils ſouffrent d'eſtre attelez à nos Charruës, à nos Carroſſes, & à nos Chars de triomphe; comment ils endurent la ſelle & l'eſperon; comment nous leur dreſſons des pieges, & nous en rendons les Maiſtres; Ce qui ne ſeroit point à la verité, ſi auec les aduantages du corps, la Nature leur auoit donné la faculté de Diſcourir.

Mais c'eſt trop nous arreſter à la preuue de cette Opinion. Venons maintenant à la refutation des Exemples. Premierement, nous aurions toûjours quelque droict de les mettre en doute, puis que des choſes éloignées il n'y a point de certitude, & meſme que les conteurs de nouuelles proches de nous, les accroiſſent & les amplifient prodigieuſement. Suppoſons neantmoins que tels Hiſtoriens ne ſe ſoient trompez, non pas meſme en vn ſeul poinct de la Verité; encore n'eſt-ce pas vne preuue concluante, pour verifier le Raiſonnement des Beſtes. Quant à l'Elephant qui eſcriuit de ſa trompe, il eſt certain qu'il ne le fiſt que par

memoire, & que ſon Maiſtre l'auoit quelques iours auparauant inſtruit à cela, au deſçeu de tout le monde, afin qu'il pratiquaſt ſa leçon à découuert, & qu'il ſurpriſt les ſpectateurs auecque plus de merueille; ce qui ſembleroit nouueau, s'il ne ſe trouuoit encore aujourd'huy quantité de Charlatans, qui pour gagner de l'argent, dreſſent les Beſtes à de ſemblables tours de ſoupleſſe. Voylà tout ce que l'on peut dire raiſonnablement là deſſus: car il m'eſt permis, ou de ne croire pas cét Exemple, ou de le croire auec cette condition, que ſon Precepteur l'auoit inſtruict.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire de l'autre Elephant, qui conduiſit par vn cable le débris du Vaiſſeau hors de la Mer, c'eſt vne choſe pleine d'apparence, que non pas le nom du Roy de Portugal, mais la violence du commandement luy fiſt faire vn effort extraordinaire, pour la crainte de la punition, qui eſt auſſi commune aux autres Animaux qu'à luy. Le troiſieſme Exemple que i'ay allegué, pour raconter les merueilles de l'Elephant, à ſçauoir de cette Cruche, & de ce Potier, peut auoir eſté fait par Imitation, dont les Animaux ſont capables. Car il n'eſt pas incompatible qu'il n'euſt veu ſouuent faire cette action à ſon Maiſtre, pour éprouuer ſi vn Vaiſſeau eſtoit bien joint & bouché de tous coſtez, ou ſi la liqueur en échapoit, & partant ce n'eſt pas merueille s'il aduiſa de le pratiquer apres luy, comme vne infinité de choſes que les Beſtes, & les Enfans font auecque nous.

Il reſte maintenant à parler de celuy qui fiſt

deux parts de ſon auoine, pour aduertir le Maiſtre de la perfidie du ſeruiteur, en quoy il eſt aiſé de dire, ce me ſemble, que l'Animal n'auoit pas ce deſſein; mais que ſa couſtume eſtant de ne manger depuis pluſieurs iours que la moitié de cette meſure, ſon appetit s'y accouſtuma de telle ſorte, qu'il voulut reſeruer l'autre, pour la manger quand il auroit faim. Ce que font auſſi bien les Fourmis, & les Beſtes qui ruminent, à qui le naturel Inſtinct a donné certaines retenuës pour conſeruer leur prouiſion, ſoit qu'ils ſe trouuent incapables de manger auec excez, comme nous faiſons, ſoit que la Nature ait de la preuoyance pour eux, & les incline à l'épargne de leurs biens.

Ce qu'on dit maintenant des Chiens & des Singes, eſt de facile réponſe; à ſçauoir que la Memoire eſtant excellente en tous les deux, ils ſe forment, l'vn à plaire l'Homme, l'autre à imiter ſes actions; qui eſt pluſtoſt la marque d'vne facile Imagination, & d'vne Memoire heureuſe, que d'aucun Raiſonnement. Quant aux voix des Animaux, ie croy bien qu'elles ſont vn Signe naturel de leurs appetits, mais non pas vn Signe d'Inſtitution, comme les paroles; Par exemple, ce n'eſt pas d'vn conſentement vniuerſel que les Loups ont accouſtumé de hurler de telle ou telle ſorte, d'y adjoûter tant d'articles, & d'élancemens de voix, mais c'eſt que la Nature leur a imprimé certains ſons, qui ſeruent de marques à leurs appetits, & ſont connus non ſeulement des Animaux de leur Eſpece, mais encore des autres. Le meſme ſe remarque en la Poule, qui ne pond iamais qu'elle
ne

ne iette vne sorte de cry, que les autres Poules, ensemble les Villageois, & les Renards mesme, connoissent parfaittement. Mais de dire qu'ils raisonnent entr'eux, & qu'il y ait vn art de les entendre, c'est vne chose tout à fait extrauagante. Car cela consisteroit apparemment, ou en la diuersité des syllabes, ou en leur redoublement; au lieu que nous voyons pour l'vn, que c'est toûjours vne mesme chose, & pour l'autre, que les Animaux les redoublent sans choix, ou seuls, ou accompagnez, ou en la presence de ceux de leur Espece, ou des autres. Il n'est donc pas à propos de s'imaginer qu'ils le fassent par art; mais il est bien à croire que si nostre Esope n'eust point eu de plus excellent sçauoir, que celuy qu'on luy attribuë d'auoir entendu le langage des Bestes, nous ne serions pas maintenant en peine de luy seruir de Mythologistes. Le mesme se peut dire d'Apollonius de Thyanée, que l'on tient auoir esté fort sçauant en cette maniere de connoissance, & qu'vne fois il declara à ses Disciples qui voyageoient auecque luy, le complot de certains Oyseaux, qui s'estoient aduertis l'vn l'autre, qu'vn sac de grain estoit versé sur le grand chemin. Ce qu'il leur pût aussi-tost dire, ou par art Magique, ou par quelque subtil aduis qu'il en eust luy-mesme, que par le discours des Animaux.

Pour le regard des loüanges que les Oyseaux mesme donnent à Dieu, cela doit estre receu auec explication, plustost qu'au pied de la lettre. Car il est tres-veritable qu'ils ne cessent de chanter les loüanges de Dieu; c'est à dire que la Nature le louë par leur voix, de la mesme façon

qu'vn excellent portraict publie la gloire de ſon Autheur, ou qu'vn Luth qui eſt touché d'vne bonne main, annonce luy-meſme l'addreſſe du Muſicien. C'eſt ainſi, & non autrement, qu'il faut entendre ces paſſages, à ſçauoir que les Animaux chantent les merueilles de Dieu, & que par eux, qui ſont ſes Ouurages, on connoiſt la Toute-puiſſance de l'Ouurier.

Ie m'eſtendrois plus au long ſur vn ſi ample ſujet, n'eſtoit que ma digreſſion a eſté trop importune, & peut-eſtre hors de ſaiſon, bien qu'à la verité l'auſtere reprehenſion des Vices, que nous auons faite en tous les Diſcours precedens, nous ſemblaſt permettre en celuy-cy de prendre quelque eſpece de recreation, ſoit au recit de ces Hiſtoires, ſoit en propoſant vne Queſtion ſi plauſible comme eſt celle-cy. D'ailleurs, il eſtoit à propos d'aller au deuant de l'opinion de ceux, qui pouuoient dire qu'Eſope n'euſt iamais fait debiter ſes moralitez à des Animaux reptiles, volatiles, & quadrupedes, s'ils ne les euſt creu capables de Raiſonnement. Mais ſi cela eſtoit, il faudroit conclurre auſſi, qu'il auroit tenu les arbres & les buiſſons pour iudicieux, puis qu'il les introduit parlans quelquesfois enſemble, auec vn ſens auſſi myſterieux qu'vtile. Ayant donc à diſcourir de la Vertu, ſon intention n'a pas eſté de mettre en jeu des Creatures capables de diſcours, mais il a voulu ſeulement étaller les ſerieuſes maximes de la Morale, ſous l'écorce de pluſieurs Fables, ou fictions, afin de ſuccrer la pillule aux Hommes foibles, & leur faire gouſter la ſincerité de ſes enſeignemens par le diuertiſſement qu'apportent les Fables

Cecy estoit autresfois le but de la vraye Poësie, bien que toutesfois elle differe de cét ouurage, en ce qu'elle ne met en auant que des hommes & des Dieux, au lieu que ce genre d'escrire y met aussi les Bestes brutes, & les plantes. Encore voyons-nous qu'Homere, le Prince des Poëtes, a fait vn Poëme des Rats & des Grenoüilles, qu'il appelle *Vatracomyomachie*. Or bien que la veritable Poësie, c'est à dire celle que nous enseigne la Vertu, sous les Fables celestes & humaines, ait beaucoup d'auantage sur vn œuure pareille à la nostre, si est-ce que celle-cy la deuance en quelque façon, principalement en la briefueté de la Fable, en l'abondance du suc, ou des bonnes choses, & ainsi du reste.

Mais c'est auoir assez demeuré hors de nostre chemin; Il faut reuenir au but de cette œuure, qui est l'application des Fables. Celle-cy ne signifie proprement, sinon que le Conseil & l'Industrie sont capables de plus de choses que n'est la Force. Homere nous a voulu persuader cela fort subtilement dans son Poëme, où il dõne toûjours l'aduantage à Vlysse sur tous les autres Heros des Grecs, qui neantmoins estoiẽt en partie plus Vaillans, mais tous ensemble moins ingenieux que luy. C'est pour cela mesme qu'il fait partir Vlysse tout seul, pour executer plusieurs entreprises mal-aisées, comme pour auoir Achille, & pour recouurer les fléches de Philoctete; au lieu qu'il le donne pour Compagnon à Diomede, quand il l'enuoye dãs le camp des Troyens, pour faire vne action de consequence, qu'il auoit imaginée. Par où, sans doute, cét excellent homme nous veut

apprendre, que la Prudence ſans la Force peut beaucoup, comme au contraire la Force ſans la Prudence ne peut rien. Il nous declare encore plus expreſſément l'importance du bon Conſeil, lors qu'eſtant queſtion de terminer quelque haute affaire, ou de ſortir d'vn grand peril, il le fait toûjours accompagner luy & ſon fils Thelemaque, de la Déeſſe Minerue, qui preſide à la Prudence. En quoy il me ſemble plus iudicieux que Virgile, qui ne donne pour conſeil à ſon Enée que ſa Mere Venus, Déeſſe de la Volupté, ſi ce n'eſt quand il ſuppoſe quelque apparition de Mercure, ou d'Anchiſe ſon Pere. C'eſt donc la Prudence qui nous tire des dangers: Elle qui conduit nos entrepriſes à vne heureuſe fin: elle qui fait les Loix, & les Legiſlateurs, qui rend heureux les Amans, & qui fauoriſe les Guerriers. En vn mot, c'eſt elle-meſme qui produit tous les effets, qui nous ſemblent admirables dans le Commerce du monde. Cette Reyne apprend aux petits à ſe deffendre contre les Forts, aux Grands à commander en aſſeurance, & aux Republiques à ſe maintenir en liberté. Auec elle iamais vn homme n'a eſté des-honoré pour vn long-temps, ny vn Eſtat perdu tout à fait. Nous pouuons donc à bon droict l'appeller le phanal de noſtre vie, le fil de nos labyrinthes, & la Conſolatrice de nos peines. Car il eſt ſi veritable que nous luy deuons ce que nous faiſons de grand & de memorable, que ſans elle toutes nos actions ſeroient imparfaites. Paſſons maintenant à vn autre Diſcours.

Fin de la cent quatrieſme Fable.

105. DV LABOVREVR ET DV TAVREAV

FABLE CV.

Du Laboureur, & du Taureau.

VN Laboureur auoit vn Taureau, qui ne pouuoit souffrir le joug, ny d'estre lié non plus. Pour l'empescher donc de frapper des cornes, comme il auoit accoustumé de faire, il vsa d'vne plaisante finesse; qui fut de les luy scier toutes deux. Cela fait, il l'attella, non pas au chariot, mais à la charuë, afin qu'il ne ruast plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrémement aise de ce que le Taureau ne le pouuoit frapper, ny de ses cornes, ny de ses pieds. Mais pour tout cela, il ne laissoit pas de

l'incommoder, en luy resistant, pource qu'il luy couuroit la teste de poudre, & luy en remplissoit la bouche & les yeux.



Discours sur la cent-cinquiéme Fable.

PAr ce Taureau, qui se souleue sans cesse contre le Laboureur, nous apprenons qu'il y a certains Esprits si reuéches, & si mal-traittables, que l'on ne les peut diuertir, ny par Art, ny par Conseil. Ce qui procede, sans doute, de ie ne sçay quelle Coustume libertine, & tout à fait débordée, qui les a si fort desliez de la subjettion, qu'ils dédaignent les conseils qui visent directement à leur Bien. Ils ne veulent pas mesme prester l'oreille aux Remonstrances des Vieillards desinteressez; Au contraire, ils se mocquent de leur maniere de raisonner, qu'ils appellent resveuse, & trop lente, sans considerer auecque Tacite; *Que les Entreprises sont mieux asseurées & soustenuës par les Conseils froids & meurs, que par les perilleux & les violans.* Ces Indiscrets font gloire de choquer à tout propos ceux qui ne parlent que pour leur bien, & s'opposét aussi-tost à la douceur qu'à la rudesse.

Ce qu'ils ne feroient iamais, s'ils ſçauoient bien conſiderer qu'en nos affaires propres nous ſommes toûjours intereſſez, & que par cette raiſon noſtre Eſprit ne voyant pas les choſes toutes pures, mais par les yeux du profit tant ſeulement, n'eſt point capable de les examiner auec tant de ſoin, ny ſi ſainement, que s'il n'y auoit aucune part. Ce qui neantmoins eſt tellement vray, que de deux Eſprits égaux, l'vn ſera moins clair-voyant en ſes affaires propres, qu'en celles de ſon compagnon. De ce manquement de conſideration l'on void naiſtre d'ordinaire le Refus & l'Opiniaſtreté contre les Conſeils. De là vient cét endurciſſement d'Eſprit, qui nous fait tenir pour ſuſpects nos meilleurs Amis, iuſques à les accuſer de Perfidie, combien qu'ils ne ſoient guidez que du veritable zele de nous ſeruir. Mais comment ne ſerions-nous reuéches aux aduis des Hommes, puis que nous le ſommes quelquesfois aux inſpirations de Dieu, & que nous couurons nos Ames de deffences d'airain contre ſes traicts, eſtans en cela nous meſmes les pires Ennemis que nous ayons ? Sans doute, ſi nous eſtions tant ſoit peu ſenſibles aux ſalutaires aduis qu'il nous donne, nous aurions toûjours l'Eſprit comblé de conſolations, & ne tomberions jamais dans les fautes qui nous arriuent par noſtre incredulité.

Fin de la cent-quatriéme Fable.





FABLE CVI.

Du Satyre, & du Voyageur.

VN de ces Satires, qu'on tenoit anciénement pour estre Dieux des Forests, ayant pitié d'vn pauure Passant, tout couuert de neige, & transy de froid, le mena dans sa Cabane, & le fit asseoir auprés du feu. Mais ayant pris garde qu'il souffloit dans ses mains, il luy en demanda la cause: A quoy le Voyageur respondit, *qu'il le faisoit pour les échauffer*. En suite de cela, ils se mirent tous deux à table, où la premiere chose que fist l'Estranger, fût de soufler sa boüillie: Ce que voyant le Satyre, il en voulut derechef sçauoir

le ſujet; Et comme il euſt appris *que c'eſtoit pour la rafroidir*, ne pouuant plus ſouffrir vn tel Hoſte dans ſa cabane; *Sorts de ceans*, luy dit-il, *car ie ne ſuis pas d'humeur à m'accommoder auec vn Homme qui ſe contre dit ainſi en ſes paroles.*

Diſcours ſur la cent-ſixiéme Fable.

L'Action de ce Satyre nous aduiſe de n'admettre à noſtre table des perſonnes doubles en paroles. Car c'eſt vn glaiue tranchant des deux coſtez, que la langue de ces Hommes-là, qui peuuent nuire auſſi bien à leurs Amis qu'aux autres, s'accommodant tantoſt à nos ſentimens par flatterie, & tantoſt à ceux de nos Ennemis par meſchanceté. Or comme il arriue ordinairement que la Cajolerie & la Complaiſance, ſont de vrays Pieges à ſurprendre les fols, le nombre deſquels eſt infiny. De là vient auſſi que ceux qui les tendent, y font tomber aiſément les Mal-aduiſez. Il eſt donc certain que tels Perfides, qui diſent autrement qu'ils ne penſent, ſont plus à craindre, que les perſonnes declarées à noſtre ruine, à cauſe que ſous l'appas des douces paroles, elle eſt

capable de nous infecter d'vn poiſon mortel, & de remplir d'amertume les douceurs de l'Hoſpitalité. En effet, comment nous pouuons nous fier à vne perſonne qui eſt mille fois le iour double à ſoy-meſme, & comment adjoûter foy à la parole d'vn Homme qui n'en a point ? Si le plus agreable fruict de l'Amitié conſiſte en ſa durée, quelle perſeuerance doit-on attendre d'vn faux Amy, qui change à tout coup d'opinions, & comment nous ſera fidele celuy qui ne le fut iamais à perſonne ?

Fin de la cent-ſixiéme Fable.




107. DV TAVREAV. ET DV RAT



FABLE CVII.

Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau ſe ſentant mordu au pied par le Rat, qui tout à l'inſtant s'alla cacher dans ſon trou, s'en miſt tellement en fougue, qu'éleuant ſes cornes, il chercha ſon Ennemy de tous coſtez, ſans qu'il luy fût poſſible de le trouuer. Alors le Rat ſe mocquant de luy ; *Il ne faut pas*, dit-il, *que pour eſtre robuſte comme tu és, & fortifié d'vne peſante maſſe de chair, tu continuës deſormais de mépriſer les vns & les autres, puis que maintenant vn petit Rat t'a bleſſé, ſans que pour cela il ait encouru aucun danger.*

Discours sur la cent-septiéme Fable.

VOicy vn exemple qui nous fait souuenir du commun Prouerbe, qui dit, *qu'il n'y a point de petits Ennemis*. Cela se verifie par les Raisons & par les Exemples. Quant aux Raisons, elles sont fondées sur le iuste partage des Qualitez. Car la Nature ayant donné à tous les Animaux dequoy se contenter dans le monde, & dequoy se garantir de la violence & de l'oppression, il ne faut pas que les Forts & les Puissans s'imaginent de pouuoir auec raison gourmander les Foibles, qui ne sont pourueus d'aucune inuention pour se deffendre, mais qui peuuent faire suppléer l'Addresse au défaut de la Puissance. Que si en cela mesme la Necessité les contraint de ceder à leur Ennemy, en tel cas ils ont moyen de rencontrer vne espece de seureté en leur méfiance, & en leurs soins continuels; voire mesme il y en a qui n'ont trouué le moyen de leur Conseruation que dans leur propre foiblesse; Témoins plusieurs petits Princes Souuerains, qui pour la consideration du peu de pouuoir qu'ils ont, s'attaquent aux plus grands Roys, pource qu'il leur est aisé de se donner, ou de se mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur Ennemy. Ce qui fait que

que bien souuent quelqu'vn de ces Princes entretient deux Couronnes en jalousie, sans en estre accablé neantmoins, veu l'interest que chacune d'elles prend à l'enuy, pour empescher l'accroissement de son égale. C'est ainsi que l'Impuissance mesme sert quelquesfois de support aux Hommes, comme il se void en la petitesse de ce Rat, qui le fait échaper, en se mocquant de la poursuite du Taureau.

Il n'y a donc point d'Ennemis à mépriser, quand mesme ils seroient entierement hors de la proportion de nos forces. D'ailleurs, le Desespoir ne trouuant rien de difficile, ny de dangereux, est le pire Persecuteur de ceux qu'il a pris en bute, l'Experience nous faisant voir qu'vn Ennemy que nous auons mis aux termes de se vanger, est vn Demon que l'on ne peut assez craindre. Aussi est-ce de là que viennent les reuoltes des Paysans & du menu peuple, à qui la Fureur met les armes à la main, & les porte indiscrettement à des actions precipitées, & dommageables. Telles violences tombent d'ordinaire plus aisément dans l'Esprit des Petits, que des autres, soit qu'on les considere comme tels, à raison de leur Stupidité, ou bien de leur Impuissance. Pour le premier, vne Ame foible en est beaucoup plus susceptible qu'vn grand Courage, pource qu'elle ne se propose pas si vigoureusement des remedes à ses maux; Et quant au second, il est d'autant plus veritable, qu'il se fonde sur l'épreuue iournaliere, qui fait voir que les gens de peu se iettent plus hardiment dans l'extremité, que les Mediocres, ou que les Grands, dautant qu'ils ne trouuent point chez

eux aucun eſpoir de Conſolation, ou de Ven-
geance. S'il eſt donc vray que nos Inferieu
ſont plus enclins à ſe deſeſperer, il faut conclu
re par là qu'ils ſont auſſi plus redoutables, pu
qu'il n'y a rien de ſi furieux que le Deſeſpoir,
que comme dit Seneque, celuy eſt déja maiſtr
de la vie d'autruy, à qui la rage fait abandon
ner la ſienne propre.

On peut alleguer vne autre raiſon, pourquo
les Ennemis foibles ſont fort à craindre; c'e
qu'ils ont tous les Genereux de leur coſté. C
qu'il eſt impoſſible de nier legitimement, ſi l'o
conſidere que la plus ſpecieuſe matiere de Ge
neroſité conſiſte en l'aſſiſtāce des Foibles. Auſ
fuſt-ce pour cela qu'au temps des anciens Ro
de France, & de la Grande Bretagne, les Ordr
de Cheualerie furent inuentez; à ſçauoir po
ſecourir les Affligez, empeſcher l'oppreſſio
des Pauures, & les violemens des Filles; tir
reparation des injures, déliurer les Eſclaues,
faire mille autres actions memorables, qui ſe
uoient de bût à la gloire de ces vaillans Pal
dins. Les Poëtes nous ont encore voulu figur
cette verité, par les douze trauaux d'Hercule,
par ceux de Theſée, ſon glorieux Imitateur, q
s'en alloient tous deux par le monde auecque l
Armes, pour chaſtier les Meſchans, & déme
tre les Vſurpateurs. L'on peut voir par là qu'
eſt difficile d'opprimer impunement les petit
gens, ny de les reduire non plus au Deſeſpoi
à force de les perſecuter, ſans attirer ſur ſa teſt
vne faction puiſſante, & ce qui eſt dauanta
ge à craindre, ſans encourir les peines de l
haute Iuſtice de Dieu. C'eſt luy qui a tant d

ſoin de la protection des Pauures, qu'il s'eſt nommé luy meſme leur Defenſeur, & leur a fait tant d'honeur que de les appeller ſes Membres. Que ſi les parties de noſtre Corps veillent à la conſeruation de leurs compagnes; ſi la paupiere garantit l'œil de la poudre; ſi l'œil prend garde aux choſes nuiſibles; ſi la main va au deuant du coup, pour parer la teſte; ſi la chair enuironne les parties nobles; ſi le crane couure le cerueau; bref ſi la peau enuelope le crane & la chair; à combien plus forte raiſon deuons-nous croire que ce puiſſant Protecteur garantira ſes Membres de toute ſorte de violences? N'eſt-ce pas luy qui s'eſt reſerué la Vengeance, non pour autre ſujet, que pour la ſatisfaction des Affligez? N'eſt ce pas luy qui a tiré ſon Peuple de la ſeruitude des Babyloniens, & du joug de Pharaon? En vn mot, il eſt impoſſible qu'il ne ſe plaiſe à faire du bien aux Petits, puis qu'il s'eſt rendu Petit luy-meſme; Et que cette loy de reſſemblance ne le conuie à les maintenir, comme ſouuerainement Bon, & Iuſte. Que ceux-là donc n'eſtiment pas auoir à faire à de foibles Parties, qui ſont gloire d'opprimer les Petits, ou meſme de les accabler, s'ils peuuent; & qu'ils s'aſſeurent que les Pauures ne manquent iamais d'vn bon Support, puis qu'ils ont Dieu de leur coſté.

Fin de la cent-ſeptieſme Fable.

 D'VN OYE ET DE SON MAIST



FABLE CVIII.

D'vne Oye, & de son Maistre.

VNe Oye pondoit tous les iours vn œuf d'or à son Maistre; qui neantmoins fût si fol, que pour s'enrichir tout à la fois, il la mit à mort, sur la creance qu'il eust qu'elle auoit apparemment dans le corps vne grande quantité de ce metail; Mais le Malheureux fût bien estonné de n'y trouuer rien, & s'abandonna soudainement aux regrets & aux soûpirs; se plaignant d'auoir perdu son bien, & son esperance.

Discours sur la cent-huictiéme Fable

BIen que nous puissions entendre cette Allegorie en deux façons, & accuser le Maistr de cette Oye, ou d'estre trop immoderé en s volontez, ou trop violent à les executer, nou ne la prendrons neãtmoins que du dernier biai à cause que nous auons cy-deuant discouru a sez au long, contre l'Auarice & la Conuoiti des Richesses. Pour verifier donc le second E seignement que cette Fable nous donne, à sç uoir, que la precipitation des moyens empesch la fin d'vne affaire, par les incidens & les obst cles que l'Imprudence y apporte; il ne faut q prendre garde à la contenance de ceux qui ma chent trop viste parmy les ruës, qui sont les seu que l'on voit broncher ordinairement. Il en a riue de mesme aux Nageurs, entre lesquels, ceu qui vont tout à leur aise, sont presque toûjou asseurez de se sauuer du danger, au lieu que c autres, qui precipitent leurs mouuemens pl que de raison, n'ont pas assez de force, pour a ler iusques au bout de l'endroit perilleux, & r recouurent point en l'auancement de leur rout ce qu'ils perdent en la durée de leur vigueur.

L'on peut dire le semblable des Actions mo rales, en matiere desquelles nous apprenons p épreuue, que l'Homme ne se precipite presq iamais à l'effet de ses desseins, sans y apport plus d'obstacle que d'acheminement. Ce q procede, sãs doute, de ce que la haste empesc

confideration, fans laquelle il faut de neceffi-
qu'en quelque œuure que ce foit, il y ait de
mpertinence, ou du deffein. D'ailleurs, l'é-
nement & la pratique des chofes, dépendent
our l'ordinaire du Temps, à quoy le Sage s'ac-
ommode difcrettement; Comme au contraire,
Impatient fait meftier de le preuenir; d'où il
luient, qu'à faute de s'y eftre rendu conforme,
l'éprouue prefque toûjours, & importun, &
uifible. La Mediocrité eftant donc requife à
ire vn deffein, elle l'eft pareillement à l'execu-
r. Car bien que ce foit vne Vertu que de don-
er, elle ne l'eft pas toutesfois, fi l on ne donne
propos, c'eft à dire en temps & en lieu. Auffi
t-ce l'aduantage que la Prudence Heroïque
eft referué parmy nous, d'eftre la Guide de
outes les autres Vertus, c'eft à dire de les faire
ratiquer fans délay, quand le Temps & les
ccafions s'en prefentent. Pour cela mefme les
oëtes ont fait Deeffe, & non pas Dieu, la Di-
inité qui prefide à la Prudence; poffible pour
ous monftrer qu'il faut vfer des chofes auec
nodeftie, & non pas brufquement, ny trop à la
afte. C'eft vn Dieu qui regne fur les Armes, vn
Dieu qui prefide au Bien-dire, & à la Medecine,
vn Dieu de qui les Arts mecaniques releuent.
On a fait Dieux (bien que fauffemét) ceux qui
nt charge de la Mer, de la Terre, & du Ciel:
n a fait Dieu, & non pas Déeffe, l'Amour; Mais
uant à la Prudence, c'eft à dire à la conduite
les Actions, on l'attribuë iuftemét à vne Déef-
e, & encore à la plus modefte de toutes, pour
nonftrer que nous deuons nous conduire auec
uelque lenteur, & quelque attrempance dans

nos desseins, afin de les faire reüssir. C'est pour cela que les ieunes gés, pour estre plus brusques que les Vieillards, sont aussi plus sujets à faillir ; à raison dequoy ils s'imaginent bien les moyens d'arriuer à leur but, mais ils ne s'en proposent pas les les obstacles, comme le remarque fort iudicieusement dans ses Ethiques le Prince des Philosophes. Or ce que nous disons des âges, nous le pouuons encore dire des Nations. Car ordinairement les Peuples brusques & determinez font de plus grandes pertes que les autres. Que si l'on m'objecte à cela, qu'ils font de plus grands gains aussi, ie respondray, qu'en échange ils ne les conseruent pas si long-temps ; Dequoy pleust à Dieu que ne fussent point témoins ceux de nostre Nation, qui par les merueilles de leur Valeur, que leurs Ennemis redoutent comme la Foudre, ayant conquis à diuerses fois tant de superbes Prouinces, chassé tant de Mescréans, & fait tributaires tant de Royaumes, n'ont pas laissé de les perdre ; au lieu que les Espagnols, à qui les Mariages ont plus seruy que les Batailles, se ventent, comme c'est leur coustume, de posseder aujourd'huy les plus belles parties de l'Europe, sans mettre en compte la domination du nouueau monde. Ce qui procede, à ne point flater, des empeschemens que nous cause la Promptitude, & des aduantages que leur donne la Patience. Mais nous sommes si hastez d'arriuer à la fin, à cause de la grosseur de ce Volume, que possible ce ne sera point vne faute d'vser icy de la promptitude que nous blasmons en autruy.

Fin de la cent huictiéme Fable.


109 DV SINGE ET DE SES DEVX ENFAN



FABLE CIX.

De la femelle du Singe, & de ses deux Enfans.

L'On tient que la femelle du Singe ayant des jumeaux, en ayme passionnément l'vn, & ne tient compte de l'autre: Vne fois doncques qu'elle eust deux petits d'vne portée, voulant éuiter vn certain danger, elle prit entre ses bras celuy qu'elle aymoit le plus. Mais pour auoir couru trop viste, elle le froissa contre vne pierre, dont il mourut; Comme au contraire, cét autre qu'elle portoit sur ses espaules, & qui luy estoit indifferent, s'échapa sans receuoir aucun mal.



Discours sur la cent-neufuiéme Fable.

PAR cette Fable nous apprenons que l'amour extraordinaire des Peres est quelquesfois tres-nuisible aux Enfans; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traictés trop rudement, en sont mieux fortunez dans le monde, & mesme plus vertueux. Ie verifieray ces deux propositions par ordre. Premierement, il est tres-certain que les mignotises des Meres affoiblissent la complexion de leurs Enfans, pource qu'elles ne les accoustument pas de bonne heure aux choses, où, comme dit Cardan au Liure de la Sagesse, il les faut impunément exposer; qui sont le vent, la pluye, le serain, la nourriture sans choix, & telles autres injures de la vie, contre lesquelles les soins trop particuliers que l'on prend à nous deffendre, nous rendent eux-mesmes sans deffense. Cette diuersité d'enueloppes, cette quantité de coëffes, & d'emmaillottemens, & cette delicatesse de nourriture, n'est-ce pas ce qui les rend maladifs, & qui les tuë quelquesfois? Pourquoy accoustume-t'on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuuent toûjours auoir? N'est-ce pas multiplier les perils, & les rendre plusieurs fois mortels? Certes, les Meres

Lacedemoniennes n'en vsoient pas ainsi, non plus que les Femmes de Scythie, qui donnoient ordre dés qu'elles estoient accouchées, qu'on plongeast leurs Enfans dans l'eau froide; Coustume que Virgile attribuë aux Latins dans son Eneide :

Nous trempons nos Enfans dans l'onde ;
Aussi-tost qu'ils viennent au monde ;
Et puis nous les endurcissons
Contre la pluye & les glaçons.

Ce qui n'empeschoit pas toutesfois que ces femmes ne missent au monde de fort vigoureux Enfans, chez qui la Santé florissoit, à l'égal de la Vertu. Il n'est pas à croire que la Mere de Massinissa l'eust caressé & dorlotté en son bas âge : Car si elle l'eust fait, asseurément il ne fût iamais arriué à vne si longue, & si heureuse Vieillesse, en laquelle il souffroit le Soleil & la pluye teste nuë, & marchoit à pied des iours entiers, encore qu'il fust âgé de nonante ans. HENRY LE GRAND d'heureuse memoire, n'a-t'il pas esté éleué en Soldat, aussi-biẽ qu'en Roy ? D'où luy venoit cette vigueur extraordinaire de Corps, sinon de sa forte nourriture? Peut-on pas dire le mesme de LOVYS LE IVSTE, son tres-digne Successeur, à present regnant; Prince d'incomparable Vertu, & qui par des merueilles de Valeur & de Pieté, a mis à fin tant de hautes entreprises. Ne doit-il pas vne partie de ses beaux faits à la vigueur qu'il s'est acquise dés son bas âge, parmy les exercices de la Chasse ? A-t'on iamais veu des peuples plus vertueux, que ceux qui ont fuy les delicatesses, comme faisoient les anciens Romains?

ny des Nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaisir à s'éleuer dans le Luxe, & au milieu des delices ? Telle estoit jadis la Republique des Sybaritains, de qui mesme l'on trouue à peine le nom dans les Histoires, si ce n'est que les Autheurs veuillent parler de sa mollesse, pour monstrer que les personnes qui s'y addonnent, ne sont capables que de cela. Comment donc pourra t'on excuser ces mauuais Parens, qui accoustument aux delicatesses les Enfans qu'ils viennent de mettre au monde ? Est-il possible de leur faire haïr vne vie oysiue, & de les entretenir dãs les voluptez ? de leur aprendre la Sobrieté, & de les nourrir parmy les friandises ? de leur oster l'apprehension des Ennemis, & de leur faire craindre vn peu de serain & de vent ? N'est ce point leur vouloir du mal que de leur rendre naturelles de si pernicieuses habitudes ; & ne peut on pas bien dire auecque le doux Bertaud,

C'est hayr que d'aymer ainsi.

Or ce n'est pas en cela seulement que les excessiues caresses des Meres sont dommageables à leurs Enfans ; il y a bien vn autre danger à courir, & plus considerable, & plus grand ; à sçauoir la corruption de l'Ame, qui en procede infailliblement. Car si la bonne Instruction est vne seconde naissance, & si derechef elle dépend de la reprehension des Vices, où nostre Nature n'est que trop sujette ; ces flateuses Meres qui sont idolâtres de leurs Enfans, ne les perdent-elles point à faute de les reprendre ? Si du commencement elles adherent à leurs coleres, n'en font-elles pas quelque iour des

Assassins? Si elles endurent leurs petites surprises au préjudice de leurs Freres, ou de leurs Compagnons, n'en font elles pas des Traistres? Si elles ne chastient point leurs paroles sales, & licentieuses, n'en font elles pas des Paillards, & des Adulteres? Si elles leur souffrent de manger & de boire par excez, n'en font-elles pas des Dissolus? O qu'il eust bien mieux vallu pour telles Femmes, d'auoir esté steriles, que de mettre au monde des Miserables, abandonnez à toutes les delicatesses du Corps, & à tous les débordemens de l'Ame!

Mais ie retombe insensiblement en vn Discours, dont i'ay si souuent parlé dans cét Ouurage, que ie pourrois bien me rendre ennuyeux au Lecteur, par la necessité des redites. Il vaut mieux venir à la preuue de la seconde partie de mon Allegorie, qui est, que les Enfans le moins caressez, deuiennent les plus vertueux, & les plus honestes. Toutes les raisōs mises cy-deuāt, & tournées au sens contraire, peuuent seruir à cette verité; à sçauoir, que la forte Complexion fait les Hommes genereux, & entreprenans; que l'Exercice rend le sang meilleur, que la Sobrieté de l'Enfance se cōfirme en l'âge auancé; & bref, qu'vne jeunesse qu'on ne flate point, est capable de toute Vertu. A ces raisons l'on en peut adjouster quelques autres, propres seulement à ce sujet. Premierement, qu'vn Fils peu caressé de son Pere, s'éuertuë à deuenir homme de bien, afin de surmonter l'auersion naturelle qu'on a contre luy, par vn effort de merite extraordinaire. D'ailleurs, ne iugeant pas qu'il ait beaucoup à pretendre à l'heritage, & au cœur

des siens, il ne fait aucuns desseins domestiques: il ne borne point sa Fortune dans le clos de son pere : les successions qu'il pretend sont des charges magnifiques. C'est auecque celà qu'il desire de se rendre Liberal à ceux qui luy ont esté Auares, & à ses Freres mesmes, que l'on a fauorisez plus que luy. De cette façon il arriue, que la froideur de ses proches enflamme toutes ses esperances, & que ceux qui le haïssent, luy font du bien, lors qu'ils y pensent le moins, tellement que l'on peut dire à contre sens.

Hayr ainsi, c'est proprement aymer.

Fin de la cent-neufuiéme Fable.



FABLE CX.

Vu


110. DV RENARD ET DV LEOPARD



FABLE CX.

Du Renard, & du Leopard.

LE Renard, & le Leopard diſputoient enſemble de leur beauté. Ce dernier loüoit hautement ſa peau tachetée de diuerſes couleurs; Ce que le Renard ne pouuant dire de la ſienne, ny la preferer par conſequent à celle du Leopard; *I'aduouë*, luy dit-il, *que tu as quelque raiſon de ce coſté-là; mais en recompenſe, l'aduantage que i'ay ſur toy, qui n'eſt pas petit, c'eſt d'auoir l'Eſprit madré, & non pas le Corps.*

Remarque sur la cent-dixiéme Fable.

IL n'est pas question de redire icy les aduantages que la beauté de l'Ame emporte sur celle du Corps. Nous auons traitté ce sujet assez amplement, pour estre dispensez d'y reuenir, joinct qu'encore qu'il n'y ait que trop de personnes dans le monde qui souhaittent plus ardemment la possession d'vn beau Corps, que celle d'vn bel Esprit, si est-ce qu'il est impossible, ce me semble, qu'en leur Ame ils ne trouuent ce dernier plus estimable que l'autre. Ces Vers d'vn de nos Poëtes le tesmoignent.

Tel que l'Astre du iour esteint par sa presence
Tous ces Feux, qui du Ciel sont les brillãs Tresors,
Telle, & plus grande encor, est la préeminence
Des beautez de l'Esprit sur les graces du Corps.

Fin de la cent-dixiéme Fable.


III· DE VENVS ET DVNE CHATTE



FABLE CXI.

De Venus, & d'vne Chatte.

VN beau ieune homme aymoit ſi fort vne Chatte, qu'il pria Venus d'en faire vne Metamorphoſe en Féme. La Déeſſe exauça donc ſa priere, & transforma cét Animal en vne fille d'excellente beauté. Ce pauure fol fût à meſme temps ſi paſſionnément épris de ſon amour, que ſans vſer de plus long delay, il la mena droit à ſon logis, pour en auoir la jouyſſance. Mais comme ils furent tous deux au lict; Venus voulant éprouuer ſi le changement de forme ne luy auroit point auſſi fait

changer de naturel, lâcha exprés vn Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne se souuenant plus, ny de la Couche nuptiale, ny de celuy qui estoit auec elle, se ietta du lict en bas, & se mit à poursuiure le Rat pour le manger: ce qui fût cause que la Déesse irritée, voulut qu'elle reprit sa premiere forme.

Discours sur la cent-onziéme Fable.

TRois choses dignes d'vne grande consideration se presentent à moy; pour estre icy rapportées. La premiere, c'est l'inégalité, qui arriue quelquesfois en Amour, figurée par l'extrauagante passion de ce ieune homme, qui sert de sujet à cette Fable. La seconde, c'est l'enchantement des Amoureux, qui transmüét en vn instant dans leur fantaisie les defectueuses Creatures qu'ils ayment, en des modeles de perfection: ce qui nous est figuré par l'aduanture de cette Chatte, que Venus transforme en Femme. Le troisiesme poinct de mon Discours sera le vray but d'Esope, compris dans la fin de la Fable, à sçauoir qu'on ne change pas

de mœurs, en changeant de condition.

Pour venir donc au premier poinct, ie diray que c'est vne chose estrange, de voir que l'Amour frappe quelquesfois des personnes si fort inégales en toutes leurs parties, que si on leur vouloit choisir des Ennémis, l'on n'en iroit iamais chercher d'autres. Cét Aueugle ne reconnoist bien souuent, ny qualité, ny merite. Il prend plaisir d'assembler les Cedres aux Buissons, les Europeans aux Afriquains, les ieunes aux vieux, les beaux aux laids, les stupides aux galants, bref les plus gens de bien aux meschans, & aux vicieux. Combien s'est il trouué d'Empereurs qui sont deuenus Esclaues de leurs Vassales? Combien de Dames releuées, qui ont souffert les approches de leurs Valets? Bref, combien de personnes nées de Familles Ennemies, qui se sont naturellement entr'aymées, contre la nourriture qu'elles auoient prise en la maison de leur Pere? Or pource que c'est du Philosophe de rechercher la cause des choses, ce ne sera point mal à propos d'essayer à connoistre celles de cette Inégalité: pour à quoy paruenir, il faut se remettre en memoire ce que dit le Poëte,

Nous aspirons tousiours aux choses deffenduës.

Ce qui est tellement vray, qu'à peine y a-t'il rien qui se puisse mieux prouuer par l'Experience. Cela nous arriue par ie ne ne sçay quel malheur de nostre Nature, soit qu'elle se porte d'inclination à penetrer toûjours plus auant dans les choses, & par consequent à violer les limites qu'on luy prepare, soit que la grande amour de la Liberté nous y conuie, & que ce

ſoit vne eſpece de gehenne pour noſtre humeur, de voir vn obſtacle ou vne barriere deuant nous, comme il aduint à ce Vieillard Milannois, qui ayant vécu iuſqu'à ſoixante ans, ſans ſortir des faux-bourgs de ſa Ville, receut vn commandement de l'Empereur Charles V. de n'en bouger iamais, afin que tous les Eſtrangers peuſſent admirer le peu de curioſité de cét homme-là: dequoy toutesfois il euſt vn deplaiſir ſi extréme, qu'ayant fait inſtamment prier l'Empereur de luy permettre d'aller voir le monde; comme on l'eut rebuté de toutes ſes demandes, il en mourut de regret dans ſa maiſon. Ce qu'on ne peut attribuër à l'inclination des voyages, puis qu'il auoit paſſé tant d'années dans vne ſeule Ville, mais à vne certaine humeur libertine, qui eſtant commune à la pluſpart des Hommes, leur fait haïr toutes les contraintes, quelques iuſtes qu'elles ſoient. Il y a encore vne cauſe à cela, que ie trouue plus apparente que toutes les autres; c'eſt qu'vn Bien interdit nous ſemble plus grand, & nous fait imaginer que ce doit eſtre quelque choſe excellente, puis qu'on nous en deffend la pratique: de ſorte que cela nous éguiſe l'appetit, & nous fait rechercher auecque ſoin le violement de cette Loy. Nous croyons que les Legiſlateurs, ou les Magiſtrats nous en priuent pour ſe le reſeruer, ou pource que la choſe eſt ſi douce, qu'elle pourroit nous détracquer de l'amour de Dieu, & de la Patrie.

Voylà donc à peu prés ce que l'on peut dire ſur cette matiere; d'où il eſt aiſé de conclurre, qu'eſtans portez d'inclination aux choſes

contraires à noſtre bien, plus elles ſont deffenduës, plus nous les aymons auſſi. De là vient que les Femmes des Maris jalous, & les Filles des Meres trop rigoureuſes, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, veu l'importune ſollicitation qu'on leur fait, pour les en diuertir. Pour cela meſme, il nous arriue ſouuent d'aymer les perſonnes inégales, à cauſe que tels deſſeins nous ſont plus deffendus que les autres. Ce qu'il n'eſt pas beſoin que ie confirme par les Exemples, n'en pouuant alleguer que de ſuperflus, puis que l'Experience rend cette verité trop manifeſte.

Ie viens donc à la ſeconde partie de mon Diſcours, qui eſt la Transformation que noſtre Autheur nous propoſe icy; Dequoy ie ferois des Volumes entiers, ſi i'auois plus de deſſein d'eſcrire beaucoup, que de bien inſtruire. Premierement ie mettrois en queſtion, ſi c'eſt vne choſe réellement faiſable de tranſmuër les Corps des vns aux autres; ou ſi ce qu'on nous raconte de la Lycanthropie n'eſt qu'vn fantaſtique Changement, qui a l'apparence de la choſe, & non pas la réalité. Puis venant à moraliſer là deſſus, ie m'eſtendrois bien au long à déduire comment les Paſſions démeſurées trãſforment noſtre Nature en vne pire, & nous font décheoir de la dignjté de noſtre aiſe. Ce que les Poëtes ont expreſſément témoigné par la Fable de Circe la Magicienne, à qui ils ont donné le pouuoir de chãger en Beſtes les Corps des hommes, pour monſtrer par là que les Vices immoderez nous oſtent l'vſage de la Raiſon. Mais dautant que cette Allegorie eſt aſſez

conneuë, & qu'en plusieurs endroits de nostre œuure, nous auons amplement touché ce Discours, il sera bien à propos de donner vn sens exprés à cét endroit, pour en tirer vn enseignement particulier. Ie veux donc dire que cette transformation de Chatte en Femme, est vne marque de la foiblesse des Amans, qui ne se sont pas si tost abandonnez à leurs passions, que toutes choses leur semblent changer de nature. Les Laides s'embellissent en leur imagination: les Belles s'y rendent incomparables, & telles que les Déesses. Vn don de Nature qui n'estoit que mediocre, y deuient extréme: vn Défaut y passe pour vne assez bonne Qualité. Si la personne aymée est louche, ils diront qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfection releue l'excellence de l'ouurage. Si elle est extrémement brune, ils nous voudront faire accroire que c'est vne marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché sous ces tenebres. Si elle est Petite, ils l'appelleront vn Abregé de merueilles, mettant en auant, que plus vne belle œuure est racoursie, plus elle est admirable de soy. Si elle est démesurément grande, ils allegueront, que d'vne belle chose on n'en sçauroit trop auoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ses perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils appelleront cela les Foudres d'Amour. Si elle l'a niais & simple, ils le nommeront les charmes de l'Innocence. Si elle est trop vieille, ils loüeront l'assemblage du bon Iugement auecque celuy du Corps. Si elle est trop ieune, ils nous diront que son Esprit va plus viste que ses années. Bref, ils nous la transformeront

toute en fort peu de temps, & nous la donneront à voir sous vn autre teint, & sous vn autre visage. Mais ce qui est encore plus ridicule, c'est que nous voyons par épreuue ceux qui ont le plus remarqué de manquemens en vne Femme, estre les premiers à la loüer sur toutes les choses du monde; & cela pour cette seule raison, qu'elle leur aura possible fait les doux yeux, ou fermé la main. Nous pouuons iuger par là, si l'estat des Amans n'est pas ridicule, puis qu'ils passent vne bonne partie de leur âge, priuez de toute connoissance, & de l'espoir mesme de la recouurer. Car il est presque impossible qu'vn Homme achoppé à cette Passion, s'en rende iamais le maistre absolu. Apres vne Idole, il en adore vne autre; apres vne Fille, il se void Esclaue d'vne Femme mariée: puis il vient à cajoler la Veufue; & il est à croire que s'il trouuoit vne Androgine, elle n'échapperoit pas de ses soins, pource seulement qu'elle seroit à demy femme.

Venons maintenant à la troisiesme partie de nostre Discours, à sçauoir que la Condition ne change pas les Vertus ny les Vices de l'Ame, principalement s'ils sont contractez par vne longue & naturelle habitude. Qui voudroit nier vne Verité si claire parmy nous? où trouuera-t'il assez de raison pour la contredire? y a-t'il quelqu'vn qui se dépoüille de soy mesme, en acquerant vne bonne Fortune, ou qui prenne plaisir à se défaire de ses passions, & de ses peruerses habitudes? Asseurément plusieurs croiroient achepter la Grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs Vices pour elle. L'exem-

ple d'vn bon nombre de perſonnes de condition leur apprend aſſez, qu'vne haute Fortune ne ſert quelquesfois qu'à les éleuer à vn degré d'imperfection encore plus haut. Ce ne ſont pas toûjours les mieux nourris que les Grands. Ils ont tant de Flateurs, & de Complaiſans prés d'eux, qu'ils peuuent à peine ſe rendre capables d'vne parfaite Vertu. Mais ie paſſe inſenſiblement de mon Diſcours à vn autre, & ne m'apperçois pas que j'anticipe le ſens de la Fable ſuiuante, qui en veut aux Hommes extraordinairement complaiſans.

Fin de la cent-onziéme Fable.






112. D'VN MALADE ET D'VN MEDECIN



FABLE CXII.

D'vn Malade, & d'vn Medecin.

VN Malade enquis par ſon Medecin de l'eſtat de ſa ſanté; *Ie brûle*, reſpondit-il, *& ſuis tout ên eau, à force d'auoir ſué.* Voila qui eſt bien, dit le Medecin, & là deſſus il ſe retira. Le lendemain il le fût encore viſiter, & luy demanda comment il s'eſtoit porté la nuict paſſée? *Helas*! s'écria-t'il d'vne voix debile, *peu s'en eſt falu que ie ne ſois mort de froid. Tant mieux*, adioûta ce beau Docteur, *c'eſt bon ſigne.* En ſuite de cecy, apres que pour la troiſieſme fois il luy euſt fait la meſme demande, & que ce pauure homme luy euſt reſpondu, *qu'il n'en*

pouuoit plus, si fort il estoit trauaillé d'vn flux de ventre; C'est vostre santé, continua ce Charlatan. A la fin vn de ses amis l'estant allé voir, pour apprendre s'il ne se trouuoit pas mieux que de coustume; *Ah! mon amy*, luy respondit-il, *ie me porte toûjours bien, à ce qu'on me dit, & toutesfois ie m'en vay mourant.*

Discours sur la cent-douziéme Fable.

CE qu'Esope dit icy du Medecin, nous le pouuons appliquer à vn faux Amy. Car il void bien souuent dans vne maladie dangereuse & mortelle, celuy qu'il feint d'aymer sainement. Il luy trouue le poux émeu de Vengeance, ou de Haine; il le connoist enflammé de Passion, ou rafroidy dans l'amour des choses honnestes; Et toutesfois, au lieu de luy conseiller celles qui luy sont profitables, il adhere lâchement aux opinions de son Malade, & craint plustost de le mettre en colere. Tels sont ordinairement ceux qui approchent de la personne des Grands, à qui l'éclat de leur Condition, ou

l'espoir de la Fortune, fait trahir mille fois le iour leur Conscience, en leur conseillant des choses illegitimes. Tels ces Flatteurs interessez & malins, qui sous pretexte de vouloir traitter obligeamment ceux dont ils se disent amis, les destournent des Affaires vtiles, & les engagent dans les dommageables. De pareille nature sont encore ceux qui voyans leurs Amis malades à l'extremité, n'osent toutesfois leur parler de Confession, pource, disent-ils, que la peur redouble l'accez du mal, & que c'est les hazarder que de leur nommer le nom d'vn Prestre. Mais telles gens ne considerent pas que c'est bien les hazarder plus grieuement, que de les reduire au dernier article, sans les auoir fait souuenir de leur Salut. Car alors à peine peuuent-ils auoir la force de se repentir viuement de leurs fautes; ny assez de memoire & d'entendement pour s'en confesser. Bannissons donc loin de nous cette chetiue coustume de complaire mal à propos. Chassons de nostre Esprit cette humeur seruile, & faisons plus d'estat du profit de nos Amis, que de leurs chagrins. Preferons la Verité à la Flatterie, & ne nous enquerons pas s'ils agréent ce que nous auons dit, pourueu qu'il leur soit aduantageux.

Fin de la cent-douziéme Fable.


113. DES COQS ET DE LA PERDRIS.



FABLE CXIII.

Des Coqs, & de la Perdrix.

VN homme ayant plusieurs Coqs en sa maison, achepta vne Perdrix, qu'il mit auec eux pour l'engraisser. Mais les Coqs ne virent pas plustost cette nouuelle Compagne, que chacun luy donnant son coup de bec, ils commencerent à la chasser. Cependant la pauure Perdrix s'affligeoit fort à par soy, de se voir ainsi rebuttée d'eux, pour n'estre de leur engeance. Toutesfois ayant pris garde qu'ils n'estoient pas exempts de querelle entr'eux, elle modera sa tristesse; & se consolant; *Arriue ce qui pourra,* dit-elle, *ie suis resoluë de ne me plus*

tourmenter, puis que ie voy maintenant qu'ils s'entrebattent eux-mesmes.



Discours sur la cent-treiziéme Fable.

DE cette Fable on en peut tirer deux Aduis tres-salutaires, dont l'vn consiste en l'horreur des Dissentions intestines, & l'autre en la Patience que doiuent auoir les Sages, lors qu'ils reçoiuent vn mauuais traittement des Vicieux. Quant au premier poinct, toute la suite de nostre Ouurage n'est pleine que de cét aduertissement. Nous auons veu les quatre Taureaux inuincibles aux efforts du Lion, tant qu'ils ont esté bien & fidelement vnis. Nous auons veu entre les mains d'vn Laboureur vn faisceau de Verges, qui n'ont pû ny estre rompuës en gros, ny resister en détail; Et nous nous sommes estendus sur ce discours, à la maniere des Orateurs & des Philosophes.

Venons maintenant au second poinct de cette Allegorie, qui regarde la Patience que doiuent auoir les Vertueux contre les injures des Meschans. Certes, elle ne sera pas mal-aisée à prendre, quand ils considereront bien que tous les outrages de leurs Persecuteurs ne procedent que de l'Habitude qu'ils ont au Vice. Rien ne

s'apprend pluſtoſt, & ne s'oublie plus tard que luy. Les Maiſtres ſont blaſmez ſouuent des fautes de leurs Diſciples. Mais ſi nous faillons, il ne s'en faut nullement prendre à eux; Eſtant certain que les Vices s'apprennent aſſez ſans Precepteur, & que difficilement ils peuuent eſtre oubliez, ſi on ne les chaſtie. Il ne faut donc pas que l'Homme ſe faſche d'eſtre mal-traitté par le Vicieux; mais qu'il ſe réjouyſſe pluſtoſt de ſe voir dans vne condition preferable à celle de ſon Ennemy, comme il arriue ordinairement aux gens de Vertu. Il n'y a que la ſeconde de ces deux propoſitions qui en puiſſe improuuer la conſequence; Et toutesfois il n'eſt rien de ſi veritable; Car quelle conformité y peut-il auoir entre la condition d'vn Vicieux, & celle d'vn Homme de bien? L'vn eſt mille fois le iour gehenné du repentir de ſes Vices, l'autre vit dans la ſatiſfaction de ſa Probité. L'vn apprehende des chaſtimens, & l'autre eſpere des recompenſes apres la mort, & ne craind aucun ſupplice durant ſa vie. L'vn fait tout le monde Ennemy, ou pour le moins il ſe perſuade de le faire, & l'autre eſt à couuert de la haine d'autruy, à cauſe qu'il ne ſe rend odieux à perſonne. Bref, il n'y a point de comparaiſon en la felicité de tous les deux, ſoit qu'on regarde la vie preſente, ſoit qu'on iette les yeux ſur la future. Quel ſujet aura donc l'homme de bien de ſe plaindre, ſi la Raiſon luy fait connoiſtre que ſa Fortune eſt plus ſouhaittable que celle de ſon Ennemy? L'on peut reſpondre à cela, que l'injure aigrit la perſonne qui la reçoit; Mais quelle injure peut receuoir le Vertueux? Si c'eſt la honte des

hommes, qu'il ſçache que l'inſolence du Médi-ſant ne le peut aucunement noircir d'infamie. Car le des-honneur ſuit l'action, & ne s'attache point à la perſonne offenſée: autrement elle eſt injuſte, & par conſequent elle ne doit pas eſtre miſe en conſideration par les gens de bien. Si elle s'attache donc ſimplement à l'Action, celle-cy eſtant mauuaiſe, ne doit faire rougir que ſon Autheur, & non pas l'Innocent qu'on a perſecuté. Mais prenons que le des-honneur y fut tout certain, ce qui toutesfois eſt vne choſe impoſſible (car noſtre ſiecle n'eſt pas ſi dépourueu de Vertueux, qu'on n'y condamne encore les mauuaiſes Actions comme criminelles; & qu'on n'y mette la Conſtance au nombre des choſes Heroïques;) Prenons, dis-je, que l'homme de bien eſtant affronté par le Vicieux, en receuſt toûjours de l'opprobre, & fuſt ſans ceſſe expoſé à la riſée des autres hommes; quel des-aduantage eſt ce-là, pour entrer en parallele auec la ſolide poſſeſſion des Vertus, principalement de la diuine & admirable Patience? Les voix & les opinions des Hommes ſont-elles quelque choſe au prix des iugemens de Dieu, qui agiſſent tous en faueur de la Probité? Si le Sage eſt injurié, a-t'il reſolu de perdre le nom de Sage par le courroux, & par le reſſentiment? S'il approuue l'injure qu'on luy a faite, pourquoy s'en plaind-il; & s'il la condamne, n'eſt-ce pas l'imiter que s'en reſſentir? En quoy certes il ne ſert de rien, ny d'alleguer Ariſtote, qui ne déconſeille point la Vengeance, ny de dire que ce n'eſt pas eſtre injurieux que de repouſſer vn outrage. Cette raiſon n'eſt bonne qu'en la bouche

du vil Populaire, mais non pas en celle du Iudicieux, ny du Sage, qui ne tiennent point vne offense moins blasmable pour estre faite en suite d'vne autre, que pour estre commise la premiere.

Aussi, sans mentir, l'exemple du Vice nous en doit luy mesme détourner, & nous faire raisonner de cette sorte. Si celuy-cy, bien que Vicieux & haïssable de sa nature, n'a pas laissé d'attirer sur soy plus d'horreur qu'il n'en auoit auparauant, en l'Action qu'il a faite contre moy, combien plus serois-je noircy, en luy rendant la pareille, moy qui ay vécu iusqu'à maintenant en quelque consideration d'honneste homme? Si son outrage a semblé laid & hydeux dans son Centre mesme, à sçauoir en la personne du Malfaicteur, combien sera-t'il épouuentable en la mienne, puis que ie ne pense pas auoir jamais donné lieu à des Actions scandaleuses, & dignes de la haine publique? Voila les reflexions que fera le Vertueux en soy-mesme, pour se détourner de l'injuste amour de la Vengeance: puis il considerera si elle est aisée ou difficile. Si elle est aisée, il n'en voudra point ouyr parler, & la laissera en arriere, comme vne chose peu digne de luy, & qui est aussi capable de tomber dans vn Courage vulgaire, que dans le sien. Si elle est difficile, il s'en proposera toûjours la difficulté, & se reduira par ce moyen à ne la point embrasser. Il r'appellera pour lors en sa memoire vne chose que nous auons déja touchée, à sçauoir que Dieu s'est reserué la Vengeance, & que c'est empieter sur luy que de la vouloir faire de ses mains. Voila pour ce qui est

d'étouffer toute sorte de ressentimens contre son Ennemy, ce qui me semble la plus dangereuse Action que puissent faire les Offencez.

Quant au moyen de viure satisfait en son ame, & de ne s'abandonner point à la douleur d'vne Offence, ie pense que ce ne sera pas vne chose mal-aisée à celuy qui aura remis l'injure à l'Ennemy. Car s'il a veritablemēt chassé de sō cœur toute la haine qu'il y peut auoir conceuë contre la personne injurieuse, voudra-t'il bien en porter la penitence par sa propre douleur ? Vn autre l'aura-t'il affronté, afin qu'il s'en punisse luy-mesme ? Seroit-il juste que le Coûpable eust son pardon, & que l'Outragé se desesperast ? Quel si grand mal y a-t'il en vne offence, qu'vn homme bien Vertueux n'en puisse digerer dauantage ? Chose estrange ! il faudra qu'il endure patiemment la mort, & il s'affligera pour la mauuaise Action d'vn simple Homme. En quoy luy peut nuire vn Ennemy, si la Vertu le deffend contre tous les accidens de la vie ? Il l'auroit asseurément incommodé d'vne estrange sorte, s'il en estoit deuenu moins ferme, & moins constant. Mais cela ne pourroit pas estre, sans qu'il y allast de la faute mesme de l'Offencé, qui donneroit tel pied à vne chetiue & mediocre injure. Il est donc certain qu'vne Ame genereuse, & bien née, pour estre outragée, n'en perdra iamais la tranquillité, principalement si elle prevoit de loin les conseils des Malicieux, & si elle connoist que leur nature, semblable à celle du Feu, ne se peut soustenir sans destruire & consumer le sujet où il faut qu'elle s'attache de necessité. Cela estant, l'on ne doit

pas s'estonner si elle s'attaque à son contraire, c'est à dire à l'Ame des gens de bien, comme directement opposée aux Meschans, qui ne peuuent compatir auec elle, sans vn contraste mortel.

Mais Esope fournit bien vne autre raison aux Courages Vertueux, pour leur seruir de consolation, quand les Meschans les affligent; C'est qu'il feint la Perdrix mesme mal traictée par les Coqs, en leurs contentions mutuelles, d'où il luy fait prendre sujet de s'appaiser. Car, dit-elle à part soy, comment ne me seront-ils pas rudes, puis qu'ils s'offencent entr'eux, & qu'il leur est impossible de s'accorder? En effet, les personnes affligées par le cruel traittement des Meschans, se peuuent bien consoler en leur misere, & ne trouuer pas estrange qu'on les attaque, en cette difference de naturel qu'ils ont auec eux, puis que les Compagnons des mesmes Vices s'entre courent sus la plus part du temps, comme cette engeance de Serpens monstrueux qui s'entre-mangent dans les Deserts de Lybie; & qu'auec vne violence à peine croyable, ils pratiquent les vns contre les autres leurs déloyales Maximes. L'Experience & la Raison nous confirment également cette verité. L'Experience, en ce qu'ordinairement les Voleurs s'entre-battent pour le partage d'vn butin, les Quereleux se perdent en fin par leurs propres dissentions, & les Fourbes en font de mesme, pour iouyr du fruict de leur tromperie, apres auoir cherché leur aduancement dans la ruine des Familles. Bref, c'est vne chose asseurée, que iamais les Meschans ne se sont gardé

la foy les vns aux autres, dont apres l'Experience il n'eſt pas hors de propos d'alleguer icy la raiſon. Elle conſiſte doncques en ce que la parfaite Amitié ne ſe propoſe pour but que la Vertu ſeulement, & que toute autre ſorte de bienveillance ne peut ny ne doit legitimement porter le nom de vraye Amitié. Le commerce des Méchans eſt donc indigne d'vn ſi beau tiltre, comme mercenaire qu'il eſt, & intereſſé. Auſſi n'en a-t'il point les effets, qui ſont la franchiſe, la Perſeuerance, & la Tranquillité. Au contraire, il eſt ſans ceſſe ſuiuy de ruſes, de troubles, & d'inconſtance. De là viennent ordinairement leurs contentions, leurs concurrences, & leurs faux partages: De là viennent, dis-je, les meurtres qu'ils font preſque toûjours de leurs compagnons, & les Accidens tragiques qui ſuiuent leurs entrepriſes. Voila donc la principale raiſon pour laquelle Eſope veut que la Perdrix ſouffre patiemment ſa deſconuenuë. Car comment eſpereroit-elle vn bon traittement de ceux qui n'en peuuent faire que d'injuſtes, non pas meſme à leurs ſemblables? Mais paſſons maintenant à vn autre Diſcours, pour ne ſembler trop prolixes en vne choſe que tout le monde connoiſt, & qui n'a beſoin, ny d'amplification, ny de preuues, pour eſtre aſſez claire d'elle-meſme.

Fin de la cent-treiziéme Fable.


114. DV CHABONIER ET DV FOVLLO



FABLE CXIV.

Du Charbonnier, & du Foullon.



N Charbonnier ayant pris vne maiſon à loüage, & prié vn Foullon ſon voiſin d'y vouloir demeurer auecque luy; *Mon amy*, luy reſpondit le Foullon, *cela ne me ſeroit aucunement profitable; car i'apprehenderois toûjours que ce que i'aurois blanchy, ne ſe noirciſt à la vapeur de ton charbon.*

Discours sur la cent-quatorziéme Fable.

DE cette Fable, il s'en peut tirer plusieurs sens Moraux, dont le plus iudicieux, & le mieux appliqué, c'est, à mon aduis, celuy de ne hanter iamais qu'auec nos semblables, principalement si nous viuons en vne estime loüable, & qui soit nette de tout soupçon. Car alors il faut soigneusement prendre garde, de fuyr comme vne maladie contagieuse, le commerce des Infames & des Meschans. Souuenons-nous à ce propos de cette belle Instruction que nous donne le Philosophe Epictete: Si tu és auec tes Maistres, escoute les, & leur rends obeïssance; Si auec tes Esgaux, accorde leur tout ce qui est raisonnable; Si auec tes Inferieurs, instruy-les paisiblement. Mais souuien toy sur tout du Symbole de Pythagore qui te defend la hantise de Ceux *dont la queue est noire*; c'est à dire l'intention malicieuse comme ne se rapportant qu'à vne mauuaise fin. Si nous faisons autrement, il est à craindre que par leur mauuaise reputation, ils ne nous noircissent aussi facilement, que ce Foullon le pourroit estre par les habits du Charbonnier. Il n'y a rien si aisé que de soüiller son nom d'vne tache qu'il est difficile d'effacer. Car les Médisan

Médiſans, eſtant ſans ceſſe aux aguets, pour
chercher quelque nouuelle matiere à leurs Ca-
omnies; comme ils voyent qu'ils n'en trou-
ent point en la perſonne des Innocens, ils les
ugent par le Vice de ceux qui les hantent. Auſſi
eſt-il vray que l'Ignominie, & la mauuaiſe eſti-
ne, ſe communiquent par reflexion à celuy qui
eur eſt le plus proche, tout de meſme que
'Honneur touche en quelque façon les amis
le la perſonne honnorée, par vn rayon qu'il
élance obliquement ſur eux.

Fin de la cent-quatorziéme
Fable.




115 DE LA CHAVVE SOVRIS DV BVISSON ET DV PLONGEON



FABLE CXV.

De la Chauue-souris, du Buisson, & du Plongeon.

LA Chauue-souris, le Buisson, & le Plongeon, s'associerent ensemble, afin de faire trafic de marchandise. Pour cét effet la Chauue-souris emprunta de l'argent, & le mit dans la Communauté: le Buisson apporta vne Robe auecque soy, & le Plongeon prit de l'Or. Apres ces preparatifs, ils se mirent tous sur mer; où le malheur voulut qu'il suruint vne si grande tempeste, que le Nauire en fut coulé à fonds, & ils se sauuerent bien à peine, apres auoir tout perdu. Le Plongeon de-

puis ce temps-là ſe tient toûjours au bord de la Mer, en attendant qu'elle iette hors ſon Or en quelque endroit du riuage ; La Chauue-ſouris ne ſe montre que de nuict, de peur de ſes Creanciers ; Et le Buiſſon s'attache aux Robes des Paſſans, pour voir s'il ne reconnoiſtra point la ſienne.

Diſcours ſur la cent-quinziéme Fable.

VOicy, ce me ſemble, vne des plus eſtranges inuentions de noſtre Autheur, en ce qu'elle eſt fondée ſur le Commerce d'vne Plante, & de deux Oyſeaux. Pour en tirer donc quelque Allegorie, il faut examiner l'vn apres l'autre châcun de ces Marchands. Premierement, ce qu'il dit de la Chauue-ſouris, témoigne vn naturel auare : Dequoy ſemblent fair foy les yeux ſurueillans, les ongles crochus, & les monſtrueuſes aiſles de cét Animal. Par le Plongeon il repreſente le Voluptueux, qui donne tout à ſes ſens, & ſe lance teſte baiſſée dans des fleuues de delices, dont il eſt mal-aiſé de le tirer. Quant au Buiſſon, c'eſt la marque d'vne humeur peſante, qui n'eſtant pas née au

grandes choses, demeure enracinée dans vne place, sans estre capable d'aucun mouuement.

Or le sujet de cette Fable est à peu prés celuy-cy. Quand il arriue que dans vn corps Politique quelques-vns des Membres sont lâches & endormis, ou plongez dans les delices; & les autres entierement addonnez à leur profit, il est presque impossible que leur Gouuernement soit bon, ny que leurs entreprises réüssissent au gré de la Multitude. Car en toute sorte de desseins, pour le moins en ceux qui peuuent conclure dans vn Conseil, l'on a besoin principalement de Vigilance, de bonne Conduite, & de Probité. De Vigilance, pour surueiller aux moyens d'agir, & de venir à bout de quelque haute entreprise; De bonne Conduite, pour ne laisser en arriere aucune Industrie de celles qui peuuent faciliter vne affaire; Et de Probité, afin que les Ministres n'ayant l'Esprit qu'à des interests mercenaires, ne tournent à leur profit particulier les auantages qu'ils sont obligez de rapporter au bien du public. Ce fondement supposé, nous auons eu raison de dire, qu'en tous les Estats, où l'Administration des affaires est donnée aux Stupides, aux Voluptueux, & aux Auares, il ne se peut faire qu'il n'y arriue du desordre, ou de la ruine; & que leurs Entreprises ne soient aussi malheureuses que celles du Buisson, de la Chauue-souris, & du Plongeon, assemblez pour le mesme Commerce.

Fin de la cent-quinziéme Fable.


116 DE DEVX COMPAGNONS ET D'VN A



FABLE CXVI.

De deux Hommes, & d'vn Asne.

DEvx hommes passant par des lieux deserts, trouuerent fortuitement vn Asne en leur chemin ; Ils commencerent alors à debattre à qui l'auroit, & le meneroit en sa maison, châcun d'eux s'imaginant que la Fortune luy eust enuoyé cette belle rencontre. Mais comme ils estoient en ce differend, l'Asne se déroba, & ainsi l'vn & l'autre furent frustrez de leur esperance.

Discours sur la cent-seiziéme Fable.

QVant à ces deux Compagnons, qui se de-battent imprudément pour vne chose qu ne leur appartient pas, ils me remettent en me-moire vne infinité d'Hommes pernicieux, qu font gloire de se rendre de mauuais offices, & de vomir les vns contre les autres toute la mali-gnité de leur fiel, jusques là mesme, que de la Langue ils en viennent souuent aux mains, & tout cela pour vn aduantage qui ne leur est pa destiné; mais que le Ciel reserue à d'autres qu' eux. En quoy certes, il me semble qu'il y a beaucoup de Iustice. Car ie ne voy point d'ap-parence d'estimer dignes de la possession d'vn Bien, ceux qui au lieu de se l'asseurer par quel-que inuention raisonnable, s'exercent à témoi-gner de la haine à leurs Concurrents, & entre-tiennent leur inimitié, plustost qu'ils n'ache-minent leurs desseins.

Fin de la cent-seiziesme Fable.


117. DV LIEVRE ET DE LA TORTVE

FABLE CXVII.

Du Liévre, & de la Tortuë.

LE Liévre voyant vn iour la Tortuë, qui se traisnoit à pas lents, se mit à soû-rire, & luy dit plusieurs mots de raillerie, pour blâmer son extréme tardiueté. Alors la Tortuë, à qui ce mépris du Liévre seruit d'vn iuste sujet de s'en offencer, ne luy fist point d'autre responce, sinon qu'elle le défia courageusement à la course. Ce défi accepté, & tous deux estans demeuré d'accord du lieu jusques où ils deuoient courre, ils prirent le Renard pour leur Iuge. La Tortuë partit en mesme temps, & le Liévre luy

laiſſa prendre tel aduantage qu'elle voulut, s'imaginant qu'il y ſeroit aſſez toſt pour la vaincre. Voila cependant qu'à force d'aller, elle ſe rendit inſenſiblement aux bornes preſcriptes, & gagna par ce moyen le prix de la courſe. Dequoy le Liévre bien eſtonné, maudiſt tout haut ſa non-chalance, & la trop bonne opinion qu'il auoit euë de ſoy meſme. Mais le Renard s'en mocquant; *Mal-aduisé que tu és*, luy dit-il, *apprends vne autre fois à ne croire point ta folle teſte, & à te ſeruir de tes jambes au beſoin.*

Diſcours ſur la cent-dixſepiéme Fable.

DE quelque façon que ie conſidere cette Fable, elle me ſemble ſuſceptible de plusieurs ſens differens, comme nous voyons qu'vne meſme matiere ſe peut appliquer à diuers vſages. Auſſi ne doutay je point que par la Tortuë on ne puiſſe entendre vn Eſprit tardif,

bien que vigilant ; par le Liévre, vn Courage prompt, mais mal-aduisé ; & par le Renard vn homme accort & ingenieux, qui ne iuge que de ce qu'il void, sans s'arrester à la vaine monstre des Presomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont ordinairement de leur Vertu pretenduë. Mais ie laisse à part ces explications, pour m'attacher à la plus vray-semblable de toutes, que les Italiens ont, à mon aduis, comprise en ce vers,

Ingegno e forza à che non l'opra è nulla.

C'est à la verité, vne belle chose que l'Esprit, à qui l'on peut donner cette gloire d'estre l'Image de la Diuinité, le Chef-d'œuure le plus accomply de tous, & la meilleure partie de nous-mesmes. C'est pareillement vne Qualité fort souhaittable que la Force, lors qu'elle se trouue joincte à l'Addresse ; puis que par elle nous venons glorieusement à bout des plus hautes Entreprises, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois comme l'eau croupit insensiblement, & deuient puante, si elle n'est remuée, & le Feu s'esteint, si on l'empesche d'Agir, en luy ostant la Matiere qui l'entretient; Ainsi, pour en parler sainement, & la Beauté de l'Esprit, & la Force du Corps, ne sont que des Qualitez inutiles à l'Homme, s'il ne s'en sert au besoin, & s'il ne reduit la Puissance en Acte. Du premjer, nous en auons vn Exemple bien éuident en la personne d'Archimede, qui se fût en vain picqué de ses hautes connoissances, & de son profond sçauoir aux Mathematiques, s'il ne les eust pratiquées auecque soin, & pour son contentement particulier, & pour le

seruice de sa Patrie. Quant au second, ie n'en veux point d'autre preuue que celle de ce prodigieux Milon de Crotone, que l'on tient auoir couru vn stade entier aux jeux Olympiques, portant sur ses espaules vn Bœuf, qu'il tua d'vn coup de poing, apres l'auoir déchargé; Ce qui fut asseurément vn pur effet de l'Exercice & de l'Habitude, par qui la Vertu cultiuée, a de tout temps rendu merueilleuses, & comme incroyables, les Actions des hommes extraordinaires. Dequoy, ce me semble, l'on ne pourra pas douter, si l'on considere indifferemment que ceux qui ont excellé, soit aux Lettres, & aux Armes, comme vn Platon, vn Aristote, vn Seneque, vn Cesar, vn Alexandre, vn Agesilaüs, & ainsi des autres, n'auroient iamais rien aduancé dans cette Lice d'Honneur, si par le conseil du Prouerbe Grec ils ne se fussent hastez doucement; Et c'est en cela, sans doute, qu'ils ont imité la Tortuë, plustost que le Liévre de cette Fable, puis qu'en matiere d'Esprit & de Force, toutes les fois qu'il leur a fallu Agir, ils l'ont fait sans differer, & ont toûjours joinct la Prudence & le Soing ensemble.

Fin de la cent-dixseptiéme Fable.


118. DE L'OVRS ET DES MOVSCHES A MIEL



FABLE CXVIII.

De l'Ours, & des Mousches à Miel.

LA faim ayant chassé l'Ours du Bois; comme il s'en alloit cherchant dequoy repaistre, il trouua des Ruches en son chemin, & se meit à lécher le miel d'alentour. Vne Abeille s'en apperçeut de bonne fortune, & picqua l'Ours à l'oreille, tandis que ses compagnes dormoient; Cela fait, elle laissa son Ennemy en vne rage mortelle, & se sauua dans la Ruche, que l'Ours s'aduisa de rompre, s'imaginant par ce moyen d'auoir tiré raison de l'injure qu'il venoit de reçeuoir. Mais voila qu'à l'instant toutes les autres Abeilles sortirent, & le picquerent iusques

au ſang, pour ſe reuancher elles-meſmes de ce qu'il auoit rompu leur maiſon. Tout ce que l'Ours pût faire à cela, dans l'extrême violence de ſes douleurs, ce fût de ſonger à ſa retraitte. Il ſe retira doncques bien viſte, & en s'en allant; *Miſerable que ie ſuis*, dit-il à part ſoy, *qu'il euſt beaucoup mieux valu pour moy de ſouffrir vne petite picqueure, & lécher le miel en patience, qu'eſtre cauſe du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que i'ay creu me vanger d'elles.*

Diſcours ſur la cent-dixhuitieſme Fable.

LE ſens de ceſte Fable eſt clair de ſoy-meſme, & bien digne de conſideration, puis qu'en cét Ouurage l'ingenieux Eſope s'eſt imaginé diuerſes peintures de ceſte maniere, & toutes ſemblables à celle-cy. Elle nous apprend qu'vn ſeul ne peut rien contre pluſieurs: Que les Grands doiuent apprehender la colere des Pe-

tits ; Qu'il n'y a point de ieu à se vouloir vanger de ceux à qui nous auons donné suiet de nous nuire ; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer vn mal qu'ils nous font, que se mettre en danger d'en souffrir vne infinité.

Nous pouuons trouuer d'assez beaux exemples à ces Veritez, en la pluspart des choses de la Nature. Quelque forte qu'en soit la liaison, elle s'affoiblit souuent par les moindres Ennemis, quand ils s'vnissent en nombre. Y a-t'il rien moins à craindre qu'vne Chenille, qu'vn Moucheron, & qu'vn chetif Vermisseau, si on le considere separément ! Et toutesfois l'Experience nous fait voir souuent, à nostre dommage, que ceste Vermine ramassée en quantité, ruyne les fruicts, les plantes, & les semences, mais particulierement les grains, dont elle ronge le germe. Ce qui n'est pas encore si prodigieux, que ce qu'on raconte de quelques contrées des Indes Orientales, où s'en vont fondre de temps en temps de si espaisses nuées de Sauterelles, que le Soleil mesme en est obscurcy, & tout le peuple contrainct d'abandonner le pays.

Quant à la Vengeance, comme elle est vne espece de Iustice sauuage & brutalle, elle me semble plus seante aux Bestes, qu'aux Hommes. Aussi ne la peuuent-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'insupportable en leur humeur, c'est qu'il ne s'en trouue que trop parmy eux, qui sont bien contens de faire comme l'Ours de ceste Fable, c'est à dire, de manger la plus pure substance des Innocens,

& de ne vouloir pas toutesfois que ces pauures gents s'en ressentent; Car alors s'ils en reçoiuent le moindre déplaisir, il n'est pas à croire combien est grande la violence où leur passion les porte. Alors, disie, s'imaginant que toutes choses leur soient permises, à cause de leur puissance, ils font gloire d'opprimer les Petits, & de les aller chercher iusques dans leurs maisons, qu'ils ruynent de fonds en comble pour se vanger. Eux cependant ioüent de leur reste, comme ils se voyent ainsi persecutez; Et faisant courage de desespoir, ils en attirent à leur deffence quantité d'autres, qui tels que des Mouches à miel, sortent à la foule de leurs loges, se iettent pesle-mesle sur ces Oppresseurs, les picquent iusques au sang, & les contraignent en fin de faire vne honteuse retraitte. Ie sçay que l'on pourroit donner à ceste Fable quantité d'autres explications, & dans la Politique, & dans la Morale. Mais ie ne trouue pas à propos de grossir dauantage ce Volume; Et il me doit suffire de l'auoir conduit à la fin le plus succinctement que ie l'ay pû faire. En quoy, certes, ie me suis tenu dans vne simple façon de moraliser, & de dire des choses plustost vrayes que subtiles; car en ces Discours tout mon dessein n'a esté que d'acheminer les Hommes à la Vertu, combien que ie sois l'Homme du monde le moins Vertueux. Toutesfois ie m'ose promettre que le Lecteur fauorable excusera mes défauts, par la sincerité de mon intention, & qu'il prendra seulement pour luy ce qu'il trouuera de plus propre à contenter son Esprit, & à moderer ses Passions.

Fin des Fables d'Esope.

LES FABLES DE PHILELPHE, POËTE LATIN.

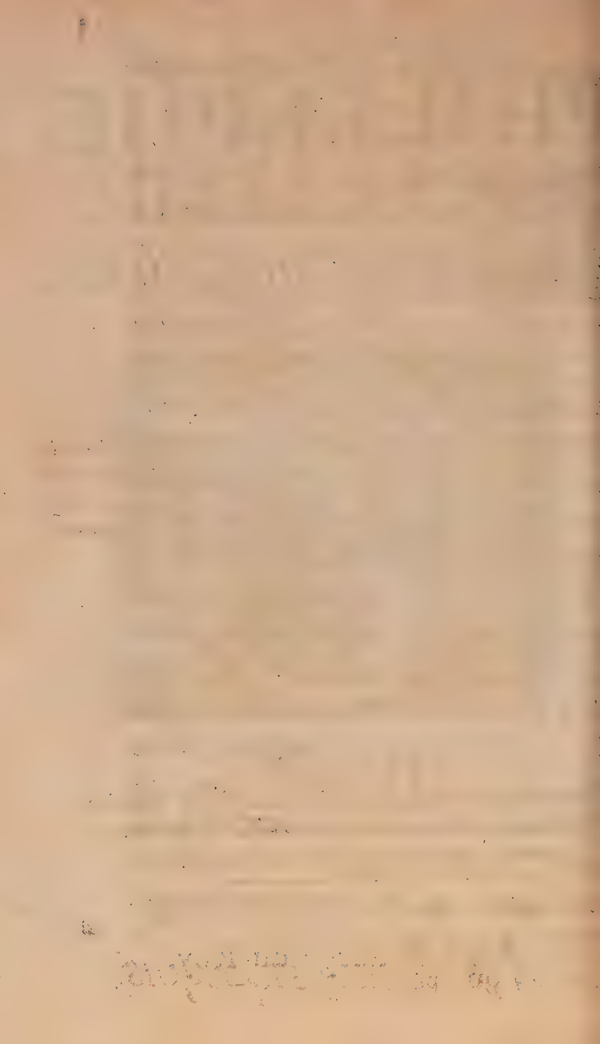
TRADVITES ET MORALISÉES,
Par I. BAVDOIN.



A PARIS,
Chez PIERRE ROCOLET, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, en la Gallerie des priſonniers, aux Armes du Roy, & de la Ville.

M. DC. XXXXIX.

Auec Priuilege du Roy.



ADVERTISSEMENT.

BIEN que la Poësie ne fût pas le seul talent de PHILELPHE, ce n'en estoit pas pourtant vn des moindres; Et voylà pourquoy ie l'appelle Poëte auec beaucoup de raison. D'ailleurs, il est ainsi nommé dans le Tiltre* de ses FABLES, escrittes en vers Latins, & imprimées il y a prés de deux cens ans, à Venise, en vieilles lettres Gothiques. I'en ay traduit les principales, que i'ay icy mises en suitte de celles D'ESOPE, auecque des REFLEXIONS MORALES, que i'aurois faites plus longues, si ie n'auois craint de grossir trop ce Volume. Au reste, LECTEVR, si vous desirez apprendre qui estoit cét Autheur, & quelle sa condition, voicy en deux mots ce que i'en ay pû recueillir. *FRANÇOIS*

*Philelphi Poëtæ clariss. Fabulæ.

PHILELPHE, natif de la Ville de Tolentin en Italie, eût tant de passion pour la Langue Grecque, qu'affin d'en sçauoir les secrets, il s'en alla iusques dans Athenes. De-là, il vint à Constantinople, où il espousa la Fille D'EMANVEL CHRYSOLORAS, *qui estoit aussi fort versée en la mesme Langue. Estant de retour en Italie, il apprit aux autres auec facilité, ce qu'en ses Voyages il auoit appris auecque peine. Car il enseigna publiquement les Langues, & les Sciences en l'Vniuersité de Boulogne; où il publia diuers Ouurages de sa façon, & d'autres aussi, qu'il traduisit des anciens Autheurs, comme,* la Cyropedie, *Grecque de Xenophon, & quelques* Vies des Hommes Illustres *de Plutarque. Ces Exercices, bien que tres laborieux, furent neantmoins tous ses Diuertissemens, parmy lesquels il mourut fort aagé, dans la mesme Ville de Boulongne.*

Mais comme il a esté fameux en

ſon temps par ſes Ouurages de Vers & de Proſe; auſſi ne l'eſt-il pas moins au noſtre; par ceux d'vne perſonne aſſez connuë, qui excelle en l'vn & en l'autre genre d'eſcrire. C'eſt le Sieur GVILLAVME COLLETET, qui en a deduit amplement la Vie dans ſon *Hiſtoire des Hommes Illuſtres*; au nombre deſquels la Poſterité, ſi elle eſt iuſte, le doit mettre vn iour luy meſme.

Ie vous aduiſe au reſte, LECTEVR; qu'ayant touſiours creu que comme l'on dict *vn grand, & vne grande Aigle*, l'on pouuoit dire de meſme *vne bonne & vn bon Eſcreuice*; I'ay donné ſujet à quelques-vns de me reprendre d'auoir fait ce mot-là Maſculin. Voylà pourquoy, pour ne point faillir, ie cede à l'Vſage, & me ſoubmets tres-volontiers à voſtre Cenſure, ſi vous trouuez meilleur de le faire Feminin.

FAVTES A CORRIGER.

PAG. 5. *grande Oeuure*, *lisez grand' Oeuure*.
p. 26. qu'il prennent, *lisez* qu'ils prennent.
p. 33. bonne intelligences, *lisez* intelligence.
p. 41. à cecy que, *lisez* à cecy ce que.
p. 48. le phlegmer, *lisez* le phlegme.
p. 51. l'on ne, *lisez* l'on me.
p. 53. boubier, *lisez* bourbier.
p. 57. Rhadomante, *lisez* Rhadamante.
p. 77. mais pour railler, *lisez* mais c'eſt pour railler.
p. 90. Habledores, *lisez* Habladores. le foibles *lisez* les foibles. Tantoſt la, *lisez* tantoſt de.
p. 94. ce qu'il auoit, *lisez* ce qu'elle.
p. 96. Ie ne veux point, *lisez* ie ne veux pas. les ſuient, *lisez* les ſuiuent.

Fautes Principales.

p. 19. de connoiſtre, *lisez* de ne croire pas.
p. 23. matiere expreſſe, *lisez* malice expreſſe.
p. 84. Lorrains, *lisez* Romains.
p. 90. en faire accroire, *lisez* auoir à faire.



LES FABLES DE F. PHILELPHE.

FABLE I.

DV FAVCON, ET de la Colombe.

LE Faucon voyant voler vne Colombe, s'en alla tout auſſi-toſt fondre ſur elle, affin d'en faire ſa proye. Pour ce meſme effet il ſe ietta deſſus; Et il la tenoit deſia dans ſes ſerres, lors qu'aperceuant fortuitement vn autre Pigeon, qui luy ſembla plus gros, il courut apres, &

quitta celuy qu'il venoit de prẽdre; Si bien que par ce moyen il luy donna loisir de s'enfuyr. Mais comme il vid qu'il ne pouuoit auoir le second, pource qu'il voloit trop viste; il recourut au premier, qu'il trouua eschappé; & il n'eut ainsi ny l'vn ny l'autre.

Reflexion premiere.

CEt Oiseau de proye, vulgairement appellé *Fauçon*, qui sert de sujet à la premiere de ces Fables, est vn vray Symbole de ces Voleurs insatiables & riches, qui perdent le plus souuent ce qu'ils ont, par vne trop grande auidité de vouloir enuahir ce qu'ils n'ont pas Que s'il en faut rechercher la cause; d'où trouuera-t'on qu'elle procede que de la seule Conuoitise, qui pour estre la racine de toute sorte de maux, expose aussi à toute sorte de malheurs, ceux qui se plaisẽt eux mesmes à souffrir qu'elle les tyrannise. De quelques biens dont la Fortune comble ces Miserables, & quelque prodigue qu'elle leur soit de ses faueurs, ils en veu-

lent tousiours auoir de nouuelles. Les vns suiuant leur inclination, ne se lassent iamais d'entasser tresors sur tresors ; Et les autres plus Ambitieux, mettent leur souuerain bien en l'vsurpation qu'ils tachent de faire des Prouinces estrangeres, pour les ioindre à la vaste estenduë de leurs Royaumes. Mais le malheur est qu'il aduient la plus-part du temps que l'or & l'argent de ceux là deuient la proye d'vn plus Puissant, & qu'apres que ceux-cy ont ietté le fondement de leurs pretenduës Conquestes, ou qu'ils ont mesme commencé d'en eleuer l'edifice, il arriue tout à coup vn orage qui le ruine de fonds en comble. Nul ne peut mieux prouuer cette Verité que le Roy Xerxes, qui pour auoir voulu adiouster la Grece à la Perse, dont il estoit Monarque, perdit en vne seule iournée deux cens quatre vingt-mille hommes, & se vid reduit à vne honteuse retraitte, auecque le reste de son Armée, dont le corps entier estoit, à ce que l'on tient, d'vn million d'hommes de guerre.

Il se voit par là bien clairement, que ce Prince ambitieux n'eût pas mal fait, si au lieu de courir apres vne nouuelle proye, il se fut cõtenté de celle qui luy estoit des-ja toute acquise : Mais il luy en prit comme

au Faucon de noſtre Fable ; l'Autheur de laquelle me ſemble auoir beaucoup de raiſon de le faire fondre ſur vne ſimple Colombe ; pour nous apprendre que les Meſchans comparables aux Faucons, & aux Vautours, ou meſme aux Harpies, ne cherchent en quelque temps que ce ſoit, qu'à ſe preualoir de la foibleſſe des Innocens, à fin d'vſurper leur bien. De quoy neantmoins il eſt impoſſible qu'ils ne ſe trouuent fort mal ; cette façon de viure, comme diſoit vn Ancien, ayant eſté touſiours odieuſe aux Dieux & aux Hommes. Auſſi a t'elle donné ſuiet aux Poetes de feindre que la Fourmy fut autresfois vn Laboureur ſi auare, & ſi rapineux, que Iupiter touché des maledictiõs que ſes Voiſins luy donnoient, le transforma en cette eſpece d'Inſecte dont la Campagne fourmille, & qui ſans auoir oublié ſa premiere condition, ne laiſſe pas de ſerrer à ſon aduantage les grains d'autruy.

Que s'il ne tenoit qu'à prouuer, qu'en tout temps la Cõuoitiſe a eſté tres-dommageable, non ſeulement à des particuliers, mais à des peuples entiers ; quel meilleur exemple en pouroiſ-ie donner que celuy des Eſpagnols dans le Peru, où ne pouuant s'aſſouuir de richeſſes, ils raiſ-

quoiẽt ſouuent leur or, & leurs pierreries, ſur l'aſſeurãce qu'ils ſe dõnoient de trouuer en d'autres pays des treſors incõparablement plus precieux & plus grands. Cela n'arriuoit pas toutes-fois : Au contraire, apres des peines inſupportables, cauſées, tantoſt par les auſterités de la faim, tantoſt par les rigueurs du froid, & tantoſt par les violences de la chaleur ; ils eſtoient contraints de s'ẽ retourner, pour ne mourir de miſere ; & perdoient ainſi par leur conuoitiſe ce qu'ils auoient gaigné par leur obſtination au trauail. Teſmoin entre les autres l'infortuné Marquis dom François Piçarre, qui par le voyage qu'il fit à la Canelle, ſur l'eſperance d'y deſcouurir des Montagnes d'or, ſe vid deſnué de toutes les commodités, que luy & ſes Compagnons auoient acquiſes, & depuis abandonnées, pour aller en queſte apres des biens imaginaires.

Cette Fable encore, à la bien conſiderer, me ſemble pouuoir eſtre fort proprement appliquée aux Ioüeurs, & aux ſouffleurs d'Alchimie. Car il ſe voit d'ordinaire ; que les vns penſant gaigner, perdent malheureuſement leur argent, & les autres des richeſſes qui leur ſont aſſeurées, pour l'incertaine acquiſition de cette grande œuure, qui ſepare, à ce qu'ils di-

ſent le pur d'auecque l'impur ; & dont ils debitent les merueilles ſoubs le nom de Pierre Philoſophale. Iobmets que ce ne fut pas vne moindre imprudence au Faucon, de lacher la priſe qu'il venoit de faire, que ce fut vn grand bon-heur à la Colombe, & au Pigeon en ſuitte, de ſe deliurer par la fuitte de la violence de leur commun ennemi. Luy cepẽdant ſe trouua fruſtré de la poſſeſſiõ de tous les deux; & poſſible encore qu'en faiſant vne ſanglante guerre à ceux de ſon eſpece, il en deuint luy-meſme la proye. Ce qui me ſemble, à vray dire, auoir quelque ſorte de rapport auec la cruelle ambitiõ des Tyrans, qui pour oſter aux autres Souuerains, & leurs Prouinces & la vie meſme, ſortent à main armée de leurs Eſtats, où quelque fois ils ne peuuent rentrer; pource qu'y penſant reuenir, ils trouuent que d'autres Vſurpateurs les ont enuahis. De toutes leſquelles choſes on peut conclurre, que cette Fable de Philelphe demonſtre l'extrauagance de ceux qui delaiſſent le certain pour l'incertain; Et la conuoitiſe de ces autres, auſquels vn appetit deſreglé d'auoir mieux, fait perdre ce qu'ils poſſedent deſia, pour ne ſe vouloir contenter d'vne mediocre Fortune.

Fin de la premiere Reflexion.



FABLE II.

De la Couleuvre, & du Herisson.

LA Couleuvre prenant pitié du Herisson, qui ne ſçauoit où ſe retirer durant le mauuais temps, le receut dans ſa petite loge ; à condition qu'il en ſortiroit, auſſi-toſt que la pluye ſeroit paſſée. Mais comme le Heriſſon ſe vid à couuert ; il s'eſtendit tout de ſon long, & ſe mit à ſon aiſe, ſans ſe ſoucier d'incómoder la Couleuvre. Elle cependát en murmuroit bié fort, & ſe pleignoit en ſoy-meſme d'auoir receu chez elle vn ſi facheux Hoſte, qui ne luy eſtoit pas ſeulement à charge, mais qui ſe frottant à ſa peau gliſſante, luy faiſoit ſentir

les pointes de ses traits herissés, qu'elle ne pouuoit aucunement souffrir.

Reflexion seconde.

LA Couleuvre & le Herisson nous representent icy deux choses entierement contraires, à sçauoir l'Hospitalité, & l'Ingratitude. La premiere est vn Acte de Charité des plus insignes qui soiét, & vne vertu si necessaire aux Chrestiens, qu'elle ne leur sçauroit estre assez chere, ny assez recommendable. Ceux qui en ont fait l'Embleme, nous la figurent par vne Femme de singuliere Beauté; coiffée à l'aduantage d'vn habillemét de teste tout semé de piererie & de perles. Elle a le visage serain, & les bras ouuerts, de l'vn desquels elle semble accueillir quelqu'vn; & de l'autre elle soustient vne Corne pleine de grains & de fruits, qu'elle verse aux pieds d'vn enfant nud, qui semble rire en les ramassant.

On la peint Belle, pour ce qu'elle l'est en effet, & tellement parfaite, qu'on paruient par son moyen, comme saint Augu-

ſtin le remarque, à la connoiſſance & à l'adoration du vray Dieu. Quant aux pierres precieuſes qui brillent ſur ſa teſte de couleur d'or, elles ſont les Symboles de ſes genereuſes penſees, qui ne s'entretiennēt que des moyens d'obliger le prochain & de luy faire du bien. A quoy vous adiouſterés, que les Bras qu'elle tient ouuerts; la corne d'Abondance renuerſée, & l'Enfant qui en reçoit les fruits, nous apprennent que la vraye vertu d'Hoſpitalité ſe tient touſiours preſte à receuoir charitablement ſes Hoſtes, auſquels elle ne doit point eſtre chiche de ſes commodités, ny differer à les en aſſiſter autant qu'elle peut.

Mais c'eſt à eux auſſi à n'en abuſer pas, & à ne point imiter le Heriſſon de cette Fable; cela veut dire, qu'ils ne doiuent iamais eſtre importuns à leur Hoſte, ny l'incommoder de telle ſorte, qu'ils le reduiſent à ſe priuer quelques fois des choſes neceſſaires à la vie, pour les en aſſiſter par deſſus ſes forces. Ils le font neantmoins, veu qu'il s'en trouue parmi eux de ſi temeraires que de commander en Maiſtres dans des maiſons où l'on ne les ſouffre que par compaſſion; & de ſi dénaturés auſſi, que d'en vouloir mettre dehors ceux qui leur y dōnent le couuert. Ces Heriſ-

ſons font bien dauantage; Car ils ſe ſeruent des traits picquans, ſoit de leur langue, ſoit de leurs Armes, pour en bleſſer la reputation, & quelquefois la perſonne meſme de ceux qui les reçoiuent en leur logis. C'eſt pourquoy auant que de les y admettre, ils doiuent bien conſiderer qu'elles gens ce ſont; pour ne s'en repentir apres, comme fait la Couleuvre de cét Apologue. Quoy qu'il en ſoit neãtmoins, quand ils les ont vne fois admis, il faut qu'ils les traittent obligeamment & de bonne grace, de peur qu'ils ne ſemblent auoir regret au bien fait, ſi l'on remarque ſur leur viſage, ou dãs leur humeur, quelque caprice facheux, & qui choque directemẽt la vraye Hoſpitalité. Pour la rendre telle, l'on ne doit iamais s'en acquitter, ny legerement ny par auarice, à l'imitation de ceux qui en font commerce dans les Hoſteleries; mais comme i'ay dict cy-deſſus, l'exercer ſeulement par vn pur acte de Charité, ſans choix de perſonnes.

Or il ne faut pas auſſi, que les Hommes, ou Eſtrangers ou autres, qu'on traitte ſi fauorablemẽt, s'oubliẽt, & de leur deuoir, qui eſt de prendre touſiours en bonne part l'hõneſte reception de leurs Hoſtes, & de ne point faire comme ce Mileſien

peu ciuil, qui dans la Ville de Sparte, en tous les lieux où il estoit logé, vantoit tellement les delicatesses de son pays, & mesprisoit si fort la frugalité des Lacedemoniens, qu'il leur donna sujet de luy reprocher son extrauagance & sa vanité par ces paroles: *Face qui voudra le Milesien chez soy, mais non pas icy.* Ceux qui seroiēt si fols que de l'imiter, & de se pleindre du traittemēt que leur feroit vn Honneste-homme, qui les auroit receus en sa maison propre, comme la Couleuvre receut le Herisson dans sa loge, ne commettroiēt ils point vne faute irreparable, & ne meriteroient ils pas aussi d'estre tancés d'vne extreme ingratitude?

Pour ne tomber donc dans le reproche d'vn Vice si generalement hay, qu'ils profitent, s'ils me veulent croire, de cinq aduertissemens qui leur sont icy donnez. Le premier est, *Que le malheur n'abandonnera iamais la Maison de celuy qui rend le mal pour le bien.* Le second, *Que quiconque ne reconnoit point son Bien-faicteur particulier; moins encore reconnoistra-t'il ses Parens sa Patrie, & son Dieu.* Le troisiesme, *Que les plus vertueux d'entre les Anciens, n'aprehendoient pas seulement de passer pour ingrats enuers leurs Amis; mais qu'ils debattoient auec que leurs propres Ennemis à qui s'obligeroit*

dauantage. La quatriesme, *Qu'il faut estimer beaucoup le bien que nous receuons, & non pas celuy que nous faisons*; La cinquiesme, *Que les Ames genereuses ne se lassent iamais de bien faire; quelque mauuais gré qu'on leur en sçache*; & pour conclusion, que de la verité de ces maximes s'ensuit celle-cy, Qu'encore que suiuant le sens de nostre Fable, ce soit vne chose insupportable qu'vn Hoste iniurieux, son inciuilité neantmoins ne peut tourner qu'à la gloire de celuy qui le souffre, ny qu'à la honte de l'Ingrat qu'il reçoit dans sa Maison, bien que sa tres grande mesconnoissance l'en rende indigne.

Fin de la seconde Reflexion.



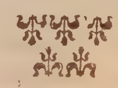


FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Herisson.

LE Serpent ſe voulant vanger du Renard; *Ie ne ſçay*, luy dit-il, *en l'amadoüant, ſi tu n'as iamais ouy dire combien eſt delicieuſe & friande la chair du Heriſſon : aſſeurement, ſi tu en auois mangé, tu ne la trouuerois pas moins douce que du ſucre. Mais il ne tient qu'à toy que tu ne l'eſpreuues, puis que voicy venir le Heriſſon, que tu peux ſurprendre à ton aduantage. Iette-toy donc hardiment ſur luy, ſans aprehender ſes aiguillons, puis que les roſes ne ſe cueillent point ſans eſpines.* Le Serpent eut bien à peine acheué de parler ainſi, que le

Renard ſe ietta ſur le Heriſſó à gueule ouuerte ; comme s'il l'eût voulu deuorer. Le Heriſſon à l'inſtant ſe ramaſſa en rõd, faiſant de ſon corps comme vne Boule, toute couuerte de pointes aigues. Pour tout cela neantmoins, le Renard, ſur l'eſperance de ſe faire vne douce proye du corps de celuy qu'il pourſuiuoit, ne laſcha point priſe. Mais plus il ſerroit le Heriſſon, plus il en eſtoit picqué. D'où il s'enſuiuit à la fin, que ne pouuant ſupporter la douleur; *O Dieux!* s'eſcria-t'il, *que vous eſtes à blaſmer, d'auoir produit cette engeãce d'Animaux pernicieux! ou pluſtoſt que ie ſuis blaſmable moy-meſme d'auoir adiouſté foy aux paroles de ce traiſtre Serpent!*



Reflexion troisiesme.

LA malice dont vse icy le Serpent à surprendre le Renard, trop credule à son dommage, nous découure combiē artificieux & nuisibles sont les efforts de la Vengeance. Quelque douce que plusieurs se figurent cette Passion, elle n'est pas sans amertume, ny sans venin; Et voila pourquoy ce n'est pas sans cause qu'on le represente par le plus venimeux de tous les Reptiles. Aussi n'appartient elle qu'aux Ames rampantes, non pas aux courages releués, qui ne se plaisent qu'à pardonner. Ce que firent anciennemēt, à la gloire de leur siecle, Pyttacus de Methelin; Phocion, General d'Athenes, Porsenna Roy de Thoscane, & plusieurs autres grands Chefs, que leur Clemence doit faire à iamais reuiure dans l'Histoire. Ces grands personnages auoient appris, qu'on ne pouuoit mieux se reuancher de son Ennemi, qu'en se monstrant plus homme de bien que luy, comme en effet ils s'estudioient à le practiquer ainsi. Quelques-vns mesme rendoient le bien pour le mal; Comme Lycurgus enuers

Alexandre, qui luy auoit creué l'œil, dans vne sedition populaire, & qu'il entretint neantmoins, pour le rendre à l'aduenir vtile au public : comme Agesilaüs, qui sans s'arrester aux animosités secrettes de ceux qui le haïssoient, ne laissoit pas de leur procurer sous-main des charges & des Offices; Comme Philippe, Pere d'Alexandre, qui faisoit du bien à ceux qui parloient mal de luy; Et comme les genereux Romains, qui renuoyoient aux Carthaginois leurs ennemis, autant de prisonniers de guerre qu'ils en faisoient, sans leur demander aucune rançon.

Mais la pire de toutes les vangeances est, à mon aduis, celle qu'õ tache de prendre d'vn ennemi, aux despens de ceux qui n'y ont aucune part, & qui par les artifices des méchans tombent en des pieges, dont ils se déueloppent auecque peine. C'est ce qu'espreuue le Herisson de cette Fable, bien que non pas tant à son dommage qu'à celuy du Renard, pour s'estre laissé surprendre, tout cauteleux qu'il est aux finesses du Serpent, & à ses Conseils malins, colorez de faux raisonnemens, & de paroles flatteuses. Ce qui nous apprend à nous defier tousiours de cette sorte de personnes, qui nous conseillent le mal, soubs pretexte qu'ils ne le font

que

que pour noſtre bien. A quoy ſe rapportent dans Plutarque ces iudicieuſes paroles de Thales; *Qu'il ne faut ny croire ſes ennemis des choſes meſme croyables; ny décroire non plus ſes amis de celles qu'on tient pour incroyables*: Où il eſt à remarquer, que par les ennemis on peut entendre les ſots & les meſchans; & par les amis, les gens de bien & les ſages.

Il ne faut pas s'eſtonner au reſte, ſi le Serpent perſuade ſi aiſément le Renard, puis que pour mieux en venir à bout outre la malignité qui luy eſt naturelle, il y employe les deux plus fortes de toutes les Machines, qui ſont la Ruze, & la Flaterie. Pour la premiere, ſi la Nature, au rapport de Pline, en a rẽdu capables preſque tous les Animaux, doit on trouuer eſtrange que les Hommes ayẽt touſiours eſté ſi ardans à la mettre en vſage, pour venir à bout de leurs deſſeins? Qui ne ſçait auſſi que par la Ruze le renommé Darius deuint Roy de Perſe, & Seigneur de Babylone? Que Phiſiſtratus gaigna pluſieurs grands aduantages ſur ceux de Megare, & que Pericles ſe rendiſt redoutable aux Lacedemoniens?

Quant à la Flaterie, il paroiſt aſſez dans cette Fable combien puiſſans ſont ſes Charmes, puis que par eux le Serpent

ſçait attraper le Renard. Dequoy ie m'eſtonne d'autant plus, qu'en matiere de Caiolerie, luy meſme ſe pouuoit dire Maiſtre paſſé, apres s'en eſtre ſerui dans Eſope à perſuader au Corbeau, qu'il auoit la voix plus douce que le Roſignol, affin de l'obligèr à chanter, & de luy faire quitter ainſi le fourmage qu'il auoit au bec. Voila ce que peut la Flatterie, que le Philoſophe Epictete n'appelle pas mal le poiſon de l'amitié; à cauſe des effets contagieux qui en ſont produits. Car comme le Loup eſt preſque ſemblable au Chien, le Flatteur de meſme, reſſemble, ou peu s'en faut, à l'Amy; que s'il l'amadoüe, c'eſt pour le perdre, imitant la perfidie de ce cruel animal dont ie viens de parler, qui chatoüille vn aſſez long-temps la Brebis qu'il a priſe, puis forcené de rage il ſe met tout à coup à la deuorer. La chair du Poulpe, poiſſon de mer, qui s'attache aux Eſcueils, eſt, à ce que l'on tient agreable au gouſt de celuy qui la mange: Mais elle a cela de facheux, qu'elle faict auoir de tres-mauuais ſonges, & des réueries eſpouuentables. Il en eſt de meſme de la Flatterie: elle ſemble charmante, ſans l'eſtre; & ſi elle l'eſt, c'eſt pour ſi peu de temps, que toute cette douceur s'éuanouït en moins de rien, ou ſe change en

amertume. Qu'eſt il donc queſtion de faire, pour n'eſtre charmé par cette Syrene? Il faut, comme Vlyſſe, fermer l'oreille à ſon chant, teſmoigner de ne prendre aucun gouſt à ſes langages, quelques emmiellés qu'ils ſoient, & faire auecque reſolution tout le contraire de ce qu'elle nous propoſe.

Si le Renard dont nous parlons en vſoit ainſi; & s'il auoit l'eſprit de cõnoiſtre que ce que le Serpẽt luy conſeille d'aller fondre ſur le Heriſſon, pour ſe repaiſtre de ſa chair, qu'il appelle vn mets delicat, & plus doux que ſuccre; il n'eſprouueroit point à ſa ruine, combien pointus ſont les aiguillons de celuy qu'il attaque, pour ſatisfaire ſa Gourmandiſe: Il n'en auroit pas la gorge percée, ny la Gueule toute ſanglante; & la violence d'vne douleur inſupportable, ne le reduiroit point à ſe pleindre de la perfidie de ſon mauuais Conſeiller;

Qui pour l'auoir connu d'vne humeur trop credule,
Le flatte, le trahit, & le rend ridicule.

Ainſi tout le mal qu'il ſouffre, eſtant vn effet de ſa trop legere croyance, il ne peut s'en prendre plus legitimement à perſonne qu'à luy-meſme. Cela ſe voit clairement par cette Fable, qui ſignifie; *Que*

soubs l'espoir d'vn petit plaisir, souuenton s'expose à de grands maux; Que les plus fins, figurez par le Renard, en trouuent d'autres qui les affinent; Que la langue du Serpent est moins venimeuse que celle du Flatteur; Et que la Volupté representée par le Herisson, quelque douceur qu'elle semble auoir, n'est iamais sans douleur, ny sans peine.

Fin de la troisiesme Reflexion.





FABLE IV.

Du Renard, & de l'Escreuice.

VN iour l'Escreuice se voyát mocqué par le Renard, pource qu'il marchoit à reculons; *Ne fay pas tant le suffisant,* luy dit-il; *Ie te deffie à la Course, & suis bien certain que tu n'iras pas si viste que moy.* Le Renard accepta le Deffi; & au mesme instant l'Escreuice s'attacha subtilement à sa queüe, où il tenoit ferme, à mesure que l'autre couroit. Comme il fut donc arriué au bout de la Carriere, il tourna face aussi-tost, pour voir l'Escreuice; qui s'estant soudain déueloppé de la queüe de son Aduersaire, se trouua plus aduancé que luy dans la Lice. Alors ayant eu l'ef-

frontérie de dire au Renard, qu'il auoit mieux couru que luy, *Cela seroit bon, luy respondist le Renard, si tu me pouuois monstrer la trace de tes pieds, & si tu n'estois né, pour n'aller point autrement qu'à reculons, comme ie t'ay desia reproché.*

Reflexion quatriesme.

L'Obstination du Renard à se mocquer du malheureux Escreuice, me fait souuenir icy de l'humeur des-obligeante de la plus-part des Hommes du monde: Ces maistres Gausseurs estudient les defauts d'autruy, pour en faire leurs diuertissemens parmi leurs semblables; & sont quelquefois si lasches, que de reprocher iusques aux moindres Imperfections à ceux qu'ils sçauēt y estre sujets. Mais ils deuroient considerer, ce me semble, que tout le monde n'a pas l'humeur de cét ancien Philemon, qui dit dans Plutarque.

Qu'il n'est rien de si doux, que de se voir mocqué,
Sans en estre picqué.

Ny la conſtance non plus de ce fameux Hieron, Roy de Syracuſe; qui prennoit plaiſir qu'on le raillaſt à toute heure, iuſques là meſme, qu'il auoit à ſes gages des Hommes expres, qui ne faiſoient point d'autre meſtier que celuy-là. Il y a pourtant des railleries qui ne ſont pas à ſouffrir, ſur tout quand elles procedent d'vne matiere expreſſe; & qui ne ſeruent auſſi à leurs Autheurs qu'à les perdre miſerablement; comme il aduint autresfois aux Atheniens, qui pour s'eſtre mocquez de Sylla, virent leur Ville pleine de ſang & de meurtres. Ainſi bien qu'au dire de pluſieurs ce ſoit vne marque d'eſprit, que d'auoir le mot pour rire, & de ſçauoir railler de bonne grace; Neantmoins, pource que tous n'en ſont pas capables, le meilleur eſt de s'en abſtenir; Car nous ſommes ſouuent moins offencés d'vne iniure qui ſe dit en colere, & à la volée, que d'vn traict de langue dont on nous picque à deſſein. Ce qui eſt cauſe que pour le reietter contre celuy qui l'a dardé, on s'emporte quelque fois à des vanités eſtranges, & beaucoup plus nuiſibles que la mocquerie meſme qu'ō a deſia ſoufferte.

Cela nous eſt confirmé dans cette Fable par l'exemple de l'Eſcreuice, qui ne pouuant ſouffrir que le Renard luy re-

proche de marcher à reculons, ose se vanter qu'il va plus viste que luy, & le deffie pour cét effet à la Course. Mais il faudroit estre bien aueugle, pour ne voir pas, qu'il fait là vne proposition, qui ne sçauroit reüssir qu'à sa honte: Il a beau s'accrocher à la queüe du Renard, & se détachant d'elle au bout de la carriere se lancer de plain saut aussi loing qu'il peut, pour sembler auoir couru plus viste que celuy qui l'a porté, sans y auoir pris garde; Tout cela ne sert qu'à luy faire descouurir sa propre foiblesse, ou son extrauagance; que ie compare à celle d'vn Nain, qui se voyant esleué sur les espaules de quelque Geant, s'imagineroit d'estre plus grand que luy.

La plus belle Reflexion que ie sçaurois faire là dessus, est, qu'il s'est trouué de tout temps des Hommes, qui n'ont pas esté moins presomptueux ny moins vains que l'Escreuice de cette Fable. Tel fut entre les autres, cét impertinent Astidamas, qui dans vne Assemblée de Ville, bailla luy-mesme vn memoire de ses loüanges, & de ses faits memorables, pour estre mis en forme d'Inscription au pied-estail d'vne Statuë, que le public luy auoit accordée, pour se deliurer de ses importunes sollicitations. Ce qui n'empecha

pas toutesfois qu'on ne le ioüast en plein Theatre, & que pour blasmer vn Glorieux, on ne dist de luy depuis par vne maniere de Prouerbe; *Il est aussi vain qu'Astidamas.* I'aduouë pourtant auecque Plutarque, qu'vn Hõme extraordinaire peut quelquefois se donner de la gloire à soy-mesme, selon que les occasions & le Tẽps le luy permettent; soit qu'il luy faille ou encourager ses gens, ou se defendre de la Calomnie des mauuaises langues. Ce que practiquerent en effet les principaux Heros de l'Antiquité, comme, Pericles, Nestor, Vlysse, Cyrus, Agesilaus, & plusieurs autres excellens Hommes, qui ne le faisoient pas tant pour se donner de la loüange, que pour iustifier leur honnorable façon de viure, pour laquelle ils meritoient des Eloges, & des applaudissemens vniuersels.

Il n'en est pas ainsi de ces Fanfarons, amoureux deux-mesmes, qui ne se donnent que trop souuent des vanités insupportables, encore qu'ils n'ayent la pluspart du temps ny les qualités de l'Esprit, ny mesme les dõs du Corps, qu'assez imparfaittement. O qu'il est difficile de penser à eux, sans se rire de leur presomption! Ils se picquent de ce qu'ils sçauent le moins, & malgré les Imperfections qui

ſont nées auec eux ; s'ils ne voyent goutte, ils ſe vantent d'auoir des yeux, ou d'Aigle, ou de Lynx ; s'ils ont l'oreille dure, ils ſe perſuadent de mieux ouïr que les Cerfs; s'ils manquent de cœur, ils croyent d'en auoir plus que le Lion, & s'ils paſſent pour Duppes en matiere de fineſſe, ils s'imaginent, tant ils ſont fous, qu'ils en ont à reuendre au Renard. Mais pour ſe deſabuſer, il faut qu'ils eſcoutent l'aduertiſſement qu'il leur donne dans cette Allegorie, qui eſt, qu'on adiouſte foy rarement à ceux qui ſe vantent d'aller bien viſte en beſoigne, ſi par les marques de leurs pas, ils ne donnent à connoiſtre cõbien eſt grand le chemin qu'ils font; Que nous pouuons difficilement nous desfaire de ce qui eſt attaché à noſtre nature; Qu'elle ne ſouffre ny deguiſemẽt, ny artifice, ny violence ; & qu'il y a ie ne ſçay quelle fatalité, qui veut que les vns ſoient nais pour s'aduancer dans le monde, tandis que les autres, quelque peine qu'il prennent à les imiter, n'y peuuent aller qu'à reculons.

Fin de la quatrieſme Reflexion.

FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

VN Loup pourſuiuy de loing par vn Villageois, paſſa fortuitemẽt pres d'vn Laboureur, qu'il pria de le vouloir mettre en lieu de ſeureté ; auecque promeſſe qu'il ne toucheroit iamais à ſes brebis, ny à ſes moutons ; & alors le Laboureur ſe voyant ſurpris ; *Cache-toy, luy dit-il, ſoubs ce monceau de paille ; Ie ne penſe point que perſonne t'y vienne chercher ; du moins tu és bien aſſeuré que ie ne te decouuriray pas.* Le Loup obeiſt à l'inſtant, & ſe fuſt à peine caché, que voila ſuruenir le Payſan, qui le pourſuiuoit, auec vn gros baſton à la main. A ſon

arriuée, il luy demanda s'il n'auoit point veu le Loup? Nenny luy respondist le Laboureur; & ce disant il luy monstra de l'œil où estoit la Beste. Le Loup s'aperceut de ce signal, à trauers la paille; & son ennemi pourtant n'y prit pas garde; si bien qu'apres auoir long temps couru dans la forest, sans pouuoir trouuer ce qu'il cherchoit, il s'en retourna tout triste chés luy; Le Loup sortit aussi-tost de sa taniere; & s'addressant au Laboureur; *Ie te remercie*, luy dit-il, *du bon office que tu m'as rendu, dont ie me reuencheray quelque iour, si l'occasion s'en presente.*

Reflexion cinquiesme.

LA cinquiesme Fable d'Esope, du Renard, & des Chasseurs, est entierement semblable à celle-cy, qui nous apprend qu'vn Ennemi découuert

Est beaucoup moins à craindre,

Que celuy qui ſçait feindre
Sa hayne deuant tous;
Et dont les faux-ſemblant cache ſi bien les crimes,
Que nous ſommes par luy les ſecrettes Victimes,
Des noires paſsions qu'il couue contre nous.

En effet, comme vn feu qui a long tẽps croupi dans quelque lieu ſouſterrain, ou qui s'entretient caché ſoubs la cendre, ſe fait plus apprehẽder que celuy qu'õ allume à deſcouuert, pource qu'il peut s'euaporer ſans contrainte, & qu'auec cela il ne dure pas dauãtage que la matiere qui luy ſert de nourriture; Ainſi l'Inimitié que l'on fomente dans l'Ame; & qui ſe couure d'vne belle apparence pour mieux tromper, eſt incomparablement plus dangereuſe que celle qui paroiſt au dehors, à cauſe qu'en la voyãt eſclatter, on a moyẽ, ſinon d'en eſteindre le feu, du moins de l'aſſoupir pour vn temps, en cherchant à ſe mettre à couuert de la violence d'vn Ennemi.

Le Loup de cette Fable croit aſſeurement de s'y eſtre mis, quand ſe voyant pourſuiuy par vn Villageois, il prẽd pour lieu de retraitte, le logis d'vn Laboureur, qui luy promet ſauuegarde. Mais le perfide qu'il eſt, ne la luy donne que pour le

faire tomber entre les mains de ſon Perſecuteur. Que ſi cela n'arriue, ce n'eſt pas ſon Hoſte qu'il en doit remercier, mais bien pluſtoſt ſa bonne fortune.

Combien y a t'il de gens dans le Monde, qui ioüent auiourd'huy le Perſonnage de ce Laboureur perfide dont nous parlõs? Ils ſe picquẽt d'eſtre vrays Amis, en quelque temps que ce ſoit; de perdre pluſtoſt la vie que le tiltre de Fidelles; & d'agir touſiours auecque tant de franchiſe, que les Actions qu'ils font, ne dementent iamais ny leurs parolles, ny meſme leurs penſées; & toutesfois, ô choſe vrayement deplorable! il eſt de leur Amitié comme de la fauſſe monnoye; qui ne ſert qu'à mettre en peine ceux qui s'y fient, apres l'auoir receüe ſans la connoiſtre. Quant à leur foy pretenduë, qu'eſt elle autre choſe qu'vne fauſſe pierre, qui ne doit ſon luſtre qu'à la couleur de la fueille qu'elle couure, & qu'on n'a miſe en œuure auſſi, que pour tromper les Ames ſinceres, qui ne ſe connoiſſent point en Hapelourdes. Adiouſtons à cecy, qu'on peut dire d'eux auec le plus ſage de tous les Roys, *Qu'au lieu d'aller le grand chemin, ils tournent leurs pas à la Tromperie*, & ne ſont iamais moins francs, que lors qu'ils paroiſſent l'eſtre le plus.

Mais qu'eſt-ce qui leur arriue de leur Diſſimulation & de leur Malice? Le meſme affront que receut le Laboureur, lors qu'ayant promis ſa protection au Loup fugitif, il eut le reproche de luy auoir lachement fauſſé la foy, quoy que d'ailleurs elle doiue eſtre inuiolable enuers les Loups & les Tygres, c'eſt à dire en la perſonne des plus cruels Ennemis, depuis qu'vne fois on la leur a donnée. Or dautant que nous ne pouuons pas tous auoir cette genereuſe force d'eſprit, qui nous oblige, comme i'ay dict, à tenir parole aux perſonnes meſmes qui nous haïſſẽt; pour ne nous mettre au hazard d'y manquer, apprenons de la Moralité de cette Fable, *à ne nous fier iamais à celuy qui nous eſt Ennemi naturellement. Car quelque treve qu'il face auec nous, il la rompra ſans doute, lors qu'il en aura le moyen, & nous faira la guerre plus fort que iamais.*

Fin de la cinquieſme Reflexion.

FABLE VI.

De deux Voyageurs.

DEux ieunes hommes ayant fait dessein de voyager ensemble, se mirent en chemin, auecque protestation de ne s'abandonner iamais, quelque danger qui se presẽtast. Vn peu apres, ils firent rencontre d'vn Sanglier, qui s'en veint fõdre sur eux. D'abord, ce fut à qui se defendroit auecque plus de courage. L'vn eût recours à son Espée; & l'autre à vn long baton qu'il portoit. Cependant, comme il fut question de passer vn ruisseau que la pluye auoit grossy, il suruint entr'eux vn petit differend, qui fut cause, pour s'y estre opiniastrés, que

l'vn fut noyé miserablement, & l'autre deuoré par le Sanglier.

Reflexion sixiesme.

CE m'est vne merueille bien estrange, que les Hommes soient si longs à faire des amitiés, & si prompts à les rompre. Comme il ne faut qu'vne petite estincelle, pour allumer vn grand feu, il ne faut de mesme que la moindre picoterie, pour mettre mal ensemble deux Amis, qui auront vescu long-temps en tres bonne intelligences. Les deux ieunes Hõmes qui nous sont icy proposés en seruent de preuue; & la Fable ne dict rien de ce costé-là, qui ne se puisse verifier par l'Histoire. Elle nous apprend, que dans le commerce du Monde, il y a diuerses sortes d'esprits, dont les vns sont querelleux de leur nature; & les autres par l'habitude qu'ils ont prise à le deuenir, dans la Compagnie des Faineans & des Vagabonds, qui sont ordinairement les plus Mutins, & les moins raisonnables de tous les Hommes. En effet, ne se voit-il pas tous les iours que ces Fãfarons au lieu d'agir en gens d'hon-

neur, tels qu'ils se disent impudemment, mettent au bout de leur langue, plustost qu'à la pointe de leur Espée, toute leur valeur pretenduë ; Et qu'estant naturellement hargneux, ils ne s'estudient qu'à semer de la dissention, auec vn babil artificieux & malin, dont ils estourdissent tout le mõde. Aussi n'est-ce pas sans cause qu'ils sont comparés aux Freslons, qui ne produisant ny miel ny cire, sont neantmoins plus de bruit que les Abeilles ; Et que leur humeur Imperieuse & turbulente a donné lieu à ce Prouerbe, *Que la pire rouë de la Charrete est celle qui crie le plus haut.*

Vous pouuez iuger par là quels sont les effets de la Discorde, quand elle se mesle parmi des personnes qui ne se veulent rien ceder l'vne à l'autre, & qui aiment beaucoup mieux rõpre que ployer, pour satisfaire leur animosité. De cette nature tesmoignent estre ces Voyageurs imprudens. Ils se mettent tous deux en chemin, auec apparence qu'ils seront Obseruateurs ponctuels de la promesse qu'ils ont faite ensemble de ne se point quitter, & de conseruer inuiolable leur amitié, dans vne paix mutuelle. Mais ils font depuis tout le contraire, effarouchés par la rencontre d'vn Sanglier, dont ils se defendẽt

auecque peine. Chose estrange! le danger present les des-vnit, au lieu de les ioindre plus estroittement, si bien que de quelques legeres paroles qu'ils ont ensemble au passage d'vn Ruisseau, se forme soudain entr'eux vne facheuse querele; comme des vapeurs esmeües s'engendrent insensiblement d'estranges tempestes. En quoy ce que ie trouue de pire, c'est que ce Cõtraste deuient fatal, à tous deux, pource qu'il est cause que l'vn se noye dans vn Ruisseau, & que l'autre est mis en pieces par vn Sanglier.

Voila comme les dissentions sont tousjours ruineuses à leurs Autheurs; principalement, selon le sieur de Montagne, à la plus part de ceux de nostre Nation, *qui se pouuants dire d'ailleurs les plus courtois & les plus humains de tous les Hõmes, ne laissent pas d'estre si enclins à se battre (ce qu'ils appellent auoir querele) que si vous en mettiez trois aux deserts de Lybie, ils ne seroient pas vn mois sans se harceler & s'égratigner.* Mais n'en deplaise à ce grand Autheur; Les François sont à vray dire tres-sensibles aux iniures; & prompts à les repousser, auec cette grandeur de courage qui leur est naturelle; sans que toutesfois on puisse desaduouër qu'il ne s'en trouue de plus mutins incomparablement parmi les autres peu-

ples du Monde. Tesmoins ces deux Portugais, dont il est parlé dans les Decades de Iean de Barros, qui se trouuans seuls dans vne Isle deserte, où les auoit ietté la tempeste, ne parloient iamais que de s'entretuer. Que s'ils se remettroient bien ensemble, c'estoit la seule faim qui le accordoit, ne pouuant se passer l'vn de l'autre, pour s'ẽ aller chercher dequoy viure. Mais biẽ que leur ventre fut satisfait, leur animosité ne l'estoit point, & se renouueloit cõme auparauant. Tesmoins encore ces deux autres Soldats Espagnols, qui portãs les Armes à la Cour du Roy de la Chine, si nous en croyons Fernãd Mendez, estoiẽt tousiours en querele pour le mot de *Hidalgo*, ou de *Noble*, l'vn se disant plus Gentil-homme que l'autre : Ce qui leur eschauffoit tellement la bile, qu'à toute heure ils en estoient aux Espées. D'où il aduint que leur Colonnel scandalisé de voir des gens de mesme nation si obstinés à se dechirer, à coups de langue, & de cimeterre, fut contraint de les casser auec ignominie. Ce que i'ay à dire là dessus, est qu'en l'humeur incompatible de ces mutins il n'y auoit pas moins de byzarrerie & de vanité, qu'il y eut de galãterie en l'action de deux Caualiers qu'on m'a nommés autresfois, qui se voulurent voir l'es-

pée à la main, pour resoudre lequel des deux, ou de Cesar, ou d'Alexandre, estoit plus vaillant, & plus honneste homme.

Mais si la Discorde entre des Hommes particuliers, leur a tousiours fait des maux irreparables ; ne doit on pas aduoüer qu'elle en a causé de bien plus grands au public, pour des choses mesmes de neant, ou du moins de tres-legere consequence, comme i'ay rapporté cy-dessus. Procope & Zonare remarquent à ce propos, que soubs l'Empire de Iustinien aduint à Constantinople vn si grand desordre, pour l'obstination des Caualiers à soustenir en plein tournoy la preeminence de ces deux Couleurs, le Verd, & le Bleu ; que les Magistrats en furent bafoüez, les prisons forcées, la grande Eglise brulée, & vn autre Empereur esleu, bien que la cause de cette Esmeute semblast si legere, qu'on s'en rioit au cõmencement. La prise de cette mesme Ville Capitale de la Grece, n'aduint-elle point par la dissention de deux freres ? Celle des Gibellins & des Guelphes ne ruina-t'elle pas l'Italie ? l'Angleterre eut elle iamais de plus grands fleaux que les factions de la Rose blanche & de la rouge ? Les diuisions des Enfans de Clouis ne demembrerent-elles point la France ? & n'est-il

pas certain que par le moyen des partialités & des troubles, les Espagnols ont failly plus d'vne fois à perdre les vastes & riches Prouinces du nouueau Monde?

Puis qu'il est donc vray, que soit entre des Hõmes particuliers, tels que ceux de nostre Fable, soit entre plusieurs personnes, qui forment ensemble vn Corps Politique, mille euenemẽs funestes naissent tout à coup de la moindre querele, il faut soigneusement prendre garde à l'estouffer en sa naissãce, afin que de foible qu'elle est en son commencement, elle ne deuienne forte en son progrés, & furieuse en son issuë.

Fin de la sixiesme Reflexion.





FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

VNe Poule ayant descouuert vn monceau de blé, se mit à crier à son accoustumée, pour rassembler ses poussins, & les inuiter à repaistre. Ils y accoururent donc aussi-tost; & commencerent à escarter les grains auecque leurs pieds. Ce qu'aperceuant la Poule, *Que vous estes sots*, leur dit-elle, *de separer ainsi ce que vous auez deuant vous? Ma mere*, luy respondist vn des poussins, *si nous pechons, c'est par vostre Exemple; & nous suiuons en cela le chemin que vous aués accoustumé de nous monstrer.*

Reflexion ſeptieſme.

CE dire de Seneque eſt tres-veritable; Que les Hommes ſe fient plus volontiers à leurs yeux qu'à leurs paroles. Par où il veut monſtrer auec Ariſtote; qu'il s'en faut beaucoup que les paroles n'ayent autant d'efficace que les Exemples. Mais le malheur eſt qu'ordinairement on ſuit pluſtoſt les mauuais que les bons. Ainſi en vſent enuers leur Mere les pouſſins de cette Fable ; Et dans vne de celles d'Eſope cy-deuāt mentionnée, il ſe voit que l'Eſcreuice enquis vne fois pourquoy il alloit à reculons ? *C'eſt* reſpō-dit-il, *pource que mes parens m'ont appris à marcher comme eux*. Auec tout cela neantmoins, comme le remarque vn de nos Poëtes.

Le mal qu'vn autre fait, n'eſt pas cauſe valable,
Pour nous faire à l'enuy commettre vn mal ſemblable.

Pythagore dit à ce propos, *Qu'on ne doit point cheminer par la voye publique* , pour nous apprēdre par ce bon mot, à ne point ſuiure l'erreur commune. Car ſi les au-

tres se perdent, il ne s'ensuit pas qu'il se faille perdre de mesme. *Mal-heur à ceux qui donnent mauuais exemple*, dit l'Escriture! *mais malheur aussi à quiconque les suit.* Ie sçay qu'il n'est point de si bonne Terre qui ne produise quelque mauuaise Plante, ny point d'hōme si accomply qui n'ait quelque imperfection, ou naturelle, ou acquise. Mais apres tout, cela n'empeche pas que les gens de bien n'imitent l'Abeille plustost que l'Araignée, dont l'vne compose son miel du suc qu'elle tire des fleurs odorantes, & l'autre n'en fait que du venin.

Or bien qu'à le prendre en general, tous les Superieurs soient obligés de se proposer aux autres pour de vrays sujets d'imitation; Comme par exemple, les Directeurs Spirituels à leurs Penitens; les Magistrats aux Citoyens; Les Peres à leurs Enfās, les Precepteurs à leurs Escholiers, & les Capitaines à leurs Soldats; si est-ce que les Princes particulierement, & par dessus tous, doiuent donner bon exemple à leurs peuples, puisque, comme dit le Poëte,

A l'exemple du Roy tout le monde se forme.

Ie rapporte à cecy que l'Histoire remarque d'vn certain Bouffon, qui voyant vn de nos Rois plus triste que de coustume,

s'aduisa de luy en demander la cause; *C'est*, luy respondist le Roy, *que ie suis en peine de sçauoir, d'où vient qu'il n'est plus de si vaillãts Gendarmes, comme estoient en leur temps les renõmez Paladins Oliuier & Roland*. *Ha! Sire*, repartit le Bouffon, *que cela ne vous trauaille point l'esprit: En voicy la vraye raison; C'est qu'il n'y a maintenant plus de Charlemagne, qui mene les Soldats à la guerre.* Et à vray dire, quand le Chef marche à la teste de ses gens, leur lascheté, s'ils en ont, ne souffre iamais d'excuse: Aussi est-il difficile qu'ils n'agissent en le voyant agir, & qu'ils n'en soient plus prompts à executer; D'où il se voit clairement combien est veritable cette maxime *que le chemin de la Vertu est beaucoup moins long par les Exemples que par les Preceptes*: l'exemple aussi presse bien plus que la remõstrance; & quiconque la veut faire à vn autre sur quelque defaut, en doit premierement estre exempt luy-mesme.

Fin de la septiesme Reflexion.



FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citroüille.

LE Palmier n'auoit porté aucun fruit durant plusieurs années; à la fin desquelles il se promettoit de voir ses dattes renouuellées, & plus belles que par le passé. Voila cependant, qu'au pied de cét Arbre victorieux, vn Villageois vint à semer quantité de graine de Citroüille; d'où nasquirent vn peu apres de larges fueïlles, qui rampant autour du Palmier, porterent leur fruit plus haut que luy. *Et quoy?* luy dict alors le Palmier, *grossiere Citroüille, qui n'és que ventre, & que graine, és tu bien si temeraire que d'empieter sur mes terres? Ne te suffit-il*

point de demeurer dans tes bornes, ſans vſurper imperieuſement ce qui ne t'appartient pas? A ces mots la Citroüille plus orgueilleuſe qu'auparauant; *Ie me mocque bien de toy*, luy dit-elle, *ſçache que ie m'eſtends où il me plaiſt, & plus au large que ne voudroient mes voiſins. Mais tu ne vois pas encore quelle eſt ma puiſſance: mes enfans, dont i'auray bien-toſt vn grand nombre, te l'apprendront à ton dommage. Voila qui eſt eſtrange*, luy reſpondiſt le Palmier; *Mais à tout le moins dy moy depuis quel temps tu t'és ſi haut eſleuée de deſſus la terre? C'eſt*, luy repartit la Citroüille; *depuis trois mois ſeulement que ie ſuis montée à ce haut poinct de grandeur, où tu me vois. Ce n'eſt pas mal allé*, reprit le Palmier; *mais auſſi ne te reſte t'il plus de chemin à faire?*

Reflexion Huictiesme.

QVi ne rira de la vanité de cette Citroüille, qui toute rampante & grossiere qu'elle est, ose se cõparer au Palmier, Arbre glorieux, Symbole de la Constance, & de la Victoire. Cela me fait souuenir de ces Hommes materiels, qui n'ayant rien de remarquable en eux que l'enflure, la veulent faire passer pour en bon point. Ils s'imaginent, tãt ils sont foûs, qu'vne apparence fastueuse doiue tromper les yeux clair-voyans, & en faire accroire aux Iugemens les moins foibles, & les plus solides. Mais ils se trompent eux mesmes, de ne voir pas que tout ce qu'ils ont d'ostentation est vn suiet de mespris plustost que d'estime; à ceux qu'ils pensent assuiettir à leur humeur imperieuse. Par elle ils se persuadent follement d'accroistre en vn instant leur Fortune, & ne s'aduisent pas cependant qu'il est d'elle comme des fueilles de la Citrouïlle, qui se resserrent tout à coup, apres s'estre bien eslargies, & tombent d'elles mesmes sur le fruit insipide & pesant, qu'elles ont mis à couuert. Ils

s'esclairciront de tout cecy, s'ils estudient le sens moral de cette Fable, où ils apprendront trois verités bien remarquables.

La premiere, que des choses soudainement venuës, la fin en est soudaine de mesme ; ce qu'on ne peut mieux prouuer que par l'exemple des Animaux, des Mineraux, & des Vegetaux, entre lesquels l'Elephant, l'Or, & le Cedre viuent beaucoup, à cause de la longueur du tẽps que met la Nature à les former tous trois, à sçauoir l'vn au ventre de sa mere, & les autres deux dans les entrailles de la terre. Comme au contraire, les Ephemeres n'ont qu'vn iour de vie, ny les Champignons qu'vn terme fort court, à cause qu'ils viennent en vne nuict.

La seconde instruction est, qu'vne grandeur precipitée n'est iamais durable, non plus que l'orage trop impetueux. Les exẽples en sont frequens dans l'Histoire ; entre lesquels ie n'en treuue point de plus considerable qu'en la personne de ces deux prodigieux Architectes de leur Fortune, Almagre, & Piçarre. Ils estoient montés au cõble d'vne puissance si haute, qu'ils auoient partagé entr'eux vn Empire de plus de douze cens lieuës d'estenduë. Les Princes mesmes estoient deue-

nus leurs tributaires ; & l'on pouuoit dire d'eux plus veritablement que de Midas, que tout ce qu'ils touchoient n'estoit qu'or. Voila sans doute vne belle face de Medaille : Mais quel en fut le reuers ? Vne reuolution effroyable, & dont la seule pensée peut faire estimer malheureuses les prosperités du monde. Apres auoir durant leur vie porté leur teste iusques dans les nuës, ils la porterent enfin sur vn Eschafaut; où l'ayant perduë, il falut quester, pour leur auoir vn drap, & dequoy les enseuelir à la desrobée.

Nostre Apologue nous aduertit en troisiesme lieu, que les choses qui prennent accroissement par vn long trauail, ou qui sont conceües à loisir, & enfantées auecque peine, cõme les Ouurages des grands Esprits, ne craignent point l'iniure du Temps, ny mesme du fer & de la flamme. Le celebre Zeuxis le voulut ainsi dõner à cõnoistre, lors que ne pouuant souffrir la presomption d'vn Peintre, qui se vantoit d'en despecher plus en vn iour que luy n'en faisoit en vn an ; *Il est vray*, dit-il ; *mais ton Ouurage est pour trois mois au plus ; & le mien pour vne eternité.*

L'on doit pourtant se souuenir, qu'en matiere d'affaires, s'il y a du danger à temporizer, il faut se despecher, & non

pas songer, comme disoit fort bien Iules Cesar; mais autrement, il est bon de se haster lentemenr, ce qui est compris dans ces deux mots *Festina lentè*, qu'Auguste prit pour Deuise, & Vespasien apres luy. Le Corps en estoit vn Anneau, au bout d'vne Anchre enlacée d'vn Dauphin, & l'Ame, *Semper festina lentè*, Deuise vrayement Heroïque, & digne d'vn grand Homme d'estat; Car pour le succés des hautes en·treprises, le phlegme vaut tousiours plus que la Colere; Outre qu'il est bien certain que ceux qui marchent tout doucement, sont moins sujets à chopper, que ces autres qui courent trop viste.

Fin de la huictiesme Ref·xion.



FABLE



FABLE IX.

Du Lion & du Pourceau.

LE Lion paissoit, vn iour dans vne forest ; où comme il se destournoit d'vn chemin fangeux, aperceuant au milieu de la boüe vn Pourceau qui s'y veautroit: *vilain animal*, luy dit-il, *n'as-tu point de honte de venir chercher vn Azyle dans vn lieu puant, & que tout le monde fuit ? Ne te seroit il pas mieux de tenir tes soyes nettes & blanches, que de les noircir, comme tu fais, dans l'ordure ?* A ces mots le Pourceau s'estant mis à gronder: *Dequoy vous meslez vous*, luy dit-il, *Monsieur le Lion, laissez moy viure à ma mode ; viués à la vostre ; Je fais ce qu'il me plaist ; faites en de mesme*

Reflexion neufuiesme.

COmme c'eſt le propre des Ames bien nées, de blaſmer les Actions des-hõneſtes; Auſſi n'appartiẽt-il qu'aux Courages laches, qui les commettent, de s'offencer quand on les en reprend. C'eſt ce que fait le Pourceau de cette Fable, qui ſe veautrant dãs vn Bourbier vilain & puant, ne peut ſouffrir que le Lion luy en diſe ſes ſentimens, auecque cette haute generoſité qui luy eſt ordinaire.

La plus-part des Vicieux en font de meſme, quand les perſonnes vertueuſes les aduertiſſent de leurs defauts, bien que ce ſoit charitablement, & ſans aucun intereſt. Mais ils ſe deuroient ſouuenir de Seneque, qui les aduertit, & tous les Hõmes en general, qu'ils ſont obligés de ſe ſoûmettre à la Correction, quand elle n'eſt pas iniuſte. Voila pourquoy dans la Ville de Sparte; qui ne reprenoit vne faute faite en ſa preſence, eſtoit puny de la meſme peine que celuy qui l'auoit cõmiſe. Ce qu'on obſeruoit encore ponctuellement enuers tous ceux qui apres auoir failly, ſe rendoient reueſches aux re-

primendes, & donnoient à connoiſtre par là leur mauuais naturel, en ce qu'ils aimoient mieux ſe perdre que ſe corriger. Mais c'eſt à mon aduis, tout le contraire de ce qu'on doit reduire en practique ; & comme on aime naturellement à eſtre loüé, quād on a bienfait ; Auſſi ne faut-il pas ſe facher d'eſtre repris, lors qu'on a failly ; ſur tout quand la Reprimende eſt vn pur effet de compaſſion, & non pas d'animoſité, ny d'humeur imperieuſe. Les Cœurs genereux en vſent ainſi ; & les plus grands Princes meſmes n'ont pas dedaigné les Remonſtrances de cette nature là. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy de l'Empereur Valentinien, qui ſe voyant repris de quelque faute par S. Ambroiſe, qu'il auoit preſenté à l'Eueché de Milan ; non ſeulement ne s'en fâcha point, mais teſmoignant d'en eſtre bien aiſe ; *Ie ſçay*, luy dit-il, *que vous n'eſtes point flatteur ; C'eſt pourquoy i'ay voulu contribuer à voſtre Election tout ce que i'ay pû, pluſtoſt que de l'empecher. N'eſpargnez donc pas le remede que vous ingerés propre à la gueriſon des Ames malades.*

Que ſi maintenant l'on ne demende en quoy cette Gueriſon conſiſte ; Ie reſpondray que c'eſt en la Correction ; qu'on ne peut mieux appeller qu'vn remede à tous

les maux de l'esprit ; Pline l'asseure ainsi dans le traitté qu'il a fait des moyens de les connoistre, & de les guerir ; où il dit que ceux, qui ne suiuãt que leur opinion, reiettent les sentimens des autres, & s'obstinent à estre incorrigibles, tombent ordinairement en des fautes qu'ils ne peuuent reparer, quand ils le veulent. Nous ne pouuõs donc mieux faire que de choisir vn Amy qui nous aduertisse librement de nos defauts. Que s'il nous arriue par son moyen de les corriger, nous luy en deuons sçauoir plus de gré que s'il nous auoit gueris de quelque grande & dangereuse maladie; Cette liberté qu'on prend de tancer de leurs fautes ceux qui les cõmettent, estant vn effet d'amitié, comme ç'en est vn de hayne aux Meschans, de fermer l'oreille aux remonstrances des gens de bien. *C'est faire tort aux Bons*, dict Seneque, *que d'espargner les Meschans* ; c'est pourquoy Saint Augustin voyant de son temps toute l'Italie saccagée par les Goths, imputoit ces maux à la negligẽce qu'apportoient les hommes à se corriger l'vn l'autre. Aussi est-ce pour le mesme sujet que le diuin Platon appelle Mechãt celuy qui voit violer la Iustice, sans en rien dire, & qui ne tache de la defendre jusqu'à la derniere goutte de son sang.

Or comme il faut soigneusement prendre garde à faire la Correction en temps & lieu, sans y apporter ny animosité ny menaces; Aussi doit-on bien considerer si celuy à qui on la fait, est capable d'amendement. Car il s'en trouue plusieurs, qui bien loin de profiter des bons aduis qu'on leur donne, en deuiennent plus obstinés dans leurs vices. Ils passent bien plus auant encore. Leur Brutalité les emporte cōtre ceux qui les reprennēt auecque raison. Les inuectiues & les outrages sont tout le remerciment qu'ils leur en rendent. Ils s'emportent insolemment cōtre eux; Ils pestent, ils fulminēt, & font comme le Pourceau de cet Apologue, qui paye en iniures les Remonstrances du genereux Lion; tant il est vray que le Vice est vn boubier d'où l'on peut tirer difficilement ceux qui se plaisent à s'y veautrer.

Fin de la neufiesme Reflexion.



FABLE X.

Du Passereau, & de l'Arondelle.

VN Passereau voyant sur vn toict vne Arondelle, qui ne cessoit de chanter ; *Vrayement*, luy dit-il, *te voila bien-heureuse, tu te resiouys, sans aprehension dequoy que ce soit, au lieu que ie me voy tousiours en alarme! Ie tremble au remuement de la moindre fueille, & tu és si asseurée, que le bruit des hommes n'est pas capable de t'esmouuoir : tu ne bouges pas mesme, quand tu les vois venir à toy ; & ie ne sçay à quel propos ils t'espargnent ainsi, puis que tu ne fais que leur rompre la teste. I'ay donc bien raison de m'estonner de ce qu'ils me font la guerre, & te laissent en paix ; ou*

de ce qu'ils me tendent des pieges, pour me faire mourir; au lieu que tu vis en seureté parmi eux. L'Arondelle ne manqua point de responsе à ces paroles; & d'vn ton plus haut que de coustume; *Tu as tort*, luy repartit-elle, *de me tenir ce langage. Car toy, qui t'estimes si aduisé, qu'as tu de recommandable, pour entrer en comparaison auec moy? Ne sçait-on pas bien que tu chantes tousiours vne mesme note, & qu'en ton ramage il n'y a rien d'agreable: D'ailleurs, les Laboureurs sçauent bien à quel poinct tu leur és nuisible, en ce qu'ils n'ont pas plustost semé le grain, que tu l'engloutis, & les frustres par ce moyen de l'esperence de leur moisson. Mais de moy i'en vse bien autrement; & s'ils me reçoiuent en leur logis, c'est pour ce qu'ils sçauent bien que ie n'y fais aucun degast, & que ie les resiouys par mon chant. Outre ces choses, i'ay cela de bon, que de purger l'air d'Insectes, & d'A-*

nimaux immondes. Fay donc en sorte de m'imiter, & tu verras que les hommes ne te hayront non plus que moy.

Reflexion dixiesme.

PAr ce Passereau, qui est tousiours aux aguets, pour piller les grains du Laboureur, & tousiours aussi en alarme; au contraire de l'Arondelle, qui ne fait que chanter sans rien craindre, nous sont donnés deux Aduertissemens remarquables. L'vn est, que ceux qui ne s'estudient qu'à voler le bien d'autruy, viuent sans cesse en aprehension, à cause des remords de leur mauuaise conscience; l'autre, que ceux qui l'ont bonne, se reiouïssent en toute seureté, pour la secrette satisfaction qu'ils ont en eux-mesmes de ne faire tort à personne.

Pour le premier poinct, qui regarde les larrons, & leurs semblables; y a t'il celuy qui puisse mettre en doute que leur propre conscience ne leur soit vn Bourreau qui les tient perpetuellement à la gesne? leur visage changeant à toute heure, leur mẽbres trẽblans, leurs paroles entrecou-

pées, & leur contenãce mal asseurée, n'en sont-ce pas des tesmoignages certains ? Celuy se trompe, dit Seneque, qui apres auoir commis de grãds crimes, s'imagine de pouuoir viure en repos ; puis que le moindre peché suffit quelquesfois, pour tourmenter vne personne qui a de l'inclination à le commettre, & qu'il peut mesme en vn instant l'en faire dédire. Tesmoin ce Disciple de Pythagore, qui sorty de son logis pour aller payer vne paire de souliers qu'il auoit pris à credit, trouuant le Cordonnier enterré, fut tanté d'abord de frustrer son heritier de cette debte, & reprit tout ioyeux le chemin de son logis. Mais biẽ à peine y fut-il arriué que bourrellé par sa consciẽce, il reuint sur ses pas, & iettant l'argent dans la Boutique du Cordonnier. *Tu és mort pour les autres*, luy dit-il, *& non pas pour moy* ; De maniere qu'en cette conioncture, où il s'agissoit de si peu de chose, il fallut absolument qu'il se rendit aux secrets reproches de sa conscience, qui est en effet, la partie, le tesmoin, & le Iuge des crimes les plus cachés. D'où il s'ensuit, qu'on ne sçauroit en euiter les poursuittes, ny les tourmẽs, pires mille fois que ceux dont les Poëtes font Autheurs dãs les Enfers le cruel Minos, & l'impitoyable Rhadomante.

Quant au ſecond poinct, où ie comprends ce merueilleux calme que donne aux gens de bien l'integrité de leur Ame; i'ay à dire auecque Menandre, que la conſciẽce tient lieu de diuinité à tout ce que nous ſommes de Creatures mortelles. Car comme les Peres, dit Epictete, recõmandent leurs enfans à vn Maiſtre, pour les porter au bien, & les empecher de faire du mal; Dieu tout de meſme, comme bon Pere qu'il eſt, dés noſtre bas aage, nous met entre les mains de la loy de Nature, autrement nommée Conſcience; qu'on peut appeller vn Precepteur, qui nous inſtruit perpetuellement à la Vertu; vn Reſueille-matin qui iamais ne dort; vn Cenſeur qui ne nous flatte point, & vn Correcteur, qui nous traitte auec vne iuſte ſeuerité, quand nous faiſons mal.

Se peut-il parler plus Chreſtiennement que fait ce Payen dans Plutarque, ny plus veritablement que c'ét autre (c'eſt Seneque le Tragique) qui dit qu'vn Empire vaut moins qu'vne bõne Conſcience: Ne diſons donc rien contre la noſtre; quand nous aurions meſme l'Anneau de Gyges, c'eſt à dire le moyen de faire tous les maux du monde, ſans eſtre veus. Imitons l'Arondelle de cette Fable, qui ſe poſſedant ſoy-meſme, iouyt d'vne parfaite trã-

quillité, par l'innocence de sa vie. Au contraire, n'imitons point le Passereau, qui pour ses rapines est tousiours en inquietude & en défiance.

Fin de la dixiesme Reflexion.



FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

LA Pie voulant instruire vn de ses petits, comme il fut sorty du nid; *Prends bien garde,* luy dit elle; *de ne laisser iamais approcher de toy aucun Homme. Soit que tu luy voyes porter vn Arc, croy que la flesche n'est pas loing, & qu'elle te doit estre dardée. Soit qu'il se baisse, pour leuer vne pierre, dy, que c'est pour la tirer contre toy. Ma mere,* luy respondit le Poussin; *ie ne trouue pas vostre aduis mauuais; mais si cét Homme dont vous parlés, a fait auparauant prouision de pierres, qu'il tienne cachées dās son sein, ne me trouueray-ie pas surpris? Il vaut donc bien mieux m'enfuyr à*

l'abord de mon Ennemi, que m'amuser à obseruer ses actions, de peur que cet amusement ne me soit nuisible. Tu as raison, luy repartit la Pie; *& ton conseil me semble si bon, que tu feras fort bien de le suiure, plustost que le mien.*

Reflexion onziesme.

Bien que les Vieillards se croyent plus sçauans que les Ieunes; & les Peres plus habiles que leurs Enfans, voicy pourtant vn petit Poussin, qui n'est pas encore sorty du nid pour prendre l'essor; & qui toutesfois en matiere de finesse, encherit sur le Conseil que luy donne sa mere. Car il luy apprend que ce n'est pas assez de se défier de son ennemi; mais qu'il en faut sçauoir preuenir les ruses, sans luy donner loisir de nous nuire. En effet, ce ne seroit pas estre aduisé Guerrier, que de voir venir à soy vn Ennemi, qui auroit tous les aduantages qu'on sçauroit dire, ou en nombre de gens, ou en munitions de guerre, & de luy donner loisir neãtmoins

de se fortifier encore plus, ou mesme de l'attendre de pied ferme, afin de luy rendre moins difficile nostre défaite : Mais il n'est question que d'auoir vn peu de bon sens comme nostre Poussin, pour ne nous point mettre en butte nous mesmes aux traits de ceux qui s'en vont les decocher contre nous. Au contraire, quand nous sommes foibles, pour resister à leurs forces, c'est vn effet de prudence d'en euiter la surprise, en nous échappant d'eux, puis que la fuitte en tel cas se peut dire glorieuse, & passer pour vne retraite honnorable. Ce qu'autresfois voulut donner à connoistre cét illustre Grec Athenien, doublement recommendable, & pour le prix de l'eloquence, & pour la gloire des Armes, lors qu'en vne occasion, où la partie n'estoit pas tenable, ayant posé son Bouclier, pour en estre plus dispos à se sauuer, comme il vid qu'on l'en voulut blasmer; *Tout beau*, dit-il, *qui sçaura bien fuyr, en retournera plus frais au combat.*

Fin de la onziesme Reflexion.





FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Asne.

LE Loup, le Renard, & l'Asne s'estant vne fois embarqués, pour aller voir le monde, ne furent pas plustost dans le Nauire, qu'ils se trouuerẽt battus de la tourmẽte. Vne commune peur les saisist alors, & fit que le Renard s'addressant au Loup; *Helas!* luy dit-il, *qu'il est bien à croire que nous auons commis quelque grand crime, qui est cause d'vne si dangereuse tempeste! Si cela est, reconnoissons nostre faute, & en demandons pardon à Iupiter, afin d'obtenir grace de luy.* A ces mots, le Loup tout tremblant, O *dieux*, s'escria-t'il, *que i'ay mangé de moutons & de veaux; &*

qu'il me deplaist de n'en pouuoir manger dauantage! Ton offence est grande, luy respódist le Renard, *& toutesfois, pource que ton inclination t'a porté à la commettre, il semble que tu merites qu'on te pardonne. Pour moy ie ne sçaurois te raconter l'estrange degast que i'ay fait de chapons, de poules, de Canards, & d'autres oiseaux domestiques.* M*ais ce dequoy ie me repens le plus, est qu'à trauers vn assez grand trou, ayant vn iour voulu prendre vne poule, qui mangeoit du grain, ie ne luy arrachay que le col, & laissay le reste du corps, qui estoit assez gras, tout ensanglanté.* L'Asne ayant ouy leur deposition; *A ce que ie voy,* leur dit-il, *vous estes bien plus coupables que moy. Car ie porte la farine, & ne mange que du son; On me charge de vin; & ie ne boy que de l'eau: que s'il vous faut aduouër ma faute, cõme vous aués aduoüé la vostre, ie vous diray, qu'vn iour portant des paniers pleins de*

de pain, dont mon Maistre m'auoit chargé, pour l'aller vendre au marché, comme ie me vis assez loing de luy, ie laissay glisser de dessous mon col, les deux paniers qui tomberent par terre auecque le pain, où se trouua parmi, quelque farine que ie mangeay; Dequoy, ce me sẽble, ie ne portay que trop la peine au retour de mon Maistre, qui de la façon qu'il me traitta, m'auroit assommé sans doute à coups de baston, s'il n'eut eu besoin encore de moy.
Le Renard & le Loup, qui s'estoient ligués ensemble, ayant ouy cette contestation, O le grãd crime que voila! s'écrierent ils. *C'est asseurement la vraye cause de cette tempeste qui nous trauaille si fort; & voila pourquoy,* conclurent-ils, *il faut que nous iettions dans la mer ce miserable Asne* : ce qu'ils n'eurent pas plustost resolu, qu'ils l'executerent.

Reflexion douziesme.

QVe ce pauure Animal d'Arcadie est mal aduisé, de s'accompagner comme il faict, du Renard & du Loup, dont l'vn est aussi malicieux que l'autre est cruel ; & de s'imaginer cependant d'estre parmi eux en seureté de sa vie. S'il n'estoit stupide & ignorant de sa nature, possible auroit-il appris de la Fable, que le Pot de terre ne voulut iamais voyager sur l'eau auecque le Pot de fer, de peur d'en estre cassé, s'il venoit fortuitement à le chocquer tant soit peu. Ce luy seroit vn moyen de profiter de cét exemple, & d'euiter vn peril eminent, mille fois pire que l'orage impetueux qui le menace de naufrage, & ceux qui sont embarqués auec luy. Ces Impies, en danger de perir, confessent leurs fautes à Iupiter ; mais c'est de telle sorte, qu'au lieu d'auoir regret à celles qu'ils ont commises, ils se repentent de n'en auoir pû faire de plus grandes, à cause que l'occasion ne s'en est point presentée.

Cet acte d'Irreligion à quoy peut-il estre plus proprement comparé qu'aux

fausses grimasses, & à la trompeuse deuotion des Hypocrites ? Est il quelque forme qu'ils ne prennent, ou quelque Impieté semblable à la leur ? Ils contrefont les gens de bien, & ne le veulent estre qu'en apparence. Ce sont des Singes malicieux, dont on ne sçauroit connoistre l'humeur; des Renards qui font les morts, pour attrapper les Oiseaux niais ; & des Loups rauissans, couuerts d'vne peau de Brebis. Tellement qu'auec grande raison ces deux derniers Animaux, comme frauduleux qu'ils sont, figurent l'Hypocrisie dans cette Fable.

Elle represente encore, que les grands ligués ensemble contre les petits, ne manquent iamais de pretextes, pour les ruiner par leurs violences. Outre l'espreuue qu'en fait icy le malheureux Asne, que l'on accuse d'estre cause de la tempeste, pour auoir sujet de le ietter dans la mer; cette verité nous est encore demonstrée par les deux Apologues suiuans.

Le premier est de la foüine, qui s'estant iettée sur vn Coq, luy allegua pour toute raison, que par son chant importun il troubloit de nuict le repos de tout le monde. A quoy le Coq ayant respondu; que s'il esueilloit les gens, c'estoit plustost pour leur profit que pour leur dommage,

Riẽ moins repartit la foüine, le bruit que tu fais leur est insupportable; & d'ailleurs quand cela ne seroit pas, n'as-tu point de honte de te mesler incestueusement auecque tes Sœurs, voire auec ta mere mesme? Le Coq luy allegua pour excuse; qu'il ne pensoit pas faire mal, son intention n'estant que de peupler le mesnage d'œufs, d'où venoient à s'esclorre de bons poulets. Mais la foüine, sans se laisser persuader; *Voila qui est bien*, conclud elle; *mais ces raisons n'empecheront pas que ie ne te mange, puis que te voila tombé soubs ma puissance.*

Le second Apologue est rapporté par S. Basile, escriuant au Medecin Eustache. Vn Loup dit-il, ayant enuie de manger vn Aigneau, afin qu'on ne l'accusât point de l'assailir sans cause, s'alla pleindre qu'il luy faisoit tort. Mais bien que l'Agneau se iustifiât de cette Imposture, le Loup ne laissa pas de se ietter sur luy, & de s'en faire curée. Les Forts, comme i'ay dit cy-dessus, en vsent de mesme à l'endroit des Foibles, les Vicieux enuers les Iustes; & les Tyrans contre les Saints Martyrs.

Ie pourrois donner à nostre Fable quelques autres sens, qui possible ne luy conuiendroient pas mal; mais cela seroit su-

perflu, ce me ſemble, puis qu'ils ſe trouuent tous generalement compris dans celui-cy, *Que les pauures gens ſont ſouuent punis pour les moindre fautes, au lieu qu'on pardonne aux Riches les plus grand Crimes; Ainſi voyons nous que les petites Mouches demeurent priſes dans les toiles des Araignées; au lieu que les groſſes s'eſchappent en les rompant.*

Fin de la douzieſme Reflexion.



FABLE XIII.

Du Loup & du Renard.

LE Loup & le Renard contracterent ensemble de s'en aller en queste à la Campagne, & de partager entr'eux toute la proye, & tout le butin qu'ils pourroient faire. Sur cette resolution s'estant mis en chemin, ils firent rencontre d'vn beau Cheual, qui paissoit dans vne prairie. Ils en tressaillirent daise aussi-tost; & s'imaginãt qu'ils le tenoient desia, comme vne proye asseurée, dont ils se nourriroient plusieurs iours, se resolurent de l'attaquer. Ce ne fut pas toutesfois sans crainte, si bien qu'ils trouuerent plus à propos de sonder pre-

mierement le Cheual, pour tâcher de l'auoir par finesse. Le Renard dóc l'aborda tout le premier : & l'amadoüant par belles paroles ; *Oblige moy*, luy dit-il, *de me declarer qui tu és, quel est ton nom, & quelle ta race : Car ie me trompe fort si elle n'est noble, estant si bien fait comme tu és, & si agreable à voir.* A ces mots le Cheual se tenant sur ses gardes ; *Ie suis fasché*, respondit-il, *de ne te pouuoir esclaircir de ce que tu veux apprendre. Car il faut que tu sçaches qu'au temps que ie perdis ma mere, & tous mes parens, i'estois si petit, que ie ne sçay qui ie suis, ny mesme comme ie m'appelle. Toutesfois, puis que tu desires si fort de le sçauoir, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, où tu verras escrit tout ce que tu me demandes. Ie ne sçay pas lire*, -epartit le Renard; *voila pourquoy il vaut mieux que ie m'addresse à mon Compagnon.*

Apres ces paroles, il retourna vers

le Loup, auquel il raconta l'affaire ponctuellement, auecque promesse de ne l'abandóner point. Sur cette esperance, le Loup, qui se croyoit plus sçauant que le Renard, s'en alla droit au Cheual; & l'abordant auecque des yeux estincellans, *qui es tu?* luy dit-il, *qui est ton pere? quelle ta naissance? Tu sçauras tout cela*, luy repliqua le Cheual, *si tu regardes soubs mon pied, où mon pere l'escriuit, auant que de mourir. Ie le veux*, dit le Loup, *car i'ay appris autresfois à lire.* Le Cheual leua le pied là-dessus, & frappa le pauure Loup si rudement, qu'il l'estédist par terre, tout estourdy de sa cheute; Ce que voyant le Renard; *Or sus*, luy dit-il, *Monsieur le Loup; Voila le fruit que vous aués cueilly de vostre grand sçauoir. De moy ie n'ay iamais rien appris, & vostre exemple me fait resoudre à ne iamais rien apprendre. Si ieusse esté docte, il m'en eust pris comme à vous; voi-*

la pourquoy quand i'aurois cent Enfans ; & quand ces enfans auroient autant de Neueux, tout le plus beau conseil que i'aurois à leur donner, seroit de ne s'amuser iamais à escrire ny à lire : Car à ce que ie voy, ceux qui se picquent de trop de suffisance, n'en sont ny plus sages, ny plus aduisés.

Cependant, le Cheual eut tout loisir de gaigner au pied, tandis que le Renard accourant à son Compagnon, le fit leuer de terre, à force de le pousser ; & alors ne pouuant presque se soustenir ; *malheureux que ie suis*, dit-il, *de porter la peine d'auoir trop sçeu; & toy bien heureux d'auoir esté Ignorant!* A ces mots le Renard se mit à railler le Loup, & à le blasmer de sa sottise, si bien que tous deux s'en retournerent ainsi ; l'vn bien aise de s'estre eschappé du danger, & l'autre si malade, qu'à peine pût il regaigner le bois.

Reflexion treziesme.

QVi voudra prendre la peine de bien examiner cette Fable, trouuera, si ie ne me trompe, qu'vne des plus belles Moralités qu'on en puisse tirer, est celle-ci. Que la Prudence vautplus que la Ruze, & que par elle le Cheual vint à bout de ses Ennemis, le Loup & le Renard; tous deux esgalemenr à craindre, pour n'estre pas moins fins quemalicieux. Cette proposition me semble estre d'autant plus facile à prouuér, qu'il est certain que le Vice, quelque artificieux qu'il soit, ne peut imposer à la Vertu; & que la Prudence en estant vne des plus esclattantes, il faut par consequent que tout ce que la Ruze a de nuages & de broüillards, se dissipe & s'euanoüisse deuant cette illustre Ennemie. Que si l'on veut iuger de leur difference, & connoistre au vray combien elle est grande, il ne faut que les considerer toutes deux, & les opposer adroittement l'vne à l'autre.

La Prudence est humble, & pitoyable;

la Ruze imperieuse, & cruelle ; la Prudence va le grand chemin ; la Ruze s'en escarte autant qu'elle peut ; la Prudence euite le Precipice ; la Ruze y mene ceux qui la suiuent. La Prudence fait tout par raison ; la Ruze ne fait rien qu'au hazard. La Prudẽce ne trauaille qu'au biẽ du Prochain ; la Ruze n'agit que pour ses interests propres. Les intentions de la Prudence sont toutes bõnes, celles de la Ruze toutes malicieuses : la Prudence destourne l'Orage par sa conduitte ; la Ruze l'attire par son indiscretion. La Prudence regne auec douceur ; la Ruze auecque violence ; Les Maximes de l'vne sont iustes, celles de l'autre tyranniques. La Prudence considere l'aduenir, la Ruze ne s'attache qu'au present. La Prudence se haste doucement, & se retient, la Ruze se precipite, & s'emporte : Quoy plus ? Autant que celle-cy s'estudie aux Intrigues, qu'elle mesme inuente, pour troubler le repos de la vie ; autant celle-là se plaist à les demesler, pour la commune tranquillité du monde.

L'on peut donner à cét Apologue vn autre sens different, tiré des paroles du Renard au Loup, par lesquelles il fait gloire de n'auoir iamais rien appris ; & proteste mesme que s'il auoit des enfans,

il ſeroit bien aiſe qu'ils ne ſceuſſent rien non plus que luy. Mais ce ſentiment d'vne Beſte brute, peut-il eſtre que brutal? Celuy des Animaux raiſonnables eſt tout autre. Comme ils s'adonnent autant qu'ils peuuent, à diſcerner le vray d'auec le faux, & le bien d'auecque le mal; Auſſi tachent ils d'y paruenir par lacquiſition de la vraye ſcience. Par elle, dit Ariſtote, il ne tient qu'à l'Homme de ſe ioindre à Dieu, & aux Subſtances ſeparées, qui ſont les Anges. Où il eſt à remarquer, que ce qu'il vſe de ces mots: *il ne tient qu'à l'Homme*, eſt pour monſtrer les diuerſes fins qu'on ſe propoſe en l'eſtude des Sciẽces. Les vns s'y adonnent par curioſité, ſans conſiderer qu'il n'eſt pas permis à tous de tout ſçauoir: les autres par vaine-gloire, afin d'en eſtre plus conſiderez dãs le monde: les vns pour s'acquerir des Richeſſes; les autres pour s'en ſeruir charitablement à l'inſtruction du Prochain; & c'eſt le principal but que doit auoir la Science, ſans lequel *elle ne fait qu'enorgueillir, au lieu que la Charité edifie.* Que ſi pluſieurs ſe rebuttent de ces nobles connoiſſances, par qui l'Homme ſe fait admirer, pour eſtre capable de toutes choſes; c'eſt pource que de ſi belles fleurs ne ſont iamais ſans quelques eſpines. Cela n'em-

pesche pas toutesfois qu'ils ne les cueillent, s'ils veulent; ny que la Science, quelques ameres qu'en soient les racines, ne produise des fruicts extremement doux, & qui ne sont pas aussi moins salutaires au corps Politique. Car c'est elle en effet, qui rend les Sages encore plus sages, les Guerriers plus vaillans, & les Princes adorables à leurs Peuples.

Ce n'est doncques pas merueille, si les plus honnestes gens, & les meilleurs Esprits ne se sont iamais lassez d'apprendre; Si cette illustre passion accompagna iusques au Tombeau le Sage Solon, & l'eloquent Demosthene ; Si l'Empereur Marc-Aurele, s'en picqua si fort, que tout vieux qu'il estoit, il ne laissoit pas d'aller à l'Eschole parmi les Ieunes gens; & si saint Augustin, vn des plus grands Docteurs de l'Eglise, disoit à toute heure, *Qu'il ne tiendroit pas à honte de se laisser instruire par des enfans mesmes, s'il iugeoit que leurs enseignemens luy deussent estre profitables.*

Quand donc le Renard de nostre Apologue fait vanité de ne rien sçauoir, & de ne rien vouloir apprendre ; ce n'est pas qu'en effet il le croye ainsi ; mais pour railler malicieusement le Loup. Car il veut dire par là, qu'il est vn sot auec toute sa science, de s'estre laissé surprendre par le

Cheual ; & se loüer soy-mesme d'auoir esté plus fin, & par consequent plus sçauant que luy. La trente-sixiesme Fable d'Esope a quelque chose d'approchant à celle-cy ; qui est si naïfuement descrite par le sieur REGNIER, à la fin de sa troisiesme Satyre (auec cette differẽce pourtant, qu'au lieu du Cheual & du Loup, il faict le Mulet & la Lionne principaux Acteurs de cette piece) que possible serez vous bien aise de la voir icy depeinte de sa maniere :

I'ADIS vn Loup, dit-il, *que la faim espoinçonne,*
Sortant hors de son fort, rencontre vne Lionne
Rugissante à l'abord, & qui monstroit aux dents,
L'insatiable faim qu'elle auoit au dedans;
Furieuse elle approche; & le Loup qui l'aduise,
D'vn langage flatteur luy parle, & la courtise:
Car ce fut de tout temps que ployant soubs l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.
Luy, dis-ie qui creignoit qu'à faute d'autre proye,
La Beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hazard si bien les secourut,

Qu'vn Mulet gros & gras à leur yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste;
Et s'approchent tous deux assés pres de la Beste.
Le Loup qui la connoit, malin & deffiant,
La regardant aux pieds, luy parloit en riant:
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture?
Ta race, ta maison, ton Maistre, ta nature?
Le Mulet estonné de ce nouueau discours,
De peur ingenieux aux ruses eût recours;
Et comme les Normands, sans luy respondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire;
Et comme sans esprit ma grand'mere me vit,
Sans m'én dire autre chose, au pied me l'escriuit.
Lors il leue la iambe au iarret ramassee,
Et d'vn œil innocent il couuroit sa pensee,
Se tenant suspendu sur les pieds en auant,
Le Loup qui l'apperçoit se leue de deuant,
S'excusant de ne lire; auec cette parole,
Que les Loups de son temps n'alloient point à l'Escole;
Quand la chaude Lionne*, à qui l'ardante faim*
Alloit precipitant la rage & le dessein;
S'approche plus sçauante, en volonté de lire;

Le Mulet prend le temps ; & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, & d'vne autre façon,
Qu'elle ne ſçauoit point, luy apprit ſa leçon ;
Alors le Loup s'enfuit voyant la Beste morte,
Et de ſon Ignorance ainſi ſe reconforte.

Fin de la treziesme Reflexion.



FABLE



FABLE XIV.

D'vn passant & d'vn Ours.

VN Homme passoit vn iour son chemin, auec dessein de gaigner sa maison, auant qu'il fut nuict. Comme il vid donc qu'il se faisoit tard, & que d'ailleurs les neiges estoient si grandes, qu'elles l'assiegeoient de tous costés, il resolut de chercher quelque lieu pour s'y mettre à couuert. Mais il n'en trouua point d'autre qu'vne Cauerne, qui seruoit de repaire à vn Ours. Il ne sçeut d'abord, s'il y deuoit entrer, aprehendant que cét Animal farouche ne luy fit vne trop mauuaise reception. Neantmoins, comme le froid l'auoit reduit à n'en

pouuoir plus, il aima mieux fier sa vie à la mercy de l'Ours, qu'à l'extreme violence du froid. En effet il ne trouua pas son Hoste si discourtois qu'il croyoit; Car à mesme téps que l'Ours le vid entrer dás sa Grotte, il se mit à le caresser, luy presentant des noix, & des pommes; & luy fit litiere de paille, de foin, & de fueilles d'Arbres. Ce bon traittement rendist le courage à celuy qui l'auoit perdu n'aguere. Il mangea des fruits qui luy furent offerts, puis il se coucha en attédant le iour. Dés qu'il le vid paroistre, il quitta là son Hoste endormy; & sorty de sa Cauerne, se remit en chemin, pour s'en retourner à son logis, où il se rendist enfin, auecque beaucoup de peine.

A son arriuée, chacun s'estonna de le voir eschapé du danger des neiges; & tous luy demanderent comme il auoit pû s'en garantir. Mais il leur raconta son aduanture;

&leur dit, que s'ils vouloient, il ne leur ſeroit pas difficile de ſurprendre l'Ours dans ſa Taniere. Ils en demeurerent tous d'accord, & s'y en allerent auecque de bonnes Armes. Mais ſitoſt que l'Ours les vid venir, iugeant bien qu'il luy eſtoit impoſſible de s'eſchapper de tant d'ennemis, il fit courage de deſeſpoir; & ſe iettant à corps perdu parmy eux, y choiſiſt l'Ingrat, qui luy rendoit vn ſi mauuais office, apres le bon traittemẽt qu'il en auoit receu. Il ioüa pour lors des dents & des ongles ſur ce miſerable, qu'il demembra tout en pieces, iuſqu'à ce qu'enfin n'en pouuant plus, il ſe laiſſa cheoir ſur luy, auquel il oſta la vie en perdant la ſienne.



Reflexion quatorziesme.

CEt Ours furieux, qu'vn Iuste ressentiment oblige à se vanger d'vn Ingrat, & qui s'en vange en effet, le dechirant par lambeaux, au milieu d'vne trouppe de gens armés, venus à dessein de luy oster la vie, est vne preuue de ce que peut le desespoir, quãd on s'y laisse porter vne fois. Il y en a de deux sortes, dont l'vn cõme vne mauuaise cause, qui engendre quelque fois vn bon effet, n'est pas moins vtile qu'honnorable, au lieu que l'autre est tout à faict ruyneux & infame : l'honnorable est celuy, qui rend comme forcennés les Soldats dans le party des Vaincus,

Qui mettent leur salut à n'en attendre aucun.

Ainsi quinze mille Lorrains desesperez vainquirent autres fois six vingts mille Crotoniates : & soubs la conduite de Leonidas six cens Soldats tous resolus à la mort, oserent attaquer l'armée de Xerxes, qui estoit de cinq cens mille Hõmes; Ce qu'ils feirent auec tant de resolution & de grandeur de courage; qu'ils opinia-

ſtrerent le Combat depuis le commencement de la nuict, iuſques au lendemain apres Midy. Auſſi dans les grandes occaſions de la guerre, les Romains victorieux donnoient volõtiers paſſage aux fuyards; de peur que le Deſeſpoir ne les precipitaſt dans la meſlée, pour y mourir glorieuſemẽt. De cette maxime vſerent les Grecs, par le cõſeil de Themiſtocles, en leur deroutte deuant Salamis; & ce fut encore ce qu'obſerua prudemment Eurybiades, quand il dit, *Qu'on deuoit faire vn pont à ſon ennemi, pluſtoſt que de l'empecher de ſortir du pays.* Par où il vouloit donner à connoiſtre, qu'à force de le tenir de trop pres, il ne falloit iamais le reduire à tout perdre, ou à tout gaigner. Ainſi l'eſpreuua Daiphantus, à ſon tres-grand aduantage. Car ce fut le Deſeſpoir qui le fit couronner par les Dames de la Phocide, & qui le mit en poſſeſſion de la Victoire, contre des Ennemis irreconciliables, tels qu'eſtoient les Peuples de Theſſalie.

Quant à cet autre Deſeſpoir infame & damnable, par qui l'on deuient Ennemy & Bourreau de ſoy-meſme; qu'en peut on dire autre choſe, ſinon que les malheureux qui s'y laiſſent reduire, ceſſent d'eſtre Hommes, dés qu'il leur tombe dans la penſee de s'immoler à leur fureur pro-

pre, cõme de-sacrilegues Victimes. Aussi sont-ils pires en cela, que les plus impitoyables Monstres d'Afrique; pas vn desquels ne tourne sa rage contre soy-mesme, encore qu'ils se facent la guerre, & qu'ils s'entretüent.

Ie sçay neantmoins que le commun remede des plus illustres Payens, estoit de se faire mourir, plustost que de tomber entre les mains de leurs Ennemis, dans les occurrences de la guerre. Que s'ils y tomboient fortuitement, ils ne les prioient iamais de leur sauuer la vie, pource qu'ils estimoient indigne d'vn grand courage de soûmettre le cœur à celuy qui n'auoit puissance que sur le corps. Ce que reconnoissant le ieune Caton d'Vtique; *C'est à faire aux Vaincus*, disoit-il, *de prier seruilement, & aux Coupables de demander pardon. Pour moy, ie m'en empescheray si ie puis, & me croiray inuincible, tant que ie seray plus equitable, & plus Homme de bien que mon ennemy.* Mais ce sentiment qu'auoient les Payens de s'ouurir vn passage hors du monde, a bien esté du plus moral de leurs Philosophes, mais non pas du plus eloquent de leurs Orateurs, qui dit, *Qu'il n'est pas seant à vn Soldat d'abandonner son poste, sans le congé de son Capitaine.* Que si la Vengeance, qui est creature du Desespoir, se pouuoit

ſouffrir auec quelque ſorte de raiſon, ce ſeroit poſſible à l'eſgard de celuy qui pour ne receuoir la mort de la main d'vn Ennemi, ſe reſoudroit de luy oſter la vie, à quelque pris que ce fut, comme fit l'Ours à ſon Hoſte, pour en punir la meſconnoiſſance, & l'extreme perfidie.

Fin de la quatorzieſme Reflexion.



FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

LE Renard s'en allant par les champs, rencontra fortuitement vn Lynx, dont il s'accosta, & ſe mit à le caioller par belles paroles. *Où allés-vous ainſi tout ſeul,* luy demanda-t'il, *ô le plus beau & le plus charmant de tous les Animaux! Trouuerez-vous bon que ie vous accompagne en voſtre loge? ou, voulés vous venir à la mienne? Ie le tiendray à faueur, & vous y feray la meilleure chere qui me ſera poſſible.* Voila ce que le Renard dit au Lynx. Mais voyant qu'il ne daignoit reſpondre à des paroles ſi obligeantes, il changea de langage, tout deſpité contre

luy. *Ie ne me repens point* dit-il, *de t'auoir appellé Beau, puis que tu l'es en effet; mais il me fache de voir tant d'extrauagance en vn corps ſi plein de beauté. Ou tu és deuenu muet, ou tu és vn grand ſot, de ne remercier pas celuy qui te donne tant de loüanges.* A ces mots le Linx rompant le ſilence; *Tu és bien plus ſot toy-meſme* luy reſpondiſt-il, *de te faire connoiſtre du nombre de ces grands Parleurs, qui eſtourdiſſent tout le monde de leur caquet; & qui ne ſçauroient ſe taire vne ſeule fois. Sçache, mon Amy, que tu en contes trop pour faire ce que tu dis. Cela ne vient point du cœur; & voila pourquoy ie n'en veux rien croire.*

Reflexion quinzieſme.

VOicy le Portrait des Charlatans & des Fourbes, qui diſent autrement qu'ils ne penſent: ou qui par vne diſſimu-

lation odieuſe loüent à faux, afin de ſe faire loüer eux-meſmes. Ces grands Hableurs, communement appellés ainſi du mot Eſpagnol *Habledores*, ſont comme le malicieux Renard, qui ioüe icy finement leur perſonnage. Pour ſurprendre ceux dont ils connoiſſent le foibles, ils n'ont point de plus forte machine que la langue, dont ils ſe ſeruẽt à les caioler en mille façons. Les dons de l'eſprit, du corps, & de la Fortune, ſont l'ample ſuiet des Eloges qu'ils s'eſtudient à faire pour eux. Tantoſt ils les picquent de naiſſance, de generoſité, d'honneur, de courage; tantoſt de beauté, de ieuneſſe, d'accortiſe, de bonne mine, de belle humeur, d'entretien agreable; Tantoſt la puiſſance, d'authorité, de credit, & de mille autres prerogatiues, que leur merite, à ce qu'ils diſent, leur donne aduantageuſement ſur les plus aduancés dans le monde.

Mais il arriue ſouuent à leur grande honte, que penſant en faire accroire à des Duppes, ils trouuent qu'ils ſe ſont adreſſez à des Linx; c'eſt à dire à des eſprits penetrans, qui deſcouurent auſſi-toſt l'intention & l'exrrauagance de ces Fourbes. Ils voyent que ce ſont des Cribles percés à iour, qui ne peuuent rien retenir ſans l'eſpandre, des Balons enflés, d'où il

ne ſort que du vent ; & des Farſeurs ridicules, pour ne ſçauoir nullement ioüer leur rolle. Voila pourquoy ils ne s'amuſent point à les eſcouter ; ou s'ils les eſcouttent ç'eſt froidement , & ſans leur daigner reſpondre, ſçachant que le vray moyen de ſe desfaire d'vn Flatteur, c'eſt de le laiſſer parler, & de ne rien dire. Eux cependant imputent à meſpris ce ſilence; & alors ceux qu'ils ont voulu ſeduire par des langages artificieux, & par des ciuilités deguiſees, les rebuttent encore plus fort, pour n'en eſtre dauantage importunés. Car les traittant de meſme façon que le Linx de cette fable traitte le Renard, ils leur font connoiſtre, *Que le Sage parle quand il en eſt temps, & le Fol à toute heure; ſans conſiderer qu'vn diſcours borné par la raiſon, plaiſt dauantage qu'vn grand flux de paroles proferées hors de propos.*

Fin de la quinzieſme Reflexion.





FABLE XVI.

De l'Ourse & du Chien.

VN Chien eſgaré à la Campagne, & n'en pouuant plus de faim, entra dans la Taniere d'vne Ourſe, qu'il pria de luy vouloir donner à manger. L'Ourſe touchée de pitié mit deuant luy tout ce qu'elle auoit de viures, que le Chien deuora, & s'en alla dormir, comme il fut bien ſaoul : Ce que voyant l'Ourſe, elle ne fut pas moins eſtonnée de la pareſſe que de la gourmandiſe de ſon Hoſte. L'ayant donc eſueillé; *Leue-toy promptement*, luy dit-elle, *& viens-t'en auec moy, afin que nous allions à la chaſſe, pour auoir dequoy ſouper. Il te doit ſuffire*

d'employer la nuict au repos, puis que le iour n'a esté fait que pour trauailler. Dépesche-toy donc, & m'obey, car ie t'ay donné à disner. Pour tous ces langages le Chien n'ouurit qu'à demy les yeux, & fasché de ce que l'Ourse auoit rompu son sommeil; *Aye patience*, luy dit-il, *& me laisse dormir quelque temps, si tu veux que ie me porte bien. Car tu n'ignores point ie m'asseure combien est nuisible à la santé de se mettre à trauailler, incontinent apres le repas. C'est pourquoy m'estant vn peu delassé, i'en seray plus dispos à la course.* Apres ces paroles, le Chien se voulut remettre à dormir: *& par sa paresse il irrita si fort l'Ourse, qu'appretendant la faim à venir, sans s'arrester au conseil de son Hoste, qui voulut faire le Medecin, il se ietta sur luy, le mit en pieces, & en fit sa proye.*

Reflexion ſeizieſme.

SI ie n'auois parlé cy-deuant de l'Hoſpitalité, ie dirois qu'elle deuroit bien eſtre recommandable aux Hommes, puis qu'elle l'eſt aux Beſtes meſmes les plus farouches. L'Ourſe de cette Fable nous en donne vne preuue ſerieuſe, & qui merite bien auſſi d'eſtre ſerieuſement cōſiderée. Eſtant cruelle de ſa nature, elle deuient pitoyable enuers vn malheureux Chien, qui ne ſçait où ſe trainer, & qui n'en peut plus, tant il eſt attenué de faim & de laſſitude. Elle luy donne donc le couuert, & dequoy manger, mettant deuant luy tout ce qu'il auoit de prouiſions pour deux ou trois iours.

Mais le Chien fut ſi glouton, qu'il deuora le tout, abuſant ainſi de la courtoiſie de ſon Hoſte, & de ſes largeſſes. O que cet Animal inſatiable a d'Imitateurs! & que ſon Exemple fait bien voir, qu'il fait mauuais receuoir à ſa table des Hommes qui font leur Dieu de leur ventre, & qui par vne brutalité bien eſtrange, engloutiroient s'ils pouuoiēt, non ſeulement les

viandes de leur Hoste, mais leur Hoste mesme, tant ils aiment à se saouler aux despens d'autruy. Tels Goinfres deuroiẽt rougir, ce me semble, si toutesfois ils en estoient capables, & du peu de respect qu'ils ont pour leurs Biẽ-faicteurs, & des inciuilités odieuses que la Gourmandise leur fait commettre. Chose estrange! entre tous les Animaux, il n'y en a pas vn, qui à proportion de son corps, ait le gosier plus estroit, ny la bouche plus petite que l'Homme; Comment se peut-il donc faire, qu'en auidité de manger & de s'assouuir, il surpasse les Bestes mesmes, au nombre desquelles, dit Seneque, doiuent estre mis tous ceux generalement, qui se rendent suiets à leur ventre? De cette sorte de gens n'attendés iamais ny generosité ny misericorde. Ils sont orgueilleux, perfides, laches, insolens, impies, & suiets à se perdre, puis qu'ordinairement la Gueule en tuë plus que le glaiue. Car il est certain que les plus dangereuses maladies du corps, & de l'Esprit mesme, naissent de l'excez de boire & de manger; pour qui les personnes iudicieuses & sages ont tousiours eu de l'auersion & de l'horreur. Nous en auons dans l'ancienne Histoire vne infinité d'Exemples, entre lesquels celuy-cy m'agrée en la personne d'Epa-

minondas, qui n'estoit pas moins Philosophe que grand Capiteine. Il fut inuité à souper chez vn de ses Amis, & s'y en alla pour luy complaire. Mais quand il vid qu'il y auoit de l'excez aux preparatifs qu'il faisoit pour le receuoir, il s'en retourna tout encolere; & pour n'en taire la cause, *Ie pensois*, dit-il, *qu'on m'eût conuié, pour me traitter en Honneste homme, & non pas en goulu; Cela ne me plaist point, à cause que ie ne veux point estre à charge à mon Hoste, ny par mon Indiscretion me deshonnorer moy-mesme.*

Au lieu d'en vser ainsi, vn Gourmād auroit deuoré des yeux toutes les viandes de ce festin, auant que de les porter à la bouche; & fait cōme le Chien de cet Apologue, qui ne laissa riē de ce qu'on mit deuāt luy. Mais le pire fut, qu'apres s'estre bien saoulé, il ne voulut plus rien faire, ny se soucier d'autre chose que de dormir. Dequoy certes il ne faut pas s'estonner, puis que la Paresse & l'Oisiueté sont filles de la Gourmandise, toutes deux esgalement ruineuses à ceux qui les suient. *Le chemin des Paresseux*, dit Salomon, *est comme vne haye d'espines*. Ce qui nous apprend, comme le remarque le Docte Bacon, que les Oisifs & les Faineants se trouuent enfin accablés des incommodités de la vie. Car

la diligence a cela de propre, d'aplanir le chemin aux Hommes qui se hastent d'aller. Au contraire, à chasque pas que font les Paresseux, & les Lasches, ils semblent trouuer tousiours quelque espine qui les empeche de passer outre. Ils voudroient bien iouyr à souhait du plaisir qu'ils prennent à la bonne chere, qui leur tient lieu de felicité souueraine; Ils voudroiẽt bien s'il estoit possible, ne manquer point ny des choses necessaires, ny mesme des superflues. Mais ils ne veulent pas que ce soit aux despens de leur peine, & ne s'offencent point d'estre appellés Guespes, pourueu qu'ils viuent de la substance des Mouches à miel. Que si on leur parle de trauailler, ils ne manquent iamais de pretextes pour n'en riẽ faire; iusques là mesme que par leur paresse ingratte ils obligent quelquefois à les traicter mal, les Maistres dont ils mangent le pain, pour ne le vouloir gaigner à la sueur de leur visage. En quoy, ce me semble, ils deuroiẽt s'instruire par l'aduãture de ce Chien paresseux & malin, qui pour auoir irrité la patience de l'Ours, & mieux aimé dormir qu'aller à la Chasse, afin de suppleer au defaut des prouisions qu'il luy auoit mangées, fût mis en pieces, & deschiré par luy-mesme; qui luy fit ainsi porter la

peine de sa Paresse, & de son Ingratitude.

Fin de la seiziesme Reflexion.



FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

VN vieux Singe voyant vn ieune Chien, qui rongeoit vn os, se resolut de le luy oster; & pour cette fin se mit à ioüer auec luy, pour l'amuser cependant, & luy faire lascher prise. Le Chien n'en fit rien pourtant; & grommelant entre ses dents, continua tousjours à ronger, dédaignant les flatteries du Singe, ce qui fit que cet Animal rusé, ne voulut iamais se desister de ses trompeuses caresses, qu'il ne luy eût osté de force, ce

qu'il ne pouuoit auoir de gré.

Reflexion dixseptiesme.

POur depeindre en deux mots vn vray Fourbe, qui est adroit à faire du mal, on ne dit pas sans raison, *Qu'il est plus malicieux qu'vn vieux Singe*; & ce n'est pas sans raison aussi, que celuy de cette Fable nous est representé par son Autheur pour vn Symbole de Malice. Ceux qui s'y adonnent, se plaisent plus incomparablement à faire du mal que du bien. Leur Element est dans les tenebres, à la faueur desquelles ils tiennent couuertes leurs perfidies, & leurs secrettes embuches. Ils ne laissent pas toutesfois de darder leurs fleches à trauers l'obscurité ; si bien qu'il est d'eux comme de ces peuples d'Albanie, dont parle Pline ; les yeux desquels aussi iaunes que ceux des Choüettes, voyent plus clair de nuict que de iour. Que si l'on sçait bien considerer ce que peuuent ces Esprits artificieux & mechãs, on trouuera que leur malice est d'autant plus à creindre, qu'on s'en doute le moins, & qu'elle cause souuent des

pertes & des ruynes irreparables. Ainsi pour venger la mort de Palamede, aduenuë par le moyen des Grecs, son Pere Nauplius ne trouua point d'inuention plus propre que d'espier le temps auquel ils se remirent sur mer, apres la prise de Troye; & ce fut alors qu'vne furieuse tempeste s'estant leuée, il monta sur vn Rocher, d'où les esclairant auec vn flambeau, comme si c'eust esté quelque Phare, il fut cause que ces malheureux Nauigateurs aborderent de ce costé là, où pensant trouuer vn Port à leurs vaisseaux, ils trouuerent vn escueil, où ils se briserent.

Cette malice de Nauplius fut grande à vray dire; & toutesfois moindre qu'il ne semble, pour estre fondée sur le ressentiment qu'eût vn Pere de la perte de son fils. Mais de dire que soubs pretexte de bien-veuillance on employe la dissimulation, les belles paroles, les feintes caresses, & telles autres amorces, pour s'en seruir cõme d'vn leurre pour attirer le bien d'autruy; & que cet artifice n'y seruant de rien, l'on en vienne à vne derniere violence, pour l'vsurper tyranniquement; c'est à mon aduis ce qui ne se peut, sans aduoüer à mesme temps, que cette malice est la moins supportable de toutes. Ceux qui la pratiquent, peuuent-ils pas-

ſer pour autres que pour des Renards, ardans à la proye? & ne font ils point comme le Singe de cette Fable, qui faignant de ſe ioüer auec vn ieune Chien, pour luy attrapper vn os qu'il ronge; comme il voit qu'il ne le peut auoir de gré, ſe iette ſur luy, & l'emporte de pleine force.

Ie dirois que cette ſorte d'Iniuſtice n'eſt auiourd'huy que trop cõmune dans le monde, ſi ie n'en auois deſia touché quelque choſe ailleurs; & toutesfois ie ne laiſſeray pas d'aiouſter icy, que ces efforts des Grands contre les petits, pour auoir à leur dommage ce qu'ils pretendent, me ſemblent indignes d'eux, pour trois raiſons principales. La premiere, dautant que ce leur eſt vne choſe odieuſe d'employer ce qu'ils ont de pouuoir à s'acquerir le tiltre d'Vſurpateurs, qu'on leur donne en effet, encore qu'ils s'imaginent tout le contraire; La ſeconde, pour ce qu'en arrachant à des particuliers les biens que leurs Peres, ou leur propre induſtrie leur ont acquis, ils attirent ſur eux la haine publique; Et la troiſieſme, à cauſe que c'eſt le propre des Ames genereuſes d'agir touſiours par la Raiſon, & iamais par la violence, qui eſt inutile par tout où il faut que la Prudence paroiſſe. A quoy ſe rapporte entierement l'obſeruation de Plu-

tarque, dans ſon Opuſcule d'Iſis & d'Oſiris; où il dit qu'en l'vn des Temples de Minerue en Egypte, il y auoit ſur le grand portail pour Hiergliphique vn Enfant, vn Vieillard, vn Eſperuier, vn Poiſſon, & vn Hippopotame, qui ſignifioient le meſme que ces paroles, *O vous qui arriuez; vous qui partés: vous Ieunes & Vieux, ſçachez que Dieu hayt toute violence.* Il y en a pourtant vne qu'il ne defẽd pas, & c'eſt celle qu'on ſe fait à ſoy-meſme, pour gaigner le Royaume des Cieux, qui s'emporte par là, comme l'Eternelle Verité nous l'aſſeure.

Fin de la Reflexion dixſeptieſme.





FABLE XVIII.

D'vn Villageois, d'vn Paysan, & d'vn Ours.

VN Ours auoit si bien bouché sa Cauerne d'vne grosse pierre, que lors qu'aiguillonné par la faim, il en voulût sortir, il ne le pût faire. Il se mit dóc à heurler d'vne façon effroyable; d'où il aduint qu'vn Paysan, qui passoit par là fortuitement, tourna ses pas du costé d'où venoit le bruit. L'Ours l'aperceut à trauers vn trou, & le pria de le vouloir assister, luy promettant de n'estre iamais ingrat d'vn si bon office. Le Paysan se laissa persuader, & fit si bien qu'à force de bras, & par le moyen d'vn gros ba-

ſton qu'il auoit en main, il débou-
cha la Cauerne. L'Ours en ſortit à meſme temps ; & tout rauy d'aiſe, embraſſa ſon Bien-faiteur, auecque proteſtation de ſe reuācher du bien qu'il en auoit receu. Sur ces beaux complimens, ils s'en allerent de compagnie, l'Ours l'entretenant de la grande obligation qu'il luy auoit.

Mais ils ne furent pas bien loing, que cét Animal farouche changeât de langage; *Or ça*, dit-il au Payſan, *Il y a bien vne autre nouuelle ; C'eſt qu'il faut que ie te mange tout maintenant. Et quoy? luy reſpondiſt le pauure hōme, ſurpris de frayeur, tu veux donc me donner la mort, pour t'auoir ſauué la vie? eſt-ce ainſi que tu rends le mal pour le bien? Ce n'eſt pas cela*, repartit l'Ours, *ie te dis encore vne fois que ie te veux manger. Il le faut, puis que i'ay droit de le faire. Pour quelle raiſon?* reprit le Payſan; *Si tu m'en peux donner vne qui ſoit vala-*

ble ; ie ſuis contant que tu déchires mon corps, & en faces ta proye.

A ces mots l'Ours s'eſtant mis à raiſonner à ſa mode ; *Il faut que tu ſçaches*, adiouſta-t'il, *que ce n'eſt pas d'auiourd'huy, mais de tout temps que les Hommes comptent pour rien les ſeruices & les biens faits qu'ils reçoiuent d'autruy. Cela eſtant, n'ay-ie pas raiſon de te vouloir manger ?* Ouy *certes, & ſi tu ne m'en veux croire, rapportons nous en aux trois premiers que nous trouuerons en noſtre chemin.*

Le Payſan en eſtant demeuré d'accord, voila ſuruenir vn peu apres vn Cheual, à qui l'Ours tint ce langage ; *Ce bon Homme & moy ſommes icy en vn differend dont nous te faiſons Arbitre. Il s'agit de ſçauoir, s'il n'eſt pas vray qu'au temps où nous ſommes, on ne ſe ſouuient plus des bien-faits receus. Et qui doute de cela ?* reſpondit le Cheual. *Ie ne l'ay que trop appris à mon dommage. Car quand i'eſtois ieune & vigoureux, mon Maiſtre, qui*

ne se seruoit iamais de moy dãs la guerre, que ie ne l'en ramenasse victorieux, prenoit aussi de moy tous les soings que ieusse pû desirer. Alors iétois tousiours harnaché richement; I'auois ma mangeoire pleine d'auoine, & du foin de reste. Mais maintenant que ie suis vieux, & si abattu de lassitude, que bien à peine puis-ie mettre vn pied deuant l'autre, l'on ne me donne plus que du foin à manger, encore bien petitement: l'on ne me fait litiere que de paille, & au lieu des caresses accoustumées, ie ne suis traité qu'à coups de baston: ce qui monstre asés qu'il n'y a plus de reconnoissance pour les bons seruices.

Ces paroles estonnoient desià le pauure Paysan; tant il auoit peur de perdre sa cause; quand luy & son Compagnon virent venir vn autre Arbitre. C'estoit vn grand Chien, tout maigre & galeux, qu'ils saluerẽt d'abord. Ils luy firent apres, la mesme demande qu'ils auoient faite au

Cheual, & eurent de luy-mesme response. *En cét heureux temps*, leur dit-il, *auquel estant ieune & dispos, ie courois les Cerfs & les Sangliers, lors que i'allois à la Chasse, mon Maistre, & tous ceux de sa maison auoient tant de soin de moy, que c'estoit à qui me flatteroit le premier. Ils ne me faisoient manger que du pain blanc, & ne vouloient pas que ie couchasse autrement que sur de la paille tousiours fraiche; au lieu que maintenant qu'ils me voyẽt vieux, & que ie leur suis inutile, ils ne me peuuent souffrir dans le logis, d'où ils me chassent à coups de pierres & de bastons; Ce qui monstre assez que l'Oubly est vne monnoye dont on ne paye que trop souuent les biens-faits.*

Ce sentiment du Chien redoubla la crainte du Villageois, si bien qu'il se croyoit desia la proye de l'Ours; quand vn troisiesme Iuge arriua. C'estoit vn Hóme assez vieux, & qui tesmoignoit beaucoup de retenuë à sa mine. Le Villageois s'estant d'a-

bord mis à genous deuãt luy, se pleignist de l'Ingratitude de l'Ours, disant que pour recópence de l'auoir tiré de sa Cauerne, où il estoit en dãger de mourir de faim, il le vouloit mettre en pieces, & luy faire accroire qu'on n'auoit plus d'esgard aux biens-faits. *Voila qui est bon*, respondist le Preud'homme, *quand on les a rendus à des Ingrats; mais les gens de bien ne manquent iamais à les recõnoistre; Aussi en reçoiuent ils le salaire, ou tost ou tard, au lieu que les Ingrats sont punis enfin de leur méconnoissance. Ne doute donc point qu'il n'en arriue de mesme à l'Ours; & que luy qui te veut faire mourir, ne meure auant toy.*

Le Vieillard fut deuin; & eût à peine acheué ces mots, que plusieurs Chiens égarez de leur chasse, furét là relancés; & au lieu de la Beste, dót ils auoient perdu la piste, ayant là rencontré l'Ours, se ietterent sur luy, qu'ils mirent en pieces, & s'en firent curée.

Reflexion dixhuictiesme.

CE Villageois, qui se destourne de son chemin, pour aller secourir l'Ours dans vne necessité pressante, nous conuie par son Exemple, à ne refuser iamais nostre assistance aux Malheureux, qui nous la demandent au besoin. S'il aduient que nous fassions autrement, & que de nostre inhumanité s'ensuiue leur perte; ne doutons point qu'elle ne nous soit imputée, & qu'vn iour nous n'en soyons responsables. *Qui peut secourir celuy qui se perd, & qui n'en fait rien, il le tuë*, dit Seneque; & tel est encore le sentiment du grand S. Ambroise. Nous sommes tous exhortés à ce deuoir charitable dans le 23. de l'Exode, où Dieu mesme nous le commandant; *Si tu vois*, dit-il, *la Beste de ton voisin, voire de ton Ennemy, tombée soubs le fardeau, tu ne passeras point outre; mais tu ayderas à la releuer.* La Nature nous y oblige encore, puis qu'au Corps humain vn membre ayde l'autre, & que d'ailleurs, *il nous sera fait comme nous ferons.*

Ce n'est pas neantmoins que ceux à qui l'on aura rendu tous les offices imaginables, iusques à les deliurer des moins supportables incommodités de la vie, & des

plus apparens dangers de la mort, ne facēt souuent comme l'Ours de nostre Apologue ; c'est à dire qu'ils ne violent la foy promise ; & les sermēts, qu'ils ont faits de s'en reuancher ; Ce n'est pas, disie, que se voyant hors de peril, ils ne se reuoltent quelquesfois contre ceux qui les en ont tirés, & qu'ils ne soiēt des premiers à conspirer leur ruine. Mais quel remede à cela? Pour auoir esté trompé par quelques Mechans, est il iuste que les gens de bien en patissent, & qu'on cesse de les assister dās leur mauuaise fortune ? Rien moins. Au contraire; quand les moins suspects d'Ingratitude seroiēt ingrats en effet; si est-ce qu'il ne faudroit pas se desister de faire du bien. Outre que les Maximes Chrestiennes le veulent ainsi ; nous y sommes conuiez encore par l'exēple de toutes les choses du monde, qui s'entraydent naturellement. Ainsi ces grands Corps, que nous voyons estre dispersés par tout l'Vniuers, & qui sont ses plus eminentes parties, ont leur placemēt cōmode, pour ioindre leurs qualités ensemble, & se cōmuniquer les vertus qui leur sont essētielles & propres. Le Soleil par dessus tous est placé au milieu des Planetes, afin de rendre leurs influences plus fortes ; & s'il est la source de la lumiere, c'est pour en accroistre celle

des Estoilles, qui seroit foible sans son assistãce. Il y a vn concours, vne sympathie, & vne correspondance vniuerselle entre toutes les parties du mõde. Les Cieux, & les Corps celestes, quelques eloignés qu'ils soient de la terre, espandent incessãment sur elle, tout ce qu'ils ont de plus precieux ; & c'est pour secourir les corps inferieurs, non pas pour les accabler, que les superieurs agissent sur eux. Que s'il aduient qu'en réueillant leur vertu, ils la facẽt quelquesfois trop espãdre, & se dissiper, ils reparent cette perte, par des liberalités inespuisables, & leur rendent mesme quelquesfois ce qu'ils leur ont osté. Tesmoins les vapeurs eleuées en l'air, qui retombent en pluye sur la terre, d'où elles auoient esté attirées; & c'est seulemẽt afin de la rendre plus fertile. Voit on pas aussi que les racines des Arbres tirent leur nourriture d'elle, pour la porter au tronc? que le tronc la donne aux Brãches; & que les Branches en produisent des fruits, qui contiennent en eux des semences propres à de nouuelles generations ? Ce qui monstre assez que la Nature, comme i'ay dit cy-dessus, ne se lasse iamais d'estre officieuse; & que les corps les plus signalez en grandeur, le sont aussi en beneficence.

Il faut dõc que nous les imitiõs, en nous rendant secourables aux personnes qui

cherchent à s'appuyer de nos forces dans leur foiblesse ; ou de nostre faueur dans quelque oppression violente qui leur est faitte.

C'est à nous à leur donner la main, pour les tirer de prison, ou de quelque labyrinthe, quand ils seroiēt mesme aussi brutaux que l'Ours de nostre Apologue; à qui le Villageois presta son bras, pour rompre l'obstacle, qui le tenoit prisonnier dans sa Cauerne. Que s'ils nous traittent cōme Ennemis, apres nous auoir eu pour Liberateurs, souuenons nous qu'il y a des foudres au Ciel, pour chastier les Ingrats; & que pour l'auoir esté enuers son beau beau Pere, Ixiō, à ce que disēt les Poëtes, fut mis sur la roüe dans les Enfers ; où ne cessant de crier encore; il exhorte les Hō-mes à noublier point les biens-faits re-ceus; à ne commettre aucune iniustice, & à rēdre aux Dieux l'obeyssāce qui leur est deüe. Mais imprimons encore plus auant en nostre memoire cette Verité, comme infaillible. Que quand mesme il arriueroit, qu'apres auoir obligé tout le mōde, si cela se pouuoit, tout le monde se souleuât contre nous, Dieu ne nous abandonneroit point ; estant certain que nous receurons de luy le centuple du bien que nous aurons fait en cette vie.

Fin des Fables de Philelphe.

417. **Esope**. Phrygien. Les fables illustrées de discours moraux, etc., avec les Fables de Phidelphe, par J. Baudoin. Paris, P. Rocolet, 1649, in-8° cartonné. Edit. avec un front. et 118 planches sur cuivre.

